UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0001

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE

FAITE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

DE 1833 A 1837,

ET PUBLIÉE

PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Première Partie.

Beaux-Arts, Monuments Historiques, Plans et Topographie des Cités Antiques.

PAR CHARLES TEXIER,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

GRAVURE DE LEMAITRE.

Ouvrage Dédié au Roi.

PREMIER VOLUME.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

1839.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0002

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0003

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Au Roi.

Sire,

Quoique la connaissance des pays lointains ait présenté de tout temps un grand attrait à la curiosité publique, on doit reconnaître que jamais les voyages d'exploration n'ont été encouragés d'une manière plus efficace que sous le règne de Votre Majesté.

Les Chambres, en s'associant aux intentions manifestées par les ministres du Roi, ont ouvert à la science une carrière nouvelle, et bientôt, on peut le prédire, il ne restera pas un coin du globe qui n'ait été visité par un voyageur français.

Envoyé en Asie par le ministre du Roi au département de l'Instruction publique, à une époque où les voyages chez les peuples musulmans paſsaient encore pour difficiles et dangereux, j'ai été assez heureux pour arriver au moment d'une réforme qui opérait un adoucissement notable dans l'esprit des populations, et

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0004
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

j'ai pu le premier annoncer aux savants que désormais aucune de ces contrées ne serait fermée à leurs investigations.

Les moyens puissants que le département de la Marine a mis à ma disposition m'ont permis de visiter des côtes complétement désertes, et de pénétrer dans cette province de Lycie, qui jusqu'alors avait été regardée comme inabordable.

Lorsque je recevais du gouvernement du Roi tant de secours divers pour une mission dont le succès était encore incertain, je ne me suis pas dissimulé l'étendue des obligations que je contractais. Il n'a pas dépendu de moi de rendre ce livre plus digne de l'intérêt que Votre Majesté m'a constamment témoigné, et des suffrages des corps illustres qui m'ont accompagné de leurs sympathies pendant mes longues excursions.

En daignant accepter la dédicace de cet ouvrage, Votre Majesté a prouvé qu'elle tenait compte de mes intentions plutôt que du mérite même des résultats auxquels il m'a été donné d'atteindre et m'a consolé des regrets que j'éprouvai lorsque je vis des mains étrangères enlever plus d'un trophée de la science que j'aurais voulu réserver à mon pays.

Je suis avec un profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Ch. Texier.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0005

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

AVERTISSEMENT.

La contrée qui fut le théâtre des plus grands événements de l'histoire, et qui brilla pendant tant de siècles par les arts, les lettres et les armes, l'Asie Mineure appelle depuis longtemps les investigations des savants et des artistes. Les ruines de ses nombreuses cités offrent aux méditations de la science un imposant ensemble de monuments de tous les âges, vénérables débris qui se sont conservés dans le silence du désert, à l'abri de la destructive activité des hommes.

Depuis ces temps fabuleux que la Grèce a chantés, jusqu'au moment où l'islamisme vint planter ses minarets au chevet des basiliques; depuis l'époque où les Pélopides, chassés de leur patrie, allèrent demander un asile aux Hellènes, jusqu'au jour où le dernier croisé mourut de fatigue sur cette terre ennemie; dans cette longue série de siècles, chaque siècle a laissé un monument, incontestable témoin de la vérité de l'histoire. Il n'est pas de ville qui ne rappelle un nom illustre dans la mémoire des hommes, Homère, Hippocrate, Hérodote, Alexandre; et cet homme qui vient à nous, la tête couronnée de la divine auréole, c'est saint Paul, le propagateur de la foi, le vaillant apôtre, dont la puissante parole renverse les temples et les statues, et trace son passage par des monceaux de ruines sur lesquels le voyageur vient aujourd'hui s'asseoir et méditer.

En touchant cette terre de souvenirs, en contemplant ces vallées fertiles et abandonnées, l'âme est assiégée de mille pensées profondes; l'imagination s'égare dans le chaos des siècles comme dans un problème infini; les forces s'épuisent à soulever le vaste linceul qui enveloppe tant de royaumes anéantis, et, succombant à la peine, on se prend à crier : Nations! venez donc nous dire ce que vous avez été.

Heureux celui auquel il sera donné d'accomplir cette pénible tâche; mais, de cette palme glorieuse, il devra en remettre les premiers rameaux à ses courageux devanciers. Il ne devra pas oublier que des sentiers qu'il a trouvés battus, ont été arrosés de sueurs et de sang versés pour la gloire des lettres et des arts; et s'il a parcouru une longue partie de cette carrière dans laquelle tant d'autres ont été arrêtés par la mort (1), c'est qu'une sage expérience veillant sur lui à travers les continents et les mers, l'a conduit par la main jusqu'aux secrets abords de ce vaste dédale.

(1) Schulz, philologue; Victor Jacquemont, géologue et botaniste; Carcel, naturaliste; Stamati, géographe; Goury, architecte; Coquebert de Monbret, botaniste, morts en Asie depuis 1830.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0006
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La mission que l'auteur eut à remplir avait pour but de réunir ce grand nombre de monuments épars, et de recueillir tous les documents qui pourraient être utiles à l'histoire et à la géographie. Son attention dut se fixer sur les plans et la topographie des anciennes villes dont la position était déjà plus ou moins connue. En suivant le cours des principaux fleuves, en parcourant les régions les moins explorées, il rencontra souvent, au milieu des solitudes, les débris de vastes cités qui n'étaient connues que de nom, et que l'on croyait détruites à jamais. Là se cachent des ruines majestueuses, de gigantesques monuments sauvés comme par miracle. Les flancs escarpés des montagnes recèlent d'innombrables tombeaux variés d'art et de structure, et qui disent par leur seule présence : Ici les Perses, ici les Grecs, ici les Romains, ont établi leur puissance et leurs lois.

La riche et fertile Bithynie, cette reine des provinces asiatiques, couverte de jardins, de villes et de forêts, pays toujours vanté et toujours admirable, étale les magnificences des plus beaux sites autour de ses vieilles et célèbres cités. Nicomédie, groupée sur un verdoyant amphithéâtre, se mire dans les eaux d'une mer limpide et calme. En goûtant la fraîcheur et le repos à l'ombre de ses antiques platanes, on aime à croire, comme les anciens, qu'elle fut fondée par une nymphe, et qu'une main de femme lui a prodigué tout ce luxe champêtre. Près de Nicomédie, Libyssa, qui garde les cendres d'Annibal. Plus loin, Nicée la chrétienne, dont tant de voix répètent chaque jour l'immortel symbole, s'élève encore sur les bords de son lac, immuable et sévère comme la foi dont elle a posé les bases, et montre, au pèlerin qui arrive, de redoutables murailles défendant de pauvres chaumières ou des champs de maïs; imposante et forte au dehors, triste et désolée au dedans.

Brousse semble dormir suspendue au flanc de l'Olympe, mollement bercée par le murmure des eaux de la montagne, oublieuse de ses sultans et de ses droits de capitale; heureuse et tranquille cité qui a trouvé dans la paix de l'agriculture un plus solide trésor que dans les trophées d'Orcan.

Mais Apamée, Sophon, Apollonias, toutes ces villes autrefois populeuses et commerçantes, offrent à peine aujourd'hui quelques murailles en ruine à demi cachées sous la verdure.

La Bithynie confine à l'immortelle et poétique Troade, dont les vastes plaines n'offrent plus que des souvenirs. On se demande ce que sont devenues tant de villes florissantes et célèbres, Scepsis, Lyrnessus et Percote. Adramytte n'a sauvé que son nom, et la Troie d'Alexandre a livré ses riches débris pour l'ornement de Constantinople. Assos, dominant la mer de Mitylène, s'élève sur un sommet inaccessible; ses murailles et ses tours ont défié les siècles, mais ses temples sont écroulés; l'église des premiers chrétiens, assise sur leurs débris, atteste que l'apôtre n'a pas en vain prêché dans ces lieux.

Le nom seul de l'Ionie résume tout ce que les arts ont produit de plus remarquable, et la poésie de plus parfait; ici, le berceau d'Homère, la molle et brillante Smyrne ouvre son vaste port. Depuis longtemps ses antiques monuments sont détruits, mais les mœurs ont subsisté, plus durables que le granit. Cette insouciante gaieté, cette voluptueuse nonchalance des femmes, sont encore une tradition qui n'a pas disparu. Smyrne est riche de son commerce, de ses terres et de son climat, tandis que la désolation règne sur les autres villes, dont elle fut longtemps la faible rivale. Éphèse s'engloutit dans un marais pestilentiel, et Sardes, maudite et ravagée, voit chaque jour tomber un bloc de ses dernières colonnes. Le musulman, impassible en détruisant les tristes restes d'une splendeur qui n'est plus, semble être l'homme du destin chargé d'accomplir les paroles de l'Apocalypse : paroles

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0007
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

mystérieuses prononcées du haut d'un rocher, lorsque Sardes brillait encore de tout l'éclat du luxe et de la puissance : *Scio opera tua quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Et aujourd'hui pas un nomade ne vient camper dans le champ stérile qui fut la capitale de la Lydie.

Peut-on se rappeler sans charme cette brillante civilisation qui plaça les Ioniens au premier rang des peuples asiatiques? En interrogeant les débris de leurs villes jadis si florissantes, on voit qu'elles méritèrent à juste titre la palme des arts qui leur fut décernée par la Grèce. Magnésie, Priène, Milet, la mère des colonies, en offrant leurs débris mutilés au voyageur studieux, semblent réclamer contre l'oubli qui les couvrit pendant tant de siècles.

En franchissant le Méandre, qui forme les limites de l'Ionie, on rencontre un pays agreste et montueux, habité par un peuple brave et ami de la liberté. Ici, le style de l'architecture porte un cachet plus sévère. De hauts et redoutables remparts, des murailles épaisses et solides, des palestres et des stades ouverts aux exercices qui développent et entretiennent la force, voilà les monuments qui frappent dans les ruines des villes de la Carie. Mais ici, comme partout, le culte des dieux réclama les prémices du génie des artistes : les temples d'Euromus, d'Aphrodisias et de Mylasa, attestent que la passion des armes n'excluait pas le goût de la belle architecture.

Les Cariens, habiles navigateurs, ont laissé de grands ouvrages maritimes ; on admire encore les ports de Jassus, d'Halicarnasse et de Cnide ; en voyant des rocs entiers traînés dans la mer, élevés en murailles ou creusés en tombeaux, vainement on se demande quelles forces ces hommes primitifs avaient à leur disposition pour fonder ces impérissables ouvrages.

En parcourant la Phrygie, l'artiste et l'historien trouvent encore des sujets nouveaux d'observation et d'étude; ce sont toujours des portiques, des temples et des théâtres, mais chaque époque apporte son caractère, et l'œil suit avec intérêt la marche progressive de l'art depuis les temps les plus reculés. La philologie s'enrichit d'inscriptions écrites dans une langue aujourd'hui perdue, mais sur laquelle la science a déjà porté la lumière.

Veut-on franchir les plateaux élevés du Taurus, chaque jour on peut camper sur les ruines de quelque cité. Sagalassus, Selga, Termessus, Isionda, pas une ville n'a disparu complétement. Partout des palais, des inscriptions ou de riches sculptures. Il semble que cette Asie, comme un discret sépulcre, veuille garder précieusement les cendres des peuples qui firent sa gloire. Aujourd'hui les simples pasteurs qui dressent leurs tentes à l'ombre des vieux portiques, et renferment leurs troupeaux dans les temples sans toiture, ne peuvent croire que les hommes aient conçu tant d'audacieux travaux. Peu sensibles à l'harmonie des formes et au charme sévère des belles proportions, les Turcomans ont cependant un instinct secret qui leur dit qu'un génie supérieur a présidé à la structure de ces édifices. C'est que les villes de Pamphylie n'ont pas subi les outrages des populations; c'est que, désertées par une cause inconnue, leurs monuments sont restés debout et n'ont eu qu'à lutter contre les efforts d'une végétation active, contre la nature qui venait reprendre les lieux que l'homme avait quittés.

Lorsqu'on aperçoit, au milieu de la plaine, cette longue enceinte des murailles de Perga, flanquées de tours élevées et défendues par un fleuve profond, on s'étonne de ne pas entendre le bruit qui annonce l'approche d'une grande ville. Tout est silencieux ; on avance, on franchit les portes, et ce n'est qu'avec peine que l'on renonce à son illusion. Perga est déserte depuis dix siècles.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0008
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Quelle puissance a pu forcer les habitants à quitter une ville si forte et si magnifiquement ornée, le théâtre, le stade, le forum arrosé par un canal de marbre, les bains et les portiques qui sont encore debout? Ce n'est pas la famine, car les plaines des environs sont fertiles; le Cestrus n'a pas détourné son cours, et les sources d'eau pure coulent encore à la naissance des aqueducs. Perga n'est pas une ville morte de langueur comme ces vieilles cités dont les édifices s'écroulant pièce à pièce ont fait place à des chaumières. Cette solitude n'est pas la suite d'un siége, car ses murailles sont encore hautes et solides; le même jour a-t-il donc vu enlever ou mourir tous les citoyens ?

La Pamphylie est arrosée par trois grands fleuves : le Catarrhactès à l'occident, le Cestrus, qui traverse les plaines de Perga, et, vers l'orient, l'Eurymedon, qui baigne les murailles d'Aspendus. Les monuments de cette ville ont souffert des atteintes du temps, le théâtre seul est encore debout. Ce monument devra prendre sa place parmi les plus précieux restes de l'antiquité, car désormais les jeux de la scène n'auront plus un secret qui ne puisse être pénétré. La province de Pamphylie est une de celles qui offrent à l'archéologie la plus importante moisson. Les ruines d'Olbia, de Syllæum, de Sydé, colonie de Cumes, sont encore remarquables, même auprès de celles de Perga.

Au delà du Catarrhactès s'étend une contrée hérissée de montagnes, et peuplée aujourd'hui par quelques tribus nomades. La Lycie fut jadis couverte de cités populeuses et riches; ses ports s'ouvraient au commerce de l'Égypte et de l'Italie, et ses habitants méritèrent par leur sagesse et leur modération la protection et l'amitié des Romains. Cette liberté permit à la Lycie de conserver sa langue et ses institutions jusqu'aux derniers temps de l'empire; aussi les arts de ce peuple indépendant furent-ils toujours empreints d'un caractère original et unique en Asie Mineure. Les monuments nombreux qu'on rencontre dans cette province attestent que la civilisation y fleurit dès les temps les plus reculés.

Les nécropoles de Telmissus et de Myra, les théâtres de Patare et d'Antiphellus, les antiques fortifications de Phellus, de Tlos et de Cyane, tous ces champs nouveaux d'étude et d'observation qui s'ouvrent à l'archéologie, appelleront bientôt dans ces contrées les artistes européens, car les habitants, que l'on a souvent peints comme intraitables et féroces, sont doux et hospitaliers, et partagent avec le voyageur leur tente et leur laitage, seules richesses qu'ils aient à offrir.

Sous les empereurs byzantins, la religion chrétienne domina dans la Lycie; le voyageur est souvent arrêté par l'aspect d'un monastère, d'une vaste cathédrale, élevés dans un lieu désert et sauvage; mais aucune voix humaine ne retentit sous ces voûtes, et, depuis cinq siècles, le vieux temple est devenu le repaire des chacals et des vautours.

L'étude de l'antiquité, si pleine d'attraits et de préceptes, captivera toujours celui qui voudra contempler ce vénérable berceau de nos arts; et lorsque ses yeux seront rassasiés des merveilles de l'architecture, il voudra savoir comment vivaient les habitants de ces pompeuses demeures. Il aura vu que toutes les institutions enfantées par une imagination ardente ont reçu le droit d'asile dans les cités de l'Asie. La foule courait aux jeux héroïques de la palestre ou du stade, aux poétiques combats du théâtre, aux religieuses panégyries; mais au milieu de tant d'édifices consacrés aux plaisirs et aux besoins de l'intelligence, l'industrie et le commerce n'étaient point oubliés. L'agora et ses portiques, envahis quelquefois par les philosophes et les oisifs, s'ouvraient au négoce des trois continents.

L'agora d'Aspendus, entouré de profonds silos, atteste que le commerce des grains

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0009
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

fut une source de prospérité pour la ville. Les éponges d'Antiphellus et de Simé, les armes ciselées de Cybira, les mules de la Lycaonie, les laines de la Cappadoce, voilà les principaux éléments de commerce qui firent longtemps fleurir ces provinces. Ailleurs, comme à Comana, à Pessinunte, à Zéla, le culte des dieux attirait les offrandes de l'Orient et de l'Occident, et le sacerdoce s'élevait au rang de la puissance royale.

Mais la nature ne fut pas également prodigue pour tous les royaumes de l'Asie. La Cappadoce ne fut jamais qu'un plateau aride et nu ; manquant d'eau et de bois; encore les habitants ne trouvaient-ils pas même la sécurité sur cette terre ingrate. Les feux souterrains la désolèrent souvent, et renversèrent plusieurs fois leurs villes et leurs villages.

Les Cappadociens furent moins artistes qu'agriculteurs : aussi leur pays n'offre-t-il aucun de ces monuments qui arrêtent tant de fois le voyageur dans les autres parties de l'Asie. A peine trouve-t-on çà et là quelques catacombes taillées sans art et sans ornements, et dont une nature bizarre a fait les frais.

Lorsque les Turcs vainqueurs vinrent s'établir dans la petite Asie, les plaines de la Cappadoce leur rappelèrent les steppes de leur patrie, et la ville d'Icone devint le siége d'un empire que les sultans Seldjioukides entourèrent de tout l'éclat de la puissance asiatique. C'est alors qu'on vit s'élever ces monuments somptueux, dans lesquels l'art arabe déploya toutes les grâces de son génie flexible. Émules des écoles de Bagdad et de Cordoue, les artistes d'Icone commencèrent cependant à introduire dans les constructions arabes quelques-unes des dispositions qu'ils avaient remarquées dans les monuments byzantins. Plus la puissance musulmane approche de Byzance, plus l'art des Turcs se trouve empreint du style grec que les conquérants ployaient à leurs usages. Enfin, lorsque Mahomet II, vainqueur de Constantinople, eut consacré Sainte-Sophie au culte de l'islam, ce fut une ère nouvelle pour l'art musulman, et l'église de Justinien demeura comme un modèle, dont on ne s'écarta plus.

La Galatie, ravagée par l'invasion musulmane, a vu périr presque tous ses monuments antiques; mais en parcourant ses campagnes, on aime à se rappeler qu'elles furent la conquête de nos pères; on y retrouve le climat sain et tempéré de la France, et la race indigène offre à chaque pas des rapports frappants avec le type européen.

Au delà de la Galatie s'étend le royaume de Pont qui n'offre qu'un seul port dans toute l'étendue de ses côtes. Le grand arsenal de Sinope ne présente plus que cette heureuse disposition d'une ville située sur un isthme facile à défendre; on découvre à peine dans ses environs quelques rares débris de la cité de Mithridate.

Les autres ports d'Amisus, d'Héraclée, d'Amastra, sont aujourd'hui convertis en marais, et les vaisseaux ne viennent plus sur cette côte abandonnée.

Les épaisses forêts qui couvrent les montagnes ont nourri des peuples courageux et toujours rebelles au joug de la Grèce et de Rome. Depuis les temps héroïques des Chalybes et des Amazones, que de mémorables combats et de sanglantes guerres ont porté leurs ravages dans cette contrée, où les plus illustres guerriers semblent s'être donné rendez-vous ! Crésus, Mithridate, Pompée, vinrent tour à tour chercher dans le Pont la gloire d'une conquête ou celle d'une défaite chèrement disputée. Les vainqueurs tentèrent quelquefois de perpétuer leur nom en l'attachant à la fondation d'une ville, et de consoler les peuples du joug nouveau qu'ils leur imposaient. Mais une destinée commune attendait toutes ces villes, elles devinrent à leur tour la proie d'ennemis implacables; Eupatoria, Pompéiopolis ou Ptérium, ruinées de fond en comble, ont été confondues dans le même oubli.

En songeant combien l'antiquité fut jalouse de prodiguer toutes les perfections de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0010
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

l'architecture et des arts pour l'ornement des édifices et le luxe de la vie civile, et en jetant les yeux sur la modeste simplicité qui entoure la vie des peuples modernes, surtout de cette immense majorité qui vit loin des capitales, on se sent pris d'un sentiment de tristesse et de doute; on se demande si les peuples modernes ont perdu cet amour de la perfection, ces élans de génie qui animèrent les peuples anciens. C'est que le génie de l'homme, mobile et impétueux comme la mer, peut comme elle, en se déplaçant, abandonner des rivages qui furent autrefois son domaine; c'est que l'amour de la cité ayant perdu tout ce qu'a pu gagner l'amour de la famille, les forces intellectuelles des nations se portent vers les sciences qui concourent au bonheur des peuples par le bonheur des individus.

Ce sera toujours un utile enseignement que de suivre ces phases parcourues par l'humanité pour arriver où nous la voyons, et d'étudier les pièces de ce grand procès, recueillies sur les lieux mêmes. C'est en observant les plans et les dispositions des anciennes villes qu'on pourra éclaircir plus d'une question importante sur l'histoire des populations qui devient toujours obscure et muette dès qu'elle cesse d'être liée à celle de quelque conquérant.

Le seul mérite d'un pareil ouvrage consiste dans la reproduction fidèle des monuments de l'antiquité. L'auteur a dû rechercher attentivement les rares débris de l'art chez les peuples aborigènes, et les éléments qui peuvent éclaircir l'histoire de l'Asie antérieurement à la civilisation grecque, monuments d'autant plus précieux que l'histoire de ces temps présente des lacunes irréparables. L'observation fera connaître ce que l'art, chez les peuples hellènes, a emprunté aux peuples asiatiques, et comment la fusion des idées de la Grèce et de l'Orient a pu conduire les artistes grecs à ces créations si pures et si parfaites, que le plus bel éloge à en faire, c'est de dire qu'elles sont la vérité dans l'art.

CH. TEXIER.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0011

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

INTRODUCTION.

Avant d'accomplir une œuvre qui m'a déjà coûté dix années de soins assidus, j'ai besoin d'exposer les motifs qui m'ont guidé, et de développer le plan que je dois suivre dans la publication de cet ouvrage. Peut-être eût-il été préférable de publier la relation de mon voyage, avant de faire graver les dessins des monuments et les plans des villes anciennes, et de marcher pour ainsi dire du connu à l'inconnu; mais me trouvant seul pour rédiger l'ensemble de ce travail, j'ai dû songer à offrir au public la partie la plus neuve et la plus importante, c'est cette raison qui m'a décidé à commencer par l'étude de l'architecture ancienne. En coordonnant l'ensemble des monuments de l'Asie Mineure depuis les premiers temps jusqu'à la fin du moyen âge, j'ai été un moment disposé à former plusieurs sections : chacune d'elles eût embrassé une grande période de l'art; mais, après de mûres réflexions, j'ai pensé que l'emploi de la méthode qui présenterait séparément les monuments de l'Orient, en détruisant l'unité, aurait diminué l'intérêt du tableau, et que le but de cette publication étant plutôt la description de l'Asie Mineure ancienne et moderne qu'un ouvrage purement architectural, il était plus logique de suivre la marche des arts dans chacune de ces contrées et de rechercher comment ont procédé les anciens au milieu des révolutions successives qu'a subies l'architecture pour arriver à l'expression de l'art moderne.

C'est, je crois, le développement de cette pensée qui doit préoccuper les artistes de nos jours, il fera infailliblement ressortir la philosophie de l'art du chaos qui l'enveloppe, et pourra servir d'enseignement à l'école nouvelle dans les voies si laborieuses de l'invention. En négligeant de tenir compte des éléments fournis par les études de l'art ancien, en faisant trop bon marché du génie du moyen âge, l'art moderne serait menacé de rester longtemps stationnaire.

Je me suis principalement attaché à publier les monuments anciens dans leurs détails les plus étendus, afin que l'artiste ou l'archéologue qui voudrait les reproduire, en retrouvât toutes les proportions, comme s'il avait les édifices eux-mêmes sous les yeux. En analysant l'architecture ancienne, en l'étudiant membre par membre, on arrivera à classer les styles et à en déduire les caractères. Le but de cette œuvre de patience serait d'établir des règles d'architecture comparée, comme nous avons de nos jours les lois de l'anatomie générale, appliquée à tous les êtres de la création.

Je ne dois pas perdre de vue que la réunion de tant d'œuvres diverses, en jetant un jour nouveau sur l'histoire de l'art en général, doit conduire à expliquer plus clairement les rapports qui se sont établis entre les différents peuples asiatiques et qui souvent sont à peine indiqués par les historiens; aussi les hommes qui s'occupent d'études historiques ont-ils tourné dans tous les temps les yeux vers cette contrée, où il faut aller

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0012
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

chercher les origines de la civilisation grecque, et l'apogée de la puissance de Rome, exprimée par des monuments que les siècles nous ont conservés presque intacts. En effet, cette presqu'île du continent asiatique qui se présente à nous comme un poste avancé de l'Orient, a toujours attiré l'attention des nations occidentales, et se trouve depuis trente siècles comme le champ clos où viennent se débattre les plus grands intérêts de l'Europe et de l'Asie, lutte acharnée et incessante, dont le prix est l'asservissement du vaincu aux lois et au commerce du vainqueur. Située au milieu du monde ancien, communiquant à toutes les mers intérieures de l'Europe, ouvrant des ports innombrables sur le Pont-Euxin et la Méditerranée, l'Asie Mineure est admirablement placée pour devenir le centre d'un empire puissant. La civilisation grecque, source féconde où nous avons puisé tout ce que notre langue et nos mœurs ont de brillant et de poétique, va chercher dans l'Asie ses éléments de civilisation. C'est dans ses rapports avec l'Orient que le génie hellénique s'éveille, que sa religion se constitue, que l'État se forme et que l'art se perfectionne.

Pendant que la science de l'antiquité faisait en Italie des progrès rapides, pendant que l'archéologie et la géographie comparée de ces contrées se fondaient sur des observations incontestables, sur des monuments retrouvés et expliqués, tout n'était que conjectures sur les antiquités de l'Asie. Les difficultés presque insurmontables que rencontraient les voyageurs n'étaient pas de nature à encourager ces sortes d'entreprises. Des contrées désertes à traverser, la guerre civile, les dissensions intestines entre les diverses autorités, la privation des choses les plus nécessaires, tels étaient les obstacles contre lesquels il fallait lutter. Quiconque voulait visiter l'Asie devait surtout cacher à un peuple défiant l'intention d'observer le pays et d'en étudier les monuments. Car, dans une opération topographique, les populations étaient toujours disposées à soupçonner l'idée d'une invasion étrangère. Les voyageurs étaient obligés d'emprunter l'habit de simples marchands pour voyager avec plus de sécurité et pour obtenir des notions précises qui étaient accueillies avec avidité par les savants de l'Europe.

A la fin du seizième siècle, Busbek, et plus tard Spon et Wehler, sont les premiers qui aient donné quelques renseignements sur la géographie et les monuments de l'Asie Mineure. L'ouvrage de Spon est encore consulté avec fruit par les archéologues. Paul Lucas, envoyé par Louis XIV, est le premier qui fit une exploration complète dans l'intérêt des sciences archéologiques. Moins instruit et moins judicieux que son contemporain, qui a pris une place si éminente parmi les hommes auxquels on doit la connaissance de la presqu'île asiatique, Paul Lucas n'avait pas, comme Tournefort, préparé son voyage par des études préliminaires indispensables. La bonhomie de son caractère perce dans ses récits; il se plaît à raconter les histoires fabuleuses dont les Orientaux nourrissent leur imagination : aussi arrive-t-il souvent que les lecteurs, ne pouvant discerner les contes de la vérité, prennent pour des visions de l'auteur les descriptions très-réelles qu'il fait des phénomènes de la nature en Orient, et l'accusent d'avoir voulu sciemment en imposer dans ses relations. J'ai à me féliciter d'avoir contribué à prouver la sincérité de Paul Lucas en constatant la véracité de ses assertions, principalement dans sa description des terrains d'Urgub, en Cappadoce, qu'on avait regardée comme complétement imaginaire. La seule erreur de Lucas est d'avoir décrit comme étant l'ouvrage des hommes, les singulières pyramides naturelles qui couvrent un terrain très-étendu, et dont l'existence même avait été révoquée en doute. Ces légères erreurs n'ont pas empêché ses itinéraires de servir au progrès de la géographie. Par le grand nombre de médailles et de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0013
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pierres gravées qu'il a rapportées, ce voyageur peut être regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué à la création du cabinet des antiques.

Tournefort, qui voyageait à peu près dans le même temps que Lucas, a une réputation méritée, surtout parmi les botanistes. Les documents qu'il rapporta sur les antiquités de l'Asie Mineure étaient précieux pour cette époque; mais dans ce temps-là, on ne se doutait même pas de l'existence de monuments antérieurs à la civilisation grecque, ayant un caractère particulier, attestant l'occupation de l'Asie par des peuples dont le nom était déjà un objet de discussion chez les écrivains romains. Du temps de Tournefort, on n'avait pas l'habitude de lever les plans exacts des édifices, et nous reconnaissons aujourd'hui combien une description est insuffisante pour bien faire apprécier le caractère d'un monument.

Vers la fin du dix-huitième siècle, des voyageurs, au nombre desquels nous devons citer le comte de Choiseul et Richard Chandler, ont commencé à mesurer avec exactitude les plans des monuments antiques. Les Anglais poussaient activement la connaissance de la presqu'île asiatique : Pococke avait traversé plusieurs fois l'Ionie, la Bithynie et la Galatie. Les plans qu'il donne de quelques édifices sont devenus précieux, parce que ces monuments sont aujourd'hui détruits. Les ouvrages de Pococke sont assez estimés en France, et je ne puis partager le sentiment de son compatriote le colonel Leake qui le juge avec une extrême sévérité : il lui reproche sa négligence à noter les directions et les distances. «Sa narration, dit-il, est obscure et confuse, et ses voyages en Asie Mineure ont moins d'importance qu'on n'était en droit de l'attendre d'un homme si éclairé, si instruit, si persévérant.» Mais disons que les défauts de Pococke sont inhérents à l'époque où il a voyagé : la difficulté de faire des opérations géographiques et la négligence dans la levée des plans. Les ouvrages de Revett et Chandler se ressentent déjà de la précision que l'on commençait à appliquer aux recherches d'architecture ancienne. Les monuments qu'ils publient sont mesurés avec soin. Guidés par les instructions de la société des *Dilettanti,* ils se sont principalement attachés à décrire les monuments de l'art grec, et ont négligé les débris d'une civilisation antérieure, ces matériaux si importants pour l'histoire et l'archéologie. Les relations des autres voyageurs, utiles à la géographie, n'étant pas accompagnées de plans et de cartes, sont insuffisantes pour l'étude des monuments. Telles étaient les connaissances que l'on avait de la presqu'île asiatique, lorsque je partis en 1833 pour l'Orient, chargé par M. Guizot, ministre de l'instruction publique, de la mission d'explorer cette contrée.

Les réformes tentées par le sultan Mahmoud, des rapports plus fréquents entre les gouvernements européens et celui de la Porte, commençaient à rendre plus faciles les voyages en Orient. Jamais, dans le cours de mes voyages, je n'eus à me plaindre d'obstacles sérieux de la part des autorités ni de la population. Quand je vois, dans les relations de ceux qui m'ont précédé, combien d'obstacles et de dangers se sont opposés à leurs études, je ne saurais trop me féliciter d'avoir trouvé dans le gouvernement de la Porte une protection efficace. Je dois aussi des remercîments au seraskier Kosrew-Pacha qui m'a mis en relation directe avec les gouverneurs des provinces.

Tous les voyageurs qui m'avaient précédé avaient généralement suivi deux grandes lignes : l'une de Constantinople à Tarsous, en se dirigeant du nord-ouest au sud-est, ou réciproquement; l'autre de l'ouest à l'est de Constantinople à Erzeroum, en passant par la Galatie et la partie sud du royaume de Pont. Les parties centrales de la Cappadoce, de la Pisidie et de la Pamphylie, étaient presque inconnues. Nul n'avait pénétré dans l'intérieur de la Lycie. Le voyageur anglais, M. Cockerell, avait rapporté d'une ville de la

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0014
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

côte quelques inscriptions en langue lycienne qui avaient vivement piqué la curiosité des archéologues. Le savant Saint-Martin, dont la perte est à jamais regrettable, avait tenté quelques explications que sa connaissance approfondie des idiomes de l'Asie occidentale lui aurait permis de compléter tôt ou tard. Enfin, la détermination de plusieurs points importants étant encore à désirer, il s'ensuivait une grande indécision pour fixer la place de certaines villes anciennes dont la situation n'est établie que par rapport à ces points. Quant aux plans topographiques des villes, les voyageurs n'avaient jamais été à même d'en faire des relèvements complets, et la société des *Dilettanti* n'avait publié que le plan de Priène. Les plans de villes anciennes que je publie ont tous été relevés trigonométriquement, au graphomètre et à la boussole. Non content de ces opérations, j'ai pris soin, dans le plus grand nombre des cas, d'en mesurer le périmètre avec une chaîne d'acier. Cette double opération sera utile comme vérification, et en même temps donnera la facilité aux savants qui s'occupent de statistique, d'établir les surfaces des villes et leurs périmètres détaillés, pour en apprécier la population. Je ne sais pas si je dois attribuer au progrès des idées de réforme, l'intérêt que les habitants prenaient à ces travaux, mais partout je les ai vus disposés à m'aider soit pour les fouilles, soit pour la disposition des échafaudages nécessaires. Dans la Lycie, où M. Cockerell et le capitaine Beaufort les avaient trouvés « as more than ordinarily jealous and ferocious, » j'ai rencontré le meilleur accueil et les dispositions les plus favorables pour mon entreprise. C'est l'iman du village Tchafdère qui m'a fourni les moyens de monter sur les hautes colonnes du temple d'Aizani.

Les géographes anciens ne paraissent pas avoir adopté de plan fixe dans les descriptions de l'Asie Mineure qui sont parvenues jusqu'à nous. Strabon commence par la province centrale de la Cappadoce, et marche de l'est à l'ouest sans s'attacher à un ordre méthodique. Scylax fait le tour de la presqu'île depuis le Pont jusqu'à la Cilicie. Pline et Méla suivent une marche contraire. Les géographes modernes ont suivi plus volontiers, dans la description de la presqu'île d'Asie, l'ordre des provinces du septentrion au midi. C'est en effet ordinairement par la Bithynie que presque tous les voyageurs qui ont décrit le pays sont entrés dans l'Asie Mineure. J'adopterai la même marche; j'étudierai la Bithynie et les provinces centrales, pour revenir ensuite au bord de la mer, dans la Mysie, l'Éolide, la Carie et la Lycie.

Je renverrai dans la description archéologique tout ce qui est relatif aux villes complétement détruites, ou dont je n'ai pas retrouvé les traces. Cette première partie est uniquement consacrée aux restes qui sont encore debout, que j'expliquerai soit d'après les lumières que me fourniront les textes, soit d'après les inscriptions que j'ai recueillies.

Malgré la connaissance très-détaillée que les anciens ont eue de la géographie physique et politique de l'Asie Mineure, on voit, par les écrits qu'ils nous ont laissés, qu'ils ne se sont jamais rendu compte de sa forme générale. Son nom et ses véritables limites ont été également fort indécis, et les anciens l'ont toujours désignée par Asie en deçà du Taurus, et Asie au delà du Taurus. Les écrivains romains ont donné à la partie centrale le nom de province d'Asie, appelant les autres parties du vaste continent asiatique des noms des États qu'il contenait : le Pont, la Cappadoce, l'Arménie, la Perse, etc.

Mon but, comme je l'ai déjà dit, étant de réunir dans un corps d'ouvrage les notions les plus étendues sur cette importante contrée, j'ai consulté tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur ce sujet. Quant aux plans des édifices qui ont déjà été publiés, je ne les reproduis qu'après les avoir mesurés moi-même de nouveau; ils étaient

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0015
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'ailleurs peu nombreux. Le volume des antiquités ioniennes de Chandler et le volume de l'ouvrage de Choiseul qui traite de quelques monuments de la Carie et des côtes, étaient les seuls connus, lorsque je partis pour l'Asie. Depuis mon retour, la société savante des *Dilettanti* de Londres a publié, après un repos de vingt-six ans, un nouveau volume d'antiquités grecques. Il n'est pas impossible que la mission dont j'ai été chargé ait appelé de nouveau l'attention des savants anglais sur un pays qu'ils avaient déjà exploré avec fruit, et les ait décidés à faire imprimer des matériaux recueillis depuis si longtemps. C'est en effet depuis mon retour, en 1836, que les savants anglais se sont occupés activement de cette publication.

La presqu'île que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'Asie Mineure ou d'Anatolie (Ἀνατολία) est cette partie du grand continent asiatique renfermée entre le 24ᵉ et le 39ᵉ de longitude, et 36ᵉ et 42ᵉ de latitude. Elle est bornée au nord par le Pont-Euxin, le Bosphore et la Propontide. La mer Égée baigne ses côtes occidentales; la côte sud est entourée par cette partie de la mer Méditerranée que les anciens appelaient la mer de Rhodes ou de Cilicie. Du côté de l'orient, les limites ne sont pas si faciles à déterminer. Strabon et Apollodore inclinent à penser que tout le territoire qui est à l'orient de la ligne tirée d'Amisus à Issus, ou de Samsoun à Skanderoun, doit être regardé comme n'appartenant point à la presqu'île. La distance qui sépare ces deux points, d'après Ératosthène, a trois mille stades de 700 au degré. C'est la partie la plus étroite de l'isthme: Mais les géographes modernes ont étendu les bornes de l'Asie Mineure à l'orient de l'Halys. C'est le cours de l'Euphrate qui a la limite d'orient. Au nord, l'Asie Mineure est séparée de l'Arménie et de la Colchide par la rivière de Baibouth. La grande chaîne qui s'étend vers le sud-est jusqu'à la province de Mélitène détermine la frontière de cette dernière contrée. Depuis Malathia jusqu'à Samosate, l'Euphrate coule dans la direction du nord au sud. Les différents embranchements du mont Taurus et du mont Amanus qui s'étendent jusqu'à la mer de Cilicie, forment au sud la limite naturelle indiquée par la géographie physique. Les anciens croyaient que la côte de l'Asie Mineure qui borde le Pont-Euxin s'étendait en ligne droite depuis Byzance jusqu'à Amisus. Cette côte suit une ligne sinueuse dont Sinope est le point le plus élevé, et qui rentre au sud pour former ce qu'on appelle le golfe d'Amisus. C'est seulement depuis les bouches de l'Halys jusqu'à Trébisonde que la côte se dirige à peu près de l'est à l'ouest. L'erreur des anciens est d'ailleurs bien excusable, car il n'y a guère que quarante ans que les observations de Beauchamp ont donné à l'Asie Mineure sa véritable forme, en l'élargissant d'un degré. Danville avait bien senti la difficulté, mais n'avait pu la résoudre. Strabon compte 3500 stades de Chalcédoine à Sinope, 900 de Sinope à Amisus. Il blâme beaucoup Apollodore d'avoir supposé que la presqu'île était triangulaire, et fait la remarque très-exacte que Amisus et Issus se trouvent sur le même méridien. Cependant Rhodes étant à peu de chose près sur le même méridien que Byzance, Strabon compte 5000 stades de Rhodes à Issus : cette distance est beaucoup trop grande pour la différence des parallèles. L'erreur des anciens géographes provient sans doute de ce qu'ils ne se rendaient pas bien compte de la courbe que forme la côte de la Lycie, et prenaient leurs mesures en suivant les sinuosités de cette côte. La géographie physique de l'Asie Mineure est la conséquence du soulèvement des grandes chaînes qui la traversent et qui s'étendent généralement de l'est à l'ouest. Aussi les côtes nord et sud suivant une ligne parallèle à ces grandes chaînes sont-elles beaucoup moins déchirées et offrent-elles un moins grand nombre de baies et de ports que la côte occidentale sur laquelle viennent s'affaisser les grands contre-forts des principales chaînes, en formant

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0016
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des caps très-allongés, et par conséquent des baies profondes, dont l'entrée est défendue par des îles de même époque géologique. Les anciens ont distingué trois chaînes principales et deux chaînes intermédiaires. Les trois premières s'étendent parallèlement de l'est à l'ouest pour former comme l'échine ou l'ossature de la presqu'île : ce sont les chaînes de l'Ida, du Tmolus et du mont Taurus. Les deux chaînes intermédiaires du Messogis et du Sipylus ont moins d'importance et peuvent être considérées géologiquement comme les contre-forts qui soutiennent le grand plateau central.

J'ai dû m'attacher à l'étude de la nature et de la formation de ces montagnes; car nous verrons par la suite que l'état physique de la contrée n'a pas été sans influence sur le caractère des peuples qui l'habitaient, et par conséquent sur les monuments qu'ils ont construits.

A partir du cap Baba (*promontorium Lectum*), la chaîne du mont Ida s'élève subitement et atteint son point culminant à peu de distance de la mer. Cette partie de la montagne qui s'étend vers l'est dans le golfe d'Adramytte portait le nom de Gargara. Les hauts sommets de l'Ida sont des roches de granit et de micaschiste. Mais dans le flanc de ces montagnes se sont ouverts des volcans nombreux qui ont épanché des laves à une grande distance, ont formé des montagnes et des caps, et ont changé, en un mot, toute la configuration primitive de cette côte.

La chaîne granitique de l'Ida remonte ensuite vers le nord, et laisse au couchant les plaines de la Troade, séparées des monts les plus élevés par des collines volcaniques, desquelles sortent plusieurs sources minérales chaudes. La plaine de Troie, qui s'étend presque sans ondulations jusqu'au cap Sigée, présente sous la surface du sol une roche calcaire tertiaire formée par une agglomération compacte de coquilles. Au bord de la mer elle est recouverte par un tuf sablonneux calcaire, lié par une espèce de ciment marin. Cette roche est d'une formation très-récente. Aussi l'opinion de ceux qui croient que des changements notables se sont opérés sur cette côte depuis la guerre de Troie, peut-elle être appuyée par des observations géologiques. Les ondulations des montagnes qui entourent la chaîne principale de l'Ida, forment cette région accidentée dans laquelle étaient situées les villes de Palæscepsis, Scepsis, Lyrnessus et Thèbes. Cette contrée est encore peu connue géographiquement. Mais si les antiquaires romains ne s'accordaient pas sur la situation de ces villes, que devons-nous espérer, nous qui sommes privés de presque toutes les sources où ils pouvaient puiser? Le mont Ida s'unit au nord-est avec les montagnes élevées de la Mysie et l'Olympe de Bithynie. La direction générale du groupe de l'Olympe est du nord-ouest au sud-est. Du côté du sud, la montagne soutient le grand plateau de la Phrygie Catakécaumène et de la Phrygie Épictète. La première fut ainsi nommée à cause des volcans dont les désastreux effets ravagèrent plusieurs fois les villes de cette province. Tous les terrains qui ne sont pas volcaniques sont des tufs noirs et arides qui donnent au pays l'aspect le plus triste. Le prolongement méridional de la chaîne du mont Olympe s'étend en droite ligne depuis Broussa jusqu'à Kutahiah.

La majeure partie de ces montagnes est composée de marbres blancs et de calcaire de transition. C'est dans ces contrées qu'il faudrait chercher les carrières d'où ont été extraits les monuments de la Phrygie. Au sud et au sud-est de Kutahiah, les terrains, en conservant la nature calcaire, passent à la craie et au calcaire grossier. Dans le plateau de la Phrygie Épictète, on rencontre quelques lambeaux de calcaire d'eau douce qui ont servi à construire les fondements et les grosses murailles de plusieurs villes. Le groupe de l'Olympe, changeant encore une fois de nom, file presque sans interruption de l'est à l'ouest, ouvrant seulement d'étroits défilés pour laisser passer les rivières. C'est cette chaîne qui

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0017
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

forme la limite méridionale de la Paphlagonie et du royaume de Pont, sous les noms de monts Olygassus et Pariadrès. Dans l'Arménie, sous le nom de Thechès, elle remonte vers la Colchide et comprend la crête du bassin oriental de la mer Noire. Différents embranchements de cette grande chaîne descendent dans la direction du sud au nord, jusqu'au bord de la mer, et donnent naissance à de petites vallées dans lesquelles coulent les rivières du deuxième ordre. Vues du côté de la mer, toutes les montagnes de la côte nord de l'Asie Mineure paraissent bien plus hautes que vues du côté du sud, par la raison que tout le profil du continent s'élève insensiblement depuis le bord de la mer jusqu'à la partie centrale.

Le mont Sipylus est plus célèbre sous le rapport historique que par son importance géologique. C'est un groupe de volcans qui se rattache aux épanchements ignés de la Phrygie Brûlée et qui leur est contemporain. La majeure partie des roches du Sipylus est du trachyte rouge et bleu; mais, à une époque plus récente, d'autres laves se sont fait jour à travers ces roches et ont formé des mamelons contenant des tufs et des agglomérats volcaniques, analogues à ceux de l'Italie. Le mont Pagus, au pied duquel la ville de Smyrne est bâtie, est aussi un épanchement volcanique contemporain du mont Sipylus, quoique géographiquement il dépende plutôt du mont Tmolus. Cette chaîne, la plus centrale de l'Asie Mineure, étant uniquement composée de roches de la nature du granit, peut être regardée comme de première formation. Elle sépare le bassin de l'Hermus de celui Caystre, et va se rattacher au mont Cadmus, point culminant du plateau de la Carie. Le mont Mesogis, d'une hauteur médiocre, est presque entièrement composé de terrains de transport et de cailloux roulés, et semble témoigner des immenses atterrissements du Méandre. Le plateau central de la Cappadoce est en quelque sorte soutenu par les chaînes secondaires que nous venons d'examiner, qui ne s'étendent pas au delà du 29° de longitude. Le mont Mesogis, disait Strabon, commence à Célènes et finit au mont Mycale. Du côté du sud, le plateau central de l'Asie Mineure est soutenu par une chaîne de montagnes qui suit les ondulations de la côte et qui se prolonge dans toute la longueur de la presqu'île. Cette chaîne, appelée par les anciens Taurus, du mot syrien Tor (montagne), est une de celles qui ont été le mieux étudiées par les géographes de l'antiquité; ils en faisaient la base de tout le système géographique de l'Asie. Le mont Taurus est comparé par Ératosthène à un baudrier qui couperait ce continent en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Ces deux parties sont, relativement aux Grecs, en deçà et au delà du Taurus. Cette chaîne de montagnes était regardée comme la plus considérable de la terre habitée, car Ératosthène la considérait comme prenant naissance aux colonnes d'Hercule, passant le détroit de Sicile, par les extrémités méridionales du Péloponèse et de l'Attique, et s'étendant jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issus. Du golfe d'Issus elle remonte vers le nord, va joindre la grande chaîne de l'Imaüs dans l'Inde, et se prolonge jusqu'à la mer Indienne dans une longueur de 45,000 stades. D'après le système d'Ératosthène, la chaîne du Taurus comprendrait toute la presqu'île de l'Asie Mineure. Strabon dit, d'après ce géographe (1): « Que la distance entre Amisus et Issus est de trois mille stades, » et estime la largeur du Taurus égale à cette longueur. « La chaîne du Taurus, dans cette largeur, est occupée par divers peuples, dont plusieurs sont ignorés, mais dont les autres sont parfaitement connus, tels que les Parthæi, les Mèdes, les Arméniens, quelques-uns des Cappadociens, les Ciliciens et les Pisidiens. » Quelques géographes anciens font commencer le mont Taurus aux montagnes de la Lycie, c'est-à-dire, au mont Cragus qui domine la baie de Telmissus.

(1) liv. II, pag. 490.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0018
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ératosthène le faisait commencer au mont Mycale, vis-à-vis de Samos, mais c'est une erreur; car nous avons vu que le mont Mycale est une partie du mont Mesogis. En réalité, le mont Taurus, considéré géographiquement, n'a pas plus de 1° 3′ ou 1050 stades de largeur depuis les bords de la mer jusqu'au plateau de Cappadoce. Le point culminant se trouve dans le groupe des monts Chimera de la Lycie, le Cragus et l'Anticragus. Ces deux montagnes étaient renommées chez les anciens; elles étaient comme aujourd'hui couvertes de forêts; elles s'abaissent dans la mer en formant un groupe de sept promontoires qui, dans l'antiquité comme aujourd'hui, sont désignés sous le nom des sept caps. Les différents plateaux et les vallées, les monts Cragus et Anticragus sont habités par le peuple lycien. Tout le système de ces montagnes est le calcaire blanc compacte, renfermant de nombreux fossiles de nummulites et d'hippurites. A l'orient de la Lycie, ce groupe de montagnes tourne brusquement au nord en formant un promontoire allongé que les anciens ont appelé promontoire Sacré. Dans cette partie de la chaîne on remarque quelques terrains de serpentine qui laissent de temps à autre échapper des gaz enflammés; c'est pour cela que les anciens ont regardé le mont Chimera comme un volcan, «Flammisque armata Chimera,» et que les Lyciens avaient bâti auprès une ville nommée Hephestiæ, consacrée à Vulcain. Cependant cette montagne ne peut être comparée aux volcans de la Phrygie; on n'y remarque point ces laves d'épanchement qui sont le caractère des volcans actuels. Les feux du mont Chimera (1) sortaient d'un territoire nommé Hephæstion; le terrain y est percé en plusieurs endroits et entouré d'un feu qui ne fait aucun mal à personne. Les monts Héphestiens sont au nord du cap Chelidonia, *promontorium Sacrum*. Pline (2) dit : Le mont Chimère fait partie de la chaîne lycienne; il jette des flammes pendant la nuit; et (3) il ajoute : Les monts Héphestiens étant touchés par un flambeau allumé, le feu y prend de manière que les pierres et le sable des ruisseaux s'enflamment. Il y a peu d'années que le même phénomène fut observé par le capitaine Beaufort. Cette flamme lui parut être le résultat d'une émanation gazeuse. Au-dessus du cap Chelidonia, les montagnes s'abaissent graduellement jusqu'à la mer en formant de grands contre-forts qui soutiennent des plateaux couverts de prairies. Cette partie du Taurus était appelée par les anciens mont Climax.

La grande chaîne remonte un peu vers le nord à la hauteur du golfe d'Adalia, et laisse entre elle et la mer une vaste plaine qui renfermait autrefois plusieurs villes. En se dirigeant un peu vers l'est, les montagnes s'ouvrent pour donner passage à un fleuve, le plus important de cette côte. Les anciens lui donnèrent le nom de Catarrhactès.

A partir de ce point, le Taurus forme une chaîne continue et abrupte qui soutient au nord les plateaux de la Pisidie, et domine au sud les provinces de Pamphylie, des Cilicies *trachæa* et *campestris*. Ainsi que nous l'avons remarqué pour la chaîne septentrionale, les plaines de Cappadoce, qui viennent s'appuyer sur les penchants du Taurus, conservent partout une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer; aussi le climat de cette province est-il plus froid que les terres situées à une latitude plus élevée. Strabon en fait la remarque lorsqu'il dit : Dans la Cappadoce, la partie voisine du Pont est bien plus septentrionale que celle qui avoisine le Taurus; toutefois la Bagadanie, vaste plaine située entre le Taurus et l'Argie, quoique de 3000 st. plus méridionale que le Pont-Euxin, porte à peine quelques arbres fruitiers, tandis que le terri-

(1) Sénèque, Epist. 79.
(2) Pline, lib. V, cap. 27.
(3) *Idem*, lib. II, cap. 106.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0019
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

toire d'Amisus et de Sinope abonde en oliviers. Les grands contre-forts du Taurus en s'étendant vers le sud forment dans la mer une multitude d'îles et de caps qui étaient couverts de villes populeuses. Nous les étudierons en détail, quand nous nous occuperons des provinces auxquelles ils appartiennent.

Le mont Taurus, suivant la remarque de Pline, change de nom dans tous les pays où il s'étend : à la partie la plus orientale de la Cilicie, il se divise en deux branches : l'une, le mont Amanus, se dirige au sud-est; l'autre branche remonte vers le nord, forme la frontière orientale de la Mélitène, se dirige vers le nord-est, à travers l'Arménie, sous le nom de mont Niphates, et va rejoindre les monts Céraniens. Néanmoins, cette chaîne, dans l'Asie Mineure, est connue sous le nom général de Taurus. Du côté du sud, elle se présente sous l'aspect le plus sauvage et le plus aride; des rochers à pic viennent tomber verticalement dans la mer, et le Taurus, sauf un très-petit nombre de passages, est presque infranchissable; les seuls endroits qui soient praticables avaient reçu des anciens le nom de portes : les portes de Syrie, de Cilicie, les portes Caspiennes et les portes Arméniennes. En comparant la chaîne du mont Taurus avec les montagnes du nord de l'Asie Mineure, on est conduit à conclure que sa formation est la plus récente; car elle renferme des fossiles qu'on ne rencontre que dans les terrains secondaires et tertiaires, des hippurites, des nummulites et différentes espèces de gryphées et d'huîtres. Le versant de Cappadoce présente en plusieurs endroits des agglomérations de fossiles considérables. L'existence des lacs salés dans l'intérieur de la Cappadoce, rapprochée de la présence des fossiles marins sur les sommets du Taurus, avait déjà attiré l'attention des anciens, et Xanthus de Lydie, en observant les lacs salés de l'Arménie et de la basse Phrygie, et les coquillages, les pétoncles et les moules pétrifiées qu'on apercevait dans les montagnes environnantes, concluait que ce qui est terre aujourd'hui avait été mer autrefois.

Je ne saurais terminer l'étude générale des montagnes de l'Asie Mineure sans dire un mot du mont Argée, volcan éteint, mais dont l'action se manifeste souvent par de terribles tremblements de terre. Les anciens le regardaient comme la plus haute montagne de l'Asie. Sa base est entourée de plusieurs groupes ou dômes arrondis provenant d'éruptions partielles, et ses sommets, toujours couverts de neige, sont composés de roches d'épanchement plus anciennes, de trachytes et de porphyre. Toute la plaine des environs est couverte de tufs volcaniques renfermant des pierres ponces noires et grises; elle est entrecoupée par de profonds ravins dont les flancs sont perpendiculaires et qui ne portent aucune trace de l'action des eaux. Leur formation ne doit donc pas être attribuée à des courants descendus de la montagne; mais on peut conjecturer que le refroidissement des matières volcaniques vomies par le volcan a pu opérer des fentes larges et profondes qui ont souvent donné lieu, à travers les fissures des couches, à des épanchements gazeux qui se sont enflammés par le contact de l'air. Les formations volcaniques s'étendent peu du côté de l'est; mais vers l'ouest et le nord, elles couvrent toute la contrée jusqu'au fleuve Halys, qui coule entre des montagnes basaltiques. En examinant la disposition des montagnes de l'Asie Mineure, on voit qu'au centre de la presqu'île il existe un espace de terrain fort étendu, occupé uniquement par des plaines unies : c'est le plateau de Cappadoce qui s'étend depuis les frontières du royaume de Lydie jusqu'à l'Euphrate.

Ainsi, si l'on voulait représenter la coupe de la presqu'île prise sur un méridien, il faudrait tracer deux chaînes de montagnes plongeant de part et d'autre dans la mer Noire et la mer Méditerranée, et soutenant à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0020
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

un plateau qui serait celui de la Cappadoce. D'après cette description sommaire, il est facile de comprendre que l'Asie Mineure doit renfermer des régions ayant des climats bien différents. Les parties voisines de la mer jouissent constamment d'une température plus douce que les parties centrales; les régions intérieures sont exposées à des hivers aussi rigoureux que ceux de nos contrées, bien que les étés y soient plus chauds. Le pays, heureusement coupé par des chaînes de montagnes qui forment de longues vallées, est fertilisé par des fleuves nombreux. Le Méandre et le Caystre, arrosant de vastes plaines, ont, dès les temps les plus reculés, attiré sur leurs bords les colonies européennes; mais cette contrée a été si longtemps exposée au ravage des feux souterrains et aux secousses des tremblements de terre, qu'elle n'a pu recevoir d'habitants que lorsque les autres pays renfermaient déjà une population surabondante. Ici la géologie est d'accord avec l'histoire. Hérodote et Strabon ne désignent aucun peuple comme évidemment autochthone. Les Cariens sont les seuls qui réclament ce titre; mais, au dire des Grecs, ils sont originaires des îles (1). «Quant aux Cauniens, dit Hérodote, je les crois autochthones, quoiqu'ils prétendent être Crétois d'origine (2). »

Le fleuve Halys, qui coule du sud au nord, et qui a été longtemps considéré par les anciens comme la limite orientale de l'Asie Mineure, peut aussi être regardé comme le point extrême qu'ont atteint les migrations européennes. Toutes les populations situées à l'orient de l'Halys, appelées par les anciens Syriens ou Leuco-Syriens, sont originaires d'Asie. Quant aux Phrygiens et aux Mysiens, les historiens anciens sont tellement d'accord pour leur assigner une origine européenne, que cette question peut être regardée comme démontrée. Aussi cette contrée, morcelée par des populations différentes de langue et d'origine, n'a-t-elle jamais été désignée par un nom unique. Le nom d'Asie, comme je l'ai dit, n'était appliqué qu'à la partie occidentale de la presqu'île, à celle que les Romains appelaient la province d'Asie. Quant à l'origine de ce nom que les modernes ont appliqué au vaste continent oriental, nous lisons dans Hérodote : « On croit néanmoins, d'après ce que rapportent les Grecs, que l'Asie fut ainsi nommée du nom de la femme de Prométhée; cependant les Lydiens réclament pour eux l'honneur d'avoir donné le nom à l'Asie, et soutiennent qu'il vient non pas de la femme de Prométhée, mais d'Asius, fils de Cotis, et petit-fils de Manès, et que la tribu asiade qui existe à Sardes tire le sien de la même origine. » Néanmoins, ce nom d'Asie, que se disputaient les peuples de la région occidentale, s'est bientôt étendu au delà de ses premières limites; car Hérodote se sert d'une expression qui nous apprend que les régions situées au delà de l'Euphrate portaient aussi le nom d'Asie. « Les Assyriens, dit-il, étaient maîtres de toute l'Asie Supérieure depuis cinq cent vingt ans, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se soustraire à leur domination. »

Ces mots, haute et basse Asie, sont employés par Hérodote (3) pour désigner des contrées de l'Asie Mineure situées dans la partie occidentale. En parlant des campagnes de Cyrus et d'Arpage, dans le pays situé entre Sardes et la Lycie, il s'exprime ainsi : «Tandis qu'Arpage subjuguait l'Asie Inférieure, Cyrus lui-même portait la guerre dans l'Asie Supérieure. La limite qui séparait ces deux contrées varia à différentes époques. Elle fut fixée d'abord au fleuve Sangarius, puis à l'Halys; enfin à la chaîne du Taurus. Cette division se conserva pendant la durée de la puissance romaine, et tous les écri-

(1) Hérodote, liv. I, CLXXI.
(2) *Idem*, liv. I, CLXXII.
(3) *Idem*, liv. I, CLXXVII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0021
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vains romains partagent la contrée en deux régions, Asie en deçà du Taurus et Asie au delà du Taurus. »

La conquête de l'Asie Mineure par la Grèce, et le refoulement des Perses au delà de l'Euphrate, peuvent être considérés comme véritablement accomplis après les batailles du Granique et d'Issus, qui assurèrent à Alexandre la possession de toute la presqu'île. C'est alors que toutes les colonies grecques, qui jusque-là n'avaient vécu que dans une lutte continuelle avec les anciens maîtres, commencèrent à prospérer. Les secours que le jeune Cyrus envoya aux Lacédémoniens furent presque entièrement tirés de l'Asie Mineure. Chaque province était remarquable par des produits particuliers qui contribuaient au luxe inouï des monarques persans et aux richesses proverbiales des rois de Lydie. La confédération ionienne se sentait assez puissante pour résister aux envahissements des princes grecs qui s'étaient partagé cette portion des conquêtes d'Alexandre; mais toutes les parties centrales, les royaumes de Lydie, de Cappadoce et de Phrygie, débris de monarchies qui avaient été ruinées par les Perses, se trouvaient dans un état trop avancé de désorganisation pour résister à des ennemis extérieurs. Le règne d'Antigone, qui avait réuni sous sa puissance toute l'Asie Mineure et la Syrie, contribua à implanter la langue et la puissance grecques dans ces contrées; mais la défaite d'Ipsus, tout en brisant sa couronne, laissa l'Asie sous l'empire des rois grecs et fit passer le pouvoir dans la famille des Séleucides. C'était l'époque brillante de l'Asie Mineure. Les rois de Bithynie venaient de consolider leur royaume; les princes Attales profitaient de quelques années de paix pour donner aux arts et aux lettres une impulsion nouvelle; la Cilicie et la Pamphylie, qui étaient sous le pouvoir des rois de Commagène, recevaient un reflet de la civilisation grecque arrivée à son plus grand développement. Mais la rivalité qui régnait entre les petits États était un germe de destruction dont l'Asie Mineure eut bientôt à déplorer les effets. Les rois de Pont, maîtres d'une population aguerrie, triomphèrent facilement d'une nation qui n'était charmée que par les jeux et les spectacles; et le génie de Mithridate serait peut-être parvenu, en réunissant sous son pouvoir tant de lambeaux épars, à former un royaume homogène et compacte, si la jalousie de Rome, qui déjà convoitait ces contrées, n'eût arrêté l'élan imprimé aux populations asiatiques par un des plus grands hommes de l'antiquité. Le choc des Romains avec les Grecs d'Asie agit puissamment sur les arts des deux contrées. L'architecture italique, qui avait été portée d'Asie en Europe par les Lydiens fuyant la tyrannie des Perses, se retrempa dans sa terre natale. Les Romains, en imposant au peuple vaincu leurs coutumes, leurs arts et leurs lois, les modifiaient suivant les exigences du pays, et cédaient ainsi à l'ascendant du génie hellénique. Le goût des théâtres devint populaire en Italie; mais l'esprit cultivé des Grecs se révolta toujours contre les combats de gladiateurs. Dans les ruines de chaque ville antique on reconnaît les débris d'un théâtre; mais, dans l'Asie Mineure tout entière, on n'a retrouvé que les traces de deux amphithéâtres. C'est surtout dans les détails de sculpture que l'on reconnaît l'influence de l'art grec sur les monuments qui datent de l'époque romaine.

L'emploi de la base attique est infiniment moins répandu, et rarement appliqué à l'ordre ionique. On trouve aussi plus d'étude dans les différents membres des ornements. Les temples conservent dans l'une et l'autre contrée la forme prescrite par les usages religieux. Mais c'est surtout dans les tombeaux que l'on peut juger de la variété du goût des différents États, et, en même temps, du scrupule avec lequel la forme primitive est respectée dans chaque royaume de l'Asie jusqu'à l'avénement du christianisme. Ainsi les tombeaux des Phrygiens, qu'ils aient renfermé les cendres d'un Romain ou d'un

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0022
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Grec, sont toujours sculptés suivant le type du monument qui passe pour le tombeau de Midas, fondateur de la monarchie phrygienne.

Dans la Lycie, qui a toujours été régie par des lois particulières, les caractères de l'architecture sont encore plus tranchés. Les tombeaux de pierre imitent ces sarcophages de bois qui se retrouvent dans quelques hypogées d'Égypte. Les sépultures taillées dans le roc se distinguent en deux classes : celles qui paraissent être de style proprement lycien, ou primitif, et dont la ressemblance avec certains tombeaux des anciens Perses n'est certainement pas due au hasard; et celles qui, également taillées dans le roc, sont dues évidemment à des artistes grecs, et construites d'après les principes de l'architecture hellénique. Les magnifiques tombeaux de Telmissus sont de cette dernière classe, et l'on ne remarquera pas sans intérêt l'analogie qui existe entre la base des ordres ioniques et celle du temple de Junon à Samos.

Les tombeaux des Cariens ne sont jamais taillés dans le roc, et sont composés de deux étages : c'est le Βωμὸς des Grecs. Le simple sarcophage est le genre de sépulture le plus répandu. Mais dans les provinces du sud, on ne retrouve point les tumuli, cette forme la plus antique des sépultures qui fût usitée dans le Pont, dans la Lydie, dans l'Éolide et dans la Troade.

Voilà comme, en suivant les débris des anciens peuples, il est possible de parvenir peu à peu à débrouiller ce réseau de colonies, de royaumes et de républiques. Ce n'est point ici le cas d'examiner les différents changements qu'ont subis les limites des royaumes de l'Asie Mineure. Les géographes et les historiens sont d'accord pour diviser cette contrée par peuples et par provinces. Les provinces limitées par des chaînes de montagnes et par des fleuves ont conservé dans tout le cours de l'antiquité leur étendue respective; mais celles dont les limites arbitraires n'étaient dues qu'à des traités ou à des victoires, ont tellement varié, que l'on remarque une grande confusion chez les historiens de différentes époques. Sous l'empire des Perses, l'Asie Mineure fut partagée par Darius en quatre satrapies, dont les trois premières contenaient six peuples, et la quatrième était formée des seuls Ciliciens.

Dès l'origine de la puissance romaine en Asie, la contrée fut divisée en diocèses ou gouvernements, dans lesquels il y avait un tribunal où l'on rendait la justice. Strabon se plaint de la confusion que ce mode de division apportait dans la géographie, les provinces n'étant plus renfermées dans leurs limites respectives, et variant selon le caprice des vainqueurs. Les empires d'Eumène et d'Ariarathe s'augmentant des conquêtes faites sur Antiochus, s'étendirent jusqu'au delà du Taurus. Chacun de ces royaumes fut successivement réduit en province romaine et passa sous l'administration des proconsuls, dont le pouvoir s'étendait au delà des limites anciennes. Vespasien prit une portion de l'Asie pour en faire le gouvernement qu'on appela Asie proconsulaire. Elle renfermait plusieurs métropoles, comme Laodicée, Sardes, Éphèse, Smyrne et Pergame. Une loi d'Antonin étendit encore les limites de l'Asie proconsulaire. Chaque province avait son préfet particulier; mais le proconsul d'Asie avait une inspection générale sur toutes, et une juridiction plus particulière sur la province proconsulaire et sur les îles.

En faisant abstraction des gouvernements particuliers créés depuis l'établissement de la puissance romaine, l'Asie Mineure était divisée en dix-huit provinces, qui sont :

Au nord. . . .	la Bithynie.	l'Honoriade.	qui en furent détachés.
	la Paphlagonie.	l'Hellenopont.	
	le Pont.	le Pont polémoniaque.	

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0023
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

A l'occident	les deux Mysies.
	la Troade.
	l'Éolide.
	l'Ionie.
	la Carie.
	la Doride.
Au midi.	la Lycie.
	la Pamphylie.
	les deux Cilicies.
Au centre	la Lydie.
	la Galatie.
	la Phrygie.
	l'Isaurie.
	la Cappadoce.
A l'orient	la Cappadoce. La seconde Arménie, qui est un démembrement de la Cappadoce et de la Cilicie.

La conversion des empereurs grecs, en introduisant un élément nouveau dans la civilisation, fut le premier coup porté aux arts qui trouvaient leur aliment dans une religion tout extérieure, et pour laquelle la beauté des formes était un puissant moyen d'action. Le spiritualisme, introduit par les premiers Pères dans l'Église, fut pendant plusieurs siècles un des plus grands obstacles à l'essor de l'art chrétien. L'Église primitive aurait cru faire acte de paganisme en rendant le moindre hommage à une statue. Pendant longtemps le culte des images est controversé parmi les chrétiens. La secte des iconoclastes exerce ses ravages non-seulement dans les églises, mais encore contre les statues du paganisme qui ornaient les portiques et les édifices. Ce n'est qu'en 717, au deuxième concile de Nicée, que le culte des images est rétabli et recommandé par les docteurs orthodoxes. Néanmoins, bien que l'Église grecque admette les images, jamais elle ne consentit à honorer les statues ou les figures de ronde-bosse (1). C'est dans cette période que l'on doit placer les plus grands désastres qu'aient éprouvés les monuments anciens; car jusque-là les empereurs, nouveaux chrétiens, ne s'étaient attachés qu'à la destruction des temples. Ils poursuivaient avec la plus grande ferveur la confiscation de tous les biens, des terres, des vases sacrés et des richesses de tout genre qui avaient servi aux sacrifices. Les appointements, fonds et redevances assignés par les particuliers pour le service des temples, tout cela était porté dans le trésor impérial et consacré à l'érection des églises nouvelles. Plus tard, on ne détruit pas seulement les propriétés, mais les temples eux-mêmes, pour en transporter à Constantinople les colonnes, les statues et les ornements. Des officiers impériaux sont envoyés dans toutes les villes de la côte : Cyzique, Alexandrie de Troade, Éphèse, et Rome même, doivent fournir leur contingent de trésors, d'art et de sculpture. Un édit qui nous a été conservé dans le code Théodosien voue à l'exécration publique tous ceux qui continueraient à faire des sacrifices aux anciens dieux (Cesset superstitio, sacrificiorum aboleatur insania; nam quicumque contra legem divi principis, parentis nostri, et hanc nostræ mansuetudinis ausus fuerit sacrificia celebrare, competens in eum vindicta et recens sententia exeratur (2).

(1) Art de vérifier les dates, t. I^er^, p. 422.

(2) De pag. sacr. et templis, lib. XVI, tit. X, leg. 2.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0024
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Un fait bien remarquable dans la construction des temples, c'est que tous ceux qui se trouvaient dans les villes de la côte ou sur quelque grande route fréquentée, ont complétement disparu, et qu'on ne retrouve que ceux que leur isolement mettait à l'abri du zèle des nouveaux chrétiens.

Les premières villes où la parole des apôtres jeta les fondements de la foi chrétienne, comme Perga en Pamphylie, Laodicée, Sardes, Hiérapolis et Éphèse, détruisirent leurs anciens temples, et les remplacèrent par des églises; monuments de la piété des premiers catéchumènes, et en même temps de leur barbarie et de leur ignorance en fait d'art. Les scrupules ne furent plus les mêmes dans les siècles suivants, et l'on voit quelques temples, comme ceux d'Aphrodisias et d'Ancyre, dont la forme primitive subit une métamorphose pour être appropriée aux exigences du culte chrétien. Quoi qu'en disent les historiens de l'empereur Julien, tous ses efforts pour rétablir l'ancien culte n'amenèrent aucun résultat remarquable, et nous ne trouvons aucun monument qui puisse attester l'intérêt qu'il lui portait. Mais on est surpris de voir le nombre prodigieux de châteaux, d'églises, de ponts et d'édifices de toute sorte construits par l'empereur Justinien; ils prouvent la sincérité et l'exactitude de son historien Procope. C'est à partir du règne de ce prince que l'art byzantin, encouragé par une munificence sans égale, prend une allure et un caractère déterminés. Jusque-là, on suit avec curiosité les tâtonnements des nouveaux chrétiens dans l'érection de leurs temples. Le siècle de Constantin avait adopté la basilique, où déjà les anciens étaient habitués à se rassembler pour les affaires civiles. Mais les architectes de Justinien trouvèrent que la pensée religieuse du christianisme n'était pas suffisamment exprimée dans ces sortes d'édifices. C'est alors qu'ils imaginèrent de couvrir l'église par une coupole dont la circonférence, enveloppant toute l'enceinte du temple, rappelait aux fidèles cette voûte de l'univers, au sommet de laquelle est placé le trône de Dieu. Chez les chrétiens occidentaux, la modification qu'a éprouvée la basilique de Constantin a été faite dans un sens plus mystique : une galerie transversale a été ajoutée pour rappeler aux fidèles, par la forme de la croix, le Sauveur mourant pour les hommes. Le culte byzantin, plus extérieur et plus pompeux, présente le Dieu des chrétiens comme le souverain maître : Παντοκράτωρ. L'expression de l'Église grecque est renfermée dans ces mots : « Dieu est grand. » L'expression de l'Église latine est : « Dieu a souffert pour le salut du genre humain. » Au delà de l'Euphrate, un royaume, formé des débris de la puissance romaine, l'Arménie, qui dès les premiers siècles reçut avec ferveur la foi chrétienne, avait, de son côté, exprimé dans les monuments sa pensée intime et religieuse. Les églises arméniennes que l'on trouve dans la Cilicie orientale, qui fut plus tard la seconde Arménie, ont un caractère original et différent du byzantin.

Vers le milieu du cinquième siècle, les provinces de l'Asie Mineure subirent encore une division nouvelle. On forma des patriarcats dont le métropolitain, par cela seul qu'il avait une juridiction suprême sur tout ce qui est relatif au culte, eut sur les arts une puissante influence. Il serait difficile d'établir les limites précises des différents patriarcats, car elles n'étaient pas les mêmes que celles des diocèses. C'est à peu près la dernière division que les empereurs grecs firent en Asie. La puissance musulmane grandissait dans ces contrées : la Mésopotamie et l'Osrhoëne étaient au pouvoir des kalifes; et les Sedjoukides avaient fondé, dans l'Isaurie, un empire dont la puissance menaçait toute l'Asie Mineure.

On retrouve dans les monuments des Sedjoukides d'Iconium le style d'architecture des sophis et des kalifes. Habitant des contrées où la pierre et le bois étaient rares, où les

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0025
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

substances précieuses manquaient totalement pour décorer leurs édifices, ils durent, comme les Persans et les princes de Bagdad, demander à la peinture les ornements qui leur manquaient. C'est vers cette époque qu'on vit paraître les tribus ottomanes qui, marchant droit sur Byzance, s'emparèrent, en peu de temps, des riches provinces de la Bithynie, et convoitaient Constantinople. Ces hordes, qui n'apportaient en Asie que leurs sabres et leurs tentes, déjà maîtresses d'un royaume, sentirent aussi le besoin de cultiver les arts. Leur religion les portait vers le goût des Arabes, leurs relations et leurs conquêtes vers celui des Byzantins. L'art d'émailler les poteries, que les Sedjoukides apportèrent de la Perse, prospéra entre leurs mains pendant deux ou trois siècles. Les Osmanlis tentèrent de porter cet art en Bithynie; mais il n'y subsista que d'une manière précaire : on en trouve quelques vestiges aux tombeaux des sultans de Brousse. L'abondance des marbres et des colonnes que leur fournissaient les monuments anciens, le fit bientôt abandonner.

L'incertitude du goût des Turcs se manifeste dans les premiers édifices qu'ont élevés leurs sultans. Ce n'est qu'après la prise de Constantinople qu'ils adoptent pour leurs temples une forme invariable. Mais, chose incroyable! le goût du dix-septième siècle, en Italie, pénètre jusqu'à Constantinople. Le sultan Osman envoie des artistes en Occident pour observer les principaux édifices avant de construire la mosquée qui fut élevée par ses ordres. C'est de cette époque que datent l'abandon de tout ce qui s'appelait encore le goût arabe, et l'adoption du style qui régnait en Italie et en France pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, c'est-à-dire, les rocailles, les coquillages, les paysages dans les lambris, et tout l'attirail de cette architecture mesquine et sans goût.

Lorsque le zèle des premiers chrétiens se fut suffisamment exercé contre les monuments antiques, quand on eut renversé les temples, mutilé les statues et ravagé les théâtres, ces vieux débris d'une époque à jamais honorable pour l'humanité furent abandonnés à la destruction lente du temps et à l'oubli. Telles villes, qui n'avaient brillé que par leur importance religieuse, se dépeuplèrent peu à peu, et leur nom finit par se perdre dans l'obscurité des temps.

Quelques-unes virent dans leurs murs s'élever des monastères célèbres qui prolongèrent quelque peu leur existence. Mais les guerres civiles, les invasions, les maladies dépeuplaient rapidement ces contrées fertiles. Les conquérants ottomans transportaient d'un bout de l'Asie à l'autre, comme un vil bétail, les populations vaincues et enchaînées; les filles des Grecs étaient vendues et envoyées jusqu'à Samarcande pour peupler les harems. En peu d'années, il n'y eut plus un homme pour conserver la tradition du passé. L'usage de la langue grecque se perdit, et nul ne fut à même de comprendre les nombreuses inscriptions qui couvraient les murailles des édifices. La nature même vint en aide pour accomplir l'œuvre de destruction ; les tremblements de terre renversèrent ce que la flamme avait épargné : Téos, Priène, Milet en portent les traces effrayantes. Une autre cause de ruine vint encore s'ajouter à celles qui avaient attaqué les monuments antiques. De grandes villes, jadis enrichies de somptueux monuments de marbre, virent leurs derniers débris jetés dans des fours à chaux pour élever des constructions modernes. Smyrne, Erythræ, Pergame, en sont des exemples. Les villes de la côte offraient une proie trop facile pour qu'on laissât subsister leurs monuments intacts : les chevaliers de Rhodes, qui élevaient des châteaux sur différents points, trouvaient plus de facilité à prendre des pierres toutes taillées dans les édifices antiques. Presque tous les monuments d'Halicarnasse ont été engloutis dans la construction du château de Boudroum. Mais après tant de ravages, l'Asie Mineure offre encore à l'antiquaire et à l'artiste la plus belle et la plus ample moisson qu'il soit possible de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0026
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

recueillir dans le monde connu des anciens. Il est tel monument perdu sur cette terre qui eût fait la fortune d'une ville d'Italie.

Faire le tableau de toutes ces richesses était une tâche dont je ne me suis pas dissimulé la difficulté. Les commencements de ma mission ont été pénibles : j'avais de faibles ressources ; j'étais seul, abandonné à mes propres lumières ; mais je n'ai point désespéré en face des obstacles. Je me suis persuadé que la vie d'un homme ne saurait être consacrée à une étude plus sérieuse et plus intéressante, et qu'à défaut d'un autre mérite, ma persévérance serait un titre près du lecteur.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0027

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

BITHYNIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0028

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0029

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

BITHYNIE.

La grande et fertile contrée qui est située sur les bords de la mer Noire, du Bosphore et de la Propontide, et que les Grecs et les Romains ont appelée Bithynie, était, dans l'origine, occupée par le peuple des Bébryces [1], et portait le nom de Bébrycie : *Proxima Bebrycii penduntur limina regni* [2]. Lorsque les Argonautes remontèrent dans la Propontide, les Bébryces étaient gouvernés par le roi Amycus, fils de Neptune et de la nymphe Bithynis [3]. Mais ce nom paraît apocryphe, car les autres auteurs anciens se taisent sur ce point, et Pline et Strabon déclarent formellement que la Bithynie reçut ce nom après l'invasion des Thraces, nommés Bithyniens et Thyniens.

Tout ce qui est relatif à l'histoire primitive de cette contrée est tellement obscur, que les historiens anciens eux-mêmes sont loin d'être d'accord sur le petit nombre de faits qui nous sont parvenus. D'après un scoliaste d'Apollonius de Rhodes, les Bébryces n'occupaient pas tout le pays qui fut depuis la Bithynie, mais ils s'étendaient au couchant fort au delà de ses limites. « Amycus était roi des Bébryces dans la Bithynie, et possédait principalement le pays vers les côtes [4]. » Charon prétend que l'on donnait anciennement le nom de Bébrycie au pays des Lampsaciens. Le territoire de Lampsaque se trouvait hors de la Bithynie ancienne [5].

Étienne de Byzance fait descendre cette peuplade de Bébryciens, de Bébryce ou de Bébrycée, sans indiquer qu'elle ait aucune communauté d'origine avec les Bébryciens d'Espagne [6]. Ce qui paraît certain, c'est que la nation des Bithyniens ne descend pas de celle des Bébryces, car celle-ci fut exterminée par la guerre [7]. Si les Bébryces ne sont pas cités par Homère dans le recensement, c'est que, selon la remarque d'Apollodore, ils sont compris sous le nom des Phrygiens avec les Dolions. Et quoique Strabon dise positivement que les Bébryces sont originaires de Thrace [8], il est certain qu'ils sont venus s'établir en Asie longtemps avant la guerre de Troie.

Tous ces faits épars dans les historiens concourent à nous prouver que les peuples qui

[1] Servius, Comment. sur l'Énéide, liv. V, p. 373.

[2] Valer. Flaccus, liv. IV, p. 99.

[3] Apollod. Bibl., liv. I, ch. VIII, § 20 : ἧς ἐβασίλευσεν Ἄμυκος Ποσειδῶνος παῖς καὶ Βιθυνίδος.

[4] Scholiasta Parisensia ad Apollon. Rhodiensem. Argon., liv. II, ch. II, p. 118. Schæfer.

[5] Les Bébryces et les Dryopes occupaient les environs d'Abydos. Strabon, liv. XIII, p. 586; Hérodote, liv. I, ch. CXLVI.

[6] Verbo Βεβρύκων.

[7] Ératosthènes cité par Pline, Hist. natur., liv. V, ch. XXX; Apollonius de Rhod., Argon., liv. II, ch. II, p. 118. Schæfer.

[8] Liv. VII, p. 295.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0030
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

occupaient l'Asie Mineure dans les derniers siècles avant notre ère, étaient tous étrangers à la contrée. Nous verrons, en étudiant les autres provinces et en cherchant à débrouiller le chaos de tribus et de peuplades qui se sont succédé depuis le XIVe siècle av. J. C., que la majorité des peuples qui ont occupé la partie de la presqu'île située à l'occident de l'Halys, était originaire d'Europe. C'est la Thrace qui a fourni le plus fort contingent de population à la partie septentrionale de l'Asie Mineure [1]. Les Dryopes, qui se mêlèrent avec les Bébryces, avaient émigré avec les Athéniens et les Ioniens; ceux-ci se fixèrent dans la région occidentale de l'Asie Mineure, et les Dryopes vinrent dans la Bébrycie et s'établirent sur les rives de la Propontide. Quant aux limites des territoires occupés par ces différentes peuplades, il serait superflu de vouloir les déterminer d'une manière positive, car Strabon remarquait qu'elles ont subi tant de variations, et que la Bithynie a été occupée par des peuples si différents, que les géographes déjà renonçaient à l'éclaircissement de cette question si difficile.

Après la mort d'Amycus, roi des Bébryces, tué par Pollux [2], les Argonautes bâtirent un temple en l'honneur du dieu qui leur avait donné la victoire [3]. De leur côté, les Bébryces élevèrent à la mémoire d'Amycus un temple qui n'était éloigné que de cinq stades du Nymphéon de Chalcédoine. Un laurier d'une grandeur extraordinaire avait crû près de ce temple. Il avait la vertu de rendre invincibles, au jeu du ceste, ceux qui avaient mâché de ses feuilles [4].

La race d'Amycus régna encore quelque temps sur les Bébryces. Étienne de Byzance mentionne Mucaporis comme roi de Bithynie et Mandron, qui régnait à Lampsaque, lorsque les Phocéens s'en emparèrent [5]. C'est vers cette époque que les Cimmériens pénétrèrent dans la Bébrycie et s'en rendirent maîtres. Une partie des Bébryces fut exterminée; mais les Cimmériens ne purent former d'établissement durable, et furent à leur tour chassés par les Thraces bithyniens [6].

Quoiqu'il soit très-difficile de fixer positivement l'époque où les tribus européennes qui occupaient la Thrace et la Macédoine se sont transportées dans l'Asie Mineure, il paraît certain que ce fut avant la guerre de Troie. Ces tribus, qui ont émigré à différentes époques, étaient les Phrygiens, les Mysiens et les Thyniens. Homère, dans son dénombrement, ne fait mention ni des Bithyniens, ni des Thyniens, dont la puissance s'est accrue dans la contrée au point d'absorber tous les autres peuples. Hérodote affirme que les Bithyniens sont Thraces d'origine; qu'ils sont venus des bords du fleuve Strymon, qu'ils ont été chassés de leur pays par les Teucriens et les Mysiens, et que ces derniers envoyèrent eux-mêmes une colonie en Asie [7].

Cette invasion des peuples de la famille thrace dure pendant plusieurs siècles. Les Phrygiens, dont nous nous occuperons, paraissent avoir été les premiers, puisqu'ils ont pénétré plus avant dans l'intérieur du pays. C'est en transportant le nom de la mère patrie dans la nouvelle contrée qu'ils venaient occuper, que les différentes familles de colons ont jeté une grande confusion dans la géographie de ces contrées. On trouve des Phrygiens, des Mysiens, des Bithyniens, des Thyniens et des Thraces en Europe et en Asie. Le scoliaste d'Apollonius de Rhodes dit : Il faut observer qu'il y a deux Bithynies : l'une, en Europe, aux environs de Salmydessus, est un lieu de la Thrace; l'autre en

[1] Strabon, liv. XIII, p. 586; Hérod., liv. I, ch. CXLVI.
[2] Théocrite, Idyl. XXII.
[3] Niceph., Hist. eccl., liv. VII, ch. L.
[4] Pline, liv. XVI, ch. XLIV; Dyon., p. 20.
[5] Charon. Hellenica, 6, éd. Müller.
[6] Arr. apud Eust., p. 58, in Dionysium.
[7] Liv. VII, ch. LXXV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0031
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Asie, depuis. . . . . jusqu'au Bosphore [1]. La majeure partie des Bithyniens est originaire de la Thrace, mais s'est accrue par l'émigration de Grecs du continent qui sont venus s'établir dans cette contrée. Pausanias va plus loin; il regarde tous les Bithyniens comme originaires du continent de la Grèce. Les Bithyniens, dit-il, sont originaires de l'Arcadie et de Mantinée [2]. Néanmoins, Strabon avait dit, avant lui : La plupart des auteurs s'accordent à regarder les Bithyniens comme originaires de la Mysie. Ils ont reçu leur nom des Bithyniens et des Thyniens, deux peuples de la Thrace qui vinrent s'établir parmi eux. Les preuves qu'on en donne par rapport au peuple des Bithyniens, c'est qu'il existe de nos jours dans la Thrace une peuplade nommée Bithyniens, et par rapport aux Thyniens, c'est que la côte près d'Apollonie et de Salmydessus porte le nom de Thynias. Un passage d'Hérodote, que nous avons cité plus haut, atteste les mêmes faits.

Ce n'est guère que sous les rois de Bithynie que la contrée eut des limites bien déterminées. Leurs possessions étaient comprises entre le Sangarius à l'orient, et le Rhyndacus au couchant. Anciennement, les Bithyniens possédaient le pays depuis le Bosphore jusqu'au fleuve Rhébas. Le pays montagneux qui suit était habité par les Thyniens jusqu'à la rivière de Calès, de manière que les Bithyniens et les Thyniens étaient limitrophes [3].

Du côté du sud, il est beaucoup plus difficile de déterminer les limites de la Bithynie, même sous les rois. Leurs conquêtes se sont étendues jusque dans l'intérieur de la Phrygie, et ils possédèrent la Phrygie Hellespontique ou Épictète [4]. Le royaume de Bithynie se composait donc :

1° Des Mariandyniens; la langue et les usages de ce peuple ne diffèrent pas de ceux des Bithyniens. Il est probable que c'est un peuple thrace [5]. Les Mariandyniens possédaient la partie la plus orientale de la Bithynie, et donnaient leur nom au golfe où tombe le Sangarius [6]. Étienne de Byzance nomme Μαριανδυνία χώρα le pays qu'ils habitaient. Il pense avec Eustathe [7] que ce peuple prenait son nom d'un homme d'Éolie, nommé Mariandynus. Mais Strabon, sur l'autorité de Théopompe [8], dit que ce Mariandynus était maître d'une partie de la Paphlagonie, envahit ce canton sur les Bébryces, et lui donna son nom après la conquête. Lorsque les Argonautes eurent quitté la Bébrycie, ils s'arrêtèrent chez les Mariandyniens, sur lesquels régnait Lycus, qui les reçut favorablement, parce qu'il était Grec d'origine et de la race de Pélops [9]. Xénophon nous apprend quelle fut la fin de cette peuplade. Les Milésiens ayant bâti Héraclée, soumirent les Mariandyniens, anciens habitants de cette contrée, et les vendirent comme esclaves, mais sans les envoyer hors du pays [10]. Ainsi, dit Eustathe, leur condition ressemblait beaucoup à celle des Ilotes. Étienne de Byzance nomme aussi, d'après Théopompe, les Ladepsi et les Tranipsi comme faisant partie des peuples de la Bithynie; mais il ne dit pas en quelles régions ils étaient établis [11].

2° Des Caucones. Cette peuplade occupait une enclave du pays des Mariandyniens vers les bords de la mer, jusqu'au fleuve Parthenius, qui prend sa source dans la Paphlagonie même. Il y a, dit Eustathe, un peuple en Arcadie nommé Caucones, qui, se croyant

[1] Ἰστέον δὲ ὅτι δύο εἰσὶ Βιθυνίαι· μία μὲν ἐν τῇ Εὐρώπῃ περὶ τὸν Σαλμυδησσόν· Θράκιος δέ ἐστιν οὗτος· ἑτέρα δὲ ἐν ᾗ τῇ Ἀσίᾳ, καθήκουσα ἀπὸ τοῦ..... (lacune) ἐπὶ τὸν Βόσπορον, καὶ ἐπὶ τοῦ στόματος τοῦ Πόντου. II, vers. 177.

[2] Pausanias, liv. VIII, ch. IX.

[3] Eustathe, ad Dion.

[4] Strabon, liv. XII, p. 543.

[5] Strabon, liv. XII, p. 542.

[6] Pline, Hist. nat., liv. VI, ch. I.

[7] Apud Dionys., liv. V, p. 288.

[8] Théop., p. 312, éd. Müller.

[9] Biblioth. d'Apollod., liv. I, ch. VIII, § 23.

[10] Xénoph., Exp. Cyr., liv. VI.

[11] Théop., Fragm., lib. VIII, p. 280, éd. Müller.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0032
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

originaire de la Paphlagonie, prêta du secours aux Troyens. C'est dans cette partie de la Bithynie qu'existe encore une peuplade nommée Cauconiate, voisine des Mariandyniens [1]. Ils sont cités par Homère dans le dénombrement. Vers la mer, dit-il, sont cantonnés les Cariens et les Péoniens, célèbres tireurs d'arc, les Leléges, les Caucones et les nobles Pélasges [2].

Ces Caucones étaient des tribus errantes, répandues en Grèce et en Asie. Eustathe nous a conservé une note très-curieuse et fort positive à ce sujet. Il mentionne les Caucones du Péloponnèse. On sait, dit-il, que les Caucones sont un peuple nomade, et qu'il y avait non-seulement des Caucones en Arcadie, mais aussi dans la Paphlagonie. Ils étaient voisins des Mariandyniens et habitaient la côte jusqu'au fleuve Parthenius [3]. Il n'est pas étonnant de trouver dans ces contrées des peuples nomades, car les Scythes qui, sous la conduite de Madiès, s'étaient emparés de l'Asie, en poursuivant les Cimmériens chassés d'Europe [4], et qui, après la défaite des Mèdes, la réduisirent tout entière sous leur domination [5], durent, chassés à leur tour par les Mèdes, laisser quelques tribus vagabondes au milieu des montagnes de la Paphlagonie et du Pont, c'est-à-dire les monts Paryadres et Orminius [6]. Cette supposition est confirmée par Strabon. Quant aux Caucones, dit-il, qui, selon quelques auteurs, occupaient la côte à l'est des Mariandyniens jusqu'au fleuve Parthénius, et qui possédaient la ville de Tieium, les uns leur donnent une origine scythe; les autres les regardent comme une peuplade sortie de la Macédoine; d'autres encore comme des Pélasges. On prétend aussi qu'ils avaient leur demeure dans le pays qui s'étend depuis Héraclée et les Mariandyniens jusqu'aux Leucosyriens que nous nommons Cappadociens. On trouve le peuple des Caucones aux environs de Tieium, qui s'étendent jusqu'au fleuve Parthénius et celui des Hénètes de l'autre côté, à qui appartient la ville de Cytorus. Encore de nos jours, on voit aux environs de ce fleuve une peuplade qui porte le nom de Cauconides.

3° Des Thyniens qui occupaient la presqu'île formée par le Pont-Euxin, le Bosphore et le golfe de Nicomédie. Ces Thyniens, comme nous l'avons vu, étaient Thraces et sortaient des États du roi Phynée.

4° Des Bébryces dont nous avons parlé.

5° Des Mysiens qui occupaient le mont Olympe et qui sont venus de la Thrace vers la même époque que les Phrygiens. Ces tribus, qui se sont étendues vers la Troade, ont donné leur nom à cette province. Quant à ceux qui s'étaient établis près du lac Ascanius et dans l'Olympe, quoique cette montagne ait conservé de tout temps le nom d'Olympe Mysien pour la distinguer des autres du même nom, ils se sont confondus avec les Bithyniens [7]. Je crois que ces documents sur les anciens peuples qui ont occupé la Bithynie sont les seuls que nous devions regarder comme positifs. Strabon lui-même a éprouvé tant de difficulté à bien faire connaître leur origine, qu'il termine sa description en disant : Telle était donc la disposition de ces lieux et de ces peuples. Elle ne ressemblait guère à celle que l'on voit aujourd'hui. Il faut chercher cette différence dans les diverses révolutions qui ont tantôt séparé, tantôt confondu les peuples, suivant la volonté des maîtres qui n'ont pas toujours été les mêmes; car, après la prise de Troie, ces pays passèrent successi-

[1] Eustathe, ad Hom., Iliad., 363.
[2] Eustathe, ad Hom., Iliad., 362.
[3] Eustathe, Odyss., liv. III, v. 366.
[4] Hérodote, liv. I, ch. CIII.
[5] Hérodote, liv. I, ch. CVI.
[6] Ptolémée, Géog. V.

[7] Apollodore nous apprend que du temps d'Amycus, roi des Bébryces, la Mysie était gouvernée par Lycus, fils de Dascylus, qui fut secouru par Hercule contre Amycus. Dans cette guerre, Hercule tua Mygdon, frère d'Amycus et roi d'une portion de la Bébrycie, qui reçut de lui le nom de Mygdonie. (Bibl. Apoll., liv. II, ch. V, § 9.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0033
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vement sous la domination des Phrygiens, des Mysiens, des Lydiens, des Éoliens, des Ioniens, des Perses et des Macédoniens, et en dernier lieu des Romains, sous lesquels la plupart de ces peuples ont perdu jusqu'à leur langage et leur nom.

Peu de temps après l'établissement des Bithyniens dans cette contrée, ils furent soumis par Crésus [1]. A la destruction de l'empire de Lydie, ils passèrent sous la domination de la Perse, et leur territoire forma une satrapie connue sous le nom de Dascylium ou d'Hellespontide.

Des colonies grecques étaient déjà venues s'établir sur les côtes de la Propontide et avaïent repeuplé un pays depuis longtemps ravagé par la guerre. Mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée; les républiques de Byzance et de Chalcédoine firent plusieurs invasions dans la Bithynie, saccagèrent différentes villes de cette province et en massacrèrent les habitants [2]. Les Bithyniens eurent aussi à souffrir du passage de l'armée de Xénophon. Une rencontre eut lieu près de Calpé; ils furent vaincus, et l'armée des dix mille arriva à Chrysopolis [3].

Ces défaites successives n'affaiblirent cependant pas le courage des Bithyniens, qui tentèrent constamment de s'affranchir de la domination des Perses, et malgré les embarras continuels que le satrape Pharnabaze leur suscita au dehors, le Bithynien Dédalsès, en s'emparant d'Astacus, fonda une sorte de gouvernement monarchique. C'est ce prince que l'on peut regarder comme le fondateur du royaume de Bithynie, quoique Memnon [4] ne le désigne lui et ses descendants que par le titre d'Éparques.

Cet état de choses dura jusqu'au moment où Alexandre anéantit la puissance des Perses en Asie Mineure. C'est alors que la Bithynie devint un royaume sur lequel les historiens anciens nous ont laissé quelques renseignements. Étienne de Byzance nous donne le tableau chronologique du règne des huit rois qui l'ont gouverné, depuis sa constitution en royaume jusqu'à sa réduction en province romaine.

Botyras, fils de Dédalsès, se trouva maître de la Bithynie, à la mort de son père : il défendit Astacus contre les entreprises de Denys, tyran d'Héraclée, qui vint l'assiéger avec une armée nombreuse. Son fils Bias, qui hérita de son pouvoir et de ses États, eut à soutenir de nombreuses guerres avec ses voisins pour maintenir ses droits (378 à 328 av. J. C.). Il résista avec avantage à Caranus [5], lieutenant d'Alexandre, qui commandait en Phrygie et qui avait formé le projet de rendre la liberté aux villes grecques tombées au pouvoir des Bithyniens.

La mort d'Alexandre délivra pour toujours Bias de cet adversaire dangereux; c'est alors qu'il prit le titre de roi que sa postérité conserva pendant trois siècles. Son fils et son successeur Zipetès dut aussi affermir par les armes son pouvoir sur des provinces dont la possession lui était contestée. Les républiques grecques, jalouses de voir un royaume naissant qui menaçait incessamment leur liberté, se liguèrent entre elles pour faire la guerre à Zipetès, qui, dans le commencement, faillit être accablé par les forces de Ptolémée, général d'Antigone, envoyé au secours des Grecs, combinées avec celles de Chalcédoine. Mais les discussions qui éclataient entre les généraux d'Alexandre les forcèrent bientôt à veiller à leurs propres intérêts [6], et les nouvelles républiques se trouvèrent exposées à la vengeance des rois de Bithynie. Chalcédoine, qui avait voulu continuer seule la guerre, vit son armée taillée en pièces, et toute la ville sur le point d'être pillée; mais la république

[1] Hérodote, liv. I, ch. CXXVIII.
[2] Diodore, liv. I, ch. LXXXII.
[3] Xénoph., Hist., liv. III, ch. II.
[4] Apud Phot., p. 722.
[5] Diodore, p. 492.
[6] Conf., Diod de Sicile.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0034
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de Byzance, qui avait toujours tenu secrètement pour les Grecs, se porta médiatrice entre les Bithyniens et les habitants de Chalcédoine.

Le règne de Zipetès ne fut qu'une suite de guerres heureuses. En vain les lieutenants d'Alexandre, convoitant ses riches provinces, lui cherchaient des ennemis dans l'Asie et dans la Thrace [1]. Les princes d'Héraclée se souvenaient encore des succès des rois de Bithynie et s'étaient liés avec Lysimaque contre Zipetès, qui résolut de marcher droit contre Héraclée, pour soumettre à jamais une ville avec laquelle il ne pouvait vivre en paix. Cette partie de la Bithynie, située au delà du Sangarius, qui avait été occupée par les Mariandyniens, était un pays presque désert, et les peuples qui l'habitaient, obéissant à l'instinct nomade, vivaient dans des huttes construites à la hâte, et n'avaient aucune ville. Ces habitudes se conservent encore parmi les peuples du plateau septentrional de l'Asie Mineure, au delà de l'Halys. Mais les Bithyniens, originaires d'Europe, et habitués à des demeures fixes, sentaient le besoin de créer des villes dans tous les lieux de leur domination. Pendant cette campagne qui traîna en longueur, Zipetès fonda la ville de Zipetium, au delà du Sangarius, près du mont Lypérus. Elle n'est mentionnée que par Memnon et Étienne de Byzance. [2] Le silence des historiens d'un temps postérieur donne lieu de penser qu'elle changea de nom ou qu'elle ne subsista pas longtemps.

Zipetès mourut après un règne de quarante-sept ans, en laissant son fils Nicomède Ier possesseur de ses États. Ce prince signala son avénement au trône par un crime trop commun dans les annales de l'Orient. Il fit massacrer ses frères, dans la crainte que leur ambition n'amenât le démembrement d'un royaume encore mal affermi. Le plus jeune d'entre eux, Zibéas ou Zipetès, fut assez heureux pour échapper à la mort. Retiré dans la partie orientale de la Bithynie, il rassembla des partisans et marcha contre son frère.

Nicomède s'était ainsi suscité le danger qu'il redoutait le plus [3]. Effrayé des progrès que faisait son ennemi, il demanda l'alliance des habitants d'Héraclée, anciens ennemis de la Bithynie, mais depuis longtemps fatigués de la guerre. Chalcédoine avait été tellement maltraitée qu'elle vit avec joie une proposition qui était propre à amener la cessation des troubles dont elle avait tant souffert. Byzance suivit la fortune de Chalcédoine. Mais d'un autre côté, Antiochus, roi de Syrie, qui songeait depuis longtemps à réduire sous sa domination les provinces de l'Asie Mineure situées en deçà du Taurus, était venu offrir des secours à Zipetès. C'est alors que Nicomède, pour faire face à un ennemi si puissant, eut l'idée d'appeler à son secours des alliés dont la renommée avait déjà traversé l'Hellespont, et qui seuls pouvaient contre-balancer la puissance d'Antiochus. On vit paraître sur les bords de la Propontide les plus hardis compagnons de Brennus qui avaient laissé au loin derrière eux la Grèce et la Macédoine, et qui campaient aux portes de Byzance comme des alliés menaçants. Il est probable que le traité que Nicomède avait signé avec les Byzantins ne fut pas sans influence sur la détermination du roi, et que les Byzantins furent heureux, en lui prêtant secours, de se débarrasser d'une amitié onéreuse. En ouvrant les portes de l'Asie à une poignée d'hommes qui arrivaient pour fonder un empire, Nicomède fit preuve d'une politique sage. Déjà les émissaires des Gaulois avaient fait une descente sur les côtes de la Troade dans le but d'y former un établissement [4].

[1] Memnon, ap. Phot., ch. XXI.
[2] Conf. Livium, liv. XXXVIII, ch. XVI.
[3] Ce dernier écrivain n'a fait que copier Memnon.
[4] Strab., liv. XII, ch. IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0035
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il valait mieux les appeler comme des amis que d'attendre qu'ils vinssent, les armes à la main, réclamer un pays pour s'établir. Lorsque nous nous occuperons de l'invasion des Gaulois en Galatie, nous examinerons en détail les circonstances qui ont précédé leur arrivée. Nicomède signa avec eux un traité qui nous a été conservé par Photius [1]. Les intérêts de Byzance sont ménagés dans ce traité, ainsi que ceux des autres villes alliées de Nicomède. Les Gaulois devaient se déclarer ennemis de tous ceux qui entreraient, les armes à la main, dans les diverses terres dépendantes de cette république.

L'arrivée des Gaulois en Asie changea la face des affaires. Bien qu'Antiochus, Grec de nation, eût toutes les sympathies des républiques de la Bithynie, elles restèrent fidèles à Nicomède. Héraclée fournit même des vaisseaux pour défendre les côtes. Les Gaulois marchèrent contre l'armée d'Antiochus et la forcèrent de repasser le Taurus. Nicomède, pour récompenser la valeur de ses nouveaux alliés, leur céda quelques terres au delà du Sangarius [2]. C'est là que nous les retrouverons plus tard, imposant des lois à toute l'Asie centrale.

Délivré de tous ses ennemis, en bonne harmonie avec ses voisins, Nicomède put donner ses soins aux intérêts de son royaume. Astacus, la principale ville de Bithynie, avait si longtemps souffert des ravages de la guerre, qu'elle était presque démantelée. Il songea à fonder une capitale, et choisit pour l'établir la position la plus heureuse de toute la côte de Bithynie. Pline nous apprend que Nicomède s'était allié à une princesse phrygienne nommée Kosingis [3], dont il eut trois enfants. A la mort de Kosingis, il épousa une femme nommée Étazéta, qui traita les enfants du premier lit avec tant de dureté, que Ziélas, l'aîné, fut contraint de se retirer près du roi d'Arménie. La fin du règne de Nicomède fut constamment heureuse. Les tentatives des rois de Syrie, pour lui susciter des ennemis, n'eurent aucun succès; il mourut après un règne de trente-cinq ans, en déshéritant ses enfants du premier lit, au profit de Prusias, fils aîné de sa seconde femme.

Mais Ziélas, en apprenant la mort de son père, vint à la tête d'un certain nombre de partisans revendiquer ses droits à la couronne. Il trouva un appui inattendu dans la nation des Gaulois tectosages [4] qui se souvenait de l'alliance qu'elle avait contractée avec son père, et qui en même temps accueillait avec joie l'occasion de faire la guerre. Avant d'être arrivé aux frontières de la Bithynie, il avait déjà rassemblé une armée nombreuse; mais ceux d'Héraclée et de Tium avaient pris le parti de la reine. Ziélas, du reste, s'en vengea en excitant contre eux les Gaulois, qui ravagèrent le territoire d'Héraclée. Si nous devons nous en rapporter à Étienne de Byzance [5], et croire que Ziélas a fondé la ville de Zéla dans le royaume de Pont, il faudrait supposer qu'il a donné son nom aux lieux où il s'était retiré pendant son exil, sans s'arrêter à la difficulté que présenteraient d'autres auteurs qui placent cette ville indistinctement dans le Pont, dans l'Arménie ou dans la Cappadoce, car les frontières de cette province ont si souvent varié, que la ville de Zéla peut avoir été comprise tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces provinces. Les dissensions de Ziélas et de sa belle-mère eurent pour résultat le partage de la Bithynie et un accommodement eut lieu sous les auspices de la république d'Héraclée. Ziélas s'établit dans la partie orientale de la province. C'est peut-être à cette époque que remonte la division en première et deuxième Bithynie, qui ne fut pas cependant très-usitée. L'autre fils de Nicomède, Prusias, régnait sur la partie occidentale du royaume; mais, constamment occupé dans les guerres civiles, il ne con-

(1) Memnon, apud Photium, p. 720.
(2) 281 à 246 av. J. C.
(3) Memnon, apud Phot., p. 724.
(4) Memn., apud Phot., p. 724.
(5) Verbo Ζῆλα.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0036
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tinua pas les entreprises de son père Nicomède, et les travaux commencés pour fonder et embellir les villes restèrent suspendus.

A la mort de Ziélas, son fils Prusias, qui est généralement regardé comme le premier roi de ce nom, parvint à réunir à son royaume les provinces que gouvernait son oncle Prusias. Ce fut le sujet de la première guerre suscitée entre les rois de Bithynie et ceux de Pergame. Les deux partis trouvaient facilement des alliés parmi les princes grecs et les petites républiques, qui espéraient les uns et les autres quelques agrandissements comme fruit de la victoire. Attale s'étant ligué avec la république de Byzance, Prusias, pour mieux lui résister, fit alliance avec Philippe, roi de Macédoine. Ce prince avait déjà eu plusieurs occasions de porter la guerre en Asie, et saisissait avec empressement de nouveaux motifs de s'immiscer plus avant dans les querelles des rois de cette contrée. Sous les plus frivoles prétextes, il attaquait les villes de la côte, choisissant le moment où leurs alliés étaient engagés dans des entreprises lointaines. Une des places les plus importantes de la Propontide, dont l'origine remontait à une haute antiquité, puisqu'elle était regardée comme fondée par un Argonaute[1] qui lui avait laissé son nom, la ville de Cius[2], ayant fait alliance avec les Ætoliens, s'attira ainsi la colère de Philippe, qui l'attaqua, la prit, et en fit vendre les habitants, après l'avoir ruinée de fond en comble[3]. La ville de Myrlée, fondée par Myrlus, chef des Colophoniens, fut également saccagée par Philippe. Les Rhodiens, alliés de ces deux villes, se liguèrent avec Attale Ier, et déclarèrent la guerre au roi de Macédoine. Prusias, qui avait épousé Apamée, fille de ce prince, reçut en présent le territoire des villes conquises; il rebâtit Cius, et lui donna son nom. La ville fut appelée Prusiade, et, pour la distinguer de la ville du même nom, située au pied de l'Olympe, on l'appela Pruse sur mer, ΠΡΟΥΣΙΑ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΑΝ. La ville de Myrlée prit le nom d'Apamée, reine de Bithynie et femme de Prusias. Ce fut, suivant Étienne de Byzance[4], Nicomède Épiphane qui donna à la ville de Myrlée le nom de sa mère Apamée.

Lorsque les Romains déclarèrent la guerre à Philippe, Prusias ne soutint pas son allié, et laissa le roi de Pergame passer en Grèce pour porter du secours aux Romains. Profitant des dissensions suscitées entre des États qui pouvaient voir d'un œil jaloux l'agrandissement de la Bithynie, Prusias résolut d'étendre ses frontières du côté de l'Orient. Il entreprit le siége d'Héraclée, l'une des principales places de la Paphlagonie, et qui fut annexée au royaume de Pont par Mithridate. Blessé pendant le siége, il renonça aux conquêtes, et finit tranquillement sa vie, après un règne de quarante ans, laissant la couronne[5] à un fils qui portait son nom. Ce Prusias, surnommé *Cynægus,* monta sur le trône de Bithynie vers 192 avant J. C. L'alliance qui avait existé entre son père et les princes de Macédoine subsistait toujours, malgré la conduite équivoque de Prusias envers Philippe. Le roi de Bithynie épousa une des sœurs de Persée, et prit une part active aux intrigues que ce prince entretenait avec tous les ennemis des Romains en Orient. Eumène, allié de la république, et jaloux de la puissance des rois de Bithynie, se plaignit aux Romains de la perfidie de Persée, qui avait tenté de l'assassiner; la guerre fut décrétée, et Prusias employa, mais en vain, son influence auprès des envoyés de Rome pour détourner la république d'un pareil projet. (170 av. J. C.) Pour rendre son interven-

[1] Hérodote, liv. V, chap. CXXII.

[2] Suivant Apollodore (Biblioth., lib. II), la ville de Cius fut fondée par l'Argonaute Polyphême, qui, à son retour de Colchide, descendit à terre avec Hercule. Se trouvant abandonné sur la côte, il fonda la ville de Cius, et s'en fit roi.

[3] Polybe, 709.

[4] Verbo Μυρλέια.

[5] Tit.-Liv., XXXII, ch. 34, XXXVII, ch. 30.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0037
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tion plus utile à son beau-frère, Prusias attaqua Eumène, et porta la guerre dans les États du roi de Pergame, qui fut ainsi contraint de rester en Asie. Mais ces événements servaient mieux la politique de Rome que n'aurait pu faire une guerre directe. Les Romains attendaient que les rois d'Asie se fussent suffisamment affaiblis les uns par les autres, pour les attaquer ensuite ouvertement.

Les armées de Prusias remportèrent sur celles d'Eumène de nombreux avantages; elles durent ces succès moins à l'habileté de leurs généraux qu'aux conseils d'Annibal, qui, errant et proscrit, s'était retiré à la cour de Prusias, père de Cynægus. Le général carthaginois combattit lui-même la flotte d'Eumène[1] et mit ses vaisseaux en fuite. Des services aussi éclatants ne purent cependant détourner Prusias de la plus lâche trahison. Eumène s'était plaint aux Romains de la conduite de ce prince; déjà la république était l'arbitre suprême auquel se soumettaient les monarques d'Asie, quand la voie des armes n'était pas assez prompte.

Quintius Flaminius, envoyé du sénat, arriva en Bithynie avec la mission avouée de rétablir la concorde entre les deux rois. En apprenant que l'implacable ennemi des Romains vivait en Bithynie comme l'hôte et l'ami de Prusias, Flaminius ne dissimula pas que le peuple romain ne consentirait jamais à recevoir pour allié un ami d'Annibal. C'est alors que le roi de Bithynie ne rougit pas de solliciter la protection de Rome, en promettant de livrer son hôte; mais celui-ci, averti à temps du complot tramé contre lui, avait préparé du poison, qu'il prit au moment où les gardes du roi venaient l'arrêter. Il fut enterré à Libyssa, village qui était au bord de la mer[2].

Prusias, obligé de rendre à Eumène les provinces conquises, entreprit le voyage de Rome, pour tâcher de se concilier, par sa présence, les intérêts du sénat. Mais l'attitude suppliante qu'il prit en abordant le Capitole, la bassesse de ses supplications, lui furent plus défavorables auprès des fiers républicains que la conduite hardie qu'il avait tenue en attaquant leurs alliés. Renvoyé avec mépris, il revint en Bithynie pour se venger sur les rois de Pergame, et déclara de nouveau la guerre à Attale II, successeur d'Eumène; il le vainquit, et s'empara de sa capitale; mais les Romains le forcèrent de nouveau à restituer cette ville à son souverain légitime Des soulèvements survenus en Bithynie forcèrent Prusias à s'enfuir à Nicomédie; son fils Nicomède vint l'attaquer, à la tête des révoltés, dans son dernier refuge. Après l'avoir fait assassiner, il fut proclamé roi, et reçut le surnom de Philopator. Les premières années de son règne se passèrent dans une paix profonde.

L'alliance de ces monarques avec les rois grecs, et leurs relations continuelles avec les princes asiatiques les plus renommés par leur faste, donnent lieu de croire que la cour

[1] Plutarque, Vie d'Annibal.

[2] Les premiers voyageurs européens qui ont parcouru la Bithynie, ont cherché avec soin à déterminer l'emplacement d'un lieu aussi célèbre; les distances données par les itinéraires faisaient connaître d'une manière positive la position de cette ville relativement à Chalcédoine et à Nicomédie. Belon, voyageur français, qui traversa la Bithynie au xvi^e^ siècle, vit aux environs de la ville actuelle de Ghebizéh un tertre élevé qu'il regardait comme le tombeau d'Annibal. Ce monument n'était autre chose qu'un tumulus. Aujourd'hui, cette colline est tellement affaissée, qu'il serait bien difficile d'y reconnaître l'ouvrage des hommes. Un voyageur anglais, en calculant avec exactitude les distances données entre Nicomédie et Libyssa, est tenté de croire que l'emplacement de Ghebizéh ne correspond pas exactement à celui de la ville ancienne, qu'il place de préférence au petit village de Mahallé-al-Alime, regardant le mot de Ghebizéh comme la corruption du nom Dacibyza, ville byzantine. Il ne faut pas oublier que du temps de Pline Libyssa était détruite, et qu'on ne voyait plus en ce lieu que le tombeau d'Annibal. « Fuit et Libyssa oppidum, ubi nunc Hannibalis tantum tumulus... » Plinii Natural. Histor., lib. V, cap. XXXII. La ville de Dacibyza aura naturellement remplacé l'ancienne Lybissa; ainsi, il serait superflu de vouloir déterminer la position de ces deux villes, qui se sont succédé à plusieurs siècles de distance.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0038
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des rois de Bithynie n'était pas moins brillante que celle des Attale et des Séleucides. Mais la Bithynie a été trop souvent envahie et saccagée, pour qu'on puisse espérer d'y retrouver quelque monument important qui date de l'époque où elle n'était pas soumise à la domination étrangère.

L'alliance que contracta Nicomède avec Mithridate lui attira la haine des Romains, mais ne l'empêcha pas de conquérir la Cappadoce et la Paphlagonie, qu'il partagea avec son allié. Les Romains, appelés pour arbitres dans un différend qui s'éleva entre eux, s'emparèrent de la Cappadoce pour venger le roi Ariarathe assassiné par Mithridate[1]. Le même sort ne tarda pas à atteindre Nicomède, qui laissa cependant son trône à un fils du même nom. Ce prince, sous le nom de Nicomède III, soutint d'abord une guerre contre son frère Socrate, protégé par Mithridate; ce motif seul lui valut l'alliance des Romains, qui le rétablirent plusieurs fois sur son trône. Depuis ce moment la Bithynie fut acquise aux Romains, et, quelques années plus tard, Nicomède, en mourant, les institua ses héritiers. Cependant, ils n'entrèrent pas sans combattre en possession de leur héritage, et Mithridate mit une nombreuse armée en campagne pour défendre la Bithynie, qui fut soumise, malgré ses efforts, par Silanus, Lucullus et Cotta. Ce dernier avait établi son quartier général à Chalcédoine, pendant que Lucullus assiégeait Apamée et Pruse; cerné dans la ville par Mithridate, qui avait armé une flotte nombreuse, il fut secouru à temps par son collègue[2]. Dès lors, ce pays, converti en province romaine, tombe sous le gouvernement des proconsuls et des préteurs, et rentre dans l'administration générale de l'empire. Décrétée province du peuple romain[3], la Bithynie fut gouvernée par des proconsuls tirés au sort. Plusieurs empereurs la visitèrent, et souvent son territoire devint le champ de bataille où les prétendants à l'empire firent valoir leurs droits. Mais, de tous les combats qu'excitèrent les guerres civiles, il n'en est pas de plus important que celui qui décida du sort de l'empire entre Licinius et Constantin. La flotte du premier avait été battue devant les murs de Byzance; presque tous ses vaisseaux et cinq mille soldats avaient péri. Il passa secrètement à Chalcédoine, et eut bientôt réuni autour de lui une armée de cinquante mille hommes; mais Constantin, sans lui donner le temps d'assembler des forces plus considérables, traversa le Bosphore et engagea la bataille, qui se donna sur les hauteurs de Chrysopolis, aujourd'hui Scutari; tout le champ de bataille est occupé aujourd'hui par le vaste cimetière des musulmans qui s'étend depuis la ville jusqu'au pied du mont Boulghourlou.

Pendant les règnes suivants, l'empire, balancé entre des victoires et des revers, soutint presque constamment des guerres lointaines, et la Bithynie, ainsi que les provinces limitrophes, jouirent d'une sorte de tranquillité, que des soulèvements partiels ne parvinrent pas à troubler. Julien, à peine monté sur le trône, se fit gloire de réparer les édifices des principales villes qui avaient été endommagées par des tremblements de terre. Partant de Nicomédie, il traversa l'Asie pour aller faire la guerre aux Perses. Son successeur, Jovien, couronné dans Ancyre, ne vit pas même comme empereur les murailles de Constantinople. Valentinien, l'un de ses tribuns, avait été appelé d'Ancyre en Bithynie par un parti puissant qui, d'accord avec l'armée, l'élut empereur dans la ville de Nicée. A peine investi de cette dignité, il se rendit à Nicomédie, et associa son frère Valens à l'empire. Le grand concours de partisans qui s'étaient réunis autour des nouveaux empereurs ne put cependant étouffer les prétentions de Procope, allié à la famille impériale. Malgré

[1] Appian. Bell. Mithr., c. 7—20.
[2] 71 av. J. C.
[3] Pline, ép. IV, 9; V, 20; VI, 5; VII, 6 et 10.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0039
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

la présence de l'empereur, il s'empara de Nicée et de Chalcédoine. La mort de Valentinien, survenue sur ces entrefaites, fit passer l'empire sans partage entre les mains de Valens, dont le premier soin fut de poursuivre avec vigueur les rebelles, en mettant le siége devant les villes qu'ils occupaient. Les soldats de Procope, qui étaient à Nicée, purent néanmoins faire une sortie, et vinrent inquiéter l'armée de Valens qui entourait Chalcédoine. La fuite seule mit l'empereur à l'abri de leurs poursuites; il se sauva par le lac de Sophon, qu'Ammien Marcellin [1] nomme lac de Sunon. Il est clair que l'auteur latin ne veut pas parler du lac Ascanius : car tout le territoire de Nicée était occupé par les ennemis, tandis que Nicomédie tenait pour l'empereur. Cet événement, qui augmenta le nombre des partisans de Procope, lui donna les moyens de poursuivre le siége de Cyzique, mais ne lui ouvrit pas pour cela le chemin de l'empire. Attaquée par Valens dans la plaine de Nacolia, en Phrygie, son armée fut vaincue, et le général lui-même, arrêté dans sa fuite, eut la tête tranchée par ordre de l'empereur, dont la vengeance ne s'arrêta pas là, car plusieurs des villes qui avaient pris le parti de Procope eurent leurs murailles rasées. Aussi, lorsque les Perses, sous la conduite de Chosroès, firent une invasion en Bithynie, il leur fut facile de s'emparer des villes ainsi démantelées. Aux irruptions des Perses succédèrent celles des Goths et des Scythes, qui n'avaient pas pour usage de faire une guerre en règle, mais dont le seul but était de descendre sur la côte pour piller les habitants et brûler ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Malgré la persécution qu'elle avait éprouvée sous les règnes des empereurs Dèce et Dioclétien, la religion chrétienne se répandit avec rapidité en Bithynie; du moment qu'elle trouva une protection près du trône, les fidèles couvrirent de monastères et d'églises les environs des villes et les penchants des montagnes. Toutes les vallées de l'Olympe virent arriver des anachorètes qui formaient des disciples fervents et dévoués. Aussi, après plusieurs siècles de conquêtes, les Turcs appellent-ils encore l'Olympe de Bithynie Kéchich-Dagh, la Montagne du Moine.

Les autres parties de l'Asie Mineure étaient depuis longtemps tombées entre les mains de la race musulmane, qui avait formé des royaumes et des principautés indépendantes; mais la vigilance des empereurs byzantins avait éloigné jusque-là des frontières de la Bithynie les hordes des émirs et des califes. Haroun-al-Rachyd, qui s'était emparé d'Angora, et dont l'avant-garde était venue presque à Héraclée, s'était retiré, par suite d'un traité signé avec l'empereur [2]. Les Seldjoukides, d'ailleurs constamment en guerre avec d'autres princes musulmans, avaient mollement attaqué la Bithynie, lorsque Toghrul, le chef de la dynastie d'Osman, voulant aussi conquérir un empire pour les siens, marcha droit vers l'ouest, et vint mourir sur les bords du Sangarius, en montrant à son fils Orkhan les hauteurs de Brousse. Ala-Eddin, sultan seldjoukide, lui avait donné en apanage toutes les terres qu'il pourrait conquérir au delà du Sangarius. La prise de Brousse, dont les Osmanlis firent leur capitale en Asie, amena la chute du pouvoir des empereurs en Bithynie. Des guerres infructueuses, un pouvoir précaire, ne peuvent être considérés comme la marque d'une domination. Plus tard, lorsque les armées des croisés vinrent occuper ces contrées, les Osmanlis, quoique vaincus, ne furent jamais complétement chassés, et la prise de Constantinople, en couronnant les efforts de deux siècles, cimenta pour jamais la domination musulmane.

Lorsque le sultan Orkhan détermina les limites de la province nouvellement conquise, il donna les noms de ses lieutenants aux principaux districts dont ils s'étaient emparés. Ainsi,

[1] Lib. XXVI, c. 8.

[2] De Hammer, Histoire de l'empire ottoman, tome I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0040
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

le pays des Thyniens fut appelé Khodja-Ili, et la partie occidentale de la province reçut le nom de Khodawenkiar; les fiefs que l'émir s'était réservés autour de l'Olympe furent appelés Sultan-OEni. Mais le sultan ne gardait pas pour lui seul les terres conquises, et les plus braves de ses émirs recevaient des portions de territoire qui devaient au trésor public, outre une redevance en argent, un certain nombre d'hommes armés; le gouvernement de ces districts leur était dévolu à eux et à leurs descendants. C'est là l'origine de la puissance des Déré-bey, dont le gouvernement, tout à fait féodal, fut pendant plusieurs siècles d'un si grand secours à la puissance des sultans. Quelques-uns de ces fiefs, donnés pour un certain nombre d'années, rentraient, à l'extinction du titre, sous le pouvoir de la Porte. Les guerres particulières que se livrèrent ces beys, les vexations de toute espèce dont ils accablèrent non-seulement les chrétiens, mais encore les différentes tribus musulmanes qui venaient camper dans leurs districts, contribuèrent à anéantir les derniers éléments de civilisation et de commerce dans cette contrée. Un des grands principes de la politique du sultan Mahmoud était de réunir sous un principe unique et absolu le gouvernement de l'empire. La puissance des Déré-beys fut attaquée, et ceux qui étaient dans le voisinage de Constantinople furent obligés de se soumettre. Aujourd'hui, la Bithynie est gouvernée par des pachas, qui reçoivent tous les ans l'investiture à l'époque du bayram. On n'entend plus parler de ces persécutions hardies qui accablaient les familles chrétiennes, et maintenant Turcs et chrétiens, courbés sous le même niveau, jouissent, de la part des autorités, sinon de la même bienveillance, du moins d'une égale protection.

Le royaume de Bithynie, formé du démembrement de plusieurs peuples, eut naturellement des frontières variables; néanmoins, du côté de l'ouest, les limites furent constamment fixées par le Rhyndacus. Du côté de l'est, elle fut longtemps bornée par le cours du Sangarius [1]; mais après l'adjonction du pays des Mariandyniens, elle s'étendit jusqu'à Héraclée, et même jusqu'au Parthénius, c'est-à-dire, jusqu'à la limite extrême du territoire de Caucones. Cette Thrace qui est en Asie, dit Xénophon, commence à l'embouchure du Pont-Euxin et s'étend jusqu'à Héraclée. Elle est à droite de ceux qui naviguent vers le Pont; de Byzance à Héraclée il y a une journée de navigation pour une trirème dans les plus longs jours [2].

Les frontières déterminées par Strabon sont un peu différentes. « La Bithynie est bornée à l'orient par les Paphlagoniens et les Mariandyniens, et par quelques-uns des Épictètes; au septentrion par le Pont-Euxin, depuis l'embouchure du Sangarius jusqu'au Bosphore qui sépare Byzance de Chalcédoine; à l'occident, par la Propontide, et au midi, par la Mysie et la Phrygie surnommée Épictète, laquelle est aussi appelée Phrygie Hellespontiaque. »

Sous la domination des Romains, les limites de la Bithynie furent un peu changées. Toute la côte, dit Strabon (la partie droite du Pont-Euxin) était soumise à Mithridate, depuis la Colchide jusqu'à Héraclée. Mais le territoire situé au delà de cette ville jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin et jusqu'à Chalcédoine, était resté sous la dépendance du roi de Bithynie. Après la chute des rois de ce pays, les Romains conservèrent les mêmes limites, de sorte qu'Héraclée appartenait au Pont; mais le pays qui est au delà de

[1] Strabon, liv. XII, p. 541.

[2] Géogr., liv. V, ch. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0041
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cette ville appartenait à la Bithynie [1]. La détermination de Ptolémée [2] est différente. La Bithynie, dit-il, est bornée, au midi, par l'Asie propre, comme le montre la ligne tirée depuis le fleuve Rhyndacus jusqu'à la limite (μέχρι πέρατος); à l'orient, par la Galatie et la Paphlagonie, d'après la ligne tirée depuis la limite mentionnée jusqu'à Cytorus, ville du Pont.

Néanmoins, tous les auteurs modernes qui ont traité de la Bithynie ancienne se sont accordés avec Étienne de Byzance et Arrien [3], pour en fixer les limites au Parthénius du côté de l'orient. Au sud, les frontières sont déterminées par la chaîne de l'Olympe qui est presque parallèle à la côte de l'Euxin, et qui étend ses ramifications dans la Paphlagonie jusqu'au Pont et au fleuve Halys. Vers le v^e^ siècle, Théodose II détacha de la Bithynie une vaste portion dont il forma un gouvernement particulier qui fut appelé Honoriade, du nom de son oncle Honorius. Héraclée reçut le titre de métropole et devint le lieu de résidence du gouverneur [4].

La partie de la Bithynie qui est baignée par la mer a été de tout temps la mieux connue et la plus peuplée. Les vastes ports que forment les sinuosités de la côte attiraient, avant la fondation de Byzance, le commerce de la Grèce et les colonies de l'Europe. Depuis l'embouchure du Rhyndacus dans la Propontide jusqu'à l'embouchure du fleuve Cyus, la côte est peu élevée. Toute cette plaine est riche en oliviers et en pâturages. Le fleuve Cyus, qui sort du lac Ascanius, vint se jeter dans un golfe profond qui prenait son nom de la ville la plus importante construite sur ses bords. Au reste, on n'est pas d'accord sur cette dénomination, Pomponius Méla s'exprime ainsi : Il y a au delà de Dacylium deux golfes de moyenne grandeur; l'un, qui n'a point de nom, baigne la ville de Cyus [5].

Le promontoire de Cyus, qui fut appelé aussi le cap Posidium [6], est formé par un prolongement du mont Arganthonius, sur le penchant duquel était bâtie la ville de Cyus. Ce cap est sans doute le *Neptuni fanum* de Pomponius Méla. Il est couvert de forêts : c'est en ce lieu que la fable place l'aventure d'Hylas enlevé par les nymphes.

En remontant vers le nord, et après avoir doublé le cap Posidium, on entre immédiatement dans un autre golfe qui s'étend de l'est à l'ouest, dont la partie sud est formée par le mont Arganthonius, et la côte nord par la partie sud de la presqu'île des Thyniens. Ce golfe, prenant son nom des villes les plus importantes construites sur ses bords, est appelé tantôt Olbianus de la ville d'Olbia [7], tantôt Astacenus de la ville d'Astacus [8].

Plus tard, la ville de Nicomédie ayant remplacé la ville d'Olbia, ce golfe prit le nom de golfe de Nicomédie qu'il a conservé jusqu'à nos jours. La côte sud de la presqu'île des Thyniens se prolonge du nord-ouest au sud-est, depuis le cap de Chalcédoine jusqu'à la partie la plus étroite du golfe. A ce point, les terres se rapprochent, forment une sorte de détroit, qui, arrêtant l'impétuosité des vagues, fait du golfe de Nicomédie un vaste et tranquille port. Le cap de Chalcédoine, nommé aussi Héræus, est bordé d'une quantité de rochers. Au dedans de ce promontoire, la mer forme un golfe, qui, à le voir, semble être partout d'une égale profondeur. Cependant il n'y a qu'autant d'eau qu'il en faut pour couvrir le terrain [9]. Justinien fit réparer ce port Héræus [10]. Il fit faire un nouveau port dans le même endroit; comme l'ancien était exposé à la violence des vents et des tempêtes, il y remédia en faisant jeter quantité de caisses dans la mer, et il

[1] Strabon, liv. XII, p. 543.
[2] Xénoph. Exp. Cyri, liv. V, ch. III, p. 1.
[3] Périp., liv. I, p. 14, 15.
[4] Jean Malala, Chronog., liv. XIV, p. 69, 6, éd. Oxon.
[5] Méla, liv. I, ch. XIX.
[6] Ptolomée, liv. V, ch. I.
[7] Méla, id. ibid.
[8] Strabon, liv. XII, p. 563.
[9] Démosth. de Bithynie, liv. IV. apud Stephanum Byzant. verbo ἡραία.
[10] Procope, de Edificiis, p. 1.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0042
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

éleva par ce moyen deux môles jusqu'à la surface de l'eau, au-dessus desquels il posa des roches pour résister à l'impétuosité des vagues. Ainsi, il rendit ce port extrêmement sûr même pendant l'hiver et durant les plus furieuses tempêtes.

Depuis Chalcédoine jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin, la partie de la côte d'Asie qui est baignée par les eaux du Bosphore, se prolonge du nord au sud, sans former de golfes profonds; les bâtiments peuvent cependant mouiller à Scutari, dont le port était autrefois très-fréquenté, mais qui a été comblé pendant les guerres civiles. Pierre Gilles en vit détruire les derniers vestiges, lorsque la fille du sultan Soliman fit bâtir une mosquée sur la côte d'Asie. On voit encore dans la mer quelques pierres qui ont appartenu à l'ancien môle, dont la construction avait pour but d'arrêter les efforts du courant. La côte baignée par les eaux du Pont-Euxin n'offre aucun abri aux navires depuis l'entrée du Bosphore jusqu'au port Calpé, situé près de la rivière de ce nom. Étienne de Byzance nous apprend qu'il y avait également une ville de Calpé; Xénophon [1] nous a fait une description de ce port : il est au milieu, à l'abri d'un rocher escarpé qui s'avance dans la mer, et qui a vingt toises de haut à l'endroit le plus bas; et au-dessus un espace d'environ quatre cents pieds de large capable de loger dix mille hommes. Au-dessous est le port, vers l'occident, avec une source qui ne tarit jamais et qui coule le long de la mer.

Le cap qui forme le port Calpé s'abaisse du côté de l'est, et la côte est plate et sans accident. Le fleuve Sangarius, qui se jette dans la mer un peu plus à l'est, servait aussi de port pour les barques. Mais, en réalité, après le port de Calpé, il n'y avait que celui d'Héraclée qui offrît un abri certain aux navires.

Tels sont les principaux traits de la géographie et de l'histoire d'un pays qui, à différentes époques, a appelé l'attention des peuples les plus civilisés de l'Europe et la convoitise des hordes incultes de l'Asie. De cette monarchie bithynienne qui fut l'alliée des plus illustres rois grecs, et dont la république romaine, à l'époque de sa puissance, envia l'héritage, il ne reste pas un monument qui puisse faire juger quels principes avaient dirigé les artistes de ce pays. Il n'est pas probable que le style de l'architecture phrygienne, dont on retrouve quelques exemples, ait été pratiqué longtemps par les Bithyniens, qui, voisins des côtes de la mer, et en relations constantes avec les colonies grecques, durent suivre dans leurs arts l'impression que donnait aux peuples d'Asie le génie hellénique.

Tous les monuments de l'antiquité que l'on rencontre en Bithynie sont de l'époque romaine. Presque tout ce que les princes byzantins avaient bâti avec une rapidité qui témoignait plutôt du désir de jouir vite que de faire des choses durables, a été anéanti par suite des guerres, des tremblements de terre et des renouvellements qu'a motivés une domination nouvelle. Les débris épars de ces temps reculés, devenus plus rares de jour en jour, acquièrent encore plus de prix aux yeux de l'historien qui les conserve avec respect, comme les derniers témoins d'une brillante époque. Les contrées moins favorisées de la nature, dont les sites sauvages, hérissés de rochers, ont été dédaignés par les populations modernes, nous offriront une plus ample moisson d'antiquités; mais nous avons cru devoir recueillir scrupuleusement les monuments byzantins de Bithynie, qui ne brillent pas par la perfection du style, mais qui se rattachent par des liens trop précieux à notre histoire nationale, pour que nous ayons pu les considérer sans intérêt.

[1] Exp. Cyri, liv. VI, ch. IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0043
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

NICOMÉDIE.

Au fond du golfe Astacénus s'élève une montagne à deux sommets, couverte de verdure. C'est là qu'était située la ville d'Astacus, qui, selon Arrien [1], cité par Étienne de Byzance, fut bâtie par Astacus, fils de Neptune et de la nymphe Olbia. Il est très-difficile d'éclaircir ce qui est relatif à l'origine d'Astacus et à celle de Nicomédie qui lui succéda; car tantôt les historiens en parlent comme ayant été substituées l'une à l'autre, tantôt comme ayant subsisté dans le même temps. Ainsi Strabon [2] dit : Sur le même golfe, c'est-à-dire sur le golfe Astacénus, était la ville d'Astacus, fondée par les Mégariens et les Athéniens, et ensuite par Dédalsès, roi de Bithynie. Memnon est beaucoup plus explicite [3] : Astacus, dit-il, était habitée par une colonie de Mégariens au commencement de la dix-septième olympiade. Ils lui donnèrent le nom d'Astacus pour obéir à l'oracle, en mémoire d'un certain Astacus, l'un des Spartes (Σπάρτοι), habitant de Thèbes. Cette ville a donné son nom au golfe. Elle a été détruite par Lysimaque, et ses habitants furent transportés à Nicomédie par le fondateur de cette dernière ville.

Néanmoins, du temps de Constantin Porphyrogénète, Astacus est mentionnée au nombre des villes célèbres de Bithynie, en même temps que Nicomédie : 1° Nicomédie, métropole.....; 4° Astacus. Pomponius Méla [4], après avoir parlé du golfe de Cius, poursuit en ces termes : L'autre golfe, qu'on appelle Olbianus, porte sur son promontoire un temple de Neptune, et dans l'enfoncement la ville d'Astacus, colonie des Mégariens. Pline prétend, au contraire, que les deux villes ne subsistaient pas en même temps. «Anciennement Astacus était sur ce golfe; et dans la partie la plus profonde est située l'illustre ville de Nicomédie, métropole de la Bithynie.» Nous sommes disposés à adopter le sentiment de ce dernier auteur, car la position d'Astacus ne paraît pas avoir été exactement la même que celle de Nicomédie [5].

Nicomède, arrivé à un haut degré de prospérité, fonda une ville de son nom vis-à-vis d'Astacus. Presque tous les auteurs latins regardent ces deux noms d'Astacus et de Nicomédie comme ne signifiant qu'une seule et même ville. On trouve dans Ammien Mar-

[1] Verbo Ἄστακος.
[2] Liv. XII, p. 563.
[3] Thematum, lib. I, th. V.
[4] Liv. I, ch. 19.
[5] Memnon, apud Phot., ch. XXI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0044
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cellin [1] : Astacus qui, dans la suite, fut appelée Nicomédie..... Doit-on en conclure que, du temps de Nicomédie, il était resté sur l'emplacement d'Astacus un village ou un bourg qui portait encore ce nom? La ville d'Olbia n'est pas non plus la même que celle d'Astacus [2], mais elle subsista assez longtemps pour que le golfe de Nicomédie fût appelé indistinctement Olbianus ou Astacenus Sinus. Pausanias dit que Nicomède changea le nom de la plus grande ville de Bithynie, anciennement nommée Astacus [3]. Elle fut fondée d'abord par Zipétès. On dirait, ajoute-t-il, d'après son nom, qu'il était Thrace de nation. Ceci est d'accord avec ce que nous apprennent les autres historiens.

Tout ce qu'on peut conclure de ces renseignements divers, c'est que Nicomède, non content de transporter dans la nouvelle ville les habitants d'Astacus, y réunit encore ceux d'Olbia. Avant de fonder la ville qui devait porter son nom, ce prince offrit un sacrifice pour se rendre les dieux favorables, et les prêtres lui annoncèrent, d'après les présages des victimes, que la ville dont il allait jeter les fondements serait une des plus grandes et des plus florissantes de l'Asie, et que la durée en serait éternelle [4]. Une statue d'ivoire représentant Nicomède fut élevée sur la place principale. C'est cette même statue que Trajan transporta à Rome [5].

Suivant l'usage presque général dans l'antiquité, la ville de Nicomédie fut bâtie sur une des collines qui entourent le golfe. On voit encore dans la partie la plus élevée une suite de murailles flanquées de tours, qui paraissent avoir appartenu à l'ancienne cité, et qui plus tard servirent d'acropole à la ville bithynienne, lorsqu'elle fut arrivée au plus haut degré de prospérité. Une grande portion de ces murailles s'élève encore à plus de deux mètres au-dessus du sol. Les tours, demi-circulaires, sont construites en pierres de petit appareil, qui indiquent évidemment un ouvrage romain, mais les soubassements sont formés d'énormes blocs de pierre calcaire, restes de la construction primitive. Ces murailles descendent encore dans l'intérieur de la ville moderne. On les reconnaît facilement au milieu des maisons; Nicomédie étant fondée sur une colline de grès, elles ne peuvent se confondre avec les roches naturelles.

En descendant du côté ouest de la colline principale, les murailles se perdent bientôt au milieu des jardins et des groupes de maisons. Cependant, de distance en distance, on remarque des murs de soutenement construits en grands blocs, qui formaient sans doute de magnifiques terrasses sur lesquelles étaient situées les habitations. Le dernier mur de ce genre est au pied de la colline de l'ouest. Il était à cette époque situé au bord de la mer; il est bâti de briques, et soutenu, de trois mètres en trois mètres, par de grands contre-forts de pierre, entre lesquels s'ouvraient les égouts qui étaient aussi au bord de la mer. Ces égouts sont encore en parfait état de conservation, et annoncent les débris d'une opulente et vaste cité. Ce sont de grands canaux dans lesquels un homme peut marcher debout. Ils pénètrent horizontalement dans l'intérieur des terres [6]. On conçoit, pour la ville de Nicomédie, la nécessité d'avoir eu des égouts nombreux et bien entretenus. Située sur la pente d'une colline rapide, sur un terrain très-ondulé, elle eût été exposée aux ravages des eaux pluviales, comme on le remarque aujourd'hui dans la ville moderne.

Par la seule observation de ses murailles et des rares débris de l'ancienne ville, on peut rapporter les ruines de Nicomédie à trois époques différentes, l'époque de la Bithynie indépendante, l'époque romaine et l'époque byzantine. Nicomédie ne resta pas longtemps au haut de la colline, ses habitants se portèrent naturellement vers la mer où les

[1] Liv. XXII, et Trebell. Pollio in Hist. Aug.
[2] Ptolomée, liv. V, ch. I.
[3] Liv. V, ch. XII.
[4] Libanius, t. II.
[5] Pausanias, lib. V, ibid.
[6] Voir pl. II, fig. III et IV de l'Atlas.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0045
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

appelaient le commerce et la navigation. Près des égouts et dans le terrain qui est occupé aujourd'hui par l'arsenal, on voit les débris d'un môle qui, semblable à celui de Pouzzoles, était formé d'arcades comme un pont. Cette invention des Romains avait pour but de laisser un passage aux courants sous-marins qui, entraînant avec eux du sable et du limon, auraient bientôt comblé les ports exposés à leur action. Ce môle était bâti de briques et couronné de larges assises de pierre. Les piles des arches suffisaient pour rompre l'impétuosité des vagues. Les débris de cette construction sont encore baignés par les eaux de la mer; mais la portion la plus considérable se trouve au milieu d'un terrain qui n'existait pas du temps de l'ancienne Nicomédie. En effet, le golfe d'Astacus est soumis aux mêmes lois que tous les autres golfes qui communiquent avec des plaines. Des atterrissements considérables ont été formés par les eaux des torrents, qui ont charrié les terres sur lesquelles sont bâtis maintenant les arsenaux de la ville turque.

Non loin du môle, et sur la dernière terrasse, se trouve une construction dont la destination n'est pas facile à expliquer. C'est une plate-forme dont l'élévation varie de cinq à deux mètres, sur la pente du terrain. Elle est bâtie en grands blocs de pierre, appareillés avec le plus grand soin, et forme un carré de vingt et un mètres cinquante centimètres de côté, sur trois desquels sont placés des avant-corps carrés. On ne voit aucune trace de porte ni d'escalier autour de ce massif qui est assez bien conservé. Le couronnement est formé de grosses pierres portant une moulure et percées d'un trou carré, comme si elles avaient dû supporter une grille. Sa situation dominant la baie conviendrait beaucoup à un temple; mais ce terre-plein paraît avoir été primitivement inaccessible de tous côtés. Était-ce le piédestal de quelque colosse ou de quelque trophée, c'est ce qu'il est impossible de décider.

La ville de Nicomédie fut richement dotée par les rois de Bithynie [1], et adoptée par les premiers empereurs, qui en firent un port de mer dont l'importance ne le céda pas à celle de Cyzique. L'empereur Auguste s'y arrêta quand il visita la province, et ses successeurs, suivant la politique habile qu'il avait mise en vigueur dans les Gaules et dans les autres États conquis, après avoir soumis les peuples de l'Asie, se les attachèrent par les bienfaits du commerce et des arts. Des routes somptueuses furent ouvertes dans toutes les directions, des ports furent creusés, des canaux même entrepris pour mettre les provinces centrales en rapport direct avec les villes maritimes. L'exploitation des forêts qui couvraient la Bithynie fut un des points qui attirèrent le plus l'attention des préteurs. Le luxe des constructions commençait à se répandre dans Rome, et l'Europe ne suffisait plus à fournir les matériaux précieux dont les patriciens embellissaient leurs riches villas. L'île de Proconnèse offrait une mine inépuisable de marbre blanc; mais la passion des roches précieuses et rares augmentait à mesure qu'elle se trouvait satisfaite. Les arsenaux de Nicomédie, riches en matières premières, fournissaient des navires qui transportaient jusqu'en Italie les marbres de prix, les jaspes colorés et les métaux qui servaient pour la décoration. On avait trouvé dans l'île de Chalcitis (aujourd'hui Chalki), située à l'embouchure du golfe de Nicomédie, une mine de cuivre qui donna son nom à cette île, appelée auparavant Démonessus, et dans laquelle on trouvait, outre le cuivre, du lapis-lazuli, et du borax ou chrysocolle. C'est de l'airain de Chalcitis que la statue d'Apollon, à Sicyone, avait été faite. Nicomédie profitait, pour ses constructions, du voisinage de tant de carrières magnifiques : le mont Dindymène de Cyzique lui fournissait des granits, la vallée du Sangarius des jaspes, les terrains volcaniques de Dacybissa des matériaux plus

[1] Ammien Marcellin lui donne le titre de mère des villes de Bithynie (liv. XVII, ch. XIII), et Pline l'appelle la ville illustre (liv. V in fine).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0046
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

grossiers, mais non moins solides. La pierre calcaire employée dans les constructions était tirée des montagnes qui sont en face, de l'autre côté du golfe, car le sol de la ville et les environs ne sont composés que de grès.

Tous les marbres blancs des monuments sur les bords de la Propontide étaient tirés de l'île de Proconnèse, peu éloignée de Nicomédie.

Pline, nommé préteur de Bithynie sous le règne de Trajan, parle avec les plus grands éloges de Nicomédie [1], qui avait reçu des embellissements considérables, et l'on voit dans ses lettres à l'empereur quelle était sa sollicitude pour le bien-être de la province qu'il administrait. A peine les premiers chrétiens eurent-ils prêché la doctrine du Christ dans ces contrées, que de nombreux adeptes se réunirent à eux. Pline, qui résidait à Nicomédie, usa avec modération du pouvoir que lui donnait l'empereur pour poursuivre les sectateurs de la nouvelle doctrine. Il mentionne dans ses lettres les bains, les aqueducs, les forums et les temples qu'elle renfermait. Mais à cette époque Nicomédie fut ravagée par un terrible incendie qui détruisit ses monuments publics. Soit par flatterie, soit par reconnaissance, c'était un usage répandu dans toutes les villes de l'Asie Mineure d'élever des temples en l'honneur des empereurs. Nicomédie obéit au mouvement général; mais le sénat, pour donner plus de prix à une pareille faveur, ne l'accordait qu'avec une extrême réserve. Aussi Dion [2] fait-il remarquer comme une preuve du grand crédit de Soater, natif de Nicomédie et favori de Commode, la permission qu'il obtint pour sa ville natale de faire élever un temple à l'empereur, et de fonder des jeux et des combats en son honneur. Sur un morceau de frise richement orné, on lit encore quelques lettres qui semblent être la fin du mot ANTONINUS. Il serait possible que ce fût un débris du temple de Commode. Ce prince a reçu, en effet, dans plusieurs capitales de l'empire les honneurs divins.

Dans la lutte qui s'engagea entre Septime-Sévère et Niger, la ville prit parti pour le premier. Elle resta toujours fidèle à l'empereur, et parmi les monuments de son règne on trouve une portion d'inscription qui doit avoir appartenu à une statue élevée en l'honneur de ce prince par ordre de son fils Caracalla; elle est gravée sur un piédestal dont la partie inférieure manque, mais on peut la restituer d'après une inscription identique qui existe dans les ruines de Synnada. Ces monuments sont postérieurs à la prise de Ctésiphon par Sévère.

ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΜΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΑΝΤΟΝΙΝΟΝΑΥΓΟΥΣΤΟΝΕΥΣΕΒΗΣΕΒ
ΑΣΤΟΝΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣΙΑΥΓΑΤΟΝ
ΕΠΙΤΟΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΠ
ΤΙΜΙΟΥΣΕΟΥΗΡΟΥΕΥΣΕΒΟΥΣΠΕΡΤΙΝ
ΑΚΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥΤΟΥΑΡΑΒΙΚΟΥΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΥ
[ΠΑΡΘΙΚΟΥΜΕ]ΓΙΣΤΟΥΓΗΣ[ΚΑΙΘΑΛΑΣΣΗΣ]
[ΔΕΣΠΟΤΟΥΗΠΟΛΙΣ]

Ἀγαθῇ Τύχῃ. Αὐτοκράτορα Καίσαρα Μ. Αὐρήλιον Ἀντωνῖνον αὔγουστον, εὐσεβῆ, σεβαστὸν, δημαρχικῆς ἐξουσίας ια', ὕπατον, ἐπὶ τοῦ αὐτοκράτορος Καίσαρος Σεπτιμίου Σευηροῦ, εὐσεβοῦς, Περτίνακος, σεβαστοῦ, τοῦ Ἀραβικοῦ, Ἀδιαβηνικοῦ, [Παρθικοῦ, με]γίστου γῆς [καὶ θαλάσσης δεσπότου, ἡ πόλις.]

A la bonne Fortune, la ville (honore) l'empereur César Marc Aurèle Antonin Auguste, pieux, sébaste, la 11[e] année de sa puissance tribunitienne, consul, sous l'empereur César Septime Sévère, pieux, Pertinax, auguste, vainqueur de l'Arabie, de l'Adiabène, des Parthes, très-puissant et maître de la terre et de la mer.

[1] Lorsque la Bithynie fut réduite en province romaine, Nicomédie devint le siége des gouverneurs, dont quelques-uns lui procurèrent de grands avantages. Pline l'orna d'une place publique et y construisit un aqueduc. Lettres 16, 40, 42, 50.

[2] In Commodo.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0047
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cette inscription est de l'an 202 de notre ère, l'année du premier consulat de Caracalla, et la onzième depuis que son père l'avait associé à l'empire.

Une seconde inscription, gravée sur une stèle, existe encore devant la porte d'une maison turque, et est remarquable en ce qu'elle contient tous les titres que la ville de Nicomédie avait reçus successivement jusqu'au temps de l'empereur Septime-Sévère :

ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ
ΙΟΥΛΙΑΝΑΥΓΟΥΣΤΑΝΣΕΒΑΣΤΗΝ
ΜΗΤΕΡΑΣΤΡΑΤΟΠΕΔΩΝΗΜΕ[ΓΑΛΗ]
ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣΚΑΙΠΡΩΤΗΤΗΣ
ΒΕΙΘΥΝΙΑΣΤΕΚΑΙΠΟΝΤΟΥ
ΑΔΡΙΑΝΗΣΕΟΥΗΡΙΑΝΗΔΙΣ
ΝΕΩΚΟΡΟΣΝΙΚΟΜΗΔΕΙΑ
ΙΕΡΑΚΑΙΑΣΥΛΟΣΦΙΛΗΠΙΣΤΗ
ΚΑΙΣΥΜΜΑΧΟΣΑΝΩΘΕΤΩΔΗΜΩ
ΤΩΝΡΩΜΑΙΩΝΔΙΕΠΟΝΤΟΣΤΗΝ
ΕΠΑΡΧΕΙΑΝΜΚΛΔΗΜΗΤΡΙΟΥ
ΤΟΥΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΥΥΠΑΤΙΚΟΥ
ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ
ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΛΟΓΙΣΤΕΥΟΝΤΟΣΚΑΙΣΕΡΝΙΟΥ
ΣΤΑΤΙΑΝΟΥΤΟΥΚΡΑΤΙΣΤΟΥ

Ἀγαθῇ Τύχῃ. Ἰουλίαν Αὐγούσταν σεβαστὴν, μητέρα στρατοπέδων, ἡ με[γάλη] μητρόπολις καὶ πρώτη τῆς Βιθυνίας τε καὶ Πόντου, Ἀδριανὴ, Σευηριανὴ, δὶς νεωκόρος, Νικομήδεια, ἱερὰ καὶ ἄσυλος, φίλη, πιστὴ καὶ σύμμαχος ἄνωθε τῷ δήμῳ τῶν Ῥωμαίων, διέποντος τὴν ἐπαρχείαν Μ. Κλ. Δημητρίου τοῦ λαμπροτάτου, ὑπατικοῦ, πρεσβευτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου τῶν Σεβαστῶν, λογιστεύοντος Καισερνίου Στατιανοῦ τοῦ κρατίστου.

A la bonne Fortune, la ville de Nicomédie, grande métropole et première ville de Bithynie et de Pont, Hadrienne, Sévérienne, deux fois néocore, sainte, asile, aimée, fidèle et ancienne alliée du peuple romain (a honoré d'une statue) Julia Augusta, de la maison impériale, mère des camps, sous l'administration de Marcus Claudius Démétrius, le très-illustre, consulaire, légat et propréteur impérial, le très-puissant Cæsernius Statianus étant logiste.

Cette inscription était sans doute placée sur le piédestal d'une statue de Julia Domna, seconde femme de Septime-Sévère et mère de Caracalla. C'est la première impératrice qui ait porté le titre de *Mater castrorum*. La dignité de Néocore n'est pas mentionnée sur les médailles d'Asie avant le règne de Commode. Les titres de Σύμμαχος et de Φίλη et Πιστὴ se lisent souvent sur les médailles de Nicomédie ; ceux de métropole de Bithynie et de Pont se trouvent sur les médailles depuis Dioclétien jusqu'à Macrin.

Un sarcophage qui sert d'auge à une fontaine, dans la partie supérieure de la ville, contient une inscription qui ne manque pas d'intérêt, parce que celui qui l'avait fait élever appartenait à une classe de citoyens dont la condition fut réglée par des décrets impériaux.

ΣΕΡΓΙΑΔΗΜΗΤΡΙΑ
ΔΙΚΑΜΠΕΙΛΙΟΣ
ΘΡΕΠΤΟΣΤΗΕΑΥΤΟΥ
ΓΥΝΑΙΚΙΧΑΙΡΕΤΕ

Σεργίᾳ Δημητρίᾳ Δικαμμείλιος Θρέπτος τῇ ἑαυτοῦ γυναικί. Χαίρετε.

Dicampélius Threptus, à sa femme Sergia Démétria, salut.

Ce surnom de Threptus est expliqué par une lettre de Pline à Trajan, que nous nous contenterons de rapporter : « L'état et l'entretien des enfants, appelés ici du nom de θρεπτοί

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0048
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

(nourris), sont la matière d'une grande question qui intéresse toute la province. Comme je n'ai trouvé dans les constitutions de vos prédécesseurs aucune décision sur ce sujet, ni générale ni particulière, qui s'appliquât à la Bithynie, j'ai cru devoir vous consulter sur vos intentions à cet égard.» L'empereur répond au préteur de Bithynie la lettre suivante: « On a souvent traité la question relative aux enfants nés libres, exposés, recueillis ensuite par quelque citoyen et élevés dans la servitude; mais parmi les constitutions de mes prédécesseurs il ne s'en trouve sur ce sujet aucune qui regarde toutes les provinces... Je ne crois pas ni que l'on doive refuser la liberté à ceux qui la réclament sur un tel fondement, ni qu'on les puisse obliger à la racheter par le remboursement des aliments qu'on leur aura fournis [1]. »

Nicomédie fut le séjour favori de Dioclétien, qui songeait déjà sérieusement à créer en Orient une seconde métropole; mais l'activité qu'il déploya pour augmenter et embellir cette ville, se changea bientôt en vexations, que sa cupidité rendait encore plus intolérables. Lactance s'est plu à recueillir tous les actes odieux reprochés à Dioclétien à cause de son goût désordonné pour des constructions faites sans but et sans projet arrêté; car chaque jour il donnait l'ordre de démolir des édifices construits ou à peine achevés pour les remplacer par d'autres. Le goût des jeux du cirque s'était répandu au point que pas une ville ne voulait être privée de cette jouissance. Dioclétien fit bâtir un hippodrome somptueux qui n'existe plus de nos jours, parce que de tout temps cette ville ayant été florissante, les matériaux de marbre des monuments furent taillés de nouveau pour être employés dans d'autres édifices. Un hôtel des monnaies, un arsenal, des fabriques d'armes, des palais pour sa femme et pour sa fille, furent élevés par ses ordres, et les habitants, appelés par corvée, travaillaient à leurs frais à ces constructions gigantesques, qui ne s'élevaient qu'aux dépens des habitations de la ville. Tous ces édifices, construits à la hâte, ne résistèrent pas à l'effort des siècles. Il est même probable que, pour la plupart, ils ne furent pas achevés. Dioclétien, en quittant la résidence de Nicomédie, coupa court à une fortune aussi imprévue. La cérémonie de son abdication eut lieu l'an 305 de J. C., dans la grande plaine située à l'est de Nicomédie. Il monta immédiatement en litière, et se retira à Salone pour y finir ses jours.

Ce fut à Nicomédie, en 303, que commença la persécution contre les chrétiens. Galerius vint trouver l'empereur dans cette ville, et obtint, par ses instances, que les moyens les plus rigoureux seraient mis en usage pour forcer les fidèles à abandonner leur foi. L'église cathédrale fut le premier édifice qui supporta la fureur du peuple : on enfonça les portes, on livra au pillage tous les meubles et les livres qu'il contenait, et peu s'en fallut qu'il ne fût incendié; la crainte de voir le feu se propager au delà de l'enceinte de l'édifice sacré put seule empêcher l'empereur d'exécuter son dessein. L'évêque saint Anthyme eut la tête tranchée. On trouve dans une église grecque de la Mysie une inscription que nous rapporterons quand nous examinerons cette province, et dans laquelle est mentionné un évêque du même nom qui administrait le diocèse de Scamandria.

Engagée dans la guerre entre les Romains et les Perses, Nicomédie souffrit des maux inouïs lorsque les derniers vinrent assiéger Chalcédoine [2].

Quelques années plus tard, les Goths, arrivant par le canal du Bosphore, s'emparèrent de Chalcédoine [3], et cette conquête inattendue leur fournit des armes et des provisions de toute espèce. De là ils marchent sur Nicomédie, et, guidés par un transfuge, ils parviennent à se rendre maîtres de la place. Tout ce que cette ville renfermait de richesses

[1] Lib. X, epist. LXXI et LXXII.
[2] Nicéphore Calliste VII.
[3] Ammien Marcellin, liv. XXII, ch. IX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0049
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tomba en leur pouvoir; les monuments publics furent livrés aux flammes, et ce que le feu ne détruisit pas fut rasé quelque temps après, lorsque les barbares se trouvèrent obligés de lever le siége de Cyzique.

Cependant tous ces désastres étaient facilement réparés; car, malgré les expressions exagérées des historiens, il est probable que les villes dont ils mentionnent la destruction n'étaient pas complétement ruinées; mais lorsque les phénomènes naturels se joignirent à tant d'invasions et de revers, Nicomédie vit sa fin approcher, et tout le luxe de ses édifices disparut en un seul jour, anéanti par un terrible tremblement de terre. En examinant la nature de la contrée, on est d'autant plus étonné de voir qu'elle ait souffert de si violentes secousses, que rien, dans ses environs, ne décèle une grande force des feux souterrains, à peine si l'on voit près de la mer quelques affleurements de terrains volcaniques. Ce fut dans le IVe siècle que la ville eut à souffrir les plus rudes atteintes; tous les écrivains du temps ont parlé de cette catastrophe dans les termes les plus lamentables; Libanius et Ephrem composèrent des poëmes pour chanter les derniers jours de Nicomédie.

Libanius, dans sa Monodie, écrite vers l'an 354 [1], chante ainsi la ruine de Nicomédie: Nicomédie, naguère encore une ville, mais aujourd'hui rentrée dans la poussière, doit être pleurée par moi en silence. Malheureusement on ne saurait tirer aucun renseignement utile de cette œuvre, qui n'a nul caractère historique. Il n'en est pas de même de la relation d'Ammien Marcellin, qui, dans sa description du tremblement de terre qu'éprouva Nicomédie en 358, nous fait connaître un grand nombre d'édifices qui seraient ignorés sans lui. « Dans ces jours de désolation, dit-il, d'horribles tremblements de terre ont ravagé la Macédoine, l'Asie et le Pont, et par leurs secousses répétées ont anéanti un grand nombre de villes et de montagnes. Et au milieu de tant d'affreuses calamités, nous devons rappeler la ruine de Nicomédie, métropole de la Bithynie, dont je vais donner un vrai et succinct récit :

« Le 24 août, à la pointe du jour, d'épais nuages s'étant rassemblés, couvrirent la surface du ciel, et la lumière du soleil disparut au point qu'on ne distinguait plus les objets les plus voisins; puis, comme si un dieu eût lancé la foudre et excité les vents des quatre coins du monde, on entendit le bruit effrayant des tempêtes et le fracas des flots débordés; à cela se joignirent des tourbillons et des torrents de vapeurs enflammées, avec d'affreux tremblements de terre qui renversèrent de fond en comble et la ville et les faubourgs. La plupart des maisons qui se trouvèrent sur le penchant des collines tombèrent les unes sur les autres, et les échos portèrent de tous côtés le bruit de cet horrible désastre. Les sommets des montagnes renvoyaient les cris plaintifs de ceux qui cherchaient leurs épouses, leurs enfants et leurs proches; enfin, longtemps avant la troisième heure du jour, les ténèbres étant dissipées et l'air devenu plus serein, on découvrit toute l'étendue de ces ravages.

« Quelques malheureux, accablés par les décombres, périrent écrasés; d'autres, ensevelis jusqu'aux épaules, expirèrent faute de secours; ceux-ci se trouvèrent suspendus à de hautes poutres sur lesquelles ils étaient tombés; on vit alors confondus les cadavres d'un grand nombre d'habitants que le même coup avait détruits; quelques-uns moururent de crainte et de disette dans leurs maisons ruinées. Ce fut ainsi que termina misérablement ses jours Aristenète, qui avait recherché la place de vicaire du diocèse créé par Constance pour honorer la piété de sa femme Eusébie..... On aurait pu sauver

[1] Libanii Monodia de Nicomedia, in oper. ed. Morell., II, 1675.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0050
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

une grande partie des temples, des maisons et des habitants, si l'ardeur des flammes, qui se répandirent aussitôt, n'eût pas, pendant cinquante jours et cinquante nuits, achevé de ruiner tout [1]. »

C'est à cette époque que tout ce qui restait de l'art ancien dans la ville fut entièrement détruit. On pourrait dire que Nicomédie renferme encore les preuves de ce tremblement de terre; car ses rues et ses cimetières sont jonchés de colonnes, de débris d'architraves et de fragments informes.

Ce ne fut guère que sous le règne de Justinien, vers la fin du v^e^ siècle, que Nicomédie vit renaître une partie de sa prospérité passée [2]. Procope s'étend avec complaisance sur les nombreux monuments dont l'empereur dota cette ville : c'étaient encore des bains, des aqueducs et des églises; mais aucun de ces édifices n'a subsisté jusqu'à nous, et nous devons chercher au milieu des jardins de la ville turque les débris d'une cité qui fut si puissante.

Sous le rapport de l'antiquité, on ne saurait espérer faire de grandes découvertes dans une ville qui a supporté de si déplorables catastrophes. Il ne reste plus rien de ces temples, de ces portiques si nombreux. A l'orient de la ville, vers le quartier appelé *Zeïtoun, Mahallé-si*, et dans le lieu nommé *Imbaher,* au milieu des terrains du cimetière juif, se trouvent les ruines d'une grande citerne qui fournissait de l'eau à l'ancienne ville. Elle est composée de trente-six piliers portant des arcades surmontées de voûtes en pendentifs. Toute la construction est de briques : les impostes seules sont d'une espèce de grès volcanique. La surface de cette citerne est de 250 mètres carrés; elle contenait 1585 mètres cubes d'eau [3]. Pline avait trouvé une source d'eau considérable [3] qu'il proposait à l'empereur d'utiliser pour l'usage des habitants, en la conduisant à la ville au moyen d'un ouvrage voûté (*arcuato opere*), et il tenait particulièrement à maintenir le niveau de la source, afin que les quartiers élevés pussent en profiter également. Il proposait, pour cela, de restaurer un aqueduc qui avait coûté aux habitants trois millions trois cent vingt-neuf mille sesterces (644,993 francs), et qui était resté imparfait. On ne voit plus de traces de ce monument; mais la position de cette citerne, à mi-côte, donne lieu de penser qu'elle a reçu les eaux de la source aujourd'hui perdue. L'intérieur était revêtu d'un enduit composé de trois couches différentes : la première, appliquée immédiatement sur les briques, était un blocage composé de chaux et de ciment; la deuxième, un mélange de charbon pilé et de chaux; et la troisième était un stuc fort dur, formé de pierres pilées, de chaux et d'huile.

C'est de ce lieu, qui domine une vallée profonde, qu'on jouit du plus beau coup d'œil de la ville et du golfe. Les minarets qui s'élèvent au milieu des masses de verdure, et les nombreux jardins de Nicomédie, lui donnent cet aspect de fraîcheur et de richesse particulier aux villes de Bithynie [4].

Après avoir suivi la fortune de la capitale de l'empire d'Orient, Nicomédie tomba entre les mains des Turcs en l'an 727 de l'Hégire, ou 1326 de notre ère, après les efforts inutiles que fit Kaloioannès, frère de Marie Paléologue, pour défendre cette place. Après la prise de Constantinople par les Latins, les princes Comnènes vinrent résider à Nicomédie.

Presque toutes les églises furent converties en mosquées par le sultan Orcan. Néanmoins, Nicomédie conserva toujours dans l'Église grecque les priviléges et l'importance

[1] Amm. Marcell., lib. XVII, cap. VII.
[2] Procope, de Ædif., liv. V.
[3] Voir pl. II, fig. I et II de l'Atlas.
[4] Epist. XIV, lib. X.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0051
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'un siége épiscopal; et dans les grandes fêtes de l'Église de Constantinople, l'évêque de Nicomédie marche à côté de celui de Nicée, immédiatement après le patriarche. On conserve dans l'église de Nicomédie plusieurs reliques, parmi lesquelles on remarque le bras de saint Basile renfermé dans une caisse d'argent, qui a la forme d'un bras et qui est richement ornée de rubis et de perles.

La moderne Nicomédie est appelée par les Turcs *Isnikmid,* par suite de cette corruption de langage qui a altéré les noms des anciennes cités. Isnikmid n'est qu'une portion de ces mots grecs : εἰς Νικομήδειαν.

Le grand vizir Koupruli a fait établir à Nicomédie des arsenaux maritimes qui ont longtemps fourni les galères et les caravelles les plus estimées de Constantinople. Tous les armements importants se font à Constantinople, mais on construit encore à Nicomédie quelques bâtiments de guerre. Cette ville doit à son heureuse position, à son voisinage des forêts, et à l'activité de ses habitants, de n'avoir pas déchu du rang qu'elle occupait. Elle est toujours une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure; sa population peut être évaluée à 30,000 âmes, réparties de la manière suivante :

Turcs.	2,500	familles.
Grecs.	1,200	*id.*
Arméniens.	800	*id.*
Juifs.	500	*id.*

Mais on sait combien il est difficile d'obtenir des renseignements exacts sur la population réelle des villes musulmanes; car tout le monde, les gouverneurs comme les habitants, ont intérêt à en dissimuler le chiffre. Quelque confiance que l'on inspire aux Rayas, ils croiront toujours utile de diminuer le nombre de leurs coreligionnaires, parce que le karatch ou capitation étant établi par tête, et recueilli par les tchorbazi, ou primats de chaque nation, on parvient ainsi, en divisant l'impôt sur un plus grand nombre de têtes, à en alléger le poids, et les gouverneurs devant remettre au trésor le montant des impôts établis sur un nombre donné d'habitants, sont enclins à donner un chiffre moindre pour qu'il reste une partie notable de l'impôt perçu dans leurs caisses.

Le principal commerce de Nicomédie est le bois et le sel. On a utilisé les vastes marais qui sont au fond du golfe, pour établir des salines qui sont d'un grand produit. La fabrication du sel est entre les mains des particuliers; le gouvernement se réserve la dîme du sel fabriqué. Le commerce de bois est libre, à la charge de vendre au gouvernement les échantillons de choix qui peuvent être utiles à la marine. Mais cette liberté est chèrement achetée par les charges qui pèsent sur les habitants; car les Rayas comme les Turcs, qui s'occupent du commerce des bois, doivent fournir en corvées les ouvriers nécessaires au service de la marine. Le gouvernement alloue une journée de cinq piastres pour les ouvriers de ces chantiers; mais cette somme est rarement payée intégralement, et nul n'oserait la réclamer du gouverneur. Les Arméniens se livrent volontiers à la fabrication du maroquin qui s'exporte à Constantinople.

La ville moderne de Nicomédie est composée de vingt-trois quartiers, dont dix-neuf sont habités par les Turcs, trois par les Chrétiens et un par les Juifs.

La plus ancienne mosquée était autrefois une église grecque qui fut consacrée par le sultan Orcan au culte de l'Islam. Le plus grand temple musulman a été bâti par Pertew-pacha, grand vizir du sultan Soliman le Grand, et qui resta pendant sept ans à Nicomédie comme gouverneur. Cette mosquée est près du port à l'entrée de l'arsenal : Sinam, qui en fut l'architecte, imita dans de moindres proportions la mosquée que le sultan faisait

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0052
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

bâtir à la même époque à Constantinople, et qui porte le nom de Soliman. Le même architecte construisit des bains et un caravansérai. Ces monuments, en rapport avec le commerce et la population de la ville, n'offrent cependant rien de remarquable comme œuvre d'art. Il n'y a plus de traces du magnifique palais que le sultan Mourad IV fit bâtir à Nicomédie, et qui était entouré de jardins magnifiques. Les palais que les premiers sultans firent construire en Asie Mineure, celui de Broussa et celui de Magnésie du Sipylus, ne sont plus que des amas de décombres. L'incurie du gouvernement, plus encore que le temps et l'incendie, a laissé tomber en ruine ces souvenirs de la splendeur ottomane. On cherche en vain dans la ville d'Uskudar (Scutari) les restes des jardins du sultan. Le grand palais d'Andrinople, qui, bien qu'abandonné, n'est pas encore complétement démoli, peut seul donner quelque idée de ces constructions, qui diffèrent essentiellement de ce que nous connaissons des palais de l'Occident : ce sont des kiosques, des bains, des harems disséminés, sans lien et sans ordre, au milieu de vastes jardins. C'est d'après les mêmes principes que fut construit le palais des sultans de Constantinople; tous les édifices primitifs se sont trouvés reliés entre eux par des constructions plus modernes, que le besoin, plutôt que l'amour de la symétrie, forçait d'élever. Quoique les constructions incohérentes de tous ces palais ne nous paraissent inspirées que par un pur caprice, nous aurions occasion plus tard [1] d'observer que les résidences des monarques asiatiques ont toujours été construites d'après les mêmes principes, dans le but sans doute d'offrir à la tyrannie soupçonneuse des princes plus d'une retraite ignorée, en cas d'insurrection ou de complot [2].

L'arsenal impérial d'où sortirent jadis les vaillantes galères qui tinrent en échec les marines de Gênes et de Venise, aujourd'hui désert et ruiné, ne peut plus servir à la construction des bâtiments d'un fort tonnage; car les atterrissements formés peu à peu au fond du golfe, ont comblé la darse et rendu le mouillage impraticable pour les grands vaisseaux. Si les ruines de Nicomédie, examinées en détail, ne sont plus pour l'antiquaire qu'un souvenir vague et confus d'une civilisation effacée; si l'artiste ne trouve rien qu'un sentiment pittoresque dans les constructions élevées par les Osmanlis, la nature s'y montre toujours vivace, grande et majestueuse; les collines ombragées de térébinthes, les vigoureux et noirs cyprès qui entourent les demeures des morts, les jardins verdoyants qui embellissent chaque maison, donnent à la ville un aspect général de richesse et de gaieté qui s'évanouit quand on entre dans l'intérieur. Les nombreux cimetières placés près des mosquées renferment quelques monuments qui datent de l'époque où l'art des Turcs puisait ses inspirations dans l'école arabe. La décadence du style turc primitif date du règne du sultan Osman, qui envoya en Italie des artistes pour étudier les monuments de l'Occident : c'était l'époque où l'école de Bernin était à son apogée.

A leur retour, ils introduisirent dans les constructions les modèles d'un art italien déjà dégénéré, et encore abâtardi en passant dans des mains qui ne le comprenaient pas. Le faible reflet de l'art des Arabes fut totalement éclipsé, et l'art des Turcs tomba au degré où nous le voyons aujourd'hui.

[1] Description de Persépolis, description d'Ispahan.

[2] Cf. Hérodote, liv. II. Malleom, History of Persia.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0053

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE Ire.

VUE DE LA CITERNE D'IMBAHER.

Cette vue est prise de l'endroit appelé Zeïtoun-Mahallé-si, au sud de la ville et à mi-côte de la colline de Nicomédie. On aperçoit en premier plan les ruines d'une citerne de l'époque byzantine. La ville se présente dans le fond avec ses nombreuses maisons couvertes de tuiles, et ses élégants minarets qui sortent des touffes d'arbres. C'est sur le sommet de la colline, occupé par un groupe de cyprès, que l'on observe les ruines du Castrum, de construction romaine, qui a été pris quelquefois pour l'ancienne Olbia. Il est probable que la vieille Nicomédie s'étendait principalement dans les quartiers sud de la ville, car c'est là qu'on retrouve les plus nombreux fragments de monuments antiques épars dans les plantations d'oliviers, ou dans les cimetières musulmans. L'arsenal était dans la partie centrale; mais les atterrissements formés dans le fond du golfe, en ont tellement comblé les abords, qu'on ne saurait aujourd'hui y construire aucun bâtiment.

Toutes les collines, sur lesquelles la ville est bâtie, sont formées principalement d'un grès rouge disposé en stratifications distinctes, mais dont la formation n'est pas partout la même. Dans la partie moyenne de la colline, on le rencontre sous un aspect compacte et homogène. Les couches sont inclinées de trente degrés dans la direction de l'ouest. Elles ont depuis 60 centimètres jusqu'à 1 mètre 65 centimètres de puissance. En suivant l'inclinaison du terrain, on remarque bientôt dans les interstices des couches, des cailloux de quartz et de jaspe réunis par un ciment. Ils ont à peine la grosseur d'un pois; mais en continuant de descendre, les couches intercalaires augmentent de volume. D'abord elles se mêlent avec la base même de la roche et forment un poudding à gros noyaux; mais près du fond de la vallée, le grès rouge disparaît tout à fait, et le terrain n'est composé que d'une masse de cailloux réunis par un ciment friable qui, dans le fond de la vallée, acquiert le volume d'une tête d'homme. La base du terrain des deux autres collines est également le grès rouge; mais dans la partie supérieure, il est recouvert par un calcaire argileux, à cassures conchoïdes, d'une désagrégation facile. Les couches suivent la même direction que le grès, et n'ont pas plus de 30 centimètres de puissance. Elles sont elles-mêmes recouvertes par un calcaire plus tendre, plus argileux, plus friable; c'est plutôt une argile marneuse, mais qui ne contient pas de fossiles. Ce système forme la partie la plus importante des terrains du bassin du lac *Sophon* ou Sabandja.

Derrière le second plan, on aperçoit le golfe de Nicomédie (Astacenus sinus). Les montagnes qui bornent l'horizon font partie de la chaîne du mont Arganthonius qui forme, près de Cius, le promontoire de Posidium, aujourd'hui appelé Bouz-bournou. Dans une des anses méridionales du golfe se trouve le village de Yalowa, avec ses bains chauds qui indiquent la place de l'ancienne Drepanon; c'est là que le père de l'impératrice Hélène tenait un caravansérai quand elle revint de Jérusalem. Élevée au rang d'une ville par l'empereur Constantin, Drepanon devint épiscopale sous la métropole de Nicée, et reçut le nom d'Hélénopolis. C'est là que se réfugièrent les premiers croisés battus par l'émir Corbahan, quand ils tentèrent une entreprise sur Nicée. Toute cette côte est bien boisée et peuplée de nombreux villages.

PLANCHE II.

LA CITERNE D'IMBAHER.

Figure 1. Plan de la citerne.

L'art de conduire et de conserver les eaux, qui arriva chez les Romains à son plus haut degré de perfection, suivit les phases qu'éprouva l'art de construire en général, lorsqu'il commença à dégénérer à l'époque de la décadence de l'Empire. On connaît dans un grand nombre de villes romaines des citernes et des châteaux d'eaux qui sont bâtis avec toute la perfection que l'on peut attendre dans ces sortes d'édifices, et qui ont défié les siècles. Constantin et

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0054
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ses successeurs n'oublièrent pas de pourvoir leur capitale des eaux nécessaires. Des citernes nombreuses furent creusées dans les différents quartiers, et les voûtes furent soutenues par des colonnes arrachées aux monuments antiques. Les principales villes de l'Asie Mineure furent également dotées de constructions semblables qui, se trouvant sous terre, ont été protégées contre les attaques que les villes ont souffertes. La citerne de Nicomédie paraît dater des derniers temps de l'empire byzantin; car sa construction est d'une simplicité toute rustique, mais les ajustements en pendentifs de voûtes que supportent les arcs ne sont pas sans intérêt, car il est bon d'observer que pour les constructions en petit appareil, la voûte en pendentif offre beaucoup plus de résistance et de durée que la voûte d'arête, et les Musulmans, successeurs des Byzantins, ont de préférence employé la première dans le plus grand nombre de leurs constructions.

Figure 2. Coupole de la citerne.

Dans la partie supérieure des arcades, tout autour de la citerne, sont des conduits qui communiquaient avec un canal de ceinture, aujourd'hui totalement comblé. On ignore en quel lieu se trouvait la prise d'eau. L'aqueduc qui devait alimenter la citerne a toujours dû se trouver sous terre. Placé dans un des hauts quartiers, cet édifice pouvait fournir de l'eau à une grande partie de la ville et aux bains nombreux qui s'y trouvaient. La Planche première montre son état actuel.

Figure 3, 4 et 5. Les égouts antiques près du port.

Dans les jardins qui avoisinent l'Arsenal, on remarque les restes d'une substruction qui porte tous les caractères de l'époque romaine, et dont la construction sévère et solide indique la plus belle époque de l'art. De fortes murailles de 7 à 8 mètres de hauteur, supportent la masse des terrains supérieurs; de distance en distance, de grands contre-forts de pierre à bossage, ajoutent à la solidité de l'œuvre. Entre chaque contre-fort, une arcade très-allongée donne entrée à des conduits souterrains qui, selon toute apparence, étaient destinés à conduire au port les eaux de la ville. L'un de ces conduits est vertical, carré, et fermé dans sa partie moyenne, par une espèce de diaphragme de pierre qui porte des traces de scellement de fer. La partie supérieure de toutes ces espèces de puits est fermée par les terres des jardins, de sorte qu'il est impossible de reconnaître leur issue. Un autre canal, dont la direction est horizontale, s'enfonce sous les terres, et communiquait sans doute avec les égouts de la ville; mais ce conduit, dans lequel un homme pourrait marcher debout, est fermé à une petite distance de son ouverture par des éboulements très-anciens.

PLANCHE III.

TOMBEAU MUSULMAN.

Il n'est pas de voyageur qui n'ait été frappé de l'aspect sombre et majestueux des champs de repos qui couvrent la rive asiatique du Bosphore aux environs de Constantinople. Des forêts de cyprès séculaires, couvrent de leur ombrage les monuments élevés par la piété des Musulmans. Le dernier vœu du Turc de Constantinople est de savoir que ses os iront reposer sur la terre d'Asie, qu'il regarde comme sa véritable patrie. Depuis un temps immémorial, ces cimetières grandissent toujours sans que rien s'oppose à leur accroissement, car tout est désert autour d'eux; mais dans l'intérieur des villes, autour des temples renommés, on voit d'étroites enceintes, où les morts s'accumulent et envahissent, pour ainsi dire, la place les uns des autres. Aussi retrouve-t-on à peine quelque monument qui ait plus d'un siècle d'existence. La sépulture d'un croyant doit être indiquée par une colonne, au sommet de laquelle s'élevait jadis le turban, dont la forme indiquait la profession du défunt. La volonté du sultan Mahmoud a nivelé toutes ces vanités, en imposant à son peuple une coiffure uniforme. Mais ce n'est pas seulement en cela que les monuments tumulaires des anciens Musulmans sont plus intéressants que ceux qui se font de nos jours. Il y a environ un siècle que les Turcs ont abandonné les derniers sentiments de l'art arabe, et leur sculpture n'a plus aujourd'hui que le caractère des mauvaises copies de la sculpture d'ornement du dix-septième siècle. J'ai recueilli, à Nicomédie, le dessin d'une pierre tumulaire qui fait connaître le genre d'ornements employés jadis dans ces sortes de monuments. Presque tous ces ornements ont pour principes la ligne droite et le cercle; il semble que l'ajustement qui supporte le couronnement soit imité de l'ove des Romains, car on y retrouve, subordonnées à des formes planes, toutes les parties de cet ajustement. Ce tombeau appartient à une femme, car les femmes et les filles n'ont point de signes distinctifs de leur rang; ce sont tout simplement des dalles plus ou moins ornées. On lit sur celle-ci l'inscription suivante :

« Un pareil lieu de pèlerinage ne convient pas à des amants; les uns y viennent, les autres s'en vont; personne « n'y reste. Vous êtes priés de réciter le Fatcha (1^er^ chapitre du Koran), pour l'amour de Dieu et l'âme de la « défunte Rhazièh Kadoun, qui a besoin de toute la miséricorde divine. Au mois de Moharrem, l'an 1172 (1752). »

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0055
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

NICÉE.

Nicée, l'ancienne capitale de la Bithynie, célèbre à tant de titres dans les annales des chrétiens, aujourd'hui doublement déchue du rang qu'elle occupait, comme place de guerre et comme métropole, n'offre plus dans son enceinte que les débris épars de la cité byzantine; mais l'importance et la conservation parfaite de son système de défense en font un des lieux les plus intéressants à étudier, pour l'intelligence de la poliorcétique ancienne, et des siéges nombreux que cette ville a soutenus contre les Arabes, les Grecs et les Latins.

Comme point stratégique, Nicée commande la grande vallée dans laquelle est situé le lac Ascanius, l'un des plus grands de l'Asie Mineure, et défend le col qui sépare le bassin du Sangarius du bassin de la Propontide. Aussi les premiers peuples qui, venant de la Thrace, se sont établis dans la Bithynie, ont dû nécessairement choisir de préférence un point si important et si facile à défendre. Séparé au nord du golfe de Nicomédie par la chaîne du mont Arganthonius, et défendu au sud par les contre-forts inférieurs de l'Olympe, le bassin du lac a été de tout temps célèbre par sa fertilité; mais les anciens avaient déjà remarqué que la pureté de l'air ne répondait pas à la beauté du pays, et que les habitants alors, comme aujourd'hui, achetaient par des maladies épidémiques les avantages du climat [1]. Suivant Étienne de Byzance [2], elle fut dans l'origine colonisée par les Bottæi, qui lui donnèrent le nom d'Ancora (Ἀγκώρη). Mais on a peu de documents sur cette ville du temps de la Bithynie indépendante; il n'est pas même bien certain qu'elle ait existé à cette époque; car, selon Strabon, son origine est moins ancienne. Elle a été fondée par Antigone, fils de Philippe, qui la nomma *Antigonia;* ce qui ferait remonter son origine à l'an 315 avant J. C., époque où Antigone devint maître de toute cette partie de l'Asie, après la mort d'Eumène. Après la chute d'Antigone, la ville tomba entre les mains de Lysimaque, qui l'appela Nicée, du nom de sa femme, fille d'Antipater.

Voilà à peu près tout ce que nous savons de l'origine de la Nicée grecque, dont l'histoire avait été écrite par Ménécratès, cité par Plutarque dans la vie de Thésée. Quoique Strabon donne à Nicée le titre de métropole, Nicomédie lui contesta toujours ce privilége, et l'antipathie qui existait entre ces deux villes se manifesta dans plusieurs occasions; ainsi, dans la lutte entre Niger et Sévère, Nicomédie s'étant déclarée pour ce der-

[1] Strabon, liv. XII, p. 565.

[2] Voce Nicæa.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0056
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nier, Nicée, par haine pour les Nicomédiens, embrassa le parti de son adversaire, et les deux villes prirent les armes pour soutenir les chefs qu'elles avaient choisis[1]. Les rois de Bithynie habitèrent constamment cette dernière ville, dans laquelle se trouvait leur palais. Dans les médailles frappées sous les empereurs, Nicée n'est point désignée comme métropole; cependant plusieurs inscriptions tracées sur les portes semblent attester qu'elle prenait ce titre sur ses monuments publics. En effet, sur un des jambages de la porte orientale, dite aujourd'hui porte de *Lefké*, on lit une inscription ainsi conçue :

ΤΥΧΗΙ ΓΟΛΕΩΣ
ΝΕΙΚΑΙΑ . . . . . ΓΟΛΙΣ

Τύχῃ πόλεως Νείκαια [μητρό]πολις.

On lit aussi ce débris d'inscription :

ΑΓΑΘΗ[ΙΤΥΧΗΙ]
[ΗΜΕΓΙΣΤΗΚΑΙΛΑΜΓΡ]
[ΟΤΑΤΗ ΜΗΤΡΟΓΟ]
ΛΙΣΝΕΙΚΑΙΑ
[ΕΥ]ΚΑΡΙΣΤΕΙ
ΓΑ[ΙΩΙ]ΒΑΣΣΩΙ

Ἀγαθῇ [τύχῃ ἡ μεγίστη καὶ λαμπροτάτη μητρόπο]λις Νείκαια [εὐ]χαριστεῖ Γα[ΐῳ] Βάσσῳ.

Sur la frise de la même porte, où le nom de Nicée se trouve reproduit, la qualification de cette ville a été altérée de même, et évidemment à dessein, car les lettres sont enlevées au ciseau. Il est clair que la partie enlevée se compose des deux premières syllabes du mot métropole, et que l'inscription était :

ΝΕΙΚΑΙΑ ΜΗΤΡΟΓΟΛΙΣ

Il paraîtrait que Nicée conserva cette qualification pendant plus d'un siècle, puisqu'elle la portait encore vers l'an 120 de J. C. A cette époque, elle était le lieu de résidence des proconsuls; sous Néron, Caius Pétronius[2]; sous Hadrien, Sévère, qui depuis fut empereur; sous Trajan, Servilius Calvus, y exercèrent cette dignité. Constantin, en témoignage du respect pour le premier concile général qui s'y était assemblé[3], affranchit Nicée de la juridiction de Nicomédie. Mais l'empereur Valens, qui persécuta les chrétiens de cette contrée, lui enleva le titre de métropole pour le rendre définitivement à Nicomédie. C'est sans doute alors qu'elle dut l'effacer de ses monuments, comme nous l'avons vu dans les inscriptions citées plus haut.

Les tremblements de terre qui ravagèrent cette partie de l'Asie, à différentes époques, n'épargnèrent pas la ville de Nicée. L'empereur Hadrien, vers 120 de J. C.[4], rebâtit les murailles, et fit construire les deux portes de marbre blanc qui existent encore au nord et à l'est.

Sous le règne de Valérien, en 259, les Scythes, qui avaient fait invasion en Bithynie, prirent et pillèrent Nicée; de là, ils se dirigèrent vers Cyzique, mais furent arrêtés par le fleuve Rhyndacus, subitement grossi par les pluies; ils brûlèrent Nicomédie et Nicée, qu'ils s'étaient d'abord contentés de ravager. Le séjour de ces barbares en Bithynie ne fut

[1] Cf. Herodien, liv. III, ch. 2.
[2] Tacite, lib. XVI, 18.
[3] Dion Chrysostome, Orat. XXXVIII.
[4] Eusèbe, *Chronicon*.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0057
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pas de longue durée, et les villes qui avaient souffert de leurs invasions se relevèrent bientôt de leurs ruines. On employa dans la construction des murs les débris des édifices que les Scythes avaient renversés; les plus beaux fragments d'architecture, les stèles et les piédestaux qui contenaient les actes publics de la ville et qui mentionnaient les services rendus par les citoyens, furent employés pêle-mêle avec les matériaux bruts. Les colonnes des temples, couchées comme des pièces de bois, servirent à affermir les fondations des tours ébranlées par les machines. Peu à peu, tout ce qui restait de l'ancienne Nicée disparut de son enceinte et fut remplacé par des édifices bâtis à la hâte, qui ne rappelaient, ni par leur goût ni par la solidité de leur construction, les monuments élevés à la belle époque de l'art.

L'empereur Claude II, trente ans plus tard, éleva les deux portes qui existent aujourd'hui au sud de la ville et à l'ouest du côté du lac; les inscriptions qu'on lit encore sur les architraves lui attribuent la reconstruction des murailles.

L'époque brillante de la ville de Nicée est celle où la religion chrétienne, protégée par l'empereur, prit son essor et sortit victorieuse des persécutions du paganisme que les chrétiens dissidents tentaient de renouveler. Le premier concile œcuménique, dans lequel trois cent dix-huit évêques déterminèrent les actes de la foi catholique, fixèrent le temps de Pâques, posèrent les bases de la discipline ecclésiastique, et condamnèrent l'hérésie d'Arius; ce célèbre concile se tint, non pas dans une église, mais dans le palais impérial.

Sous le règne de Valens, la ville souffrit encore des atteintes d'un tremblement de terre qui endommagea ses édifices publics; ils furent reconstruits par la libéralité de l'empereur[1].

Sous le règne de Justinien, la ville reçut des embellissements considérables, et les temples détruits furent remplacés par des églises et des monastères. Procope nous apprend que cet empereur fonda plusieurs établissements religieux pour les hommes et pour les femmes. Il restaura le palais qui avait été presque entièrement détruit, et rétablit un aqueduc mis hors d'usage par la vétusté; c'est probablement celui qui apporte encore aujourd'hui ses eaux dans la ville par la porte de Lefké. Nous savons, par le même auteur, que Justinien fit construire des thermes près de l'hôtellerie des courriers[2]. L'importance de cet établissement ressortait du grand nombre de routes qui, de tous les points de l'empire, venaient converger vers cette ville. Il n'existe plus rien des thermes de Justinien, et les grands bains bâtis par les sultans, abandonnés à la dévastation et à l'incurie, ne sont plus que des ruines ajoutées à celles qui jonchent le sol de Nicée.

La célébrité que Nicée s'était acquise par les deux conciles qui se tinrent dans son enceinte, la plaça toujours au premier rang des métropoles ecclésiastiques. Favorisée de toutes les manières par les empereurs grecs, elle devint le principal objet des attaques des conquérants arabes qui, arrivés comme chefs de tribus errantes dans le sud de l'Asie Mineure, avaient en peu de temps fondé un Etat dont la puissance devint redoutable au vieil empire de Byzance. Sous les premiers califes, les Arabes s'avancèrent en vainqueurs jusqu'à Héraclée de Bithynie, et ne se retirèrent qu'après avoir signé avec les empereurs byzantins des traités qui accordaient aux musulmans de grands avantages. Mais la paix ne fut pas de longue durée, et leurs armes victorieuses vinrent se briser contre les remparts de Nicée, qui, malgré les échecs réitérés qu'elle avait éprouvés, était encore la place forte la plus redoutable de toute la contrée. Les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, son fils, qu'il avait eu de Zoé, sa troisième femme, élevèrent

(1) *Chronicon Paschale*, page 557, éd. de Bonne.

(2) *Veredariorum Diversorio*..... Procope, De Ædificiis.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0058
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les murailles de marbre avec les tours qui se voient au nord-est de la ville, et constatèrent par une inscription leur victoire sur les Arabes, vers 912.

Ces succès éloignèrent pour quelque temps les entreprises des Arabes; mais vers le milieu du onzième siècle(1074), Soliman le Seldjoukide, sultan d'Iconium, conquit Nicée, qui lui fut cédée en toute propriété par l'empereur grec, Nicéphore Botoniates; il y établit sa résidence. Les deux fils de Soliman s'étant, à la mort de leur père, échappés de la prison où ils étaient retenus, se rendirent à Nicée, où ils furent reçus avec tous les honneurs dus au sang des sultans, et le gouverneur de la ville la remit entre leurs mains, comme un bien qui leur appartenait par droit de naissance. Kilidj-Arslan, l'aîné des deux frères, voulant augmenter la population de la ville et lui rendre son ancienne importance, fit rassembler les femmes et les enfants des hommes qui étaient en garnison dans Nicée, et leur ordonna de venir habiter la ville[1]. C'était un usage qui se perpétuait depuis les anciens conquérants, de transporter par une simple ordonnance les populations d'un district dans un autre. Les sultans dépeuplèrent ainsi Mélitène qui, sous Justinien, était une des plus grandes villes de la seconde Arménie, et en transportèrent les habitants à Constantinople. C'est depuis ce temps que la nation arménienne est devenue si nombreuse dans cette capitale.

Nicée se ressentit bientôt du goût pour les arts qui distinguait les princes seldjoukides, et elle commença à voir fleurir dans ses murs une ère nouvelle de civilisation arabe. Rivaux des califes de Bagdad et de Cordoue, ces princes rassemblaient à leur cour tous les hommes distingués dans les arts et dans les sciences. L'élan qu'ils donnèrent à l'art de construire ouvrit bientôt une phase nouvelle et une route inconnue où se jetèrent les artistes orientaux. Ils avaient appelé de l'Arabie et de la Perse les astronomes et les poëtes. Ce fut aussi à cette contrée qu'ils demandèrent des artistes pour élever les élégants édifices ornés d'émaux dont l'antique empire de la Chine avait répandu peu à peu le goût dans l'Asie occidentale. Ils marchaient, empruntant toujours aux peuples chez lesquels ils s'établissaient quelque chose de leurs arts et de leurs usages, mais conservant comme par instinct le type d'ornementation créé par les Arabes et fondé uniquement sur les règles de la géométrie.

L'art d'émailler la faïence, si utile pour orner des monuments construits dans les plaines de la Cappadoce, où le marbre et la pierre à bâtir sont très-rares, fut transporté à Nicée. Cette fabrique donna quelques produits qui furent employés à la décoration des monuments. Nicée et Brousse en ont conservé des traces; mais la Bithynie était trop riche en matériaux de toute espèce, en marbres blancs et veinés, en riches débris de monuments anciens épars sur le sol, pour que cet art, créé dans le but de suppléer à la disette de matériaux destinés à l'ornement, pût subsister dans cette contrée. La fabrique de Nicée fournit également de ses produits à Constantinople, et un poëte persan, destiné à composer les inscriptions reproduites sur les émaux, était attaché à l'établissement[2].

Nous arrivons maintenant à l'époque où l'histoire de Nicée efface celle des autres villes de l'Asie, par le rôle important qu'elle joue dans les annales du christianisme.

L'arrivée des croisés en Bithynie, en 1095, fut signalée par la malheureuse expédition de Pierre l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir. A son départ de Constantinople, l'armée s'embarqua sur des vaisseaux que lui avait fournis l'empereur grec, et se dirigea vers Nicomédie, où elle séjourna peu de temps. Elle alla ensuite dresser son camp aux environs de Kemlik, l'ancienne Cius, appelée Civitot par les historiens des croisades, et que les

[1] Alexiade, lib. VI, ch. II.

[2] Mouradgea-D'Ohsson, t. III.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0059
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Grecs appellent aujourd'hui *Ghio*. C'est de ce point que l'armée, parcourant les bords du lac, exerça ses déprédations sur le territoire de Nicée. Les soldats enlevaient le gros et le menu bétail appartenant à des Grecs serviteurs des Turcs. Le pays était gouverné alors par Soliman le Jeune, surnommé Kilidj-Arslan [1].

Le succès des Latins encouragea les Teutons à tenter une entreprise semblable; s'étant rassemblés au nombre de trois mille hommes d'infanterie, ils prirent la route de Nicée, et vinrent attaquer une ville située au pied d'une montagne, à quatre milles environ de Nicée. Guillaume de Tyr ne nomme point cette place, mais il atteste que c'était un point fortifié et capable de résister à une attaque; en effet, il fallut toute l'impétuosité des Teutons pour vaincre les efforts des habitants, qui furent presque tous massacrés. Soliman, apprenant le succès des chrétiens, rassemble quinze mille hommes, et revient à Nicée pour entreprendre de chasser les Teutons du fort qu'ils occupaient [2]. Les prodiges de courage ne peuvent éloigner les Turcs, qui finissent par mettre le feu à la porte du château et par entrer dans la place. Les hardis instigateurs de ce coup de main sont massacrés sans pitié; deux cents jeunes gens sont conservés pour l'esclavage, et tout le reste périt par le glaive.

Sur la route directe de Nicée à Ghio on ne trouve aucune trace du château mentionné dans Guillaume de Tyr; mais, en remontant à quatre milles à l'est dans la grande vallée qui conduit au Sangarius, on reconnaît près du village Karaddin un vaste camp retranché ou *cassaba*, de forme carrée, qui peut avoir quatre cents mètres de côté. Les murs sont flanqués de tours et défendus par un fossé, mais le tout est presque complétement ruiné, et ne s'élève pas à plus de trois ou quatre mètres au-dessus du sol. Il y a lieu de croire que les Teutons, dans leurs excursions, avaient tourné la ville de Nicée, et étaient venus s'emparer de cette position. Le nom de Karaddin (religion noire) donné par les Turcs au village voisin semble rappeler les efforts infructueux des défenseurs d'une religion proscrite [3].

Toutes les communications entre les contrées de l'est et la ville de Nicée se sont toujours faites par la rive sud du lac. A cette époque, la grande voie romaine, restaurée par Néron, qui conduisait de Nicée à Apamée, devait être bien plus praticable que de nos jours; d'ailleurs, la rive sud du lac suit une ligne presque droite de l'est à l'ouest, tandis que du côté du nord la côte est bien plus sinueuse et les montagnes plus escarpées.

La nouvelle de la défaite des Teutons arriva cependant au camp de Civitot, et plongea les pèlerins dans la consternation; mais bientôt le désespoir fit place à la soif de la vengeance, et une multitude sans ordre vint assiéger la tente de Gauthier-sans-Avoir qui résista longtemps, mais finit par se mettre à la tête des siens, et marcha avec deux cent cinquante mille hommes sur Nicée pour surprendre Soliman. Le sultan, averti par ses espions, sort de la ville et se cache dans les défilés des montagnes formant les contre-

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, p. 66.

[2] Albert d'Aix, liv. I, p. 26.

[3] Les historiens des croisades n'ont pas laissé assez de documents pour que l'on puisse déterminer d'une manière positive la position du château appelé Exerogorgum par le moine Robert, Exorogorgum par Guibert de Nogent, et Xerigordon par Anne Comnène. La distance de quatre journées de Nicomédie n'est pas une donnée suffisante, puisque nous ignorons quel chemin suivaient les croisés, et qu'ils peuvent avoir employé quatre jours s'ils ont passé par Sabandja et Ak-Seraï pour gagner la grande vallée de Nicée. Cette route est plus longue, mais il n'y a pas de montagne à franchir. Guillaume de Tyr, en rapportant la défaite des Teutons dans ce château, n'en donne point le nom; mais il dit qu'il était situé au pied d'une montagne à quatre milles environ de Nicée. Il paraît que ce passage a échappé à M. de Hammer quand il a discuté la position d'Exorogorgum, qu'il place à Ak-Sou, ville située sur le versant nord-est de l'Olympe, et séparée du bassin de Nicée par une chaîne de montagnes d'un accès difficile.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0060
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

forts du mont Olympe. Surpris par les Turcs, les croisés sont massacrés, et un petit nombre de pèlerins parvint seul à s'échapper, et se retira dans une forteresse ruinée qui se trouvait près de Civitot. C'est dans cette malheureuse affaire que périt Gauthier-sans-Avoir, qui tomba percé de sept flèches.

Deux ans après l'expédition de Gauthier, la grande armée des croisés, composée de sept cent mille hommes, vint, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, de Tancrède et de Bohémond, faire le siége de Nicée. Soliman Kilidj-Arslan, sultan d'Iconium, l'un des plus célèbres princes seldjoukides, étendait alors son pouvoir sur la majeure partie de l'Asie Mineure. Au moment où il avait été informé de la marche des croisés, il s'était rendu chez les princes ses voisins, et leur avait persuadé que sa cause était celle de tout l'islamisme. Il en avait obtenu des renforts considérables[1] et des secours en argent et en matériel. Mais, avec une grande intelligence de la stratégie, il avait compris que son action serait beaucoup plus efficace s'il se tenait hors de la ville, au lieu de s'enfermer dans les murailles. En conséquence, il se retira dans les défilés de l'Olympe avec une troupe d'environ cinquante mille soldats sur lesquels il comptait pour attaquer à dos les chrétiens. Il mit d'ailleurs tous ses soins à prémunir Nicée contre un long siége. Toutes les fortifications élevées par les empereurs grecs avaient été mises en bon état, et la triple ligne de circonvallation qui défendait son enceinte fit l'admiration des croisés, et, loin de les intimider, redoubla leur courage. Un large fossé communiquant avec le lac était toujours rempli d'eau, et le revers du côté de la place était défendu par un *agger* flanqué de tours, formant un chemin couvert de seize mètres de large en avant du rempart, lequel avait dix mètres de hauteur sur une épaisseur de quatre mètres. De distance en distance, des tours de dix-neuf mètres de hauteur et de dix mètres de diamètre protégeaient la muraille et le chemin de ronde qui circulait tout autour de la ville.

La forme de la ville est irrégulière, et son grand axe se dirige du nord au sud; toute la partie sud est défendue par le lac, sur lequel il n'y avait pas d'embarcations. La porte du Nord conduisait vers le mont Arganthonius, dont les collines sont boisées et couvertes de jardins. La porte de l'Est s'ouvre sur la grande vallée qui forme le prolongement du bassin du lac, et la porte du Sud communique avec la route qui conduit à Broussa par la montagne. Toutes ces portes étaient défendues par un double rang de tours et par des chemins tortueux que formaient les ressauts de l'agger, et qui forçaient l'assaillant de passer immédiatement sous les traits de la place. Telle était la ville que les chrétiens vinrent assiéger au nombre de six cent mille fantassins et cent mille cavaliers cuirassés. Le duc Godefroi se chargea d'attaquer l'est de la ville, c'est-à-dire, la porte de Lefké et les remparts qui la défendaient. Bohémond et Tancrède occupèrent la position du nord. L'ouest de la ville fut bloqué avec difficulté par Hugues le Grand et l'évêque Adhémar. Le valeureux comte de Toulouse, arrivé depuis peu, défendit la position du sud; ce fut ce corps d'armée qui eut à soutenir le premier engagement avec les Sarrasins. Soliman, qui était en embuscade dans les défilés situés au sud du lac (il occupait probablement le territoire de Yeni-Cheher), voulant dégager les abords de Nicée occupés par les chrétiens, s'élance sur la troupe de Raymond de Saint-Gilles, et est repoussé après des prodiges de valeur. Les chrétiens, non moins barbares que leurs ennemis, coupèrent les têtes des morts, et les jetèrent dans la ville à l'aide de leurs machines.

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, p. 128.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0061
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La ville était investie de trois côtés, et les chrétiens veillaient jour et nuit à ce qu'aucun convoi de vivres ou de munitions ne pût être introduit dans Nicée. Mais à l'ouest les murs étaient baignés par les eaux du lac Ascanius, qui offraient une communication facile avec le dehors. Les chrétiens, n'ayant à leur disposition ni barques ni bateaux, se trouvaient dans l'impossibilité de réduire la ville par la famine. Soliman lui-même prenait souvent la voie du lac pour aller voir sa femme et son fils, qu'il laissait dans la place pour mieux encourager les assiégés à résister aux croisés.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que les croisés eussent tenté un assaut; chaque jour on inventait des machines pour renverser les murailles. Parmi les princes les uns dirigeaient les balistes, les autres fabriquaient des béliers de fer pour battre en brèche les remparts, mais le génie des Sarrasins ne le cédait pas à celui des Francs. Les portes avaient été fermées avec soin par des herses de fer glissant dans des rainures, et les murailles garnies de machines de toutes sortes écrasaient les assiégeants sous des quartiers de roche, ou enlevaient avec des crochets de fer les combattants qui s'approchaient trop près des murailles, et les laissaient retomber morts ou mutilés. Les têtes des vaincus servaient de part et d'autre de projectiles, et chaque fois que les Sarrasins effectuaient une sortie, les têtes de ceux qui succombaient étaient coupées et portées à l'empereur de Constantinople, comme un sanglant trophée. En récompense, Alexis envoyait aux croisés des vivres et des chariots chargés d'armes, de munitions et d'habillements.

Les chefs de l'armée, fermement résolus à s'emparer de Nicée, pour ne pas laisser entre les mains de leurs ennemis une place aussi importante, se décidèrent à pousser le siége avec vigueur. Deux seigneurs croisés, Henri de Hache et le comte Herman, firent construire une machine appelée le *Renard,* faite en bois de chêne, et recouverte de claies d'osier et de cuir. Cet appareil, qui pouvait contenir vingt hommes, devait être approché des murailles pour en saper les fondements; mais, pendant qu'on le traînait, tous les bois s'affaissèrent et écrasèrent les hommes qui s'y étaient renfermés. Quoique les murailles ne fussent bâties que de briques, les machines des Francs étaient si imparfaites, qu'ils purent à peine entamer le ciment qui les reliait. Cependant, à force d'attaques réitérées, ils parvinrent à pratiquer quelques fentes dans les murs. La résistance désespérée des Turcs arrêtait l'élan des chrétiens, et, dès qu'une muraille était entamée, on en rebâtissait une autre derrière. Ils combattaient du haut de leurs remparts avec un zèle infatigable, et lançaient sur les chrétiens de la poix, de l'huile, des torches enflammées, et toutes les matières propres à incendier les machines des assiégeants.

En voyant les efforts de courage déployés dans ce siége mémorable, en comptant le nombre des assiégeants, qui devait s'élever au moins à quatre cent mille hommes effectifs, il y a lieu de s'étonner qu'une place comme Nicée n'ait pas été enlevée : car située en plaine, elle n'est défendue que par des ouvrages d'art, sans que la disposition des lieux vienne ajouter à la difficulté de l'attaque. Elle a été néanmoins regardée par les historiens des croisades comme la place la plus forte de toute l'Anatolie. Robert le moine regarde la reddition de Nicée comme une preuve de la protection divine : «Car, dit-il, nulle force humaine n'aurait pu l'emporter sans le secours de Dieu; et il était bien juste que cette ville, qui avait vu sanctionner tous les dogmes de l'Église catholique, fût enlevée aux ennemis de notre sainte foi et réconciliée au Seigneur, et qu'elle rentrât dans le sein de notre sainte mère Église comme un de ses membres.» Malheureusement, la croix ne brilla pas longtemps sur les églises de Nicée, car peu d'années après, elle retomba entre les mains des Ottomans.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0062
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cependant, les chrétiens, voyant que la ville était constamment ravitaillée par les navires, jugèrent qu'elle ne tomberait jamais entre leurs mains, s'ils ne parvenaient à fermer cette voie. En conséquence, ils s'adressèrent à l'empereur, pour qu'il leur fût donné des barques, qui furent transportées sur des traîneaux tirés par des chevaux et par des hommes, du port de Civitot jusqu'au lac de Nicée, dans une longueur de sept milles; les bâtiments étaient assez grands pour contenir jusqu'à cent combattants. Cette entreprise fut achevée dans l'espace d'une nuit.

L'histoire mentionne plusieurs faits de ce genre. Au siége de Tarente, les Romains, maîtres de la citadelle, investis de tous côtés par l'armée d'Annibal, avaient cependant la mer libre, et reçurent de Métaponte assez de renforts pour détruire les ouvrages avancés des Carthaginois. Annibal, pour intercepter toute communication entre la citadelle et la mer, fit fabriquer des machines pour traîner les galères, qui furent transportées à travers la ville, du port jusqu'à la pleine mer[1]. Dans la guerre contre Mithridate, Lucullus étant venu pour délivrer Cyzique, bloquée par l'armée de ce prince, fit prendre sur le lac Dascylitis une grande barque qu'il fit traîner sur un chariot jusque dans la mer, et, ayant embarqué des soldats, il l'introduisit dans la ville[2]. Plus tard, au siége de Constantinople par Mahomet II, les Ottomans, voulant s'emparer du port, dont l'entrée était fermée par des chaînes, firent passer sur des chariots des barques armées en guerre, depuis le point du Bosphore appelé aujourd'hui Château d'Europe[3], jusqu'à la partie supérieure de la Corne d'Or. Mais de toutes ces entreprises, celle des croisés fut la plus difficile, puisqu'en une nuit les barques parcoururent sept milles de chemin par terre. Ils suivirent probablement la vallée d'écoulement du lac au pied des collines, où coulait la rivière appelée par les anciens fleuve Ascanius.

Cette flottille était sous les ordres du capitaine Butumites, que les historiens des croisades appellent *Tatin,* et qui était particulièrement attaché à la personne de l'empereur. Lorsque les musulmans virent les murailles du côté du lac cernées par les barques des chrétiens, leur courage commença à les abandonner. Du côté des chrétiens, au contraire, l'attaque fut poussée plus vigoureusement; le côté du midi, c'est-à-dire, de la porte de Yeni-Cheher, où commandait le comte de Toulouse, était remarquable par une tour d'une grande élévation; près de là se trouvait le palais des sultans, qu'Anne Comnène nomme *Sultanikon,* et où demeuraient la femme et la sœur de Soliman. Ce palais était sans doute le même que celui qui fut construit par les empereurs grecs et restauré par Justinien. Tous les efforts des croisés se tournèrent vers ce point, et les machines les plus puissantes furent approchées pour battre en brèche et renverser la tour. Ils parvinrent, à l'aide d'un bélier très-solide, traîné à force de bras, à faire dans la muraille une ouverture assez grande pour que deux hommes pussent y passer. La nuit ayant mis un terme aux travaux du siége, les chrétiens s'aperçurent avec découragement que les Turcs avaient profité de leur repos pour réparer tous les dommages de la veille. Un des assaillants, Lombard de naissance, propose, enfin, de construire une machine au moyen de laquelle la muraille sera sapée sans danger pour les assaillants. Les chefs des croisés lui fournissent l'argent et les matériaux nécessaires, et bientôt les Turcs voient une tour de bois, dont la hauteur égale celle des remparts, s'avancer lentement, et venir s'appliquer contre la muraille, sans que les combattans qu'elle contient soient exposés aux traits de la ville. La muraille est minée; les pierres de la base sont remplacées par des pièces de bois, et

[1] Tite-Live, II, chap. XIII.
[2] Plutarch. in Lucullo.
[3] Roumili-Hissar. Hist. des Ottomans, tom. II.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0063
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

bientôt le feu consumant ces supports, amène la chute du rempart, qui s'écroule en entraînant la tour, objet d'une attaque si bien combinée. Cet événement acheva de démoraliser les assiégés, d'autant plus que la femme de Soliman, voyant sa retraite menacée par la chute de la tour, fit une tentative pour fuir par le lac; mais elle fut arrêtée avec son fils, et livrée aux princes croisés. C'est alors que les musulmans envoyèrent des députés à Godefroi pour traiter de la reddition de la place; Butumites, qui avait reçu des instructions secrètes de l'empereur Alexis, pénètre dans la ville, et décide les Ottomans à rendre de préférence la ville à l'empereur. Cette proposition fut acceptée, et les princes croisés virent sans envie une trahison qui les privait du fruit de leur victoire. Mais, sous le rapport politique, ils avaient atteint leur but : car, devant s'enfoncer dans l'intérieur, ils étaient sûrs de ne pas laisser sur leurs derrières un ennemi redoutable.

En 1106, la ville de Nicée fut remise par l'empereur Alexis aux princes seldjoukides. A la mort du jeune Alexis, Andronic Comnène, peu de temps après son avénement à l'empire, en 1183, se présenta devant les villes de Pruse et de Nicée, qui lui refusaient l'obéissance; Nicée ayant été réduite, fut saccagée par les troupes impériales, qui y commirent des cruautés inouïes [1]; mais elle revint aux Comnènes, au moment de la prise de Constantinople par les Latins, et l'empereur Théodore Lascaris, qui s'y fit couronner en 1203, y établit le siége de *l'empire de Nicée.*

A la chute de l'empire des Seldjoukides, les Osmanlis s'emparèrent rapidement de leurs anciennes provinces. Orcan eut d'abord à se rendre maître des places de Brousse et de Nicée, dont son père avait préparé la conquête. A cette époque, Andronic le Jeune régnait à Constantinople (1330). La prise de Nicée n'offrit pas à l'armée ottomane moins de difficultés qu'à celle des croisés, et la marche du siége fut exactement la même. Orcan s'empara des petits forts construits dans les plaines environnantes, et bloqua la place assez étroitement pour que les habitants, pressés par la famine, songeassent à lui ouvrir leurs portes. Il s'empara du fort de Karatekin, voisin de Nicée, ce qui acheva d'intercepter toute communication avec le dehors. Enfin, les habitants, épuisés par des assauts multipliés et par un blocus de plusieurs années, traitèrent de leur reddition, dont les conditions furent acceptées par le sultan. La garnison pouvait sortir avec ses bagages, et se retirer à Constantinople, près de l'empereur, et les habitants qui resteraient à Nicée, en acceptant la loi du vainqueur, conservaient la liberté de pratiquer leur religion. Ces conditions acceptées, les habitants se portèrent en foule au-devant du sultan, qui fit son entrée triomphale par la porte de Yeni-Cheher.

La première pensée d'Orcan fut d'élever des mosquées et d'établir des écoles religieuses. Plusieurs églises appartenant aux Grecs furent converties en mosquées; on remarque encore aujourd'hui les ruines de l'église appelée Aghia-Sophia, qui était, comme la métropole de Constantinople, consacrée à la sagesse du Verbe incarné. Toutes les peintures et les mosaïques représentant des sujets religieux, tous les versets des livres saints inscrits sur les murailles furent détruits et recouverts de chaux, et on leur substitua des sentences du Coran, dont il reste encore aujourd'hui de nombreux vestiges ; mais depuis plus d'un siècle, depuis la déchéance complète de la ville de Nicée, cette mosquée même est abandonnée; la coupole s'est écroulée, et tout le quartier environnant n'est plus qu'un amas de décombres.

Les voyageurs ont souvent cherché les traces de l'église illustrée par le grand con-

[1] Art de vérifier les dates, p. 445.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0064
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cile œcuménique qui détermina les actes de la foi catholique, et posa les bases de la discipline ecclésiastique. Paul Lucas avait cru reconnaître cette église dans les ruines du théâtre romain que l'on observe encore dans la partie du sud-ouest de la ville. Cette opinion n'a pas besoin d'être discutée. M. de Hammer croit que l'église d'Aghia-Sophia est la même que celle où se tint ce premier concile. Mais pour ceux qui ont suivi les phases de l'architecture byzantine depuis Constantin jusqu'à la chute de Constantinople, il est facile de déterminer les limites chronologiques des différents styles d'architecture. Jusqu'à l'époque où Justinien fit construire la grande église de Sainte-Sophie, à Constantinople, en 538, toutes les grandes églises reçurent la forme d'une basilique. On peut citer, à l'appui de cette opinion, le monastère de Saint-Jean-Studius, qui subsiste encore dans cette ville, et l'église de Bethléem, bâtie par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, deux monuments dont la date est certaine. Ces églises sont formées par deux rangs de colonnes intérieures, supportant une toiture en charpente. Au fond de l'église est l'hémicycle (τὸ βῆμα), où était placé l'autel. Cette forme primitive a été imitée de la basilique des anciens, où se tenaient les assemblées (ἐκκλησίαι). Plusieurs de ces églises de premier style n'étaient que d'anciens temples, dont l'intérieur avait été élargi en entourant d'une muraille la colonnade du péristyle. Ce ne fut qu'à l'imitation du chef-d'œuvre d'Anthémius que les architectes d'une époque postérieure à Justinien construisirent des églises à coupole. L'église de Sainte-Sophie est un monument trop peu connu et trop peu étudié, car c'est de sa création que date une ère nouvelle pour l'architecture byzantine. L'église d'Aghia-Sophia de Nicée était couverte par un dôme en pendentif sur un plan carré. Ce caractère seul indique qu'elle est plus récente que la seconde moitié du VI^e^ siècle. Je pense donc que l'église qui existait à l'époque du premier concile devait être, comme toutes les autres, en forme de basilique. Il nous reste trop peu d'éléments pour baser une opinion sur l'étendue et la position de cette église; mais il ne faut pas la chercher parmi celles qui subsistent encore. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que le premier concile qui s'assembla le 19 juin 325 se soit tenu dans une église; l'empereur Constantin, qui le présida en personne, n'était pas encore baptisé. Selon l'*Histoire des conciles*[1], le saint synode se tint dans le palais impérial. L'empereur, pour honorer les évêques, prit sa place au milieu d'eux sur un siége d'or fort bas. Ce palais devait être le même qu'occupaient les préteurs romains et les empereurs grecs, et qui était au centre de la ville. Mais les caractères de l'église d'Aghia-Sophia se rapportent parfaitement à ceux des monuments du VIII^e^ siècle, et, par conséquent, il ne serait pas impossible que le second concile qui se tint en 732 s'y fût rassemblé.

Orcan fit élever à Nicée le premier imaret (hospice pour les pauvres) que les Ottomans aient construit dans cette partie de l'Asie; mais les sultans seldjoukides avaient déjà créé, dans la partie orientale de l'Asie Mineure, de ces fondations pieuses où l'on distribuait aux pauvres et aux vieux soldats des vivres et des secours. Ces monuments recevaient toujours de la piété du fondateur, ou des donations particulières, un revenu en immeubles destiné à l'entretien de l'établissement. Ces biens, désignés sous le nom de *vakouf*, consistaient en terres conquises sur les chrétiens, en bazars et en bains, dont la location revenait à la mosquée de laquelle les imarets dépendaient généralement.

Un des soins du sultan Orcan après la conquête de Nicée fut d'organiser l'administration, et de déterminer les limites ou sandjiaks nouvellement conquis. Nicée fut déclarée

[1] Tome I, page 203.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0065
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

capitale du sandjiak de Kodjà-Illi; mais, sous Mahomet II, le chef-lieu fut transporté à Nicomédie, et ce fut le signal de l'anéantissement de Nicée.

Aujourd'hui la ville de Nicée est gouvernée par un mutzellim ressortissant au pachalik de Brousse. La ville moderne, appelée par les Turcs Isnik, corruption des mots grecs εἰς Νικαίαν, occupe la partie centrale de la cité byzantine. En entrant par la porte de Lefké, on parcourt un grand espace planté en jardins, avant d'arriver à la ville moderne, dont les maisons bâties d'argile offrent l'aspect le plus misérable; la rue principale, formant le bazar, est la seule dont l'aspect soit un peu vivant. La population grecque ne dépasse pas douze à quinze cents âmes, et habite un quartier séparé, voisin de l'église actuelle, dont le métropolitain tient sous sa juridiction tout le pays environnant, depuis Ak-Seraï, à l'est, jusqu'à Ghio, à l'ouest, et jusqu'à Yeni-Cheher, au sud. Mais l'air de Nicée est tellement malsain pendant l'été, que le métropolitain est autorisé à habiter la ville de Ghio. Les habitants n'ont d'autre industrie qu'un peu de jardinage et la récolte de la cire. Quelques familles grecques fabriquent des tissus qui se confondent dans le commerce avec ceux de Brousse.

LES MURS.

Tant de maîtres divers, tant de siéges et de catastrophes, ont apporté trop de changements dans la forme de l'enceinte de Nicée, pour qu'on puisse espérer d'y rien rencontrer qui date de la Nicée de Lysimaque, ni même de celle d'Hadrien. Du temps de Strabon, la ville avait seize stades ou deux mille neuf cent quarante-quatre mètres de circuit; le pied de ses murailles était baigné par les eaux du lac, qui la défendaient du côté de l'ouest. Le géographe grec remarque, en outre, que ses quatre portes pouvaient être aperçues d'une pierre située au milieu du gymnase. Ce gymnase avait été commencé un peu avant l'arrivée de Pline en Bithynie, pour remplacer l'ancien édifice que le feu avait détruit. On le reconstruisait sur un plan beaucoup plus vaste, mais Pline blâme beaucoup l'architecte. Il trouve que l'édifice est irrégulier, et que les parties en sont mal ordonnées, et, d'après l'avis d'un architecte, il pense que les murs ne pourront soutenir la charge qu'on leur destine, quoiqu'ils aient vingt-deux pieds de large, dimension prodigieuse pour un monument de cette espèce[1]. Le peu de solidité des édifices de Nicée tenait particulièrement à la mauvaise qualité du terrain, qui, composé d'atterrissements, n'a pas la solidité nécessaire pour soutenir de lourdes masses.

Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que les murailles n'ont pas changé de forme, car les portes se trouvent encore aujourd'hui aux extrémités de deux axes qui se coupent à angles droits. Mais, ainsi que nous l'avons observé, les remparts sont beaucoup plus modernes, et renferment de nombreux débris de monuments anciens; le système de défense, un des plus complets et des mieux conservés de toutes les villes de l'Asie Mineure, est encore presque entier; il se compose d'une enceinte fortifiée, flanquée de tours demi-circulaires; c'était le *mœnium* ou rempart des Latins. En avant du mœnium et à une distance de seize mètres s'élève une deuxième enceinte également flanquée de tours, disposées en échiquier devant celles du rempart, et qui défendaient les abords du fossé. C'était l'*agger* des fortifications anciennes qui, dans le principe, étaient simplement composées des terres du fossé rejetées du côté de la ville. Plus tard, l'agger fut une fortification construite, défendue par des tours qui correspondaient aux intervalles des tours du mœnium. Enfin, le fossé, *vallum*, dont la largeur est aujourd'hui indéterminée par suite des éboulements,

[1] Plin., Epist., lib. X, lettre XLVIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0066
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

complétait la défense de la ville. Des canaux communiquant avec le lac servaient à inonder le fossé dans les cas d'attaque. Les tours et les murailles de l'agger sont moins élevées que celles du mœnium, afin que les machines placées sur le sommet des tours du mœnium puissent agir aussi près que possible de l'enceinte des murailles. Les tours de Nicée, engagées dans le rempart de la largeur d'un diamètre, ont une saillie égale à ce même diamètre, c'est-à-dire qu'elles sont formées par un cercle tangent aux murailles et relié par deux plans perpendiculaires. Ces tours ne sont cependant pas toutes égales ou semblables, car on en voit quelques-unes qui n'ont de saillie que les deux tiers d'un diamètre, et d'autres qui sont carrées; mais ces dernières sont d'une époque plus récente. Elles ne sont pas également espacées; il y en a qui n'ont que dix mètres d'intervalle d'axe en axe, d'autres ont jusqu'à vingt-cinq mètres.

La construction générale des murailles est en briques, qui ont de trente à quarante centimètres de longueur sur une largeur de vingt-cinq à trente. Le ciment qui les relie est très-épais; le lit de mortier a de deux à trois centimètres de largeur, et l'intérieur des murailles est un béton composé de gros sable et de cailloux. Généralement, l'appareil des murailles est en assises réglées; mais, soit caprice des ouvriers, soit pour donner plus de solidité à certaines tours, on en remarque quelques-unes dont les assises sont ajustées obliquement pour former une espèce d'épi ou d'ajustement bizarre. Dans plusieurs endroits, la muraille est appareillée avec trois assises de moellons et deux assises de briques alternant. Il n'existe point d'inscription qui nous apprenne à quel règne remonte la construction des murailles, mais le système général de défense est tellement semblable à celui de Constantinople, qu'on doit penser que ces deux villes ont été fortifiées à la même époque, c'est-à-dire, dans le courant du IV^e^ siècle.

Du côté de l'orient, les murs suivent une ligne droite, dirigée du nord au sud, depuis l'angle sud jusqu'à la porte principale, qu'on appelle encore aujourd'hui porte de Lefké ou de Leucæ. Cette muraille est défendue par vingt et une tours.

La tour de l'angle sud-est est fendue dans toute sa hauteur; elle ne porte néanmoins à l'extérieur aucune trace de l'effet des machines. A la hauteur du rempart elle contient une grande chambre voûtée et éclairée sur la ville. On peut facilement cheminer sur le parapet dans toute la longueur des murailles. Le chemin de ronde est pavé de grandes dalles de marbre, extraites des monuments anciens. On remarque surtout un grand nombre de piédestaux de 1 ^m.^, 19 de hauteur sur 0, 86 de large, et qui portent tous des bases de colonne attenant au même bloc, et, de part et d'autre, des arrachements de marches. Il est évident que tous ces piédestaux ont appartenu à un même monument, qui devait être construit dans la forme d'une basilique. On compte soixante-quatre piédestaux d'égale dimension, qui proviennent évidemment du même lieu. Les autres blocs sont des morceaux d'architrave, des stèles sépulcrales et d'autres débris sculptés. Sur ce chemin de ronde était placé le parapet avec les créneaux. Une des tours de cette muraille est surtout remarquable; la grande chambre avait été murée il y a plusieurs siècles, et n'a été ouverte que très-peu de temps avant mon arrivée à Nicée. Elle offrait dans toute leur intégrité les dispositions intérieures et la décoration. Dans la partie inférieure de la tour est une rotonde voûtée, qui servait sans doute de magasin pour les machines. On arrive sur le rempart, par un escalier extérieur, dans une salle des gardes de plain-pied avec le chemin de ronde, et également circulaire et voûtée. Elle est éclairée par deux fenêtres fort étroites ou barbacanes, qui communiquent avec deux cellules ménagées dans l'intérieur des murs [1]. Chacune de ces cellules a deux niches avec un

[1] Voyez planche X.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0067
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

banc pour les vedettes. Ce qui donne à cette tour un intérêt tout particulier, ce sont les peintures qui décorent la salle des gardes; elles sont exécutées à l'encaustique sur le stuc qui recouvre les briques. Ces peintures représentent des prêtres ou des saints, dont la tête est ornée d'un nimbe d'or, et qui portent des costumes en usage dans l'ancienne liturgie. Quelques-uns avaient leurs noms écrits, selon l'usage byzantin, en colonne verticale. Une grande figure de saint George, monté sur un cheval gris, était trop endommagée pour qu'il soit possible de la retracer; le cheval portait aux jambes des anneaux ornés de pierreries. La voûte de la salle est peinte en bleu avec des étoiles en rouge. Ces peintures portent tous les caractères de l'art du XII^e^ siècle; mais on sait que les peintres byzantins ont plus que tous les autres cherché à conserver un type déterminé dans leurs figures religieuses, et que même à notre époque les tableaux des Grecs sont copiés sur ceux du moyen âge. Il serait donc difficile de dire positivement à quelle époque remontent ces peintures. A peine cette tour fut-elle ouverte, que les Grecs s'y transportèrent en foule, et couvrirent les murailles d'inscriptions qui détruisaient ces curieuses peintures; il est à craindre que d'ici à quelques années elles ne deviennent tout à fait méconnaissables.

On arrive à la plate-forme supérieure de la tour par un escalier pratiqué dans l'intérieur de la muraille. Cette plate-forme est défendue par des créneaux qui subsistent encore. Au dehors, les tours de Nicée sont complétement unies, sans ressaut ni mâchicoulis. La ligne qui joint la porte de Leucæ à la porte du Nord ou de Constantinople (Stamboul-Kapou-Sou) suit une ligne sinueuse, dont la direction générale est nord-est et sud-ouest. Il y a dix-neuf tours dans cette partie, et une poterne de marbre donne accès dans l'intérieur de la ville. Vers la pointe nord on remarque une longue portion de muraille dans une longueur de deux cent quatre-vingt-quatorze mètres, toute bâtie en marbre blanc. Elle est défendue par trois tours carrées également en marbre, et ornées d'une corniche à denticules. La muraille porte onze assises de o^m^, 50 de hauteur, et la tour vingt assises. La hauteur de la corniche est de o^m^, 56, et supporte un rang de créneaux. L'appareil de cette construction est fait avec soin, aussi quelques voyageurs ont-ils regardé cette portion des murs comme un reste de la Nicée de Lysimaque; mais du côté de la ville cet appareil est infiniment moins soigné; on voit une inscription dont les caractères taillés en relief à la manière des inscriptions arabes, attestent une époque de décadence; elle est tracée en cinq lignes sur une table de marbre de 1^m^, 80 de longueur, et placée à sept ou huit mètres au-dessus du sol. Un jardin nouvellement planté et entouré de murs attenant aux remparts intercepte la circulation sur le chemin de ronde intérieur. Il faut entrer dans le jardin pour voir l'inscription.

ΕΝΘΑΔΕΕΙΚΗΡΟΤΡΟΠΑΙΟΝΤΩΝΕΧΘΡΩΝΚΑΙΑΙCΧΥΝΤΗΡ[ΩΝ]CΑΡΑΚ[ΗΝΩΝ]
ΕΚΕΙΟΙΦΙΛΟCΧΡΙΤΟΙΗΜΩΝΒΑCΙΛ[ΕΙC]ΛΕΩΝΚΑΙΚΩΝCΤΑΝΤΙΝΟCΑΝΕ
ΚΑΙΝΙCΑΝΤΟΤΗΝΠΟΛΙΝΚΑΙΑΝΕΓΕΙΡΑΝΤΟΔΙΑΤΗCΤΟΥΕΡΓϐ
ΕΠΙΚΛΙCΕωCΕΚΒΑΤΡωΝΑΝΑCΤΗCΑΝΤΕCΠΥΡΓΟΝΚΕΝΤΙΝΑΡΙ
ωΝΚΑΙΜΟΧΘωΕΠΤΑΗΤΡΙωΑΝΑΙΡ ΣΠΑΝΕΥCΦΛΠΑΤΡΙΚΙϐΚΟΡΟΠΑΛΑ

Ἐνθάδ' ἔστι κηροτρόπαιον τῶν ἐχθρῶν καὶ αἰσχυντηρ[ῶν] Σαρακ[ηνῶν]· ἐκεῖ οἱ φιλόχριστοι ἡμῶν βασιλ[εῖς] Λέων καὶ Κωνσταντῖνος ἀνεκαινίσαντο τὴν πόλιν καὶ ἀνεγείραντο, διὰ τῆς τοῦ ἔργου ἐπικλίσεως ἐκ βάθρων ἀναστήσαντες πύργον Κεντιναρίων καὶ μόχθῳ ἑπταετηρίῳ ἀνάρ[αντε]ς. Πανεὺς, Φλ. πατρικίου Κοροπαλά[του].

Ici est le trophée de mort des ennemis et des Sarrasins couverts de honte;
Ici nos empereurs fidèles au Christ, Léon et Constantin,
Ont réparé la ville, et à cause du mauvais état de l'ouvrage
Ont élevé depuis les fondements la tour des Centeniers,
Qu'ils ont achevée dans l'espace de sept ans. Paneus, fils du patrice Flavius Kuropalate, a (présidé).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0068
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

M. de Hammer, qui a publié cette inscription [1], pense que le mot grec κεντιναρι[ων], qu'il n'a pas complété dans son texte, signifie que la tour a coûté un quintal d'or, somme énorme pour une pareille construction. Il est à remarquer, en outre, que, dans plusieurs villes de l'empire, et notamment au palais des Sept-Tours, à Constantinople, il y avait des tours qui avaient reçu la même dénomination. Celle de Constantinople est désignée sous le nom de πύργος τοῦ κεντηναρίου [2]. Il n'a jamais été dans l'usage de désigner un édifice par la somme qu'il a coûté; il me semble plus naturel de croire que cette tour était la résidence du centenier de garde qui commandait les *cohortes vigilium*, chargées de veiller sur les remparts, et que ce mot κεντινάριος n'est pas autre chose que la corruption du mot latin *centenarius*. L'objection qui pourrait s'élever de la différence d'orthographe entre le mot de l'inscription qui porte un ι et celui du texte cité qui porte un η ne saurait être sérieuse pour ceux qui savent combien ces sortes de fautes, basées sur la prononciation, sont communes chez les copistes grecs de cette époque. D'ailleurs, on lit parfaitement bien la syllabe ΩN au commencement de la cinquième ligne.

De la porte de Constantinople à celle du Lac, la ligne des murailles se dirige au sud-ouest; il y a seize tours, dont quelques-unes sont carrées. La porte de Constantinople se trouve donc au sommet d'une espèce de grand triangle. Depuis la porte du Lac jusqu'à celle de Yeni-Cheher, au sud, les murailles suivent une série d'angles rentrants et saillants qui donnent une grande force à la défense. C'est le côté le plus fort de la place. Vers la porte de Yeni-Cheher, elles enveloppent, en formant une saillie rectangulaire, une enceinte assez étendue. Cette enceinte rappelle parfaitement le Castrum ou camp des soldats qu'on observe dans les murailles de Rome. Les fouilles que l'on fait dans les champs qui occupent une partie de l'intérieur de Nicée mettent souvent à découvert les fondations de divers édifices. Les débris qu'on trouve en ce lieu, uniquement composés de briques de différentes sortes, indiquent que les constructions qui l'occupaient étaient faites dans un but d'utilité plutôt que de luxe.

Depuis la porte du Lac jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille est défendue par vingt-trois tours, et ouverte par deux poternes. La tour de l'angle sud-ouest est carrée, et forme une saillie considérable, tant en dedans qu'au dehors des murs. A la hauteur du chemin de ronde, il y a une grande chambre voûtée, dont les murs sont presque entièrement construits avec des fragments antiques. Une tour voisine, dont la construction n'a rien de remarquable, porte sur une tablette de marbre l'inscription suivante :

ΠΥΡΓΟCΜΙΧΑΗΛ
ΜΕΓΑΛΟΥΒΑCΙΛΕ
ωCΕΝΧωΑΥΤΟ
ΚΡΑΤΟΡΟC

Πύργος Μιχαὴλ μεγάλου βασιλέως ἐν Χριστῷ αὐτοκράτορος.

Tour de Michel le grand roi, empereur en Jésus-Christ.

Depuis la porte de Yeni-Cheher jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille suit une ligne qui est à peu près dans la direction du nord-est. Elle est défendue par quinze tours dont la construction ne diffère en rien de celles de l'est. On compte aujourd'hui aux

[1] Reise nach Brussa, p. 187.

[2] Ὅτι εἰς τὸν πύργον τοῦ Κεντηναρίου ἔξωθεν ἐγένοντο σεισμοὶ κατὰ πολὺ, καὶ ἐχαλάσθησαν τὰ τείχη καὶ ἀνήγειρεν, ὡς ὁρᾶται, ὁ Θεόφιλος. Nicetas Choniates, in Andronico, lib. II, n. XI, apud Banduri Imperium orientale.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0069
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

murailles du Mœnium cent huit tours et à l'Agger cent trente, qui sont disposées ainsi :

Au nord.	42
A l'est.	58
Au sud.	74
A l'ouest.	64
Total.	238 tours.

Quant à la disposition indiquée par Strabon, bien que les quatre portes se trouvent encore placées vers les quatre points cardinaux, on ne saurait retrouver ni la forme carrée (τετράγωνον σχῆμα), ni la mesure du périmètre qu'il a indiquée; en effet, Strabon donnant seize stades au périmètre, j'ai trouvé, en mesurant le pourtour des murailles[1]:

De la porte du Sud ou de Yeni-Cheher à celle de Lefké. . .	1125 m.
De la porte de l'Est ou de Lefké à celle du Nord.	1119
De la porte du Nord ou de Stamboul à celle du Lac. . . .	1119
De la porte du Lac à celle de Yeni-Cheher.	1064
Total pour le pourtour de la ville.	4427

Les seize stades de Strabon équivalent à deux mille neuf cent cinquante-neuf mètres. Ainsi, la circonférence actuelle de la ville, qui est presque de vingt-quatre stades, est de moitié plus grande que celle indiquée par Strabon, c'est-à-dire, que pour arriver à la mesure de Strabon, il faudrait prendre le carré formé par les lignes qui joindraient les quatre portes deux à deux; ce qui donne un carré de trois mille deux cents mètres de pourtour, ou dix-sept stades et demi. Mais, en examinant les portes, nous verrons qu'elles ont été construites après l'époque où Strabon écrivait, et nous devons en conclure que la ville a été augmentée sous les empereurs Hadrien, Claude II et Léon.

LES PORTES.

Les quatre portes principales de la ville de Nicée subsistent encore dans un état de conservation suffisant pour qu'on puisse juger de leur ancienne disposition. Mais, lorsqu'on a construit les murailles actuelles, on a cru devoir renforcer les portes antiques par des ouvrages qui, au premier coup d'œil, en altèrent les proportions. Deux tours massives ont été ajoutées à droite et à gauche de chacune de ces portes, et sur l'attique de marbre on a construit une salle communiquant avec le chemin de ronde supérieur, et servant de corps de garde aux vedettes. Toutes ces annexes étant de briques, se distinguent parfaitement de la construction romaine, qui est de marbre. La porte de Lefké et celle de Stamboul sont tout à fait semblables. Nous nous contenterons d'en examiner une en détail.

En entrant dans la ville du côté de l'orient, on franchit d'abord une porte de peu d'apparence, flanquée de deux tours, et près de laquelle sont encastrés quelques bas-reliefs mutilés; c'était la porte de l'Agger. On passe ensuite dans une petite cour qui se trouve à droite et à gauche sur le prolongement du chemin couvert, dont la communication est interceptée par deux fortes murailles. Un arc de triomphe en marbre, engagé entre deux tours, et écrasé par une massive construction de briques, sépare cette cour

[1] Voyez planches V et VI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0070
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'une seconde porte de construction byzantine qui donne accès dans la ville. A droite et à gauche de cette porte, du côté de la ville, étaient deux tours massives en briques et en pierres, dont l'appareil est formé de différents dessins [1]. La tour de gauche communique avec un château d'eau, dépendant probablement de l'aqueduc construit par l'empereur Justinien. L'arc de triomphe se compose d'une grande arcade de 4 m., 23 d'ouverture; à droite et à gauche étaient deux petites portes carrées qui donnaient passage aux piétons. Au-dessus de ces portes sont deux niches construites sur un plan circulaire, et dont la partie supérieure est cintrée. L'entablement de l'arc de triomphe est soutenu par deux pilastres doriques de peu d'importance. L'archivolte du grand arc ne vient pas poser d'aplomb sur les supports [2], mais chaque membre se pourtourne pour venir former sur le chapiteau du pied-droit une espèce d'architrave. Le couronnement des portes latérales est orné de denticules; l'entablement est d'ordre dorique, et la frise porte une inscription; il n'a pas été possible de déterminer les dimensions de l'attique; il y a même lieu de croire qu'il a été démoli. Dans la frise et dans l'architrave qui regarde l'extérieur de la ville on voit une longue inscription qui est assez fruste, et dont les caractères de bronze étaient incrustés dans le marbre. On ne peut donc lire aujourd'hui que d'après la trace des crampons et d'après les entailles très-peu profondes qui avaient été faites pour maintenir les caractères.

Du côté de la ville l'inscription est beaucoup plus fruste que celle qui est placée à l'extérieur. Elle a déjà été copiée par plusieurs voyageurs. Voici ce qu'on peut en lire aujourd'hui :

ΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙΩΘΕΟΥΝΕΡΟΥΑΥΙΩΝΩΤΡΑΙΑΝΩΑΔΡΙΑΝΩΣΕΒΑΣΤΩΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣ
ΑΠΟΔΙΟΝΥΣΙΟΥ.....

ΤΟΣΚΑΘΙΕΡΩΣΕΝΕΠΙΜΕΛΙΘΕΝΤΟΣ.....

Θεοῦ Τραϊανοῦ Παρθικοῦ υἱῷ, θεοῦ Νερουᾶ υἱωνῷ Τραϊανῷ Ἀδριανῷ σεβαστῷ, δημαρχικῆς ἐξουσίας.... ἀπὸ Διονυσίου.... τος καθιέρωσεν ἐπιμεληθέντος...

Ce débris d'inscription suffit pour prouver que la porte de Lefké et celle de Stamboul, qui sont exactement sur le même plan, datent du règne d'Hadrien. On ne saurait dire en quelle année elles ont été faites, parce que la date de la puissance tribunitienne manque dans les deux inscriptions.

L'architrave et la frise du côté de la plaine portent les inscriptions suivantes :

ΤΩΙΣΕΒΑΣΤΩΙΤΩΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝΟΙΚΩΙΚΑΙ[ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ]ΚΑΙΣΑΡΑ[ΔΡΙΑΝΩΗΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗ] ΝΕΙ
ΚΑΙΕΩΝ
[ΜΗΤΡΟ]ΠΟΛΙΣ[ΤΑΤΕΙΧΗΚΑΘΙΕΡΩΣΕΝΕΠΙΜΕΛΙΘΕΝ]ΤΟΣΤΗΣΚΑΤΑΣ[ΤΑΣΕΩΣ]ΚΑΣΣΙΟΥΧΡΗΣΤΟΥ

Τῷ σεβαστῷ τῶν Αὐτοκρατόρων οἴκῳ καὶ [αὐτοκράτορι] Καίσαρι Ἀ[δριανῷ ἡ λαμπροτάτη] Νεικαιέων [μητρό]πολις [τὰ τείχη καθιέρωσεν, ἐπιμεληθέν]τος τῆς κατασ[τάσεως] Κασσίου Χρήστου.

A la maison impériale et à l'empereur César Hadrien la très-illustre métropole de Nicée a élevé ces murailles, sous la surveillance et la direction de Cassius Chrestus.

Et sur l'architrave :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ[ΙΚΑΙΣΑΡΙΘΕΟΥ]ΑΔΡΙΑΝΟΥ[ΥΙΩΘΕΟΥ]ΤΡΑΙΑΝΟΥ[ΥΙΩΝΩΤ.Α.ΑΔΡΙΑΝΩ]ΣΕΒΑΣΤΩΔΗΜΑΡ
ΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣ
[...ΤΟΝΔΕΤΟΝΠΥΛΩΝΑΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΕΝ]ΚΑΤΑΤΑΧΡΗΜΑΤΑΤΩΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ
[Η ΠΟΛΙΣ]
[Ε]ΠΑΓΑΘΩ

Αὐτοκράτορ[ι Καίσαρι, θεοῦ] Ἀδριανοῦ [υἱῷ, θεοῦ] Τραϊανοῦ [υἱωνῷ, Τ. Α. Ἀδριανῷ] σεβαστῷ δημαρχικῆς ἐξουσίας [... τόνδε τὸν πυλῶνα κατεσκεύασεν...] κατὰ τὰ χρήματα τῶν αὐτοκρατόρων [ἡ πόλις]. Ἐπ' ἀγαθῷ.

[1] Voyez planche VIII.

[2] Voyez pl. IX, fig. 3.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0071
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

A l'empereur César, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan, à Titus Ælius Hadrien, auguste, l'année. . . . . de sa puissance tribunitienne, la ville a élevé cette porte en conséquence des fonds donnés par le trésor des empereurs.

Bœckh, qui a publié ces inscriptions sous le n° 3744 et suiv., éprouve une grande difficulté à en faire la restitution, parce qu'il ne paraît pas avoir été bien informé de la place dont il pouvait disposer. Il commence l'inscription par ces mots : ΚΑΙ ΣΥΜΠΑΝΤΙ [ΤΩ ΣΕΒΑΣΤΩ, etc. Les deux premiers mots ne trouveraient pas leur place sur le marbre.

J'ai copié à Aspendus une inscription qui sera publiée avec les antiquités de cette ville, et dont le début est le même, ΘΕΟΙΣ ΠΑΤΡΙΟΙΣ ΚΑΙ ΔΟΜΩ ΣΕΒΑΣΤΩΝ. L'inscription tracée sur l'architrave a présenté à Bœckh un non sens, parce qu'il a pensé qu'il était question de plusieurs empereurs ; la leçon qui lui a été communiquée portait, ΚΑΤΑ ΤΑ ΚΡΙΜΑΤΑ, « selon les ordonnances des empereurs; » mais ma copie porte les mots ΤΑ ΧΡΗΜΑΤΑ ΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ, « le trésor impérial. »

Le mot ΠΑΓΑΘΩ, qui se lit près de l'archivolte, a été expliqué par M. Letronne comme une invocation, ΕΠ'ΑΓΑΘΩ.

Ce monument, élevé par l'empereur Hadrien, remonte probablement à l'année 120 de J. C. Il est remarquable en ce que, contrairement aux caractères imprimés à l'architecture de cette époque, sa structure est excessivement simple. Les moulures sont d'un bon style, et se ressentent de la finesse du ciseau grec. Les deux niches placées à droite et à gauche du grand arc ne font pas un bon effet, parce qu'elles écrasent les proportions des petites portes. Du côté droit, l'archivolte et la partie sphérique de la niche sont d'un seul bloc de marbre.

L'inscription placée sur la porte de Stamboul était également de bronze, mais on n'avait pas eu soin d'entailler le marbre pour incruster les caractères; il s'ensuit qu'elle est devenue à peu près illisible.

La partie supérieure de l'arcade est ouverte pour donner passage à la herse, qui servait, en tombant, à fermer une porte à deux ventaux, en madriers de chêne et garnie de fer; ce système de clôture était fort usité dans les fortifications romaines. On en voit des traces nombreuses en France et en Italie.

PORTE DE CONSTANTINOPLE.

A la porte du Nord, indépendamment de la double clôture qui existe à l'est, on voit encore les traces d'une enceinte de dix-neuf mètres de long sur vingt mètres de large, et qui communique avec la ville [1] par trois portes qui sont à moitié ruinées. Les pilastres sont en marbre. C'est sans doute en ce lieu que Pococke remarqua une tête de Méduse en marbre, mais que je n'ai pas aperçue.

En dehors des murs, du côté de la campagne, se trouvent encastrés quelques fragments de sculpture, mais qui sont tellement mutilés, que l'on peut à peine en reconnaître le sujet. Un bas-relief, de 2^{m}, 50 de long et de 1^{m}, 20 de hauteur, paraît avoir appartenu à la face antérieure d'un sarcophage. Il représente un combat entre des cavaliers et des fantassins. Quelques-uns de ces derniers sont coiffés d'un casque pointu portant une aigrette. Les cavaliers portent le casque et l'armure des Grecs. Ce bas-relief représente sans doute quelque combat entre les Grecs et les Bithyniens.

[1] Voyez planche X.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0072
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Les pieds-droits de la porte sont en marbre, et toute la construction est de briques. Au-dessus de l'architrave, il y a une décharge en forme d'arc.

PORTE DU LAC.

La porte du Lac n'est pas construite avec le même luxe que les deux premières; elle est aujourd'hui abandonnée et presque entièrement ensevelie sous les décombres. Un long morceau d'architrave de 4^m, 95 de long sur 90 de haut porte l'inscription suivante :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΚΑΙΣΑΡΜΑΡΚΟΣΑΥΡΚΛΑΥΔΙΟΣΕΥΣΕΒΗΣΕΥΤΥΧΗΣΣΕΒ
ΑΡΧΙΕΡΕΥΣΜΕΓΙΣΤΟΣΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣΤΟΔΕΥΤΕΡΟΝΥΠΑΤΟΣΠΑΤΗΡΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΑΝΘΥΠΑΤΟΣΤΑΤΕΙΧΗΤΗΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΝΕΙΚΑΙΑΕΠΙΟΥΕΛΛΜΑΚΡΕΙΝΟΥΤΟΥΛΑΜΠΡ
ΥΠΑΤΙΚΟΥΠΡΕΣΒΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥΤΟΥΣΕΒ.ΚΑΙΣΑΛΛΙΟΥΑΝΤΩΝΙΝΟΥΤΟΥΛΑΜΠΛΟΓΙΣΤΟΥ

Αὐτοκράτωρ Καίσαρ Μάρκος Αὐρ. Κλαύδιος, εὐσεβὴς, εὐτυχὴς, σεβαστὸς, ἀρχιερεὺς μέγιστος, δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ δεύτερον, ὕπατος, πατὴρ πατρίδος, ἀνθύπατος τὰ τείχη τῇ λαμπροτάτῃ Νεικαίᾳ ἐπὶ Οὐελλ(ίου) Μακρείνου τοῦ λαμπρ(οτάτου) ὑπατικοῦ πρεσβ(ευτοῦ) καὶ ἀντιστρατήγου τοῦ σεβ(αστοῦ) καὶ Σαλλίου Ἀντωνίνου τοῦ λαμπ(ροτάτου) λογιστοῦ.

L'empereur César Marc-Aurèle Claude, pieux, heureux, auguste,
Grand pontife, la seconde année de sa puissance tribunitienne, consul, père de la patrie,
Proconsul (a fait élever) les murs de la très-illustre Nicée, sous la direction de Vellius Macrinus, très-illustre légat consulaire et propréteur de l'empereur, et de Sallius Antonius, le très-illustre logiste[1].

Marcus-Aurelius Claudius, qui est plus généralement connu sous le nom de Claude II, fut appelé à l'empire l'an 268 de J. C. Il devint consul l'année suivante, et mourut l'an 270. Cette inscription a donc été placée l'année de sa mort.

PORTE DE YENI-CHEHER.

Au sud de la ville, il existe une troisième porte souvent réparée par les Ottomans, car c'est celle qui a souffert les plus nombreux assauts. C'est par là que les musulmans introduisirent les troupes d'Alexis, plutôt que de rendre la ville aux croisés, et par là encore que le sultan Orcan entra en triomphateur dans Nicée. Il paraît que quelques indices avaient fait comprendre aux ingénieurs qui ont construit les remparts que ce point devait être principalement en butte aux attaques des ennemis, car il est fortifié d'une manière toute particulière. Deux énormes tours, se rattachant à un avant-corps quadrangulaire, sont construites obliquement en avant du rempart. Ces tours ont 10^m, 03 de diamètre et sont séparées par un espace de 11^m 65. Les murailles de l'agger forment en ce lieu [2] des angles rentrants et saillants qui défendent d'abord l'entrée du chemin couvert, car il faut passer entre deux tours très-rapprochées de l'agger pour arriver à la première porte, laquelle ne se trouve pas dans l'axe de la grande porte de la ville, mais s'ouvre perpendiculairement sous les traits de la tour de l'Ouest. Ce passage franchi, on devait encore traverser une porte fermée par une forte herse, et on se trouvait dans une espèce de cour carrée, semblable à celle de la porte de Stamboul; cette cour communiquait par trois portes avec la ville.

Les murailles de l'agger avaient dans l'intérieur de grandes casemates, mais qui sont trop ruinées pour qu'on puisse en lever le plan. Ces ouvrages étaient de briques comme les grandes tours du rempart, et l'intérieur était en béton. Les fondations des grandes tours sont faites avec des blocs de marbre enlevés aux anciens monuments, et

[1] Voyez aussi Gruter MLXXVIII, 2 (qui porte à la troisième ligne ΕΠΟΙΕΙ. Μ. ΜΑΚΡΙΝΟΥ), et Vidua, *Inscriptiones antiquæ*, p. 4.

[2] Voyez planche VII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0073
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

avec des colonnes couchées horizontalement comme des morceaux de bois dans un chantier. L'architecture de la porte ne présente rien de remarquable; mais du côté de la ville, des deux pilastres qui fermaient la cour carrée, il y en a encore un qui existe dans toute sa hauteur, et qui porte dans sa partie supérieure un morceau d'architrave sur lequel on lit un fragment d'inscription. Plusieurs pierres éparses sur le sol portent également des fragments d'inscriptions que des voyageurs ont copiées à différentes époques, et qu'on a reconnues au bout d'un siècle seulement appartenir à l'inscription du pilastre. En 1740, Pockocke copia le premier fragment de la pierre qui est encore en place; en 1822, un second fragment de cette inscription, copié sur les pierres qui sont par terre, fut rapporté par M. le comte de Laborde. M. Letronne reconnut que ces fragments servaient à compléter l'inscription de Pockocke, et publia dans le *Journal des savants*[1] une dissertation à ce sujet. En 1834, le dernier fragment que je copiai me fut indiqué par l'aga, qui y attachait une importance particulière[2]. Toutes ces inscriptions, réunies par M. Letronne, forment l'ensemble que voici, et qui se rapporte à la même époque que l'inscription de la porte du Lac:

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙΜΑΥΡΚΛΑΥΔΙΩΕΥΣΕΒΕΙΕΥΤΥΧΕΙΣΕΒΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣΤΟΔΕΥΤΕΡΟΝΑΝΘΥ
ΠΑΤΩΠΑΤΡΙΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΚΑΙΤΗΙΕΡΑΣΥΝΚΛΗΤΩΚΑΙΤΩΔΗΜΩΤΩΝΡΩΜΑΙΩΝΗΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΚΑΙΜΕΓΙΣΤΗΚΑΙΑΡΙΣΤΗΝΕΙΚΑΙΕΩΝ
ΠΟΛΙΣΤΟΤΕΙΧΟΣΕΠΙΤΟΥΛΑΜΠΡ
ΥΠΑΤΙΚΟΥΟΥΕΛΛΙΟΥΜΑΚΡΕΙΝΟΥΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥΤΟΥΣΕΒ.ΚΑΙΣΑΛΛΙΟΥΑΝΤΩΝΙΝΟΥ
ΤΟΥΛΑΜΠΡΛΟΓΙΣΤΟΥ

Αὐτοκράτορι Καίσαρι Μ. Αὐρ. Κλαυδίῳ, εὐσεβεῖ, εὐτυχεῖ, σεβ(αστῷ), δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ δεύτερον, ἀνθυπάτῳ, πατρὶ πατρίδος, καὶ τῇ ἱερᾷ συνκλήτῳ καὶ τὸ δήμῳ τῶν Ῥωμαίων ἡ λαμπροτάτη καὶ μεγίστη καὶ ἀρίστη Νεικαιέων πόλις τὸ τεῖχος, ἐπὶ τοῦ λαμπρ(οτάτου) ὑπατικοῦ Οὐελλίου Μακρείνου πρεσβευτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου τοῦ σεβ(αστοῦ) καὶ Σαλλίου Ἀντωνίνου τοῦ λαμπρ(οτάτου) λογιστοῦ.

La très-illustre, très-grande, et très-noble ville de Nicée a élevé les murailles et les a consacrées à l'empereur César Marc-Aurèle Claude, pieux, heureux, auguste, la seconde année de sa puissance tribunitienne, proconsul, père de la patrie, et au sacré sénat et peuple romain, sous la direction de l'illustre Vellius Macrinus, légat consulaire et propréteur de l'empereur, et de Sallius Antoninus, le très-illustre logiste.

Quoique cette inscription soit de la même année que celle de la porte du Lac, elle semble devoir être postérieure de quelques mois, puisque l'empereur Claude n'y est pas nommé en qualité de consul. Ce sont les mêmes magistrats qui ont présidé à l'érection de ces deux portes, qui n'avaient rien de remarquable sous le rapport de l'architecture.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

En entrant dans l'intérieur de la ville, on est frappé de l'aspect de tristesse et de désolation répandu sur ces lieux. L'espace compris entre la porte de Yeni-Cheher et le bourg moderne d'Isnik est occupé par des jardins, du milieu desquels s'élèvent çà et là quelques masures appartenant à d'anciennes constructions turques. En se dirigeant un peu vers le sud, on aperçoit quelques arcades élevées sur un tertre entouré de broussailles. Ce sont les ruines d'un théâtre antique qui est aujourd'hui presque entièrement enfoui sous terre. Il est du petit nombre des théâtres de l'Asie qui ne sont pas adossés à une montagne; aussi, la *cavea* que forment les gradins, n'étant soutenue que par des voûtes, s'est-elle affaissée en plusieurs endroits. La courbure du théâtre regarde le nord;

[1] Voyez *Journal des Savants*, 1827.
[2] Cette inscription est publiée en entier par M. Ch. Fellow, *Asia Minor*, page 115.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0074
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

la scène a soixante-dix-neuf mètres de diamètre, mais il ne reste plus rien de cette partie de l'édifice. Les vomitoires, dont la voûte supportait les gradins, sont bâtis en gros blocs de pierre calcaire, unis sans ciment, et paraissent remonter à une époque assez reculée. Dans ce qui reste de la construction générale de cet édifice, on n'observe rien qui ne rentre dans les dispositions connues. Aussi, dans un pays où les théâtres antiques sont si nombreux et si bien conservés, celui-ci mériterait-il peu d'attention, s'il ne rappelait des souvenirs historiques, car il est probable que le théâtre dont nous voyons les ruines est le même que celui qui fut commencé par les habitants de Nicée pendant que Pline était préteur de Bithynie, et qu'il demanda l'autorisation de réparer ou d'achever. Il est certain que si ce n'est pas le même édifice, l'emplacement, du moins, n'a pas changé. Pline s'exprime en ces termes dans sa lettre à Trajan[1] : « Le théâtre de Nicée, bâti en très-grande partie, et cependant inachevé, a déjà absorbé, m'a-t-on dit, plus de dix millions de sesterces (1,937,500 francs); et je crains que cette dépense ne soit inutile. De grandes fentes se sont manifestées par suite des affaissements, soit à cause du terrain qui est humide et mou, soit à cause de la mauvaise qualité de la pierre, qui est mince et sans consistance. Il y a lieu de délibérer si on l'abandonnera, ou même s'il faut le détruire, car les appuis et les constructions dont on l'étaye de temps en temps me paraissent peu solides et fort coûteux. Des particuliers ont promis nombre d'utiles accessoires, des basiliques autour du théâtre et des galeries dans la partie supérieure (*porticus supra caveam*); mais ces travaux sont ajournés depuis qu'on a suspendu la construction du théâtre. » L'empereur répond à Pline : « C'est à vous qui êtes sur les lieux d'examiner et de régler ce qu'il convient de faire relativement au théâtre de Nicée..... Le théâtre achevé, n'oubliez pas de réclamer des particuliers les accessoires qu'ils ont promis. » Ce n'est pas se jeter dans des conjectures très-hasardées que de regarder les ruines qui existent comme celles du théâtre bâti par les soins de Pline. L'appareil étant en grosse pierre, il est à croire que l'ancienne construction a été démolie pour faire place à celle que nous voyons.

MONUMENTS MUSULMANS.

Le sultan Orcan, pour répandre et affermir les principes de l'islamisme, avait fait construire dans la ville plusieurs édifices religieux, que nous nous sommes contentés de mentionner, parce qu'ils sont ruinés, et ne présentent que peu d'intérêt sous le rapport de l'art. Pour imiter l'exemple du sultan, plusieurs de ses lieutenants établirent aussi des fondations pieuses, et créèrent des wakoufs pour leur entretien. Chacun croyait faire une action agréable à Dieu en consacrant une part du butin, soit au culte de l'islam, soit au soulagement des pauvres. Ainsi, outre les *médrécés* (écoles religieuses), où les jeunes gens étaient instruits gratuitement ou moyennant une faible redevance, il y avait des cuisines publiques (imarets) et des bains entretenus aux frais d'un fondateur, qui étaient ouverts aux pauvres à certains jours et à certaines heures. Ce zèle religieux ne se ralentit pas sous les successeurs d'Orcan; la ville de Broussa fut richement dotée de monuments publics par le sultan Mourad. Nicée ne fut pas oubliée par les lieutenants de ce prince, et le plus gracieux monument d'architecture arabe, qui existe encore à Nicée, le temple appelé vulgairement la Mosquée verte (*Yechil-Djamy*) est une des fondations de Khayr-Eddin pacha, grand vizir de Mourad I^er^. Ce ministre, célèbre

[1] C. Plinii Epist., lib. X, XLVIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0075
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans l'histoire ottomane par la prise de Salonique, dont il s'empara après un siége sanglant, laissa dans l'histoire une brillante réputation de sagesse et de bravoure. Il mourut à Yeni-Cheher, en Europe, en 1386, peu de temps après la prise de Salonique.

L'obligation où sont tous les musulmans de faire au moins une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mecque peut être rachetée par des aumônes proportionnées au rang et à la fortune des croyants. C'est pour payer leur dette de pèlerinage que les sultans ont élevé dans Constantinople ces mosquées qui font l'ornement de la ville. Le grand vizir Khayr-Eddin, constamment engagé dans des guerres qui ne lui laissèrent pas le loisir d'accomplir ce pieux devoir, fonda la mosquée de Nicée, conformément à cette sentence du *Coran* : « Celui qui élève une mosquée en l'honneur du Seigneur notre maître, Dieu lui élève une maison dans le Paradis. » L'édifice que nous décrivons a cela de remarquable qu'il doit être regardé, non comme une œuvre des artistes turcs, mais comme le dernier vestige des arts des Seldjoukides dans l'occident de l'Asie Mineure.

L'édifice est quadrangulaire; il a 26 mètres de long sur 12 m,74 de large[1]. En avant du temple, il existe un porche en marbre blanc composé, sur la façade, de trois arcades ogivales, portées par deux colonnes de granit rouge, et en retour de deux arcades que sépare une seule colonne d'une matière précieuse, connue généralement sous le nom de marbre grand antique. Il faut remarquer que cette substance n'est pas un marbre, puisqu'il n'entre pas dans sa composition un atome de calcaire, mais doit être plutôt rangée dans la classe des granits, puisqu'elle est composée de feldspath noir et blanc, disposé par grandes taches[2]. Deux fenêtres qui éclairent l'intérieur du portique sont ornées d'inscriptions coufiques, entourées d'un dessin très-compliqué et d'entrelacs d'un travail remarquable. Les deux colonnes de granit rouge de la façade sont ornées de chapiteaux dans le style arabe[3] et s'ajustent avec une porte très-ornée, disposée comme les portes des temples égyptiens[4]. Les deux arcades latérales sont formées par des barrières de marbre, découpées à jour avec une délicatesse extrême. Au-dessus de la porte, on lit cette inscription, dont les caractères sont gravés en relief, selon l'usage des musulmans :



Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce noble imaret a été bâti et consacré dans un esprit de piété sous le règne du grand prince Cheub-Eddin Mourad Ier, fils d'Ourkhan.... Khayr-Eddin, fils d'Ali Aldjindéré, que Dieu fasse miséricorde à tous deux, dans l'année sept cent quatre-vingt. Louange au Dieu unique.

[1] Planche XII, fig. 1.
[2] Planche XIII.
[3] Planche XII, fig. 2.
[4] Planche XII, fig. 3.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0076
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Je dois à l'obligeance de M. Reinaud la traduction de cette inscription, qui, comme toutes les inscriptions monumentales des Arabes, offre d'assez grandes difficultés. La date 780 correspond à l'an 1378 de J. C. Sur la porte du portique on lit cette autre inscription, tracée sur une seule ligne :

«Cette mosquée, asile des oulémas, a été bâtie par le vizir Khayr-Eddin-Pacha, l'an 775 (1373-1378).» La différence de ces deux dates indique sans doute l'époque de la fondation et l'époque de la consécration. Quant au mot imaret employé dans la première, il est usité chez les Arabes pour désigner indistinctement toute fondation pieuse. Chez les Turcs, il désigne un hospice public où les pauvres reçoivent chaque jour une distribution de vivres.

Les softas ou docteurs attachés à la mosquée assurent que le marbre de la porte, ainsi que les chapiteaux des colonnes, étaient peints et dorés; mais aujourd'hui il ne reste plus de trace de ces ornements. Le milieu du porche est surmonté d'une coupole ou lanterne, qui n'est là que pour donner de l'élégance à la fabrique, car elle n'est d'aucun usage. Quoique la façade soit tout en marbre blanc, les Turcs ont l'habitude de peindre des voussoirs alternativement blancs et noirs; j'ai cependant remarqué que le cintre d'une des deux petites arcades, qui a dans œuvre $3^{m},36$, est d'un seul morceau. L'intérieur de l'édifice, qui a $10^{m},72$ de large sur $14^{m},89$ de long, est éclairé par neuf fenêtres, et divisé en deux parties par un porche supportant une tribune sur laquelle s'appuie une partie de la coupole. Les colonnes du portique sont en granit gris. Les murs, qui ont $4^{m},73$ d'épaisseur, sont construits tout en marbre blanc.

Dans l'intérieur d'un de ces murs est pratiqué un escalier qui conduit au minaret. Au fond du sanctuaire se trouve la niche vers laquelle tout musulman doit se tourner en faisant sa prière, et qui indique la direction de la Mecque; c'est ce qu'on appelle le *Mirhab*. Près de là, à la droite de l'assistant, se trouve une chaire, dont la forme est la même dans toutes les mosquées musulmanes, et qui consiste en un escalier très-rapide, conduisant à une espèce de pavillon, où se place le mollah pour les instructions religieuses. Cette chaire porte le nom de *Minnber*. Le dessin que je reproduis ici [1], conforme pour la disposition générale à la chaire de la mosquée Verte, provient de la mosquée de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, à Constantinople. Le minnber de la mosquée Verte est en bois sculpté; mais, dans l'état de dégradation où il se trouve, je n'aurais pu reproduire les peintures pour donner une idée complète de cet ajustement. Le minaret est bâti en briques, et revêtu de faïences émaillées qui sont comme les derniers vestiges de cet art à Nicée. La colonne est composée de bandes horizontales ondulées, et alternativement bleues, vertes et rouges. C'est de la couleur de ces faïences, où le vert domine, qu'est venu le nom vulgaire du monument.

ÉGLISE GRECQUE.

Malgré tous les efforts des musulmans, ils ne parvinrent pas à anéantir la religion chrétienne dans la ville de Nicée. La nation grecque s'y est perpétuée fidèle à son culte, et entretient de ses offrandes l'unique église que les vainqueurs ombrageux leur aient laissée. Elle est située dans la partie méridionale du quartier grec, et, malgré les nombreuses réparations qu'elle a subies, il est facile de voir que sa construction remonte

[1] Voyez planche XI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0077
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

au-delà du XII^e^ siècle. La nef est couverte par une coupole qui était ornée de mosaïques, aujourd'hui en partie détruites; mais l'hémicycle du fond conserve encore toute sa décoration primitive. Dans la demi-coupole qui le couronne, on voit une figure de la Vierge portant l'enfant Jésus; de part et d'autre sont des anges revêtus d'un riche costume orné de pierreries et de perles, et qui portent un étendard sur lequel on lit :

ΑΓΙΟΣ ΑΓΙΟΣ ΑΓΙΟΣ.

Le premier vestibule ou *narthex* conserve aussi quelques tableaux de mosaïque. Au-dessus de la porte principale, on remarque une figure de la Vierge, les mains étendues, et vêtue d'un manteau bleu. Cette mosaïque est à fond d'or, et dans le champ du tableau on lit ces mots :

ΜΡ ΘΥ.

Μήτερ Θεοῦ.

Au-dessous de la figure, se trouve cette inscription :

ΚΕΒΟΗΘΗΤΩCΩΔΟΥΛΩΝΙΚΙΦΟΡΩΠΑΤΡΙΚΙΩΠΡΑΙΠΟCΙΤΩΒΕCΤΚΑΙΜΕΓΑΛΩΕΤΑΙΡΙΑΡΧΗ

Κύριε, βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Νικηφόρῳ, πατρικίῳ, πραιποσίτῳ βεστ(ιαρίῳ) καὶ μεγάλῳ ἑταιριαρχῇ.

Seigneur, secours ton serviteur Nicéphore, patrice, préposé au vestiaire, et grand étériarque.

On sait que la charge de *vestiarius,* qui correspond à celle du chambellan, était une des hautes fonctions de la cour de Byzance. La charge d'étériarque, qui s'exprime en latin par *comitum dux,* appartenait aussi à un des grands officiers du palais. Le nom de Nicéphore, inscrit sur la principale porte de l'église, est probablement celui du fondateur; mais on a négligé d'inscrire la date de la construction.

On remarque dans l'église de Nicée un sarcophage très-précieux en pierre spéculaire, et dont la face antérieure est décorée d'ornements dans le goût byzantin, d'une bonne exécution. Ce monument ne porte pas d'inscription. On peut supposer, d'après le caractère de la sculpture, qu'il remonte au IV^e^ siècle. En mettant des cierges allumés dans l'intérieur, la pierre laisse passer une lumière douce et uniforme, et les ornements se découpent en noir sur le fond qui est plus éclairé. Cette pierre se tirait de Galatie.

VOIE ROMAINE.

En sortant par la porte de Yeni-Cheher, et en suivant la rive méridionale du lac, on se trouve sur l'ancienne voie qui traversait toute l'Asie, et allait des côtes de la Propontide aux confins de la Syrie. Cette route franchissait le Sangarius sur le grand pont de Sabandja; elle passait par Pessinunte, et de là s'inclinait au sud pour aller gagner la Pisidie, en traversant la Cappadoce. C'est encore la voie la plus fréquentée par les caravanes qui viennent de Bagdad et de la Syrie; mais depuis longtemps on ne songe plus à l'entretenir ou à la réparer. L'état de dégradation où se trouvent les routes de l'empire ottoman est une des marques les plus évidentes de l'incurie et de l'imprévoyance de l'administration des provinces, qui se trouvent forcées de consommer sur place leurs produits, et ne peuvent tirer qu'à grands frais les denrées du dehors. C'est surtout en

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0078
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

voyant le soin que mettaient les anciens à ouvrir des communications faciles et directes entre tous les points de l'empire, que l'on peut juger du contraste entre les deux époques et de la déchéance où ce pays est tombé. Dès les premiers temps de la conquête, les Romains ouvrirent une voie de communication entre les villes d'Apamée et de Cius, places maritimes assez importantes de l'intérieur du pays. Elle fut réparée par Néron, qui fit trancher un rocher dont le prolongement interceptait la route. Ce rocher est connu des habitants sous le nom de Sari-Kaïa (la pierre jaune); c'est un calcaire jurassique jaunâtre à la surface, mais gris à l'intérieur. Il se présente en plusieurs mamelons, et appartient à l'un des contreforts des montagnes qui encaissent le lac.

La base des collines est composée de grès rouges, mais dans la partie supérieure on retrouve le calcaire jurassique avec ces roches abruptes qui surgissent du sol en formant des pitons aux flancs déchirés. Cette formation se continue pendant trois heures de route, jusqu'à un vallon environné de rochers qui s'avancent jusque dans le lac. C'est là que les travaux ont été le plus considérables.

Une inscription bilingue, tracée en grands caractères, atteste que ces travaux sont dus à l'empereur Néron, qui les fit faire la quatrième année de sa puissance tribunitienne, par conséquent l'an de J. C. 68 ou 69. Voici cette inscription :

NERO CLAUDIUS DIVI
[CLAUDIFILIVS]GERMANICICAESARISNEPOS
[TIBERICAESARISAVG]PRONEPOSDIVIAVGABNEPOSCAESAR
[AVGVSTVSGERMANICUSP]ON[TMAX]TRIB.POT.IIII[IMPERATORII]COSIII
[VIAMABAPAMEAADNICAE]A[MCOLLAPSA]MVETUSTATERESTITVTMVNIENDAM
CVRAVIT[PERCAIVMIVLIVM]AQVILAMPROC.SVVM

Nero Claudius, divi [Claudii filius,] Germanici Cæsaris nepos, [Tiberii Cæsaris Aug.] pronepos, divi Aug. abnepos, Cæsar [Augustus Germanicus, p]on[tifex max.,] trib(uniciæ) pot(estatis) IV, [imperator II,] consul III : [viam ab Apamea ad Nicæ]a[m collapsa]m vetustate restituit, muniendam curavit [per Caium Julium] Aquilam proc(uratorem) suum.

ΝΕΡΩΝΚΛΑΥΔΙ[ΟΣ]ΘΕΟΥΚΛΑΥΔΙΟΥΥΙΟΣΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ
ΚΑΙΣΑΡΟΣΥΙΩΝ[ΟΣ]ΤΙΒΕΡΙΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥ[ΕΓ]ΓΟΝΟΣ
ΘΕΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΑ[ΓΟΓΟΝΟΣ]ΚΑΙΣΑΡΣΕΒΑΣΤΟΣΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣΑΡΧΙΕΡΕΥΣ
ΜΕΓΙΣΤΟΣΔΙΜΑΡΧΙ[ΚΗΣΕΞΟΥ]ΣΙΑΣΤΟΔΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΤΟΒΥΓΑΤΟΣΤΟΓ
ΟΔΟΝΑΓΟΑΓΑΜΕ[ΙΑΣΓΡ]ΟΣΝΕΙΚΑΙΑΣΚΑΤΕΦΘΑΡΜΕΝΗΝΤΗΑΡΧΑΙΟΤΗ[ΤΙ]
ΑΓΟΚΑΘΕΣΤΗΣΕ[ΚΑΙΚΑΤΑΣ]ΚΕΥΑΣΘΗΝΑΙΓ(ΑΛΙΝ]ΓΡΟΣ[ΕΤΑ]ΚΣΕΝ[Δ]ΙΑ
ΓΑΙΟΥΙΟΥΛΙΟ[ΥΑΚΟΥΙΛΟΥ]ΤΟΥΙΔΙΟΥΕΓΙΤΡΟΓΟΥ

Νέρων Κλαύδι[ος], θεοῦ Κλαυδίου υἱός, Γερμανικοῦ Καίσαρος υἱων[ὸς], Τιβερίου Καίσαρος σεβαστοῦ [ἔγ]γονος, θεοῦ Σεβαστοῦ ἀ[πόγονος], Καίσαρ σεβαστὸς Γερμανικὸς, ἀρχιερεὺς μέγιστος, δημαρχι[κῆς ἐξου]σίας τὸ δ', αὐτοκράτωρ τὸ β', ὕπατος τὸ γ'· ὁδὸν ἀπὸ Ἀπαμε[ίας πρ]ὸς Νείκαιαν, κατερφθαρμένην τῇ ἀρχαιότη[τι], ἀποκατέστησε [καὶ κατασ]κευασθῆναι π[άλιν] προσ[έτα]ξεν διὰ Γαΐου Ἰουλίου [Ἀκουίλου] τοῦ ἰδίου ἐπιτρόπου.

Néron Claude, fils du divin Claude, petit-fils de Germanicus César, arrière-petit-fils de Tibère César Auguste, arrière-petit-fils du divin César Auguste, César Auguste Germanicus, grand pontife, la quatrième année de sa puissance tribunitienne, empereur pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois, a fait réparer la route de Nicée à Apamée, détruite par le temps, par [les soins de] Caïus Julius Aquila, procurateur impérial.

Les caractères des premières lignes sont plus grands que ceux des lignes suivantes. Le rocher a été à peine aplani pour tracer les lettres. Une minime partie de l'inscription grecque a disparu sous une couche de sédiment calcaire, amoncelé par un suintement qui s'est formé dans les fissures de la roche. L'inscription a environ $1^{m},80$ de longueur sur 1^{m} de hauteur. Elle est généralement d'une lecture facile. En lisant ces deux inscrip-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0079
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tions, si claires et si faciles à restituer l'une par l'autre, on sent un vif regret que cet usage n'ait pas été constamment suivi par les Romains et par les Grecs dans les pays où l'on parlait une langue barbare. Nous n'en serions pas réduits aujourd'hui à des conjectures sur un grand nombre de monuments dont les inscriptions sont encore pour nous une lettre morte.

Cette inscription a été publiée pour la première fois en 1826 par le comte Vidua, et commentée par M. Letronne[1]. La copie que j'en ai faite en 1834 est d'accord avec le texte déjà publié, sauf une très-petite différence.

On lit encore très-bien les mots [NERO C] de la première ligne, qui sont indiqués comme des restitutions. Quant à l'année de l'empire qui est indiquée dans l'inscription de Vidua, TO $\overline{E}$, la cinquième, M. Letronne propose de corriger TO $\overline{B}$, la seconde.

J'ai aussi dans ma copie le chiffre E, mais il est si facile de confondre les lettres B et E dans une inscription tracée sans beaucoup de soin, qu'il vaut mieux s'en rapporter aux dates historiques.

La troisième année du consulat de Néron, la quatrième de sa puissance tribunitienne, et, par conséquent, la seconde de son empire, concorde avec l'an DCCCXI de Rome et l'an 58 de J. C. Selon la remarque de M. Letronne, la réparation des routes et l'entretien des chemins étaient un des faits dont les empereurs tenaient le plus à honorer leur règne; aussi, toutes les fois que la nature des lieux leur permettait de conserver un souvenir durable de pareils travaux, ils avaient soin de faire placer quelque monument qui les rappelât à la postérité.

On lit près de Beyrout en Syrie (Colonia Julia Felix Berytus) une inscription taillée dans le roc près du fleuve Lycus (Nahr-el-Kelp) qui a beaucoup d'analogie avec l'inscription de Nicée.

Je la rapporte avec son orthographe défectueuse.

IMPCAESMAVRELIVS
ANTONINVSPIVSFELIXAVGVSTVS
PARTMAXBRITMAXGERMMAXIMVS
PONTIFEXMAXIMUS
MONTIBVSINMINENTIBVS
LICOFLVMINICAESISVIMDELATAVIT
PERI[VLIVM? PROCURATOREM]
ANTONINIANVMSVVM

L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, heureux, auguste [vainqueur des] Parthes, des Bretons et des Germains, grand pontife, ayant fait couper les montagnes qui dominaient le fleuve Lycus, a élargi la route (VIM probablement pour VIAM) par les soins de [Julius?..... procurateur] d'Antonin.

Cette inscription est gravée sur un cartouche de 1^{m}, 80 de longueur sur environ 0^{m}, 90 de hauteur, et non loin de ces curieux bas-reliefs de style persique qui ont été souvent mentionnés par les voyageurs.

[1] *Journal des Savants*, 1827.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0080
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0081

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE IV.

PONT CONSTRUIT PAR JUSTINIEN SUR LE SANGARIUS.

L'empereur Justinien, pour faciliter les communications d'un bout à l'autre de l'empire, songea particulièrement, dans les travaux qu'il entreprit, à établir de grandes routes et à restaurer celles qui existaient déjà. La plus importante était celle qui conduisait de Constantinople aux confins de la Syrie en traversant la Phrygie et la Cappadoce. Cette route était coupée, à peu de distance de la ville de Sophon, par le fleuve Sangarius qui, dans cet endroit, coule directement vers le nord pour aller se jeter dans le Pont-Euxin. De vastes marais, formés par les débordements du fleuve et par un lac qui a son écoulement dans le Sangarius, rendent ces districts presque impraticables pendant une partie de l'année. Aussi l'empereur fit-il faire de grands travaux qui existent encore, et qui, s'ils étaient plus connus, ne seraient pas moins vantés que les célèbres monuments élevés sur les voies romaines dans les autres parties de l'empire. En examinant le terrain qui sépare Nicomédie de Sabandja (l'ancienne Sophon, la Melanghia des écrivains byzantins), on voit qu'il est composé de cailloux roulés et de sable d'alluvion. Il s'exhausse peu au-dessus du niveau de la mer, et il est probable qu'à une époque géologique assez reculée le bassin du lac était beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais du temps des Romains son pourtour était peu différent de ce qu'il est aujourd'hui, puisque du côté de l'est on reconnaît un pont à une seule arche, élevé sur un petit canal d'écoulement qui va se jeter dans le Sangarius. Plusieurs écrivains ont cherché à résoudre la question de savoir si le lac dont parle Pline le Jeune dans ses lettres à Trajan, était celui de Nicée ou celui de Sabandja. M. de Hammer, dans une dissertation sur ce sujet [1], cherche à prouver qu'il est question de ce dernier. Il est vrai qu'en profitant de la rivière d'écoulement, et en joignant le lac avec le golfe de Nicomédie, on pourrait dans tous les temps faire communiquer Nicomédie avec la mer Noire sans traverser le passage dangereux du Bosphore; mais le projet de Pline n'était pas conçu de la sorte: il voulait seulement joindre avec la mer, par le moyen d'une rivière, un grand lac qu'il désigne seulement par ces mots, *amplissimus lacus*, expression qui peut difficilement s'appliquer au lac de Sabandja qui n'a qu'une lieue de diamètre. En supposant que le projet ait été relatif au lac Ascanius, on en conçoit toute l'importance, puisque la grande ville de Nicée devenait un port de mer. Du côté de l'est, le lac de Sabandja n'est éloigné que d'une lieue du Sangarius; les denrées pouvaient être portées du lac de Sabandja dans le fleuve et de là dans le Pont-Euxin, sans faire des dépenses aussi énormes que celles qu'aurait exigées un canal de six lieues de long. Le vague qui existe dans les expressions de Pline jette beaucoup d'obscurité sur cette question, sur laquelle les savants seront encore longtemps divisés.

Du côté de Sabandja, les bords du lac forment une plage sablonneuse, mais au nord et au sud ils sont encaissés par deux chaînes de collines qui s'avancent jusqu'au bord de l'eau. Après avoir longé le lac, en suivant un chemin très-resserré entre les eaux et les montagnes, on arrive, au bout d'une demi-lieue, dans la grande vallée où coule le Sangarius. Un grand pont de huit arches, et de quatre cent vingt-neuf mètres de longueur, est jeté sur les marais et sur le fleuve. L'ouverture des grandes arches est de 23 mètres; la largeur des piles est de 6^{m},50; à chaque extrémité du pont sont d'autres petites arcades sous lesquelles l'eau ne passe pas, mais qui deviendraient utiles en cas d'inondation. La solitude complète de ces lieux sauvages augmente encore l'impression que produit ce monument, dont la solidité a résisté aux efforts des eaux. Il est bâti en grands blocs de pierre calcaire; les arches sont des portions de cercle, et l'extrados de leurs voûtes étant partout au même niveau, le pont est parfaitement horizontal, et la route ne suit pas une ligne ascensionnelle comme dans la plupart des ponts romains [2], et dans d'autres monuments de ce genre beaucoup plus modernes. En amont du fleuve, les piles sont demi-circulaires, et la ligne du parapet forme ainsi au-dessus de chacune d'elles une espèce d'exèdre où pouvaient se retirer les piétons dans un moment d'encombrement.

(1) Reise nach Brussa, p. 130.

(2) Voyez planche IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0082
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

A l'extrémité occidentale du pont, s'élève une porte cintrée [1] de 6 mètres d'ouverture et de 10m,37 de hauteur. On ne voit pas de traces de clôture. Dans un des piliers il existe un escalier tournant, encore parfaitement conservé, et dont l'hélice forme l'appareil connu sous le nom de vis de Saint-Gilles, c'est-à-dire que chacune des marches est appareillée de telle sorte que son intrados forme le voussoir d'une voûte. On a longtemps attribué aux constructeurs du moyen âge l'invention de ce genre d'escalier que nous retrouvons ici pratiqué dans le sixième siècle. L'appareil de la porte est solide, mais grossièrement exécuté; ce sont de grands blocs de pierre calcaire assemblés sans ciment.

A l'extrémité orientale du pont on remarque des constructions attenantes au monument, et qui paraissent d'une époque un peu plus récente; elles forment quelques salles voûtées qui servaient sans doute de maison de station (*mansio*) aux marchands et aux voyageurs, et où les courriers du gouvernement devaient trouver des chevaux et des vivres. Il y avait aussi des chars conduits par des carpentarii [2].

L'extrémité orientale du pont va s'appliquer directement contre une montagne qui fait partie de la rive droite du fleuve, et la route tourne à angle droit pour se diriger au nord vers le royaume de Pont, et au sud vers la Phrygie. Une grande niche de 6m,33 de large, avec des portes latérales [3] qui existent encore, formait sans doute une grande salle voûtée qui offrait un abri aux voyageurs. Il n'est pas probable qu'à aucune époque cette partie de l'édifice ait jamais reçu d'autre décoration. C'est une architecture toute militaire, dont la solidité était le premier mérite.

PLANCHES V ET VI.

PLAN DE NICÉE LEVÉ AU QUATRE-MILLIÈME.

Mon but principal en visitant les ruines de Nicée fut de lever un plan de la ville assez détaillé pour qu'on pût bien suivre les opérations des siéges et comprendre tout ce que les historiens nous rapportent de cette ville célèbre. Mais de mémoire d'homme une pareille opération n'avait été faite; aussi les autorités commencèrent-elles à s'inquiéter quand je préparai mes premières opérations. Heureusement les difficultés ne furent pas sérieuses, et moyennant quelques cadeaux je trouvai tout le monde disposé à me seconder. La ville moderne d'Isnik n'occupant que le centre de l'ancienne Nicée, il me fut très-facile de circuler librement autour des murailles et de poser des jalons sur les principaux points. J'observai que les murs depuis la porte de Lefké jusqu'à l'angle sud-est forment une ligne droite non interrompue; cette ligne me servit de base; je chaînai en détail toute la longueur, et j'en déterminai la direction à la boussole. Les deux extrémités de ma base étant bien établies, je déterminerai un triangle dont le sommet s'appuyait sur le sommet de l'angle rentrant au sud-ouest; j'obtins ainsi une double base qui me permit de faire une triangulation sur chacun des angles de la ville, et comme vérification je chaînai tout le pourtour des murailles pour en avoir le périmètre exact. Les différents édifices intérieurs ont été placés ensuite par le moyen de triangles et orientés à la boussole. J'ai déterminé, en cheminant à la boussole, les principales rues de la ville moderne, mais je n'ai pas cru devoir relever toutes les clôtures de jardins faites en pierre sèche et essentiellement variables. En effet, à un second voyage que je fis à Nicée en 1839, quand ce plan était déjà gravé, je vis près de la porte de Lefké une vaste plantation de mûriers entourée de murs qui n'existaient pas lors de mon premier voyage, tandis que le kiosque du Mutsellim, que j'avais vu en 1833 dans un jardin très-bien entretenu, était abandonné à cause du mauvais air. Les terrains qui entourent la ville sont, surtout au côté nord, très-marécageux et coupés par des canaux d'irrigation dont le relèvement eût exigé beaucoup de temps et qui n'auraient rien ajouté à l'intérêt du livre.

PLANCHE VII.

PLAN ET VUE DE LA PORTE DE YENI-CHEHER.

Cette vue est prise du haut des murs de l'Agger. Les bases des tours sont faites avec des blocs de marbre blanc et des débris de colonnes; la porte actuelle, avec son cintre en décharge au-dessus de la voûte, porte tous les caractères de l'époque byzantine, et ne doit pas être regardée comme faisant partie du monument élevé par Claude II. Les deux piliers carrés qui forment une espèce d'aula dans l'intérieur des murailles, du côté de la ville, supportaient l'inscription publiée plus haut.

PLANCHE VIII.

PORTE DE LEFKÉ. ÉTAT ACTUEL.

La route la plus fréquentée par les caravanes n'est pas celle qui conduit directement de Nicée à Nicomédie; les marchands préfèrent remonter le Sangarius jusqu'à Gheivéh, et revenir ensuite vers l'ouest par la grande vallée de Nicée. Aussi est-ce par la porte de Lefké que se fait le plus grand mouvement. Cette vue représente l'entrée d'une

[1] Voyez planche IV.

[2] Page 22, Code Théodosien; Procope II, de Bello Persico.

[3] Voyez planche IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0083
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

caravane au moment où les marchands déchargent les chameaux, et où les chameliers vont préparer leur repas du soir. Le petit château d'eau placé à droite fait partie de l'aqueduc réparé par Justinien. Les deux grandes tours et l'enceinte intérieure, ouvrage des empereurs grecs, ne remontent pas plus haut que le huitième ou neuvième siècle. La seconde arcade est la porte de ville élevée par l'empereur Hadrien, et enfin la troisième fait partie du mur de l'Agger. Cette ville, jadis si bien gardée, n'a plus aujourd'hui ni troupes ni vedettes; peu à peu sa population se disperse, et peut-être un jour viendra où les murs de Nicée, comme ceux de Hiérapolis et d'Anazarba, ne renfermeront plus que des terrains incultes et déserts.

PLANCHE IX.

PORTE DE LEFKÉ. ANCIEN ÉTAT.

Ce monument, enclavé dans les murailles modernes, est aujourd'hui enterré jusqu'à la moitié de la hauteur de l'imposte, mais les deux petites portes latérales étant vides, il est facile d'avoir la hauteur totale des pieds droits. L'inscription placée dans l'architrave détermine l'époque de sa construction, qui remonte à l'empereur Hadrien; mais la forme écrasée de l'arc principal lui donne beaucoup de rapports avec le monument connu sous le nom d'arc de Galien à Rome. Les deux portes latérales, fermées dans leur partie supérieure par une architrave, donnent un caractère particulier à cet édifice, dont l'ensemble est d'un goût médiocre.

Figure 1re. Plan. La partie droite est le plan au niveau du sol, et la partie gauche le plan au niveau des niches.

Figure 2. Élévation. La partie supérieure du monument étant aujourd'hui occupée par une maçonnerie byzantine, il n'a pas été possible de reconnaître les dispositions de l'attique.

Figure 3. Détail de l'ordre.

Figure 4. Détail du pilastre de l'imposte. L'archivolte architravée se retournant à angle droit sur le pilastre de l'imposte est un caractère de l'architecture du temps d'Hadrien, qui a été imité dans les temps postérieurs, mais qui n'est pas d'un goût très-pur.

PLANCHE X.

FORTIFICATIONS DE LA VILLE.

Cette planche présente la coupe sur le rempart de Nicée tel qu'il existe aujourd'hui. On remarque encore partout l'évidement du fossé qui est occupé par des plantations de mûriers. Les tours de l'Agger sont généralement en mauvais état; cette construction n'est pas faite avec autant de soin que celle du rempart. C'est d'ailleurs l'Agger qui a supporté les premiers efforts des assaillants; ses tours sont massives. La grande tour est celle qui appartient à la partie orientale du rempart et qui a été ouverte vers 1828. La coupe et le plan font voir la disposition de l'intérieur et de l'escalier qui conduisait sur la plate-forme. Des fragments de peinture représentant des prêtres ou des saints ont été copiés dans la tour. Le plan que l'on remarque au milieu de la planche est celui de la porte de Constantinople (Stamboul Kapou-sou), qui ne diffère en rien de la porte de Lefké.

PLANCHE XI.

CHAIRE A PRÈCHER DANS LES MOSQUÉES DES SUNNI.

La forme particulière de la chaire à prêcher que l'on remarque dans les mosquées des Sunni n'a pas été adoptée par leurs antagonistes les Chiites de la secte d'Ali. Les mosquées de ces derniers ne sont ornées que de tapis; celles des *Sunni,* au contraire, renferment une foule de meubles qui contribuent à l'ornement du temple. Dans les premiers temps de l'islamisme cette forme pyramidale du minnber était déjà adoptée par les Sunni; mais il n'y a aucune tradition qui apprenne pourquoi cette forme a prévalu sur toutes les autres. La loi des Turcs leur défendant toute représentation d'hommes et d'animaux, ils ont dû chercher dans la représentation des fleurs, des ajustements pour embellir leurs ouvrages d'art.

PLANCHE XII.

PLAN ET DÉTAILS DE LA MOSQUÉE VERTE.

Figure 1re. Plan de la mosquée.

Figure 2. Plan et élévation du chapiteau du portique. Ce chapiteau, d'un style particulier, et différent de ceux qui sont employés dans les mosquées de Constantinople, se compose d'une partie cylindrique évidée par seize niches triangulaires et soutenue par seize feuilles doubles qui viennent s'amortir sur l'astragale. Cette forme n'a pas été souvent usitée et a quelque chose d'égyptien. Le couronnement du chapiteau est un abaque carré dont les angles

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0084
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sont évidés en forme de conques. Les deux colonnes du portique sont attenantes à une porte en marbre dont l'ornementation est basée sur l'intersection de plusieurs octogones.

Figure 4. L'étoile intérieure est la projection de la niche qui forme la première ligne d'ornement; les prolongements du côté de l'étoile engendrent les coques qui forment la seconde ligne. Les ornements de cette porte, que la blancheur du marbre rend un peu confus, étaient rehaussés par de la dorure et de la couleur qui faisaient ressortir les différents membres des moulures.

Figure 5. Plan et élévation du chapiteau intérieur. Ce chapiteau est construit d'après le même principe que celui du portique, mais il offre moins d'élégance et d'originalité.

Figure 6. Détails de l'imposte.

Figure 7. Détails d'un fleuron qui forme le couronnement de la façade.

PLANCHE XIII.

ÉLÉVATION DE LA MOSQUÉE.

PLANCHE XIV.

DÉTAILS DE LA MOSQUÉE VERTE.

Figure 1re. Couronnement d'une des fenêtres sous le porche.

Figures 2 et 3. Ajustements des parties supérieures de tombeaux près de la mosquée.

Figure 4. Ornement de la partie supérieure de la barrière de marbre.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0085

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

BROUSSA.

Pour suppléer au silence de l'histoire, Broussa ne peut offrir, comme les autres villes de l'Asie Mineure, les vestiges de ses monuments qui attestent sa splendeur passée. Les écrivains anciens l'ont toujours regardée comme une place de peu d'importance, et ils n'ont pas pris soin de nous instruire de ses destinées pendant la longue période qui suivit l'établissement des Romains en Orient, jusqu'au moment où l'empire de Constantinople, menacé par les Osmanlis, transporta en Asie sa ligne de défense, et fit de la ville de Broussa un des points stratégiques des plus importants de la contrée. Aussi est-il difficile, pour ceux qui veulent s'occuper des antiquités de cette ville, de ne pas suivre en tout point les errements de leurs devanciers, en se bornant à citer le petit nombre de textes qui nous sont restés.

Les longues guerres qui eurent lieu entre les rois de Bithynie et ceux de Pergame; l'invasion des Gaulois, qui, après avoir servi d'auxiliaires à Nicomède contre ces princes, transportèrent le centre de leurs expéditions dans la Phrygie; la lutte acharnée de la république romaine contre les rois de Pont : tous ces événements mémorables se sont passés loin des champs de Pruse, qui resta oubliée en suivant la fortune des villes plus importantes. Lorsque Annibal, vaincu et fugitif, crut trouver en Asie un refuge contre la haine des Romains, il visita plusieurs princes de cette contrée, et, ne perdant pas de vue les éternels ennemis de Carthage, qu'il avait déjà devinés comme les envahisseurs du monde, il organisa chez les princes asiatiques des moyens de défense qui restèrent sans résultats. A la cour de Tigrane, il conçut et effectua le projet de fonder et de fortifier sur le bord de l'Araxe la ville d'Artaxata; si, en effet, la fondation de Pruse est due au conseil que donna ce général à Prusias, roi de Bithynie[1], ce serait encore une preuve de son génie militaire, qui prévit que tôt ou tard la position de Broussa deviendrait la clef de la Bithynie; et encore aujourd'hui tout ennemi venant du sud aura conquis l'Anatolie, et portera échec à Constantinople, quand il aura occupé la vallée du Sangarius, et assis son quartier général sur le penchant de l'Olympe. Aussi lorsque les princes Osmanlis vinrent attaquer l'empire byzantin, ils ne regardèrent leur victoire comme décisive que lorsqu'ils eurent planté l'étendard de Mahomet sur les coupoles des

[1] Plinii naturalis Hist. V, 32.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0086
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

églises de Broussa. La chute de Nicée et celle de Nicomédie suivirent de près la conquête de cette ville.

Les rois de Bithynie, en établissant leur domination, donnèrent tous leurs soins à rassembler dans les villes la population mélangée répandue dans leur empire. Les princes du nom de Prusias fondèrent plusieurs villes, auxquelles ils donnèrent leur nom : l'une au bord de l'Hippius, surnommée *Prusa ad Hippium,* dont on retrouve les ruines aux environs de la ville d'Ouscouby; l'autre, dite *Prusa ad mare,* au bord de la mer, fut fondée sur l'emplacement de l'ancienne Cius, détruite par Prusias; et enfin, celle que nous décrivons, bâtie sur le penchant de l'Olympe mysien, prit le surnom de *Prusa ad Olympum.* Suivant Strabon, cette dernière aurait été fondée par Prusias Ier, contemporain de Crésus [1], ce qui ne s'accorde pas avec l'assertion de Dion Chrysostome, qui la regarde comme une ville d'une construction assez récente [2]. La position de l'ancienne ville occupait l'emplacement de la partie appelée aujourd'hui le Château (τὸ καστρὸ), et qui est encore entourée de murs.

Aussi, les historiens anciens sont-ils d'accord pour la regarder comme une petite ville [3]. Sous les empereurs romains, elle fut toujours soumise à la juridiction de Nicée et de Nicomédie. Prise et saccagée plusieurs fois, elle dut à son heureuse position de toujours se relever de ses ruines. Sous les empereurs grecs, elle était devenue l'entrepôt commercial entre Constantinople et les villes de l'intérieur, et son commerce y attirait un grand nombre d'étrangers. C'est alors qu'elle commença à s'accroître. Les églises et les monastères peuplèrent les environs; les versants boisés de l'Olympe attirèrent un grand nombre d'anachorètes, dont la réputation se répandit bientôt au delà du Bosphore; mais ce qui contribua surtout à faire de cette ville un séjour de prédilection pour les patriciens de Byzance, ce fut l'excellence des sources thermales, où les membres de la famille impériale allèrent souvent demander la santé. Dans le petit nombre des documents relatifs à l'époque romaine qui nous sont parvenus, nous apprenons qu'après la défaite de Mithridate par Lucullus à Cyzique, Pruse fut assiégée et prise par Triarius. Les nombreux incendies et les reconstructions successives d'une ville qui s'est considérablement accrue dans les temps modernes, ont complétement détruit les monuments qui pourraient jeter quelque lumière sur la période romaine. On voit çà et là dans les murailles de Broussa des fragments d'architecture mutilés et des débris d'inscriptions, qui sont là seulement pour attester que dans l'antiquité Pruse a été, comme les autres villes, ornée de monuments de marbre; mais on ne saurait trouver l'emplacement même d'un seul édifice qui remonte au règne des empereurs. Les tombeaux qui couvrent à une grande distance les abords de certaines villes, et qui se présentent soit en constructions au-dessus du sol, soit en excavations plus ou moins étendues dans le flanc des montagnes; tout cela manque aux environs de Broussa. La nature seule y est restée incomparablement belle, et les éternelles forêts de l'Olympe couvrent de leur ombrage une terre qui paraît vierge aux yeux de l'observateur.

Peu de temps après l'apparition en Asie Mineure de la race ottomane, les princes Seldjoukides regardèrent Brousse comme le but où devaient tendre toutes leurs conquêtes. Seifed-Devlet, prince de la famille d'Hamadan, assiégea cette ville en 336 de l'hégire (924 de J. C.), la prit par capitulation et la fit démanteler [4], et non pas raser, comme le disent quelques

[1] Strabon, liv. XII, p. 564.
[2] Orat. XLIII, p. 585.
[3] Theophanes Lutelii, p. 297.
[4] Μικρὰ πόλις, Steph. Byzant. Verbo Προῦσα.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0087
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

historiens, car plusieurs tours et une grande partie des murs portent le caractère d'une époque antérieure. Théodore Lascaris, pour faire la guerre aux Latins, se lia avec le sultan d'Iconium et s'empara de Broussa, qui fut assiégée en vain par les Latins, et resta entre les mains des Grecs jusqu'à la paix (1214). Elle fut reprise plus tard par Andronic, qui punit les habitants de la faiblesse qu'ils avaient montrée dans leur défense contre les musulmans; il livra la ville au pillage, en fit périr ou exiler les principaux citoyens, et, par ces moyens violents, se maintint à Broussa jusqu'à ce qu'il eut reconquis son empire sur les Latins. Néanmoins, les musulmans ne perdaient pas de vue une si riche conquête, et, à la fin du XIII^e^ siècle, les armées ottomanes, sous la conduite d'Orthogrul, revinrent en force pour s'emparer de la Bithynie.

Orthogrul, en mourant, laissa le gouvernement entre les mains de son fils Osman, qui poussa avec vigueur le siége de la ville. Deux de ses généraux, Ak-Timour et Balaban, reçurent l'ordre[1] d'élever deux forts dans la plaine pour intercepter les communications de la place avec la mer. Ak-Timour établit le sien du côté des bains, c'est-à-dire vers l'ouest; Balaban occupa les bords de la rivière Niloufer, qui coule dans la plaine. Un village qui fut fondé aux environs porte encore le nom de Balabandjik. Pendant plusieurs années, les musulmans se bornèrent à faire un blocus peu rigoureux, jusqu'à ce qu'enfin Osman, devenant vieux, résolut de diriger toutes ses forces contre Broussa. Resserrant la ligne de blocus, il établit son camp du côté de l'est, vers l'endroit appelé Bounarbachi (tête de la source). C'était déjà sur ce point que Karaman, prince d'Iconium, avait assiégé Broussa, en cherchant à détourner la source pour miner les murailles. Mais déçu dans ses projets, il se contenta de saccager et d'incendier les faubourgs. Le commandant de la ville se préparait à résister aux troupes d'Osman, lorsqu'il fut forcé de capituler, d'après des ordres envoyés par l'empereur Andronic, et, moyennant trente mille pièces d'or, les habitants reçurent un sauf-conduit pour se rendre à Ghio.

Osman ne jouit pas du fruit de sa victoire, il mourut en apprenant l'entrée de son fils Orcan dans les murs de Broussa, en 1326. Le corps du chef de la dynastie des Osmanlis fut déposé dans l'ancienne chapelle du château de Broussa, où l'on a conservé jusqu'à nos jours le tambour et le chapelet dont le sultan Ala-Eddin lui avait fait présent en lui donnant l'investiture de la principauté de Karadja-Hissar.

Ce monument, qui subsiste encore, est appelé par les Turcs *Daoud-Monastir* (Monastère de David); il ne remonte pas au delà de la dernière période de l'empire byzantin. L'église se compose d'une nef avec deux bas côtés; au centre s'élève une coupole, soutenue par quatre colonnes de marbre gris. Il n'y a rien dans cet intérieur qui mérite de fixer l'attention de l'artiste. Toute la décoration consiste en revêtements de marbre gris veiné, séparés par des filets en denticules; le sommet de l'abside, demi-circulaire, est éclairé par trois fenêtres, divisées chacune par des meneaux de marbre, formant de petites colonnes dont les chapiteaux portent des croix. On entre par une porte latérale : car le narthex de l'église a été converti en salle sépulcrale renfermant les tombeaux de princes et princesses aujourd'hui inconnus. Le grand incendie qui a détruit une partie de la ville de Broussa a fort endommagé ce monument; la coupole s'est écroulée, et a été réparée depuis; mais aucune des inscriptions qui faisaient reconnaître ces tombeaux n'a été conservée. Il y a une chapelle attenante au monastère, qui renferme aussi les sépultures de plusieurs personnages; elle a 8^m^, 30 de largeur, et est divisée en huit parties par huit niches demi-circulaires, qui sont séparées par une couple

[1] Hammer. Histoire de l'Empire ottoman, I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0088
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de colonnettes adossées à la muraille. Cette chapelle est recouverte par une coupole.

Orcan, une fois maître du trône et vainqueur des Grecs, songea à les chasser définitivement de l'Asie Mineure. C'est alors qu'il entreprit la campagne contre Nicée et Nicomédie. La première pensée du sultan, dont le zèle religieux s'accroissait en proportion de ses victoires, fut d'élever des mosquées et de créer des fondations pieuses. Ses généraux suivirent son exemple, et Lalachin, le principal d'entre eux, consacra toute sa part du butin à fonder un médrécé, qui fut appelé *Lalachiniéh*. Broussa, déclarée capitale du royaume des Osmanlis, reçut dans ses murs les dépouilles mortelles des plus célèbres émirs. A la mort du sultan, son corps fut déposé dans la chapelle funèbre où reposait son père.

Mourad, successeur d'Orcan, se montra aussi zélé que ses prédécesseurs à élever des monuments publics. Les Grecs, qui avaient quelques connaissances dans l'art de bâtir, étaient employés aux nouvelles constructions, et déjà les principes de l'architecture byzantine étaient adoptés par les souverains turcs pour leurs temples. La plupart des églises étaient converties en mosquées, sans autres changements que de placer dans la direction de la Mecque le mihrab, en face duquel se prosternent les musulmans. Comme l'usage général des Byzantins était d'orienter sur Jérusalem l'axe de leurs églises, il s'ensuit que les Turcs n'avaient à changer que d'un angle de vingt ou vingt-cinq degrés le point que regardent les croyants pour avoir la face tournée vers la Mecque.

Le législateur des Arabes, qui a déterminé avec tant de soin tout ce qui est relatif à la loi religieuse, et même à la loi civile, n'a rien dit sur la forme des lieux de prière; aussi, à mesure que la religion de Mahomet se répand dans le monde ancien, voyons-nous la forme des temples changer et se modifier, pour ainsi dire, sur les édifices religieux des peuples conquis. Les grandes mosquées du Caire, composées d'une série de portiques et de grandes enceintes ouvertes sur une cour, rappellent, en quelque sorte, ces propylées des temples égyptiens, dans lesquels une salle entourée de colonnes précédait le sécos ou lieu sacré. Le temple de la Mecque offre une disposition à peu près semblable. Plus tard, les mosquées sont de grandes salles couvertes qui recevaient leur jour intérieur par une sorte d'hypèthre ou d'atrium ouvert. C'est ce que l'on remarque à certaines mosquées bâties par les sultans seldjoukides. Plus tard encore, le lieu de prière fut couvert par deux coupoles qui faisaient déjà comprendre l'influence de l'architecture byzantine. Ce n'est qu'après la prise de Constantinople que toutes les mosquées, sans exception, furent copiées sur le modèle de Sainte-Sophie, et c'est un type dont on ne s'écarte plus.

Les princes osmanlis construisirent sur la colline qui domine la plaine un vaste palais dont les ruines subsistent encore. Ce fut le sultan Mourad qui fit planter les magnifiques jardins dont il reste quelques vestiges, et auxquels il a laissé son nom, quoique ses successeurs aient contribué à les embellir et à les augmenter. Ils sont situés dans la partie occidentale de la ville, et renfermaient une mosquée qui porte encore le nom de Mourad. Les historiens ottomans nous ont laissé les descriptions les plus brillantes de cette résidence impériale. C'est là que furent célébrées les noces de Bayazid-Ilderim, fils de Mourad, avec la fille du prince de Kermian. Tous les princes musulmans de l'Asie Mineure avaient envoyé des ambassadeurs qui apportèrent à la jeune épouse les plus somptueux présents, des chevaux, des châles et des bijoux [1]. Un renégat grec, qui avait en partage le gouvernement de la ville d'Édrenos, envoya cent jeunes esclaves des deux

[1] Hammer. Histoire de l'Empire ottoman, Tome I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0089
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sexes, choisis parmi les plus beaux de la nation grecque. Ils étaient partagés en groupes qui marchaient de dix en dix; les uns portaient des plateaux remplis de ducats, les autres des aiguières d'or, des vases à parfums, et toutes sortes de bijoux. La princesse apportait en dot à Bayazid les clefs de plusieurs petites places, qui, par leur réunion, mirent peu à peu entre les mains du sultan la possession de tout le territoire.

Bayazid, qui fut appelé Ilderim (la foudre), fit entourer la ville de Broussa de nouvelles fortifications. Mais la suite de son règne fut loin d'être d'accord avec ses brillants débuts. Après la défaite de ce prince, à la bataille d'Angora, en 1402, Broussa fut envahie par les troupes de Timour; les écoles et les mosquées furent saccagées; et lorsque les généraux eurent partagé les trésors qu'ils avaient trouvés dans la ville, ils la livrèrent aux flammes. Elle fut de nouveau ruinée par Isa-Bey, prince de Tokat, et rétablie par Mahomet I^er^. Les fils de Bayazid se disputèrent à leur tour la possession de cette capitale. Soliman, l'un d'eux, s'en empara par ruse; mais le sultan Mahomet la reprit bientôt.

Broussa fut encore exposée aux attaques de Karaman, sultan d'Iconium, qui la prit et la pilla en 1413; il fit déterrer les os de Bayazid, pour se venger de ce que ce prince avait fait couper la tête à son père. Ce siége désastreux fut le dernier que Broussa eut à souffrir; mais les incendies qui y éclatèrent à plusieurs époques, et notamment le grand désastre qui ravagea les vingt-cinq régions de la ville en 1490, ainsi qu'un incendie non moins considérable qui eut lieu en 1804, et qui n'épargna ni les mosquées ni les tombeaux des sultans, ont été aussi funestes à Broussa que plusieurs siéges consécutifs.

Les sultans successeurs de Bayazid la réparèrent, et bientôt sa splendeur égala celle des plus belles villes de l'Orient. Tous les mollahs, les derviches et les khodjas, célèbres par leur science ou leur piété, accoururent en foule des confins de l'empire d'Orient, pour fixer leur résidence dans les riantes vallées de l'Olympe. L'un d'eux, natif de la ville de Khoïe, en Perse, vivait dans une des parties les plus reculées de la montagne; il avait apprivoisé des cerfs, ce qui lui avait valu le surnom de *Keyik-Baba*, le Père des cerfs. Il se rendit un jour au camp d'Osman, monté sur un de ces animaux, et portant sur l'épaule une branche de platane qu'il planta dans la terre, et qui devint un arbre magnifique. Ce platane fut brûlé dans l'incendie de 1804.

L'état florissant de Broussa commença à décliner lorsque les princes osmanlis transportèrent en Europe la capitale de leur empire; mais ils conservèrent toujours à cette ville une certaine affection mêlée de souvenirs religieux, et, dans les premiers temps, tous les grands hommes, tous les membres de la famille impériale, et les sultans eux-mêmes, choisissaient son territoire pour le lieu de leur sépulture. Lorsque Mourad mourut assassiné à la bataille de Kossova, en 1389, il donna l'ordre de transporter son corps à Broussa, et de le déposer dans la mosquée qu'il avait fait bâtir. On voit encore aujourd'hui en ce lieu l'humble sépulture d'un des plus illustres sultans, et les mollahs chargés de la garde du tombeau montrent avec orgueil son casque de bataille, entouré d'une mousseline en forme de turban, et dont le poids est tel que bien peu d'hommes pourraient le conserver longtemps sur la tête. Le corps de Mourad fut déposé dans une chapelle, et le seul signe extérieur que l'on ait posé sur sa tombe est une grande bière de marbre, dont la partie antérieure supporte le turban; quatre flambeaux portent des cierges de cire d'une hauteur remarquable et entretenus religieusement. Dans le voisinage de la mosquée et du tombeau, le sultan fit construire un médrécé ou école religieuse, avec une fondation pour entretenir un certain nombre de docteurs.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0090
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Outre la mosquée qui porte son nom, le sultan Mourad fit encore bâtir dans le village nommé Tchekirgueh une mosquée appelée Ghazi-Unkiar-Djami-si, mosquée du Conquérant [1]. Nous avions pensé, d'après l'examen du plan, qui a tous les caractères d'une église chrétienne, d'après l'inspection de la façade, qui est évidemment d'architecture byzantine, que la mosquée de Tchekirgueh était une ancienne église convertie en mosquée par les Turcs. Le minaret, qui est ordinairement ajusté avec un certain goût, se trouve ici placé dans l'angle oriental; ses substructions ferment les arcades extrêmes au rez-de-chaussée et au premier étage. Aussi étions-nous disposés à croire qu'il avait été placé après coup. Mais comme M. de Hammer regardait cet édifice comme une mosquée, nous crûmes devoir lui soumettre ces observations. D'après les renseignements qu'il voulut bien nous communiquer, il est certain que ce monument a été bâti pour le culte de l'islam, et un passage de Khatib Tcheleby prouve que le sultan Mourad employait des chrétiens, prisonniers peut-être, à la construction de ses édifices. Ce monument, en effet, n'offre dans ses détails aucun des caractères de l'architecture arabe; les chapiteaux des colonnes, les ornements des impostes sont tout à fait dans le goût byzantin que les Turcs ont toujours rejeté dans la construction de leurs temples, quoiqu'ils n'aient jamais hésité à employer des artistes chrétiens, même pour la construction des grandes mosquées impériales. Il est possible que cette espèce de répulsion qu'ils ont éprouvée pour la sculpture byzantine provienne de ce que les Byzantins ont employé quelquefois des figures d'hommes et d'animaux dans la décoration de leurs édifices sacrés.

La seconde mosquée, bâtie par le sultan Mourad, a un caractère de simplicité que n'ont pas les autres mosquées de la ville construites à l'orient. Elle est couverte par deux coupoles placées sur le même axe, genre de construction qui fut abandonné dans la suite, car il n'y a pas à Constantinople une seule mosquée de ce genre [2]. Mourad Ier avait également fondé dans l'intérieur de la ville une grande mosquée (Oulou-Djami) dont le plan ne ressemble à aucune de celles que nous venons de décrire. Elle forme un vaste carré dont le côté est divisé en cinq parties, ce qui partage l'intérieur en vingt-cinq compartiments, soutenus par des piliers, et portant vingt-quatre coupoles en pendentifs; celle du milieu est ouverte à son sommet en manière d'hypèthre. Nous ne connaissons dans les États musulmans que la seule mosquée de Césarée qui puisse lui être comparée [3]. Les successeurs de Mourad, Bayazid et Mahomet Ier, indépendamment des constructions dont ils embellirent pour leur propre compte la ville de Brousse, se firent un devoir de continuer et d'achever l'œuvre de leur père. Les matériaux employés dans cet édifice ne sont pas remarquables par leur richesse, car elle est bâtie en briques et en pierres de taille; mais l'intérieur était orné avec un grand luxe. Malgré les prescriptions du *Coran* qui défendaient d'employer l'or pour la décoration des édifices religieux, les murs et les piliers étaient couverts d'ornements dorés. Mais aujourd'hui tout cela a disparu sous un épais badigeon; car en Turquie, bien plus encore qu'en France, la manie de badigeonner les édifices publics contribue à ôter aux anciens monuments leur caractère vénérable. Tous les ans, au moment du bayram, l'intérieur et l'extérieur des mosquées reçoivent leur part plus ou moins grande de badigeonnage, et nous avons assisté en 1836 au déplorable spectacle d'une opération de ce genre exécutée sur toute la surface extérieure de Sainte-Sophie. La mosquée de Tchekirgueh que nous avions trouvée, en 1833, embellie de toutes

[1] Voyez planches XIX, XX.
[2] Voyez planche XXII.
[3] Voyez planche LXXXVI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0091
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les couleurs que les siècles avaient répandues sur elle, a été, en 1838, impitoyablement blanchie à la chaux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sans en excepter les colonnes de marbre, de sorte qu'aujourd'hui un œil exercé pourrait à peine reconnaître l'appareil de l'édifice.

Au centre de la mosquée Oulou-Djami, se trouve un bassin dont les eaux se renouvellent sans cesse, et dans lequel on nourrit des poissons que les musulmans respectent religieusement. La fenêtre centrale est close par un simple grillage, de sorte que la pluie tombe directement dans le bassin; d'autres fenêtres placées au milieu de chaque travée éclairent l'intérieur du temple. Rien dans cet édifice n'attire l'attention de l'artiste sous le rapport de la sculpture et de la plastique. Il semble que les successeurs de Mourad aient voulu réserver pour les monuments qui portent leur nom, tout ce que pouvaient faire les plus habiles sculpteurs de Brousse. Les seuls ornements de peinture qui décorent aujourd'hui les murs sont de grands chiffres en monogrammes, peints en noir, et dont le sens a quelque chose de mystique pour les vrais croyants. Ce sont ordinairement quelques-unes des vertus d'Allah exprimées en un seul mot, comme *Hou,* celui qui est, *Iasubhan,* digne de louange, etc.

Cette mosquée est précédée, selon l'usage, d'une petite cour fermée (atrium—harem), au milieu de laquelle est une fontaine destinée aux ablutions, quoique les croyants ne se fassent pas scrupule de pratiquer ce devoir religieux dans le bassin intérieur de la mosquée. Les deux minarets placés à chacun des angles de l'édifice annoncent au loin une mosquée impériale. Il paraît qu'à une certaine époque ces minarets étaient revêtus d'une faïence verte qui est tombée peu à peu, et dont le reste a disparu sous le badigeonnage. La prise d'eau est si élevée dans l'Olympe, qu'on était parvenu à établir sur la galerie supérieure de l'un de ces minarets une fontaine jaillissante, qui est aujourd'hui ruinée faute d'entretien. Une des mosquées situées à l'orient de la ville, et dont la façade n'a jamais été terminée, semble avoir été laissée inachevée par les sultans osmanlis pour conserver le souvenir de la plus grande catastrophe qui ait accablé la race musulmane. Le sultan Bajazid-Ilderim avait commencé la construction de cette mosquée, à laquelle il donna son nom; mais l'issue de la bataille d'Angora interrompit les travaux.

Nous avons vu la malheureuse destinée de la ville de Broussa après la défaite du sultan. Quelques historiens prétendent que son fils Moussa fit continuer les travaux, et qu'ils ne furent interrompus que par le manque de fonds. Le tombeau du sultan Moussa, fils de Bayazid, se voit dans le jardin de sépulture des sultans, près de la mosquée de Mourad.

La mosquée du sultan Bayazid ressemble par son plan à celle de Mourad; c'est-à-dire que la nef est couverte par deux voûtes en pendentifs placées sur son axe. La porte d'entrée ne conduit pas directement dans la nef; mais il y a un passage étroit (de 2^{m} 50 de large) qui communique, à droite et à gauche, par une espèce de couloir, à deux chambres latérales. C'est la disposition que l'on remarque aussi dans la mosquée de Tchekirgueh. L'intérieur du temple est revêtu jusqu'à une certaine hauteur de faïences émaillées, et le reste est badigeonné en blanc.

La mosquée bâtie par Mahomet I^{er}, et qui est appelée Yechil-Djami (Mosquée verte) à cause de la couleur des faïences qui ornaient ses minarets, n'a pas été non plus complétement terminée. La façade est précédée d'une espèce de terrasse en marbre blanc, sur laquelle devait s'élever l'avant-portique; on voit sur le mur principal les arrachements des voûtes, qui indiquent que cet avant-portique était, comme aux autres mosquées turques, composé de colonnes portant des arcs en ogive, et couvert avec des coupoles

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0092
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est probable que la suspension des travaux a été motivée par les frais énormes que nécessitait cette construction. Toute la façade est couverte de sculptures de marbre blanc et coloré, et la porte, qui a plus de huit mètres de hauteur, et dont le pourtour a vingt mètres de développement, est entourée d'une inscription en relief qui court sur deux lignes; chacune des lettres est sculptée à haut relief, et arrondie en baguette. Tous les chambranles des fenêtres et les frises sont également couverts d'inscriptions semblables, auxquelles se mêlent des fleurs et des arabesques sculptées avec une délicatesse infinie. Au-dessus de la porte principale est inscrit le nom du fondateur, le sultan Mohammed I^er^, fils du sultan Bayazid I^er^, fils du sultan Mourad. Quoique l'art n'entre que pour une faible part dans de semblables travaux, on ne peut s'empêcher de remarquer avec quelle habileté les ouvriers de cette époque travaillaient le marbre. Le plan de la mosquée est semblable à celui de la mosquée de Bayazid, c'est-à-dire que l'intérieur est couvert par deux coupoles. Les murailles sont ornées de faïence émaillée, représentant différents dessins de fleurs et d'ornements. Aujourd'hui elle est presque abandonnée, et ne s'ouvre pas aux heures consacrées à la prière; la clef reste entre les mains d'un pauvre mollah qui, avec deux ou trois softas, forme tout le personnel du temple. Il est probable que les fondations et les vakoufs créés pour l'entretien de cette mosquée ont beaucoup perdu de leur importance : car les quartiers orientaux de la ville sont aujourd'hui presque déserts, et la population se porte principalement vers l'ouest.

Derrière la mosquée est le turbé ou tombeau du fondateur, qui est plus généralement connu sous le nom de Mohammed-Tcheleby; ce tombeau, en forme de chapelle octogone, est revêtu à l'extérieur et à l'intérieur de faïences de Perse, dont les ornements sont en relief; particularité que nous n'avons remarquée que dans ce monument. Il est couvert par une coupole de faïence verte. La porte forme une niche en coquille, toute de faïence et ornée d'inscriptions. On se fera une idée du travail qu'a dû exiger cet édifice, en songeant qu'il est décoré partout de versets du *Coran,* et, par conséquent, que chaque morceau de faïence est fait et cuit pour la place qu'il occupe. Ce ne sont pas des plaques régulièrement carrées et appliquées contre la muraille, mais le revêtement est composé d'une sorte de mosaïque qui exprime en relief toutes les formes compliquées du pendentif arabe, dont nous avons déjà reproduit quelques exemples dans notre description de la mosquée de Nicée. Ces faïences sont en général d'une terre poreuse et peu cuite; elles paraissent cependant avoir subi deux feux : le premier destiné à cuire la terre et à donner la couverte; le second pour les ornements. Les métaux employés pour les couleurs sont généralement le cobalt pour les bleus, l'oxyde de manganèse pour les violets, le protoxyde de plomb pour les jaunes, le plomb sulfuré pour les blancs, et le fer oxydé pour les rouges, qui sont toujours d'un ton jaunâtre. Le vert est ordinairement obtenu par une couverte de plomb; mais on en remarque aussi d'un ton différent, tirant sur l'émeraude, et qui paraît être dû à une sorte de cuivre. La faïence reçoit d'abord un fond d'une couleur unie, sur lequel sont appliqués les ornement courants par le moyen d'un moule. La couleur conserve toujours une certaine épaisseur.

Il serait trop long de décrire tous les monuments religieux que renferme la ville de Broussa, et qui tous, cependant, offrent un certain intérêt; mais nous ne pourrions passer sous silence les autres sépultures des membres de la famille impériale, qui sont réunis dans un vaste jardin planté de cyprès, attenant à la mosquée du sultan Mourad. Ce sont des chapelles sépulcrales disposées presque sans ordre, construites sur un plan carré,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0093
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

octogone ou hexagone, et généralement recouvertes de coupoles. Elles sont au nombre de huit, et renferment les dépouilles mortelles du sultan Mourad Méhémet Mouradi Sounni (Mourad Ier), de Djem-Sultan, plus connu sous le nom de Zizim, qui disputa le trône des Osmanlis à son père, le sultan Bayazid, et mourut à Naples le 14 février 1495; une ambassade alla de la part de Bayazid réclamer ses restes, qui furent transportés à Broussa; son frère, le sultan Moussa (on donnait le titre de sultan aux fils et aux filles de ces princes), qui fit travailler à plusieurs mosquées; Aïnischa et Gouzlou, deux filles du sultan Bayazid; du sultan Moustafa; du derviche Kaïgoulou; d'une princesse Mariam, fille d'un sultan, et des deux filles de Moussa. Le sultan Mahomet II et ses successeurs sont enterrés à Constantinople.

L'ancienne ville de Broussa, qui est encore aujourd'hui entourée de murs, est établie sur un rocher à pic du côté du nord; quelques-unes des portes sont bâties de briques et revêtues de dalles de marbre blanc. Pockocke [1] cite une inscription qui mentionne l'empereur Théodore Lascaris comme un des constructeurs de ces murailles. Du côté de l'ouest, le soubassement des murs est antique; il est construit en grands blocs de travertin posés en parement et en boutisse. Le chemin qui conduit de la porte de l'Ouest à la vallée voisine est taillé au ciseau dans le roc, et paraît remonter à une haute antiquité. Du côté du sud, c'est-à-dire dans la partie qui fait face à la montagne, la ville est défendue par une fortification complète, la muraille, l'agger et un large fossé; les tours sont distantes d'environ vingt mètres; elles sont carrées et construites en travertin et en blocs de marbre, provenant en grande partie des monuments détruits. On remarque quelques fragments de sculpture d'un bon style. Au delà des murailles sont les cimetières plantés de hauts et magnifiques cyprès. Les fossés sont occupés maintenant par des plantations de mûriers. L'ancienne Pruse était dans une position analogue à celle de Tivoli, placée de même sur un rocher de travertin, et alimentée par une source qui forme presque une rivière, et dont les eaux ont la propriété de déposer un tuf calcaire. Du côté du sud, la muraille a trois portes, mais toutes les trois du moyen âge; près de celle du milieu, il existe une ancienne prison, remarquable par un puits large et profond, dans lequel on renfermait autrefois les prisonniers. On en voit plusieurs de ce genre en Asie Mineure.

Un grand vallon appelé Gheuk-dhéré partage la ville du côté de l'est; on le franchit sur un pont couvert, d'une seule arche très-solide, qui paraît remonter à l'époque byzantine. Il conduit au quartier occupé par les Arméniens, qui est assis sur le penchant de la colline, et plus bas est le quartier appelé Ilderim, où sont les mosquées que nous avons décrites. Les Grecs demeurent dans la partie basse de Broussa, qui domine directement la plaine, et les juifs en occupent la pointe occidentale. Les maisons modernes de la ville sont généralement bâties en bois; mais les admirables sources de l'Olympe, transportées par de nombreux canaux dans tous les quartiers, permettent à chaque habitant d'avoir chez lui un bassin et une fontaine d'eau courante. L'intérieur des maisons, quoique généralement fort simple, ne manque pas d'une apparence de propreté et de richesse. Les principales pièces sont dallées en marbre, et la famille habite un grand vestibule appelé *Kaïak*, qui s'ouvre sur la campagne, et d'où l'on jouit des admirables points de vue de l'Olympe et de la plaine.

L'estimation la plus raisonnable de la population de Broussa ne doit pas monter au delà de soixante-quinze mille âmes, quoique quelques Européens habitant le pays pré-

[1] Description de l'Orient, tome V.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0094
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tendent qu'elle dépasse cent mille. Nous estimons, d'après les renseignements divers que nous avons obtenus, qu'elle est ainsi composée :

Turcs.	64,800 âmes.
Arméniens.	5,000
Grecs.	3,400
Juifs.	1,800
Total.	75,000 âmes.

La ville de Broussa a cent soixante-quatorze Djamis (mosquées) à minarets, et vingt-quatre Mesdjid (chapelles) sans minarets, vingt caravansérаïs publics et plusieurs marchés, tcharchi ou bezestein, où se vendent les soieries qui se fabriquent dans la ville depuis un temps immémorial. Les bains qui rendent Broussa célèbre dans tout l'Orient sont situés à environ trois kilomètres de la ville, sur le penchant septentrional de l'Olympe et dans la plaine, car les sources plus ou moins chaudes qui les alimentent sont fournies par les parties basses des collines qui forment les contre-forts inférieurs de l'Olympe; elles surgissent d'un terrain argileux et calcaire formé d'agglomérats de différentes époques. La plus grande partie des collines qui séparent la ville des bains est composée d'un sédiment calcaire d'eau douce d'une époque géologique très-récente. Une des collines, qui a environ cinquante mètres de hauteur au-dessus du chemin, supporte une partie du quartier juif; elle est composée d'un tuf calcaire tendre et friable, renfermant un grand nombre de débris végétaux; ce n'est autre chose qu'un dépôt laissé par les eaux qui ont coulé sur cette colline, et qui ont formé ces incrustations. Son étendue est considérable : car elle se prolonge au delà du village de Tchekirguéh. Au-dessus de ce village on trouve un véritable travertin (*lapis tiburtinus* de Pline), tout à fait analogue à celui de Tivoli.

Au-dessous de ces collines surgissent des sources chaudes très-nombreuses, dont la vertu était connue dans l'antiquité, car il paraît que les empereurs avaient déjà fait construire des thermes qui sont mentionnés dans Étienne de Byzance, sous le nom de bains royaux[1]; mais il ne reste pas pierre sur pierre de tous ces édifices; ils se sont trouvés rasés dans les siéges que la ville a subis. Les thermes actuels sont au nombre de sept, sans compter les sources nombreuses qui, distribuées dans les villages, sont utilisées pour des bains particuliers. Les principaux bains publics portent le nom de Yeni-Kaplidja, Kara-Moustafa, Kurkutlu et Eski-Kaplidjà (Amon-Kaplidja), qui est dans la plaine, à trois milles de la ville, et dont le nom paraît indiquer une existence antérieure à celle de tous les autres. Les eaux de ces bains sortent de terre à 68° centigrades. Dans le village de Tchekirguéh se trouvent les sources les plus nombreuses; ce sont les bains de Tchekirguéh-Vani, Boy-Ghuzel, Khetcheli et Kupludjé, dont les eaux sont ferrugineuses et sulfureuses.

La disposition générale de ces édifices est semblable à celle des autres bains turcs; seulement il leur manque l'étuve pour chauffer l'eau. Il est curieux de voir que l'usage des bains tel qu'il était pratiqué chez les anciens, abandonné de toute l'Europe, se soit conservé chez une nation d'origine tartare. Ce n'est pas une ressemblance fortuite ou de détail, mais c'est un ensemble dans les usages, les habitudes, et la disposition de l'édifice, tellement identique, que je m'étonne qu'il ait échappé à tous ceux qui se sont occupés des bains des anciens. Chez les Turcs, comme chez les Romains, les habitués

[1] Verbo θέρμα.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0095
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des thermes n'y vont pas seulement pour prendre les bains exigés pour la santé et pour la propreté, mais c'est un lieu de réunion et de causerie, et surtout pour les femmes un des plus agréables divertissements; car c'est là seulement qu'elles trouvent un peu de liberté, et qu'elles peuvent se livrer sans contrainte à toutes les vanités de leur coquetterie; car ce n'est que dans l'intérieur des thermes qui leur sont réservés, qu'il leur est permis de paraître sans voile hors de leur maison. Aussi, les femmes ne se rendent-elles jamais au bain sans être parées de riches habits et de bijoux, comme si elles allaient à une fête.

Généralement, les édifices des bains turcs sont destinés aux hommes et aux femmes, qui s'y rendent tour à tour à des heures désignées; mais il y a aussi des thermes qui sont doubles, chauffés par les mêmes étuves, et renfermant pour les uns et pour les autres des dispositions semblables. Pour décrire un bain turc, nous pouvons suivre pas à pas la description de Vitruve. La première pièce dans laquelle on entre est une grande salle carrée, couverte par une énorme voûte en pendentif. C'est l'*apodyterium* ou salle froide, dans laquelle on quittait les habits; cette salle est éclairée par une fenêtre circulaire pratiquée au sommet de la coupole, laquelle fenêtre s'ouvre et se ferme par le moyen d'un grand disque de métal suspendu à une poulie. Ce disque représente le bouclier laconien qui servait à fermer la salle chaude des anciens, et sur lequel on a tant disserté sans arriver à l'explication la plus simple [1].

Au milieu de la salle se trouve ordinairement une fontaine élégante en marbre blanc, d'où jaillit une nappe d'eau froide. Cette pièce peut aussi représenter la *schola* des anciens thermes : car c'est là que les baigneurs se réunissent pour la conversation, prennent des rafraîchissements et écoutent gravement les contes des bouffons. Lorsqu'on a quitté ses vêtements, on est conduit dans une salle un peu plus échauffée, où l'on doit se reposer quelques instants; c'est le *tepidarium* ou salle tiède, destiné à obvier à la transition subite du baigneur, d'une atmosphère froide à une atmosphère élevée; il communique avec la salle chaude (*laconicum*) qui, dans les bains turcs, n'est éclairée, comme on sait, que par des orifices pratiqués à la voûte, et fermés par des globes de verre. Toute cette disposition s'observe dans les bains de Broussa, et la construction riche de ces édifices y ajoute encore de l'intérêt. Pour n'omettre aucun des caractères de ressemblance qui existent entre les bains turcs et les anciens bains romains, nous mentionnerons ici les caloriferes et les étuves, qui manquent aux bains de Broussa, puisque les eaux sont naturellement chaudes. Dans les bains servis par les eaux froides, le dallage des salles est supporté sur des petits piliers carrés en briques, et l'espace vide ainsi formé communique avec l'étuve qui chauffe le dallage. L'épaisseur des murs est revêtue de tuyaux carrés en briques, appliqués les uns contre les autres, et qui, par leur communication avec les étuves, chauffent les murailles de l'édifice. Cette disposition est identiquement la même que celle de l'*hypocaustum* chez les Romains. La construction du bain appelé Eski-Kaplidja date du règne de Mourad I^er^. On n'a conservé aucune partie de l'ancien édifice byzantin; les voûtes et les canaux même sont de construction turque.

Les bains de Yeni-Kaplidja, qui s'élèvent sur une éminence entre la ville et l'ancien bain, sont les plus magnifiques de tous; ils ont été construits par Roustem-Pacha, gendre de Soliman II. Tout l'intérieur est revêtu de dalles de marbre, et les eaux thermales sont amenées au centre de la grande salle dans un vaste bassin qui n'a pas moins de quatorze mètres de diamètre. Des fontaines d'eau froide coulent dans des vasques de marbre,

[1] Voyez Vitruve, liv. V, chap. X.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0096
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et servent à tempérer la chaleur du lieu. Toutes les salles sont couvertes par des voûtes en pendentifs revêtues de lames de plomb, et percées d'une infinité de trous qui ont la forme d'étoiles et de polygones variés, et sont fermés par des globes de verre.

Les autres sources, répandues en grand nombre sur le versant de l'Olympe, sont utilisées soit dans de petits bains publics, soit dans des bains particuliers qu'on trouve en grand nombre dans les villages environnants.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0097

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XV.

VUE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Cette vue est prise des hauteurs de l'ancien palais de Mourad Ier, non loin de la mosquée appelée Daoud-Monastir. Tout ce quartier est occupé par les Turcs. Oulou-Djamy, ou la grande mosquée, domine par sa masse tous les autres édifices de la ville, et se distingue par les nombreuses coupoles qui forment sa toiture. Toutes les autres mosquées des sultans sont situées à l'est de la ville, et leurs nombreux minarets s'aperçoivent dans le fond du tableau. La montagne qui s'élève à droite est un des contre-forts inférieurs de l'Olympe, et forme la vallée dont on aperçoit l'origine et que l'on appelle Gœuk-Déré (la vallée céleste). Elle est parcourue par un torrent qui traverse la ville et passe sous le pont dont nous avons parlé.

PLANCHE XVI.

VUE DE LA MOSQUÉE DU SULTAN MOURAD Ier.

Cette vue est prise du côté de l'ouest, et domine la magnifique plaine de Broussa, qui s'étend jusqu'aux montagnes de Moudania et de Muhalitsch. La plaine est arrosée par la rivière Niloufer, qui va se jeter dans le Rhyndacus; elle baigne les murs du village de Balabandjick, où était établi l'un des compagnons d'Orcan, lorsque ce prince assiégea la ville. Les édifices couverts par une double coupole que l'on aperçoit dans la plaine, sont les bains d'eaux minérales.

On ne saurait se faire une idée de la beauté des sites que renferment les gorges de l'Olympe et les plateaux ombragés qui s'élèvent de différentes hauteurs. La mosquée que l'on voit à gauche a été bâtie par Mourad; elle s'élève à l'entrée de l'enceinte sépulcrale où sont déposées les cendres des sultans. Tous les bâtiments que l'on voit aux environs sont habités par les softas ou docteurs, qui doivent chaque jour réciter le *Coran* sur le tombeau des empereurs ottomans.

PLANCHE XVII.

MÉDRÉCÉ OU ÉCOLE DU SULTAN MOURAD Ier.

Cet édifice, remarquable par la grande simplicité de son plan, est bâti tout de briques, à la manière byzantine. Les pieds-droits de la porte et les pilastres de la cour sont seuls en travertin. Les chambres qui sont autour des portiques sont destinées aux softas, et la grande salle du fond sert d'école pour les jeunes garçons des environs, qui y sont admis chaque jour.

PLANCHE XVIII.

COUPE DE L'ÉCOLE.

Cette coupe fait voir l'ajustement des coupoles de l'édifice et des différentes voûtes du portique; il est à remarquer que généralement l'arc oriental n'est pas une ogive, mais bien un arc de cercle, surhaussé par le moyen de deux tangentes partant d'un point peu distant de la circonférence; c'est la forme d'arc la plus généralement adoptée en Orient, bien qu'on y fasse pareillement usage de l'arc surhaussé et de l'arc ogive proprement dit.

La figure II représente un mihrab en marbre blanc; il y a dans toutes les mosquées un point particulier qui indique la direction de la Kibla de la Mecque, vers laquelle chaque musulman doit se tourner en priant. Cette indication est très-nécessaire dans les édifices qui ne sont pas spécialement consacrés au culte, et qui ne sont pas orientés d'une manière convenable. Ce mihrab porte une inscription qui indique la destination du monument.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0098
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est de l'année 888 de l'hégire (1472). On doit remarquer les colonnettes qui supportent les angles de ce petit monument, parce que c'est un ajustement extrêmement usité dans l'architecture turque, soit pour les angles des portes ou pour les retombées des voûtes; ces colonnettes sont ordinairement accouplées dans l'épaisseur du pilastre, et plus souvent ornées d'arabesques. Le couronnement de cette sorte d'autel est orné de fleurons empruntés au style arabe, dans lequel presque tous les ornements sont composés d'une fleur ou palme d'une forme particulière, et qui, combinée de différentes manières, engendre toute espèce d'arabesques. Nous retrouverons cette fleur, qui paraît toute d'imagination, dans presque tous les ajustements arabes; mais les Turcs ont introduit dans leur sculpture la représentation des fleurs naturelles, qu'ils exécutent souvent avec beaucoup de goût. La coupe renfermant des branches de jacinthe qui entourent un fruit et des ceps de vigne, est un exemple de la grâce qu'ils savent mettre dans ces sortes de compositions. Les deux tympans renferment des branches d'œillet, exécutées évidemment d'après nature, et avec une vérité extrême. Il y a dans le Levant une espèce de tulipe, dont la fleur est à pétales lancéolés, et qui est très-souvent copiée dans la sculpture ornementale. Il y a sans doute un emblème caché sous ces deux branches de jacinthe, dont l'une est épanouie, et dont l'autre est encore en bouton; car la pensée religieuse des Turcs ne manque jamais de rapporter à l'auteur de toutes choses les bienfaits que la nature leur prodigue dans ces heureux climats.

PLANCHE XIX.

MOSQUÉE DE MOURAD Ier A TCHEKIRGUEH.

Nous avons dit, dans la description de la ville, quelle raison nous avait porté à regarder cet édifice comme l'œuvre d'un artiste chrétien. En effet, rien dans la façade ne dénote un monument consacré au culte de l'islamisme. La galerie du rez-de-chaussée n'est autre chose que le narthex de l'église byzantine, et celle du premier étage est le gynæconitis. L'emploi de l'arc ogive proprement dit est aussi particulier à cet édifice, de même que l'arcade géminée du premier étage. Tout cela est étranger à l'art musulman, et se rapporte, au contraire, à l'architecture européenne de cette époque.

Cet édifice fut bâti de 1300 à 1380; tout le soubassement est en travertin; au-dessus des arcades, la construction est faite moitié en pierres et moitié en briques. La dernière arcade à gauche est aujourd'hui fermée pour soutenir le minaret qui est établi sur cette partie de l'édifice, et comme ajouté après coup. On y monte par l'escalier intérieur qui se trouve sous le petit porche [1]. Les arcades latérales sont fermées par des barrières de marbre, dans le genre de celles de la Mosquée Verte à Nicée. On emploie trop peu en Europe ce genre d'ajustement, qui était très-usité chez les Romains et chez les Grecs, et qui, comme effet architectural, est infiniment préférable aux mesquines barrières de fonte dont on entoure nos monuments publics.

PLANCHE XX.

PLAN ET COUPE DE LA MOSQUÉE DE MOURAD.

On ne se rend pas bien compte de l'intention de l'architecte, qui a encombré l'entrée de son édifice par des constructions massives, qui paraissent plutôt convenir à l'entrée d'une forteresse qu'à un temple consacré à Dieu. Cette disposition a été servilement copiée dans la mosquée de Bayazid-Ildérim, dont nous avons donné la description. Une seule porte conduit du porche dans une espèce de vestibule carré, et qui donne accès dans la mosquée par une petite porte de 1m 63 de large; il est vrai qu'après avoir traversé ces corridors étroits et sombres, on est frappé de l'étendue et de la hauteur de la nef, qui est en forme de croix, et dont le transsept est recouvert par une coupole exactement comme dans une église chrétienne. Les cellules qui sont à droite et à gauche de l'entrée, et qu'éclairent seulement de faibles jours pratiqués dans les hauts, servent aujourd'hui de dépôt pour les huiles; les autres sont sans usage.

Figure II. Coupe de l'édifice.

On remarquera dans cette coupe l'emploi simultané de l'arc ogive à tiers point et de l'arc plein cintre, caractère certain de l'architecture de transition. L'architecte a été très-sobre d'ornements dans l'intérieur de l'édifice, et cette sévérité de lignes ne laisse pas que de produire un effet imposant. Au-dessus des impostes du premier étage, sont percées de doubles arcades, qui communiquent avec un vaste couloir, autour duquel sont de nombreuses cellules destinées aux softas; car ce monument contient à la fois le temple et l'école.

[1] Voyez fig. I, planche XX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0099
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XXI.

PLAN DU PREMIER ÉTAGE DE LA MOSQUÉE.

La nef qui s'élève depuis le sol jusqu'à la hauteur de la coupole forme, au milieu de ce plan, un vide qui est entouré de douze cellules, aujourd'hui abandonnées. Le devant de l'édifice est occupé par un grand nombre de petites salles qui n'ont pu servir que de magasins ou de bibliothèques. Le grand couloir qui circule autour de la nef communique à un réduit couvert par une coupole, et formant une espèce de chapelle. Tout ceci, qui, pour une église et un monastère, n'aurait pas été sans objet, est presque sans usage, appliqué au culte musulman, qui n'a pas de cérémonies.

La figure II représente le chapiteau des colonnes du premier étage; il a tout le caractère byzantin, et n'a jamais été depuis imité par les musulmans, qui ont toujours conservé la forme du chapiteau arabe, composé de dessins géométriques. Il en est de même des impostes (figures 3 et 4), qui sont composées d'ornements byzantins, dans lesquels il n'entre rien de l'architecture turque.

PLANCHE XXII.

MOSQUÉE DU SULTAN MOURAD I^er^.

Dans l'enceinte des tombeaux des sultans, et près du médrécé que nous avons décrit, s'élève une mosquée que le sultan Mourad a fait bâtir près du lieu où il devait être enseveli. Ce monument très-simple porte tous les caractères de l'architecture orientale, et est semblable par son plan aux autres mosquées impériales qui ont été construites à l'est de la ville. L'intérieur est couvert par deux coupoles placées sur le même axe. Le portique qui précède le monument est composé de cinq arcades soutenues par quatre piliers et par deux colonnes. L'ogive de ces arcs est formée non pas par des tangentes, mais par des courbes légèrement relevées en pointe, et les tympans sont remplis par des ajustements de briques, suivant le genre byzantin. La couverture de l'édifice est en plomb.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0100
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0101

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

PHRYGIE, GALATIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0102

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0103

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

PHRYGIE.

Il résulte de l'examen des auteurs qui ont traité de la géographie et de l'histoire ancienne de l'Asie Mineure, que le peuple phrygien fut un des premiers de ceux qui vinrent des contrées environnantes former des établissements fixes dans la presqu'île; mais, en examinant sa constitution géologique et géographique, on voit qu'à une époque relativement récente, à une époque assez rapprochée des temps historiques, les phénomènes volcaniques et le travail des atterrissements rendaient cette contrée presque inhabitable. Pendant la longue période des siècles suivants, les villes de l'Asie Mineure furent exposées aux ravages des tremblements de terre, et l'on vit les habitants lutter de patience et de courage contre une nature rebelle qui leur offrait, en échange de dangers constants, un sol admirable de fécondité, et un terrain vierge qui payait avec usure les travaux de ses premiers colons. Mais on ne doit pas s'étonner, malgré son voisinage de l'Orient, malgré sa proximité du grand foyer de population qui s'est épanché sur les contrées occidentales, de voir l'Asie Mineure déserte, ou seulement parcourue par quelques peuplades errantes, pendant que la Thrace et les rives septentrionales du Pont-Euxin avaient déjà une surabondance de population à verser sur d'autres pays. C'est donc longtemps après que les Thraces eurent formé un État constitué, que les Brygès, sous la conduite d'un chef du nom de Midas, qui demeurait près du mont Bermius, en Macédoine, vinrent s'établir dans les provinces centrales de la presqu'île [1]. La plupart des historiens sont d'accord pour regarder les Phrygiens comme étant d'origine européenne; ils ne diffèrent d'opinion que sur l'époque où eut lieu cette grande migration, qui s'effectua, pour ainsi dire, en sens contraire des mouvements des peuples primitifs qui étaient venus d'Orient en Occident. Hérodote est le seul qui laisserait concevoir quelques doutes sur l'origine européenne des Phrygiens; car dans le recensement qu'il fait de l'armée de Xerxès, il dit que ces peuples et les Arméniens étaient armés de la même manière, ces derniers étant les colons des premiers [2]. Le même historien avait dit autre part que les Phrygiens étaient originaires de la Macédoine, où ils habitaient sous le nom de Brygès, et c'est en passant en Asie qu'ils prirent le nom de Phrygès.

[1] Hérodote VIII, 138; Cf. Athénée, XII, et Xanthus, fragm. v. éd. Müller.

[2] Hérodote, VII, 73.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0104
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est à remarquer que les géographes moins anciens qu'Hérodote n'ont pas même discuté sa première assertion, mais qu'ils ont, au contraire, adopté les derniers faits comme authentiques. Quant à l'époque où cette migration s'effectua, on a toutes les preuves possibles qu'elle eut lieu avant la guerre de Troie. «Les Phrygiens de Thrace, dit Strabon[1], après avoir fait prisonnier le prince de la Troade et du pays voisin, s'établirent en Mysie, dont les habitants allèrent demeurer au delà des sources du Caïcus. Cette migration des Phrygiens et des Mysiens dut avoir lieu avant la guerre de Troie.» Strabon critique Xanthus de Lydie, qui avait avancé[2] que les Phrygiens passèrent en Asie après la guerre de Troie, et qu'ils étaient venus de la côte occidentale du Pont-Euxin, sous la conduite de Scamandrius, qui les avait amenés du pays des Bérécynthes; ils auraient, suivant cet auteur, donné leur nom à la contrée voisine du Sangarius et à la montagne qui la domine. «Mais, dit Strabon, si la transmigration des Phrygiens d'Europe en Asie était postérieure à la guerre de Troie, et que les Phrygiens qu'Homère fait venir au secours des Troyens, fussent arrivés du pays des Bérécynthes et de l'Ascanie d'Europe, quels sont donc ces autres Phrygiens qui avaient campé sur les rives du Sangarius, et auxquels Priam avait joint des troupes en qualité d'auxiliaires?» Servius paraît partager le sentiment de Strabon : car il dit que le mont Bérécynthe fut consacré à la mère des dieux, en mémoire du premier prêtre de cette déesse[3]. Nous savons, d'ailleurs, que le royaume de Phrygie était constitué longtemps avant la guerre de Troie, puisqu'à la suite d'une guerre entre Hyllus et Tantale, trisaïeul d'Agamemnon, qui régnait à Tantalis, dans le mont Sipylus[4], les descendants de ce prince, bannis de leurs États, furent chercher un refuge dans la Hellade, qui reçut de leurs compagnons le nom de Péloponèse cent vingt ans avant la guerre de Troie. En dépouillant cette époque des circonstances fabuleuses qui la rendent obscure; en examinant les monuments qui subsistent encore, et dont l'identité est attestée à différentes époques par Strabon, Pline et Pausanias, nous voyons que les ancêtres d'Agamemnon régnaient en Phrygie longtemps avant que la Grèce eût reçu les éléments de la civilisation, et que les États de ces princes s'étendaient depuis l'Halys jusqu'à la mer Égée, et jusqu'au golfe de l'Hermus : c'est le nom que l'on donnait au golfe de Smyrne avant que cette ville fût bâtie[5]. Il est facile, du reste, d'accorder entre eux les historiens, en supposant qu'à des époques différentes, des tribus thraces sont venues se joindre aux premiers colons, et augmenter ainsi le corps de la nation phrygienne. Hérodote rapporte un fait qui, tout en attestant la naïveté de l'historien, n'est pas inutile pour faire voir quelle était l'opinion générale sur l'antiquité des Phrygiens[6], mais qui, au total, n'a aucun rapport avec la date de leur émigration. Les différentes contrées de la Mysie, de la Lydie et de la Phrygie se trouvèrent donc peuplées par des tribus dont la souche commune était en Europe, et qui, par conséquent, se trouvaient naturellement disposées à se fondre entre elles.

Le règne du premier Midas remonte aux époques fabuleuses, dans lesquelles l'histoire pourrait difficilement s'aventurer sans se perdre; mais il existe encore des monuments qui prouvent qu'une ancienne dynastie de ce nom régna sur la Phrygie antérieurement aux conquêtes de Cyrus. Il n'est pas probable, néanmoins, que les premiers Phrygiens qui vinrent s'établir sur le grand plateau intérieur de la presqu'île, aient trouvé une contrée complétement déserte; mais l'histoire est muette sur les aborigènes qui ont

[1] Liv. XII, p. 572.
[2] Liv. XIV, p. 680.
[3] In lib. IX. Æneid.
[4] Strabon, liv. XII, p. 571.
[5] Vita Homeri, c. 2, ap. Herodot.
[6] Lib. II, 2.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0105
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

occupé le pays avant les Phrygiens. Les peuples de la Mésopotamie et de la Syrie avaient cependant envoyé des colons dans la partie orientale de l'Asie Mineure. Les Mèdes étaient établis dans une des vastes provinces de ce territoire, et les Leuco-Syriens occupaient une partie de la Cappadoce et du Pont. Ces peuples avaient transporté en Asie le culte de plusieurs dieux syriens et persiques, qui se répandirent promptement jusque dans la Phrygie. La Vénus des Phéniciens, adorée sous l'emblème d'une pierre conique, eut bientôt sa rivale dans la pierre de Pessinunte, que l'on disait tombée du ciel. On éleva aux dieux Men et Mithra des temples qui rivalisèrent de richesse et de grandeur avec les centres religieux les plus célèbres. Cependant, la divinité qui fut principalement honorée par les Phrygiens était Cybèle ou Rhéa. Cette divinité fut aussi surnommée Agdistis, et laissa son nom à la montagne qui domine la ville de Pessinunte. On peut voir dans Arnobe[1] l'origine de ce surnom, et la fable de Nana, fille du fleuve Sangar, qui fut la mère d'Atys. Le culte de la mère des dieux acquit une telle importance en Phrygie, que les surnoms de la déesse sont toujours pris de quelque localité de la contrée, et que les galles, ses ministres, furent ainsi appelés du fleuve Gallus, l'un des affluents du Sangarius. Strabon nous apprend[2] que les mystères de la déesse pratiqués en Phrygie ne diffèrent pas de ceux des Cabires, usités en Samothrace, et croit que les Cabires, les Dactyles et les Curètes tenaient à une même confrérie. Le surnom de Dindymène fut également donné à plusieurs montagnes, au sommet desquelles se trouvaient des temples de la mère des dieux. Ce culte fut pratiqué dans la Phrygie Brûlée, aux environs de la ville de Cadi, et dans l'île de Cyzique. A l'époque des secondes migrations, les Phrygiens se trouvèrent repoussés vers le sud, et les Bithyniens s'emparèrent de cette partie de la Phrygie, qui fut appelée Épictète. Les Mysiens prirent les rivages de la Propontide et de la mer Égée jusqu'au golfe Adramytte; les colonies éoliennes s'établirent sur la côte occidentale, de sorte que les rois de Phrygie se trouvèrent relégués sur le grand plateau central qui s'étend d'une part jusqu'à l'Olympe, et de l'autre jusqu'aux montagnes de la Pisidie. Ce fut là le royaume héréditaire des princes de la dynastie de Gordius et de Midas. Il comprenait une partie de la Lydie, la Phrygie Brûlée ou Katakekaumène, l'ancienne Mœonie, les sources du Méandre et ses affluents, et le versant septentrional du mont Cadmus. A l'est du Sangarius, les Phrygiens s'étendirent le long des frontières méridionales de la Paphlagonie jusqu'aux bords de l'Halys.

Bien que les frontières de la Phrygie aient été aussi variables que celles des autres provinces de l'Asie Mineure, ce pays a été généralement considéré dans l'antiquité comme renfermé dans ces limites : au nord, la Galatie; au midi, la Lycaonie, la Pisidie et l'Isaurie; à l'orient, la Cappadoce; et à l'occident, la Mysie. Sous les satrapes de Perse, la Bithynie et la Mysie portaient le nom de Phrygie Hellespontique; la Mygdonie fut appelée Phrygie Épictète lorsque cette province fut réunie au royaume des Attales. Le reste du pays fut séparé en deux parties, dont la plus méridionale fut désignée sous le nom de Phrygie Parorée; celle-ci s'étend du levant au couchant, le long d'une chaîne de montagnes, de chaque côté de laquelle il y a une grande plaine avec une ville[1]. Ces deux villes sont Philomelium d'une part, et Antioche de Pisidie de l'autre; elles ne sont pas, à proprement parler, séparées par une montagne, mais bien par un pays accidenté, et entrecoupé de vallons et de plaines. La Phrygie Parorée est souvent confondue avec la Pisidie, et au nord elle n'a pas de limites bien tranchées avec la Grande Phrygie.

[1] Adversùs gentes, lib. V.

[2] Lib. X, p. 470.

[3] Strabon, lib. XII, p. 577.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0106

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

La partie méridionale fut appelée *Phrygia Salutaris,* et Synnada en fut déclarée capitale; mais cette dernière province comprenait des annexes, qui, dans l'origine, appartenaient à des peuples différents. La Lycaonie, l'Isaurie et une partie de la Pisidie sont dans ce cas.

La Phrygie Pacatiana, ainsi appelée d'un certain Pacatianus qui, sous Constantin, était préfet du prétoire en Orient, renfermait les plus riches cantons, et se trouvait arrosée par des rivières nombreuses. Mais les tremblements de terre l'ont souvent désolée, quoique son territoire ne soit pas généralement de formation volcanique. Les sources du Méandre sortent du milieu même de la ville de Célènes, et une foule d'autres petits fleuves, tels que le Marsyas, le Catarrhactes et le Lycus, lui portent le tribut de leurs eaux. On pourrait donner pour limite à cette province la haute vallée de l'Hermus; mais les géographes anciens ne nous ont rien laissé de positif à ce sujet. Le canton de Célènes, qui n'est plus peuplé aujourd'hui que par de misérables villages, était autrefois un des plus riches de la contrée, et fut longtemps gouverné par Lytersès, fils de Midas, dont Hercule punit les crimes en le jetant dans le Méandre [1].

Lorsque les Gaulois se furent installés dans la partie de la Phrygie à laquelle ils donnèrent leur nom, les frontières de cette grande province reculèrent vers le sud d'environ un degré, et ce qu'on appela Phrygie Épictète se trouva être l'enclave comprise entre le cours du Sangarius au nord, la pointe sud de la Galatie à l'est, et le royaume de Lydie au couchant. Cette contrée, très-montagneuse, est aussi la plus boisée, et contenait un certain nombre de villes qui n'ont pas complétement disparu. La chaîne qu'on appelle aujourd'hui Mourad-Dagh représente le mont Dindymène des anciens, sur lequel Cybèle avait un temple, et qui était surtout célèbre par une grotte que Pausanias appelle l'Antre de Steunos, et également consacrée à cette déesse. Sur le versant septentrional de cette montagne se trouve une grande plaine arrosée par le fleuve Rhyndacus, et qui n'est autre chose que la contrée Aizanitis, dont la capitale était Aizani. Le cours du fleuve longe le versant occidental de l'Olympe, traverse une partie de la Bithynie, et va se jeter dans le lac Apollonias. Sur le versant septentrional du mont Dindymène était la ville de Cadi, aux sources de l'Hermus, et dont le territoire, ravagé par les volcans, porte des traces évidentes de nombreux tremblements de terre. Ce sont ces phénomènes volcaniques qui ont fait donner à la contrée le nom de Phrygie Brûlée. Cependant, toute la contrée n'est pas complétement volcanisée, et sur la rive gauche de l'Hermus on remarque des terrains de schiste noir qui donnent au sol un aspect encore plus désolé que les volcans, puisque la végétation y est à peu près nulle.

Le versant oriental du mont Dindymène, près duquel étaient situées les villes de Cotiæum et de Dorylée, est un terrain crétacé, complétement dépouillé de verdure: Aussi, les premiers habitants ont-ils cherché à remplacer le bois qui leur manquait, par des constructions qui sont toujours restées le cachet particulier de la contrée. C'est en Phrygie que l'on aperçoit ces premiers travaux où l'homme primitif s'attaque à la montagne elle-même, pour y creuser une demeure ou des tombeaux. Les roches tendres des environs de Kutahiah furent très-propres à propager cet usage; il en est de même des tufs volcaniques de la Phrygie centrale, qui se présentent en grandes masses verticales et homogènes, assez tendres pour être facilement attaquées par le ciseau. Les premiers essais de ce genre remontent certainement à une antiquité très-reculée; néanmoins, au temps des chrétiens, soit par suite des persécutions, soit à cause de la grande pauvreté

[1] Athénée, lib. X, c. 1. Suidas sub voce Λιτερσής.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0107
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

du peuple, on a la preuve qu'un grand nombre de familles a vécu dans ces demeures souterraines, et y a laissé des traces de son culte et de ses sépultures. Quelques monuments de la haute antiquité, sculptés avec un art particulier au pays, ont conservé des inscriptions en langue phrygienne, qui n'ont pas été parfaitement expliquées jusqu'à présent. On voit, néanmoins, que la langue des Phrygiens sortait d'une même souche que le grec.

Le pays qui renferme le plus de monuments de ce genre s'étend du nord au sud, depuis Cotiæum (Kutahiah) jusqu'au Méandre, sur une largeur d'environ dix lieues. Les grottes les plus curieuses se trouvent dans le territoire de Nacoléia (Seid-el-Gazi), et occupent les flancs de plusieurs grandes vallées, aujourd'hui désertes et ombragées par de grandes forêts de pins. C'est là que les habitants actuels établissent leurs demeures d'été, et construisent des maisons qui sont en tout point semblables à celles dont Vitruve[1] nous a donné la description, et qui étaient communes en Asie. «Après avoir couché parallèlement deux arbres à terre, les habitants posent sur leurs extrémités deux arbres égaux à l'espace qui sépare les premiers, formant ainsi quatre cloisons dont les angles sont soutenus par deux arbres verticaux. Ils remplissent les intervalles avec de la terre grasse; la couverture se fait avec des pièces de bois posées horizontalement et parallèlement aux diagonales, formant ainsi une espèce de pyramide, qu'ils recouvrent avec des feuilles et de l'argile.»

Au nord de la ville d'Ouschak, dans le lieu nommé Inlesler-Kaïa-Si, qui paraît correspondre à la position de l'ancienne Acmonia, on voit un vaste cratère, dont le fond est rempli par des scories et des cendres, et dont les flancs intérieurs sont composés de tuf grisâtre, exactement semblable à celui de la campagne de Rome. La partie supérieure du sol est recouverte d'une lave violette contenant quelques cristaux de feldspath, et mélangée avec une pâte de cendres et de scories. Cette formation a une hauteur de plus de trente mètres; les rocs du côté de la vallée présentent une surface absolument verticale, qui repose sur une couche inférieure de cendres agglomérées. C'est dans ce tuf que sont taillées des grottes, qui, à une époque reculée, ont dû servir d'habitations, car on n'y trouve rien de ce qui est nécessaire pour les sépultures. Elles sont ordinairement composées de plusieurs pièces qui se communiquent entre elles, et qui sont éclairées par des fenêtres. On voit aussi dans le voisinage des chambres sépulcrales qui renferment des sarcophages.

Les montagnes du sud qui dépendent de la Phrygie appelée plus tard *Salutaris*, et dans lesquelles se trouvaient les villes de Beudos, de Synnada et de Docimæum, sont également volcaniques, et renferment des milliers de grottes et de catacombes, qui prouvent qu'à une époque reculée une population considérable couvrait cette contrée. Les chaînes de montagnes qui traversent la Phrygie Katakékaumène et la Phrygie Salutaire, soutiennent, en quelque sorte, les grandes plaines, à peine ondulées par quelques collines, qui forment la Phrygie centrale, dont la ville principale était Laodicée. Tout ce pays est sans bois; aussi dans l'antiquité les Phrygiens avaient-ils l'habitude de creuser leurs habitations dans de petits tertres naturels, et d'y pratiquer des chemins voûtés. La chambre était couverte par le moyen de perches plantées en terre et réunies ensemble par le haut. Ils recouvraient le tout de chaume et de roseaux, sur lesquels ils étendaient ensuite de la terre. Vitruve[2] remarque particulièrement cette manière de bâtir des Phrygiens, qui choisissaient pour établir leur demeure des tertres naturels. Ne semble-t-il

[1] Lib. II, cap. I.

[2] Vitruve, Id. ibid.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0108
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pas que ces habitudes se soient perpétuées dans l'antiquité, et aient conduit les habitants à s'établir dans les cônes naturels de la Cappadoce, qui seront l'objet d'une étude particulière? Il y a encore beaucoup de villages qui ne sont pas construits avec plus d'art; les maisons sont à moitié enfouies dans la terre; mais les perches qui les recouvrent sont posées horizontalement, et forment une espèce de terrasse faite de terre battue.

Le plateau central de la Phrygie s'élève à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer; aussi, malgré sa latitude méridionale, l'oranger, l'olivier et le figuier ne croissent-ils nulle part dans le pays. Strabon cite une petite plaine[1] qui produisait des oliviers; mais aujourd'hui on n'en trouve plus dans ces cantons. L'hiver y est quelquefois assez rigoureux, et on voit la neige rester plusieurs semaines sur la terre.

La partie centrale du pays est occupée par un lac salé d'une grande étendue, et que les anciens connaissaient sous le nom de lac Tatta[2]; ses eaux sont tellement chargées de sel, que pendant l'été il se dépose sur les bords sous la forme d'une croûte blanche. Il n'a pas une grande profondeur, car on remarque encore une chaussée construite sans doute au moyen âge, et qui est aujourd'hui complétement couverte par les eaux. Il est au sud de la contrée appelée Haïmana par les Turcs, et qui appartenait à la Galatie.

Au midi du royaume, plusieurs autres lacs d'une étendue moins considérable se trouvent dans la partie montagneuse, et reçoivent les faibles ruisseaux qui arrosent la contrée : car le terrain, formant des ondulations irrégulières, laisse épancher dans des directions différentes ses eaux, qui s'évaporent pendant l'été.

Après avoir donné un aperçu de l'état physique de la contrée, nous ne pouvons nous dispenser d'exposer ici succinctement le résumé des opinions des anciens sur ces dynasties phrygiennes, dont le souvenir est presque effacé. Obligés de puiser à des sources qui ont déjà été l'objet de travaux historiques, ce n'est que pour mémoire que nous réunissons ici ce petit nombre de faits.

Le premier chef de ces tribus phrygiennes, auquel les historiens donnent le titre de roi fut, selon Suidas, un certain Nannacus, qui régna avant le déluge de Deucalion. Mais le pouvoir de ces princes ne s'étendait que sur une partie de la Phrygie; car l'autre partie fut possédée par les Saces, qui s'étaient rendus maîtres de l'Arménie et de toute la partie de la Cappadoce voisine du Pont-Euxin, et vinrent s'établir à l'ouest de l'Halys[3], sous la conduite d'un chef nommé Acmon, fils de Man ou Men. Cet Acmon fonda une ville de son nom, Acmonia, et, après sa mort, il fut déifié. Cette ville subsista longtemps; car elle est mentionnée par Ptolémée, qui la place entre Juliopolis et Euménia, et par Étienne de Byzance[4], qui cite deux places de ce nom. Mais les Saces ayant été expulsés par les Perses[5], les descendants d'Acmon se retirèrent au delà de l'Arménie.

Le second roi de Phrygie porta le nom de Midas; il passe pour avoir régné à Pessinunte; ce qui assignerait une très-haute antiquité à cette ville. Il donna sa fille Ia en mariage à Atys.

Les princes Midas faisaient leur résidence dans la ville de Midæum, sur les rives du Sangarius, et les Gordius, dont le premier est célèbre par le char qu'il consacra dans le temple de Jupiter, demeuraient à Gordium. Le premier Gordius était un laboureur, qui fut nommé roi par le peuple pour obéir aux dieux. Les Phrygiens, voyant leur pays troublé par les séditions, eurent recours à l'oracle, qui leur répondit de prendre pour

[1] Strabon, lib. XII, p. 577.
[2] Strabon, lib. XII, p. 568.
[3] Strab. XI, 511
[4] Sub voce Ἀκμόνια.
[5] Strab. Id., ibid.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0109
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

roi le premier homme qu'ils verraient aller au temple de Jupiter monté sur un char. Le choix tomba sur Gordius, qui consacra son char dans le temple de Jupiter; il attacha au timon un nœud si artistement fait, que nul ne pouvait songer à le délier, et qui fut tranché par Alexandre. Midas, fils de Gordius, régna sept cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. On raconte aussi une foule de fables sur la jeunesse de ce prince, qui passait pour un des plus riches de la terre; Strabon dit qu'il possédait des mines d'or dans le mont Bermius[1]. On prétend que ce fut lui qui institua la coutume des chants funèbres, en renouvelant annuellement ses lamentations à l'occasion de la mort de sa mère[2]. C'est encore lui dont les richesses proverbiales firent croire qu'il avait la faculté de tout changer en or. Ce prince laissa trois fils, Gordius, Ancharas et Otreus. Ce fut de son temps, suivant Plutarque, qu'une partie de la ville de Célènes fut engloutie par un tremblement de terre. Le gouffre se referma lorsque, pour obéir à l'oracle, Anchorus s'y fut précipité. Le même fait se retrouve beaucoup plus tard attribué au Romain Curtius. Un autre prince de la dynastie de Midas régnait à Célènes, qui fut pendant longtemps une des principales villes de la Phrygie. Ce fut Midas II qui réunit sous son empire toute la Phrygie. On ne sait rien de son règne, ni de celui de son successeur. Midas III, fils de Gordius, est mentionné par Hérodote[3] comme étant célèbre par les dons qu'il avait envoyés à l'oracle de Delphes. On remarquait parmi ses présents un trône qui passait pour un chef d'œuvre de sculpture.

Il est bien difficile d'établir la généalogie des princes de ce nom, après le peu de documents qui nous restent; le dernier souverain indépendant fut Midas IV, qui se donna la mort, en voyant ses États envahis par les Cimmériens, qui ravagèrent aussi la Paphlagonie. Son fils Adraste, à la suite du meurtre de son frère, se retira à la cour de Crésus, et finit par s'y donner la mort, désespéré d'avoir tué par mégarde Atys, le fils du roi[4]. A sa mort, l'empire tomba entre les mains de Crésus, qui, ayant porté la guerre chez les peuples qui habitent en deçà de l'Halys, parvint à les subjuguer tous, à l'exception des Lyciens et des Ciliciens. A l'époque de l'invasion de Cyrus, ce prince gouvernait la Lydie, la Phrygie, la Mysie et les côtes de l'Hellespont, jusqu'à la Carie[5], c'est-à-dire toute l'Asie centrale. Lorsque les Perses envahirent l'Asie Mineure, l'armée de Xerxès, après avoir franchi l'Halys, entra en Phrygie, et alla camper à Célènes. De là elle marcha vers Sardes, qui fut prise et pillée, et la Phrygie réunie à l'empire persan fit partie de la satrapie de l'Hellespont. A cette époque, la ville de Célènes seule parut jouir de quelque renommée; les autres capitales, *Midæum* et *Gordium*, tombent peu à peu dans l'oubli, et finissent par être complétement ignorées. Pessinunte, comme centre d'un culte répandu dans toute la contrée, conserve toujours sa richesse et sa population.

Dans le partage de l'empire d'Alexandre, la Phrygie échut à Antigone, dont le règne ne fut qu'une suite de combats contre tous les autres princes de l'Asie. Ceux-ci, fatigués de la guerre, s'unirent contre lui, et la célèbre bataille d'Ipsus fut le terme d'une lutte qui n'avait pas duré moins de vingt ans, et à laquelle les rois de Pergame et de Bithynie avaient pris une part active; aussi, au moment du partage des dépouilles, une partie de la Phrygie leur fut-elle concédée; cette province reçut dans la suite le nom d'Épictète; elle leur fut arrachée par les rois de Bithynie, mais les Romains la firent restituer aux rois de Pergame.

[1] Strabon, liv. XIV, p. 680.
[2] Suidas, in voce Ἔλεγος.
[3] Lib. I, cap. XIV.
[4] Hérodote, lib. I, cap. XLI et XLV.
[5] Lib. I, cap. XXXVII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0110
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Pendant les guerres qui ont successivement ravagé la Phrygie, plusieurs chefs de la contrée s'étaient créé une sorte d'indépendance, et traitaient même avec le pouvoir établi. Strabon nous a conservé[1] l'histoire d'un certain Cléon, qui, retiré dans la ville abandonnée de Gordium, en releva les murailles, et la replaça au rang des cités. Il s'était rendu célèbre par sa vie aventureuse, secrètement soutenu par Marc-Antoine, et mettait des entraves aux projets de Labiénus, qui commandait en Asie. A la chute du triumvir, Cléon abandonna le parti d'Antoine, et se fit nommer par l'empereur grand prêtre de Jupiter-Abrettenus et de Comana de Pont. Gordium fut depuis appelé Juliopolis, et resta l'entrepôt des marchandises qui étaient transportées de l'intérieur dans la Bithynie[2]. Elle était située près d'une rivière nommée Scopas, que l'on traversait sur un pont; Procope nous apprend que Justinien le fit réparer[3].

La perte presque totale des annales phrygiennes ne saurait être réparée par les documents épars que l'on trouve dans les historiens grecs; mais tout porte à croire que ces peuples sont loin d'être restés étrangers aux arts; c'était surtout par l'industrie des tissus qu'ils s'étaient rendus célèbres, et du temps des Romains plusieurs villes faisaient un commerce considérable de tapis. A la chute de la monarchie lydienne, l'autorité des princes de Pergame s'étendit sur toute cette province. Ils luttèrent longtemps contre les rois de Bithynie, pour établir leur suprématie sur toutes ces contrées. Nicomède, qui avait à se défendre non-seulement contre leurs attaques, mais encore contre l'alliance occulte de la république romaine, résolut d'appeler à son secours un peuple dont la renommée avait déjà franchi les mers.

Les Gaulois, campés aux portes de Byzance, menaçaient cette république d'une amitié onéreuse. Ils furent appelés par Nicomède, et entreprirent cette brillante expédition qui eut pour résultat la conquête de la Phrygie centrale.

Pour nous, nous ne devons pas nous rappeler sans un sentiment d'orgueil national, que les Gaulois ont pénétré jusqu'au centre de l'Asie Mineure, s'y sont établis, et ont laissé dans ce pays des souvenirs impérissables. Si le nom de Francs est le terme général sous lequel les Orientaux désignent les habitants de l'Europe, c'est que nos ancêtres ont influé d'une manière notable sur les destinées de l'Orient dès les premiers siècles de notre histoire. Cette influence, confondue avec celle des Romains, quand la Gaule elle-même fut réunie à leur empire, s'est relevée puissante et active, lorsque l'empire romain s'est écroulé; les Latins ont renouvelé en Orient les exploits des Gaulois. C'est la France qui conduisait et poussait les essaims de croisés à travers les monts et les plaines de l'Asie, et, dans les temps modernes, c'est sous l'égide de François Ier et de Louis XIV que les nations chrétiennes commencèrent à commercer sans crainte avec les nouveaux vainqueurs de l'empire byzantin.

Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner sur quelles bases s'est constitué l'empire des Gaulois en Asie, comment ils sont parvenus à s'établir au milieu de royaumes qui, à cette époque, étaient à l'apogée de leur puissance. Cette fusion si prompte et si facile des conquérants européens avec les peuples asiatiques n'est pas un des phénomènes les moins curieux de cette expédition. Tous les princes décorés des titres pompeux de rois de Pergame, de Pont et de Bithynie, s'empressèrent de concéder à nos barbares ancêtres autant de terres qu'ils en voulaient pour former cette république des Galates que la puissance de Rome se garda bien d'anéantir, mais qu'elle respecta plus que l'héritage d'Alexandre.

[1] Lib. XII, p. 571.
[2] Pline, Epist. LXXXI, lib. X.
[3] De Ædificiis.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0111
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Lorsque les Gaulois arrivèrent en Asie, ils se trouvèrent en rapport avec des peuples étrangers comme eux, et comme eux venus d'Europe, les Grecs, les Phrygiens, les Mysiens, les Bithyniens. Nous avons vu dans quel état se trouvait le royaume de Bithynie à cette époque. Deux compétiteurs, soutenus l'un et l'autre par des alliés puissants, et excités par de perfides conseils, étaient en présence : Nicomède et Zipetès étaient sur le point d'en venir aux mains.

Le nom des Galates commençait à se répandre en Orient; les exploits des tribus guerrières qui, sous la conduite de Brennus[1], avaient ravagé la Grèce et parcouraient la Thrace en rançonnant les villes, portaient la terreur au milieu des populations. En abandonnant la Grèce après la mort de Brennus, les Gaulois se séparèrent en deux corps; l'un resta dans la Dardanie, l'autre traversa, les armes à la main, la Thessalie et la Macédoine, vivant de pillage et de contributions levées sur les habitants. Ce dernier corps, fort de vingt mille hommes, reconnaissant pour chefs Léonorius et Léontarius[2], arriva jusqu'à Byzance, rendit tributaire toute la côte de la Propontide, et, devenu maître de Lysimachie, dont il s'était emparé par surprise, il s'établit dans la Chersonèse, et descendit l'Hellespont. La vue des riches campagnes de l'Asie, dont ils n'étaient séparés que par un détroit, donna à ces Gaulois le désir d'y former un établissement. Ils députèrent quelques-uns des leurs vers Antipater, qui commandait sur cette côte. Le bruit de leurs exploits les précédait en Asie, et Antipater, n'osant pas leur résister ouvertement, suscita de continuelles difficultés pour gagner du temps. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tentative que firent les Gaulois pour s'emparer de la Troade[3]; mais cette province avait été tellement ravagée par la guerre, qu'ils ne trouvèrent pas une place susceptible d'être mise en état de défense. La ville d'Alexandria-Troas n'était alors qu'un bourg avec un temple de Minerve; elle dut son accroissement aux bienfaits d'Hérode Atticus. Lorsque les Gaulois arrivèrent, ils trouvèrent cette ville sans murailles, et ne voulurent pas s'y établir.

Les négociations entamées avec Antipater ne recevant aucune solution, les tribus commandées par Léontarius s'emparèrent de quelques barques, et passèrent en Bithynie[4]. C'était au moment où Nicomède s'apprêtait à faire la guerre à son frère Zipetès. Le roi de Bithynie les reçut plutôt comme des alliés que comme des ennemis, heureux de pouvoir compter sur le secours d'étrangers dont la valeur faisait trembler les peuples amollis et habitués au joug. Nicomède appela en Bithynie le corps des Gaulois de Léonorius qui était resté près de Byzance, et, fort de ces auxiliaires, il eut bientôt réduit les rebelles.

Le traité signé entre Nicomède et les Gaulois nous a été conservé par Photius[5].

« Les Gaulois demeureront toujours unis par les liens de l'amitié avec Nicomède et sa postérité.

« Ils ne pourront jamais, sans le consentement de Nicomède, former aucune alliance; ils resteront toujours les amis de ses amis et les ennemis de ses ennemis.

« Ils donneront des secours aux Byzantins toutes les fois qu'ils en seront requis.

« Ils se porteront bons et fidèles alliés des villes de Tios, Ciera, Chalcédoine et Héraclée. »

C'est à ces conditions que le roi leur ouvrit l'entrée de ses États, et fournit des armes à ceux qui en manquaient.

(1) Strab., lib. V, 187.
(2) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, p. 16.
(3) Strab., lib. XIII, 594.
(4) Mennon ap. Photium, 720.
(5) Αἱ δὲ συνθῆκαι, Νικομήδει μὲν καὶ τοῖς ἐκγόνοις ἀεὶ φίλα φρονεῖν τοὺς βαρβάρους, καὶ τῆς γνώμης τοῦ Νικομήδους χωρὶς, μηδενὶ συμμαχεῖν τῶν πρὸς αὐτοὺς διαπρεσβευομένων· ἀλλ' εἶναι φίλους μὲν τοῖς φίλοις, πολεμίους δὲ τοῖς οὐ φιλοῦσι. Συμμαχεῖν δὲ καὶ Βυζαντίοις, εἴ που δεήσοι, καὶ Τιανοῖς δὲ καὶ Ἡρακλεώταις, καὶ Καλχηδονίοις, καὶ Κιρανοῖς, καί τισιν ἑτέροις ἐθνῶν ἄρχουσιν.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0112
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le passage des Gaulois en Asie s'effectua sous l'archontat de Damoclès, l'an de Rome 476, A. C. 278 [1].

Dans le principe, le corps des Gaulois venus en Asie se composait de trois tribus principales : les Tolistoboiens, l'une des plus puissantes tribus gauloises qui fondèrent des établissements dans la Germanie, dans l'Italie et dans l'Illyrie. Les Boiens, souche de cette tribu, habitaient la Lyonnaise et l'Aquitaine; leurs premières migrations remontent à plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ. Le second corps, celui des Tectosages, qui devint le plus puissant des trois peuples établis en Asie, faisait partie des Volces de la Narbonnaise. Il est à croire qu'ils furent souvent les compagnons des Boiens dans leurs expéditions lointaines, car César nous apprend qu'ils avaient aussi formé des établissements en Germanie [2]. Cette tribu était la plus nombreuse et la plus illustre, et les Romains la comblèrent de témoignages d'estime quand ils furent maîtres de toute l'Asie Mineure. Le troisième corps, celui des Trocmiens, avait formé son nom de celui de son chef Trocmus. Il paraît avoir toujours été dominé par les Tectosages, et n'a pas laissé dans l'histoire le souvenir de grands exploits.

Le pays concédé par le roi de Bithynie à ces hardis guerriers ne pouvait suffire à leur ambition. Ils entreprirent bientôt des expéditions contre leurs voisins, qui tremblèrent, et offrirent de leur payer tribut. Ils étaient entrés dans ces provinces comme les alliés d'un prince asiatique, et, tout barbares et illettrés qu'ils fussent, leur politique fut assez sage, assez habile, pour attirer à eux tous les Grecs, les Phrygiens, délicats et frivoles habitants de ces villes somptueuses. Ceux-ci acceptèrent la rude amitié des Gaulois, et formèrent avec eux une alliance assez intime pour que le pays reçût des Romains eux-mêmes le nom de Gallo-Grèce. Toutes les nations de l'Asie Mineure, menacées de loin ou attaquées de près, se soumirent à la domination gauloise, et l'Asie en deçà du Taurus ne fut plus qu'un pays tributaire qu'ils se partagèrent à leur gré. Les Trocmiens eurent en partage les côtes de l'Hellespont, la Paphlagonie et une portion de la Cappadoce; l'Éolide et l'Ionie échurent aux Tolistoboiens, qui allèrent s'établir au delà du fleuve Sangarius, et les Tectosages prirent toute la portion septentrionale de la Phrygie et de la Cappadoce. Ils donnèrent à leur nouvelle conquête le nom de la mère patrie, et la Galatie asiatique fut placée au premier rang des puissances indépendantes de l'Asie Mineure.

C'est vers cette époque que les Romains songèrent à porter leurs armes dans cette contrée. Fidèles à une politique qui leur avait toujours réussi, ils commencèrent à exciter contre les Gaulois, la seule nation qu'ils redoutassent, les princes de Phrygie et de Bithynie; mais la présence d'Annibal dans ce dernier royaume suffisait pour déjouer leurs intrigues. Ce fut Attale, père d'Eumène, qui le premier déclara la guerre aux Gaulois [3], sous prétexte de s'affranchir de l'impôt que payaient les rois de Pergame, et cette guerre fut heureuse, car les Gaulois se retirèrent au delà du fleuve Sangarius. Cependant, ils ne cessèrent pas de jouir d'une assez grande influence sur les princes de l'Asie Mineure, prêtant leur secours intéressé dans les dissensions nombreuses qui divisaient ces princes souverains, et qui préparaient le succès des armes romaines. Ils envoyèrent un corps nombreux comme auxiliaire à Antiochus le Grand; mais les conseils d'Annibal et la coopération des Gaulois ne le sauvèrent pas d'une défaite. La vengeance de Rome s'attacha bientôt aux alliés du roi : le consul M. Manlius, jaloux de surpasser les exploits de

[1] Pausanias, lib. X, 23.
[2] Cæsar, Comm., lib. VI, 24.
[3] Tit.-Liv., lib. XXXVIII, 16.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0113
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Scipion, marcha contre les Gallo-Grecs sans attendre les ordres du sénat. L'expédition de Manlius eut lieu l'an 565 de Rome (A. C. 189); il y avait quatre-vingt-neuf ans que les Gaulois étaient établis en Asie. En voulant accomplir son projet d'invasion dans la Galatie, le général romain fut assez habile pour décider les princes Attales à lui servir d'auxiliaires. Aidé des troupes de Pergame, et guidé par des alliés qui connaissaient le pays et les populations, il n'hésita pas à se mettre en campagne. Néanmoins, au lieu de marcher directement sur la Galatie, il fit un long circuit en suivant la chaîne du Taurus.

C'est à Éphèse que le consul L. Scipion remit à Manlius le commandement des troupes. Le nouveau consul se transporta d'Éphèse à Magnésie; c'est là qu'il fut rejoint par le prince Attale avec un corps de mille fantassins et deux mille cavaliers. La marche de Manlius dans l'Asie Mineure, la direction oblique qu'il prit pour arriver chez les Galates, prouvent, comme on le lui reprocha dans le sénat[1], que son but était autant de piller les villes et d'affaiblir les gouvernements de l'Asie que d'attaquer les Gaulois : car sa route était par la Phrygie Brûlée, c'est-à-dire de Smyrne à Kutayah; il devait passer le Sangarius au-dessous de Lefké, à peu près au même endroit où il n'arriva qu'après un circuit considérable.

Tite-Live, qui a décrit fort au long l'expédition du consul Manlius, nous a laissé un monument du plus haut intérêt pour l'intelligence de la géographie ancienne. La résistance désespérée des Gaulois dans les défilés de l'Olympe prouve que leur alliance avec les Asiatiques n'avait pas amorti leur valeur. En suivant pas à pas la marche du général romain au milieu de l'Asie Mineure, nous retrouvons quelques-unes des villes indiquées par Tite-Live : ruines désertes et aujourd'hui sans nom, qui subsistent encore pour attester combien cette contrée était riche et peuplée lorsque les Gaulois y abordèrent.

En quittant Magnésie, Manlius passa le Méandre à la hauteur de Priène. Il trouva sur l'autre bord le bourg de Hieracomé, lieu inconnu, et sans doute complétement anéanti par les atterrissements du Méandre, qui, depuis cette époque, a formé un nouveau territoire, converti en lac le golfe de Milet, et réuni à la terre ferme l'île de Ladé, dont on ne peut plus que conjecturer la position. De Hieracomé, l'armée arriva en deux jours à Harpasa en Carie. Ce lieu a conservé son nom, et s'appelle aujourd'hui *Harpas-Kalè-Si*. Les ruines de la forteresse existent encore, et elle est située sur une montagne dont la base est défendue par une rivière, qui était le fleuve Harpas, et qui a également conservé son nom (*Harpa-Tchai*). En quittant ce château, l'armée alla camper à Antioche du Méandre, ville aujourd'hui déserte, et dont les ruines offrent peu d'intérêt. Le bourg voisin porte le nom de *Yeni-Cheher* (nouvelle ville), parce qu'il a été bâti avec les débris de la ville ancienne. Les habitants de Tabœ de Pisidie, ville populeuse et forte, qui commandait une plaine étendue et appuyée aux contre-forts septentrionaux du Taurus, ne voulurent pas permettre le passage aux armées coalisées. Ils marchèrent contre les Romains, et attaquèrent en plaine des ennemis qui avaient une cavalerie bien montée. Les Pisidiens furent mis en déroute, et la ville de Tabœ en fut quitte pour payer 25 talents (110,000 francs) et dix mille médimnes (cinquante mille boisseaux) de blé. L'ancienne Tabœ est remplacée par la ville moderne de Daouas. La belle plaine de Daouas produit en abondance du blé et du coton. Ces cantons ne sont guère peuplés, mais le territoire est fertile et bien arrosé. Les villages environnants sont presque tous situés sur l'emplacement de quelque station ancienne. Le fort appelé *Gordio-Teichos* se trouvait

[1] Tit.-Liv., lib. XXXVIII, 16.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0114
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sans doute au village de *Kizilgi-Buluk;* au moins les distances données par des tables géographiques sont-elles assez d'accord avec cette position.

Manlius, au lieu de prendre sa route vers le nord, appuya encore au sud-est, entra dans les montagnes, et alla attaquer les châteaux de Themisonium et de Cibyra, dont les gouverneurs connaissaient à peine les Romains. Toutes les villes dont le territoire dépend aujourd'hui du pachalik d'Adalia furent mises à contribution. Manlius rentra ensuite en Phrygie, et son itinéraire nous aide à retrouver plusieurs villes dont la position était ou incertaine ou ignorée. Mais la plus curieuse et la plus importante de ces villes, qui fut cherchée pendant longtemps par tous les voyageurs qui ont parcouru l'Asie Mineure, c'est, sans contredit, l'antique Synnada, célèbre par ses carrières de marbre, qui était si estimé par les anciens qu'on en faisait un grand usage à Rome même.

Après avoir quitté Synnada, l'armée de Manlius, marchant toujours au nord, s'empara de la ville de Pessinunte; c'était une des principales places des Tolistoboiens.

Le passage du fleuve Sangarius fut effectué par l'armée romaine aux environs de Gordium. Tous ces lieux ont aujourd'hui changé d'aspect, car les villes nombreuses qui couvraient les plaines de la Galatie ont complétement disparu. Les Gaulois se défendirent en désespérés dans les défilés de l'Olympe, qu'ils avaient à peine fortifiés, dans la conviction où ils étaient que les Romains n'oseraient pas les attaquer dans leur retraite. Le résultat de cette journée fut la défaite des Trocmiens et des Tolistoboiens, quarante mille prisonniers et la possession de la Galatie occidentale. Mais le consul voulut terminer la guerre contre les Gaulois avant de prendre ses quartiers d'hiver. Il marcha contre la capitale des Tectosages. La nouvelle de la défaite des autres peuples gaulois était arrivée jusqu'à Ancyre, et avait jeté le découragement dans la ville. Soixante-quinze mille hommes prirent néanmoins position sur une montagne des environs d'Ancyre; mais, vaincus et dispersés dans une première attaque, ils tentèrent vainement de se rallier, et envoyèrent des ambassadeurs à Manlius pour lui demander la paix. Le consul, qui s'était montré si exigeant et si avide envers les peuples de la Carie et de la Pisidie, accorda aux Gaulois une paix honorable, ne leur imposa aucun tribut, maintint leurs lois, et se contenta de leur défendre de faire des incursions chez les alliés des Romains. Le sénat confirma par un décret l'indépendance des Gaulois. Cette faveur si rarement accordée aux peuples conquis, les attacha définitivement à la fortune de Rome. Établis au milieu des monarchies nées de la succession d'Alexandre, les Gaulois conservèrent la forme de gouvernement usitée dans les Gaules. Chacun des peuples formant la confédération gauloise fut divisé en quatre tétrarchies; chaque tétrarchie avait un tétrarque, un juge, un général, subordonnés au tétrarque, et deux lieutenants subordonnés au général. Les états se tenaient dans un lieu nommé Drynemetum, situé sans doute au milieu d'une forêt de chênes qui leur rappelait le culte de leurs pères[1], et le grand conseil qui assistait les douze tétrarques réunis se composait de trois cents personnes. Les Romains, en modifiant ce gouvernement, lui conservèrent l'apparence d'un État républicain, jusqu'à ce que la souveraineté fût réunie sur la tête de Déjotare, le dernier prince qui jouit de l'apparence d'un pouvoir national[2].

Les Galates se montrèrent les fidèles alliés des Romains dans les guerres contre Persée. Ils eurent beaucoup à souffrir pendant la guerre de Sylla contre Mithridate; la Galatie fut envahie par le roi de Pont, les principaux habitants furent massacrés, et le pays, réduit en province, reçut des gouverneurs particuliers. Après la défaite de

[1] Strab., XII, 467.

[2] Strab., XII, 567.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0115
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Mithridate par Pompée, la Galatie rentra sous la domination romaine; mais on ne lui rendit plus ses tétrarques. Déjotare, prince galate, reçut le titre de roi. Il eut pour successeur son secrétaire Amyntas, qui dut cette faveur à un caprice de Marc-Antoine. On ajouta à son royaume plusieurs parties de la Pisidie et de la Cappadoce; mais tous ces nouveaux royaumes, sans force par eux-mêmes, n'avaient qu'une existence précaire. Amyntas mourut après un règne de douze ans, et ses enfants n'héritèrent pas du trône de leur père. La Galatie fut réduite par Auguste en province romaine (A. C. 25) [1]. Nous retrouvons plus tard le fils d'Amyntas, Pylæmènes, aux fêtes de la dédicace du temple élevé à Auguste par les peuples de la Galatie, et sa fille Carachylæ exerçant la charge de grande prêtresse de Cérès [2]. Lorsque la Galatie eut été réduite en province, elle n'en conserva pas moins tout l'appareil d'un gouvernement indépendant; les lois et actes de l'autorité furent toujours promulgués au nom du sénat et du peuple : en réalité, cependant, la Galatie fut administrée par des propréteurs dont les noms nous sont également conservés dans un grand nombre d'inscriptions. Nous ne pouvons révoquer en doute un fait attesté par saint Jérôme [3] de l'usage de la langue gauloise en Asie. Les noms gaulois d'Albiorix, Ateporix, etc., conservés dans les inscriptions, prouvent que la nationalité gauloise ne s'était pas effacée après un séjour de deux cents ans en Orient. Mais un fait qui est complétement en faveur de ceux qui pensent que le gaulois ne fut jamais une langue écrite, c'est que, parmi les innombrables inscriptions qui ont été recueillies depuis trois siècles dans l'ancienne Galatie, pas une seule n'est écrite en gaulois. Les actes émanant du conseil général des Galates sont tous en langue grecque; les actes publics émanant du pouvoir impérial, les inscriptions relatives aux magistratures militaires, aux légions, aux routes, sont tous en latin; on avait soin quelquefois de mettre une traduction grecque à côté de l'inscription latine.

Le même sénatus-consulte qui inscrivit la Galatie au nombre des provinces, déclara Ancyre métropole de toute la Galatie. Les deux autres capitales des Galates, Tavium et Pessinunte, commencèrent à déchoir à partir de cette époque. La destinée de ces deux villes fut tellement uniforme, que l'une et l'autre sont restées pendant des siècles englouties dans un oubli complet, et leur position même était ignorée. Pessinunte peut aujourd'hui déployer aux yeux du voyageur les faibles débris de sa grandeur passée: mais Tavium, la capitale des Trocmiens, ville grande et commerçante, célèbre par un temple de Jupiter qui avait droit d'asile, Tavium, cachée au milieu de quelque forêt sur les bords du fleuve Halys, a jusqu'ici échappé aux investigations des archéologues [4].

Depuis le jour où le titre de métropole de toute la Galatie fut décerné à Ancyre, l'histoire de la province se résume dans celle de la ville. Les autres peuples partagent la destinée des Tectosages, et se trouvent complétement confondus avec eux dans la période qui suivit le règne des césars.

Telles sont donc les conséquences des événements que nous avons rapidement retracés. Deux peuples braves et entreprenants viennent l'un après l'autre asseoir leur puissance sur une des plus belles parties de l'Asie Mineure, et tous deux réussissent sans de grands efforts à établir leur autorité d'une manière durable. On ne peut se lasser d'admirer cette grande et sage politique des Romains, qui partout s'annonce par l'éclat des victoires et s'impatronise par les arts de la paix. Après avoir préparé l'affaiblissement des États qu'elle redoutait, Rome frappe un grand coup sur la nation gauloise; mais, à peine

[1] Diod., lib. LIII.
[2] D'après des inscriptions trouvées à Ancyre.
[3] Epist. ad Gal.
[4] Voyez la description de Pterium.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0116
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vaincue, elle lui tend la main, lui conserve ses princes et son gouvernement, n'annonce son pouvoir dans la capitale des Galates que par la sagesse de ses lois, les prodiges de ses arts et la pompe de ses fêtes.

Les Gaulois n'avaient pas suivi une marche différente. Sans pitié pour les ennemis qui leur opposaient des obstacles, ils se montrèrent voisins secourables pour les princes qui réclamaient leur appui. Ils conservèrent aux villes qui étaient tombées en leur pouvoir leurs lois, leurs croyances et même leurs superstitions. Sous la domination gauloise, la foule des pèlerins n'en accourait pas moins aux panégyries de Pessinunte, et les prêtres de la déesse purent venir processionnellement annoncer aux Romains que le jour de leur domination, prédit par les oracles, était arrivé[1]. Le secret de ces deux peuples, marchant au même but, se cachait sous les mêmes moyens : vaincre d'abord, mais conserver leur dignité aux peuples vaincus, et leur faire oublier, par un gouvernement conforme à leurs besoins, le joug qui en réalité pesait sur eux.

Lorsque saint Paul parcourut l'Asie Mineure pour prêcher le christianisme, les Galates furent de ceux chez qui la parole de l'apôtre fructifia le plus vite. L'Église d'Ancyre fut une des premières qui s'élevèrent en Orient; aussi reçut-elle le nom d'Église apostolique. Les évêques d'Ancyre figurèrent aux conciles de Nicée et de Chalcédoine. Deux conciles furent tenus, en 314 et en 358, dans la capitale de la Galatie. Les *Notices ecclésiastiques* divisent la Galatie en seize évêchés sous deux dénominations, la Galatie-Salutaire et la Galatie-Consulaire. Ancyre appartenait à cette dernière province.

Malgré tant de ravages et de guerres désastreuses, la Galatie, par la fertilité de son sol et la richesse de ses produits agricoles, est encore une des provinces les plus heureuses de l'Asie Mineure, car les vieux Gaulois, guerriers intrépides, peu soucieux des arts, et complétement étrangers aux lettres, avaient l'agriculture en grande estime, et ce n'est pas le hasard qui les dirigea dans le choix qu'ils firent de ces provinces pour s'y fixer de préférence à d'autres cantons de l'Asie Mineure. Un climat sein et tempéré, un pays coupé de montagnes et de plaines, où les troupeaux trouvaient une nourriture abondante et choisie, un grand lac au sud de la province qui fournissait du sel au delà des besoins pour les troupeaux et pour les hommes, et des hivers assez froids pour leur rappeler les frimas de leur patrie, qui retrempent les forces abattues par les chaleurs de l'été, tels étaient les éléments de prospérité sur lesquels ils avaient compté. Les troupeaux nombreux qui se sont perpétués dans ces contrées avaient attiré leur attention; on sait que dans l'antiquité il n'y avait pas de meilleurs bergers que les Gaulois. Aucun peuple ne savait si bien gouverner les troupeaux, soigner les brebis, préparer les laitages et recueillir les produits. Ils estimaient qu'un berger ne peut bien gouverner plus de quatre-vingts moutons. Ils avaient soin de frotter les brebis fraîchement tondues avec de l'huile et du vin, et couvraient d'une peau les toisons les plus précieuses.

Les anciens pensaient que le sel fossile doit être choisi de préférence pour saler les fromages, et Strabon nous atteste que l'Asie Mineure en exportait jusqu'en Italie. L'usage des préparations diverses du lait s'est perpétué en Galatie; les Turcomans et les Nomades font du lait la base de leur nourriture. Ils estiment particulièrement le lait aigri et à demi caillé, qu'ils appellent *youhourt*. Varron nous apprend que la substance laiteuse qui sort de la feuille d'un figuier fraîchement coupée servait, chez les Grecs, pour faire cailler le lait. Les moutons de la Galatie sont de la même race que ceux de la Cappadoce; ils portent une queue large et pesante qui forme une masse de graisse du poids

[1] Tit.-Liv. ubi suprà.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0117
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de vingt livres et au delà. Ce sont ces troupeaux qui faisaient la richesse du roi Ariarathe. La laine de ces brebis est touffue, mais n'est pas assez belle pour être employée en tissus un peu fins. Les anciens bergers étaient dans l'usage d'arracher la toison des brebis et non pas de la couper (de là le mot *vellera*); c'est sans doute à cause de cette habitude cruelle et malsaine que l'on était obligé d'appliquer un apozème sur les brebis fraîchement tondues. Mais il paraît que cette habitude n'était pas générale en Galicie, car Varron en a fait la remarque [1].

La toison des brebis, soit naturelle, soit travaillée, servait de vêtement aux bergers gaulois. Varron les représente vêtus du *diphtère* ou peau de brebis. Les diphtères les plus fins étaient en peaux de chèvres. Ce vêtement est encore usité dans la Bretagne et dans les Landes. Ce sont deux peaux de chèvres cousues, formant une espèce de *sagum* ou sac avec des orifices pour passer la tête et les bras. On voit encore aujourd'hui le berger galate vêtu de la sorte, et portant le *pedum* ou bâton recourbé qui sert à arrêter la brebis lorsqu'on veut la traire. Une tunique de coton ou de laine blanche lui descend jusqu'à mi-jambe, et le pied est revêtu d'une peau de chèvre attachée avec des courroies. Mais on ne voit plus ces cheveux d'un blond ardent qui donnaient aux Gaulois un air si redoutable. L'usage si général de se raser la tête [2] a prévalu chez les Asiatiques, de quelque religion qu'ils soient. Sans chercher à se faire illusion, on reconnaît quelquefois, surtout parmi les pasteurs, des types qui se rapportent merveilleusement à certaines races de nos provinces de France. On voit plus d'hommes blonds en Galatie qu'en aucun autre royaume de l'Asie Mineure; les têtes carrées et les yeux bleus rappellent le caractère des populations de l'ouest de la France. Cette race de pasteurs est répandue dans les villages et les *yaëla* (camps des nomades) des environs de la métropole.

Les troupeaux de brebis ne forment qu'une minime partie de la richesse du pays; les chèvres à long poil, célèbres déjà dans l'antiquité, sont une source de revenu bien plus considérable. Varron parle certainement des chèvres d'Angora lorsqu'il dit : «En Phrygie (la Galatie est un démembrement de la Phrygie), les chèvres ont des poils très-longs, et au lieu d'arracher leur toison, on est dans l'usage de les tondre. C'est de la Phrygie qu'on nous apporte les cilices et autres tissus de ce genre faits de poils de chèvres tondues.» Les cilices étaient des manteaux et des tuniques de laine qui, dans le principe, se fabriquaient en Cilicie, province de l'Asie Mineure, dont ces vêtements ont conservé le nom. Le nom de *Chaly* que porte le tissu fabriqué de nos jours avec le poil de chèvre d'Angora, offre assez d'analogie avec le nom de *cilice* pour qu'on puisse le regarder comme le même mot prononcé d'une manière vicieuse. Cette industrie du tissu de poil de chèvre remonte évidemment à une antiquité très-reculée, et s'est conservée, sans déchoir comme sans s'améliorer, pendant une longue suite de siècles.

Si les chèvres et les moutons offrent en Galatie d'admirables produits, la race bovine est loin de présenter un aspect aussi satisfaisant. Les bœufs sont d'une race petite et généralement mal coiffée. Le grand bétail exige pour la reproduction et l'entretien beaucoup plus de soins et de frais que les moutons et les chèvres; il n'est pas étonnant qu'il ait dégénéré. La Galatie nourrissait des troupeaux d'onagres qui occupaient les steppes des environs du lac Salé. Ces onagres erraient dans le sud de la Galatie, dans la Lycaonie

[1] Varron, ap. Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*.

[2] Usage qui n'est pas d'origine musulmane, car on voit en Lycie des bas-reliefs très-antiques représentant des figures avec la tête rasée et la houppe de cheveux sur le sommet du crâne. Voy. pl. CCXXVIII, CCXXIX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0118
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et dans la Cappadoce. Il ne reste plus de trace de ces animaux à l'état sauvage en Asie Mineure. Les derniers sujets de cette race ont été refoulés jusque dans les vallées désertes de la Perse. Mais les mules de Césarée de Cappadoce, issues des ânes de la Lycaonie et des juments du Kurdistan, rappellent, par leur vigueur, leur légèreté et la beauté de leurs formes, toutes les qualités que les anciens historiens prêtaient aux onagres de l'Asie Mineure. Quant à la race chevaline, on peut la considérer comme nulle en Galatie. Les Gaulois ont toujours été très-peu portés pour l'équitation. Dans les combats, ils mettaient l'agilité au-dessus de tout autre moyen de défense et d'attaque, et Tite-Live fait une remarque qui se trouve parfaitement d'accord avec ce que nous voyons dans les bas-reliefs antiques : « Les Gaulois, dit-il, avant de combattre, se dépouillaient complétement de leurs vêtements, et ne conservaient que leur épée courte et leurs longs boucliers. »

Ce n'est que dans la province de Youzgatt, ancien pays des Trocmiens, que l'on commence à trouver la race des chevaux indigènes, appelés chevaux kurdes. Ce sont les anciennes races mède et assyrienne. Leur tête est osseuse, l'encolure courte, les jambes nerveuses et pelues. Adroits sur les rochers, et infatigables à la course, ces chevaux, comme le bétail de la Galatie, reçoivent une quantité notable de sel mêlée à leur nourriture journalière; il y a même des propriétaires qui laissent, près du lieu où le cheval est attaché, de grands blocs de sel fossile, que le cheval lèche en mangeant son orge.

L'usage de l'avoine étant presque inconnu en Asie Mineure, l'orge fait la base de la nourriture des chevaux. Cet aliment, plus azoté que l'avoine, et susceptible d'une fermentation plus lente, donne un peu moins d'ardeur aux chevaux, mais offre une nourriture plus soutenue. Les chevaux nourris à l'orge sont sujets à prendre du ventre et de l'embonpoint, défaut assez commun aux chevaux de ces contrées.

Les produits de l'agriculture étaient abondants et magnifiques; la plupart des fruits, et même l'olivier, qui ne croît plus dans cette province, y étaient cultivés dans l'antiquité: il est vrai que plusieurs districts étaient privés, comme ils le sont encore, d'un élément bien utile. Le bois ne croît pas dans la partie méridionale de la province; aussi les anciens avaient-ils donné à cette contrée le nom de *Axylon* (sans bois). Pendant les froids, qui sont assez rigoureux, les habitants se chauffent avec les résidus des bestiaux [1].

Pour achever l'esquisse que nous venons de tracer, il nous reste à dire quelques mots de l'état moderne de la Galatie, de son commerce et de son gouvernement.

Nous avons vu que, dans l'antiquité, les frontières de la Galatie ont varié avec la puissance des tribus gauloises, et selon le caprice des empereurs romains, qui ajoutaient et retranchaient des provinces en proportion de l'amitié qu'ils portaient aux tétrarques, aux princes ou aux proconsuls. Sous les empereurs byzantins, les limites de la Galatie furent portées, vers le nord, jusqu'aux bords de la mer Noire, et cette partie du royaume de Pont, qui en avait été distraite, fut appelée le Pont Galatique. Honorius reprit cette province, et en fit un gouvernement à part, sous le nom d'Honoriade. Lorsque l'empire d'Orient fut divisé en départements militaires appelés *thémes*, la Galatie vit encore varier ses frontières; mais tous ces changements n'entamèrent jamais la province centrale où s'étaient primitivement établis les Gaulois. Dans l'état actuel, la Galatie occupe les gouvernements d'Eski-Cheher (Dorylée), de Sevri-Hissar, d'Angora, de Tchouroum, Castamouni et Youzgatt, au delà du fleuve Halys (Kizil-Irmak). Toute la partie septentrionale est montagneuse, renferme des mines, des volcans éteints et

[1] Cf. Xénophon, Anabazis; Tit.-Liv. XXXVIII; Strab., Cappadoce.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0119
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des carrières de marbre. C'est d'une province appartenant à l'ancienne Galatie que se tire cette substance minérale (magnésite) connue sous le nom d'écume de mer et qui est exportée dans tout le nord de l'Europe pour faire des fourneaux de pipes. Ces carrières sont données en régie à des fermiers du gouvernement; les mines sont situées à une assez grande profondeur (de 15 à 20 mètres) au-dessous du sol; le filon d'écume de mer se trouve entre deux bancs d'argile grise très-dure. En approchant du fleuve Sangarius, la roche argileuse change de nature, et passe à l'état d'argile smectique ou terre à foulon, qui est employée, dans tout l'intérieur de l'Asie, en guise de savon pour laver le linge et pour l'usage des bains. C'est cette terre épurée et choisie que l'on marquait d'un sceau, et qui était portée aux échelles du Levant; de là on la transportait en Europe sous le nom de terre cimolée, et on l'administrait, dans l'ancienne médecine, comme sédatif et absorbant.

Le grand lac salé, que les anciens appelaient *Tatta Palus*, produit naturellement du sel blanc très-pur; les eaux de ce marais sont tellement chargées de sel, que les plantes et les menues branches qui se trouvent sur ses bords sont en peu de temps couvertes d'une croûte épaisse. Ce lac n'a pas de profondeur; c'est plutôt un grand marais salant; une chaussée le traverse. Dans le sud de la province, on trouve de vastes steppes habitées seulement par des nomades. L'orient de la Galatie offre un pays admirable comme nature et comme végétation; on chercherait en vain, dans le reste de la contrée, des sites comparables aux bords de l'Halys, tantôt sauvages et sombres, tantôt fertiles et gracieux. Les forêts de chênes y sont nombreuses et étendues, le grain donne de magnifiques produits.

Les Turcs, en s'emparant de la Galatie, se trouvèrent en contact avec un peuple dont l'origine et la civilisation étaient tout européennes; Gaulois, Grecs et Romains ne formaient plus qu'une seule famille. Autant la politique des conquérants occidentaux avait été favorable aux véritables intérêts des peuples, autant la politique des Turcs fut fausse et désastreuse. Après cinq siècles de possession, les Turcs sont aussi étrangers aux anciens maîtres de la contrée, que le jour où le sabre du sultan Mourad conquit la ville d'Ancyre.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0120
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0121

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

AIZANI.

En citant Aizani parmi les principales places de la Phrygie Épictète, Strabon [1] ne donne aucun détail sur la position et sur l'histoire de cette cité, et les itinéraires anciens en indiquaient à peine la situation. Cependant, la ville des Aizaniens est comprise dans les évêchés de la Phrygie Pacatienne au cinquième concile de Constantinople. Mais, jusqu'à ces dernières années, elle fut complétement oubliée par les historiens, les géographes et les antiquaires; on la rangeait parmi ces stations de peu d'importance qui avaient complétement disparu de la surface du sol. Les voyageurs modernes qui avaient traversé la Phrygie n'avaient recueilli aucun renseignement sur cette ville, dont les ruines auraient une célébrité égale à celle des plus beaux monuments antiques, si elles étaient dans un pays plus accessible et plus souvent visité.

Ce fut en 1825 qu'un voyageur anglais, lord Saint-Asaph, se rendant de Kutayah à Smyrne, traversa ces ruines et porta en Europe la première nouvelle de leur existence. Presque dans le même temps, le comte de Laborde, voyageant dans l'Asie Mineure, visita les monuments d'Aizani. On doit aussi au major Keppel quelques détails sur ces ruines. Il restait à relever le plan géométrique de cette ville et à mesurer les nombreux monuments qu'elle renferme.

Hérodien, cité par Étienne de Byzance [2], affirme qu'Aizani fut fondée par Aizen, fils de Tantale, et appelé Ἄζανοι, et par quelques autres Ἄζανιον. Le même géographe rapporte une histoire puérile recueillie par Hermogène, que nous citerons, moins pour la donner comme une tradition tant soit peu probable, que pour rassembler ici le petit nombre de documents que nous ont laissés les auteurs anciens. « Les habitants d'Azanion, dit Hermogène [3], ayant vu leurs prairies inondées et frappées de stérilité, et souffrant de la disette, s'assemblèrent pour sacrifier aux dieux, qui restèrent sourds à leurs prières. Euphorbe, de son côté, sacrifia aux génies un renard (*Ouanos*) et un hérisson (*Exis*), et il les apaisa si bien, que la terre recommença à produire des grains et des fruits en abondance. Les habitants, en reconnaissance de ce fait, choisirent Euphorbe pour leur prêtre et pour leur chef, et ce fut à cette occasion que la ville prit le nom

[1] Lib. XIII, p. 176.

[2] Voce Ἄζανοί.

[3] Apud Stephanum Byzant. Voce Ἄζανοί.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0122
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'Exuanum, qui veut dire hérisson-renard. Il semble que le mot Azanion soit venu de ce nom. »

D'après un passage de Pausanias, il semblerait que les Azaniens de Phrygie fussent originaires de l'Arcadie [1]; ce qui concorde encore avec toutes les traditions qui font peupler ces contrées par des étrangers venus d'Europe : « Arcas, dit-il, eut trois fils, Azan, Aphidas et Élatus, qui se partagèrent le royaume de leur père. La part qui échut au premier reçut le nom d'Azanée, d'où l'on dit que sortirent par la suite les colons qui allèrent s'établir en Phrygie, près de l'antre appelé Steunos et du fleuve Pencala. » Pausanias ajoute plus loin [2] : « Ces Phrygiens, qui habitent les bords du fleuve Peucella (*sic*), et qui sont originaires d'Azanée, montrent la grotte appelée Steunos, qui est circulaire et d'une grande hauteur. Ils en ont fait un temple de la mère des dieux où la déesse a sa statue. »

La ville d'Aizani était la métropole d'une contrée que l'on appelait Azanitide. Quant au fleuve Peucella, il n'est point connu, et tout porte à croire que c'était le nom d'un affluent supérieur du Rhyndacus. Les médailles les plus communes de la ville d'Aizani portent la tête de Jupiter, coiffé de modius, et au revers un aigle les ailes étendues, avec cet exergue : IEPA BOYAH AIZANEITΩN. Le nom de la ville, écrit Ἄζανοὶ dans le texte de Strabon, avait fait penser au savant Mannert que ces médailles étaient fausses; mais la découverte des inscriptions et d'un grand nombre de médailles impériales rapportées par différents voyageurs prouve que l'orthographe du texte grec est fautive. Les Grecs écrivent AIZANOI [3], et les Latins ÆZANI. Nous avons adopté l'orthographe grecque.

Après avoir franchi les collines au pied desquelles est assise la ville de Kutayah, on arrive sur un plateau qui est le point culminant de cette partie de l'Asie Mineure, et qui, d'après les observations barométriques [4], est à 1085 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une chaîne de montagnes court de l'Est à l'Ouest dans la partie méridionale du plateau : c'est le Mourad-Dagh, autrefois le mont Dindymène, dont les deux versants donnent naissance à des fleuves qui vont arroser de vastes bassins. Au Sud coule l'Hermus, et au Nord le Rhyndacus, qui traverse la ville d'Aizani. C'est dans les vallées supérieures du mont Dindymène qu'il faudrait chercher cette grotte de Steunos, dont il serait possible de retrouver des traces. Le plateau d'Aizani est composé d'un sol crayeux, recouvert par une couche épaisse de terre végétale qui produit en abondance toutes sortes de grains. Aussi, le village qui s'est élevé sur les ruines de la ville porte-t-il le nom de Tchafder-Hissar, le château du seigle. L'édifice qui attire d'abord les regards est un temple de marbre blanc qui s'élève sur une vaste terrasse, et qui, comme le Parthénon d'Athènes, s'aperçoit d'une distance considérable. On franchit le Rhyndacus sur un pont de marbre, et l'on marche pendant longtemps au milieu des débris d'architecture accumulés.

Il est à remarquer que cette ville, dont l'étendue a dû être considérable et qui conserve tant de vestiges de son ancien éclat, n'a gardé aucune trace de son système de défense; on ne voit pas le moindre débris de murailles ni de disposition qui puisse ressembler à une acropole. Mais l'usage de clore les villes était si général et en même temps si important

[1] Lib. VIII, c. 3.

[2] Lib. X, c. 32.

[3] Il ne faut pas oublier que la diphthongue oι se prononçait ι.

[4] Les observations que j'ai faites à Aizani le 3 juillet 1839 avec deux baromètres, m'ont donné les hauteurs suivantes :

Thermomètre libre + 20°,80.

5 heures du soir, temps couvert, vent du nord.

1er B. 0m,672,88 Th. B. + 20°,20.

2e B′ 0m,672,34 Th. B′ + 20°,6.

La moyenne de ces deux observations, d'après les calculs de M. le commandant Delcros, donne 1085m,2.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0123
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans l'antiquité, qu'on ne saurait croire qu'une place qui a été le centre d'une grande association religieuse, et qui certainement renfermait des richesses considérables en offrandes et en dépôts, soit restée ouverte aux incursions des bandits qui descendaient de temps à autre dans les villes de Phrygie, et dont les chefs résidaient dans les châteaux de l'Olympe Mysien, où ils commandaient plusieurs villages.

C'est une remarque que l'on a fréquemment occasion de faire, dans les ruines des cités antiques : quelquefois les murailles seules subsistent encore, comme à Antioche, Halicarnasse, Érythrée, etc.; d'autres fois, les monuments les plus délicats ont traversé les siècles, et les murailles ont disparu complétement. La destruction des remparts d'Aizani est un fait d'autant plus singulier, qu'il n'y a dans le voisinage aucune ville, aucun village important qui ait pu s'approprier ses débris, et il n'est pas probable qu'il en ait été transporté à Kutayah, située à vingt-sept milles de là. Si l'on en juge par les monuments qui subsistent encore, les murailles d'Aizani devaient être construites en grands blocs de calcaire d'eau douce, qui sont employés dans les libages de tous les édifices, et qui sont extraits des montagnes environnantes [1].

Après avoir longé le vaste péribole du temple, on trouve, un peu plus loin vers le Nord-Ouest, les ruines d'un édifice carré qui peut avoir servi de basilique ou d'agora; puis, en tournant vers le Nord, on remarque les ruines d'un vaste hippodrome et d'un théâtre qui y est contigu. Ce dernier édifice est adossé à une colline au sommet de laquelle il y a un grand nombre de tombeaux, ce qui indiquerait que la ville ne s'étendait point de ce côté, si, au bas du fleuve et le long des quais qui étaient évidemment dans l'intérieur de la ville, on ne trouvait également une sorte de voie des tombeaux avec de nombreux monuments.

Au Sud de la grande terrasse du péribole, on observe encore une colonnade d'ordre dorique qui a peut-être appartenu au gymnase; la largeur de l'édifice est de 45 mètres, et sa longueur de 75; les colonnes sont de marbre blanc et d'une seule pièce, mais dans l'enceinte on ne trouve point de traces de constructions, ni de débris de murailles. Deux ponts de marbre traversent le fleuve; ils ont cinq arches à plein cintre. La richesse des parapets qui longent les quais n'a point d'égale dans une ville antique; chaque pierre porte des sculptures représentant, soit des faunes et des mascarons, soit des chasses d'animaux sauvages. Le théâtre, qui se trouve dans la partie septentrionale de la ville, quoique d'une conservation remarquable, est loin cependant d'être un des plus beaux de l'Asie Mineure; la partie moyenne de l'hippodrome était ornée de deux *Pulvinars*, ou pavillons destinés aux personnes de distinction. Les gradins étaient de marbre blanc, et les deux extrémités du stade étaient carrées [2].

LE TEMPLE.

Le grand temple, d'ordre ionique et de marbre blanc, s'élevait, dans la partie centrale de la ville, sur une terrasse quadrilatère, taillée dans une colline naturelle qui formait le Téménos. La partie antérieure de cette terrasse est décorée de vingt-deux arcades séparées dans leur milieu par un grand escalier de 30 mètres de large [3]. Dans leur état actuel, ces arcades ne présentent que des arcs en pierre grossièrement taillés; mais on retrouve, dans les saillies et dans les angles de la maçonnerie, des arrachements du revêtement en

[1] La coquille caractéristique de ce calcaire est la planorbe.

[2] Voyez planche XXIII.

[3] Voyez planche XXVIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0124
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dalles de marbre blanc qui la recouvrait. Devant chacun des pieds-droits, il y avait un pilastre qui soutenait un entablement. L'ensemble de cette construction formait un magnifique soubassement au vaste temple qui couronnait la terrasse. Les parties latérales de ce Téménos étaient soutenues par un mur épais dont il reste encore une partie à l'angle Nord-Ouest. La largeur totale de la terrasse est de 146^{m}46, et sa longueur de 162^{m}96. Il ne reste dans le pourtour aucune trace de construction, mais il est très-probable que des fouilles faites en quelques endroits mettraient à découvert des portiques et des habitations destinées pour les prêtres. C'est cette vaste enceinte qui est généralement désignée par les anciens sous le nom de Téménos, lieu fermé : elle était décorée de jardins, d'exèdres et de statues, qui se trouvent mentionnés à chaque instant dans les descriptions de Pausanias. Le temple lui-même, *Naos*, était entouré d'un portique, *Stoa*, généralement ouvert sur le Téménos, et qui séparait ce dernier emplacement de l'Area proprement dite, où se faisaient les sacrifices. C'est au milieu de cette place que s'élevait l'édifice sacré, Naos, Sêcos, dont l'entrée n'était permise qu'aux initiés et aux prêtres. Le temple était lui-même entouré de portiques, *Peribolos*, qui, suivant le caractère du temple, étaient plus ou moins larges. Cette disposition des grands édifices religieux n'est pas seulement particulière aux Romains et aux Grecs; on la retrouve dans les grandes pagodes de l'Inde, dans les temples de la Perse, au grand temple de Salomon. A Jérusalem, le temple était entouré de deux enceintes formant deux sortes de cours : la plus voisine du tabernacle n'était destinée qu'aux prêtres, qui y chantaient des hymnes et y sacrifiaient; l'autre recevait le peuple. Les cours étaient séparées l'une de l'autre par trois assises de pierre, sur lesquelles il y avait une rangée de poteaux de cèdres. Si nous examinons la mosquée de Soliman le Grand, nous trouvons une disposition parfaitement identique : elle est entourée d'une vaste enceinte plantée de cyprès qui garantissent le temple du contact de la ville. L'entrée de la mosquée est précédée d'une cour fermée (harem), et derrière se trouvent des jardins destinés à la sépulture des prêtres et des grands. Et dans ces grandes mosquées musulmanes, il semble que les peuples aient voulu préserver la majesté de Dieu du contact de la foule, et que chacune des enceintes ait été réservée à un degré d'initiation que transmettait le collége sacerdotal. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait adouci cette loi rigoureuse, et ait appelé autour de l'église la population des villes, comme pour lui donner une protection plus directe. Mais, dans l'origine, l'église avait aussi ses cloîtres et ses cours fermées.

Le temple d'Aizani est établi sur un soubassement de 36^{m}912 de longueur sur 21^{m}962 de largeur. Au-dessous de la Cella se trouve une grande salle souterraine, formée par une voûte à plein cintre, dans laquelle on descendait par un escalier pratiqué dans le *Posticum*. Cette voûte est éclairée par des soupiraux qui prennent leur jour au pied de la moulure inférieure de la Cella sous le portique. La longueur de la salle est de 16^{m}157 sur une largeur de 9^{m}120; elle servait à renfermer les richesses du temple, et, dans certaines circonstances, était offerte comme un lieu sûr aux citoyens pour y déposer leurs objets précieux. Il est curieux de voir cet usage conservé chez les musulmans : il y a dans chaque mosquée impériale un local fermé où chacun a la faculté de déposer ses objets précieux, qui lui sont fidèlement remis; c'est surtout en faveur des pèlerins qui se rendent à la Mecque que cet usage est établi.

Le posticum était composé de deux murs parallèles, entre lesquels était placé l'escalier. Cette salle était, à proprement parler, l'opisthodome, qui, dans certains temples périptères, est placé au fond de la Cella. La largeur du soubassement comprend le naos et le portique. Il reste aujourd'hui sur la face occidentale six colonnes debout, et douze sur la face

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0125
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

septentrionale. Il est évident, d'après l'inspection du plan, que les deux petits côtés avaient chacun huit colonnes de front; pour la face latérale, on est assuré qu'il y en avait quinze. En effet, la colonne d'angle de l'occident porte, selon la règle, un chapiteau d'angle, c'est-à-dire, dont la volute extérieure fait avec la face un angle de quarante-cinq degrés, tandis que la colonne extrême du côté de l'est a un chapiteau dont les deux volutes sont sur le même plan. De plus, le soubassement de ce côté se prolonge au delà de l'axe de la colonne de $3^{m}240$, c'est-à-dire, qu'il y a juste la place pour ajouter une colonne. On sait, d'ailleurs, que, dans les temples périptères, le nombre de colonnes du côté était égal au double de celui de la face, moins une. L'entre-colonnement d'axe en axe était de $2^{m}536$. Je n'ai pas observé de différences entre les entre-colonnements de la face latérale, et la pose des colonnes est opérée avec le plus grand soin; la distance de l'axe d'une colonne au mur de la face latérale est de $4^{m}663$, ou, à peu de chose près, la longueur de deux entre-colonnements, moins un diamètre. Il s'ensuit que le temple était de la classe de ceux que Vitruve appelle pseudo-diptères; le temple diptère serait celui dans lequel on aurait prolongé le rang de colonnes qui correspond à la seconde colonne de face En examinant les pierres du soubassement, j'ai observé que sur la face orientale, celle qui correspond à l'entrée, l'appareil est taillé avec beaucoup plus de soin, ce qui m'a porté à croire que sur la face principale il y avait deux rangs de colonnes parallèles. Ceci, d'ailleurs, est motivé par la construction, car comme toutes les plates-bandes supportant la toiture du portique, et posées d'une part sur le mur de la Cella, et de l'autre part sur l'architrave, sont d'une seule pièce de marbre, la portée de ces plates-bandes serait infiniment trop longue sur la façade, puisqu'elles auraient $7^{m}824$, tandis que les autres ont $5^{m}116$. Il y a, d'ailleurs, nombre d'exemples de cette disposition dans les temples périptères.

Pour arriver de l'area sous le portique, il y avait un escalier, qui aujourd'hui n'existe plus, et le mur du soubassement s'élève verticalement à un mètre au-dessus du sol dans tout le pourtour du temple. Cela prouve qu'un escalier était disposé de la même manière sur les quatre faces, comme il arrive au Parthénon et à la plupart des autres temples grecs périptères. On sait que cette sorte de temple était rare en Italie, et du temps de Vitruve il n'en existait point à Rome; l'invention du genre est attribuée à Hermogène d'Alabande, qui fit le temple de Magnésie, sur le Méandre; son but était de donner plus de largeur sous le portique pour les processions qui se faisaient autour de la Cella.

La Cella est assez bien conservée pour qu'on en retrouve toutes les dispositions particulières. Tout le mur septentrional est intact, une partie du mur méridional et tout le Posticum. On voit, en examinant le mur du Pronaos, que la Cella se terminait par deux antes, entre lesquelles étaient placées deux colonnes, et l'arrachement du mur de refend donne la distance exacte entre l'extrémité de l'ante et la porte. Malheureusement, toute cette partie de l'édifice est ruinée, et il n'a pas été possible de retrouver le moindre débris de la porte; les quatre antes sont couronnées par un chapiteau composé; l'intérieur de la Cella ne porte aucune espèce d'ornement, et le marbre des murailles est profondément altéré par l'effet d'un incendie. Dans l'angle gauche du temple, on avait pratiqué une porte communiquant à une cellule qui avait une issue sur le Posticum. Il est clair que ces portes étaient destinées au service particulier du monument; elles communiquaient sans doute derrière la statue. Cette disposition se retrouve dans un très-grand nombre de temples anciens, et l'on est tenté de croire, quelle que soit la grossièreté de l'artifice, que les prêtres faisaient quelquefois parler la statue. Peut-être aussi

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0126
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

était-ce simplement pour le service du temple et pour revêtir la statue de vêtements et de voiles offerts par les villes et les citoyens. En dehors du Posticum on voit encore les deux colonnes placées entre les antes, et qui sont d'un ordre composé. Un grand soupirail communiquant avec l'opisthodome prenait jour entre les deux colonnes, dont les bases n'ont pas de plinthes; mais les bases des colonnes du portique portent des plinthes carrées. J'ai remarqué que des architectes, dans les restitutions de temples périptères, faisaient disparaître la plinthe, en l'engageant dans un dallage de même épaisseur; mais je dois dire que nulle part je n'ai trouvé le motif de cette combinaison, ni à Aizani, où le dallage passe évidemment sous la plinthe, ni au temple d'Apollon Didyme [1], à Milet, ni au temple de Diane, à Magnésie du Méandre.

Le genre pseudo-diptère a été adopté dans un grand nombre de temples en Asie, parce qu'il offre un grand avantage pour les monuments de petite dimension. En effet, un temple périptère comme celui d'Aizani n'aurait qu'un portique de 2^{m} 048 de large, ce qui serait infiniment trop étroit pour les cérémonies. On voit dans le temple périptère de Balbek, qui est de dimensions beaucoup plus grandes que celui-ci, combien le portique périptère est étroit et peu gracieux. Le mur extérieur de la Cella est orné d'un soubassement formé de grands blocs de marbre posés de champ, et couronnés par une frise surmontée d'une corniche, et dans laquelle sont placées plusieurs inscriptions que le temps a conservées. Ces pièces de marbre forment parpaing, c'est-à-dire qu'elles règnent dans toute l'épaisseur du mur. Au-dessus de la corniche le mur est orné de refends, et le couronnement qui règne à la hauteur des chapiteaux des antes est orné d'oves et de feuilles d'acanthe.

La solidité de cette construction aurait défié les siècles, si l'ignorance absurde des habitants ne les eût poussés à détruire cet édifice; les colonnes, étant d'une seule pièce de marbre blanc, étaient regardées par eux comme de la pierre fondue, et, pour le plus grand malheur de l'édifice, on croyait qu'elles étaient pleines d'or. Pendant longtemps le vieux temple fut attaqué par les moyens ordinaires, la pioche et le marteau; rien ne transpirait des richesses qu'il devait contenir, lorsqu'un Turc eut la fatale idée de le démolir d'un seul coup. Pendant bien des jours, les habitants furent occupés à charrier du bois des montagnes environnantes; on en remplit la Cella; on entoura de fagots les colonnes du portique, et l'on mit le feu à cette masse accumulée. Le marbre ne résista pas à l'intensité de la chaleur; tout le portique méridional, le mur de la Cella et la façade s'écroulèrent avec fracas, et les sauvages habitants furent à peine détrompés en voyant la preuve manifeste de leur stupidité; ils restèrent convaincus qu'un génie malfaisant dérobait les trésors à tous les regards; et aujourd'hui même, le Turc qui me racontait ce fait, me disait en montrant les inscriptions : « Celui qui parviendra à déchiffrer ces signes deviendra possesseur des biens qui nous échappent. » La tradition de cet incendie est restée parmi les Turcs, mais ils ne peuvent pas bien en préciser l'époque; elle est antérieure à la naissance des plus vieux habitants. En examinant la masse de décombres qui entourent l'édifice, et qui, aujourd'hui, est recouverte par une terre végétale assez épaisse, on est porté à croire que cet événement eut lieu vers le commencement du dernier siècle. Du reste, la trace d'un feu violent est restée empreinte sur l'intérieur des murs de la Cella, et prouve que l'édifice n'a péri qu'à la suite d'un incendie. Il manque au temple, aujourd'hui, trente et une colonnes; les deux qui étaient à l'angle sud-ouest gisent au pied de l'édifice; deux autres qui manquent à la face septentrionale se retrouvent également en avant du portique; mais des

[1] Vitruve : de Temp. Ædif.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0127
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vingt-sept autres on n'en voit pas de vestiges. Or, ces colonnes, étant d'une seule pièce, n'ont pu évidemment être anéanties que par le feu.

Nous ne devons pas nous étonner de voir les grossiers nomades de la Phrygie détruire à plaisir un monument pour en retirer des trésors cachés, puisqu'une pareille idée a eu longtemps cours en France, et bien des édifices de l'ancienne Gaule ont dû leur destruction à cette erreur populaire. Ne voyons-nous pas sous Henri IV un nommé Traucat [1] obtenir du roi un édit qui l'autorise à dégager le terre-plein qui forme le soubassement de la Tour-Magne de Nîmes? Ce soubassement était construit sur un monticule composé de pierres et de décombres, qui fut complétement extrait par un trou pratiqué dans la maçonnerie.

D'après l'état actuel des ruines du temple d'Aizani, je suis disposé à croire cependant qu'il n'était pas parfaitement complet lorsqu'il a été incendié, car rien n'expliquerait la chute de la corniche et de la frise des faces du nord et du couchant. Aujourd'hui, les colonnes sont seulement couronnées par l'architrave, et il ne reste en place aucun morceau de frise et de corniche. J'ai la conviction que des fouilles opérées au pied de l'édifice mettraient à découvert de nombreux fragments de sculpture. Tout le fronton occidental est probablement enseveli sous le sol voisin. Dans la position isolée où je me trouvais, quoique le pacha de Kutayah m'eût donné toutes les facilités possibles pour opérer mes recherches, et des gens de sa maison pour faire respecter ses ordres par les habitants, je ne pouvais songer à entreprendre des fouilles, et je fus plusieurs jours à déplorer l'état incomplet dans lequel se trouvait l'édifice, lorsque le plus heureux hasard me fit découvrir, sur le grand escalier du Téménos, un fragment qui évidemment a appartenu à la frise. Quant aux morceaux de corniche, ils sont répandus avec profusion autour de l'édifice. Dans le dénûment où j'étais de toute espèce d'agrès et d'échelles, j'éprouvai une grande difficulté à monter sur le temple pour mesurer les colonnes et les chapiteaux. Après avoir réuni des cordes assez fortes et fait fabriquer un grand panier, j'enlevai, par le moyen d'un cerf-volant de toile dont j'étais muni, un bout de la corde par-dessus l'architrave, et les habitants me hissèrent jusqu'au sommet des colonnes. Ce fut ainsi que je parvins à mesurer le chapiteau, car il n'en reste pas un par terre; mais l'énorme difficulté de cette opération m'empêcha de me faire hisser près du chapiteau composite du *Posticum*, et je ne pus le mesurer.

Le temple est d'ordre ionique [2]; le fût de la colonne est composé d'une seule pièce de marbre de 8^m520 de longueur; mais en y comprenant la partie du fût attenant au chapiteau jusqu'à l'astragale, la hauteur de la colonne est de 8^m705.

Le diamètre, à un mètre au-dessus du sol, est de 0^m977; à 6 mètres, le fût a 0^m960; à 8 mètres, il a 0^m923; et enfin, à la hauteur du joint, entre le fût et le chapiteau, il a 0^m873. La hauteur du chapiteau, jusques et y compris l'astragale, est de 0^m375, et la base est de 0^m649. Ce qui donne pour la hauteur totale de la colonne 9^m504. Cette proportion est plus élancée que celle des autres ordres de l'Ionie, mais elle a beaucoup de rapport avec celle du temple d'Érechthée, à Athènes. Le fût de la colonne a des cannelures qui sont formées par un demi-cercle, et il est remarquable en ce que, dans la partie supérieure, chacune des cannelures est décorée d'un petit vase en relief, ajustement qui ne se trouve dans aucun autre édifice. Les proportions du chapiteau ne le cèdent point à celles des beaux temples de l'Ionie; il est décoré dans le cavet supérieur,

[1] C'est ce même Traucat qui, le premier, importa la culture du mûrier aux environs de Nîmes.

[2] Voyez les détails de l'ordre, pl. VII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0128
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

entre le quart de rond et le filet des volutes, d'un fleuron en haut-relief qui garnit cette partie du chapiteau. L'architrave est très-haute : selon les proportions des temples grecs, elle est décorée d'un cavet et d'un quart de rond, et chacune des faces porte à sa partie supérieure un rang de perles. La frise, qui est d'un caractère particulier, est ornée de grandes consoles en forme de volutes, soutenues par des feuilles d'acanthe. Cet ajustement a tout à fait le caractère ionique et produit un très-bel effet. Pour ceux qui douteraient que le fragment trouvé près de l'escalier appartînt bien à la frise du temple, il y a une preuve convaincante : c'est que la distance d'axe en axe entre les volutes est de 0^m634, et que cette distance correspond positivement à la distance d'axe en axe de six des denticules de la corniche; d'où il suit que chaque volute porte un denticule et se trouve d'aplomb au-dessous d'un modillon. L'intervalle entre chaque volute est orné de fleurons variés et se trouve également à l'aplomb de l'autre modillon. Le même ajustement se retrouve dans l'architrave, l'axe d'un ove est à l'aplomb de chaque volute.

La base de la colonne est d'ordre ionique : elle porte deux scoties séparées par un double filet et un gros tore dont la courbure n'est point un arc de cercle comme aux bases romaines, mais une courbe dont la rentrée est beaucoup plus forte en bas qu'en haut. La forme de cette courbure est sans doute motivée sur ce que la perspective déforme les courbes engendrées par un arc de cercle.

On voit quelques colonnes couchées dans l'esplanade qui entoure l'édifice. Elles appartenaient au péribole, et avaient 5^m440 de longueur sur 0^m680 de diamètre. Elles avaient 24 cannelures qui étaient remplies par un fuseau cylindrique jusqu'à 1^m84 au-dessus de la base. Les colonnes étaient d'ordre corinthien; elles formaient un portique qui entourait le temple de toutes parts et fermaient l'espace que les anciens appelaient Aréa. C'était une cour dans laquelle se faisaient ordinairement les sacrifices et les processions. Dans l'état de ruine où il se trouve, le temple d'Aizani est encore d'un grand intérêt, car on sait combien les édifices d'ordre ionique sont rares dans toutes les contrées.

Il reste à déterminer l'époque à laquelle ce temple fut construit et la divinité à laquelle il fut dédié, questions facilement éclaircies par la lecture des huit inscriptions grecques et latines tracées sur cette portion du mur de la Cella que le temps a respectée. L'élégance des colonnes, la légèreté de la structure, donneraient à croire qu'il a été dédié à quelque divinité féminine, si les inscriptions n'étaient là pour attester qu'il fut élevé au plus sévère des dieux, à Jupiter Panhellénien, et tout le territoire qui entourait la ville était dédié à Jupiter Aizanien. Il résulte de l'examen des inscriptions qui sont placées sur la platebande, formant le couronnement du soubassement de la Cella, sur le mur extérieur du temple et sur la face intérieure de l'Ante, du côté du Pronaos, que des contestations graves s'étaient élevées entre les habitants et les membres du sénat, sur la quotité de l'impôt à payer pour les terres appelées *Cléri* et qui étaient dédiées à Jupiter Aizanien. Quiétus, qui sur les inscriptions ne prend aucun titre, mais qui était, sans doute, préteur de l'Aizanitide, écrivit à l'empereur Hadrien pour lui demander son avis. Cette lettre n'existe pas sur les murs du temple; il est probable qu'elle a péri dans la destruction des murs du Sud. L'empereur Hadrien répond à Quiétus une lettre dont nous avons une partie notable. Dans le titre de cette lettre, les deux premières syllabes HADRI du nom de l'empereur sont effacées, mais il résulte de l'inscription grecque, que c'est bien l'empereur qui écrit à Quiétus.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0129
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXEMPLEPISTVLAE[HADRI]ANISCRIPTAEAD
QVIETVM

SIINQVANTASPARTICVLAS[Q]VOS[CLE]ROSAPPELLANTAGERAEZANEN
SIIOVIDICATVSAREGIBVSDIVISV[SSIT]NONAPPARETOPTIMVMEST
SICVTTVQVOQVEEXISTIMAS[EV]MQVIINVICINISCIVITATIBVS
CLERORVMNECMAXIMVS[NECMINI]MVSESTOBSERVARIETSICVM
METTIVSMODESTVSCON[SVLVIT]VTVECTIGALPRO[H]ISPENDERE
TVRCONSTITITQVIES[SENTCLERICI]AGRIAEQVOMESTEX[HOC]
TEMPOREVECTIGALPENDIS[IC CON]STITITIAMEXHOCTEM[PO]
REVECTIGALPENDEND[VM]A[T]SIQVAEMORAEQV[AERANTVR]
QV[IETETIBIO]BS[TITERINT]

Exempl[um] epistulæ [Hadri]ani scriptæ ad Quietum.

Si in quantas particulas, [q]uos [cle]ros appellant, ager Æzanensi Jovi dicatus a regibus divisu[s sit], non apparet, optimum est, sicut tu quoque existimas, [eu]m qui in vicinis civitatibus clerorum nec maximus [nec mini]mus est, observari : et si, cum Mettius Modestus con[suluit?] ut vectigal pro his penderetur, constitit qui essent c[lerici] *vel* c[leris divisi] agri, æquum est ex [hoc] tempore vectigal pendi. S[ic con]stitit jam ex hoc tem[po]re vectigal penden[dum] : a[t] si quæ moræ qu[ærantur *vel* Qu[iete, tibi o]bs[tite]rint.....

Copie d'une lettre d'Hadrien à Quiétus.

S'il ne paraît pas que le champ dédié par les rois à Jupiter Aizanien soit divisé en autant de parcelles qu'on appelle cléros, il vaut mieux observer, ainsi que tu le penses toi-même, ce qui se passe dans les villes voisines; et si Mettius Modestus en ordonnant qu'un impôt fût levé sur ces parcelles, a déterminé quels étaient les champs divisés en cléros, il est juste qu'à partir de ce temps ils paient l'impôt. Il a donc été réglé depuis ce temps qu'il fallait payer l'impôt; mais si l'on cherche des retards.....

Il est probable que cette expression « dicatus à regibus » désigne les rois de Pergame, car les empereurs romains sont désignés dans ces inscriptions par les mots *Imperatores* ou Αὐτοκράτορες [1].

Quiétus, au reçu de cette lettre, écrit au sénat et au peuple d'Aizani pour faire connaître la décision de l'empereur qui ordonne qu'un nouveau cadastre de la contrée soit fait par un corps de géomètres et d'après lequel on déterminera la cote de l'impôt des Cléri. C'est le sujet de la seconde inscription qui est placée à l'extérieur du temple. Quiétus annonce aux archontes qu'il a envoyé à Hespérus une copie de cette lettre.

AoYIAIoΣKoYIHToΣAIZANEITΩNAPXoYΣIBoYΛH[KAITΩI]
ΔHMΩIXAIPEINAMΦIΣBHTHΣIΣΓEPIXΩPAΣIEPAΣANA
TEΘEIΣHΣΓAΛAITΩIΔIITPEIBoMENHΓoΛΛΩNETΩNTHΓPoNoIAToY
MEΓIΣToYAYToKPAToPoΣTEΛoYΣETYXEEΓEIΓAPEΓEΣTEIΛAAYToΔH
ΛoNToΓPAΓMAoΛoNHPoMHNTEoTIXPHΓoEINΔYoTAMAΛIΣTATHN
ΔIAΦoPANYMEINKEINoYNTAKAIToΔYΣERTEΣKAIΔYΣEYPEToNToY
ΓPAΓMAToΣΓAPEXoMENAMEIΞAΣTΩΦIΛANΘPΩΠΩToΔIKAIoNAKoΛoY
ΘΩΣTHΓERITAΣKRIΣEIΣEΓIMEΛEIATHNΓoΛYXPoNIoNYMΩNMAXHNKAIYΓoΨI
ANΓPoΣAΛΛHΛoYΣELYΣENKAΘΩΣEKTHΣEΓIΣToΛHΣHNEΓEMΨENΓPoΣME
MAΘHΣEΣΘEHΣToANTIΓPAΦoNYMEINΓEΓoMΦAEΓESTEIΛAΔEEΣPEPΩTΩEΓI
TPoΓΩToYΣEBAΣToYoΓΩΣΓEoMETPAΣEΓIT[HΔEIOYΣ]ΛEΞAMENoΣEKEINoIΣ.
ΓPoΣXPHΣHTAITHNXΩPANΔIAMETPΩNKAI[EΞAYToYΔHΛo]NYMEINΓENHΣETAI
KAIEKTΩNIEPΩNToYKAIΣAPoΣΓPAMMATΩ[NHΔHYMEINΔE]ΔHΛΩKAoTIoΔEITE
ΛEINYΓEPEKAΣToYKΛHPoYKATATHN[XΩPANHNIEPAN—]ΦAΣI[NAΓo]HΣANH

[1] Voyez plus bas la lettre de Quiétus à Hespérus.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0130
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΜΕΡΑΣΛΑΒΗΤΕΤΗΝΕΠΙΣΤΟΛΗΝΕΚΑΣΤ[ΟΣΤΟΥΤΟΥΠΕΡΤΗΣ]ΙΕΡ[ΑΣΤΩΔΙΙ]
ΧΩΡΑΣΤΕΛΕΣΕΙΙΝΑΜΗΠΑΛΙΝΤΙΝΕΣΧ[ΩΡΑΣΠΕΡΙΑΜΦΙΣΒΗΤΟΥΝΤΕΣΠΟΙΗΣΩΣΙ]
ΒΡΑΔΕΙΟΝΑΠΟΛΑΥΣΑΙΤΗΝΠΟΛΙΝΤΗΣ[ΤΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣΠΡΟΝΟΙΑΣΚΑΙΜΑΧΑΙ]
ΓΕΝΩΝΤΑΙΑΡΚΕΙΓΑΡΑΥΤΟΙΣΤΟΜΕΧΡΙ[ΤΟΥΤΟΥΤΟΔΙΑΤΑΧΘΕΝ....ΕΙΛΗ]
ΦΑΔΕΚΑΙΤΗΣΠΡΟΣΕΣΠΕΡΟΝΕΠΙΣΤΟ[ΛΗΣΑΝΤΙΤΡΑΦΟΝ]
ΜΟΝΕΓΡΑΦΕΝ ΕΡΡΩΣΘΑΙΜΑΣΕΥΧΟΜΑΙ

Αουίδιος Κουϊῆτος Αἰζανειτῶν ἄρχουσι, βουλῇ [καὶ τῷ]
δήμῳ χαίρειν. Ἀμφισβήτησις περὶ χώρας ἱερᾶς ἀνα-
τεθείσης παλαι τῷ Διὶ τριβομένη πολλῶν ἐτῶν, τῇ προνοίᾳ τοῦ
μεγίστου αὐτοκράτορος τέλους ἔτυχε. Ἐπεὶ γὰρ ἐπέστειλα αὐτ[ῷ] δη-
λ[ῶ]ν τὸ πρᾶγμα ὅλον, ἠρώμην τε ὅ, τι χρὴ ποιεῖν, δύο τὰ μαλιστα τὴν
διαφορὰν ὑμῖν κινοῦντα καὶ τὸ δυσεργὲς καὶ δυσεύρετον τοῦ
πράγματος παρεχόμενα, μίξας τῷ φιλανθρώπῳ τὸ δίκαιον ἀκολού-
θως τῇ περὶ τὰς κρίσεις ἐπιμελείᾳ τὴν πολυχρόνιον ὑμῶν μάχην καὶ ὑπο-
ψίαν πρὸς ἀλλήλους ἔλυσεν, καθὼς ἐκ τῆς ἐπιστολῆς, ἣν ἔπεμψεν πρός με,
μαθήσεσθε· ἧς τὸ ἀντίγραφον ὑμῖν πέπομφα. Ἐπέστειλα δὲ Ἑσπέρῳ τῷ
ἐπιτρόπῳ τοῦ Σεβαστοῦ, ὅπως γεωμέτρας ἐπιτ[ηδείους] λεξάμενος ἐκείνοις
προσχρήσηται τὴν χώραν διαμετρῶν· καὶ [ἐξ αὐτοῦ δῆλο]ν ὑμῖν γενήσεται·
καὶ ἐκ τῶν ἱερῶν τοῦ Καίσαρος γραμμάτ[ων ἤδη ὑμῖν δε]δήλωκα ὅτι, ὃ δεῖ τε-
λεῖν ὑπὲρ ἑκάστου κλήρου κατὰ τὴν [χώραν ἣν ἱεράν] φασι[ν, ἀπὸ] ἧς ἂν
ἡμέρας λάβητε τὴν ἐπιστολήν, ἕκαστ[ος τοῦτο ὑπὲρ τῆς] ἱερ[ᾶς τῷ Διὶ]
χώρας τελέσει, ἵνα μὴ πάλιν τινὲς χ[ώρας περὶ ἀμφισβητοῦντες ποιήσωσι]
βράδιον ἀπολαῦσαι τὴν πόλιν τῆς [τοῦ Καίσαρος προνοίας καὶ μάχαι]
γένωνται. Ἀρκεῖ γὰρ αὐτοῖς τὸ μέχρι [τούτου τὸ διαταχθέν. Εἴλη]
φα δὲ καὶ τῆς πρὸς Ἕσπερον ἐπιστο[λῆς ἀντίγραφον....
μον ἔγραφεν. Ἐρρῶσθαι [ὑ]μᾶς εὔχομαι·

Avidius Quiétus aux archontes, au sénat et au peuple d'Aizani, salut :

La contestation élevée au sujet du territoire sacré dédié autrefois à Jupiter, durant depuis plusieurs années, a été terminée par la sagesse de notre très-grand empereur. Après que je lui eus écrit pour lui expliquer clairement toute l'affaire et lui demander la décision qu'il fallait prendre, principalement sur deux points qui vous suscitaient ce différend et qui constituaient la partie difficile et introuvable de l'affaire, il a joint au sentiment philanthropique les sentiments de justice qui président à ses jugements, et il est parvenu à mettre fin à la longue contestation qui s'était élevée et aux soupçons qui vous divisaient depuis longtemps, comme vous l'apprendrez d'après la lettre qu'il m'a envoyée et dont je vous ai fait passer copie. J'ai de plus écrit à Hespérus, procurateur impérial, afin qu'organisant un corps de géomètres, il fasse mesurer le terrain et vous en fasse connaître l'étendue; et, d'après les lettres sacrées de l'empereur, je vous ai déjà fait connaître la cote de l'impôt de chaque (partie appelée) Cléros, dans le territoire sacré. A partir du jour où vous aurez reçu la lettre, vous payerez ce tarif dans chaque district consacré à Jupiter, afin que de nouvelles contestations n'empêchent pas la ville de jouir trop tard des effets de la sagesse de l'empereur..... J'ai envoyé à Hespérus une copie de cette lettre. Portez-vous bien.

La seconde inscription latine est la copie d'une lettre de Quiétus à Hespérus, par laquelle celui-ci est chargé de rendre compte de l'état des Cléri dans le territoire sacré :

EXEMPLEPISTVLAEQVIETISCRIPTAEAD
HESPERVM

CVMVARIAMESSECLERORVMMENSVRAM
COGNOVERIMETSACRATISSIMVSIMPCON
STITVTIONISSVAECAVSANEQMAXIMINEQ
[MIN]IMIMENSVRAMINIRIIVSSERITINEARE
[GIONE]QVAEIOVIAEZANITICODICATADICITVR
[TVM]IHESPERCARISSIMEEXPLORESQV[AEMAXI]
[MICL]ERIMENSVRAQVAEMINIMI
INIPSAREGIONESITETID
[N]OTVMMIHIFACIAS

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0131
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Exempl[um] epistulæ Quieti scriptæ
ad Hesperum.

Cum variam esse clerorum mensuram
cognoverim et sacratissimus Imp. con-
stitutionis suæ causa neque maximi neque
[min]imi mensuram iniri jusserit in ea
re[gione] quæ Jovi Æzanitico dicata dicitur,
[tu m]i Hesper carissime, explores, qu[æ maxi]
[mi cle]ri mensura, quæ minimi
in ipsa regione sit et id
[n]otum mihi facias.

Copie d'une lettre de Quiétus à Hespérus.

Ayant appris que la mesure des cléros n'était pas égale, et notre divin empereur ayant ordonné, d'après sa constitution, qu'il n'y eût ni plus grande ni plus petite mesure dans cette région, qui est dite dédiée à Jupiter Æzanien, va, mon cher Hespérus, informe-toi quelle est la plus grande et la plus petite mesure dans cette même région, et fais-le-moi connaître.

La troisième inscription latine est la copie de la réponse d'Hespérus à Quiétus, par laquelle le premier fait connaître les mesures qu'il a prises pour se rendre compte de l'état du territoire. Cette inscription est malheureusement incomplète :

EXEMPLEPISTVLAESCRIPTAEQVIE
TOABHESPERO
QVAEDAMNEGOTIADOMINENONALI
TERADCONSVMMATIONEMPERDVCI
POSSVNTQVAMVTIRE[CEPTA]VSVSVNT
EORVMPRETIAHOCCVMMIHIINIVN
XISSESVTTIBINVNTIAREMQVAE
MENSVRAESSETCLERORVMCIRCARE
GIONEMAEZANITICAMMISIINREM
PRAESENTEM[E]LECTOSGEOMETRAS

Exempl[um] epistulæ scriptæ Quieto
ab Hespero.

Quædam negotia, Domine, non ali-
ter ad consummationem perduci
possunt quam uti re[cepta] usu sunt
eorum pretia. Hoc cum mihi injun-
xisses, ut tibi nuntiarem quæ
mensura esset clerorum circa re-
gionem Æzaniticam, misi in rem
præsentem [e]lectos geometras...

Copie d'une lettre de Quiétus à Hespérus.

Certaines affaires, Seigneur, ne peuvent être amenées à leur fin que lorsque leur valeur a été fixée par la pratique. Comme vous m'aviez enjoint de vous faire connaître la mesure des cléros dans le pays d'Aizani, j'ai envoyé à ce sujet des géomètres...

La plupart des inscriptions découvertes dans les ruines d'Aizani ne font mention que du dieu Jupiter. Il n'est pas probable que la ville n'ait contenu qu'un seul temple, mais tous les autres se sont effacés devant la majesté de cet édifice, et leurs vestiges mêmes ont disparu.

Il existe près du fleuve Rhyndacus une stèle sépulcrale qui était probablement dans

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0132
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

le péribole du temple et qui était consacrée à un certain Ménophile, prêtre de Jupiter.

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝΜΗΝΟΦΙ
ΛΟΝΝΕΙΚΟΣΤΡΑΤΟΥ
ΙΕΡΑΤΕΥΣΑΝΤΑΤΟΥ
ΔΙΟΣΔΕΚΑΚΙΣΚΑΙΕΝΤΟΙΣ
ΛΟΙΠΟΙΣΠΑΤΡΙΔΙΠΡΟΣ
ΕΝΕΧΘΕΝΤΑ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτίμησεν Μηνόφιλον Νικοστράτου ἱερατεύσαντα τοῦ Διὸς δεκάκις καὶ ἐν τοῖς λοιποῖς πατρίδι προσενεχθέντα.

Le sénat et le peuple ont honoré Ménophile fils de Nicostrate, prêtre de Jupiter pour la dixième fois, lequel s'est rendu utile à sa patrie.

Le mur de la Cella contient en outre quatre inscriptions grecques, toutes relatives à un certain Euryclès, natif d'Athènes, qui avait exercé la dignité d'archonte, et qui obtint par décret, non-seulement des remerciements publics de la part de ses concitoyens d'Aizani et de l'empereur Hadrien, mais encore le privilége d'avoir sa statue et son portrait (Ἀνδριάντος καὶ Εἰκόνος) exposés dans Athènes et dans le lieu qu'il choisirait. Ces inscriptions se composent d'une déclaration de l'archonte Jason, d'une lettre écrite aux archontes d'Aizani, par Nummius Menès, au nom de l'aréopage, d'une autre lettre de Titus, archonte des Panhelléniens, et enfin d'une lettre de l'empereur Hadrien lui-même, qui atteste les vertus d'Euryclès. Ces inscriptions sont placées à côté de celles que nous avons citées plus haut, sur le bandeau du mur de la Cella. Nous ferons remarquer en passant que cette disposition architecturale paraît être faite pour recevoir les actes de l'autorité publique. La traduction grecque du testament d'Auguste à Ancyre est également placée en cet endroit dans l'Augusteum. Voici la série des décrets rendus en l'honneur d'Euryclès :

ΟΑΡΧΩΝΤΩΝΠΑΝΕΛΛΗΝΩΝΚΑΙΙΕΡΕΥΣΘΕΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΠΑΝΕΛΛΗΝΕΙΟΥ
ΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣΤΩΝΜΕΓΑΛΩΝΠΑΝΕΛΛΗΝΕΙΩΝΚΛΙΑΣΩΝΚΑΙΟΙ
ΠΑΝΕΛΛΗΝΕΣΤΟΙΣΕΠΙΤΗΣΑΣΙΑΣΕΛΛΗΣΙΧΑΙΡΕΙΝ
ΜΟΥΛΠΙΟΝΑΠΟΥΛΙΟΝΕΥΡΥΚΛΕΑΤΟΝΑΙΖΑΝΕΙΤΗΝΦΘΑΝΟΜΕΝΗΔΗΚΑΙΔΙ
ΕΤΕΡΩΝΓΡΑΜΜΑΤΩΝΜΑΡΤΥΡΙΑΣΤΗΣΠΑΡΗΜΩΝΗΞΙΩΚΟΤΕΣΕΠΕΣΤΑΛΚΟ
ΤΕΣΥΜΕΙΝΤΕΑΥΤΟΙΣΥΠΕΡΑΥΤΟΥΚΑΙΤΗΙΠΑΤΡΙΔΙΚΑΙΤΩΙΜΕΓΙΣΤΩΙΑΥΤΟ
ΚΡΑΤΟΡΙΔΙΚΑΙΟΝΔΕΗΓΗΣΑΜΕΘΑΚΑΙΤΟΥΚΡΑΤΙΣΤΟΥΚΛΙΑΣΟΝΟΣΠΑΡΑΛΑΒΟΝ
ΤΟΣΤΗΝΑΡΧΗΝΜΑΡΤΥΡΗΣΑΙΑΥΤΩΙΤΑΑΥΤΑΕΠΙΕΙΚΕΙΑΤΕΚΑΙΑΙΔΟΙΠΑΣΗΙ
ΚΕΧΡΗΜΕΝΩΙΠΕΡΙΤΗΝΠΟΛΙΤΕΙΑΝΤΩΝΣΥΝΠΑΝΕΛΛΗΝΩΝΚΑΙΤΟΑΞΙΟΜΑ
ΤΟΥΠΑΡΧΟΝΑΥΤΩΙΑΝΩΘΕΚΑΙΑΠΟΓΕΝΟΥΣΕΠΙΜΑΛΛΟΝΠΡΟΑΓΟΝΤΙΕΝΟΙΣ
ΛΕΓΩΝΚΑΙΠΡΑΤΤΩΝΔΙΑΤΕΤΕΛΗΚΕΠΑΡΑΠΑΝΤΑΤΟΝΤΗΣΣΥΝΕΔΡΙΑΣ
ΧΡΟΝΟΝ ΕΡΡΩΣΘΑΙΜΑΣΕΥΧΟΜΑΙ

Ὁ ἄρχων τῶν Πανελλήνων καὶ ἱερεὺς θεοῦ Ἀδριανοῦ Πανελληνίου
καὶ ἀγωνοθέτης τῶν μεγάλων Πανελληνίων Κλ. Ἰάσων καὶ οἱ Πανέλληνες
τοῖς ἐπὶ τῆς Ἀσίας Ἕλλησι χαίρειν.
Μ. Οὔλπιον Ἀπουλήϊον Εὐρυκλέα τὸν Αἰζανείτην φθάνομεν ἤδη καὶ δι'
ἑτέρων γραμμάτων μαρτυρίας τῆς παρ' ἡμῶν ἠξιωκότες ἐπεσταλκό-
τες ὑμῖν τε αὐτοῖς ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ τῇ πατρίδι καὶ τῷ μεγίστῳ αὐτο-
κράτορι· δίκαιον δὲ ἡγησάμεθα, καὶ τοῦ κρατίστου Κλ. Ἰάσονος παραλαβόν-
τος τὴν ἀρχὴν, μαρτυρῆσαι αὐτῷ τὰ αὐτὰ ἐπιεικείᾳ τε καὶ αἰδοῖ πάσῃ
κεχρημένῳ περὶ τὴν πολιτείαν τῶν Συνπανελλήνων καὶ τὸ ἀξίωμα
τὸ ὑπάρχον αὐτῷ ἄνωθε καὶ ἀπὸ γένους ἐπὶ μᾶλλον προάγοντι, ἐν οἷς
λέγων καὶ πράττων διατετέληκε παρὰ πάντα τὸν τῆς συνεδρίας
χρόνον Ἐρρῶσθαι ὑμᾶς εὔχομαι

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0133
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'archonte des Panhelléniens, le prêtre du divin Hadrien Panhellénien, l'agonothète des grandes Panhellénies, Cl. Jason, et les membres de la confédération Panhellénienne, aux Grecs qui sont en Asie, salut :

Nous avons déjà fourni, par d'autres lettres, la preuve de notre estime pour Marcus Ulpius Apuleius Euryclès, citoyen d'Aizani, vous ayant écrit à son sujet, ainsi qu'à sa ville natale et au grand empereur. Nous avons regardé comme juste, le très-puissant Jason ayant aussi reçu la dignité d'archonte, de rendre à Euryclès le même témoignage, comme ayant usé de toute bienveillance et de tout respect dans son administration, et de sa vénération pour la confédération panhellénienne; il a augmenté la considération qu'il tenait de ses ancêtres, par le zèle inaltérable qu'il a montré pendant tout le temps de sa magistrature. Je souhaite que vous vous portiez bien.

ΗΕΞΑΡΕΙΟΥΠΑΓΟΥΒΟΥΛΗΚΑΙΟΚΗΡΥΞΑΥΤΗΣΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕ
ΤΗΣΤΩΝΤΗΣΣΕΒΑΣΤΗΣΑΓΩΝΩΝΝΟΥΜΜΙΟΣΜΗΝΗΣ
ΑΙΖΑΝΕΙΤΩΝΑΡΧΟΥΣΙΒΟΥΛΗΙΚΑΙΔΗΜΩΙΧΑΙΡΕΙΝ
ΟΠΟΛΙΤΗΣΥΜΩΝΜΟΥΛΠΙΟΣΕΥΡΥΚΛΗΣΟΑΞΙΟΛΟΓΟΤΑΤΟΣΕΠΕ
ΔΗΜΗΣΕΝΥΜΩΝΤΗΙΠΟΛΕΙΠΑΝΤΙΤΟΥΤΩΙΤΩΙΧΡΟΝΩΙΑΞΙΩΣΤΟΥΤΕ
ΑΥΤΟΥΑΞΙΩΜΑΤΟΣΚΑΙΤΗΣΥΜΕΤΕΡΑΣΠΟΛΕΩΣΩΣΕΝΠΑΤΡΙΔΙ
ΤΑΙΣΑΘΗΝΑΙΣΤΗΝΔΙΑΤΡΙΒΗΝΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΣΠΑΙΔΕΙΑΤΕΟΜΙ
ΛΩΝΚΑΙΠΑΣΑΝΕΝΑΡΕΤΩΝΠΡΟΑΙΡΕΣΙΝΑΠΟΔΕΙΚΝΥΜΕΝΟΣ
ΔΙΑΤΗΣΠΕΡΙΤΑΚΑΛΛΙΣΤΑΚΑΙΣΕΜΝ[ΟΤΑ]ΤΑΣΠΟΥΔΗΣΚΑΙΔΙΑΤΑΥΤΑΕΤΙΜΗΣΑΜ[ΕΝ]
ΑΥΤΟΝΤΙΜΑΙΣΤΑΙΣΠΡΟΣΗΚΟΥΣΑΙΣΚΑΙΑΝΔΡΙΑΝΤΟΣΑΝΑΘΕΣΕΙΚΑΙΕΙΚΟΝΟΣ
ΕΝΤΕΤΗΙΥΜΕΤΕΡΑΠΑΤΡΙΔΙΤΑΙΣΑΘΗΝΑΙΣΕΝΩΙΑΝΒΟΥΛΗΤΑΙΤΟΠΩΙΚΑΙ
ΠΑΡΥΜΙΝΚΑΙΑΥΤΑΤΑΥΤΑΔΙΚΑΙΟΝΗΓΗΣΑΜΕΘΑΜΑΡΤΥΡΗΣΑΙΤΩΙΑΝ
ΔΡΙΠΑΡΥΜΙΝΤΗΣΤΕΚΕΔΝΟΤΗΤΟΣΕΙΝΕΚΕΝΚΑΙΤΟΥΤΡΟΠΟΥΚΑΙΤΗΣΠΕ
ΡΙΠΑΙΔΕΙΑΝΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣ

Ἡ ἐξ Ἀρειοπάγου βουλὴ καὶ ὁ κήρυξ αὐτῆς καὶ ἀγωνοθέ-
της τῶν τῆς Σεβαστῆς ἀγώνων Νούμμιος Μήνης
Αἰζανειτῶν ἄρχουσι, βουλῇ καὶ δήμῳ χαίρειν.
Ὁ πολίτης ἡμῶν Μ. Οὔλπιος Εὐρυκλῆς ὁ ἀξιολογώτατος ἐπε-
δήμησεν ὑμῶν τῇ πόλει παντὶ τούτῳ τῷ χρόνῳ ἀξίως τοῦ τε
αὐτοῦ ἀξιώματος καὶ τῆς ὑμετέρας πόλεως, ὡς ἐν πατρίδι
ταῖς Ἀθήναις τὴν διατριβὴν ποιησάμενος παιδείᾳ τε ὁμι-
λῶν, καὶ πᾶσαν ἐνάρετον προαίρεσιν ἀποδεικνύμενος
διὰ τῆς περὶ τὰ κάλλιστα καὶ σεμν[ότα]τα σπουδῆς καὶ διὰ ταῦτα ἐτιμήσαμ[εν]
αὐτὸν τιμαῖς ταῖς προσηκούσαις, καὶ ἀνδριάντος ἀναθέσει καὶ εἰκόνος
ἔν τε τῇ ἡμετέρᾳ πατρίδι ταῖς Ἀθήναις ἐν ᾧ ἂν βούληται τόπῳ καὶ
παρ' ὑμῖν καὶ αὐτὰ ταῦτα δίκαιον ἡγησάμεθα μαρτυρῆσαι τῷ ἀν-
δρὶ παρ' ὑμῖν τῆς τε κεδνότητος εἵνεκεν καὶ τοῦ τρόπου καὶ τῆς πε-
ρὶ παιδείαν φιλοτιμίας.

Le conseil de l'aréopage et son héraut, et l'agonothète des jeux (institués) par l'impératrice Nummius Menès, aux archontes, au sénat et au peuple des Aizaniens, salut. Notre concitoyen le très-illustre M. Ulpius Euryclès est venu résider dans votre ville, et pendant tout le temps de son séjour, y a cultivé les sciences; s'est montré digne de son rang et de votre ville, comme il l'avait fait dans Athènes, sa patrie, et y a déployé un grand zèle pour la vertu, à cause de son amour pour les grandes et nobles choses; en considération de cela, nous lui déférons les honneurs qu'il a mérités, et nous ordonnons que sa statue et son portrait soient placés dans notre patrie, Athènes, et dans le lieu qu'il lui plaira de désigner, et nous avons pensé qu'il était juste de rendre témoignage à ce concitoyen de la considération qu'il mérite, à cause de ses mœurs et de son amour pour la science.

ΟΑΡΧΩΝΤΩΝΠΑΝΕΛΛΗΝΩΝΚΑΙΙΕΡΕΥΣΘΕΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΠΑΝΕΛΛΗΝΙΟΥ
ΚΑΙΑΓΩΝΩΘΕΤΗΣΤΩΝΜΕΓΑΛΩΝΠΑΝΕΛΛΗΝΙΩΝΤΙΤΟΣ
ΚΑΙΟΙΠΑΝΕΛΛΗΝΕΣΑΙΖΑΝΕΙΤΩΝΤΗΒΟΥΛΗΙΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΧΑΙΡΕΙΝ
ΚΑΙΑΥΤΟΙΣΗΓΟΥΜΕΝΟΙΠΡΟΣΗΚΟΝΕΙΝΑΙΤΑΣΠΡΟΣΤΟΥΣΑΓΑΘΟΥΣΑΝΔΡΑΣΔΕΙΚΝΕΙ
ΣΘΑΙΤΕΙΜΑΣΔΙΑΡΚΩΣΚΑΙΥΜΕΙΝΣΥΝΕΔΕΣΘΑΙΤΗΣΤΩΝΤΟΙΟΥΤΩΝΠΟΛΗΤΩΝΚΤΗ
ΣΕΩΣΑΚΟΛΟΥΘΟΝΥΠΟΛΑΜΒΑΝΟΝΤΕΣΟΥΔΕΣΤΙΝΟΥΤΟΣΟΥΛΠΙΟΣΕΥΡΥΚΛΗΣΣΥΝ

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0134
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΓΕΠοΛΙΤΕΥΜΕΝοΣΗΜΕΙΝΓΑΝΤΑ[ΤΟΝ]ΤΗΣΣΥΝΕΔΡΕΙΑΣΧΡοΝοΝΜΕΤΡΙΩΣΚΑΙΩΣ
ΤοΥΣΤΕΚΑΘΕΚΑΣΤοΝΗΙΡΗΚΕΝΑΙοΙΔΙΑΙΚΑΙΕΝΤΩΙΚοΙΝΩΙΕΠΙΓΑΙΔΕΙΑΙΤΕΚΑΙ
ΤΗΙΑΛΛΗΑΡΕΤΗΙΚΑΙΕΠΙΕΙΚΕΙΑΔΙΑΛΗΛοΝΕΑΥΤοΝΠΡΕΠοΙ[Η]ΚΕΝΑΙΕΥΛοΓοΝΗΓΗ
ΣΑΜΕΘΑΜΑΡΤΥΡΗΣΑΙΑΥΤΩΓΑΡΥΜΕΙΝΚΑΙΕΥΦΡΑΝΑΙΥΜΑΣΕΝΔΕΙΞΑΜΕΝοΙ
ΗΝΓΡοΣΑΥΤοΝΕΥΝοΙΑΝΕΥΧοΜΕΝΓΡοΣΤΕΤοΚοΙΝοΝΤοΥΓΑΝΕΛΛΗΝΙοΥΚΑΙΙΔΙΑ
ΓΡοΣΘΑΥΜΑΣΙΩΤΑΤοΝΥΜΩΝΑΡΧοΝΤΑΦΛΑΒΙοΝΚΥΛΛοΝΦΙΛοΤΙΜΙΑΚΕΧΡΗ
ΜΕΝοΝΚοΣΜοΥ[Σ]ΗοΥΚΑΥΤοΝΜοΝοΝΤοΝΕΥΡΥΚΛΕΑΛΛΑΚΑΙΤΗΝΔΙΑΣΗΜο
ΤΑΤΗΝΥΜΩΝΓοΛΙΝΗΣΑΞΙΑΚΑΙΤοΥΓΕΝοΥΣΚΑΙΤΗΣΕΚΓΡοΓοΝΩΝΑΝΔΡΑΓΑΘΙΑΣ
ΚΑΙΛΕΓΩΝΚΑΙΓΡΑΤΤΩΝΓΑΡΑΓΑΝΤΑΤοΝΧΡοΝοΝΔΙΑΤΕΤΕΛΕΚΕΝΕΓΕΣΤΕΙΛΑ
ΜΕΝΔΕΚΑΙΓΡοΣΤοΕΘΝοΣΥΓΕΡΑΥΤοΥΚΑΙΓΡοΣΤοΝΘΕΙοΤΑΤοΝΑΥΤοΚΡΑΤοΡΑΚΗ
ΛΙΚΑΥΤΗΣΜΑΡΤΥΡΙΑΣΑΞΙοΝΑΥΤοΝΥΠοΛΑΒοΝΤΕΣ ΕΡΡΩΣΘΕ

Ὁ ἄρχων τῶν Πανελλήνων καὶ ἱερεὺς θεοῦ Ἀδριανοῦ πανελληνίου
καὶ ἀγωνοθέτης τῶν μεγάλων Πανελληνίων, Τίτος
καὶ οἱ Πανέλληνες, Αἰζανειτῶν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ χαίρειν.
Καὶ αὐτοῖ ἡγούμενοι προσῆκον εἶναι τὰς πρὸς ἀγαθοὺς ἄνδρας δείκνυ-
σθαι τειμὰς διαρκῶς, καὶ ὑμεῖν, συνήδεσθαι τῆς τῶν τοιούτων πολιτῶν κτή-
σεως ἀκόλουθου ὑπολαμβάνοντες οὐδ' ἐστὶν οὗτος Οὔλπιος Εὐρυκλῆς συν-
πεπολιτευμένος ἡμῖν πάντα [τὸν] τῆς συνεδρίας χρόνον μετρίως καὶ ὡς
τούς τε καθ' ἕκαστον ἠρηκέναι ἰδίᾳ καὶ ἐν τῷ κοινῷ ἐπὶ παιδείᾳ τε καὶ
τῇ ἄλλῃ ἀρετῇ καὶ ἐπιεικείᾳ διάδηλον ἑαυτὸν πεποι [η] κέναι, εὔλογον ἡγη-
σάμεθα μαρτυρῆσαι αὐτῷ παρ' ὑμῖν καὶ εὐφρᾶναι ὑμᾶς ἐνδειξάμενοι,
ἣν πρὸς αὐτὸν εὔνοιαν ἔχομεν πρός τε τὸ κοινὸν τοῦ Πανελληνίου καὶ ἰδίᾳ
πρὸς τὸν θαυμασιώτατον ἡμῶν ἄρχοντα Φλάβιον Κυλλόν φιλοτιμίᾳ κεχρη-
μένον κοσμού[σ]ῃ οὐκ αὐτὸν μόνον τὸν Εὐρυκλέα, ἀλλὰ καὶ τὴν διασημο-
τάτην ὑμῶν πόλιν ἧς ἄξια καὶ τοῦ γένους καὶ τῆς ἐκ προγόνων ἀνδραγαθίας
καὶ λέγων καὶ πράττων παρὰ πάντα τὸν χρόνον διατετέλεκεν, ἐπεστείλα
μὲν δὲ καὶ πρὸς τὸ ἔθνος ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ πρὸς τὸν θειότατον αὐτοκράτορα καὶ τη-
λικαύτης μαρτυρίας ἄξιον αὐτὸν ὑπολαβόντες. Ἔῤῥωσθε.

L'archonte des Panhelléniens, le prêtre du divin Hadrien Panhellénien, l'agonothète des grandes Panhellénies, Titus, et les Panhellènes au sénat et au peuple d'Aizani, salut :

Persuadés qu'il est juste de rendre aux hommes recommandables tous les honneurs qui leur sont dus, et de vous féliciter de ce que vous possédez de si illustres concitoyens, cet Ulpius Euryclès, qui a administré avec nous, et qui, pendant tout le temps de sa magistrature, a montré avec chacun, tant en public qu'en particulier, beaucoup d'équité et de modération, s'est rendu remarquable par sa sagesse, par ses autres vertus et sa probité, nous avons cru convenable de témoigner devant vous et de vous faire plaisir en vous montrant les bons sentiments que nous avons pour lui et pour toute la communauté Panhellénienne, et en particulier pour votre très-honorable archonte Flavius Cyllus, qui a montré des dispositions libérales non-seulement envers Euryclès, mais aussi envers notre illustre ville; nous avons écrit sur son compte tant au peuple qu'à notre divin empereur, pensant qu'il est digne d'un tel témoignage. Portez-vous bien.

ΑΥΤΟ]ΚΡΑΤΩΡΚΑΙΣΑΡΘΕΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΥΙΟΣ
ΘΕΟ]ΥΤΡΑΙΑΝΟΥΓΑΡΘΙΚΟΥΥΙΩΝΟΣΘΕΟ[Υ]
ΝΕΡ]ΒΑΕΚΓΟΝΟΣΤΙΤΟΣΑΙΛΙΟΣΑΔΡΙΑΝΟΣ
ΑΝ[Τ]ΩΝΕΙΝΟΣΣΕΒΑΣΤΟΣΑΡΧΙΕΡΕΥΣΜΕ
ΓΙΣΤ]ΟΣΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣΤΟΚΑΑΥ
ΤΟΚΡ]ΑΤΩΡΤΟΒΥΓΑΤΟΣΤΟΔΓΑΤΗΡΓΑ
ΤΡΙΔΟ]ΣΤΩΙΓΑΝΕΛΛΗΝΙΩΙΧΑΙΡΕΙΝ
ΟΙ]ΓΡΟΥΜΩΝΓΑΝΕΛΛΗΝΕΣΟΥΛ
Γ]ΙΟΝΕΥΡΥΚΛΕΑΑΓΕΔΕΞΑΝΤΟΩΣΕΓ
Ι]ΕΙΚΗΚΑΙΑΓΑΘΟΝΕΚΤΩΝΥΓΑΥΤΩΝΕΓ
Ε]ΣΤΑΛΜΕΝΩΝΕΥΤΥΧΕΙΤΕΓΡΟΜΙΑΣ
ΚΑΛΑΝΔΩΝΔΕΚΕΜΒΡΙΟΥΑΓΟΡΩΜΗΣ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0135
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Αὐτο]κράτωρ Καῖσαρ θεοῦ Ἀδριανοῦ υἱὸς
θεο]ῦ Τραιανοῦ Παρθικοῦ υἱωνὸς θεο[ῦ]
Νέρ]βα ἔκγονος, Τίτος Αἴλιος Ἀδριανὸς
Ἀν[τ]ωνῖνος σεβαστὸς ἀρχιερεὺς μέ-
γιστ]ος, δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ ΚΑ΄, αὐ-
τοκρ]άτωρ τὸ Β΄, ὕπατος τὸ Δ΄, πατὴρ πα-
τρίδο]ς τῷ Πανελληνίῳ χαίρειν.
οἱ] πρὸ ὑμῶν Πανέλληνες Οὔλ-
π]ιον Εὐρυκλέα ἀπεδέξαντο ὡς ἐπ-
ι]εικῆ καὶ ἀγαθὸν ἐκ τῶν ὑπ' αὐτῶν ἐπ-
ε]σταλμένων. Εὐτυχεῖτε· πρὸ μι-
ᾶς Καλανδῶν Δεκεμβρίου ἀπὸ Ρώμης.

L'empereur César, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan, vainqueur des Parthes, descendant du divin Nerva, Titus Ælius Hadrien Antonin Auguste, grand prêtre, tribun du peuple pour la vingt et unième fois, empereur pour la seconde, consul pour la quatrième, père de la patrie, à la confédération Panhellénienne, salut :

Les membres de la confédération qui vous ont précédés ont déjà attesté, par des lettres qu'ils ont envoyées, la bonne administration et l'équité d'Ulpius Euryclès.

Soyez heureux. Rome, le premier jour avant les calendes de décembre.

Le temple d'Aizani ne présente aucun document qui fixe positivement l'époque de sa construction, quoique les inscriptions de ses murs soient toutes romaines et du milieu du IIe siècle de Jésus-Christ; il y a encore dans son architecture trop de reflet de l'art grec pour croire que ce monument ne date que de cette époque.

Les vastes constructions du péribole, ses ponts de marbre, l'encaissement du Rhyndacus, tous ces travaux, dans lesquels l'art et l'utilité se prêtent un mutuel concours, exécutés d'un seul jet et d'après une pensée unique, ne paraissent pas devoir être attribués aux Romains, qui n'ont jamais eu de grands intérêts dans cette partie de la Phrygie. En effet, lorsque la bataille de Magnésie eut fait tomber l'empire de l'Asie entre les mains des Romains, le territoire de la Phrygie était déjà fondu dans les autres petits royaumes; mais lorsque les rois Attales s'emparèrent de cette province, l'adjonction de ce territoire à la monarchie de Pergame était pour ces princes d'une immense importance, aussi durent-ils ne rien négliger pour s'attacher le peuple phrygien. C'est alors que se seraient élevées ces grandes constructions dont le caractère s'accorde assez bien avec l'époque de transition à laquelle elles auraient été faites, la fin des monarchies asiatiques et le commencement de la puissance romaine.

LES PONTS ET LA VOIE DES TOMBEAUX.

Tous les monuments importants de la ville d'Aizani sont situés sur la rive gauche du fleuve; cependant, on trouve des restes assez nombreux pour être convaincu que la cité occupait les deux rives du Rhyndacus; aussi, pour communiquer d'un quartier à l'autre, avait-on construit deux ponts de marbre blanc, qui servent encore à la circulation. Dans l'intérieur de la ville, le fleuve était encaissé entre deux quais de solide maçonnerie, dont les parapets, comme nous avons dit, étaient en marbre blanc et sculpté. De l'autre côté de la voie, étaient placés des tombeaux dont le caractère est particulier à la Phrygie, et qui trouvent leurs analogues dans les grands monuments taillés dans le roc, et qu'on suppose dater des monarques phrygiens. Les deux ponts sont construits sur le même plan; ils ont cinq arches de largeur inégale; celle du milieu a $6^{m}50$, les deux

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0136
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

arches de culée 5m 15; mais les terres de la rive ont presque entièrement comblé ces dernières, qui forment aujourd'hui des espèces de caves; de plus, les barrages établis sur le Rhyndacus ont exhaussé le cours de l'eau, qui monte jusqu'au-dessus des impostes, et ne permet que difficilement de prendre ces relèvements; la largeur du pont est de 4m 10, et il reste de chaque côté 0m 70 pour l'épaisseur des parapets. On voit sur l'extrados des voûtes, qui forme le seul dallage de ce pont, des traces de roues de chars, qui datent certainement de l'antiquité, car les Aizaniens d'aujourd'hui ne font point usage de voitures. Les murs des quais étaient tous variés, et il en reste encore sur le bord du fleuve un grand nombre qui sont mêlés à d'autres débris. Les tombeaux aizaniens représentent généralement un ædicule qui a dans le centre une porte à deux vantaux fermée par un cadenas [1]. Il semble que ce soit la porte du séjour des morts qui s'est à tout jamais refermée sur le défunt. La partie supérieure de ces ædicules est ordinairement composée d'une espèce de fronton qui donne à la silhouette du monument une ressemblance frappante avec ces curieuses sculptures de la vallée de Nacoleia. Au milieu de ces tombeaux sont aussi des autels funèbres décorés de sculptures plus ou moins riches, et qui étaient sans doute destinés à porter des statues.

D'autres inscriptions tumulaires se trouvent en grand nombre, soit dans le cimetière turc, soit dans les champs qui environnent le fleuve; j'en rapporterai quelques-unes, parce qu'elles contiennent généralement des noms peu connus, ou qui appartiennent à des familles qui ont rempli des fonctions importantes dans la ville.

ΤΙΚΛΑΔΙΟΣ
ΕΣΠΕΡΟΣ
ΕΡΜΕΙΤΕΚΝΩ
ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Τίτος Κλάδιος (Κλαύδιος?) Ἔσπερος Ἑρμῇ τέκνῳ μνήμης χάριν.

T. Cladius (Claudius?) Hespérus, à la mémoire de son fils Hermès.

Cet Hespérus était probablement de la famille du magistrat qui est mentionné sur le temple.

ΒΩΛΚΕΑΦΦΙΑΣΥΝΒΙΩΚΑΙΦΙΛΙΠΠΟΣΚΑΙ
ΩΝΙΟΣΚΑΙΒΩΛΑΣΙΑΠΑΡΑΤΟΣΤΟΥΣΕΑΥΤΩΝΓΟΝΕΙΣ
ΕΤΕΙΜΗΣΑΝ ΤΕΙΜΕΑΣΖΗΛΑΕΠΟΙΕΙ

Βωλ[ᾶς] καὶ Ἀπφία, συμβίω, καὶ Φίλιππος, καὶ Αἰώνιος (?), καὶ Βωλᾶς, καὶ Παράτος τοὺς ἑαυτῶν γονεῖς ἐτίμησαν. Τιμέας Ζηλᾶ ἐποίει.

Bol[as] et Appia, époux, Philippe, Éonius(?), Bolas et Paratus honorent leurs parents. Le monument a été fait par Timeas, fils de Zélas.

ΑΡΤΕΜΩ
ΝΚΑΙΖΩ
ΗΘΙΣΒΗ
ΘΥΓΑΤΡΙ
ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

Ἀρτέμων καὶ Ζώη Θίσβῃ θυγατρὶ μνήμης χάριν.

Artémon et Zoé à la mémoire de leur fille Thisbé.

[1] Voyez pl. VIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0137
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΑΥΡΗΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣΓΑΙΟΥΑΜΜΙΟΥΣΥΝΒΙΩΚ.ΑΒΑΣΚΑΝΤΩΚ
ΖΩΤΙΚΩΥΙΟΙΣΚΑΒΑΣΚΑΝΤΩΕΓΓΟΝΩΚΕΑΥΤΩΕΤΙ
ΖΩΣΕΠΟΙΗΣΕΚΤΑΤΕΚΝΑΑΥΤΩΝΔΙΟΚΛΕΑΚ

Αὐρή[λιος] Ἀρτεμίδωρος Γαΐου Ἀμμίου συνβίῳ καὶ Ἀβασκάντῳ καὶ Ζωτικῷ υἱοῖς καὶ Ἀβασκάντῳ ἐγγόνῳ καὶ ἑαυτῷ ἔτι ζωῷ ἐποίησε, καὶ τὰ τέκνα αὐτοῦ Διοκλέα καὶ...

Aurélius Artémidore, fils de Caïus Ammius, à sa femme, à Abascantus et à Zoticus, ses fils, à Abascantus, son petit-fils, et à lui-même encore vivant, il a élevé ce tombeau; ses enfants Dioclès et...

ΑΠΟΛΛΑΕΠΑΤΡΟΚΛΗΙΑ
ΤΡΩΙΚΑΙΠΑΤΡΟΚΛΗΑΔ
ΕΛΦΩΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Ἀπόλλας (Ἀπέλλας?), Πατροκλῆ ἰατρῷ, καὶ Πατροκλῆ ἀδελφῷ μνήμης χάριν.

Apellas au médecin Patrocle et à Patrocle son frère, pour leur mémoire.

Dans le cimetière turc, j'ai trouvé une inscription sépulcrale malheureusement incomplète qui contient quelques distiques en l'honneur d'un jeune homme mort à vingt ans. Je n'en donne que le sens, arrêté par la difficulté que m'ont offerte des vers incomplets:

[Α]ΠΕΛΛΑΗΡΩΣΧΡΗΣ
ΑΡΤΕΜΑΣΚΑΙΔΟΜΝΑΠΕΛΛΑ
Ι ΥΙΩΙ
ΚΑΙΟΙ..ΙΑΤΡΩΙΕΑΥΤΟΥΤΡΟΝ
ΜΟΣΚΑΙΑΓΑΘΩΙΗΡΩΙ
ΜΗΤΗΡΥΙΕΙΔΟΜΝΑΠΑΤΗΡΤΕΣΤΗ
[Σ]ΕΝΑΠΕΛΛΑΕΤΩΝΔΕΠΡΟΗΛΙΚΙΗΣ
ΒΩΜΟΝΑΠΟΦΘΙΜΕΝΩΙΟΥΓΑΜΟΝΟ[Υ]
ΧΟΣΑΤΕΡΠΝΑΠΑΡΑΝΘΡΩΠΟΙΣ[Ι]ΝΙΔΟ[Ν]
ΤΙΕΙΚΟΣΕΤΙΣΤΕΦΑΟΥΣΕΚΤΕΛΕΣΑΝΤ[Ι]
ΔΡΟΜΟΝΠΑΤΡΙΚΑΙΩΚΥΜΟΡΩΤΑΥΤΟΝ
ΠΕΛΕΝΟΥΝΟΜΑΠΑΙΔΙΛΥΠΡΑΛΥΣ...

[Ἄ]πελλα ἥρως χρησ[τέ!]
Ἀρτεμᾶς καὶ Δόμνα [Ἀ]πέλλᾳ
υἱῷ.
καὶ τῷ ἰατρῷ ἑαυτοῦ.. τρόφι-
μος καὶ ἀγαθῷ ἥρωϊ.
Μήτηρ υἱεῖ Δόμνα πατήρ τ' ἔστη[σ]εν Ἀπέλλᾳ
Τόνδε πρὸ ἡλικίης βωμὸν ἀποφθιμένῳ,
Οὐ γάμον, ο[ὐ]χ ὅσα τερπνὰ παρ' ἀνθρώποισ[ι]ν ἰδό[ν]τι
Εἰκοσετῆ τε φάους ἐκτελέσαντι δρόμον.
Πατρὶ καὶ ὠκυμόρῳ ταὐτὸν πέλεν οὔνομα παιδὶ,
Λυπρὰ λυσ.....

Apella, défunt, salut!

Artémas et Domna à Apella leur fils, et à son médecin défunt le fils adoptif (d'Artémas?). Domna la mère et le père ont élevé ce tombeau à Apella, mort avant l'âge, n'ayant joui ni du mariage, ni de ce qui est agréable parmi les hommes, ayant terminé sa carrière à l'âge de vingt ans; le père et l'enfant, enlevé avant l'âge, portaient le même nom...?

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0138
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est probable que le nom ΑΠΟΛΛΑ de l'inscription précédente doit être ΑΠΕΛΛΑΣ, et que ce personnage n'est autre chose que l'Apella de l'inscription métrique. On peut inférer des deux monuments qu'Artémas, père d'Apella, avait élevé le fils du médecin Patrocle : un tel enfant se nommait τρόφιμος de celui qui l'élevait; de là sans doute le titre de frère donné au fils de Patrocle. Ceci explique pourquoi le médecin était nommé sur le tombeau du fils et comment le père et le fils portaient le même nom, tandis que dans la prose de l'inscription le père est nommé Artémas.

Dans une autre inscription, l'empereur Hadrien paraît honorer un certain *Genétor*, qui lui avait probablement rendu un service :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΔΡΙΑΝΟC
ΓΕΝΕΤΟΡΙΕΙCΑΝΓΕΙΛΑΝ
ΤΟCΓΟΠΛΙΟΥΚΑΙΔΙΟΝ
ΥCΙΟΥCΥΝΕΔΡΟΥΤΟΥ
ΠΑΝΕΛΛΗΝΟΣ

Αὐτοκράτωρ Ἀδριανὸς Γενέτορι, εἰσαγγείλαντος Ποπλίου καὶ (ΚΛ.? Κλαυδίου) Διονυσίου, συνέδρου τοῦ πανελληνος.

L'empereur Hadrien à Genétor sur la proposition de (ou, sur la communication à lui faite par) Poplius Claudius Dionysius, membre de la confédération Panhellénienne.

Les deux inscriptions suivantes sont purement tumulaires et présentent peu d'intérêt :

ΜΗΝΟΦΙ
ΛΟΣΕΡ
ΜΗΣΥΝΤΡΟ
ΦΩΠΙΣΤΩΣ
ΚΑΙΕΥΝΩ
ΙΚΩΣΥΠΑΙ
ΡΕΤΗΣΑΝ
ΤΙΗΡΩΙ

Μηνόφιλος Ἑρμῇ συντρόφῳ, πιστῶς καὶ εὐνοϊκῶς ὑπηρετήσαντι, ἥρωϊ.

Ménophile à son compagnon Hermès, défunt, qui l'a servi avec fidélité.

ΑΥΡΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟCΤΟΥΕΤΟΥC
ΑΥΑΡΧΕCΤΡΑ
CΥΝΒΙΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
ΚΑΥΡΓΕΝΑΔΩΝ
ΓΡΟCΦΙΛΕCΤΑΤΩΝ
ΜΝΗΜΗCΧΑ
ΡΙΝΚΑΙΑΥΤΩΝΖΩΝ

Αὐρ[ηλιος] Ἀλέξανδρος Τ[ίτος?] Οὐέτους (Vetus), Αὐρ[ηλίῳ] Ἀρχεστρά[τῳ] συμβίῳ γλυκυτάτῳ, καὶ Αὐρ[ηλίων?, probablement pour plusieurs membres de la famille), γενναδῶν, προσφιλεστάτων, μνήμης χάριν καὶ αὐτῶν, ζῶν.

Aurélius Alexandre Titus (?) Vetus, à Aurélius Archestrate, son compagnon chéri, à sa mémoire et à celle des Aurélius, probes, chéris. Fait de son vivant.

Le Théatre. — Il est situé dans la partie méridionale de la ville, en partie creusé dans une colline et faisant face au Sud-Sud-Ouest; son grand diamètre est de 56 mètres, et la courbe de la cavea forme plus d'un demi-cercle. Le mur qui contient les gradins est de marbre blanc, et forme avec la face de la scène un angle de six degrés et demi. On sait que les théâtres d'Asie different, dans leur construction, de ceux d'Europe, en cela que le mur de la cavea est parallèle à la scène dans les théâtres latins. On ne trouve que deux exemples de cette dernière construction en Asie : ce sont le théâtre de Nicée

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0139
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et celui d'Aspendus. Les théâtres construits d'après le système grec sont néanmoins presque tous postérieurs à la conquête romaine, et il en est bien peu qui soient antérieurs à l'époque d'Alexandre. La salle ou cavea du théâtre d'Aizani est assez bien conservée dans sa partie inférieure. Il y a seize rangs de gradins tous de marbre dans la première précinction, mais tout ce qui appartient à la précinction supérieure est complétement détruit. Le mur de soutenement (diazoma) de la seconde précinction, quoique en partie détruit, conserve une disposition que je n'ai pas remarquée dans d'autres théâtres : ce sont des niches ou cellules accouplées deux à deux, et dont les parois sont faites d'une seule pièce de marbre blanc. On ne voit point quelle pouvait être l'utilité de ces loges, si ce n'est d'avoir recelé un système de corps sonores ayant la forme de vases, que l'on plaçait dans la précinction. « Ces vases, dit Vitruve, doivent être placés entre les siéges du théâtre, dans de petites chambres, en sorte qu'ils ne touchent point aux murailles, mais qu'ils aient tout autour et par-dessus un espace vide. Les petites chambres doivent avoir au droit des degrés d'en bas des ouvertures larges d'un demi-pied [1]. » Le plan du théâtre d'Aizani est d'autant plus d'accord avec les dispositions indiquées par Vitruve, que, selon la règle qu'il établit, ces groupes de cellules sont au nombre de douze, et placés, comme il l'entend, au milieu de la hauteur du théâtre. J'avoue que je n'ai jamais rencontré une disposition semblable dans les autres théâtres, quelque bien conservés qu'ils fussent, et il me semble que Vitruve a plutôt mentionné l'exception que la règle. Quant aux vases, si jamais l'on en a mis, il ne faudrait pas supposer qu'ils aient eu la forme d'une urne ou d'une amphore, mais bien d'un bassin d'airain, dans la forme des gongs chinois, qui auraient été suspendus dans l'espace.

Les gradins de la précinction supérieure s'avançaient jusqu'au droit du parement des cellules, et le podium formait alors une sorte d'architrave. Le rayon de l'orchestre, relevé avec le plus grand soin, nous a donné une longueur de $20^{m}480$; largeur des seize rangs de gradins, $13^{m}600$; $3^{m}500$ pour le corridor de la précinction, et $4^{m}500$ pour les cellules. Il reste donc $11^{m}080$ pour la précinction supérieure, et $3^{m}050$ pour la galerie supérieure qui se trouvait au niveau de la montagne; mais de tout ceci il ne reste plus que quelques gradins épars, et rien ne donne l'idée de la disposition du portique. Aux deux extrémités du demi-cercle, il y avait deux portes qui conduisaient de plain-pied en dehors de l'édifice, et qui correspondaient à un escalier des *cunei*, partie de gradins comprise entre deux escaliers. Tout ce qui est relatif au jeu de la scène est assez bien conservé pour exciter vivement l'attention d'un homme qui n'a vu que les théâtres de l'Europe; on peut excepter celui de Pompéi; mais la scène, il faut le dire, est bien ruinée, si l'on compare cet édifice aux autres du même genre en Karamanie. La partie de l'édifice consacrée aux jeux a peu d'importance; elle est complétement détachée du corps du théâtre. Le mur du proscenium est bâti en grands blocs de pierres calcaires, et il était revêtu de dalles de marbre blanc.

La façade intérieure était décorée de six couples de colonnes d'ordre ionique, supportant une frise de la plus grande richesse. Il n'entrait dans la construction ni ciment, ni crampons de fer; toutes les pierres se soutenaient par leur propre poids; aussi le moindre affaissement dans le terrain, occasionné par l'accumulation des eaux dans cet endroit, a-t-il amené la destruction de toute la façade. Mais rien n'a été emporté, et l'on trouve dans l'orchestre un monceau de décombres composé de chapiteaux, de fûts de colonnes, d'architraves et de piédestaux, accumulés dans un désordre effrayant. Le mur du Thy-

[1] Vitruve, lib. V, cap. V.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0140
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

mélé se trouve aujourd'hui enterré sous les décombres, mais on voit parfaitement le soubassement qui supportait les colonnes, dont la plupart des bases sont restées en place. Les différentes salles du proscenium, au nombre de cinq, communiquaient avec la scène par autant de portes : la porte tragique, qui était au centre, la porte comique et la porte satirique, qui en étaient voisines, et les portes du chœur, qui étaient aux deux extrémités. A côté de celles-ci s'en trouvent encore deux autres qui, d'après leur disposition dans la façade, paraissent avoir été dissimulées par quelque boiserie, car elles se trouvent derrière un groupe de colonnes, et elles communiquent chacune avec deux salles du proscenium. Ces portes servaient évidemment pour les jeux de la scène, comme des évocations ou des apparitions. Toute la partie supérieure du proscenium, au-dessus de l'ordre ionique, est aussi détruite; mais on voit dans les décombres de nombreux vestiges du premier étage. On ne saurait trop répéter, d'ailleurs, que dans les théâtres antiques les spectateurs ne jouissaient pas du coup d'œil de la campagne, comme l'ont souvent dit des voyageurs et des antiquaires. Il semblerait que le théâtre des anciens ne se composait que de siéges pour les spectateurs, devant lesquels les acteurs venaient réciter leurs pièces, tout cela en plein air, avec les distractions du dehors, et exposé aux intempéries des vents et de la pluie. La salle de spectacle, chez les anciens, était au contraire close, et toutes les précautions possibles étaient prises pour que la voix des acteurs ne se perdît pas dans l'espace. Les murs du proscenium s'élevaient à la hauteur de la précinction, et le velarium couvrait toute la salle, de sorte que les spectateurs n'étaient pas même distraits par la vue du ciel. Dans les deux salles extrêmes du postscenium, on voit deux cages d'escaliers circulaires qui conduisaient aux étages supérieurs; là étaient les salles de l'administration, du chorége, et les dépôts des costumes. M. Hamilton, qui a examiné les ruines d'Aizani en 1838, pense que le proscenium est d'une construction postérieure à celle du théâtre. Il a été frappé de la rudesse des grosses pierres, des libages qui forment les murailles de la scène; mais quand l'édifice était entier, ces libages ne paraissaient point; ils étaient cachés dans l'élégante décoration de marbre qui est accumulée dans l'orchestre. Tout ce théâtre porte le cachet de l'art de transition entre le grec et le romain.

LE STADE.

En avant du théâtre et dans la direction du Sud-Est, se trouve le stade, qui conserve encore une partie de ses gradins. Vers le milieu, il y a, à droite et à gauche, deux grands pavillons dans lesquels se trouvaient le pulvinar ou loge consulaire, et celle des juges des jeux. La façade du pulvinar se compose de sept arcades de $2^{m}60$ de large, et dont les pieds droits avaient $1^{m}62$. Un corridor de $6^{m}70$ séparait cette rangée d'arcades d'une autre rangée d'égale dimension, et qui donnait entrée immédiatement au-dessus des gradins; mais il y avait deux étages d'arcades. Tout cela est maintenant tellement couvert par les décombres, que nous n'avons pas jugé le plan que nous en avons tracé assez complet et assez satisfaisant pour le publier. Le stade, dans son état actuel, offre une particularité remarquable; car, aux extrémités, on ne voit aucun vestige de constructions, comme dans quelques hippodromes d'Italie. Depuis le pavillon jusqu'au théâtre, le stade a 98 mètres; la largeur du pulvinar est de $25^{m}30$, et de l'autre part le stade se prolonge encore dans une longueur de 98 mètres, ce qui lui donne pour longueur totale $221^{m}30$. La largeur totale du stade est de $46^{m}40$, et celle des pavillons de $18^{m}32$. Il

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0141
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

avait de part et d'autre dix rangs de gradins, ce qui donne de la place pour 12760 spectateurs, en comptant 0^m 50 par place. Il m'a été impossible de m'assurer si le milieu de l'arène était séparé par une épine. On ne trouve non plus aucune trace des *metæ*, ou bornes extrêmes. Tout porte à croire cependant que cet édifice a servi pour des courses de chevaux et même de chars, comme tous les autres hippodromes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0143

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XXIII.

PLAN GÉNÉRAL DES RUINES, levé au 0,004.

Le plateau d'Aizani, traversé par le Rhyndacus, renferme, outre le village de Tchafder, trois ou quatre autres petits villages dont la population réunie monte environ à cinquante familles, toutes turques. Ce district ressortit au pachalik de Kutayah et dépend du voïvode de Ghédiz. La haute élévation de cette plaine au-dessus de la mer se fait sentir par la vivacité de l'air et par l'aspect de la végétation qui est tant soit peu chétive. Le village turc n'est pas aggloméré, selon l'usage général en Asie, mais les maisons sont séparées et presque toutes entourées de jardins dont les murs, faits de pierres sèches, renferment d'innombrables débris d'édifices qui arrêtent à chaque instant le voyageur curieux. Quoique les inscriptions soient éparses dans presque tous les quartiers, on les rencontre principalement sur les quais, aux environs de la mosquée et dans le cimetière turc; car c'est une chose à remarquer, que les Turcs choisissent toujours les fragments de monuments antiques pour les placer sur leurs tombeaux, se contentant de piocher les figures quand il se trouve quelque bas-relief, et de les planter la tête en bas. Quant aux inscriptions, il leur est impossible, malgré toutes les dénégations des Européens, de ne pas croire qu'il y a quelque chose de merveilleux caché sous ces lettres, et que ces pierres tiennent toujours un peu du talisman. Aussi ne saurait-on trop engager les voyageurs qui recherchent des inscriptions, à visiter avec soin les cimetières turcs; ils sont presque toujours sûrs d'y faire quelque bonne récolte.

Le plateau de Tchafder est de la même formation que celui de Kutayah; ce sont des roches à bases calcaires, passant de la craie au calcaire grossier. Les libages ou grosses fondations des monuments d'Aizani sont faits avec un calcaire blanc, compacte et sonore, dont je n'ai pas retrouvé le gisement. On rencontre, dans sa contexture, des traces nombreuses de planorbe; il appartient par conséquent à la formation d'eau douce. Tout le bassin du fleuve, depuis Aizani jusqu'aux contre-forts inférieurs de l'Olympe qu'il traverse, est aussi de formation calcaire. On rencontre souvent de grands gisements de cailloux calcaires cimentés par un dépôt crétacé. Souvent la craie prend la forme schisteuse, et en remontant le cours du fleuve vers le sud-ouest, on trouve dans la craie des silex pyromaques recouverts d'une croûte jaune : ils sont abondants et disposés par lits. Le fleuve prend sa source dans les montagnes situées entre Aizani et Ghédiz (Kadi), et faisant partie de la chaîne du mont Dindymène. Tout le revers septentrional de cette montagne est de formation calcaire; c'est peut-être dans ces cantons qu'il faudrait chercher les carrières de marbre qui ont servi à la construction des monuments d'Aizani. Une singularité qui n'est pas moins grande que celle de l'absence complète de murailles, c'est que nulle part, dans les environs, on ne trouve de traces de grandes routes, et les villages environnants n'offrent pas le moindre débris d'antiquité. Il n'est pas probable que dans le moyen âge cette ville ait joui de la moindre importance : on n'y trouve aucun débris d'épigraphie chrétienne, ni de monument qui ait pu appartenir à cette période du moyen âge.

Le point A, marqué sur le plan non loin du péribole du temple, indique le point d'où l'on a pris la vue représentée dans la planche XXIV. La vue de la planche XXV est prise du point B. La vue prise du point C est représentée planche XXVI. La vue du point D, se trouve représentée planche XXXIV. L'intérieur du théâtre, représenté planche XLI, est pris du point E; et le pulvinar du stade, représenté planche XI, est pris du point F.

PLANCHE XXIV.

VUE GÉNÉRALE DU TEMPLE DE JUPITER.

Entre le fleuve et le péribole du temple, il y a un terrain vague et rempli de décombres, dont il est bien difficile de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0144
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

déterminer la disposition première. Des débris de colonnes s'élevant çà et là indiquent que ce lieu fut occupé par des monuments publics. Il paraît, d'après la forme du terrain, que la colline sur laquelle le temple s'élève, n'est pas faite de main d'homme; on s'est contenté de la couper verticalement sur les quatre côtés, et de construire un mur en terrasse d'une solidité extrême. Le terrain incliné, que l'on voit à gauche de la planche, était occupé par l'escalier, à droite et à gauche duquel sont des restes de pilastres de marbre qui appartenaient au revêtement. Le mur de la terrasse, du côté de la façade, est orné d'arcades construites dans le double but de décorer l'entrée du temple et de donner plus de solidité aux murs de soutenement qui, du côté de l'est, est plus haut qu'ailleurs. L'horizon donne une idée de l'aridité des montagnes environnantes, et, à défaut d'autre indice, l'aspect seul du pays suffirait pour faire comprendre que ce plateau d'Aizani est situé à une élévation considérable au-dessus du niveau de la mer.

PLANCHE XXV.

FACE LATÉRALE DU TEMPLE DE JUPITER.

L'aspect du monument, vu de ce côté, suffit pour démontrer ce que nous avons dit quand nous avons décrit le plan de l'édifice. Les murs du soubassement se prolongent au delà de la colonne extrême, à gauche, de manière qu'il y ait place encore pour une colonne, ce qui porte à quinze le nombre total des colonnes latérales. Le grand bandeau qui règne le long du mur de la Cella, au-dessus du soubassement, était destiné à recevoir les inscriptions. C'est là que se trouvent celles que nous avons copiées. Les inscriptions du temple d'Ancyre occupent une place exactement semblable. Nous devons d'autant plus regretter la destruction de l'autre mur de la Cella, que très-probablement d'autres inscriptions étaient aussi placées dans le bandeau du côté du sud. Entre les colonnes et le mur de la Cella, il y a aujourd'hui une dépression qui est sans doute le résultat d'excavations faites autour de l'édifice. Ce monument, étant le seul point dans toute l'étendue de la plaine qui jette un peu d'ombre sur la terre, sert ordinairement de refuge aux troupeaux d'Aizani, qui viennent s'abriter derrière le marbre de ses murailles; et le soir, quand le crépuscule commence à couvrir la contrée, les bergers se rassemblent au pied de ses noires colonnes, et racontent aux enfants les histoires des hôtes fantastiques dont leur imagination peuple le vieux monument.

PLANCHE XXVI.

VUE DU TEMPLE.

Nous présentons ici la perspective du temple d'Aizani sous son développement le plus favorable. On peut dire, en effet, qu'il n'y a pas dans toute la Grèce un temple d'ordre ionique d'une si belle conservation et d'une construction plus riche. Les anciens avaient cherché à donner à ce temple une durée éternelle, en faisant d'une seule pièce de marbre les élégantes colonnes qui l'entourent, et il a fallu toute l'activité d'un génie destructeur pour mettre le vieil édifice dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Les deux portes que l'on aperçoit sous le posticum conduisaient, l'une, dans l'Opisthodôme, l'autre dans l'intérieur de la Cella. Il n'y a pas d'inscription dans cette partie de l'édifice; mais on distingue encore très-bien dans la frise une couronne de laurier peinte sur le marbre blanc. Je puis dire qu'en examinant avec le plus grand soin toutes les parties de l'entablement dont j'ai approché, les refouillements des oves des plates-bandes, les feuilles du couronnement de la Cella, les contours de la volute, je n'ai point trouvé de traces de couleur; et comme la couronne peinte sur le mur s'est conservée jusqu'à ce jour, il n'y aurait pas de raison pour que les autres couleurs eussent disparu, si le monument en avait été orné. Il est probable qu'en un jour prochain, les antiquaires qui commencent à visiter l'Asie, comme jadis furent visitées l'Italie et la Sicile, entreprendront des fouilles autour de cet édifice. Jusqu'ici le terrain est vierge de toute recherche de ce genre, et malgré les ravages que l'édifice a subis, il est probable que des travaux exécutés dans le Téménos d'Aizani récompenseraient amplement les peines de ceux qui les entreprendraient. Il est vrai de dire qu'une assez grande difficulté pourra arrêter le zèle des investigateurs : c'est l'éloignement d'Aizani des rivages de la mer, et les dépenses que nécessiterait le transport de fragments d'un poids assez considérable.

PLANCHE XXVII.

PLAN GÉNÉRAL DU TEMPLE DE JUPITER.

J'avais pensé d'abord à faire précéder cette restitution d'un plan général de l'état actuel des ruines, mais, avec des matériaux aussi nombreux, je me suis trouvé obligé de restreindre autant que possible le nombre de planches; c'est pour cela aussi que je ne donne pas une élévation géométrale de la face latérale de l'édifice. Chacun, du reste, pourra y suppléer, ayant les dimensions des colonnes. Mais les teintes différentes données à la partie existante et à celle qui est de restitution, mettront facilement le lecteur à même d'apprécier ce que ce plan peut avoir de conjectural. On voit combien il reste peu de chose du portique placé autour de l'Area : quatre fûts de colonnes sortant de terre du

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0145
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

côté de l'ouest, et un arrachement de construction du côté de l'est, sont tout ce qui reste en place ; mais le sol est jonché de débris de corniches et de fûts de colonnes ayant appartenu au portique. Nous en avons donné la dimension plus haut. L'autel placé dans le milieu de l'Area n'est pas une simple supposition ; dans l'état actuel, on reconnaît une masse de construction qui a dû servir de soubassement.

Depuis que cette restitution est publiée, j'ai fait des fouilles très-étendues dans le Téménos du temple de Magnésie, près du Méandre, et ce que j'ai trouvé n'a pu que confirmer les suppositions que j'avais émises à l'égard du temple d'Aizani : j'ai trouvé toute l'Area qui environnait le temple, dallée en grands blocs de marbre blanc ajustés avec le plus grand soin, ainsi que je l'avais supposé à Aizani ; de plus, le temple était entouré de piédestaux, dont j'ai retrouvé plusieurs, et qui portaient des inscriptions que j'ai recueillies. J'ai placé ces piédestaux autour de bosquets, selon les descriptions que fait Pausanias de certains temples de la Grèce.

Quant aux constructions qui entouraient le Téménos, n'en ayant rien retrouvé, je me suis contenté de les indiquer par une teinte grise. Les dispositions supposées dans le plan m'ont conduit à une élévation qui est d'accord avec toutes les descriptions que nous avons des temples anciens. Je regrette que les limites dans lesquelles je suis forcé de me renfermer ne m'aient pas permis de développer davantage cette restitution, et de présenter tous les fragments à l'appui, comme fûts de colonnes, détails de chapiteaux et de corniches, et restes de construction ; mais cette simple esquisse sera, je crois, suffisante pour donner une idée du magnifique ensemble que devait présenter le temple de Jupiter.

PLANCHE XXVIII.

PLAN DU TEMPLE DE JUPITER.

Figure I. J'offre ici le plan du temple sur une échelle suffisante pour que toutes les parties en soient cotées en détail. J'ai dit ailleurs les puissants motifs qui m'ont décidé à ajouter une colonne à la face latérale ; mais j'avoue que le second rang intérieur n'est placé là que comme nécessité par la construction ; et ensuite, d'après quelques légers indices reconnus sur le sol, il me paraît impossible que les plates-bandes, partant de l'ante et s'appuyant sur l'architrave de la face, aient pu être faites d'un seul morceau, car il aurait fallu qu'elles eussent 7^m 824 de longueur, tandis que les autres n'ont que 5^m 114, ce qui est déjà une portée énorme, et donne une idée de la beauté de l'appareil de cet édifice qui par le fait avait 52 colonnes, d'une seule pièce de 8^m 000 de longueur, plus, autant de plates-bandes de 7^m 824, d'un seul morceau. J'ai retrouvé dans les fouilles quelques fragments des caissons qui s'appuyaient sur les plates-bandes ; ils sont peu évidés et sans ornement. Les auteurs du temple d'Aizani, après avoir employé le système pseudo-diptère pour avoir un portique plus large, ont usé d'un certain artifice pour donner plus de largeur à la cella. L'entre-colonnement des faces latérales étant de 2^m 536 d'axe en axe, ils ont élargi les entre-colonnements des colonnes de face, de manière que l'entre-colonnement d'angle a 2^m 442 ; le suivant a également 2^m 542, et correspond avec l'axe de l'ante. L'entre-colonnement suivant a 3^m 152, et correspond avec l'axe de la colonne du posticum ; l'entre-colonnement du milieu a 3^m 658. Ces différences d'entre-colonnement sont loin de produire un mauvais effet en élévation, et donnent pour ainsi dire plus de fermeté aux angles. Les deux colonnes placées sous le posticum ont un diamètre un peu plus faible que celles de la face, ces dernières étant de 0^m 977, et le diamètre des autres de 0^m 925. Il y a aussi une légère différence entre les deux entre-colonnements ; celui du milieu étant de 3^m 658, l'entre-colonnement des deux colonnes du posticum est de 3^m 700 [1]. D'après ces données, l'épaisseur du mur de la Cella est de 0^m 842, c'est-à-dire que les épaisseurs des antes forment une saillie de 0^m 03 sur le mur de la Cella. Les colonnes du posticum n'ont pas de plinthe ; elles reposent sur un petit soubassement continu qui forme une marche de la hauteur de la plinthe.

Figure II. Cette figure représente la coupe du soubassement du temple et de la grande salle souterraine située sous la Cella ; on arrive aujourd'hui dans cette salle non-seulement par l'escalier, mais aussi par un trou pratiqué dans la partie supérieure de la voûte. Les soupiraux qui donnent du jour sont au nombre de quatre, de chaque côté ; ils prenaient leur jour par des fentes de 0^m 04 à 0^m 05, pratiquées sous le portique.

PLANCHE XXIX.

ÉLÉVATION DU TEMPLE DE JUPITER PANHELLÉNIEN.

Pour ne pas multiplier inutilement les planches, je n'ai pas donné l'élévation de l'état actuel de l'édifice, qui n'eût été autre chose que la reproduction des cinq colonnes à gauche, avec leur architrave et l'élévation du mur de la Cella tel qu'il est représenté dans cette planche ; car il n'y a rien de conjectural dans cette restitution : la base de la troisième colonne à droite, qui correspond avec l'ante, est encore en place, et les deux colonnes extrêmes, brisées en deux morceaux, sont couchées à leur place respective. J'ai dit que j'avais retrouvé une portion de la frise du côté de la façade ; quant à la pente du fronton, elle m'a été donnée par une pierre dont les faces formaient entre elles un angle de 14° et dont la coupe indique évidemment qu'elle a appartenu au fronton.

[1] Il est bon de faire remarquer que, dans le plan, la cote 3^m700 doit être attachée aux axes des colonnes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0146
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XXX.

COUPE SUR LE PÉRISTYLE DU TEMPLE.

Cette coupe montre le posticum du monument avec les deux colonnes d'ordre composite placées entre les deux antes. Toute la partie gauche de l'édifice, jusques et y compris l'ante à droite, est encore en place; la coupe sur les colonnes fait voir comment s'ajustaient les plates-bandes placées au-dessus des architraves, et qui portaient un évidement dans lequel s'engageaient les caissons; le mur de la Cella est appareillé selon l'indication des refends, le joint étant toujours placé au niveau de la ligne supérieure de l'évidement. La partie inférieure des antes est d'un seul bloc de marbre dont la hauteur correspond au soubassement de la Cella, qui est décoré, dans sa partie inférieure, d'une base attique se profilant sur les antes et formant également la base des colonnes du posticum.

PLANCHES XXXI ET XXXI BIS.

DÉTAILS DE L'ORDRE DU TEMPLE.

Cet ordre, comme nous l'avons dit, ne se trouve pas complet dans l'édifice, tel qu'il existe; la corniche et la frise ont été renversées dans tout le pourtour du temple; les architraves seules subsistent dans toute la face septentrionale. Un morceau de frise, découvert sur l'escalier du Téménos, s'ajuste parfaitement avec l'architrave et les nombreux morceaux de corniches répandus çà et là dans l'enceinte : en effet, l'intervalle entre deux consoles correspond parfaitement à deux distances de modillons, puisque la largeur des consoles d'axe en axe est de 0^m 634; et l'espace entre chaque modillon, d'axe en axe, est de 0^m 317 [1]. La distance d'axe en axe des oves de l'architrave est de 0^m 1505; la largeur d'un ove, sans compter la flèche, est de 0^m 140. L'ensemble de cet ordre, quoique d'une grande élégance, n'est cependant pas construit selon les principes de l'art ionique, tel qu'il se trouve exécuté dans les temples de l'époque purement grecque. Les proportions de l'architrave sont magnifiques; le cavet et le quart de rond qui la couronnent, sont dans de bons principes; mais dans les temples grecs de l'Asie, la corniche a plus d'ampleur; les membres qui sont formés par les denticules et les modillons seraient, dans un temple grec, formés par un seul membre de denticule ayant la même hauteur; les modillons, dans un ordre ionique, sont une variante qui n'a pas souvent été imitée. La cymaise rentre dans le caractère purement grec, est d'un bon profil et ornée avec goût. On pourrait faire les mêmes remarques pour le chapiteau; sa construction rappelle tous les principes de l'art grec; mais il y a dans le fût de la colonne des ajustements qui s'éloignent de la pureté du vieux style. Le fût de la colonne est légèrement renflé, comme nous l'avons vu en donnant ses dimensions; mais il ne nous a pas été possible, vu le manque d'échelles et d'échafaudages, de relever avec une grande précision la courbe qu'ils décrivent. Les moulures de la base sont celles qui ont été souvent appliquées à l'ordre ionique; mais on ne doit pas les regarder comme caractéristiques de l'ordre ionien; car il y a plusieurs anciens monuments, entre autres le temple de Diane, à Magnésie sur le Méandre, le temple de Vénus, à Aphrodisias, qui ont des bases attiques. La base du temple d'Aizani est ornée selon les principes de Vitruve; mais elle est beaucoup plus basse, puisque sa hauteur n'excède pas un demi-diamètre

La planche XXXI bis fait voir la section de l'entablement, la manière dont l'architrave est profilée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour recevoir la grande plate-bande qui couvrait le péristyle. Nous ferons observer que la corniche et la frise sont composées de deux morceaux différents, et qu'il doit, par conséquent, y avoir un joint au niveau des consoles.

PLANCHE XXXII.

DÉTAILS DE L'ENTABLEMENT SOUS LE PORTIQUE.

Figure 1. Chapiteau de l'ante et corniche de la Cella.
Figure 2. Plan du chapiteau de l'ante.
Figure 3. Section sur le milieu.
Figure 4. Coupe sur l'axe du chapiteau de la colonne.
Figure 5. Coupole sur le coussinet.
Figure 6. Détails d'une plate-bande. Cette figure est une variante de la plate-bande qui se trouve dans la planche XXXI bis; les cotes des différents membres sont un peu différentes.
Figure 7. Section sur le bas de l'architrave qui fait voir la soffite.

[1] Il faut remarquer que, dans la planche, la cote de 0^m,327 entre les modillons, doit être attachée d'axe en axe.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0147
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XXXIII.

DÉTAILS DU MUR DE LA CELLA

Le mur de la Cella sous le portique est orné d'un couronnement dont le détail a été donné dans la planche précédente. Le soubassement se compose d'une base attique qui règne dans tout le pourtour et qui s'ajuste avec les bases des colonnes du posticum. Au-dessus de cette base est un soubassement de 1[m] 39 de hauteur, composé de dalles de marbre qui font parpaing dans l'épaisseur du mur de la Cella. Au-dessus règne une frise ornée d'un méandre, à laquelle est superposé un tableau de 0, 80 de hauteur, dans lequel sont placées les inscriptions. Une corniche d'un profil mou et indéterminé couronne l'ensemble.

PLANCHE XXXIV.

VUE D'UN PONT SUR LE RHYNDACUS.

Cette planche offre l'état actuel d'un des ponts de marbre qui traversaient le fleuve; on aperçoit dans le lointain le temple avec le vaste soubassement du péribole. Cette vue peut donner une idée du magnifique ensemble que devait offrir cet édifice lorsqu'il s'élevait dans toute son intégrité au milieu de la ville.

PLANCHE XXXV.

Figure 1. Monuments sur les rives du fleuve. Les quais du Rhyndacus étaient bordés de barrières de marbre sculpté et orné de différents sujets qui avaient rapport à l'agriculture et à la chasse. Cette planche représente une de ces barrières; des montants couronnés de têtes de taureaux supportent une corniche simple, et sont reliés par des guirlandes de feuillages et de fruits. On voit sculptés dans les intervalles un poisson qui paraît être une truite, un panier de fruits et un vautour. Les vautours sont très-communs dans cette partie de l'Asie, où ils arrivent au commencement du printemps, pour y séjourner jusqu'à l'hiver; les habitants croient qu'ils passent cette dernière saison en Égypte. Comme ils ne se nourrissent que de débris d'animaux, et qu'ils mangent les serpents et les autres reptiles, les habitants les regardent comme des oiseaux utiles, et ils vivent familièrement dans les villages, où ils sont rarement inquiétés. Les figures 2, 3 et 4 sont des fragments trouvés sur la Voie des tombeaux dans le cimetière turc, où ils ont été transportés.

La figure 2 représente un autel funèbre dédié aux dieux infernaux, et orné de têtes de béliers; la figure 3, un piédestal, qui paraît avoir porté une statue, offre l'inscription suivante :

ΤΟΝΜΕΓΑΝΕΥΕΡΤΕΤΗΝ
ΚΑΙΣΩΤΗΡΑΚΑΙΚΤΙΣΤΗΝ
ΤΗΣΓΟΛΕΩΣΚΛΣΤΡΑΤΟ
ΝΙΚΟΝΥΓΑΤΟΝΗΓΑΤΡΙΣ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΤΟΒ
ΚΛΑΥΔΙΟΥΑΓΟΛΛΙΝΑΡΙΟΥ

Τὸν μέγαν εὐεργέτην καὶ σωτῆρα καὶ κτίστην τῆς πόλεως Κ[λαύδιον?] Στρατόνικον ἡ πατρὶς [suppléez ἐτίμησεν] στρατηγοῦντος τὸ δεύτερον Κλ[αυδίου] Ἀπολλιναρίου.

La patrie honore (d'une statue) le grand Claudius Stratonicus, consul, bienfaiteur, sauveur et restaurateur de la ville, Claudius Apollinarius étant stratége pour la seconde fois.

Près du pont, on trouve sur un tombeau représenté figure 4, l'inscription suivante :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
ΚΑΙΑΓΓΗΣΙΑΝΗΤΡΩΙΛΩΙ
ΓΑΤΡΙΕΓΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ
ΑΣΚΛΗΓΙΑΔΟΥ
ΤΟΝΘΕΙΟΥΑΥΤΩΝ

Ἀλέξανδρος καὶ Ἀππησιανῆ Τρωΐλλῳ πατρὶ ἐπιμεληθέντος Ἀσκληπιάδου τοῦ θείου αὐτῶν.

Alexandre et Appessiana à leur père Troïlus, élevé par les soins d'Asclépiade leur oncle.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0148
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XXXVI.

Ces deux fragments appartiennent encore aux parapets des quais; ils sont ornés de sujets champêtres; on ne saurait trop admirer le goût simple et la parfaite élégance de ces petits ajustements, qui expriment en sculpture tout ce que la peinture de Pompéi nous offre de plus délicat. Des têtes de taureaux soutiennent de grosses guirlandes de fruits, dans l'intervalle desquelles sont placés de petits groupes d'animaux; on y remarque un chien de la race des chiens braques, qui arrête par l'aile un oiseau aquatique; un autre groupe représente un chien à queue courte qui poursuit un lièvre; le fragment inférieur représente un jeune faune soutenant des guirlandes, dont les intervalles sont ornés de masques de satyres et de nymphes. Nous regrettons de ne pouvoir offrir un plus grand nombre de ces fragments, qui sont tous variés, mais rentrent, en définitive, dans un système d'ornementation générale.

PLANCHE XXXVII.

Cette planche représente différents tombeaux et fragments recueillis sur les bords du fleuve.

Un autel funèbre d'une sculpture remarquable, quoique bien simple, appartient à cette classe de monuments, qui sont plutôt destinés à rappeler les souvenirs des morts qu'à marquer leur sépulture. Ils étaient de la classe des monuments qu'on appelait *heroum*.

ΜΗΡΟΔΩΡΟΣΑΡΤΕΜΙΔΩΡΩΙ
ΤΩΙΗΡΟΙΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Μητρόδωρος Ἀρτεμιδώρῳ τῷ ἥρωϊ μνήμης χάριν.

Métrodore à Artémidore, défunt, pour souvenir.

Sur un diplôme à demi roulé et gravé sur le tombeau, on lit;

ΑΡΤΕΜ
ΙΔΩΡΩ
ΝΟΜΙΚ
ΩΗΡΩΙ
ΕΤΩΝ
ΚΕ

Ἀρτεμιδώρῳ Νομικῷ ἥρωϊ, ἐτῶν Κε΄.

A Artémidore Nomicus, mort à vingt-cinq ans.

La partie supérieure de cet autel présente une masse carrée et informe qui ne laisse plus rien voir de son état primitif; quatre têtes de taureaux soutenant des guirlandes ornent les angles du monument; les guirlandes sont composées de feuilles de laurier et de fruits reliés par de larges bandelettes.

Un bloc de marbre assez considérable, et qui n'a pour tout ornement qu'un fronton orné de gousses du caroubier, offre l'inscription suivante :

[ΤΗΛΕ]ΜΑΧΟΣΔΙΟΝΥΣΙΟΥ

Τηλέμαχος Διονυσίου.

Télémaque fils de Denis.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0149
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Un autre tombeau en pierre ordinaire, et qui n'est pas éloigné des temps du christianisme, porte l'inscription suivante :

ΕΥΤΥΚΟCΜΗΔΙΟC
ΚΤΡΟΦΙΜΟC
ΓΑΜΒΡΟC
ΚΑΜΜΙΑC
ΝΥΜΦΗ
ΕΤΗΜΗΑ
ΥΤΟΥCΑΥΤΩΝ
ΓΟΝΕΙCΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ

Εὔτυκος Μήδιος καὶ Τρόφιμος γαμβρὸς καὶ Ἀμμιὰς νυμφὴ ἐτίμη[σ]αν τοὺς αὐτῶν γονεῖς μνήμης χάριν.

Eutycus Médius et Trophime, son gendre, et Ammias, sa bru, ont honoré leurs parents par un monument.

La sculpture assez grossière qui orne ce monument n'éclaircit pas beaucoup l'inscription. En effet, dans le cadre supérieur on voit deux personnages romains, un homme et une femme, vêtus de la toge, et dans la partie inférieure est une figure en pied également vêtue d'une espèce de toge. Ces trois personnages sont-ils ceux qui sont nommés dans l'inscription, contre toutes les habitudes de l'antiquité, ou bien sont-ils les portraits de ces mêmes parents? C'est ce que l'inscription n'explique pas.

Le tombeau de Chariton, qui est en marbre blanc, offre beaucoup plus d'intérêt sous le rapport de l'art; mais il ne faut pas voir dans ces monuments une antiquité plus reculée que la conquête de l'Asie par les Romains, et généralement le style des inscriptions serait même beaucoup plus rapproché de nous. Ce monument porte pour inscription:

ΧΑΡΙΤΩΝΑΠΟΛΛΟΝΙΟC
ΤΟΥCΓΟΝΕΙCΕΤΕΙΜΗCΑΝ

Χαρίτων, Ἀπολλώνιος τοὺς γονεῖς ἐτίμησαν.

Chariton et Apollonius ont honoré leurs parents.

Ce petit monument d'une exécution assez fine rappelle la sculpture de l'époque des Antonins en Asie; il représente une porte à deux battants, ayant à droite et à gauche un pilastre orné de rinceaux, et dans la partie supérieure un évidement demi-circulaire, et rempli par un aigle qui a les ailes déployées; il se termine en forme de fronton comme les autres tombeaux phrygiens. Un autre tombeau rompu est décoré dans son tympan d'un sujet qui a été bien souvent répété dans les monuments de la sculpture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du moyen âge. Ce sont des lions qui disputent les dépouilles d'un daim. Ce n'est pas un pur effet du hasard qui a perpétué à travers les siècles un sujet qui, au premier abord, paraît insignifiant; mais il avait certainement un sens symbolique qui a fait souvent l'objet des études des savants.

PLANCHE XXXVIII.

TROIS MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Le tombeau de Marcus représente une porte avec des vantaux, absolument comme celles que l'on fait de nos jours. L'ornement qui était tracé dans le tympan a été détruit; il n'avait pas beaucoup de relief. L'inscription placée dans l'archivolte est ainsi conçue :

ΜΑΡΚΟCΜΑΡΚΩΥΙΩΚΑΙΥΨΙΛΙΟCΑΔΕΛΦΩΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Μάρκος Μάρκῳ υἱῷ καὶ Ὑψίλιος ἀδελφῷ μνήμης χάριν.

Marcus à son fils Marcus, et Hypsilius à son frère, pour souvenir.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0150
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'inscription de la planche porte le mot MAPKΩN; mais je pense que c'est une erreur que j'ai commise dans la copie, et que la lettre N n'était qu'un léger accident de la pierre. La partie supérieure du tombeau est décorée d'une palmette, des angles de laquelle partent des rinceaux qui garnissent tout le fronton.

Deux autres tombeaux qui sont reproduits dans la planche ont le même caractère; l'un d'eux est orné d'une porte fermée par un cadenas, au pied de laquelle est un bélier sculpté, probablement l'animal qui fut sacrifié au moment des funérailles; l'inscription est ainsi conçue :

ZOCAKTATEKNAAYTOY
NYMΦOTOC

Peut-être Ζῶσα Νυμφωτος καὶ τὰ τέκνα αὐτοῦ. (La femme) en vie (a fait faire ce monument) : Nymphe et ses enfants.

L'autre tombeau est orné de deux pilastres cannelés, et contient dans son archivolte une inscription ainsi conçue :

ΕΛΠΙΔΙΜΟΡΟCΜΑΡΚΙΑΝΩΑΝΕΨΙΟCΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ
ΚΑΙΕΑΥΤΩΖΩΝ

Ἐλπιδίμορος Μαρκιανῷ ἀνεψιὸς μνήμης χάριν καὶ ἑαυτῷ ζῶν.

Elpidimorus neveu, à la mémoire de Marcien et à lui-même, encore vivant.

PLANCHE XXXIX.

PONT DE MARBRE SUR LE RHYNDACUS.

Les deux ponts jetés sur la rivière étaient exactement semblables; ils sont construits tout de marbre blanc. Le tablier du pont est formé par les extrados des arches; il ne paraît pas qu'il ait été employé de blocage dans sa construction; le parapet n'est pas tel qu'il est représenté dans cette planche, car il n'en reste plus que quelques vestiges; néanmoins, le monument est encore d'une conservation remarquable; il n'existe aucun indice qui fasse connaître d'une manière certaine l'époque de sa construction; je pense que lorsque le cours du fleuve a été encaissé dans les grosses murailles que l'on voit encore, on a construit en même temps et les ponts et les élégants parapets que nous avons vus. Le caractère de cette architecture dénote assez l'époque des successeurs d'Alexandre, ou peut-être des rois Attales qui firent sans doute de grandes constructions dans cette contrée, lorsque la Phrygie Épictète tomba sous leur pouvoir.

PLANCHE XL.

VUE DU THÉATRE ET DU PULVINAR DU STADE.

La disposition particulière du théâtre et du stade d'Aizani forme un ensemble architectural qu'on retrouve rarement dans les villes romaines d'Europe, mais que cependant je crois avoir remarqué à Orange, en France. (*Aurasio Vocontiorum*); seulement, dans cette dernière ville, le stade ne se trouve pas directement dans l'axe du théâtre, mais il est attenant à la partie droite. Nous aurons occasion de présenter plusieurs plans de stade; mais il n'y a que celui d'Aizani qui offre dans son milieu cette construction, appelée pulvinar et quelquefois mœnianum par les historiens latins, et qui était destinée à recevoir soit les juges des jeux, soit les principaux personnages de la ville. Les gradins étaient établis sur de simples tertres en terre, sans maçonnerie aucune : c'est ce qui a causé la destruction presque totale de l'édifice; non pas que les gradins aient été enlevés, mais ils se sont enfoncés dans la terre par leur propre poids, et ont glissé les uns sur les autres. Le théâtre qu'on aperçoit dans le fond est également dépouillé de tous ses revêtements de marbre. Les deux grands murs qui portaient les extrémités de la Cavea sont de marbre blanc.

PLANCHE XLI.

LE PROSCENIUM DU THÉATRE.

Cette vue, prise du plan supérieur du diazoma ou précinction, donne l'état actuel des ruines de l'édifice, et laisse voir dans le lointain le stade, le temple et le village de Tchafder.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0151
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XLII.

PLAN DU THÉATRE.

Il n'y a rien de restauré dans ce plan : car nous n'avons pas trouvé les éléments nécessaires pour reconstruire la partie supérieure de l'édifice, qui est ruiné jusqu'au niveau de la première précinction. En considération de la conservation parfaite de la partie inférieure de la Cavea, on a lieu d'être surpris de voir la précinction supérieure complétement détruite, sans qu'il reste de vestiges des gradins; aussi, me suis-je hasardé à supposer que cette partie de l'édifice était en bois, ce qui, je l'avoue, ne s'accorderait pas avec la magnificence de l'ensemble. Les cellules qu'on voit au niveau de la seconde précinction sont celles dont nous avons parlé, et que nous avons supposées contenir les urnes de bronze. La courbe que forme la Cavea contient un tiers de rayon de plus que la demi-circonférence, et, en prolongeant la circonférence du dernier gradin, elle vient toucher au mur postérieur du postscénium, contre toutes les règles données par Vitruve. Cette construction avait l'avantage de rapprocher beaucoup les acteurs des spectateurs. Les murs d'appui de la Cavea sont inclinés, et forment avec le mur du proscénium un angle de six degrés, qui a été relevé par le moyen de la boussole.

La fenêtre, de 2^m 55 de large, qui se trouve exprimée dans le mur à droite, existe aussi dans le côté gauche. Elle donnait du jour au corridor intérieur de la seconde précinction. Le diamètre total du théâtre était de 113^m 86. Le mur du proscénium était éloigné du mur de la Cavea de 4^m 40 [1], dont il faut déduire 0^m 80 pour la saillie des colonnes; il reste donc le faible espace de 3,600 pour le Λογεῖον, sur lequel devaient se donner les représentations scéniques. Les deux parties circulaires que l'on voit à droite et à gauche du proscénium dans le plan, contenaient des escaliers tournants qui desservaient les étages supérieurs.

PLANCHE XLIII.

PROSCÉNIUM DU THÉATRE.

Cette figure donne le plan et l'élévation du proscénium dans son état actuel; on s'est contenté de rétablir la grande porte (*valvæ regiæ*), dont tous les fragments sont par terre, et dont les détails sont présentés plus loin [2]. Les deux petites portes latérales sont encore dans un état complet de conservation. On voit, d'après la manière dont est ajustée la porte intermédiaire, qu'elle devait être marquée dans l'architecture, et servir à quelque jeu de la scène. La figure 1 représente l'élévation, la figure 2 le plan, et la figure 3 le plan de l'assise supérieure de l'ordre qui donne les arrachements des architraves, et en même temps la hauteur des colonnes qui étaient toutes d'un seul morceau.

PLANCHE XLIV.

ÉLÉVATION ET COUPE DU THÉATRE DANS SON ÉTAT ACTUEL.

PLANCHE XLV.

ÉLÉVATION D'UNE PARTIE DU PROSCÉNIUM.

Toute la décoration du proscénium, qui était de marbre blanc, est aujourd'hui tombée, et gît au pied des murs; mais dans ce monceau de riches décombres on trouve tous les fragments qui ont appartenu aux ordres, et qui servaient de revêtement à l'édifice. Ceci n'est pas, à proprement parler, une restitution; car on n'a eu qu'à relever les colonnes, et à replacer les entablements sur les chapiteaux. La planche XLIII fait voir comme quoi les colonnes accouplées soutenaient un entablement en saillie, qui venait se profiler au nu du mur. La porte qui est au milieu est encore en place, ainsi qu'on l'a pu voir dans l'état actuel.

PLANCHE XLVI.

DÉTAILS DE L'ORDRE DU THÉATRE.

On pourrait faire à l'ordre du théâtre d'Aizani la même critique que l'on a faite à celui du temple. C'est l'emploi du modillon dans l'ordre ionique; mais, sauf cette anomalie, qui nous frappe peut-être davantage parce que nous

(1) Cette cote doit être attachée au mur de la Cella, dans le plan.

(2) Voyez planche XLVIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0152
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ne l'avons pas vue employée dans l'architecture antique en Europe, on ne saurait que louer la perfection de l'exécution et le fini des détails de ce magnifique entablement. La frise paraît un peu trop haute relativement à l'architrave; mais les sculptures à haut relief dont elle était décorée, en garnissaient parfaitement les vides. Cet entablement, d'ailleurs, en supportait un autre qui ornait le premier étage; l'architrave, dont les moulures ressemblent à celles du temple, n'égale pas ce dernier pour la beauté des proportions. Le chapiteau offre un caractère qui est extrêmement rare parmi les monuments antiques; il est à quatre volutes sans coussinets, et les courbes de l'hélice s'arrondissent en cornes de bélier avec une légèreté remarquable. Le fût de la colonne est d'un seul morceau; il a vingt-quatre cannelures, qui sont remplies jusqu'au tiers inférieur par des baguettes cylindriques de marbre. La base attique n'offre rien de remarquable.

PLANCHE XLVII.

DÉTAILS DES ORNEMENTS DU THÉATRE.

Fig. 1. Plan du chapiteau.
Fig. 2. Développement de la volute.
Fig. 3. Coupe du fût de la colonne.
Fig. 4. Coupe de l'architrave intérieure.
Fig. 5. Plan de l'entablement. Ce modillon d'angle est un ajustement qui se trouve quelquefois dans les monuments de France, mais qui ne doit pas être imité dans la bonne architecture.
Fig. 6. Élévation du chapiteau qui forme l'imposte d'une des petites portes latérales; la composition de ce chapiteau est remarquable, et ne le cède en rien aux plus élégants monuments grecs.
Fig. 7. Plan du chapiteau.
Fig. 8. Coupe sur le milieu du chapiteau.

PLANCHE XLVIII.

DÉTAILS DES PORTES DU THÉATRE.

Fig. 1 et fig. 2. Consoles de la grande porte royale.
Fig. 3. Entablement de la porte royale.
Fig. 4 et fig. 5. Détails de la petite porte latérale.
Fig. 6. Plan de l'architrave de l'ordre.
Fig. 7. Couronnement de marbre ayant sans doute appartenu à un tombeau, et découvert sur la rive du fleuve; cette sculpture est exécutée avec une perfection rare; elle a été reproduite par le moyen d'empreinte en papier, car le principe de l'exécution des volutes ne rentre pas dans les règles ordinaires, et il est impossible de les retracer par le moyen de cotes prises sous différents angles; ce qui ne donnerait que des courbes heurtées et sans caractère.

PLANCHE XLIX.

SCULPTURE DES FRISES DU THÉATRE.

Toute la frise de l'ordre inférieur était, comme nous l'avons vu, décorée de sculpture représentant des chasses d'animaux; la plus grande partie de ces frises se retrouve au milieu des décombres du proscénium; mais l'antipathie des Turcs pour la représentation des figures d'animaux a poussé les habitants à casser les têtes de la plupart des figures. Ces sculptures sont à très-haut relief, d'une exécution large et facile; elles sont intéressantes, en ce qu'elles représentent des animaux qui étaient communs en Phrygie à cette époque; ainsi le combat d'un lion et d'un taureau, représenté planche XLVI, offre l'image du taureau bossu, qui ne se retrouve plus du tout dans cette partie de l'Asie. On observe un fait curieux relativement à cet animal: c'est que la protubérance de ses épaules, qui est formée par une masse de graisse, devient plus considérable chez les différents sujets qui habitent des provinces plus avancées vers l'est; ainsi, le dos des bœufs des environs de Smyrne est presque droit comme celui des animaux de nos contrées; dans le Kurdistan, on observe déjà une saillie notable sur le garrot, et enfin dans la Perse, ils sont complétement bossus, comme le sujet représenté dans la planche XLVI; c'est au point que, pour le labour, les paysans se contentent de poser sur le cou de l'animal le joug, qui se trouve arrêté par la saillie de la bosse. On sait que plus on avance vers l'Inde, plus ce phénomène devient sensible, et acquiert son plus grand développement chez le zébu qui habite ces contrées; d'où l'on pourrait conclure que la chaleur du climat n'est pas indifférente au développement de cette gibbosité. Il

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0153
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

serait intéressant de déterminer si la domesticité exerce quelque action sur la disparition de la bosse; cette espèce de taureau n'était pas, du reste, la seule qui fût commune en Phrygie, car nous voyons, planche XLIX, un fragment de bas-relief représentant deux bœufs courants, et qui ont le garrot comme les bœufs d'Europe.

Un autre fragment, extrêmement mutilé, représente un cheval au trot; on voit dans le fond des vestiges du corps d'un homme; puis une grotte devant laquelle pousse un laurier. L'imagination peut prêter à ce bas-relief une multitude de formes. Peut-être la figure dont il reste de si faibles traces était-elle dans un char, et le sujet représentait-il Apollon, avec l'antre de Claros consacré à ce dieu.

Le troisième fragment de cette planche représente un daim chassé par deux chiens; l'un d'eux s'élance sur la croupe de l'animal, tandis que l'autre le précède; la pose de ce dernier est pleine de naturel; il paraît appartenir à la race des chiens braques.

Le quatrième fragment représente un chien de l'espèce des molosses, attaquant de front un sanglier colossal; dans l'antiquité ces animaux étaient redoutés à l'égal des bêtes sauvages les plus féroces. La Grèce conserva la trace du sanglier de Calydon; la Lydie rapporte dans ses annales qu'un sanglier féroce ravageant la contrée, les habitants envoyèrent à Crésus une députation pour lui demander de les délivrer de ce monstre; ce fut dans cette chasse qu'Atys, fils du roi, fut tué par Adraste, qui était chargé de le protéger[1]. Les forêts de l'Olympe nourrissait encore une grande quantité de sangliers, qui descendent par troupes à certaines époques, et vont ravager les plantations de maïs et de doura. Le sujet représenté dans cette frise offre tous les caractères du sanglier mysien, qui a le dos droit et l'arrière-train plus élevé que les sangliers d'Europe.

[1] Hérodote I, XLIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0154

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0155

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

KOULA.

A peine a-t-on quitté le plateau d'Aizani, en se dirigeant vers le sud, que l'on entre dans une contrée dont l'aspect diffère totalement de celle qu'on vient de parcourir. Le plateau d'Aizani dépend de la formation calcaire de la Phrygie centrale; il est borné au sud par le mont Dindymène, dont le versant septentrional est également de formation calcaire. Mais, en franchissant le col qui forme le partage des eaux de la Propontide et de la mer Égée, on aperçoit bientôt les traces des feux souterrains qui, à une époque ancienne, ont ravagé la contrée, et ont été l'agent principal de sa constitution actuelle. Quoique l'action volcanique ait cessé depuis un grand nombre de siècles, les anciens, malgré le peu d'attention qu'ils portaient à la science géologique, avaient fort bien compris la nature ignée de ces terrains, persuadés qu'ils étaient que les tremblements de terre ne se manifestaient que par l'action interne du feu. Aussi, avaient-ils donné à la contrée qui s'étend depuis Kadi jusqu'à Laodicée d'une part, et depuis Sipylus jusqu'à Synnada de l'autre, le nom de Katakékaumène (Κατακεκαυμένη), ou contrée brûlée. Les produits volcaniques déposés à différents âges présentent des caractères assez variés pour que l'œil du géologue puisse facilement discerner leur âge relatif. Les plus anciens volcans de l'Asie se sont manifestés par épanchements plutôt que par irruption; la substance qu'ils vomissaient était d'une nature pâteuse plutôt que fluide. Elle paraît être sortie de terre par de larges fissures, et couvrait toute une contrée d'une nappe ignée, qui n'a pu qu'au bout d'un très-grand nombre de siècles devenir propre à la végétation. La substance ainsi rejetée par ces volcans primordiaux est d'une nature assez uniforme sur toute la surface de l'Asie Mineure. Elle se compose d'une pâte homogène, qui varie du rouge-violet foncé jusqu'au bleu clair, et qui contient un nombre variable de cristaux blancs plus ou moins parfaits de feld-spath; ce sont des trachites proprement dits. Dans quelques-unes de ces roches, on observe d'autres éléments : le quartz hyalin, dont les cristaux forment deux pyramides renversées, et l'amphibole, qui est tantôt amorphe, tantôt sous la forme d'aiguilles très-ténues. Ces trachites s'approchent davantage de la classe des porphyres, dénomination sous laquelle ces roches ont été connues jusqu'à ce que la géologie les ait classées plus positivement. L'épanchement de ces roches a duré pendant plusieurs siècles; elles ont couvert une vaste région, et formé des montagnes con-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0156
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sidérables. Elles se sont élevées en cônes et en pyramides, mais sans jamais laisser de traces de ce que nous appelons un cratère. Souvent l'action de ces laves a été si puissante, qu'on a vu des parties de montagne, des roches d'une époque primordiale, soulevées par l'action du feu, leurs couches déplacées, et prendre la direction verticale, en laissant partout des traces de l'effort immense qui s'était produit. Les trachites, en se refroidissant, ont éprouvé dans leur retrait des fissures analogues à celles qui se manifestent dans un terrain argileux qui sèche. L'infiltration des eaux, la désagrégation de la roche, ont bientôt augmenté ces fissures, qui sont devenues des vallées. C'est la première période des feux de la Phrygie. Il semble, d'après l'inspection des terrains, qu'il y eut une sorte de repos dans les phénomènes volcaniques, pendant lequel l'action du temps et celle des eaux agirent seules sur ces roches nouvelles. Mais une seconde période de l'activité des feux se manifesta; les roches trachitiques furent elles-mêmes soulevées, fendues, brisées, par l'action des laves plus récentes, et leurs débris, entraînés par les flots ignés qui sortaient des montagnes, se trouvent aujourd'hui mêlés dans les courants de lave de fusion, comme les cailloux d'un fleuve se retrouveraient mêlés à ses eaux glacées. Il est rare que l'éruption de la lave de fusion n'ait pas été précédée d'une éruption de cendres; car presque toujours des couches assez épaisses se trouvent entre le lit trachitique et le courant des scories.

C'est à cette seconde époque qu'il faut rapporter la formation de ces montagnes coniques, véritables volcans, analogues à ceux de l'Auvergne et de l'Italie, et dont les produits sont identiques; ce sont tantôt des cendres contenant des fragments de ponce noire et blanche, quelques cristaux de pyroxène et d'autres roches cristallines ignées, qui, s'agglomérant par la suite des temps, ont formé ces bancs de roche tendre, d'une épaisseur quelquefois considérable, dans lesquels les peuples primitifs, manquant sans doute d'autres moyens de construction, de chaux et de bois, se sont plu à creuser des demeures, des tombeaux et des temples. C'est une chose qu'on peut observer *à priori* dans ces régions; les peuples qui ont construit en appareil que nous appelons pélasgique, se sont principalement trouvés dans les régions calcaires; les peuples qui habitaient des régions couvertes de tuf volcanique ont, au contraire, creusé d'innombrables cellules qui, après tant de siècles, sont encore l'étonnement du voyageur qui parcourt l'Asie. Cet usage des Phrygiens et des Lydiens n'est pas resté circonscrit à l'Orient, la grande migration lydienne a porté cet usage chez les peuples italiques, et l'on ne saurait dire que le hasard seul a conduit les Tyrrhéniens dans le pays volcanique de l'Étrurie, où ils ont transporté cet usage des grottes taillées dans le sol des catacombes et des sépulcres monolithes qui, indépendamment des caractères des arts que nous verrons être uniformes dans les deux contrées, sont comme un point de contact qui rattache l'antiquité de l'Étrurie à celle de l'Asie. Ceci concourt aussi à prouver, malgré les opinions contraires, que l'émigration lydienne, mentionnée par Hérodote, est un fait qui a acquis toute l'exactitude qu'on peut désirer. Tout le pays qui, chez les anciens, portait le nom de Katakekaumène n'est cependant pas entièrement couvert de produits volcaniques. La vallée supérieure de l'Hermus, en descendant la vallée de Kadi, offre çà et là des formations de roches crétacées qui surgissent au milieu des trachites, et qui sont comme des îlots s'élevant sur une vaste étendue de terrains ignés. On rencontre de plus, entre le bassin de l'Hermus et la vallée du Cogamus, dans laquelle est situé Philadelphie (σείσμων πλήρος), des landes et des collines arides qui sont formées de terrains trappéens, d'une constitution antérieure aux épanchements trachitiques, mais dont l'aspect terreux et desséché les a fait confondre par les anciens avec les terrains pu-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0157
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

rement volcaniques. La province qui fut appelée par les habitants Katakekaumène était située sur les frontières de la Phrygie et de la Mysie; il n'est donc pas étonnant que les anciens l'aient attribuée tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux provinces; elle occupe une partie notable de la Phrygie Épictète, tout l'orient de la Phrygie Salutaire, jusqu'à la vallée calcaire de Synnada; ce qui forme aujourd'hui le territoire d'Afioum-Kara-Hissar, la pointe septentrionale de la Lydie; en un mot, tous les affluents supérieurs du Macestus, de l'Hermus et du Méandre. Toute la partie orientale de ce territoire est presque entièrement composée de terrains trachitiques; mais les villes de la Lydie se sont élevées au milieu de volcans qui portent tous les caractères des volcans contemporains, et dont les éruptions, quoique tout à fait effacées de la mémoire des hommes, ont dû avoir lieu à une époque assez rapprochée de nous; car on trouve dans différentes directions des coulées de lave traversant, dans la longueur de plusieurs milles, des territoires que la végétation recouvre, et ne laissant dans toute l'étendue de leur cours que la désolation et la stérilité. Le territoire de Koula est surtout remarquable par plusieurs cônes volcaniques, dont les parties constituantes ne diffèrent en rien de ce que nous connaissons de plus moderne dans les coulées de lave.

La ville de Koula est bâtie au pied d'une montagne qui est le centre d'une éruption considérable, dont les épanchements se sont fait jour au sud dans toute la vallée de Koula, et passent sous le sol de la ville actuelle, qui est bâtie toute en lave noire, identique avec la lave de Volvic en Auvergne. La surface de ce courant est composée de quartiers de roches dont quelques-uns cubent sept ou huit mètres; ils sont quelquefois accumulés et jetés les uns sur les autres comme les glaçons d'une rivière. On voit que l'action du feu a brisé des roches déjà refroidies, et les a entraînées nageant sur un nouveau torrent, qui s'est figé comme une masse de scories sortant d'un fourneau; ces laves contiennent de petits cristaux de pyroxène et des filons d'obsidienne. Le refroidissement de la substance ignée a formé des fissures qui s'enfoncent sans doute à une profondeur considérable, et qui ont donné naissance, dans l'intérieur de la roche, à des dédales et à des cavernes que l'on peut parcourir dans une certaine étendue. Ces fissures communiquent entre elles par des conduits inaccessibles, qui sont parcourus par des courants d'air, qui dans l'été est extrêmement frais; ce phénomène, je pense, doit avoir quelque rapport avec ce qui s'observait dans les gouffres cités par Strabon[1], et auxquels il donnait le nom de soufflets (φύσαι). Cette particularité est bien connue des habitants qui, dans l'été, déposent dans ces fissures des amphores d'eau pour les faire rafraîchir. La rupture de la roche, dans une assez grande hauteur, observée dans ces cavernes, fait voir qu'elle était homogène, d'un aspect gras et comme miroitant, semblable à du laitier de forge, parsemée çà et là de globules d'ébullition, noire, sonore et à cassure vitreuse. Du côté de la ville on observe très-peu de cendre. Il ne paraît pas que ces laves se soient fait jour par le cratère du sommet, qui est fort échancré, et qui semble beaucoup plus ancien que la coulée, car les flancs du cône sont couverts d'une végétation qui commence à poindre. Du côté du nord, les éruptions ont été beaucoup plus considérables, et ont eu lieu à des périodes très-distinctes. On suit avec intérêt, pendant plus d'un myriamètre, les traces de ces éruptions, qui du point culminant d'où elles sont parties, se sont toutes dirigées par une pente rapide jusqu'au bassin de l'Hermus. Là, arrêtées par les eaux, elles ont reflué, en formant une falaise qui surplombe au-dessus du fleuve, phénomène facile à expliquer : car le contact de l'eau et des laves

[1] Liv. XIII, p. 626.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0158
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

bouillantes brisait la masse, et entraînait les débris. Les laves ont été arrêtées par les collines de gneiss qui formaient la vallée naturelle dans laquelle elles se sont répandues; les crêtes de laves forment des blocs si abrupts, qu'il est impossible de traverser les coulées. Il n'y a pas une plante sur ce terrain, et les traces du feu ont conservé toute leur aridité.

La hauteur du cône est d'environ 500 mètres au-dessus de la plaine, et la hauteur absolue de Koula est de 803^{m},5 , le baromètre marquant 0,^{m} 701 et le thermomètre du baromètre 29°,10, et le thermomètre libre 28,10, la hauteur du baromètre au bord de la mer étant 0^{m},760. Je ne suis pas d'accord en cela avec l'évaluation de M. Hamilton, qui ne donne que deux mille pieds anglais (608^{m}) au plateau de Koula. La coulée, qui s'étend jusqu'à l'Hermus, est formée dans sa partie supérieure de laves analogues à la coulée du sud; mais, en suivant le cours du fleuve, on aperçoit çà et là des traces de la formation basaltique, phénomène qui, selon quelques géologues, est dû au refroidissement subit des laves. Je dois dire ici qu'en effet je n'ai jamais observé de cristallisation basaltique que dans les terrains qui sont baignés par les eaux; sur la côte asiatique du Bosphore, aux environs des îles Cyanées, dans la vallée de Dermen-tchaï, près de Trébizonde, et dans la vallée de l'Halys, en faisant route vers Césarée. Il y a, aux environs de Koula, d'autres cônes volcaniques, l'un appelé Sandal et l'autre Dopos-Kalé, au sommet desquels se voient des traces de cratère et des courants de lave qui paraissent contemporains des coulées de Koula.

Le cône qui se trouve près du village de Sandal paraît avoir vomi des cendres, qui se sont converties en tuf, et qui couvrent une assez grande surface de pays. En un mot, tout le terrain situé entre la rivière qui passe devant Philadelphie, et qui est l'ancien Cogamus, et le fleuve Hermus, est d'une formation volcanique analogue aux volcans existants; mais les terrains ignés s'étendent fort au delà vers l'est, jusqu'à la ville d'Afioum-Kara-Hissar; là, ils appartiennent à la formation trachitique. Cependant, près d'Uschak, dans l'endroit appelé Ilessler Kaïa-si, on observe un grand cratère, dont l'orbe est composé de lave violâtre, contenant du feldspath décomposé, et roulée elle-même dans une pâte de cendre et de scories; c'est ce qu'au Vésuve on appelle *rapilli*. La masse de ces déjections est assez étendue, et s'élève à une hauteur d'environ 40 mètres; les couches formées par les cendres sont horizontales, et les rocs du côté de la vallée ou du cratère présentent une surface absolument verticale. Au delà de l'Hermus, la formation volcanique continue; mais on ne trouve plus de lave de fusion, ce sont des tufs d'un gris jaunâtre, et qui s'élèvent en collines à parois abruptes. A une petite distance du cours du fleuve est une source d'eau minérale très-abondante, et dont la température s'élève à 59° centigrades[1]; elle est très-chargée d'acide carbonique, et en même temps sulfureuse et ferrugineuse. On trouve aux environs de ces bains beaucoup de débris de constructions anciennes, mais rien qui puisse faire connaître la disposition des monuments. Près d'un ruisseau qui coulé dans la vallée, on trouve les arches d'un pont et des fondations de murs d'une très-grande épaisseur. Peut-être y avait-il en ce lieu, nommé Hamamli ou Émir-Hamam, quelque petite ville dont le nom s'est perdu. Sur les rochers, dans le voisinage du bain, se voient trois niches, dans lesquelles sont sculptés des bas-reliefs; mais ils sont presque effacés aujourd'hui par l'effet du temps, et les figures qu'ils représentent conservent à peine assez de relief pour qu'on puisse en reconnaître les attributs. La plus grande, qui peut avoir un mètre de hauteur, représente une figure debout, derrière laquelle est un

[1] Hamilton donne 137° Fahrenheit = 51° centigrades.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0159
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

attribut qui paraît être une portion de croissant; elle est vêtue d'une tunique et a les jambes nues; le haut de la niche est circulaire et l'archivolte ornée de feuilles de chêne. Il est probable que ce bas-relief a rapport au culte du dieu Lunus, qui était répandu dans cette partie de la Phrygie; c'est aussi l'opinion d'Hamilton, et elle se trouve appuyée par la découverte que j'ai faite de deux beaux bas-reliefs [1] accompagnés d'inscriptions et qui représentent les dieux Lunus et Mithra. Les deux autres niches, qui sont d'une très-petite dimension, puisqu'elles n'ont pas plus de 0,60 centimètres de large, sont aussi ornées de bas-reliefs, dont l'un représente un homme à demi couché (peut-être Endymion); sur l'autre, sont figurées trois personnes assises autour d'une masse informe, qui pourrait être une table. Cet usage, de mettre des bas-reliefs dans les niches, n'a jamais été très-répandu; on l'observe, en France, dans les niches qui décorent l'arc de triomphe de Reims et dans un temple de Nîmes.

La petite ville de Koula a, sans doute, remplacé quelque ville ancienne; j'ai supposé, d'après les itinéraires, qu'on pouvait la regarder comme ayant succédé à l'ancienne Clanudda, mais sans pouvoir m'appuyer sur le texte d'aucune inscription. C'est aussi l'opinion d'Arundel [2]. Hamilton [3] prétend que les inscriptions et les fragments de sculpture sont transportés par les Turcs du village de Ghieuldeh; cette opinion pourrait peut-être se soutenir, si les fragments anciens étaient utilisés dans quelques constructions modernes. Ainsi, les Turcs transportent journellement des marbres de Magnésie dans les villages de la vallée du Méandre, pour faire des tombeaux et des fontaines; les habitants de Sevri-Hissar ont fait de l'ancienne Pessinunte une carrière de marbre; mais les fragments que l'on trouve à Koula sont épars dans les rues ou employés dans les murailles comme matériaux bruts; or, la pierre commune ne manque pas dans cette ville.

Le principal commerce de Koula consiste en tapis et en lainages; il est curieux de remarquer que cette partie de la Phrygie est restée, depuis les temps les plus reculés, en possession de cette industrie, qui faisait la célébrité de Laodicée. La population de Koula s'élève à trois mille âmes environ, parties égales de Grecs et de Turcs; elle est administrée par un mutsellim, dépendant du pachalik de Kutayah.

[1] Voyez planches LI, LII.

[2] Seven Churches in Asia, 1828.

[3] Tome II, p. 139.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0160
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0161

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE L.

VUE DE LA VILLE DE KOULA.

Cette vue est prise du côté du sud en venant d'Ala-Scheher; on aperçoit dans le lointain le volcan de Kara-Devlit, qui domine la ville.

PLANCHE LI.

BAS-RELIEF VOTIF.

Le bas-relief gravé dans cette planche a été trouvé en même temps que celui de la planche suivante; il est de la même époque, porte la même date, et est aussi exécuté en vertu d'un vœu exprimé dans l'inscription tracée au-dessous du bas-relief.

ΚΑΤΑΤΗΝΤΩΝΘΕΩΝΕΠΙΤΑ
ΓΗΝΙΕΡΟΣΔΟΥΜΟΣΕΥΧΗΝ
ΔΗΜΑΣΦΑΛΑΤΗΛΙΩΚΑΙΜΗΝΙ
ΤΙΑΜΟΥΚΑΙΜΗΝΗΤΥΡΑΝΝΩ
ΕΚΕΛΕΥΣΕΝΤΗΡΕΣΘΑΙΑ
ΠΟΗΜΕΡΩΝΘΕΙΤΙΣΔΕΤΟΥ
ΤΩΝΑΠΕΘΗΣΙΑΝΑΓΝΩΣ
ΕΤΑΙΤΑΣΔΥΝΑΜΙΣΤΟΥΔΙ
ΟΣΕΠΙΜΕΛΗΣΑΜΕΝΟΥ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΥΔΙΟΔΩΡΟΥ
ΚΑΙΕΡΜΟΓΕΝΟΥΣΒΑΛΕΡΙΟΥ
ΕΤΟΥΣ $\overline{\overline{\text{ΣΣ}}}\overline{\text{Ν}}$ ΜΔΥΣΤΡΟΥ

Κατὰ τὴν τῶν θεῶν ἐπιταγὴν, ἱερὸς Δοῦλος εὐχὴν Δήμας Φαλατηλίῳ καὶ Μηνὶ Τιαμου καὶ Μηνὶ τυράννῳ, ἐκέλευσεν τηρεῖσθαι ἀπὸ ἡμερῶν θ'. Εἴ τις δὲ τούτων ἀπειθήσει, ἀναγνώσεται τὰς δυνάμεις τοῦ Διός. Ἐπιμελησαμένου Διονυσίου Διοδώρου καὶ Ἑρμογένους Βαλερίου. Ἔτους σνς', μηνὸς Δύστρου.

Selon l'ordre des dieux, l'hiérodule Démas, qui a institué une prière au soleil Phalatès et au Men-Tiamos et au Men roi, a ordonné que l'on s'y conformât dans l'espace de neuf jours. S'il y a quelqu'un qui ne l'observe point, il reconnaîtra l'effet de la puissance de Jupiter. Par les soins de Denys, fils de Diodore, et d'Hermogène, fils de Valérius. L'an 256, au mois de Dystros.

Les deux figures placées au-dessus de cette inscription représentent un jeune homme radié, qu'on reconnaît sans peine pour le dieu Apollon ou Mithra, et l'autre, coiffé d'une couronne de feuillage, porte derrière la tête le croissant, attribut du dieu Lunus. Le caractère féminin du visage a quelque rapport avec celui de Diane; c'est, en effet, la même divinité qui a changé de sexe en passant en Europe.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0162
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La figure 2 représente un tombeau trouvé à Pessinunte; il tient du caractère des tombeaux d'Aizani : ce sont des portes sculptées et séparées par un pilastre orné de rinceaux. L'inscription placée dans la frise est ainsi conçue :

ΕΥΦΡΟCΥΝΗCΑΓΑΡΙΩΑΝΔΡΙΓΛΥΚΥΤΑΤΩΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ.

Εὐφροσύνη Σαγαρίῳ ἀνδρὶ γλυκύτατῳ μνήμης χάριν.

Euphrosine à la mémoire de Sagarius son doux mari.

PLANCHE LII.

BAS-RELIEF VOTIF TROUVÉ A KOULA.

Ce bas-relief existe dans le jardin d'un Grec, dans l'intérieur de la ville; il est sculpté sur une dalle de marbre blanc, qui a environ 0^{m},80 de large, 1^{m} de hauteur et 0^{m},20 d'épaisseur. L'inscription placée au-dessous des figures indique qu'il a été fait d'après le vœu d'un certain Hermogène, qui fut guéri par un médecin nommé Métrodore Elpistus, de la secte des Asclépiades. La pierre porte une date ainsi exprimée :

ΕΤΟΥΣΣ̄Ν̄ϛ̄ΜΗΝΟΖϛ̄Δ̄

Ἔτους σνϛ̄ μηνὸς ϛ Δ

L'année 256, au mois 6, 4 = soit 4^{me} jour du sixième mois, soit le 6 du Dystros, si Δ est l'abréviation de Dystros, comme le ferait croire la fin de l'inscription précédente.

Je ne puis traduire le texte de l'inscription dont j'ai perdu la copie. Les attributs des deux divinités représentées sur ce bas-relief ne sauraient laisser aucun doute sur leur identité; elles représentent, l'une, Jupiter portant l'aigle dans sa main droite, probablement Jupiter Sérapis, qui se voit sur quelques médailles des villes phrygiennes; l'autre, le dieu Lunus ou Men, représenté sous la figure d'un jeune homme; il est coiffé du bonnet phrygien et porte le costume usité dans cette contrée, et qui est donné à Mithra dans un grand nombre de bas-reliefs. Le taureau, sur la tête duquel il a un pied posé, pourrait peut-être le faire confondre avec cette dernière divinité, s'il n'avait derrière la tête le croissant, attribut distinctif du dieu Lunus; cette sculpture, qui ne manque pas de caractère, n'est cependant pas d'une haute antiquité, mais je la regarde comme un ouvrage du second siècle de l'ère chrétienne.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0163
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

HIÉRAPOLIS.

Si l'on peut trouver dans le reste de l'Asie Mineure des villes plus intéressantes que Hiérapolis sous le rapport des monuments antiques, il n'en est pas qui offre des phénomènes naturels plus curieux que les sources minérales qui l'ont rendue célèbre, et qui excitent encore l'étonnement des voyageurs qui visitent ses ruines.

Des sources minérales très-abondantes, sortant des flancs d'une montagne aride et s'épanchant dans le Lycus, ont formé par la suite des siècles une longue colline entièrement composée d'agglomérats calcaires déposés par les eaux, et qui s'élève graduellement d'âge en âge. La confiance que les anciens ont toujours eue dans le traitement des maladies par les eaux minérales, a appelé, dès les temps les plus reculés, autour de ces sources de nombreux malades et une population toujours croissante : car là, plus qu'ailleurs, les anciens voyaient une manifestation des dieux pour soulager les douleurs de l'humanité.

Quoiqu'un grand nombre d'écrivains aient mentionné la ville d'Hiérapolis, ils se sont tous attachés à décrire les phénomènes de ses sources; mais pas un ne nous a laissé de documents sur sa fondation. Tous les monuments que nous voyons aujourd'hui sont à peu près de la même époque, c'est-à-dire, postérieurs à l'invasion romaine, et l'on conçoit, en effet, qu'un sol aussi mobile, qui s'exhausse constamment, en ensevelissant à tout jamais dans un roc qui se forme sans cesse, les monuments, les arbres et les plantes, a dû couvrir jusqu'au dernier débris des monuments d'un âge reculé que le temps avait renversés. La ville d'Hiérapolis, telle qu'elle se présente aujourd'hui aux regards de l'antiquaire, observée du haut de la montagne qui la domine, offre l'aspect de la désolation et de la solitude; pas un arbre ne s'élève sur cette terre frappée de stérilité, et sur ce sol qui s'étend au loin comme une grande plage couverte de neige. L'illusion est d'autant plus frappante, que l'on voit çà et là de vastes bassins d'eau bouillante recouverts d'une épaisse vapeur, d'où sortent de petits ruisseaux, sur les bords desquels croissent des algues et des fucus. Ce qui avait surtout attiré l'attention des anciens était une espèce de grotte ou puits, d'où s'exhalait une vapeur mortelle pour les hommes et les animaux; les dépôts calcaires de ces eaux étaient surtout pour les anciens un sujet d'admiration. Voici ce que dit Strabon[1] à ce sujet : « Près du Messogis, en face de Lao-

[1] Strabon, liv. XIII, p. 629.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0164
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dicée, est Hiérapolis. On y voit des eaux chaudes et le Plutonium, deux phénomènes qui tiennent du merveilleux. Les eaux sont tellement disposées à se pétrifier, qu'en les faisant couler dans des rigoles pratiquées autour des champs on en obtient des enceintes d'une seule pierre. Le Plutonium, situé sur une colline basse de la montagne voisine, est une petite ouverture, large autant qu'il faut pour qu'un homme y puisse passer; elle est entourée d'une balustrade carrée d'environ un demi-plèthre de circonférence (15^{m},40^{c}). Une espèce de brume, tellement épaisse qu'on peut à peine y apercevoir la terre, remplit l'espace compris dans cette balustrade; elle ne cause aucune incommodité à ceux qui s'en approchent, lorsque le temps est assez calme pour empêcher qu'elle ne se communique à l'air extérieur; mais si l'on y fait entrer un animal, il expire sur-le-champ; les taureaux même introduits dans cette enceinte tombent tout de suite, et on les en retire morts[1]. J'ai lâché des moineaux qui y tombèrent et expirèrent à l'instant. Les Galles seuls, qui sont eunuques, y entrent sans danger; ils s'approchent de l'ouverture, ils y penchent même la tête jusqu'à un certain point, mais c'est ordinairement en retenant leur haleine, comme nous l'avons remarqué par les signes de suffocation qui paraissent sur leur visage. Je ne sais si cela est commun à tous les eunuques, ni si les eunuques qui desservent le temple en qualité de prêtres sont les seuls jouissant de ce privilége, et si c'est l'effet d'une protection divine, ce qui serait probable pour des hommes qui se trouvent dans un état d'inspiration, ou s'ils font usage de quelques antidotes avant d'approcher de la grotte. Quant à la pétrification des eaux, ce phénomène, dit-on, a aussi lieu dans les fleuves de Laodicée, quoique leurs eaux soient potables. Celles d'Hiérapolis servent encore merveilleusement à la teinture, au point que les laines qu'on y teint avec des racines le disputent aux teintures faites avec de la graine d'écarlate ou avec la pourpre. Au reste, l'abondance de ses eaux est telle, que la ville est pleine de bains naturels. »

Ces phénomènes reçoivent une explication des plus simples; en effet, les eaux minérales d'Hiérapolis, qui sont alumineuses et légèrement sulfureuses, contiennent des sels calcaires qui se trouvent dissous par un excès d'acide carbonique; lorsque les eaux ont coulé quelque temps à l'air libre, l'acide carbonique s'évaporant, les sels calcaires se déposent naturellement sur tous les corps avec lesquels l'eau est en contact, et particulièrement sur les petites aspérités qui se trouvent dans son lit, comme les menues tiges de plantes, les cailloux et les algues mortes. Le frottement des eaux sur les bords du canal donnant lieu à un plus grand dégagement de gaz, le dépôt s'augmente dans une bien plus grande proportion sur les bords que dans le fond; aussi voit-on les rigoles d'eau minérale s'exhausser en peu de temps, former de petites murailles qui s'élèvent jusqu'à ce que l'eau ait atteint le niveau de la source; elles s'écoulent alors de part et d'autre, augmentant l'épaisseur de la muraille, jusqu'à ce que leur cours se trouve totalement intercepté; il s'épanche alors dans toutes les directions, et forme sur le sol cette croûte calcaire d'un blanc parfait qui aujourd'hui recouvre toute la surface de la ville. Mais les eaux des sources sont si abondantes, qu'elles ne dépouillent pas leurs sels calcaires avant d'avoir atteint l'extrémité de la colline; tombant avec impétuosité de roc en roc, elles ont formé, dans une hauteur de trois cents pieds, les jeux de la nature les plus bizarres : ce sont des cascades écumantes, dont la mousse, resplendissant aux rayons du soleil, n'est autre que le dépôt pétrifié; dans d'autres endroits, tombant avec moins de force sur les aspérités des rochers, elles ont formé des bassins d'une forme

[1] Strabon, liv. XIII, p. 630.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0165
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

parfaitement régulière, ronds et ovales, superposés les uns aux autres, comme ces vasques des cascades que l'on faisait au XVIII^e^ siècle. La ressemblance est d'autant plus grande, que leurs bords sont recouverts de stalactites d'une régularité telle, qu'elles sembleraient être l'ouvrage du plus adroit sculpteur. Et ce n'est pas un accident particulier; cela se répète dans un nombre infini d'endroits, et toujours avec la même régularité. Vers le nord-ouest de la ville, ces cascades pierreuses ont un aspect beaucoup plus désordonné; mais leur couleur jaune et noirâtre indique que ces dépôts sont plus anciens que ceux de la région sud; en effet, depuis le temps que les eaux s'écoulent, elles se sont bien souvent fermé le passage, et ont erré dans toute l'étendue de la colline, en laissant partout des traces de leur marche.

Aujourd'hui, la source principale surgit au milieu de la ville, et précisément au pied du théâtre, construit sur une colline qui domine les sources; le thermomètre centigrade, plongé dans ce bassin, s'élève à plus de 80 degrés; la vapeur qui s'en exhale n'est sensible que le matin dans les temps froids; en sortant de la source, les eaux sont d'une limpidité parfaite; elles sont bonnes à boire, ayant une saveur légèrement salée et piquante, qui décèle parfaitement l'acide carbonique qu'elles contiennent.

Le Plutonium, mentionné par Strabon, était un phénomène tout aussi simple que le dépôt calcaire des eaux, qu'il faut bien se garder de confondre avec toute espèce de pétrification, expression impropre, qui est appliquée en Europe à un grand nombre d'eaux minérales qui sont très-probablement dans le même cas que celles d'Hiérapolis. La description que nous laisse le géographe ancien nous représente le Plutonium comme un puits entouré d'une balustrade; il est tout simple que le gaz acide carbonique qui s'exhale en quantité de ces eaux, puisqu'il est plus lourd que l'air, se soit trouvé contenu entre les margelles de ce puits; de là la vertu asphyxiante que contractait l'air renfermé entre ces murailles; il n'est pas besoin de citer tous les lieux de l'Europe où ce même phénomène se manifeste, et n'excite aucune surprise. Quant à la faculté que possédaient les Galles de plonger la tête dans cette atmosphère pestilentielle sans en ressentir d'effet, c'est une de ces jongleries si communes chez les prêtres asiatiques, qu'il n'est pas nécessaire d'en chercher l'explication. Ainsi, la description de Strabon fait bien comprendre que la démolition de la balustrade aurait donné cours à l'acide carbonique, et eût détruit les phénomènes. Puisque les auteurs qui ont parlé du Plutonium ne font pas mention de mauvaises odeurs, il paraît bien certain que l'acide sulfureux n'y jouait aucun rôle. Dion Cassius répète à peu près les mêmes paroles que Strabon, et marque bien la position de ce Plutonium près d'un ancien théâtre[1]:

« J'ai éprouvé les effets du Plutonium sur des oiseaux, et, en me penchant au-dessus du trou, j'ai vu cette exhalaison qui sort d'un puits ou citerne, environné tout alentour d'une muraille; au-dessus il y a un édifice qui était anciennement un théâtre. Tout animal vivant exposé à la vapeur de ce puits meurt incontinent; les eunuques seuls ont la faculté de respirer cet air sans en être incommodés. Je ne saurais expliquer un tel phénomène; mais j'en ai été témoin, et je puis le certifier. »

Ammien-Marcellin mentionne si brièvement ce phénomène, qu'il avait déjà de son temps beaucoup perdu de son merveilleux.

Quelques auteurs, entre autres le colonel Leake[2] et Arundell, mentionnent la découverte du Plutonium par M. Cockerell entre le théâtre et les sources minérales; mais

[1] Dio. Cass. LXVIII.

[2] Journal, p. 253.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0166
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tous ceux qui ont visité Hiérapolis depuis ce dernier voyageur, et Arundell lui-même, n'ont pas retrouvé ce gouffre; et j'avoue que moi-même, connaissant tout ce qui était écrit à ce sujet, je l'ai vainement cherché. Peut-être depuis le voyage de Cockerell ce puits a-t-il été comblé par les paysans.

Le prestige dont les eaux d'Hiérapolis étaient entourées chez les anciens n'a pas cessé avec le culte des dieux, et a survécu à la ruine de la ville; de toutes parts, dans la belle saison, les habitants de la contrée viennent en caravanes s'installer dans les ruines désertes; les uns choisissent pour demeure quelque salle d'un vieux bâtiment, les autres se logent sous des tentes; des rigoles partant de la source portent les eaux dans des bassins particuliers, où elles arrivent un peu plus tièdes; c'est là où l'on se baigne pêle-mêle, et chacun à ses heures. Un canal assez grand conduit une portion des eaux dans un ancien édifice qui est regardé par les uns comme des thermes, et par les autres comme un gymnase. Je pense que les deux partis peuvent avoir raison; là, dans des salles voûtées, se trouvent de grands bassins qui, en réalité, ont fait de ce monument l'édifice thermal le plus curieux qui existe. C'est en sortant de là que les eaux tombent du haut de la colline dans la plaine, et vont se jeter dans le Lycus. Il paraît que ces eaux étaient autrefois employées avec avantage pour la teinture [1]. Ceci tiendrait, sans doute, aux principes alumineux que je crois avoir reconnus dans la source; mais j'avais avec moi un trop petit nombre de réactifs pour pouvoir déterminer positivement les principes constituants de ces eaux, que j'ai éprouvées pendant plusieurs fois en bains et en boissons, et que j'ai trouvées très-bonnes.

La situation de la ville est des plus pittoresques, et, du haut de la colline sur laquelle elle est construite, la vue s'étend dans toute la vallée du Lycus et du Méandre, jusqu'aux montagnes de l'Ionie. A gauche, s'élève la chaîne du mont Cadmus, qui donne naissance au fleuve de Laodicée. Du côté de l'est, les montagnes très-voisines de la ville forment les affluents supérieurs du Méandre; c'est dans ces cantons que se trouvaient les villes de Thémisonium, Colosses et Célènes, aujourd'hui détruites, et dont la situation seule peut être déterminée. Cette position était forte comme point militaire, puisque la ville n'était accessible que par ses deux extrémités. On y arrivait par des chemins tortueux. Mais ce qui protégeait particulièrement la ville, c'était son titre de *ville sainte*, qu'elle avait reçu du grand nombre de temples qui décoraient son enceinte. Parmi les inscriptions découvertes dans ses ruines, on en trouve une où il est fait mention d'Apollon Archégète [2]; mais elle est incomplète. En montant à la ville du côté de l'est, on observe à droite et à gauche de la rampe très-rapide qui conduit à la ville, un certain nombre de tombeaux ayant la forme d'ædicules ou chapelles; quelques-uns ont leur façade ornée de quatre pilastres d'ordre dorique, et l'intérieur est éclairé par de petites fenêtres, closes de treillis ou croisillons de pierre. Tous ces édifices sont construits avec le tuf formé par le dépôt des eaux, qui est léger, facile à tailler, et qui a la faculté de se durcir à l'air.

[1] Strabon, p. 650.

[2] Vid. Vesseling, Not. in Itiner. Anton., p. 336. Une médaille du Thesaurus britannicus, tome II, présente, d'un côté, la légende ΙΕΡΑΠΟΛΕΤΙΩΝ, de l'autre, une tête radiée d'Apollon, avec l'inscription ΑΡΧΗ ΓΗΤΗC. Ce dieu était honoré à Hiérapolis comme fils d'Esculape, protecteur de la ville; et c'est le grand nombre de temples élevés sans doute par la reconnaissance de ceux qui avaient été guéris, qui lui avait valu le nom de ville sainte (ἱερὰπολις), terme purement grec, et qui donne lieu de penser qu'elle était peu importante du temps de la monarchie phrygienne.

Chandler, Inscript. ant., p. 31, rapporte une inscription dans laquelle la confrérie des teinturiers est mentionnée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0167
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

En arrivant sur le plateau de la ville, on aperçoit quelques traces des murailles antiques; mais la porte principale est ruinée. La légèreté du tuf employé dans les constructions et l'épaisseur des bancs que l'on pouvait tirer des carrières, permettaient aux architectes d'employer dans les monuments des pierres d'un appareil considérable; aussi voit-on dans les édifices d'Hiérapolis des blocs qui peuvent lutter de grosseur avec tout ce que nous connaissons de plus colossal dans les monuments pélasgiques. Ce qui frappe surtout l'étranger qui arrive dans ces ruines, c'est l'exhaussement du sol, qui a enterré la base de tous les édifices à une hauteur de plus de deux mètres. Le vaste monument qui se trouve à gauche de l'entrée a souvent été décrit. La hauteur de ses voûtes, qui ne sont soutenues que par l'appareil, sans l'emploi d'aucun blocage ni de crampons, montre quel soin et quelle habileté avaient présidé à leur construction. La grande salle, qui donne parfaitement l'idée d'une salle de thermes, communique avec d'autres pièces moins élevées, et dans lesquelles sont des canaux où l'eau minérale coule avec rapidité. Le moyen, en effet, d'empêcher le dépôt de se former serait, s'il était possible, de les faire couler à l'abri du contact de l'air; l'extrados de la voûte n'est formé que par l'épaisseur des voussoirs, et était probablement couvert par une terrasse. Les chambres qui avoisinent cette grande salle sont totalement dépourvues d'ornements d'architecture; mais on voit dans les murailles un grand nombre de crampons indiquant que des dalles de marbre recouvraient ces grossiers libages. Cette salle conduit à une avant-cour ornée à ses deux extrémités de deux hémicycles, qui sont séparés de l'enceinte principale par deux rangs de six pilastres carrés avec des chapiteaux corinthiens. C'est une particularité dans l'architecture antique. Partout ailleurs on aurait mis là des colonnes. En effet, le pilastre vu en perspective est toujours d'une forme désagréable, puisque sa grosseur varie entre la diagonale et le côté du carré, selon l'angle sous lequel il est observé. Cet inconvénient n'a pas lieu pour des colonnes rondes; aussi, dans la bonne architecture ancienne, les pilastres n'ont jamais été employés qu'engagés dans quelque construction.

Les pilastres sont d'une seule pièce; ils sont faits d'une brèche de tuf d'une couleur assez agréable, mais qui n'est susceptible d'aucun poli; il y a quelques-uns de ces fûts qui se sont courbés sur eux-mêmes, comme une poutre mal séchée; c'est un phénomène extrêmement curieux, dont la cause est due, sans doute, à la présence d'une grande quantité d'eau de carrière dans cette roche. Il ne reste plus rien de la couverture des deux hémicycles, qui certainement n'étaient pas à ciel ouvert comme la cour. La destination de ces hémicycles paraît se rapporter à ce que Vitruve appelait *scholæ* [1] dans les thermes anciens; c'est là que se rassemblaient, pour converser, les philosophes et les oisifs. Il n'est plus humainement possible de rendre compte de la nature du sol de cet édifice, ni de voir s'il y avait des baignoires, des bassins et autres dispositions usitées dans les thermes. Il est, d'ailleurs, inutile de contester sérieusement l'opinion de ceux qui veulent voir dans ces ruines les débris d'un gymnase : car il y avait toujours des bains dans ce dernier édifice, et dans les bains il y avait toujours des salles destinées aux exercices du corps et aux jeux de l'esprit. On ne doit pas être surpris de retrouver dans un même édifice les dispositions de l'un et de l'autre établissement. Il est peu important de s'attacher à déterminer l'âge de ce monument; car toutes les villes de ces contrées ont été presque entièrement renouvelées à l'époque des Antonins, par suite des tremblements de terre, et aussi par l'introduction des mœurs et de la civilisation romaine parmi les peuples de l'Asie. Tous

[1] Vitruve, liv. V, cap. X.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0168
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les monuments qui se trouvaient entre les thermes et le théâtre sont aujourd'hui ensevelis dans le sol. Il paraît qu'à une certaine époque de notre âge il y avait encore un peu de population dans ces ruines, car on trouve une multitude de petits murs faits avec des débris antiques, et qui semblent avoir été construits pour enclore des héritages; mais le tuf calcaire gagnant toujours a réduit ces pauvres champs à une stérilité complète. En allant des thermes au théâtre, nous passons près du bassin que nous avons décrit, laissant à droite et à gauche des murailles sans forme et sans nom, et d'une époque indéterminée.

En avançant dans l'intérieur de la contrée, on marche de surprise en surprise, en observant les nombreux et magnifiques théâtres qui décoraient les villes de ces riches provinces. Là, tout est disposé pour une vie de plaisir et de repos. De nombreux portiques qui abritaient les citoyens, des fontaines qui tempéraient l'ardeur du climat, et des ombrages frais sur ces montagnes aujourd'hui dépouillées, voilà le tableau que présentent à l'imagination les ruines austères de ces cités désertes. On est d'autant plus surpris en entrant dans l'enceinte du théâtre de Hiéropolis, que rien n'y retrace le ravage de l'homme. On voit que les décombres qui remplissent l'orchestre se sont accumulés là par l'effet du temps; mais l'œil n'est pas affligé de l'aspect de ces cabanes, de ces tristes masures qui, dans nos villes d'Europe, enlèvent aux ruines tout leur intérêt poétique. Quoique Hiérapolis ait été bien souvent visitée et décrite, il n'y a pas encore un voyageur, cependant, qui ait eu la constance d'en mesurer les ruines d'une manière complète. Il y a, en effet, un obstacle majeur; c'est que ces lieux sont complétement privés d'eau douce; on en trouve à peine dans un puits situé à une demi-lieue de là, au pied de la colline, et dont les familles turcomanes défendent l'approche avec une jalousie peu commune. Il est donc extrêmement difficile de séjourner dans la ville avec des chevaux et des domestiques nombreux.

La disposition de la scène du théâtre est identiquement la même que celle du théâtre d'Aizani; on y remarque cinq portes de front; plus, deux petites portes déguisées, qui conduisaient dans les salles du postscénium. Les chambranles des principales portes sont encore en place; ils sont décorés de festons et de rinceaux, et, parmi les innombrables fragments de l'architecture de la scène, on voit des fûts de colonnes cannelées en spirale, des bas-reliefs de style romain, dont l'un offre le triomphe de Bacchus, légèrement mutilé. La grande salle du postscénium est ornée de colonnes ioniques en tuf; elle était probablement voûtée; quant à la cavea, elle n'a rien de remarquable. La diazoma ou la précinction du premier étage n'est qu'un mur uni sans excavations comme celles que l'on observe à Aizani; c'est, ai-je dit, le seul théâtre où je les ai rencontrées. A droite et à gauche de la façade, dans le mur de soutenement des gradins, sont des vomitoires qui conduisent à la précinction du premier étage.

Pour aller du théâtre aux autres ruines, il faut franchir un grand espace dans lequel s'élèvent çà et là des fûts de colonnes disposés sans ordre. On arrive ensuite à deux tours rondes qui flanquent une porte triomphale percée de trois arcades, se rattachent à une muraille, et forment comme une vaste enceinte dans l'intérieur de la ville. Cette enceinte paraît avoir renfermé des portiques et l'Agora. On observe encore une colonnade dorique surmontée de quelques pilastres d'ordre ionique; mais ces restes sont d'une médiocre architecture, et extrêmement ruinés. Du côté du nord, les murs vont se rattacher à un vaste édifice quadrangulaire, qui était une église de style primitif; la nef se compose d'un grand arc à plein cintre, dont la retombée porte sur trois arcs latéraux qui formaient comme des chapelles. Le fond de l'église est formé par un hémicycle; cette

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0169
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

architecture est tout à fait primitive, et sans oser dire qu'elle remonte aux premiers chrétiens qui se déclarèrent partisans de la foi après les prédications de saint Paul, on peut la regarder comme un des très-anciens temples du christianisme. Sa construction est analogue à celle de tous les autres monuments ; ce sont des blocs énormes placés les uns sur les autres, et soutenus par leur propre poids. On ne voit dans cet édifice aucun autre ornement qu'une croix grecque sculptée sur chacun des pieds-droits.

Tout l'espace entre cette église et le côté du nord est occupé par des tombeaux de différents styles, et qui ont presque tous porté des inscriptions; mais la nature poreuse de la pierre ne permet pas de les lire avec facilité. Parmi ces tombeaux, il y en a, comme je l'ai dit, qui ont la forme d'un petit temple; ce sont ceux que les anciens appelaient Μνῆμα. Mais la forme la plus générale est un soubassement massif dans lequel est pratiquée une chambre, et qui est surmonté d'une sorte de cénotaphe, qui est appelé Βῶμος dans les inscriptions. Il y avait un autre genre de tombeau qu'on appelait Ἥρωον, et qui surtout était destiné aux vainqueurs des jeux et aux hommes de distinction. Le Τάφος était ordinairement un tombeau souterrain; mais l'expression générique est ἐνταφιάζω pour exprimer l'action de déposer dans le tombeau.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LIII.

VUE DES THERMES DE HIÉRAPOLIS.

PLANCHE LIV.

VUE DE L'ÉGLISE BYZANTINE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0170
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0171

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

SYNNADA.

Malgré les nombreux documents que les anciens nous ont laissés sur la position de Synnada, la place la plus importante de cette partie de la Phrygie, les hommes qui s'occupent de géographie ancienne avaient bien souvent regretté que l'emplacement de cette ville ne fût pas déterminé d'une manière plus précise. La plupart des voyageurs qui ont parcouru l'Asie n'avaient pas négligé d'apporter quelque attention à une question aussi intéressante; mais toutes les recherches s'étaient bornées à des conjectures, et nul d'entre eux n'avait reconnu la position de ces carrières qui firent la réputation de Synnada.

Nous savions par les itinéraires anciens que cette ville était située sur la route de Dorylée [1] à Apamée-Cibotos; nous savions de plus qu'elle était voisine de carrières de marbre[2]. Pockocke, en passant par Kara-Hissar, avait soupçonné qu'il était dans le voisinage de Synnada; mais les habitants ne lui donnèrent aucun renseignement. La difficulté de retrouver les carrières subsistait donc toujours.

Dominé par cette pensée que je ne devais trouver Synnada que sur un terrain calcaire, j'errai longtemps dans la partie méridionale de la Phrygie sans espoir d'être plus heureux que les autres, car toutes ces régions sont de formation volcanique. Cependant, en arrivant à Kara-Hissar, je remarquai que le seuil de la porte d'un bain était formé d'un bloc de ce marbre blanc veiné de violet qu'on soupçonnait être le marbre de Synnada, et que j'avais signalé comme tel dans un mémoire sur les carrières anciennes lu à l'Académie des sciences, en 1832. Mon attention éveillée par la présence de ce marbre, je cherchai dans la ville, et j'en trouvai plusieurs autres fragments; mais ils avaient appartenu à des monuments anciens, et aucun Turc ne put me dire de quel lieu ils provenaient. Kara-Hissar est situé sur le penchant d'une haute montagne trachitique. En quittant cette ville, je fis route vers le nord-nord-est, cherchant toujours à sortir des formations volcaniques, et me dirigeant vers des montagnes blanches que j'avais aperçues du haut du château.

Je traversai obliquement la plaine de Kara-Hissar, large de neuf milles, et s'étendant de l'est à l'ouest jusqu'à Belouadoun, l'ancienne Polybotum. En arrivant aux collines qui forment le versant nord de la vallée, je retrouvai encore la formation volcanique, mais d'une nature différente; ce sont des laves noires, poreuses, et qui portent tous les caractères

[1] Table de Peutinger.

[2] Strab., liv. XII, p. 577.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0172
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de la fusion. Je fis encore neuf milles pour gagner un village nommé Eski-Kara-Hissar, où nous devions faire halte; le nom seul de ce village me faisait présumer que j'y trouverais quelques antiquités. En approchant de ce lieu, quoique marchant toujours sur la lave, je ne fus pas peu surpris de trouver le sol jonché de débris de marbre, parmi lesquels je remarquai du marbre synnadique. J'en vis des blocs bruts, non équarris, dans les clôtures des champs; enfin, en arrivant au village, je fus frappé de l'analogie de sa situation avec celle de Synnada, suivant la description que Strabon nous en a laissée. Ce point d'ailleurs, comme topographie, correspond parfaitement aux indications données dans les itinéraires. Voici le passage de Strabon, reproduit bien des fois par tous ceux qui ont cherché Synnada, et qui répond à toutes les objections que l'on pourrait faire sur l'identité de Synnada et d'Eski-Kara-Hissar : « Synnada, petite ville, est située à l'extrémité d'une plaine longue d'environ soixante stades, plantée d'oliviers. Au delà de cette plaine on trouve le bourg Docimia et la carrière de marbre synnadique, comme le nomment les Romains, car chez les naturels du pays il est connu sous le nom de Docimite ou Docimée. Dans le commencement on ne tirait de cette carrière que des blocs d'une grandeur médiocre, mais aujourd'hui le luxe des Romains en tire de grandes colonnes d'une seule pièce qui s'approchent de l'albâtre pour la variété des couleurs; et quoiqu'il y ait fort loin pour voiturer de tels fardeaux jusqu'à la mer, on ne laisse pas de transporter à Rome des colonnes et des tables d'une grandeur et d'une beauté surprenantes [1]. »

Le problème devait donc être résolu lorsqu'on aurait trouvé deux stations anciennes voisines de carrières de marbre, et placées sur la grande route de Dorylée à Apamée-Cibotos. On sait que la ville d'Eski-Cheher remplace la ville de Dorylée, et qu'Apamée-Cibotos, d'après les découvertes d'Arundell, correspond à la situation de Dinar. Aujourd'hui, pour se rendre d'Eski-Cheher à cette dernière ville, on se dirige sur Seïd-el-Ghazi, où j'ai déterminé le site de Nacoleïa, distance 9 heures ou 27 milles; de Seïd-el-Ghazi, on va à Baïat, qui depuis longtemps est regardé comme identique avec la situation de Beudos-Vetus [2], et de Baïat, passant par Kir-Hinn, on arrive à Seïd-el-Ar; de Seïd-el-Ar on fait 5 milles jusqu'à Eski-Kara-Hissar; de ce dernier point, en deux jours de route, on arrive à Dinar : voilà la route que suivent encore les petites caravanes.

Eski-Kara-Hissar est situé sur le penchant d'une colline volcanique; c'est aujourd'hui un village de très-peu d'importance; mais il occupe l'emplacement d'une ville qui a été assez considérable, car on en retrouve des débris sur trois mamelons, qui sont séparés par une vallée au fond de laquelle passe une rivière assez considérable, pour qu'elle ait nécessité la construction d'un pont. Cette vallée s'élargit bientôt, et représente très-bien la plaine de 60 stades (11,040 mètres) décrite par Strabon, et qui était plantée d'oliviers. Vouloir placer, comme le fait M. Hamilton, la ville de Synnada dans la grande plaine de Kara-Hissar, serait sortir tout à fait des indications données par le géographe grec, puisque cette plaine s'étend jusqu'à Belouadoun, dans une journée de marche et à une largeur moyenne de 6 à 8 milles, et que Kara-Hissar est éloigné de 22 milles des carrières de marbre. On trouve à Eski-Kara-Hissar un très-grand nombre de fragments d'architecture en marbre, des morceaux de sculpture ébauchés, et des blocs portant des inscriptions qui ne paraissent autre chose que la marque des inspecteurs des carrières. On y remarque un certain nombre d'inscriptions qui sont pour la plupart des temps chrétiens. On ne lit nulle part le nom de la ville, qui néanmoins, à cette époque, paraît avoir eu quelque importance; car on voit sur un terrain vague dans le village une très-grande

[1] Strab., lib. XII, p. 577.

[2] Leake, Asia Minor.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0173
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cuve monolithe en marbre ayant dans l'intérieur plusieurs gradins, et que l'on pourrait regarder comme une ancienne baignoire, si des croix sculptées sur chacune de ses faces ne prouvaient que ce sont des fonts baptismaux des premiers chrétiens, qui baptisaient par immersion.

La situation de ce bourg sur le terrain volcanique s'accorde avec la description de Strabon; car il fait remarquer que ce marbre prenait son nom de la principale ville du canton, mais était extrait d'un lieu voisin de Docimia. Cependant rien n'était démontré pour moi tant que je n'aurais pas trouvé les carrières qui devaient conserver des traces nombreuses d'exploitation, après les travaux considérables qu'y avaient faits les anciens pendant l'espace de plusieurs siècles. Prenant donc des informations chez les habitants, je ne tardai pas à apprendre qu'à quatre milles à l'est, c'est-à-dire, à l'extrémité de la petite plaine, étaient les montagnes où se trouvait le marbre semblable à celui que nous voyions dans la ville. Ayant déterminé la position des carrières, il me restait encore à reconnaître l'emplacement du bourg Docimia, qui ne devait pas en être éloigné. Après deux jours de recherches, j'en déterminai la position au village de Seïd-el-Ar, où je trouvai encore des débris de constructions importantes, de grands fragments d'architecture ébauchée, et des blocs portant les signes des inspecteurs des carrières. C'est au mois de juin 1834 que je fis connaître cette découverte en donnant les raisons qui me décidaient à adopter cette opinion.

Il ne paraît pas que la ville de Synnada ait jamais renfermé de monuments remarquables; d'après Étienne de Byzance [1], elle doit sa fondation à un certain Acamas, qui, après la guerre de Troie, vint s'établir en Phrygie, et appela autour de lui de nombreux colons macédoniens. La ville fut d'abord appelée Synnaia, dont le sens impliquait une assemblée de colons, puis, par corruption, Synnada. Étienne de Byzance fait également remarquer que le bourg Docimia était voisin de cette ville (Δοκίμεια κώμη ἐπέκεινα αὐτῆς). Du temps de Pline, nous la voyons chef-lieu d'un *conventus juridicus* [2]. Nous la trouvons plus tard nommée parmi les évêchés de la Phrygie Salutaire. Son nom rentre peu à peu dans l'oubli, du moment que l'on cesse d'exploiter ses carrières; nous ne le retrouvons plus que mentionné dans Paul Silentiaire, à l'occasion de la description de Sainte-Sophie [3].

Ce qui semble prouver encore que ces ruines correspondent à la situation de Synnada, c'est qu'on n'y trouve aucun de ces grands monuments destinés aux jeux et aux spectacles, et que tout y paraît approprié aux occupations d'une population industrielle. La seule inscription historique que nous ayons retrouvée est relative à une statue élevée en l'honneur de Septime-Sévère :

ΤΟΝΜΕΓΙΣΤΟΝΚΑΙΘΕΙΟΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΛΟΥΚΙΟΝ
ΣΕΠΤΙΜΙΟΝΣΕΟΥΗΡΟΝΠΕΡΤΙΝΑΚΑ
ΣΕΒΑΣΤΟΝΑΡΑΒΙΚΟΝΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝ
ΠΑΡΘΙΚΟΝΜΕΓΙΣΤΟΝΓΗΣΚΑΙ
ΘΑΛΑΣΣΗΣΔΕΣΠΟΤΗΝ
ΗΠΟΛΙΣ

Τὸν μέγιστον καὶ θεῖον αὐτοκράτορα Καίσαρα Λούκιον Σεπτίμιον Σεουηρὸν Περτίνα[κα], Σεβαστόν, Ἀραβικόν, Ἀδιαβηνικόν, Παρθικόν, μέγιστον γῆς καὶ θαλάσσης δεσπότην ἡ πόλις (souvent ἐτίμησεν.)

La ville honore le grand, le divin empereur, César Lucius Septimus Severus Pertorax Auguste, Arabique, Adiabénique, Parthique, très-grand, maître de la terre et de la mer.

[1] Voce Συννάδα.

[2] V. 29.

[3] Deuxième partie, vers 205.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0174
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La plaine qui communique avec la vallée dans laquelle sont situées les carrières est fermée au nord et au sud par des collines volcaniques, dont la formation est remarquable; elles sont composées de globes sphériques et concentriques qui, par leur rupture et leur décomposition, forment sur le sol des lignes courbes qu'on ne saurait comparer qu'aux ondulations de la moire. Il y a quelques-unes de ces sphères qui atteignent un diamètre de trois à quatre mètres, et sont composées de feuillets d'une épaisseur variable; dans d'autres endroits elles ne sont pas parfaitement sphériques, mais affectent la figure ovoïde; c'est ce qui donne aux sections sur le sol cette forme ondulée qui est très-remarquable. Après avoir franchi cette éminence qui appartient à la croupe méridionale de la colline d'Eski-Kara-Hissar, on arrive dans une plaine arrosée par un ruisseau, et qui n'est autre chose qu'un embranchement de la vallée de Synnada. Les carrières apparaissent sur l'autre flanc de la vallée, et la blancheur du marbre forme un contraste singulier avec les laves noires des environs. Toutes les collines qui précèdent l'entrée des carrières ne sont composées que de recoupes de marbre; cela seul donne une idée de l'immense étendue des exploitations. La plus grande et la plus belle carrière est ouverte au couchant; elle est large d'environ vingt mètres, et pénètre à plusieurs centaines de mètres dans l'intérieur de la montagne. On n'a aucun indice de la profondeur des travaux qui se sont exécutés en contre-bas du sol, car il est entièrement couvert par des monceaux de recoupes. L'exploitation s'est continuée sous les empereurs byzantins; mais alors l'administration de ces carrières n'étant plus aussi régulière, on a laissé encombrer peu à peu par les débris les voies de communication.

Il est peu de marbres, chez les anciens, qui aient eu une célébrité égale à celle du marbre de Synnada, et l'emploi qu'en firent les riches patriciens, dès les premiers temps de sa découverte, fit que les poëtes citèrent le marbre phrygien comme l'emblème du luxe et de la richesse [1].

Cette partie de la Phrygie Salutaire portait anciennement le nom de Mygdonia; aussi le marbre de Synnada est-il quelquefois appelé marbre mygdonien. Étienne de Byzance [2] et Strabon [3] disent qu'on lui donnait le nom de Docimia, parce que ce bourg était dans le voisinage des carrières. Claudien [4] l'appelle marbre de Synnada, et Juvénal [5] marbre phrygien.

La description qu'en fait Strabon ne laisse aucun doute sur l'identité des carrières que nous décrivons. En effet, la variété de la roche fournit indistinctement et en quantité considérable un marbre d'un blanc jaunâtre, d'un grain fin et très-cristallisé, qui cependant n'offre pas de résistance à la taille, et qui répond à toutes les qualités qu'on exige dans le marbre statuaire et dans le marbre de construction. La situation de la carrière et le gisement de ce calcaire sont très-remarquables; il est cerné de tous côtés par les laves : c'est comme un îlot de marbre au milieu des volcans. La roche n'est pas stratifiée; elle est très-compacte, mais traversée par de grandes fissures verticales, dues sans doute à l'action du feu, qui cependant n'a pas altéré la roche. Généralement, c'est la surface de la roche qui donne le marbre blanc. En entrant dans le cœur de la montagne, on en trouve qui est veiné de bleu, de lilas et de violet foncé. D'autres parties ont un aspect de brèche bien caractérisé; mais ce ne sont pas les gisements les plus étendus, bien qu'ils fussent les plus estimés; car c'est cette espèce que Paul Silentiaire [6] décrit

[1] Hor., lib. III, od. 2. Ovid., ep. XV. Tibul., eleg. 3, lib. XIII.

[2] Δοκίμιον.

[3] Ubi suprà.

[4] Lib. II, in Eutr. V, 271.

[5] Sat. XIV, 307.

[6] Description de Sainte-Sophie, ubi suprà.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0175
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

lorsqu'il dit que la teinte générale était d'un blanc lucide avec des taches presque circulaires, d'une couleur rose et violette. Une si grande quantité de ce marbre a été transportée en Europe par les Romains qu'il en reste encore dans les villes d'Italie un grand nombre d'échantillons. Les colonnes de l'intérieur de la basilique de Saint-Paul hors les murs à Rome étaient de ce nombre; elles avaient été tirées du tombeau d'Hadrien. Ce fut probablement ce prince qui donna à l'exploitation des carrières de Synnada un si grand développement; car, sous Tibère, elles étaient à peine entamées. Hadrien fit aussi construire à Athènes un temple commun à tous les dieux, remarquable par cent vingt colonnes de marbre phrygien, et entouré de portiques dont les murs étaient de même matière; c'étaient probablement des revêtements [1]. La statuaire employait aussi ce marbre pour les statues polychromes, et Pausanias cite également comme des chefs-d'œuvre les statues des Perses soutenant le trépied de bronze, et qui étaient en marbre de Phrygie. L'exploitation de ce marbre a toujours eu lieu à ciel ouvert comme dans la plupart des carrières anciennes; la pierre était taillée en banquettes à la masse et au poinçon; et l'on voit encore sur la paroi verticale, des traces du ciseau formant des lignes parallèles, en épis ou en arêtes de poisson. Lorsque le bloc était détaché, on refendait les plaques en traçant une rainure et en faisant de distance en distance des trous dans lesquels on introduisait des coins.

Cette exploitation n'est pas la seule qui ait été pratiquée dans ces roches; on trouve dans la partie supérieure quelques excavations qui ont dû fournir aussi du marbre. Il y a encore plusieurs de ces morceaux sur place. Les inspecteurs des carrières faisaient mettre un chiffre qui indiquait ou le volume de la roche ou le prix de revient; car j'ai trouvé dans les ruines du port d'Ostie des blocs de marbre brut sur lesquels étaient inscrits un certain nombre de sesterces.

L'exploitation se faisait par le moyen des esclaves, dont le régime était réglé par une loi [2]. Il existe également un édit de Constantin qui, après l'abolition des jeux de l'amphithéâtre, condamne aux carrières les criminels, qui primitivement étaient condamnés aux bêtes.

Le Code Théodosien contient un passage curieux d'une loi des empereurs Arcadius [3] et Honorius, qui faisait grâce aux débiteurs des provinces d'Orient de tout ce qu'ils devaient en nature, en espèces de cuivre ou argent et d'or, excepté toutefois les entrepreneurs des carrières de Docimia, de Proconèse et de Troie, auxquels la dette ne fut pas remise, sans doute parce que l'état florissant de ces établissements industriels leur permettait d'acquitter ce qui était dû au fisc.

Toutes les voies antiques étant entièrement détruites en Asie Mineure, il est bien difficile de dire par quel chemin les produits étaient portés à la mer. Il y a environ vingt lieues de ce point jusqu'à la vallée du Méandre, et, pour arriver, il faut traverser un pays hérissé en tous sens de montagnes plus ou moins rudes. Le Méandre, d'ailleurs, n'est pas navigable, et à peine pourrait-il, au moyen d'un barrage, porter des radeaux un peu considérables. C'est un sujet constant d'étonnement pour le voyageur qui parcourt ces contrées de voir dans des bassins entourés de tous côtés par des montagnes, des ruines si étendues avec des monuments de marbre, des blocs d'un poids incalculable, et transportés de régions aujourd'hui tout à fait ignorées. Quant aux alentours, il n'existe plus aucune trace de grande route ni de voie de communication.

[1] Pausanias, Attique, lib. I, c. XVIII.

[2] Cod. Theod. De metallariis.

[3] Leg. IX, Cod. Theod. De indulgentiâ debitorum.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0176
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La position de ces carrières étant déterminée d'une manière positive, il s'agissait de retrouver le bourg de Docimia.

En se dirigeant vers le sud, la vallée communique avec la grande vallée de Kara-Hissar, et partout dans les villages on trouve des débris de ce marbre; mais rien ne me parut répondre à la position de Docimia, qui devait être dans le voisinage immédiat des carrières de Synnada. Le village de Seïd-el-Ar, situé à une lieue de là vers le nord, renferme d'assez nombreux débris d'architecture, et les habitants sont presque tous logés dans d'anciennes chambres sépulcrales; les plus grandes servent d'écuries. Il est hors de doute que dans ce lieu il a existé quelque ville ancienne, car les habitants attestèrent que tous les fragments sculptés que l'on voyait dans le cimetière et dans les maisons étaient extraits du sol même. Beaucoup de blocs de marbre brut sont épars dans ce lieu. D'après toutes ces considérations, je suis disposé à regarder Seïd-el-Ar comme l'ancienne Docimia. Un grand rocher qui s'élève sur la route est tellement transpercé par des cellules sépulcrales que la partie extérieure s'est écroulée, et que chaque année il s'en éboule quelque partie. Les chambres sont sans aucune espèce d'ornement; elles renferment ordinairement trois cercueils taillés dans la masse même du rocher, et au-dessus est une petite niche, sans doute pour poser une lampe.

Quoique toutes les parties de l'ouvrage ne contiennent aucune inscription, et que la sculpture soit sans ornement, tout porte à croire, par l'analogie qui existe entre ces monuments et d'autres mieux caractérisés, qu'ils sont fort antérieurs à l'invasion romaine, et peu éloignés de l'époque des rois de Phrygie.

Le sol de la contrée prête merveilleusement à ce genre de travaux; c'est un tuf assez compacte, n'ayant point de lits, de sorte qu'on peut exécuter dans la masse des ouvrages aussi étendus que l'on veut. Cette formation d'agglomérats volcaniques s'étend indéfiniment à l'est et au nord, jusqu'au village de Seïd-el-Ghazi, l'ancienne Nacoléïa.

L'inscription suivante se voit près d'une fontaine située sur le chemin qui mène du village d'Eski-Kara-Hissar aux carrières de marbre. Elle est grossièrement tracée sur une plaque qui semble avoir été enchâssée dans une muraille. Il paraît que le rez-de-chaussée de l'édifice avait été bâti primitivement, et que la partie supérieure appartenait à Hésychus, qui avait placé cette inscription pour constater sa propriété :

ΑΠΟΤΗΣΕΠΙΓΡΑΦΗΣ
ΤΟΥΤΟΠΟΥΤΟΥΤΟΥΤΑ[Ε]Ι
ΣΑΝΩΕΓΩΟΙΚΟΔΟΜΩΟΠΡΕΣ
ΒΥΤΕΡΟΣΗΣΥΧΟΣΜΕ
ΤΑΤΩΝΠΑΙΔΙΩΝΜΟΥΠΙΣ
ΜΑΤΙΟΣΚΑΙΕΠΙΦΑΝΙΟΣΕΚΤΩΝ
ΗΜΩΝΥΠΑΡΧΟΝΤΩΝ

Ἀπὸ τῆς ἐπιγραφῆς τοῦ τόπου τούτου τὰ [ε]ἰς ἄνω ἐγὼ οἰκοδομῶ, ὁ πρεσβύτερος Ἥσυχος μετὰ τῶν παίδων μοὺ Πεισμάτιος καὶ Ἐπιφάνιος, ἐκ τῶν ἡμῶν ὑπαρχόντων.

A partir de la place de cette inscription, tout ce qui s'élève en haut, a été bâti, par moi Hésychus l'aîné, avec mes enfants, Pismatius et Épiphanius, de notre propre avoir.

Cette autre inscription est enchâssée dans une muraille, près de la maison de l'aga d'Eski-Kara-Hissar. Elle paraît avoir appartenu au tombeau de quelque apôtre chrétien. Les vers sont d'assez bonne facture. Le caractère indique une époque voisine du IIIe siècle de Jésus-Christ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0177
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΛΟΓΩΝ
ΠΟΙΜΕΝΟΣΑΡΙΣΤΟΥΤΩΝΘΕΟΡΡΗΤΩΝ
ΗΝΠΑΡΟΔΙΤΑΜΝΗΜΑΤΗΣΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΜΑΞΕΙΜΙΩΝΕΤΕΥΞΕΤΟΥΤΟΙΣΠΟΝΟΙΣ
ΑΛΛΕΙΣΜΙΩΣΙΝΗΛΘΕΤΩΙΧΡΟΝΩΙΠΟΤΕ
ΗΠΕΡΣΥΝΥΠΑΡΧΕΙΤΟΙΣΧΡΟΝΟΙΣΥΠΗΡΕΤΙΣ
ΟΔΕΥΝΟΜΕΙΟΣΚΑΙΝΙΣΑΣΤΥΝΣΥΣΤΑΣΙΝ
ΩΣΣΟΦΟΣΥΠΑΡΧΩΝΙΑΤΡΟΣΚΑΙΓΕΝΝΑΔΑΣ
ΗΓΕΙΡΕΝΑΥΤΟΠΡΟΓΟΝΙΚΗΣΦΗΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΑΥΤΟΣΠΡΟΘΥΜΩΣΚΛΗΡΟΝΟΜΗΣΑΣΩΣΠΑΛΑΙ

Ποιμένος ἀρίστου τῶν θεοῤῥήτων λόγων
ἠνί, παροδῖτα, μνῆμα τῆς μνήμης χάριν.
Μαξειμίων ἔτευξε τούτοις (τοῦθ' ἑοῖς?) πόνοις.
Ἀλλ' εἰς μίωσιν ἦλθε τῷ χρόνῳ ποτέ,
ἥπερ συνυπάρχει τοῖς χρόνοις ὑπηρέτις·
ὁ δ' Εὐνόμειος καινίσας τὴν σύστασιν
ὡς σοφὸς ὑπάρχων ἰατρὸς καὶ γενναδας
ἤγειραν αὐτὸ προγονικῆς φήμης χάριν,
αὐτὸς προθύμως κληρονομήσας, ὡς πάλαι.

Voici, voyageur, le monument élevé à la mémoire d'un excellent pasteur et prédicateur de la parole divine. Maximion l'avait bâti avec un grand labeur; mais par l'effet du temps il arrivait à la décadence, qui accompagne le temps comme une servante. Alors Eumonius, renouvelant la construction comme un savant et noble médecin, rétablissait le monument comme il était jadis, à cause de la gloire de son aïeul, dont il a volontiers hérité.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LV.

VUE DE LA VALLÉE DE DOCIMIA ET DES CARRIÈRES DE SYNNADA.

On voit sur le premier plan un amas de laves sphéroïdes concentriques.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0178
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0179

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

NACOLEIA.

VALLÉE DE NACOLEIA.

Toute la partie centrale du plateau de Phrygie, couverte de montagnes peu élevées et de forêts étendues, paraît avoir été, à une époque reculée, le séjour d'un peuple primitif, qui a donné des preuves nombreuses de son goût pour les arts et de la durée qu'il désirait imprimer aux monuments qui sortaient de ses mains. Rien, dans ce qui nous reste de cette époque, n'indique l'influence d'un goût étranger, et les précieux monuments que nous allons observer sont aussi éloignés des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du lycien. Ces monuments sont propres à la Phrygie; la langue même de leurs inscriptions reste renfermée dans les limites de cet ancien royaume; et dans la vaste étendue de territoire qui existe entre Synnada et Nacoléia, on ne voit que de rares débris de monuments romains. Il semble que les conquérants de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre les persécutions du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane. Le caractère spécial de ces rochers est d'être constitués en masses compactes, formant des collines abruptes qui offraient un vaste champ aux sculpteurs des premiers âges pour y placer leurs monuments.

Rien n'est sévère et majestueux comme ces solitudes que la nature embellit d'une verdure perpétuelle. Ici, l'œil se repose sur le gazon frais des vallées; il contemple là haut, le sombre feuillage des pins qui étendent leurs branches séculaires ondulées et tordues, au milieu des rochers, comme la faible tige des arbrisseaux. Rien aux alentours ne trahit le séjour de l'homme. A certaines époques de l'année, les Turcomans nomades, traversant le pays, viennent planter leurs tentes auprès des vieux monuments phrygiens; mais nul ne peut indiquer leur position exacte, car ces vallées sont sans nom; et la patience du voyageur peut seule les découvrir après de longues recherches.

Les chambres sépulcrales de Seïd-el-Ar sont les premiers indices de cette architecture taillée dans le roc, qui est caractéristique de cette contrée, et dont les monuments se multiplient sous toutes les formes, laissant dans l'esprit une idée confuse de la grandeur d'un peuple oublié, qui n'a laissé sur la terre que l'empreinte de ses tombeaux.

A une lieue au nord du village, en suivant la route de Baïat, on arrive à un lieu nommé Kirk-Hinn, les Quarante Chambres. (On sait que le terme quarante est employé chez les Orientaux pour désigner un nombre indéfini.) En effet, une longue suite de rochers formés d'un tuf volcanique d'un blanc jaunâtre, sont percés d'une infinité d'excava-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0180
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tions, formant tantôt des cellules séparées, tantôt des chambres communiquant les unes avec les autres, et situées à différents étages, quelquefois même fort élevées au-dessus du sol, de sorte qu'elles sont devenues aujourd'hui inaccessibles. La plupart de celles dans lesquelles on peut arriver, portent des traces du feu; car, depuis plusieurs siècles, elles servent de demeures d'hiver aux Yourouks (aux Turcs nomades), qui, pendant l'été, vont chercher des pâturages sur ces plateaux. On peut s'assurer qu'à une certaine époque quelques-unes de ces chambres ont servi de tombeaux; mais leur nombre est trop considérable, leur construction a trop de rapports avec certaines villes troglodytiques observées dans la Colchide pour qu'elles n'aient pas été faites dans le but d'être habitées. Ceci se trouve d'ailleurs confirmé par l'absence totale de monuments construits, qu'on puisse raisonnablement faire remonter à la même période. Douze milles plus loin, marchant toujours vers le Nord, on arrive auprès d'une montagne abrupte, au pied de laquelle est le château de Baïat, fortification du moyen âge qui tombe en ruine.

En traversant une vallée déserte, nous remarquons un rocher creusé; mais là ce sont des sépulcres; les chambres sont couvertes par une double pente en forme de toit [1]. Ce lieu porte le nom de Hinn-Bazardjik. Les chambres sont nombreuses et de différentes formes.

Dans le haut de cette vallée se trouvent les demeures d'été des habitants de Baïat. Partout dans les rochers, les anciens ont creusé des habitations et des tombeaux. Le terrain se compose d'agglomérats volcaniques, blancs, faciles à tailler. A six milles de là, on reconnaît la formation calcaire qui s'étend jusqu'à la vallée nommée Ak-Kilissia, dans laquelle sont quelques ruines d'un village et d'une chapelle byzantine. Après avoir franchi un col bien boisé, on arrive à la demeure d'été (Yaéla) des habitants de Kosrew-Pacha-Khan, située dans une immense vallée dont le sol est toujours vert et bien cultivé. C'est dans ses environs que se trouve la vallée des tombeaux des rois de Phrygie, tous taillés dans le roc et d'une surprenante conservation.

Le principal monument, connu dans le pays sous le nom de *Yasili-Kaïa*, la pierre écrite, à cause de la longue inscription qui le décore, est situé à l'Ouest du Yaéla, à environ trois milles, et dans une grande vallée courant Nord et Sud, et dont toutes les hauteurs sont couvertes de bois. Il est difficile de peindre l'impression que produit sur le voyageur ce rocher qui semble préparé par la nature pour conserver l'empreinte des antiques caractères que la philologie n'a pas encore expliqués. Tout est en harmonie dans les environs, et l'austère aspect des lieux, et la forme pittoresque des rochers, et leur couleur brillante qui se détache sur la verdure de la plaine. Ce principal monument, découvert par le colonel Leake, est désigné par ce voyageur sous le nom de Tombeau de Midas, expression que rien ne contredit, après un examen attentif.

Le rocher sur lequel il est sculpté est isolé de tous les autres, et présente une surface de quatre cents mètres carrés, environ, sur laquelle sont sculptés des méandres, dont le relief est de $0^m,013$, et qui entourent une niche d'une forme particulière [2]. La largeur de la surface du méandre est de $12^m,55$, et sa hauteur de $11^m,74$. Il est à remarquer qu'à la hauteur de la niche, il y a dans l'ajustement du méandre un démanchement, motivé sans doute par la largeur que l'on voulait donner à la niche, dont les dimensions sont de $5^m,57$ pour la plus grande largeur, et $2^m,50$ pour la largeur de la retraite du fond; la profondeur totale est de $1^m,44$; mais la profondeur de la retraite n'est que de $0^m,84$; ce qui en réalité est bien étroit pour y placer un corps. J'imagine toutefois que, dans l'état primitif, cette niche était cachée aux regards par une grande dalle de pierre

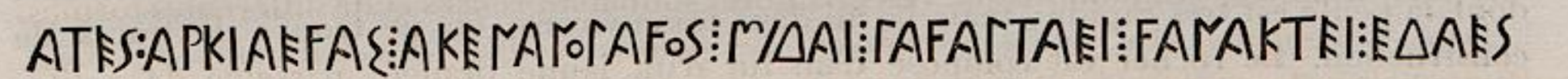
[1] Voyez planche LVII, fig. 1 et 2.

[2] Voyez planche LVI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0181
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

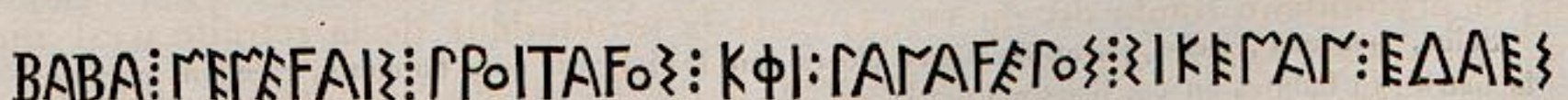
sur laquelle se continuaient les méandres dont les contours déguisaient les joints de la roche. Dans le fond de la retraite, on trouve quelques restes d'inscriptions gravées en creux, qui sont devenues indéchiffrables par suite de la décomposition de la roche. On voit aussi une autre inscription à deux colonnes, écrite seulement avec de la couleur rouge; mais on n'en distingue plus que quelques lettres; le reste a été détruit, moins par le temps que par les barbouillages des voyageurs turcs. On y remarque quelques noms grecs.

A droite et à gauche de cette surface sont deux espèces de pilastres dont la largeur est de $1^{m},05$, et qui supportent une frise, si l'on peut appliquer ce nom à un pareil ajustement. Les pilastres et la frise sont ornés de losanges en creux, dans l'intervalle desquelles sont de petits quadrilatères. Le monument est couronné par un fronton, orné aussi de différents ajustements de losange, en creux et en relief. Au sommet du fronton sont deux sculptures circulaires, que l'on prendrait pour des boucliers, si les autres monuments de ce genre n'indiquaient que c'est un ajustement particulier dans le genre des volutes. Deux longues inscriptions gravées dans le pourtour donnent à ce monument un intérêt majeur.



L'inscription du haut a $13^{m},80$ de longueur; elle dépasse la partie sculptée de $4^{m},80$. Ces caractères étant nouveaux pour moi, j'ai dû les copier avec le plus grand soin, noter exactement le nombre de points qui séparent chaque mot, le nombre de barres des lettres qui ressemblent à un E; ainsi, dans le mot ATES, la lettre qui représente l'E n'a que trois jambages. Ce mot est suivi de deux points : dans le mot APKIAEFAS ⁝, l'E n'a également que trois barres, et le mot est suivi de quatre points; l'E suivant a quatre barres, et le mot est suivi de quatre points⁝ Vient ensuite un des mots qui peuvent être lus et expliqués; c'est le mot MIΔAI, à Midas; le mot suivant contient un E à quatre barres, et est suivi de quatre points; puis vient un mot qui présente un sens applicable au prince Midas; l'E n'a que trois barres, et le mot est suivi de trois points; le dernier mot EΔAES se trouve aussi dans la langue lycienne; il termine un grand nombre d'inscriptions sépulcrales, et se rencontre encore sur l'obélisque de Xanthus; il me semble représenter complétement le mot grec ἀνέθηκε. En langue lycienne, il est exprimé ainsi : EΔ↑FES, ou quelquefois EΔ↑ES; on trouve aussi en lycien ΔEΔ↑EME et EΔ↑EME, qui paraissent dérivés de quelque verbe primitif ΔAΩ, et le mot EΔAES aurait donné le radical *aedes*. Le mot ΔA en sanscrit signifie : poser, donner.

Il est à remarquer que dans la seconde inscription tracée de bas en haut sur la partie droite du monument, on lit très-distinctement le mot TAFOS. Dans l'inscription supérieure, le mot MIΔAI est précédé immédiatement par le mot AKENANOΓAFOΣ, qui se trouve répété sur un autre monument du même style. La première inscription contiendrait donc, en faisant abstraction des mots inexpliqués, HATES (nom propre, Atys?)... MIΔAI ANAKTEI EΔAE. Dans l'inscription inférieure, les mêmes variantes existent dans certaines lettres, c'est-à-dire que l'on trouve la figure E, tantôt avec trois barres, tantôt avec quatre, et les mots séparés avec quatre points, avec trois ou avec deux.

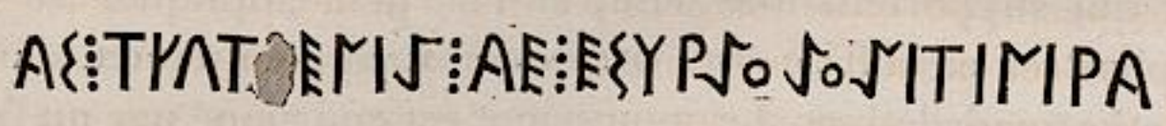


Le mot BABA, qui commence cette inscription, est regardé par le colonel Leake comme un surnom de Jupiter, d'après une inscription découverte dans ces parages, et qui fait

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0182
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

mention de Jupiter Pappæus, nom usité chez quelques poëtes. Le dernier mot de cette inscription est le même que le dernier mot de la première; je lis ΕΔΑΕS, c'est sans doute à cause d'une négligence de l'artiste qui a gravé l'inscription sur le monument, que la branche inférieure du Δ n'est pas entièrement tracée.

A 5m,30, à gauche de ce monument, se trouve une grotte grossièrement taillée dans la roche, et dans laquelle est placée l'inscription suivante en caractères de plus de 0m,30 de hauteur, et creusés d'un centimètre. Je donne cette inscription telle que je l'ai copiée.



L'épaisseur de ce rocher n'a pas plus de trois ou quatre mètres, et, en montant par derrière, on arrive avec assez de facilité sur la partie supérieure. Il ne paraît pas que cette espèce de vide qui se trouve entre les deux volutes ait été fait à dessein; mais peut-être, par la suite des siècles, ce morceau de roche est-il tombé naturellement. Pour arriver au pied du rocher, il faut monter une colline de quatre à cinq mètres de hauteur, dont la pente est très-rapide; mais là, ni dans les environs, on ne trouve de traces de construction. Le rocher est composé d'un tuf d'un jaune orangé, parsemé de petites aiguilles noires, sans doute de pyroxène et d'amphibole, et d'agglomérats blancs qui participent de la pierre ponce. Tous les tufs de cette vallée varient peu dans leur nature; seulement la couleur jaune s'affaiblit un peu dans certaines roches, et les agglomérats de pierre ponce deviennent plus nombreux.

Immédiatement à côté du grand monument, se trouvent de nombreuses chambres sépulcrales variées de grandeur et de forme, et qui confirment l'opinion que cette importante sculpture avait quelque chose de sépulcral. On ne saurait décrire la forme bizarre et accidentée de ces rochers ponceux, dont les sommets représentent des tours et des forteresses qui paraissent sculptées par la main des hommes. Leurs parois sont percées d'une infinité de cellules communiquant à des chambres plus ou moins ornées, mais qui ne portent pas d'une manière évidente le caractère d'une même époque. La plus grande de ces salles se trouve maintenant ouverte par l'effet de la chute du mur de face. Son plafond était décoré de solives : ce sont les seuls ornements qu'on y rencontre. Plusieurs de ces chambres sont voûtées en plein cintre; il y en a d'autres dont les toits forment deux appentis; mais on n'y trouve point les indices d'une sculpture contemporaine des grands monuments. Une inscription grecque, la seule qui se remarque au milieu de ces ouvrages curieux, ne paraît pas remonter au delà des temps chrétiens.

ΧΑΙΡΕΜΑΚΑΡΠΟΛΙΟΛΒC
ΘΕΩΝ ΥΠΕΡΕΙΟΝΕΛΑΝΤΩΝ
ΠΑΝΤΩΝΓΑΡ ΦΙΛΟCΕCΘΛΟC
ΠΑΤΡΙCΠΡΟΜΟCΕΝΘΑΔΕΝΙΕΙ
ΠΑΤΡΙC ΕΜΗΡCΙΝ ΕΥΕΚΗΛΑΝΡΑ
ΠΕΠΛΗCΙΑΚΑΡΠΟΥC

Χαῖρε μάκαρ, πολύολβε θεῶν Ὑπερίον Ἐλάντων... Πάντων γὰρ φίλος ἐσθλὲ πάτρης πρόμος ἐνθάδε ν[α]ίει[ς] [αίων] Πατρίς ἐμή.....
Le reste ne s'explique pas.

Salut, heureux, riche, parmi les dieux élevés dans le ciel; car nous t'aimons, excellent chef de la patrie, tu habites en ces lieux ma patrie.....

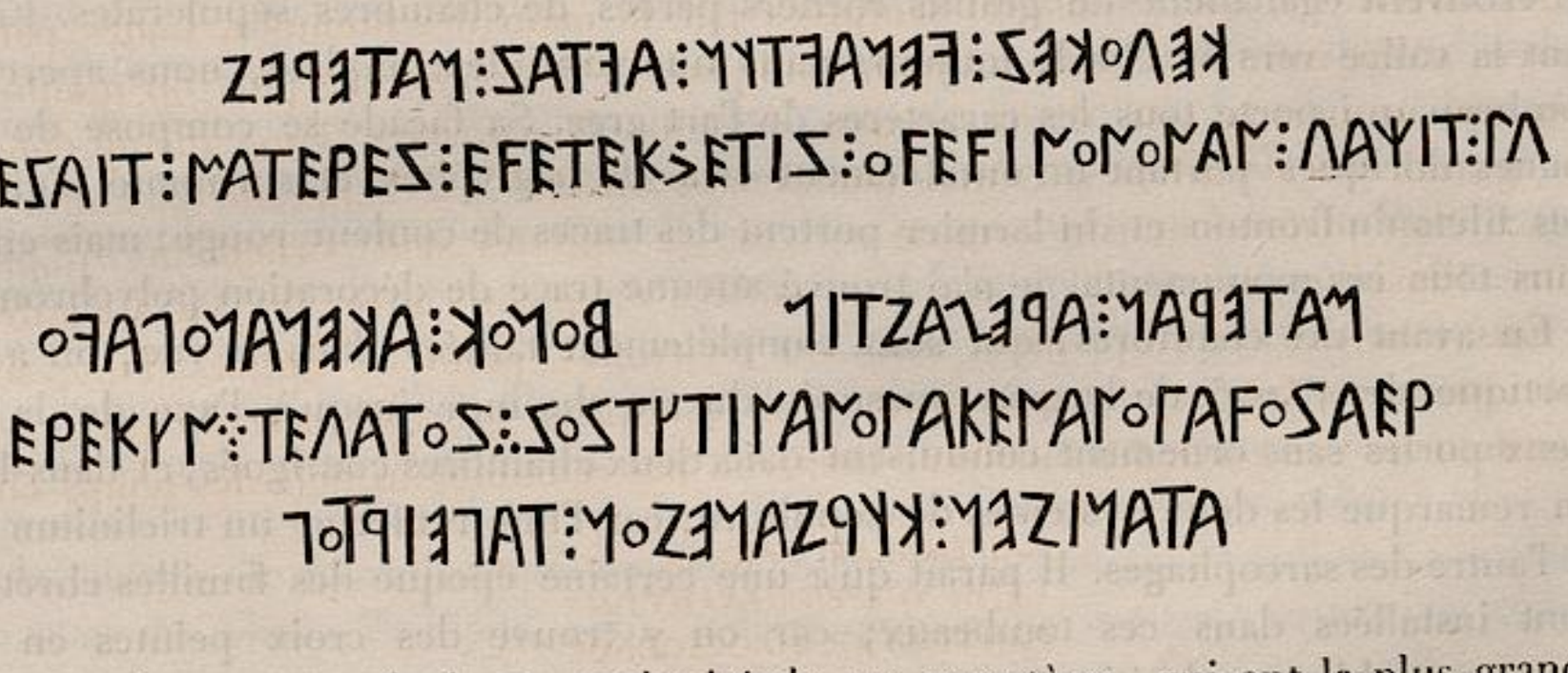
La planche LVII offre le spécimen de quelques-uns de ces tombeaux qui rappellent la haute antiquité grecque. Les portes sont généralement taillées d'une manière assez

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0183
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

rustique, et surmontées toujours d'un fronton; ce qui, pour la forme générale, les fait ressembler aux tombeaux des Aizaniens et aux grands monuments phrygiens. Quelques-unes de ces chambres renferment des sarcophages taillés dans la masse même du rocher, toujours une petite niche au-dessus, destinée sans doute à placer une lampe. D'autres tombeaux n'offrent dans leur intérieur que des lits funèbres sur lesquels étaient déposés les corps. L'un et l'autre système de sépulture se retrouve dans la plus haute antiquité; mais il paraît que l'usage de déposer les corps sur des banquettes dans les caveaux funèbres ne s'est pas perpétué aussi longtemps que l'usage des sarcophages.

A un demi-mille de cet endroit, on remarque un autre monument, sculpté tout à fait dans le caractère de celui que nous venons de décrire, mais qui malheureusement ne porte pas d'inscription. Il est situé à huit mètres au-dessus du sol, et sa base repose sur un rocher vertical dont l'accès est difficile. Le centre du monument est occupé par un tableau uni, entouré d'une bordure qui se compose de carrés dans lesquels sont inscrits quatre petits carrés en relief et disposés suivant leur diagonale. Au-dessus de cette bordure règne une frise d'une sculpture élégante, composée de palmettes renversées, qui alternent avec des espèces de glands ou de pommes de pin. Les rampes du fronton sont également ornées de petits carrés en relief, et le sommet se termine par une double volute, dont le dessin paraît tout à fait particulier aux Phrygiens. Dans l'intérieur du fronton sont des figures quadrangulaires dont le but et l'emblème nous échappent complétement [1]. La largeur totale de cette sculpture est de $8^{m},26$.

En remontant environ un mille au nord de la vallée, on découvre au milieu d'une forêt de pins un troisième monument semblable, mais d'un travail plus fin, et portant dans sa frise, ainsi que sur tout le rocher environnant, une inscription écrite dans le système appelé *boustrophédon;* les lettres ont $0^{m},25$ de hauteur, sont profondément entaillées et d'une conservation parfaite [2].



On ne saurait contester la haute antiquité de ces caractères, qui ont la plus grande analogie avec les lettres grecques les plus archaïques, et surtout avec le monument appelé *pierre de Sigée* [3]. Le système d'écriture employé dans cette inscription était déjà abandonné plus de six siècles avant J. C.; et la langue dont il nous reste un si faible spécimen, était, selon toute probabilité, celle qui était parlée dans le royaume de Phrygie avant que cet empire fût envahi par les Perses. S'il est difficile de tirer un sens précis des inscriptions précédentes, la difficulté est encore bien plus grande pour

[1] Voyez planche LVIII.

[2] Voyez planche LIX.

[3] Chishull, Antiq. asiat.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0184
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

celle-ci, car presque tous les mots ont une terminaison barbare qui est complétement étrangère au grec; BONOK, ΛΑΨΙΤ, appartiennent à un dialecte purement asiatique. Il est cependant possible de discerner quelques mots qui ont leurs analogues dans la langue grecque. On lit très-distinctement ΚΥΡΣΑΝΕΣΟΝ, dont la signification est sans doute la même qu'en grec. Les lettres Χ, Η, Ω, n'étaient pas encore inventées; cependant, outre le digamma F, on remarque aussi la lettre Φ dans ΚΦΙ. Le substantif ΜΑΤΕΡΕS et l'accusatif ΜΑΤΕΡΑΝ paraissent aussi avoir leur correspondant dans le mot dorien Ματέρες; mais la signification de ces mots épars ne tend qu'à rendre encore le sens de cette inscription plus obscur. Le mot ΑΚΕΝΑΝΟΓΑΡΟΣ, qui se lit deux fois, est le seul indice qui puisse faire soupçonner qu'une même destination était réservée à ces trois monuments dont le style est resté unique; mais on doit avouer que s'il est possible de regarder la niche centrale du premier comme ayant pu servir de tombeau, rien de semblable ne se présente dans les deux autres.

Le dernier monument, disposé comme les précédents, offre le champ d'un tableau uni, entouré d'une bordure composée de petits carrés renfermés quatre à quatre dans des carrés plus grands. Le champ du fronton est également orné de ce quadrilatère, qui n'est pas un ornement de fantaisie, mais représente certainement quelque objet qui nous est inconnu.

N'ayant aucun analogue connu dans l'antiquité qui puisse nous guider sur la destination de ces monuments, nous nous bornons à les reproduire, en appelant l'attention des savants et des voyageurs sur un art qui reste encore tout à fait inexpliqué. Lorsque le voyageur anglais, qui le premier pénétra dans cette vallée, donna quelques indications topographiques pour guider ceux qui viendraient après lui, il appela cette vallée Doghanlou, pensant qu'il y avait quelque village de ce nom dans les environs; mais nous avons acquis la certitude que les naturels ne donnent le nom de Doghanlou qu'à un lieu dit, où se trouvent également de grands rochers percés de chambres sépulcrales. En remontant la vallée vers le Nord, toujours dans une solitude complète, nous aperçûmes un tombeau qui porte tous les caractères de l'art grec. Sa façade se compose de deux colonnes doriques portant un entablement orné de triglyphes, et surmonté d'un fronton. Les filets du fronton et du larmier portent des traces de couleur rouge; mais en général, dans tous ces monuments, je n'ai trouvé aucune trace de décoration polychrôme.

En avant des chambres, qui sont complétement taillées dans le roc, on a placé un portique de $4^{m},025$ de largeur, mesurée du nu du mur jusqu'à l'axe de la colonne. Deux portes sans ornement conduisent dans deux chambres contiguës, et dans lesquelles on remarque les deux systèmes de sépulture; car l'une renferme un triclinium funèbre, et l'autre des sarcophages. Il paraît qu'à une certaine époque des familles chrétiennes se sont installées dans ces tombeaux; car on y trouve des croix peintes en rouge et d'autres emblèmes chrétiens.

L'entre-colonnement du milieu étant de $3^{m},70$, et les entre-colonnements latéraux de 2^{m}, cette différence donne à l'architecture quelque chose de mou qui ne plaît pas au premier coup d'œil, parce que l'imagination comparant cette façade à celle des monuments construits, n'est pas satisfaite de voir tant de longueur dans l'architrave du milieu, qui a deux métopes et deux triglyphes de plus que les architraves latérales; mais il ne faut pas oublier que ce monument est monolithe, et les artistes qui l'ont exécuté ont pu se livrer à cette innovation, sans craindre d'affaiblir la portée de l'architrave. Ceci concourt à prouver que ce que nous appelons beauté dans l'architecture n'est que l'heureux rapport de la solidité des matériaux avec la forme donnée à chaque partie. A droite et à

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0185
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

gauche du péristyle sont deux niches circulaires dont la largeur est de 2m,10, et la profondeur de 0m,90.

C'est en continuant sa route vers le Nord que l'on arrive à Doghanlou, vallée dirigée de l'Est à l'Ouest, et commandée par le château appelé Bismich-Kalé-Si, que le colonel Leake croyait occuper l'emplacement de Nacoléïa. Cette ville était en effet la plus voisine, et tous ces lieux dépendaient certainement de son territoire; mais elle est bien déterminée aujourd'hui par les distances et les inscriptions; elle occupait l'emplacement de Séïd-el-Ghazi, petite ville illustrée par le tombeau du célèbre Sidi-el-Battal, le Cid des Arabes, l'un des héros de l'histoire musulmane. On ne voit pas à Doghanlou de monument important; mais, dans toute la vallée, les rochers sont perforés par des milliers de chambres. Il y en a dont l'intérieur est orné de quelques caissons. J'avais remarqué au-dessous du sol une suite de salles rondes et de construction presque sphérique, dans lesquelles on pénètre par le sommet, et, dans le premier moment, j'avais pris ces excavations pour des catacombes dont la forme me paraissait néanmoins singulière, n'y trouvant point de sarcophages. Mais en parcourant les villes de Lycie, et notamment Aspendus et Antiphellus, j'ai observé dans les Agora un grand nombre de ces excavations, quelques-unes même avec la pierre circulaire qui couvrait l'orifice, et je me suis assuré qu'elles ne sont autre chose que des silos destinés à serrer le grain. Cet usage, si commun parmi les Arabes, était usité dès la plus haute antiquité chez les peuples asiatiques. Quoiqu'on ne trouve pas de traces de ville dans ces lieux, on a donc la certitude que la vallée de Doghanlou a nourri à une certaine époque une nombreuse population, et peut-être parmi les excavations pratiquées dans les rochers s'en trouve-t-il quelques-unes qui ont servi d'habitation à ce peuple primitif.

Nacoléïa était une ville de médiocre étendue, située sur le versant septentrional des montagnes qui bornent au sud la plaine de Dorylée; elle occupait le fond et les deux pentes d'une vallée calcaire. Strabon [1] se contente de la mentionner parmi les villes de la Phrygie. Suidas et Étienne de Byzance n'ajoutent aucun renseignement digne d'intérêt. La position de Seïd-el-Ghazi, comme emplacement de l'ancienne Nacoléïa, est tout à fait d'accord avec l'itinéraire que suivit l'empereur Valens, lorsqu'il vint attaquer le rebelle Procope dans la Phrygie centrale [2]. En effet, l'empereur venait de Pessinunte qu'il avait fortifiée, en suivant la base des montagnes et se dirigeant vers la Lycie, c'est-à-dire au sud-ouest; il venait d'entrer en Phrygie, lorsque ayant reçu des renforts, il attaqua Procope dans la plaine de Nacoléïa. Procope se sauva dans les montagnes et se cacha dans les forêts. Il choisit pour retraite le pays accidenté que nous venons de parcourir.

Il reste dans la partie supérieure de la colline, près du couvent ou teké de Seïd-el-Battal, des débris de murailles qui ont sans doute appartenu à l'Acropole, où s'était retiré le chef des Goths Tribigild, qui, s'étant emparé de la place, se révolta contre l'empereur Arcadius. La prospérité de Nacoléïa paraît s'être accrue pendant la période byzantine. Un de ses évêques, Basilius, souscrivit au concile de Chalcédoine, tenu l'an 451, et Photius à celui de Constantinople, l'an 870.

On trouve à Seïd-el-Ghazy quelques antiquités et plusieurs tombeaux, sur l'un desquels on lit le nom de Nacoléïa, situation qui s'accorde avec les itinéraires; car la table de Peutinger la place à vingt milles au Sud de Dorylæum, et la ville de Seïd-el-Ghazy est à huit heures turques de cette ville (Eski-Cheher).

En suivant la marche des Croisés depuis leur départ de Nicée, on est porté à conclure

[1] Lib. XII, p. 576.

[2] Ammien Marcellin, livre XXVI, c. XI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0186
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

que cette vallée de Dogorganhi, dans laquelle les chrétiens furent attaqués par Soliman, la veille de la bataille de Dorylée, n'était autre chose que la vallée de Doghanlou. En effet, partant de Nicée, les Croisés appuient toujours sur la droite, c'est-à-dire vers le Sud. Ils traversent un fleuve sur un pont qui était probablement jeté sur le Sangarius. Ils avaient fait deux jours de route [1]. C'est là que les troupes campèrent. Le lendemain matin, les princes se séparèrent les uns des autres. Ils marchèrent trois jours, selon Robert le Moine [2]; un seul jour, suivant Guillaume de Tyr. Ils arrivèrent, dit le premier, dans la vallée de Gorgone (le Dogorganhi d'Albert d'Aix), et dressèrent leur camp sur les bords d'une rivière, au milieu de bons pâturages. Soliman, d'après le récit de Guillaume, descendit des montagnes pour attaquer les Croisés; il fallait donc que l'armée se trouvât dans le Sud de la grande plaine de Dorylée, et sur les bords de cette petite rivière qui va se jeter dans le Poursak, et de là dans le Sangarius. Il paraît qu'à cette époque la ville de Nacoléïa était déjà tombée au rang d'un village; on est cependant surpris qu'elle ne soit nommée dans aucune des relations de cette bataille.

Il n'est pas étonnant que dans le moyen âge le nom de Nacoléïa se trouve tout à fait effacé, parce que la ville reçut, comme nous l'avons dit, des Musulmans le nom de Seïd-el-Ghazy (Seïd le Conquérant), en l'honneur de Sidi-el-Battal.

Tous ces pays ont encore besoin d'être explorés; il est probable que des découvertes importantes seraient le fruit d'investigations scrupuleuses, faites au milieu de ces forêts à peine accessibles. Je pense qu'il faudrait chercher dans ces lieux l'emplacement de plusieurs villes des rois de Phrygie, dont la situation est tout à fait ignorée; mais, à défaut de nom plus ancien, j'ai donné à ce territoire le nom de Nacoléïa, comme appartenant à la ville principale du district.

[1] Albert d'Aix, lib. II. Guill. de Tyr, lib. VIII.

[2] Lib. VIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0187

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LVI.

TOMBEAU DE MIDAS, ROI DE PHRYGIE.

Ce monument est retracé à l'échelle d'un centimètre pour mètre. Il est représenté dans l'état où il se trouve aujourd'hui; il a peu souffert des injures du temps. La grotte voisine dans laquelle se trouve également une inscription que nous avons rapportée page 156, a très-probablement servi de tombeau. Il est à croire qu'elle était fermée par une pierre brute qui en masquait l'entrée.

PLANCHE LVII.

TOMBEAU PHRYGIEN.

Ces exemples de sépulture sont pris au hasard dans la multitude de tombeaux creusés dans les vallées environnantes. Ils rentrent généralement dans l'un des deux caractères, ou des sarcophages, ou des lits funèbres.

Figure 1. Plan d'un tombeau double contenant, dans la première chambre, trois lits funèbres, formant une sorte de triclinium. La forme de ces lits, représentée figure 3, est identiquement la même que celle qui est représentée dans les bas-reliefs funèbres. La voûte est formée par une sorte de toiture. Tout l'intérieur des chambres est parfaitement lisse, et ne porte aucune trace de mortier, d'enduit, ni de peinture.

Figure 2. La porte, grossièrement ébauchée, ne manque pas d'un certain caractère. La baie est percée, dans un évidement couronné, d'un arc à plein cintre.

Figure 4. Plan d'une grotte contenant trois sarcophages.

Figure 5. Élevation de la porte de la grotte dans le même style que la précédente.

Figure 6. Coupe de la grotte et des sarcophages; les plans sont exécutés à l'échelle d'un centimètre pour mètre, et les élévations au double.

PLANCHE LVIII.

MONUMENT DES ROIS DE PHRYGIE, TAILLÉ DANS LE ROC.

Ce monument est reproduit à l'échelle de $0^{m}01$ pour mètre. Toute la partie supérieure du roc forme un plateau ombragé par une forêt de pins, cette sculpture n'étant pas faite sur un rocher isolé comme le tombeau de Midas, mais sur la partie la plus verticale d'un des rochers qui forment le contre-fort du plateau.

PLANCHE LIX.

MONUMENT DES ROIS DE PHRYGIE.

La petite dimension de cette curieuse sculpture m'a décidé à la reproduire sur une échelle beaucoup plus grande. Elle est tracée à quatre mètres au-dessus du sol. Le sommet est également couronné par une forêt de pins, que j'ai cru devoir supprimer, parce que dans le cadre de la planche on n'aurait vu que le pied des arbres.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0188
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE LX.

GHERDEK-KAIA-SI (LE ROCHER DES ÉPOUX.)

Ce monument est excavé dans un rocher isolé de toutes parts et qui renferme différents sépulcres de moindre dimension. Il n'existe aucune inscription qui puisse guider sur la détermination de l'époque; mais le caractère de l'architecture se rapporte à une époque postérieure aux sculptures décrites précédemment. Le nom de Gherdek-Kaïa-Si, donné par les habitants, vient sans doute de ce qu'on remarque deux chambres sépulcrales antiques, dans lesquelles, selon leurs idées, auraient été enterrés le mari et la femme. Le tuf dans lequel ce monument est sculpté renferme une quantité notable de pierre ponce, et est d'une couleur beaucoup plus blanche que dans la partie sud de la vallée. La face de ce tombeau est orientée à l'est. La colonne qui est à droite se trouve aujourd'hui en partie rompue; mais le chapiteau et toute la partie supérieure tiennent encore à l'architrave, ce qui produit un effet bizarre. L'ordonnance générale est d'accord avec les règles de l'architecture grecque, et décèle un temps assez primitif, peu éloigné sans doute de l'époque de l'invasion des Perses.

PLANCHE LXI.

DÉTAILS DU TOMBEAU TAILLÉ DANS LE ROC.

Figure 1. Élévation du chapiteau et détail de l'ordre.
Figure 2. Coupe sur l'architrave et sur le plafond.
Figure 3. Plan du plafond avec les caissons.
Figure 4. Coupe transversale sur les deux chambres sépulcrales. On voit, dans la première, trois sarcophages, dont l'un est taillé en contre-bas du sol. Les deux autres sont dans des niches demi-circulaires; la seconde chambre est meublée par des lits funèbres.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0189
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PESSINUNTE.

Les trois peuples galates, en s'établissant dans la Phrygie, choisirent la meilleure partie de cette contrée, dont ils formèrent trois districts. Les Trocmiens s'engagèrent plus avant vers l'est, et allèrent s'établir aux environs du fleuve Halys. Tavium fut leur capitale. Les Tectosages occupèrent le territoire d'Ancyre, et les Tolistoboïens se fixèrent sur les bords du Sangarius, et choisirent pour métropole Pessinunte, la ville la plus importante et la plus célèbre de la contrée. Il nous reste peu de documents sur les événements qui se passèrent au moment de l'établissement des Gaulois dans ce pays. Ces provinces étaient déjà soumises aux rois de Pergame, et paraissent néanmoins s'être résignées facilement à la domination nouvelle, car les Gaulois, par une politique bien entendue, ne portèrent aucune atteinte aux prérogatives des prêtres et du temple de la mère des dieux, qui jouissait d'une célébrité immense dans toute l'étendue du monde ancien. La mythologie, comme l'histoire, s'accorde pour montrer que le culte de Cybèle est originaire de Phrygie, et qu'il fut transporté sous différents noms chez les divers peuples de l'Europe. Selon la tradition, le culte de Cybèle ne serait pas antérieur à l'arrivée des Phrygiens dans la contrée, car les mythologues placent la fable d'Agdis sous le règne de Midas, qui habitait à Pessinunte[1]. Cybèle, dans un accès de jalousie, vint troubler les noces d'Agdis et de la fille de Midas, et força les portes de la ville pour arriver dans la salle du festin. C'est depuis ce temps que les Phrygiens la représentaient avec une couronne de tours. Son culte se répandit dans toute la Phrygie, et particulièrement dans les monts Bérécynthe, Dindymène et Ida, qui donnèrent en même temps leurs noms à la déesse. Midas lui bâtit dans Pessinunte un temple magnifique, et institua des sacrifices qu'on offrait annuellement à la mère des dieux[2]. Atys, pleuré par Cybèle, reçut aussi les honneurs divins dans Pessinunte; on lui éleva un temple, et on institua des sacrifices en son honneur. On voit par ces traditions que l'origine de Pessinunte remontait même, selon l'opinion des Grecs et des Phrygiens, à une antiquité très-reculée; mais on ne cite pas le nom de son fondateur, et plusieurs grammairiens font dériver son nom du mot grec qui signifie *tomber* (πέσσειν). Les uns disent qu'elle fut ainsi nommée à cause de la pierre qui tomba du ciel, et que l'on regarda comme une figure de la mère des dieux,

[1] Arnobe, adversùs gentes, lib. IV.

[2] Diod. Sicul. III, V.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0190
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ou bien, selon Étienne de Byzance, à cause de la chute de la colline où était enterré Marsyas [1]. Le même écrivain prétend que cette place s'appelait antérieurement Arabyza.

Antérieurement à l'invasion des Galates, Pessinunte avait suivi le sort de toute la Phrygie, et avait passé successivement sous la domination des Assyriens, des Lydiens et des Perses. Il ne paraît pas que cette ville ait joui dans toute cette période d'un pouvoir politique autre que celui qui dépendait du culte de la déesse. La vénération qui s'attachait à la statue mystérieuse tombée du ciel, suffisait pour donner à la ville une existence brillante, à cause des offrandes que les peuples et les rois de l'Asie y apportaient à l'envi; et les ruines que l'on observe aujourd'hui, sont là pour attester qu'elle n'avait point d'égale pour la magnificence de ses temples et de ses édifices publics.

L'ancien temple de la mère des dieux fut renouvelé par la munificence des Attales; mais la jalousie de Rome, qui voulait posséder dans son sein tout ce qui était propre à en imposer aux peuples, soit comme puissance, soit comme sainteté, demanda et obtint la statue mystérieuse, que l'on regardait comme tombée du ciel, et qui, d'après les livres sibyllins, devait donner au peuple romain un pouvoir formidable. La fête de la Translation fut renouvelée annuellement à Rome, et Denys d'Halycarnasse rapporte que tous les ans, le 6 des calendes d'avril, un homme phrygien et une femme de la nation y faisaient l'office de prêtres, et portaient la déesse par la ville, en ramassant des aumônes pour les besoins du temple et des ministres qui le desservaient. Il est très-difficile d'éclaircir ce qui est relatif à la tradition touchant cette divinité phrygienne. Plusieurs peuples de l'antiquité ont adoré les dieux sous le simulacre de pierres plus ou moins informes. La Vénus des Phéniciens était une pierre conique. Il ne paraît pas que la pierre de Pessinunte ait porté la moindre trace de travail; et si nous en croyons Arnobe, témoin oculaire, elle était noire, irrégulière, et avait par conséquent tous les caractères d'un aérolithe; ce qui expliquerait le sentiment de crainte et de respect de ces peuples primitifs pour un phénomène encore si peu expliqué, et ôterait à ce fait son caractère absolument fabuleux.

Voici la description qu'en donne l'auteur chrétien : « Allatum ex Phrygiâ nihil quidem aliud... nisi lapis quidam non magnus, ferri manu hominis sine ullâ impressione qui posset, coloris furvi atque atri, angellis prominentibus inæqualis, et quem omnes hodiè ipso illo videmus in signo oris loco positum, indolatum atque asperum, et simulacro faciem minus expressam simulatione præbentem [2]. » Cet usage d'enchâsser la pierre dans le visage d'une statue, pour y tenir lieu de bouche, est confirmé par deux vers de Prudence :

« Lapis nigellus evehendus essedi
Muliebris oris clausus argento sedet. »

Il faut peut-être voir l'image de cette pierre mystérieuse dans les *bœtyles* que les prêtres de Cybèle gardaient sur la poitrine, et dont quelques-uns étaient gravés, et portaient la figure de la déesse, ainsi qu'on le remarque dans un dessin donné par Montfaucon [3]. Ce simulacre, conservé précieusement à Rome, fut transporté par l'empereur Héliogabale, ainsi que le feu de Vesta et le palladium, dans un temple qu'il avait fait élever au dieu dont il portait le nom [4].

Quoique cette ville eût été très-célèbre dans l'antiquité par le culte de la mère des dieux, qui attirait des adorateurs de toutes les parties du monde connu, nous la voyons disparaître dans les premiers siècles du christianisme, et tomber dans un oubli si pro-

[1] Verbo Πεσσινούς.
[2] Arnobe, loco citato.
[3] Montfaucon. Dessin d'un archigalle.
[4] Lampridius. Hist. Aug.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0191
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

fond, que de nos jours son emplacement même était inconnu. Les voyageurs qui parcourent l'Asie dans les deux siècles derniers la cherchent vainement sur les bords du Sangarius, sans s'écarter de quelques milles du fleuve, pour retrouver la route qui joignait Nicée à Amurium, sur laquelle la ville était située, d'après les tables et les itinéraires. C'est à cette persistance à trop s'approcher du fleuve qu'ils durent le peu de succès de leurs explorations.

En cherchant les traces de Pessinunte, j'étais moi-même disposé à aller chercher le grand cours du Sangarius, en négligeant les affluents méridionaux, dont les voyageurs n'avaient pas assez tenu compte. Lorsque j'explorai la plaine qui sépare Seyd-el-Ghazi (Nacoléia) de Sevri-Hissar, je reconnus les ruines de plusieurs places, dans lesquelles on remarque de nombreux fragments antiques, mais j'avais négligé d'en déterminer le nom, préoccupé que j'étais de la recherche de Pessinunte, dont la topographie est donnée par Strabon, en ces termes :

« Pessinunte est la place de commerce la plus considérable de ce canton ; c'est là où est le temple de la mère des dieux, qu'ils nomment *Agdistis*, et pour laquelle ils ont une grande vénération. Les grands prêtres de ce temple étaient anciennement des espèces de souverains, qui jouissaient de revenus considérables attachés à la prêtrise. Aujourd'hui leur autorité est beaucoup diminuée; mais le commerce de Pessinunte subsiste toujours. Le temple et les portiques de marbre blanc, dont la construction est due aux rois de Pergame, ornent le bois sacré d'une manière digne de la sainteté du lieu; et les Romains en ont augmenté la célébrité en transportant de Pessinunte à Rome, d'après les oracles de la Sibylle, la statue de la déesse, de même qu'ils avaient fait pour l'Esculape d'Épidaure. Au-dessus de Pessinunte, s'élève le mont Dindymum, ce qui a fait donner à la déesse le surnom de Dindymène, comme elle a été nommée Cybèle des monts Cybèles. Près de la ville[1] coule aussi le fleuve Sangarius, sur lequel on retrouve les anciennes habitations des Phrygiens, savoir celles de Midas, et avant lui de son père Gordius et de quelques autres. Elles n'ont même pas conservé de traces de villes; ce ne sont plus que des bourgs, un peu plus grands que les autres[2]. » Pessinunte n'était pas sur le chemin d'Ancyre à Dorylée (d'Eski-Chehr à Angora), comme nous le voyons par l'itinéraire d'Antonin, mais se trouvait à une petite distance de cette route, et à seize milles de Germa. Strabon, en mentionnant le bourg de Sangia, où se trouvait la source du Sangarius, et en évaluant à cent cinquante stades, la distance de ce lieu à Pessinunte, ne dit pas que cette dernière ville fût sur le bord du fleuve[3]. Il fallait donc trouver, pour satisfaire aux données de la question, une ville située au pied d'une montagne, et dans les conditions itinéraires mentionnées ci-dessus. Rien de tout cela ne se rencontrait dans les ruines nombreuses qui couvrent la plaine de Sevri-Hissar. Je me dirigeai donc vers cette ville pour me rapprocher du bassin du fleuve.

Tous ces cantons étaient peuplés de plusieurs villes dont il reste à peine quelques vestiges. Plytendus, Tyscon, Archelaïs doivent se trouver dans le voisinage l'une de l'autre. M. Hamilton a déterminé la position d'Orcystus au village d'Alékian. Je remarquai des cimetières turcs fort étendus, qui attestent qu'à une certaine époque la population musulmane était très-nombreuse dans ce district.

On aperçoit le château de Sevri-Hissar, douze heures avant d'y arriver. Dans toute

[1] Strabon fait une distinction entre les mots πλησίον pour ce qui est relatif à Pessinunte et ἐπί pour les places qui étaient immédiatement sur la rive du fleuve.

[2] Strabon, liv. XII, p. 567.

[3] Strabon, XII, p. 542.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0192
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

notre route, nous ne rencontrâmes qu'un seul village appelé Kaïmaze; nous en passâmes à une lieue. Après neuf heures de marche, nous fîmes halte près de quelques cabanes, dans le hameau de Tchifleler. Quelques familles exploitent une ferme du gouvernement. En sortant de ce village, on traverse un ruisseau qui va se jeter dans la Sakkaria; un autre cours d'eau du même nom coule du sud au nord; mais ce n'est pas le Singarius. Les habitants ont donné le nom de Sakkaria à tous les affluents du fleuve qui arrosent cette plaine. C'est sans doute la cause de plusieurs erreurs géographiques que l'on remarque sur les cartes.

Sevri-Hissar commande une vaste plaine, qui s'étend en tous sens à plus de dix-huit milles; la ville est dominée par une montagne, formée par un soulèvement de syénite, sur laquelle est bâti un château; mais on n'y trouve pas les traces d'une grande cité antique. Quelques débris de marbre épars dans les cimetières sont, au dire des habitants, apportés d'un lieu voisin, et je cherchais en vain ces temples et ces portiques de marbre blanc, ouvrages des Attales. Les renseignements qui me furent donnés m'apprirent qu'à six lieues au sud il existait des ruines étendues qui, depuis un temps immémorial, fournissaient à la ville du marbre pour ses bains, ses fontaines et ses tombeaux. Ce lieu n'avait jamais été visité; il est seulement mentionné par Pockocke en ces termes [1]: « Il y avait autrefois dans la plaine de Sevri-Hissar quantité de villages, et même de villes, dont une pouvait être dans l'endroit appelé Balaazar, quatre milles au sud-est où l'on m'a dit qu'il y avait plusieurs ruines. » Ce hameau est éloigné de trois lieues de la ville; il est situé sur un terrain de craie qui s'étend sous tout le bassin de la plaine; mais, dans quelques endroits, ce dépôt crétacé est percé par des soulèvements des trachytes. Tout le pays situé entre Balaazar et la ville est absolument inculte. Le terrain est accidenté et coupé par des torrents qui sont à sec pendant l'été. En arrivant en vue des ruines, je fus frappé de l'étendue de terrain qu'elles occupaient et de l'importance des édifices dont on voyait çà et là les débris. Je n'eus pas plutôt examiné la disposition des lieux, que je demeurai convaincu que j'étais sur l'emplacement de Pessinunte. Les collines qui s'avancent dans la plaine sont les contre-forts d'un grande montagne calcaire et dépouillée de verdure, qui représentent le mont Dindymène; il est difficile de se faire une idée de l'aspect aride et désolé que présentent ces ruines. La terre, d'une blancheur éclatante, reflétait les rayons d'un soleil ardent. Trois ou quatre pauvres cabanes, bâties avec des débris de monuments, sont les seuls indices qui annoncent la présence de l'homme. Les cailloux de craie, polis par les eaux, montrent que dans l'hiver la principale vallée est sillonnée par un torrent rapide qui, à trois milles de là, va se jeter dans le Sangarius.

En arrivant du côté de l'ouest, on se trouve de plain-pied avec le sol de l'acropole, dont il reste encore de nombreux vestiges. Cet ensemble d'édifices était complétement bâti en gros quartiers de marbre blanc, dont l'appareil rappelle tout ce qui s'est fait de plus beau en constructions de ce genre. La plupart des pierres n'étaient pas à bossage, comme les Grecs ont l'habitude de faire dans les constructions militaires; mais les murs étaient lisses et polis, et les joints des pierres étaient évidés dans le milieu, pour que l'appareil présentât une plus grande régularité. Malheureusement, le voisinage de Sevri-Hissar fut, dans le moyen âge, fatal aux monuments de Pessinunte, et l'acropole qui se présente d'abord offrit la carrière la plus facile à exploiter, puisqu'on en tirait des blocs équarris et de grand appareil. La solitude et

[1] Voyage, tom. V, p. 176 de la traduction française.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0193
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

l'abandon de ces lieux ne me permettaient pas d'espérer d'y prolonger mon séjour. Il eût fallu organiser un campement, prendre de nombreux ouvriers, et faire venir de la ville toutes les choses nécessaires; et les ressources dont je pouvais disposer étaient trop limitées pour que je songeasse à une semblable entreprise. Je fus obligé de me contenter d'un relèvement général, pour établir une esquisse topographique du terrain, car les masses accumulées de décombres qui couvraient l'emplacement de chaque édifice m'empêchaient de faire un travail régulier. Ce fut sur le plateau de l'acropole que j'établis rapidement la base de ma triangulation. D'après l'inspection des ruines, je crus reconnaître que l'acropole était divisée en deux parties, une enceinte irrégulière, autour de laquelle paraissaient avoir été placés quelques édifices, et une seconde cour rectangulaire, dans laquelle je trouvai quelques fûts de colonnes. Un chemin encore assez praticable conduit dans la vallée; c'est ce qui m'a donné à penser que les propylées de la citadelle donnaient accès dans cette première enceinte. L'esquisse que je présente [1] n'est rien moins qu'une chose positive, c'est une opinion basée sur l'inspection rapide des lieux. La colline de l'acropole s'étend de l'est à l'ouest; j'avais à ma gauche un cimetière turc, dont les nombreux tombeaux étaient presque tous marqués par des fragments d'architecture.

En descendant de l'acropole, et se dirigeant un peu vers l'est, on arrive à un vaste ensemble de ruines qui, toutes bouleversées qu'elles sont, ne permettent pas de douter qu'on est sur l'emplacement du célèbre temple de la mère des dieux. Il était du genre qu'on appelle *téménos*, c'est-à-dire, renfermé dans une enceinte, et comme il est bâti sur le penchant de la colline appartenant au mont Dindymène, toute la partie sud est soutenue par un grand soubassement de marbre blanc qui formait une magnifique terrasse. Il reste encore aujourd'hui en place une portion de ce mur, qui est renforcé d'espace en espace par des contre-forts de marbre. Il est construit en assises réglées, et l'appareil est formé par des blocs posés alternativement de front et en boutisse, genre de construction tout à fait hellénique. L'intérieur de l'édifice présente une série de fûts de colonnes cannelées et rompues, qui appartenaient sans doute au portique du péribole. Quant au temple, sa place est indiquée par des monceaux de débris et par des excavations multipliées, faites dans le but d'en extraire les derniers vestiges. Je doute que des fouilles exécutées en cet endroit puissent jamais être profitables aux recherches archéologiques. Ce qui reste de ce monument suffit pour montrer que ce ne sont pas les ruines du premier temple des Pessinuntiens, car il porte tous les caractères de l'architecture des Attales, telle qu'on la retrouve à Pergame et dans les autres lieux de leur domination. Parmi les rares débris de chapiteaux qui jonchent le sol, je n'ai rien trouvé qui pût m'indiquer positivement quel était l'ordre de ce temple [2]. Les plus grosses colonnes qui se trouvent en place n'ont pas plus de 1^m, 10 de diamètre, et les colonnes que je suppose avoir appartenu au portique ont un diamètre de 0^m, 932, et un entre-colonnement d'axe en axe de 2^m, 562. Au nord du temple, se trouvent encore de nombreuses ruines plus ou moins indéterminées, et que j'ai restituées comme ayant appartenu à ces différents temples que les princes asiatiques avaient élevés dans Pessinunte.

En s'avançant plus vers l'est, on trouve une rangée de colonnes, dont quelques-unes sont enterrées jusqu'à l'astragale. Elles appartenaient à un portique qui conduit à une masse de ruines dont il est difficile de reconnaître la disposition première. Au-dessous

[1] Planche LXII.

[2] Les chapiteaux antiques sont très-recherchés par les Turcs pour faire des mortiers à piler le grain.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0194
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

du temple, on remarque un grand mur de marbre qui se rattache à une partie circulaire ornée de pilastres. J'ai pensé que ces débris occupaient la place de la basilique.

Au fond d'une fouille assez profonde, j'aperçus quelques Turcs occupés patiemment à débiter, avec de mauvais outils, un bloc de marbre qui cubait environ trois mètres. La destination la plus ordinaire que l'on donne aux beaux échantillons, est de les transformer en pierres tumulaires; les blocs sont refendus dans leur largeur par le moyen de coins; opération dont les modernes Pessinuntiens s'acquittaient avec beaucoup d'adresse. Les blocs sont ensuite dégrossis sur place, et chargés sur des chameaux, pour être envoyés à Sevri-Hissar. Voilà l'opération qui depuis trois siècles s'exécute incessamment dans les ruines de Pessinunte, et, chose singulière, il n'est jamais venu dans l'idée d'aucun de ces ouvriers, de rechercher la carrière qui servit à la construction de la ville; cette question leur parut aussi étrange que si le marbre eût dû se trouver naturellement dans ces ruines. Néanmoins, vu la grande quantité de marbre employée dans les monuments, il n'est pas à présumer que les carrières soient très-éloignées. Ce marbre est d'un beau blanc, mais d'une qualité assez médiocre pour la sculpture, parce qu'il est pailleté, et que sa cassure n'est pas très-homogène. Les affleurements de calcaire cristallin que l'on remarque au nord de la montagne de Sevri-Hissar, conduiraient infailliblement à la découverte des carrières, tout voyageur qui voudrait consacrer quelques jours à l'étude de la géologie de ce district.

Il ne reste aucune trace des murs de la ville; on ne saurait donc en déterminer l'étendue d'une manière tant soit peu probable. Tous les édifices publics se trouvent rassemblés dans la partie centrale, et les versants de toutes les collines, particulièrement de celle qui dépend du mont Dindymène, sont sillonnés par des routes en ligne droite et aplanies, qui, à mes yeux, ne sont autre chose que les anciennes rues de la ville. Sur le versant occidental de cette dernière colline, se trouve un théâtre qui est dans le même état de dégradation que les autres monuments. La scène est entièrement détruite, mais il y a encore un grand nombre de gradins en place. Devant le théâtre, le terrain, aplani dans une largeur d'environ deux cents mètres, indique qu'il y a eu là un hippodrome dont tous les gradins ont été enlevés. En traversant la vallée, on aperçoit presque en face du théâtre une assez grande masse de blocs de marbre d'une couleur plus grisâtre, et qui ne paraissent pas avoir été remués. Quelques débris d'architraves et de colonnes font voir que cet édifice était orné avec assez de soin. Je copiai sur une stèle l'inscription suivante, ce qui m'autorise à croire que ces ruines ont appartenu à un temple d'Esculape :

ΣΩΤΗΡΙΑCΚΛΗΠΙωΠΕC[CINOY]ΝΤΙωΝΕΥΧΑΡΙCΤΙΑ

Σωτηρι Ἀσκληπιῷ Πεσ[σινου]ντίων εὐχαριστία.

A Esculape sauveur remercîment des Pessinuntiens.

Dans toutes les villes antiques, quelque ruinées qu'elles soient, on voit toujours des traces de monuments chrétiens, d'églises ou de monastères, qui indiquent que la cité n'a pas péri en un seul jour, mais s'est détruite peu à peu par la force des choses; mais ici, après les ruines romaines, on ne voit plus rien, il semble que la propagation de la religion chrétienne ait suffi pour anéantir en très-peu de temps la ville et le culte de la déesse.

Les rares tombeaux qui s'y trouvent encore portent les caractères des autres monu-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0195
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ments funéraires de la Phrygie[1]. J'en ai trouvé un seul assez remarquable. Il représente deux portes sculptées avec leurs panneaux, et à droite et à gauche s'élèvent deux stèles ornées de têtes de béliers, auxquelles sont suspendues de lourdes guirlandes. Tout cela est d'un très-bon travail, mais d'une époque évidemment romaine. La forme du sigma indique que ce monument est postérieur aux Antonins.

Tous les autres tombeaux et les inscriptions, se trouvant sur des blocs faciles à soulever, ont été transportés à Sevri-Hissar, où l'on en remarque un grand nombre dans les cimetières, ainsi que des lions de marbre, qui sont très-multipliés en Galatie, et qui avaient sans doute une destination sépulcrale. Malgré la certitude que j'avais d'avoir découvert Pessinunte, d'après les considérations rapportées ci-dessus, j'étais cependant préoccupé de la pensée de retrouver le nom de la ville, qui n'est inscrit nulle part dans ces ruines; car dans l'inscription précédente, le nom de Pessinunte n'est pas complet; mais cette lacune fut comblée l'année suivante par M. Hamilton, qui copia à Sevri-Hissar une inscription où sont relatés le nom et les titres des Pessinuntiens Tolistoboïens. Ces peuples avaient reçu, comme les Galates d'Ancyre, le surnom de Σεβαστηνοί, regardé par quelques auteurs comme ethnique, mais cette épithète ne me paraît qu'une distinction honorifique, qu'on pourrait traduire par *Augustaux*.

[ΗΒΟΥ]ΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
[ΣΕΒΑ]ΣΤΗΝΩΝΤΟΛΙΣΤΟΒΩ
[Ι ω]ΝΠΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΩΝΕ[ΤΙ]
[ΜΗ]ΣΕΝΘΕΟΔΟΤΟΝΘΕ
ΟΔΟΤΟΥΤΟΥΤΥΡΑΝΝΟΥΑΓ[ΟΡΑ]
[ΝΟΜΗ]ΣΑΝΤΑΚΑΙΕΙΡΗΝΑΡΧΗΣ
[ΑΝ]ΤΑΕΝΔΟΞΩΣΚΑΙΑΣ[ΤΥΝΟ]
ΜΗΣΑΝΤΑΠΛΕΙΣΤΑ

[Ἡ βου]λὴ καὶ ὁ δῆμος [Σεβα]στηνῶν Τολιστοβω[ἰω]ν Πεσσινουντίων ἐ[τίμη]σεν Θεόδοτον Θεοδότου τοῦ τυράννου ἀγ[ορανομή]σαντα καὶ εἰρηναρχήσ[αν]τα ἐνδόξως καὶ ασ[τυνο]μήσαντα πλεῖστα.

Le sénat et le peuple des Tolistoboïens Augustaux de Pessinunte honorent Théodote, fils de Théodote (surnommé) le tyran, qui a exercé la charge d'Agoranome, celle d'Irénarque honorablement, et très-souvent celle d'Astynome.

On ne trouve rien de positif dans l'histoire, sur la décadence et la ruine de Pessinunte. Il est certain que la province d'Ancyre absorba peu à peu les autres peuples galates, et leurs métropoles, par conséquent, commencèrent à déchoir quand les Romains eurent institué un pouvoir central à Ancyre. Le sort de Pessinunte fut le même que celui de Tavium, qui était également célèbre par un grand temple de Jupiter avec droit d'asile[2]. Jusqu'à présent, il n'y a aucun indice certain de la position de Tavium.

Dans la nouvelle division des provinces, Constantin le Grand fit de Pessinunte la métropole de la Galatie Salutaire[3]. La dernière mention qu'en fassent les historiens anciens se trouve dans Ammien-Marcellin[4], qui s'exprime en ces termes : « Julien se rendit par Nicée sur les frontières de la Gallo-Grèce; de là, prenant à droite, il fut à Pessinunte pour y voir l'ancien temple de Cybèle, dont Scipion Nasica, conformément aux ordres de la sibylle, transporta le simulacre à Rome. » La Bletterie ajoute[5], sans citer l'auteur dans lequel il prend ce fait, que Julien fut choqué de l'indifférence des

[1] Voy. planche LI, le tombeau de Sagarius.
[2] Strabon, XII, p. 657.
[3] Hiéroclès, p. 697.
[4] Livre XXII.
[5] Vie de Julien, p. 219.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0196
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Pessinuntiens pour leur ancienne protectrice, et déchargea sa colère sur deux chrétiens qui avaient abattu l'autel de la déesse. Ce fut à Pessinunte même, et apparemment pour ranimer le zèle du peuple, qu'il composa en l'honneur de la mère des dieux le discours que nous avons encore.

C'est depuis ce temps que la renommée de Pessinunte commence à décroître, et elle suit la destinée de toutes les villes qui ne tenaient leur rang que d'une prospérité factice, due à leur importance religieuse chez les anciens. Ainsi, Éphèse, Magnésie et Perga, ont eu leurs temples de Diane; les deux Comana qui honoraient le dieu Men, et enfin, Tavium, Pessinunte et Aizani, toutes ces villes sont aujourd'hui désertes ou à peu près ignorées. L'agriculture et le commerce ont pu seuls sauver quelques autres villes, qui ont encore aujourd'hui une sorte de prospérité.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXII.

ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE DE PESSINUNTE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0197

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

ANCYRE.

La ville d'Ancyre (Ἄγκυρα), dont on retrouve le nom dans celui de la ville moderne d'Angora, était située vers les sources du Sangarius, et commandait un vaste territoire qu'on appelle aujourd'hui la province de Haïmana. Pausanias [1] nous a conservé une tradition qui nous apprend que la ville d'Ancyre fut fondée par un roi du nom de Midas. Apollonius, l'historien de Carie, cité par Étienne de Byzance, rapporte plusieurs traditions relatives à la fondation d'Ancyre [2], qu'il est disposé à regarder comme l'ouvrage des Gaulois; mais il est contredit par Arrien, qui dit qu'Alexandre, en partant de Gordium, vint à Ancyre et reçut dans cette ville une députation des Paphlagoniens. Il est probable que les Gaulois y firent des travaux considérables; cependant cette ville fut fondée par les Phrygiens [3], et reçut le nom d'Ancyre, parce que les ouvriers trouvèrent une ancre de pierre en travaillant aux fondations des murailles.

Dans le principe, la ville d'Ancyre occupait le sommet d'une colline qui s'étend de l'est à l'ouest. C'est un grand rocher volcanique dont les flancs sont très-abrupts. L'acropolis couronnait ce rocher, et les murailles descendaient jusqu'à mi-côte. Au nord, un torrent défend les abords de la montagne, et, coulant vers l'ouest, il va se jeter dans le Sangarius.

Telle est l'idée que l'on doit se faire de la ville des Gaulois. Mais, lorsque les Romains eurent réduit la Galatie en province, il n'est pas de travaux et d'embellissements qu'ils n'aient faits dans leur nouvelle conquête. Les murailles furent prolongées jusque dans la plaine, et les quartiers situés sur la montagne, fortifiés de nouveau, afin de former une vaste citadelle. On reconnaît encore dans la plaine des constructions qui ont appartenu à des thermes; ces ruines sont situées hors de la ville moderne. La double enceinte flanquée de tours subsiste encore aujourd'hui; mais les différents siéges que la ville eut à subir ont laissé des traces nombreuses, et plusieurs parties des murailles ont été réparées avec des débris de monuments antiques, des autels et des pierres sépulcrales. Un vaste souterrain qui règne sous la plate-forme du château servait à contenir les machines de guerre. Suivant le système de défense usité à cette époque, la citadelle occupant le point culminant de la ville, les murailles n'avaient pas de fossé extérieur;

[1] Pausanias, lib. I, cap. IV.

[2] Steph. sub voce Ἄγκυρα.

[3] A. C. 650 ans.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0198
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

elles suivaient les ondulations du rocher et s'élevaient ainsi en quelques endroits à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la plaine. L'enceinte de l'acropolis était occupée par des habitations particulières; et, dans le moyen âge, les chrétiens y construisirent une église que les Turcs ont toujours respectée.

Les plus beaux édifices construits par les Romains étaient dans la partie basse de la ville; les inscriptions qui subsistent encore nous apprennent qu'Ancyre avait un hippodrome, des bains, des aqueducs et plusieurs temples. Si l'on en juge par les débris que l'on voit répandus çà et là, la magnificence de ces édifices ne le cédait en rien à ceux de Rome même. Les artistes grecs employés par les vainqueurs donnèrent à ces constructions un cachet de finesse et d'élégance que n'avaient pas les monuments d'Italie.

Les ravages du temps et des hommes ont détruit la plupart des édifices antiques; un seul temple, élevé par les princes galates en l'honneur d'Auguste et de Rome, subsiste encore, pour attester à quel degré éminent les arts étaient parvenus en peu de temps dans la capitale de la Galatie. Ce monument occupait le centre de cette partie de la ville qui fut l'ouvrage des Romains. Précieux sous le rapport de l'art, il est plus remarquable encore par les nombreuses inscriptions placées sur ses murailles, qui nous ont ainsi conservé des documents historiques très-importants. Nous avons à regretter des portions notables de l'architecture, les colonnes et les chapiteaux, l'entablement extérieur; mais, dans ce qui reste, tous les détails de construction et d'ornements sont exécutés avec tant de goût et de précision, que le temple d'Ancyre, s'il était plus connu, serait sans contredit placé au premier rang des chefs-d'œuvre de l'architecture romaine.

Les ruines du temple d'Ancyre se composent de deux murs latéraux de la cella, avec les antes ou pilastres qui les terminent. Ces murs sont construits en gros quartiers de marbre, reliés par des crampons de bronze, comme on peut s'en assurer dans les parties brisées. Les chapiteaux des pilastres représentent des victoires ailées, qui s'appuient sur des enroulements de feuillage. Ces figures s'ajustent avec une convenance parfaite dans des rinceaux d'acanthe, qui forment la frise extérieure du mur de la cella. La largeur et la hauteur des pilastres font connaître les dimensions des colonnes absentes; l'antiquaire peut ainsi reconstruire dans son imagination un des plus beaux monuments d'Ancyre.

La façade du temple était ornée de six colonnes d'ordre corinthien, qui portaient un entablement et un fronton. Des débris épars qui ont appartenu à l'édifice font voir que les colonnes étaient cannelées. L'ajustement du mur de la cella indique qu'elle était entourée d'un portique; ainsi le temple d'Ancyre était hexastyle et périptère, disposition généralement adoptée par les Romains pour les édifices religieux de grand style. Il existe une médaille d'Ancyre portant d'un côté l'effigie d'Auguste avec les attributs du dieu Lunus, et sur le revers un temple hexastyle avec cet exergue : ΚΟΙΝΟΝ ΓΑΛΑΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΗΝΩΝ, *Communauté des Galates Augustaux.* Il est probable que ce temple est le même que celui dont les ruines existent encore.

Dans la partie antérieure de l'édifice est une sorte de vestibule ouvert, ou *pronaos.* On entrait du pronaos dans la cella (partie réservée pour les prêtres) par une porte richement ornée d'un entablement porté sur deux consoles de marbre. Il est rare de voir, dans les temples antiques, les portes assez bien conservées pour qu'on puisse en étudier les proportions. Dans toute l'Italie, on ne cite que deux portes de temple, et, pour la beauté des détails, elles ne sauraient être comparées avec la porte du temple d'Auguste.

L'intérieur de l'édifice était fort simple. Une corniche, de laquelle pendaient des guirlandes de fruits, régnait à l'entour. Au-dessus de la corniche s'étend une partie complétement lisse, qui, dans l'origine, fut sans doute destinée à recevoir des peintures.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0199
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Dans le mur de la cella, à droite en entrant, on remarque trois fenêtres cintrées, destinées à éclairer l'intérieur. Comme les temples anciens ne recevaient de jour que par la porte, Pococke et Tournefort avaient douté que le monument d'Ancyre fût réellement un temple, et étaient portés à le regarder comme un prytanée; mais, en examinant de près ces fenêtres, on voit qu'elles ont été percées après coup, et que le cintre est taillé au milieu des assises horizontales des pierres de la cella. Ces fenêtres ont été percées lorsque ce temple fut converti en église; c'est alors qu'on abattit le mur du posticum, et qu'on ajouta des constructions qui se rattachent aux antes. Dans la partie antérieure du temple, on se contenta d'enlever les colonnes qui se trouvaient entre les antes, pour former le *narthex* ou portique qui précède toutes les églises byzantines. Vers le milieu du xv^e^ siècle, un pèlerin de la Mecque, du nom de Hadji-Baïram, fit élever une mosquée contiguë à l'église, que les musulmans avaient détruite. On employa pour cette construction une quantité de fragments de marbre provenant de la démolition des portiques du temple, et l'église byzantine fut convertie en cimetière pour les musulmans. Quelque déplorables pour les arts que soient les dégradations commises dans le temple d'Ancyre, on ne sait si l'on doit en blâmer les auteurs, car, sans nul doute, aucune partie de ce bel édifice ne serait parvenue jusqu'à nous. La ville d'Angora étant située sur un terrain volcanique, le marbre et la pierre calcaire sont apportés de loin, et tout ce qu'on a pu arracher des monuments antiques pour l'employer à d'autres édifices, ou même pour faire de la chaux, a été enlevé sans scrupule. La mosquée a protégé le temple, et, quoique cet édifice soit aujourd'hui sans destination, il a été respecté comme dépendance d'un monument religieux.

Ce temple fut inauguré par les princes de Galatie dont les noms sont conservés dans l'inscription grecque tracée sur le pilastre, et qui rapporte toutes les cérémonies et fêtes qui eurent lieu au moment de la dédicace. Cette inscription avait, à plusieurs reprises, attiré l'attention des savants. Chishull, Tournefort, et après eux Montfaucon, en ont publié des fragments plus ou moins incomplets. Je dois faire observer que ce dernier, en donnant, dans sa Paléographie, une copie de l'inscription de l'ante, a été induit en erreur sur la forme du caractère. Celui qu'il reproduit appartient tout à fait aux bas temps de l'empire byzantin. Il faut croire qu'il a copié une transcription faite par quelque prêtre grec. Le caractère tracé sur le monument est au contraire du meilleur style, et appartient évidemment à l'époque de la dédicace du temple. Chishull, qui a publié les mêmes fragments que Montfaucon, croit que chacune des fêtes mentionnées dans ce monument eut lieu aux différents anniversaires de la consécration. Je donne aujourd'hui cette inscription complète, qui permettra aux savants de décider le fait. Rien, dans le caractère de l'inscription, ne porte à croire qu'elle a été écrite à plusieurs époques différentes. Je suis au contraire disposé à penser que toutes ces fêtes ont eu lieu au moment de la consécration du temple, sans doute à la mort d'Auguste, quand on a inscrit sur les parois de la cella une copie de son testament en latin et en grec. M. Hamilton publie également une transcription de ce monument dans ses recherches sur l'Asie Mineure[1]; mais souvent il indique, comme lacunes, une quantité de mots que j'étais parvenu à déchiffrer, par un procédé bien simple : j'avais couvert d'eau de chaux l'ante de l'édifice, et, en essuyant la pierre avant que l'enduit fût sec, la matière blanche restait dans le creux de tous les caractères.

Ce fut Pylæmènes, fils d'Amyntas, qui dédia le temple. L'inscription contient aussi

[1] Tome II, Inscriptions antiques, n° 103.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0200
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les noms de plusieurs autres princes galates sur lesquels l'histoire nous apprend peu de chose. Le marbre, rongé par le temps en plusieurs endroits, laisse quelques lacunes assez faciles à remplir. Cette inscription est d'autant plus intéressante, que c'est le seul document aussi complet que l'on possède sur les cérémonies des dédicaces chez les anciens.

INSCRIPTION DE L'AUGUSTEUM SUR LE PILASTRE DU SUD.

ΓΑΛΑΤΩΝΟΔΗΜΟΣ	Γαλατῶν ὁ δῆμος
[ΙΕΡ]ΑΣΑΜΕΝΟΣ [1]	ἱερασάμενος
ΘΕΩΙΣΕΒΑΣΤΩΙ	θεῷ Σεβαστῷ
ΚΑΙΘΕΑΙΡΩΜΗΙ	καὶ θεᾷ Ῥώμῃ
[ΤΟΥΤΟΝΤΟΝΝΑΟΝ] [2]	[τοῦτον τὸν ναὸν]
[ΕΠΙΛΟΛΛΙΑΝΟΥ?]	[ἐπὶ Λολλιανοῦ ?]
[ΥΠΑΤΙΚΟΥΚΑΙ]	[ὑπατικοῦ καὶ]
[ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ]	[ἀντιστρατήγου]
[ΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥ]	[τοῦ Σεβαστοῦ]
ΑΝΕΘΗΚΕΝ	ἀνέθηκεν
[.....ΘΕ]	[. . . . . .θέ-]
ΑΣΕΔΩΚΕΝΚΑΙΜΟΝΟ	ας ἔδωκεν καὶ μονο-
ΜΑΧΩΝΖΕΥΓΗΤΡΙΑΚΟΣ[ΙΑ]	μάχων ζεύγη τριακόσια·
ΚΑΙΚΥΝΗΓΙΟΝΕΔΩΚΕΝ	καὶ κυνήγιον ἔδωκεν
ΤΑΥΡΩΝΚΑΙΘΗΡΙΩΝ	ταύρων καὶ θηρίων·
ΓΡΟΣ [3] ΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝ	πρὸς [τρὶς?] δημοθοινίαν
ΕΔΩΚΕΝΘΕΑΣΚΑΙ	ἔδωκεν· θέας καὶ
ΚΥΝΗΓΙΟΝΕΔΩΚΕΝ	κυνήγιον ἔδωκεν
ΕΠΙΜΛΟΛΛΙΟΥ	ἐπὶ Μ. Λολλιοῦ.
ΠΥΛΑΙΜΕΝΗΣΒΑΣΙΛΕΩΣΑΜΥΝ	Πυλαιμένης, βασιλέως Ἀμύν-
ΤΟΥΥΙΟΣΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝ	του υἱὸς, δημοθοινίαν
ΔΙΣΕΔΩΚΕΝΘΕΑΣΔΙΣ	δὶς ἔδωκεν· θέας δὶς
ΕΔΟΚΕΝΑΓΩΝΑΓΥΜΝΙΚΟΝ	ἔδωκεν· ἀγῶνα γυμνικὸν,
ΑΡΜΑΤΩΝΚΑΙΚΕΛΗΤΩΝΕ	ἁρμάτων καὶ κελήτων
ΔΩΚΕΝΟΜΟΙΩΣΔΕΤΑΥΡΩΜΑ	ἔδωκεν, ὁμοίως δὲ ταυρομαχία[ν]
ΧΑΙΚΑΙΚΥΝΗΓΙΟΝΚΑΙΓΡΟΣΤΗΝ	καὶ κυνήγιον· καὶ πρὸς τὴν
ΓΟΛΙΝΤΟΓΟΥΣΑΝΙΕΡΩΣΕΝΟΥΤΟ	πόλιν τόπους ἀνιέρωσεν οὗ τὸ
ΣΕΒΑΣΤΗΟΝΕΣΤΙΝΚΑΙΗΓΑΝΗΓΥ	Σεβαστεῖον ἔστιν καὶ ἡ πανήγυρις
ΡΙΣΓΕΙΝΕΤΑΙΚΑΙΟΙΓΓΟΔΡΟΜΟΣ	γίνεται καὶ ὁ ἱππόδρομος.
ΑΛΒΙΟΡΙΞΑΤΕΓΟΡΕΙΓΟΣΔΗΜΟΘΟΙ	Ἀλβιόριξ Ἀτεπόρειγος δημοθοινίαν
ΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝΑΝΔΡΙΑΝΤΑΣΑΝΕ	ἔδωκεν· ἀνδριάντας ἀνέθηκε
ΘΗΚΕΚΑΙΣΑΡΟΣΚΑΙΙΟΥΛΙΑΣ	Καίσαρος καὶ Ἰουλίας
ΣΕΒΑΣΤΗΣ.	Σεβαστῆς.
ΑΜΥΝΤΑΣΓΑΙΖΑΤΟΔΙΑΣΤΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΣ	Ἀμύντας Γαιζατοδιαστοῦ δημοθοινίας
ΔΙΣΕΔΩΚΕΝΕΚΑΤΟΝΒΗΝΕΟΥΣΕΝΘΕΑΣ	δὶς ἔδωκεν· ἑκατόμβην ἔθυσεν·
ΕΔΩΚΕΝ ΣΕΙΤΟΜΕΤΡΙΑΝΕΔΩΚΕΝ	θέας ἔδωκεν· σιτομετρίαν ἔδωκεν
ΑΝΑΓΕΝΤΕΜΟΔΙΟΥΣ	ἀνὰ πέντε μοδίους.
[ΕΡΜ]ΕΙΑΣΔΙΟΓΝΗΤΟΥ	[Ἑρμ]είας Διογνητοῦ.
ΑΛΒΙΟΡΙΞΑΤΕΓΟΡΕΙΓΟΣΤΟΔΕΥ[ΤΕΡΟΝ]	Ἀλβιόριξ Ἀτεπόρειγος τὸ δεύ[τερον]
ΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ	δημοθοινίαν ἔδωκεν
ΕΠΙΦΡΟΝΤΩΝΟΣ	ἐπὶ Φρόντωνος.
ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣΜΕΝΕΜΑΧΟΥΦΥΣΕΙΔΕ	Μητρόδωρος Μενεμάχου, φύσει δὲ
ΔΟΡΥΛΑΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ[ΕΛΑΙΟΝ]	Δορυλάου, δημοθοινίαν ἔδωκεν· [ἔλαιον]
[Ε]ΘΗΚΕΝΜΗΝΑΣΤΕΣΣΑΡΑΣ	[ἔ]θηκεν μῆνας τέσσαρας.
ΜΟΥΣΙΝΟΣΑΡΤΙΚΝΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ	Μουσῖνος Ἀρτικνοῦ δημοθοινίαν ἔδωκεν·
[ΣΕΛΕΥ]ΚΟΣΣΕΛΕΥΚΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ	[Σέλευ]κος Σελεύκου δημοθοινίαν ἔδωκεν·
ΗΛΙΨΕΝΜΗΝΑΣΤΕΣΣΑΡΑΣ	ἤλειψεν μῆνας τέσσαρας.

[1] Voyez Chishull I, Antiq. asiat.

[2] Toute l'inscription tracée sur la deuxième assise du pilastre est effacée.

[3] Hamilton Asia minor, T. II, p. 417, donne .....ΥΦΟΣ, serait-ce le fragment d'un nom propre?

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0201
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

SUITE DE L'INSCRIPTION DE L'AUGUSTEUM.

ΓΥΛΑΙΜΕΝΗΣΒΑΣΙΛΕΩΣΑΜΥΝΤΟΥΥΙΟΣ
[ΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΔΙΣ]ΕΔΩΚΕΝΤΡΙΣΙΝ
ΕΘΝΕΣΙΝ[ΟΜΟΙΩ]ΣΔΕΕΝΑΝΚΥΡΗΕ[ΚΑ]
ΤΟΝΒ[ΗΝ]ΕΘΥΣΕΝΘΕΑΣΚΑΙΓΟΜΓΗΝ
ΕΔΩΚΕΝΟΜΙΟΣΔΕΤΑΥΡΟΜΑΚΙΑΝ
ΚΑΙ[ΓΟΛΛΑΣ]ΚΑΘΑΓΩΓΑΣΚΑΙΜΟΝΟΜΑΧΩΝ
ΖΕΥΓΗΚΒΗΛΙΨΕΝΔΙΟΛΟΥΤΟΥΕΝΙΑΥ
ΤΟΥ[ΤΑ]ΤΡΙΑΕΘΝΗΘΗΡΟΜΑΧΙΑΝΕ
ΔΩΚΕΝ
ΕΓΙΜΛΟΛΛΙΑΝΟΥ
[ΦΙΛΟΔ]ΑΛΙΟΣΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ
ΓΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΜΟΝΟΜΑΧΩΝ
ΚΕΚΑΙΕΝΓΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΗΛ[ΙΨΕΝ]
ΤΑΔΥΩΕΘΝΗΟΛΩΤΩΕΝΙΑΥΤΩΑΓΑΛ[ΜΑΤΑ]
ΕΝΓΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΣΕΛΕΥΚΟΣΦΙΛΟΔΑΛΙΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΣ
ΔΙΣΕΔΩΚΕΝΔΥΣΙΓΟΛΕΣΙΝΗΛΙΨΕ
ΤΑΔΥΟΕΘΝΗΔΙΟΛΟΥΤΟΥΕΝΙΑΥΤΟΥ
[ΘΕ]ΑΣΕΔΩΚΕΝ
[ΙΟ]ΥΛΙΟΣΓΟΝΤΙΚΟΣΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ
[Ε]ΚΑΤΟΝΒΗΝΕΘΥΣΕΝ[ΕΛ]ΑΙΟΝΕΘΗΚΕΝ
[ΟΛΩΙ]ΤΩΕΝΙ[ΑΥΤΩΙ]. . . . . .
ΣΤΟΚΑΙ. . . . . [ΕΘΗ]?
ΚΕΝΕΛΑΙΟΝΕΘΝ[ΕΣΙΝ]ΔΙΟΛΟΥΤΟΥΕΝΙ[ΑΥΤΟΥ]
ΕΓΙ. . . . . .
[ΚΟΥΙΝ]ΤΟΣΓΑΛΛΙΟΣ[ΜΑΡΚΙΑΝ]ΟΥΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝ
ΔΙΣΕΔΩΚΕΝΚΑΙΕΝΓΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙ
ΝΙΚΗΝΕΘΥΣΕΝΕ[ΛΑΙ]ΟΝ[ΕΘΗ]Κ[ΕΝ]
ΕΘΝΕΣΙΝ
.....ΙΔΗΣ ΦΙΛΩΝΟΣ ΔΗΜΟ
ΘΟΙΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝΕΚΑΤΟΝΒΗΝ
ΕΘΥΣΕΝΕΛΑΙΟΝΕΘΗΚΕΝΟΛΩΙ
ΤΩΙΕΝΙΑΥΤΩΙ
. . . . . .
. . . . . .
ΚΑΙΕΙΣΕΘΗΚΕΝΒΩΜΟΝ
ΟΙΝΑΝΕΘΗΚΕΝ ΙΕΡΑ
ΓΥΛΑΙΜΕΝΗΣΜΗΝΑΙΔΗΜΟΤΟΙΝΙΑΝ
ΔΥΣΙΝΕΘΝΕΣΙΝΕΚΑΤΟΝΒΗΝΕΘΥΣ
[ΕΝ]ΜΟΝΟΜΑΧΩΝ[ΖΕΥΓΗ]ΕΔΩΚΕΝΕΛΑ[ΙΟΝ]
ΟΛΩΤΩΙΕΝΙΑΥΤΩΙ
ΟΣΑΚΥΛΑΣ
ΔΥΣΙΝΕΘΝ[ΕΣΙΝ[....Ε]
ΛΑΙΟΝΟ
ΔΙΟΛΟΥΤ[ΟΥΕΝΙΑΥΤΟΥ]
[ΕΔ]ΩΚΕΝ
ΟΥΙΟΙΣΕΤΙ[ΜΗΣΑΝ]

Πυλαιμένης βασιλεώς Ἀμύντου υἱὸς
[δημοθοινίαν δὶς] ἔδωκεν τρισὶν
ἔθνεσιν· [ὁμοίω]ς δὲ ἐν Ἀγκυρῇ
ἑκατόμβ[ην] ἔθυσεν· θέας καὶ πομπὴν
ἔδωκεν, ὁμοίως δὲ ταυρομαχίαν
καὶ [πολλὰς] καθαγωγας (?) καὶ μονομάχων
ζεύγη ΚΒ (εἴκοσι δύο)· ἤλειψεν δι' ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ..
[τὰ] τρία ἔθνη· θηρομαχίαν
ἔδωκεν,
ἐπὶ Μ. Λολλιανοῦ.
[Φιλοδ]άλιος δημοθοινίαν ἔδωκεν
[ἐν] Πεσσινοῦντι, μονομάχων
[ζεύγη] ΚΕ (εἴκοσι πέντε)· καὶ ἐν Πεσσινοῦντι ἤλ[ειψεν]
τὰ δύο ἔθνη ὅλῳ τῷ ἐνιαυτῷ· ἀγάλ[ματα]
ἐν Πεσσινοῦντι ἀνέθηκεν.
Σέλευκος Φιλοδαλίου δημοθοινίας
δὶς ἔδωκεν δυσὶ πόλεσιν· ἤλειψε
τὰ δύο ἔθνη δι' ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ·
[θέ]ας ἔδωκεν.
[Ἰο]ύλιος Ποντικὸς δημοθοινίαν ἔδωκεν·
[ἑ]κατόμβην ἔθυσεν· [ἔλ]αιον ἔθηκεν
[ὅλῳ] τῷ ἐν[ιαυτῷ].
στοκαι. . . . .[ἔθη-]
κεν ἔλαιον ἔθν[εσιν] δι' ὅλου τοῦ ἐνι[αυτοῦ]
επι. . . . . .
[Κουΐν]τος Γάλλιος [Μαρκια]νοῦ δημοθοινίαν
δὶς ἔδωκεν· καὶ ἐν Πεσσινοῦντι
νίκην ἔθυσεν· ἔ[λαι]ον [ἔθη]κ[εν]
ἔθνεσιν . . . . .
. . . . ιδης Φίλωνος δημο-
θοινίαν ἔδωκεν· ἑκατόμβην
ἔθυσεν· ἔλαιον ἔθηκεν ὅλῳ
τῷ ἐνιαυτῷ
. . . . . [1]
. . . . . .
καὶ εἰσέθηκεν βωμὸν . .
...σιν ἀνέθηκεν. . . ἱερὰ
Πυλαιμένης μηναι (?) δημοθοινίαν
δυσὶν ἔθνεσιν· ἑκατόμβην ἔθυ[σεν]
μονομάχων [ζεύγη] ἔδωκεν· ἔλα[ιον]
ὅλῳ τῷ ἐνιαυτῷ. . .
ὅσα κύλας
δυσὶν ἔθν[εσιν. . .
ἔ]λαιον. . . .
δι' ὅλου τ[οῦ ἐνιαυτοῦ]
[ἐδ]ωκεν. . .
[τ]ούτοις ἐτί[μησαν].

Le peuple des Galates, après avoir fait les sacrifices d'inauguration, a dédié ce temple au divin Auguste et à la déesse Rome [sous l'autorité de Lollianus, consulaire et propréteur impérial]..... a donné des spectacles, et a fait combattre trois cents paires de gladiateurs; a donné une chasse de taureaux et de bêtes féroces, pour un festin public; a donné des spectacles et une chasse; M. Lollius (présidait à ces fêtes [2].)

(1) Une assise contenant six lignes est complétement effacée.

(2) On lit dans Eutrope, lib. VII : « Galatia sub Augusto provincia facta est, cum antea regnum fuisset, primusque eam M. Lollius prætore administravit. » C'est bien certainement le même Lollius qui présidait à la dédicace du temple.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0202
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

SUITE DE L'INSCRIPTION DE L'AUGUSTEUM.

Pylæmènes, fils du roi Amyntas, a donné deux fois un festin public, a donné deux fois des spectacles, a donné un combat gymnique de chars et de cavaliers; il a donné également des combats de taureaux et une chasse. Il a consacré près de la ville le terrain où est construit le Sebasteum (le temple d'Auguste), où ont lieu les réunions publiques et les courses (l'hippodrome).

Albiorix, fils d'Atéporix, a donné un festin public, et a dédié les statues de César et de Julia Augusta.

Amyntas, fils de Gæsatodiastès, a donné deux fois des festins publics, a sacrifié une hécatombe, a donné des spectacles, a distribué une mesure de cinq boisseaux de blé à chaque citoyen. [Herm]eias, fils de Diognétès (a présidé à ces fêtes).

Albiorix, fils d'Atéporix, a donné pour la seconde fois un festin public (qui fut présidé) par Fronton.

Métrodore, fils adoptif de Ménémachus, et de la famille de Dorylaüs, a donné un festin public, et a fourni de l'huile pendant quatre mois.

Musinus, fils d'Articnus, a donné un festin public.

[Séleu]cus, fils de Séleucus, a donné un festin public; il a fourni l'huile pendant quatre mois.

Pylæmènes, fils du roi Amyntas, a donné [deux fois un festin public] aux trois peuples; il a également sacrifié une hécatombe dans Ancyre; il a donné des spectacles et une procession, il a donné également un combat de taureaux, accordé le retour des proscrits, et fait combattre vingt-deux couples de gladiateurs; il a fourni l'huile pendant toute l'année aux trois peuples; il a donné un combat de bêtes féroces. M. Lollianus (a présidé à ces fêtes).

Philodalius a donné à Pessinunte un festin public et un combat de vingt-cinq couples. Il a fourni aux deux peuples à Pessinunte l'huile [pour les jeux] pendant toute l'année; il a consacré des statues dans Pessinunte.

Séleucus, fils de Philodalius, a donné deux fois des festins aux deux villes; il a fourni l'huile aux deux peuples pendant toute l'année, et a donné des spectacles.

[Ju]lius Ponticus a donné un festin public; a sacrifié une hécatombe; il a donné l'huile pendant [toute] l'année.

. . . . . il a donné l'huile aux peuples pendant toute l'année, sous. . . . .

Quintus Gallius, fils de Marcien, a donné deux fois un festin public; a sacrifié à Pessinunte (à l'occasion d'une victoire); il a donné l'huile aux peuples.

. . . . . idès, fils de Philon, a donné un festin public; a sacrifié une hécatombe; a fourni l'huile pendant toute l'année.

. . . . . Y a mis un autel qu'il a consacré à. . . . .

Pylæmènes, fils de Ménas, [a donné] un festin public aux deux peuples; il a sacrifié une hécatombe, et fait combattre trois cents couples de gladiateurs; il a fourni [l'huile pendant toute l'année.]

. . . . . (Les deux dernières lignes sont trop frustes pour être traduites.)

Par cela [ils ont] honoré. . . . .

Cet acte public, inscrit sur le frontispice d'un temple, est un document du plus grand intérêt historique, tant par l'authenticité des faits que par les noms des princes qui ont concouru à cette dédicace. Tout en reconnaissant que le peuple d'Ancyre a toujours reçu de la part des Romains les témoignages d'une haute estime, on doit être frappé du soin que prit le magistrat suprême, sans doute le proconsul, de faire présider par un commissaire romain, dont le nom est inscrit à côté de celui des princes galates, les fêtes et les cérémonies dont ces derniers firent les frais, et qu'ils sont censés avoir ordonnées de leur propre mouvement.

Cette longue énumération de festins, de spectacles et de combats, donne mieux que tout ce qu'on pourrait dire une idée de la richesse de cette ville d'Ancyre et de cette Galatie, devenue province romaine depuis moins de six années. Les Romains avaient trouvé une administration et un gouvernement qu'ils avaient conservés; les Gaulois, uniquement occupés d'expéditions guerrières, n'avaient guère songé à doter leurs villes de monuments superbes. Des châteaux élevés sur la pointe des rochers et quelques

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0203
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

huttes à l'entour, c'était à peu près tout ce qui composait l'ensemble de leurs cités; c'est encore ce que l'on voit dans toutes les parties de l'Orient. Les Romains portèrent chez les Galates le goût des théâtres, des jeux et des courses, qui se ranimait à Rome avec plus d'intensité à mesure que les rapports entre Rome et l'Orient devenaient plus fréquents.

Ce qui rend l'Augusteum d'Ancyre un monument des plus précieux pour les antiquaires, c'est qu'il nous a conservé une copie du célèbre testament d'Auguste inscrit par ses ordres sur deux tables de bronze, et confié à la garde des vestales à Rome. Un exemplaire de ce testament fut envoyé à Ancyre, selon la volonté de l'empereur, et gravé dans l'intérieur du pronaos du temple qui lui était dédié. Ce beau document historique a été rapporté pour la première fois en Europe, en 1554, par Antoine Wrandls, Dalmate, évêque d'Agria, et Guillaume Busbeck, ambassadeur d'Allemagne près la Porte ottomane. Un autre exemplaire, rapporté en 1689, copié avec soin, a été publié vers la même époque. Il fut trouvé dans les papiers de Daniel Cosson, marchand hollandais qui explora les environs de Smyrne, où il fut assassiné. Tournefort a copié, en 1701, cette même inscription, qui depuis a beaucoup souffert de l'injure du temps et des hommes, car, en Asie comme en Italie, les monuments antiques ont été l'objet d'investigations entreprises par l'ignorance pour chercher des trésors imaginaires, et souvent, faute de mieux, les avides et patients dévastateurs des monuments se sont bornés à faire des trous dans les murs pour retirer quelques crampons de bronze ou de fer qui retenaient les pierres. L'inscription d'Ancyre présente aujourd'hui des lacunes assez notables. En collationnant les copies publiées avec l'exemplaire original, je m'assurai qu'elles offraient toute l'exactitude désirable pour l'époque où elles ont paru; mais la restitution nouvelle faite par Egger, avec le secours de l'inscription latine, et dont il a bien voulu me communiquer une copie, est bien plus complète et plus authentique que toutes celles qui l'ont précédée.

Sur la face septentrionale du mur de la cella, on pouvait lire un fragment assez notable d'une inscription grecque qui mentionnait également quelques-uns des actes de la vie politique d'Auguste. Des maisons d'argile appuyées contre la cella cachaient la majeure partie de ce document qui est inscrit en colonnes serrées et disposées comme celles de l'inscription latine. Malgré tout mon désir de faire connaître aux savants la totalité de cette inscription, je dus renoncer, par des raisons majeures, à démolir les murs de terre appuyés contre la cella [2], qui n'existaient pas au commencement du siècle dernier.

En envoyant en France les fragments que j'avais pu copier, et qui étaient évidemment une traduction de l'inscription latine, je fus assez heureux pour éveiller l'attention des antiquaires. L'année suivante, M. Hamilton [3] parvint à donner une transcription exacte, en faisant l'acquisition des maisons appliquées contre les murs. Cette découverte de M. Hamilton a excité au plus haut degré l'attention des savants de l'Europe, qui se sont occupés à l'envi à compléter et à collationner l'une par l'autre les deux inscriptions latine et grecque.

Ma copie ne donnait qu'une faible partie de cette inscription, puisque je n'étais parvenu à lire que la dernière colonne et la moitié de l'avant dernière colonne prise dans la hauteur. Désirant réunir ici tous les travaux faits jusqu'à ce jour sur le monument d'Ancyre, je donne la transcription complète de M. Hamilton, à laquelle j'ai joint les travaux de restitution faits jusqu'à ce jour par MM. Dureau de la Malle, Egger [4] et Ed. Gerhard de Berlin [5].

[1] Voir le rapport de l'Institut dans le Moniteur du 19 décembre 1834, colonne 2234.

[2] Voyez planche LXV.

[3] Hamilton, Researchin Asia Minor, t. I, p. 421, 1842.

[4] Egger, Examen crit. des historiens de la vie d'Auguste.

[5] Archæologische Zeitung, n° 1, janvier 1843.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0204
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

[ΕΡΓΩΝ ΚΑΙ ΔΑΠΑΝΩΝ ΘΕΟΥ

[ΚΑΤ]ΕΛΙΠΕΝΕΠ

ΕΞΕΩΣΕΔΩΚΑ.....
ΤΟΠΛΗΣΙΟΝΑΥΤΩΙΧΑΛΚΙΔΙΚΟΝ.....
ΩΝΟΣΕΝΠΑΛΑΤΙΩΙΣΥΝΣΤΟΑΙΣ.....
ΟΥΡΑΝΟΣΙΕΡΟΝΣΤΟΑΝΠΡΟΣΙΠ.....
ΟΣΑΓΟΡΕΥΟΝΙΕΝΩΙΦΛΑΜΙΝΙΩΙΗΝ....
.....ΟΝΟΜΑΤΟΣΕΚΤΙΝΟΥΟΚΤΑ.....
..... ΠΡΟΣΤΩΙ

Le reste est caché.

(M. Hamilton.)

[Ἔ]ργων καὶ δαπανῶν, Θεοῦ Σεβαστοῦ ἀπόδειξιν ὃ κατ]έλιπεν ἐπὶ
ἐξεως ἔδωκα. . . . [τὸ βουλευτήριον καὶ]
τὸ πλησίον αὐτῷ Χαλκιδικὸν [καὶ ναὸν Ἀπόλλ]-
ωνος ἐν Παλατίῳ σὺν στοαῖς, [ναὸν θεοῦ Ἰουλί]-
ου, Πανὸς ἱερὸν, στοὰν πρὸς ἱπ[ποδρόμῳ τῷ πρ]-
οσαγορευομένῳ Φλαμινίῳ, ἣν [Ὀκταουΐαν
καλεῖσθαι ἀπ'] ὀνόματος ἐκείνου Ὀκτα[ουΐου τοῦ τὴν
προτέραν ποιήσαντος συνεχώρησα...]πρὸς τῷ [μεγίστῳ
ἱπποδρόμῳ....]

[Τ]Ω[Ν]ΕΠΙ[Ρ]Ω[Μ]ΗΣ

ΓΑΦΗΣΟΝΟΜΑΤΟΣΤΩΝΕΜΩΝ . ΙΩΝ.
ΚΑΙΕΙΜΗΑΥΤΟΣΤΕΤΕΛΕΙΩ.....
ΤΩΝΕΜΩΝΚΛΗΡΟΝΟΜΩΝ.....
ΗΚΟΝΤΑΝΑΟΥΣΕΝΤΗΝΟ.....
ΤΙΣ . ΝΚΛΗΤΟΥΕΠΕΣΚΕΥ....

Le reste est caché.

(Id.)

[Ρ]ώ[μ]ης ἐνκεχαρα[γμένον] ἐν χαλκαῖς στήλαις [ἀντίγραφον ὑποκείμενον].

[μετ' ἐπιγ]-
ραφῆς ὀνόματος τῶν ἐμῶν [υ]ἱῶν [ἠρξάμην ἀνοικοδομῆσαι·]
καὶ εἰ μὴ αὐτὸς τετελειώ[κοιμι, ὅπως ὑπὸ]
τῶν ἐμῶν κληρονόμων [τελειωθείη ἐφρόντισα· δύο καὶ ὀγδο-]
ήκοντα ναοὺς ἐν τῇ πό[λει ὕπατος ὢν τὸ... δόγμα-]
τι σ[υ]γκλήτου ἐπεσκεύα[σα...

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0205
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΑΓΟΔΕΙΞΙΝΟ]

ΕΝΚΕΧΑΡΑ[ΓΜΕΝΟΝ] ΧΑΛΚΑΙΣ

ΩΝΑΣΟΜΟΡΑ
ΤΗΙΗΜΕΤΕΡΑΙ
ΓΑΛΑΤΙΑΣΚΑΙΙΣ
ΧΑΤΩΣΩΚΕ
ΣΤΟΜΑΤΟΣ
ΑΛΓΗΣΑΓΟ
ΤΟΥΜΕΧΡΙΤΥΡ
ΚΑΟΥΔΕΜΙ
ΣΤΟΛΟΥ
ΝΟΥΩΣΓΡΟΣ
ΛΕΥΣΕΝΟΥΟΥ
ΑΙΩΝΤΙΕΓΡΟ
ΒΡΟΙΚΑΙΧΑ..
ΓΕΡΜΑΝΩΝ
ΔΗΜΟΥΡΩ
ΝΟΙΣΑΙΣΙ
ΑΡΑΒΙΑ
ΓΟ
ΑΞΕΙΚΑΙ
ΚΑΙΓΡΟ

Le reste est caché derrière un mur épais.
(Id.)

ΑΙΓΥΓΤΟΝΔΗΜΟΥ . ΩΜΑΙΩΝΗΓΕΜΟΝΙΑΙΓΡΟΣΕΘΗΚΑ
ΑΡΜΕΝΙΑΝΤΗΝΜΕΙΖΟΝΑΑΝΑΙΡΕΘΕΝΤΟΣΤΟΥΒΑΣΙΛΕ
ΩΣΔΥΝΑΜΕΝΟΣΕΓΑΡΧΓΙΑΝΓΟΙΗΣΑΙΜΑΛΛΟΝΕΒΟΥ
ΛΗΘΗΝΚΑΤΑΤΑΓΑΤΙΙΑΗΜΩΝΝΕΘΗΒΑΣΙΛΕΙΑΝΤΙΓΡΑ
ΝΗΙΑΡΤ . . . ΑΣΔΟΥΥΙΩΙΥΙΩΝΩΙΔΕΤΙΓΡΑΝΟΥΒΑΣΙ
ΛΕΩΣΔ . . . ΔΙΑΤΙΒΕΡΙΟΥ . . . ΕΡΩ . . . ΝΟΣΟΣΤΟΤΕΜΟΥ
ΓΡΟΓΟΝΟΣΗΝΚΑΙΤΟΑΥΤΟΛΩΝΟΣΑΦΙΣΤΑΜΕΝΟΝΚΑΙ
ΑΝΑΓΟΛΕΜΟΥΝΔΑΜΑΣΘΕΝΥΓΟΓΑΙΟΥΤΟΥΥΙΟΥ
ΜΟΥΒΑΣΙΛΕΙΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΕΙΒΑΣΙΛΕΩΣΜΗΔΩΝΑΡΤΑ
ΒΑΖΟΥΥΙΩΙΓΑΡΕΔΩΚΑΚΑΙΜΕΤΑΤΟΝΕΚΕΙΝΟΥΘΑΝΑ
ΤΟΝΤΩΙΥΙΩΙΑΥΤΟΥΑΡΤΑΟΥΑΖΔΗΟΥΑΝΑΙΡΕΘΕΝΤΟΣ
ΤΙΓΡΑΝΗΝΟΣΗΝΕΚΓΕΝΟΥΣΑΡΜΕΝΙΟΥΒΑΣΙΛΙΚΟΥΕΙΣ
ΤΗΝΒΑΣΙΛΕΙΑΝΕΓΕΜΨΑ ΕΓΑΡΧΕΙΑΣΑΓΑΣΑΣΟΣΑΙ
ΓΕΡΑΝΤΟΥΕΙΟΝΙΟΥΚΟΛΓΟΥΔΙΑΤΕΙΝΟΥΣΙΓΡΟΣΑΝΑ
ΤΟΛΑΣΚΑΙΚΥΡΗΝΗΝΕΚΜΕΙΣΖΟΝΟΣΜΕΡΟΥΣΥΓΟΒΑΣΙ
ΛΕΩΝΚΑΤΕΣΧΗΜΕΝΑΣΚΑΙΕΜΓΡΟΣΘΕΝΣΙΚΕΛΙΑΝΚΑΙΣΑΡ
ΔΩΙΓΡΟΚΑΤΕΙΛΗΜΕΝΑΣΓΟΛΕΜΩΙΔΟΥΛΙΚΩΙΑΝΕΛΑΒΟΝ
ΑΓΟΙΚΙΑΣΕΝΛΙΒΥΗΙΣΙΚΕΛΙΑΙΜΑΚΕΔΟΝΙΑΙΕΝΕΚΑΤΕ
ΡΑΤΕΙΣΓΑΝΙΑΙΑΧΑΙΑΙΑΣΙΑΙΣΥΡΙΑΓΑΛΑΤΙΑΙΤΗΙΓΕ
ΡΙΝΑΡΒΩΝΑΓΙΣΙΔΙΑΙΣΤΡΑΤΙΩΤΙΩΝΚΑΤΗΓΑΓΟΝΙΤΑ
ΛΙΑΔΕΕΙΚΟΣΙΟΚΤΩΑΓΟΙΚΙΑΣΕΧΕΙΥΓΕΜΟΥΚΑΤΑΧΘΕΙ
ΣΑΣΑΙΕΜΟΥΓΕΡΙΟΝΤΟΣΤΙΑΗΟΥ . . ΑΙΕΤΥΝΧΑΝΟΝ
ΣΗΜΕΑΣΣΤΡΑΤΙΩΤΙΚΑΣ. . . . . ΟΑΛΛΩΝΗΓΕΜΟ
ΝΩΝΑΓΟΒΕΒΛΗΜΕΝ . . . . . ΣΓΟΛΕΜΟΥΣ

[πασῶν ἐπαρχειῶν τῶν προκαθεστηκυι]ῶν, ἃς ὅμορα
[ἔθνη περιῴκουν μηκέτι τῇ ἀρχῇ] τῇ ἡμετέρᾳ
[ὑποτεταγμένα, τὰ ὅρια προήγαγον]· Γαλατίας καὶ Ἰσ-
[πανίας ἐπαρχείας, ἃς. . . . .] χαθως (?) ὠκε-
[ανὸς περιῤῥεῖ ἀπὸ Γαδείρων μέχρι τοῦ] στόματος
[ποταμοῦ τοῦ προσαγορευομένου] Ἄλπης· ἀπό
[τε χώρας τῆς πλησίον Ἀδρίου κόλ]που μέχρι Τυῤ-
[ῥηνικοῦ πελάγους. . . . .] καὶ οὐδεμι-
[ᾶς ποτε ἐπιβολῆς ἀδίκου ἠρξάμην. Ὁ Δροῦσος τοῦ] στόλου
[ἡγεμὼν ἀπὸ στόματος τοῦ Ῥή]νου ὡς πρὸς
[τὰς ἀνατολὰς μέχρι τῶν ἐσχάτων ἔπ]λευσεν, οὔ οὔ-
[τε κατὰ γῆν οὔτε ναυσὶ Ῥωμ]αίων τις πρὸ
[τούτου χρόνου ἐπέβη· οἵ τε Κίμ]βροι καὶ Χαρ-
[ίδες καὶ Σεμνῶνες καὶ τῶν αὐτόθεν] Γερμανῶν
[ἔθνη ἄλλα διὰ πρεσβέων τὴν ἐμὴν καὶ τοῦ] δήμου Ῥω-
[μαίων φιλίαν ἠξίωσαν. Ὑπὸ τοῖς ἐμοῖς οἰω]νοῖς αἰσί-
[οις?. . . . . στρατεύματα δύο εἰς Αἰθιοπίαν καὶ] Ἀραβία-
[ν ἐνέβαλον. . . .] . . . . πο
. . . . ἄξει καὶ.
. . . καὶ πρὸ. . .

Αἴγυπτον δήμου [Ῥ]ωμαίων ἡγεμονίᾳ προσέθηκα. Ἀρμενίαν τὴν μείζονα, ἀναιρεθέντος τοῦ βασιλέως, δυνάμενος ἐπαρχείαν ποιῆσαι, μᾶλλον ἐβουλήθην κατὰ τὰ πάτρια ἡμῶν ἔθη βασιλείαν Τιγράνῃ Ἀρτ[αου]άσδου υἱῷ, υἱωνῷ δὲ Τιγράνου βασιλέως, δ[οῦναι] διὰ Τιβερίου [Ν]έρωνος, ὃς τότ' ἐμοῦ πρόγονος ἦν, καὶ τὸ αὐτὸ [ἔθ]νος ἀφιστάμενον καὶ ἀναπολεμοῦν, δαμασθὲν ὑπὸ Γαΐου τοῦ υἱοῦ μου, βασιλεῖ Ἀριοβαρζάνει βασιλέως Μήδων Ἀρταβάζου υἱῷ παρέδωκα, καὶ μετὰ τὸν ἐκείνου θάνατον τῷ υἱῷ αὐτοῦ Ἀρταουάσδῃ (*sic*), οὗ ἀναιρεθέντος Τιγράνην, ὃς ἦν ἐκ γένους Ἀρμενίου βασιλικοῦ εἰς τὴν βασιλείαν ἔπεμψα. Ἐπαρχείας ἁπάσας ὅσαι πέραν τοῦ Εἰονίου (*sic*) κόλπου διατείνουσι πρὸς ἀνατολὰς καὶ Κυρήνην, ἐκ μείζονος (*sic*) μέρους ὑπὸ βασιλέων κατεσχημένας, καὶ ἔμπροσθεν Σικελίαν καὶ Σαρδωι (*l.* Σαρδῶ) προκατειλημένας (*l.* προκατειλημμένας) πολέμῳ δουλικῷ ἀνέλαβον

Ἀποικίας ἐν Λιβύῃ, Σικελίᾳ, Μακεδονίᾳ, ἐν ἑκατέρᾳ (*sic*) τε Ἱσπανίᾳ, Ἀχαίᾳ, Συρίᾳ (*sic*), Γαλατίᾳ τῇ περὶ Νάρβωνα, Πισιδίᾳ στρατιωτιῶν (*l.* στρατιωτῶν) κατήγαγον· Ἰταλίᾳ δὲ εἴκοσι ὀκτὼ ἀποικίας ἔχει ὑπ' ἐμοῦ καταχθεῖσας, αἳ ἐμοῦ περιόντος πληθύ[νου]σαι ἐτύγχανον.

Σημέας στρατιωτικὰς [πολλὰς ὑπ]ὸ ἄλλων ἡγεμόνων ἀποβεβλημέν[ας νικήσας κατὰ τοὺ]ς πολέμους

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0206
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΕΤΗΛΑΙΣΔ

ΑΓΛΣΑΒΟΝ ΕΞΙΣΓΑΝΙΑΣΚΑΙΓΑΛΑΤΙΑΣΚΑΙΓΑΡΑ
ΔΑΛΜΑΤΩΝΓΑΡΘΟΥΣΤΡΙΩΝΣΤΡΑΤΕΥΜΑΤΩΝΡΩΜΑΙ
ΩΝΣΚΥΛΑΚΑΙΣΗΜΕΑΣΑΓΟΔΟΥΝΑΙΕΜΟΙΙΚΕΤΑΣΤΕΦΙ
ΛΙΑΝΔΗΜΟΥΡΩΜΑΙΩΝΑΞΙΩΣΑΙΗΝΑΓΚΑΣΑΤΑΥΤΑΣ
ΔΕΤΑΣΣΗΜΕΙΑΣΕΝΤΩΙΑΡΕΩΣΤΟΥΑΜΥΝΤΟΡΟΣΝΑΟΥΑ
ΔΥΤΩΙΑΓΕΘΕΜΗΝ
ΓΑΝΝΩΝΙΩΝΕΘΝΗΟΙΣΓΡΟΕΜΟΥΗΓΕΜΟΝΟΣΣΤΡΑΤΕΥ
ΜΑΡΩΜΑΙΩΝΟΥΚΗΓΓΙΣΕΝΗΣΣΗΘΕΝΤΑΥΓΟΤΙΒΕΡΙΟΥ
ΝΕΡΩΝΟΣΟΣΤΟΤΕΜΟΥΗΝΓΡΟΓΟΝΟΣΚΑΙΓΡΕΣΒΕΥΤΗΣ
ΗΓΕΜΟΝΙΑΙΔΗΜΟΥΡΩΜΑΙΩΝΥΓΕΤΑΞΑΤΑΤΕΙΛΛΥΡΙ
ΑΚΟΥΟΡΙΑΜΕΧΡΙΙΣΤΡΟΥΓΟΤΟΜΟΥΓΡΟΗΓΑΓΟΝΟΥΕΓΕΙ
ΤΑΔΕΔΑΚΩΝΔΙΑΒΑΣΑΓΟΛΛΗΔΥΝΑΜΙΣΕΜΟΙΣ . . . ΣΟΙΩ
ΝΟΙΣΚΑΤΚΟΓΗΚΑΙΥΣΤΕΡΟΝΜΕΤΑΧΘΕΝΤΟΕΜΟΝΣΤΡΑ
ΤΕΥΜΑΓΕΡΑΝΙΣΤΡΟΥΤΑΔΑΚΩΝΕΘΝΗΓΡΟΣΤΑΓΜΑΤΑ
ΔΗΜΟΥΡΩΜΑΙΩΝΥΓΟΜΕΝΕΙΝΗΝΑΓΚΑΣΕΝ
ΓΡΟΣΕΜΕΕΞΙΝΔΙΑΣΒΑΣΙΛΕΩΝΓΡΕΣΒΕΙΑΙΓΟΛΛΑΚΙΣΑΓΕ
ΣΤΑΛΗΣΑΝΟΥΔΕΓΟΤΕΓΡΟΤΟΥΤΟΥΧΡΟΝΟΥΟΦΘΕΙΣΑΙΓΑΡΑ
ΡΩΜΑΙΩΝΗΓΕΜΟΝΙΤΗΝΗΜΕΤΕΡΑΝΦΙΛΙΑΝΗΞΙΩΣΑΝ
ΔΙΑΓΡΕΣΒΕΩΝΒΑΣΤΑΡΝΑΙΚΑΙΣΚΥΘΑΙΚΑΙΣΑΡΜΑ
ΤΩΝΟΙΕΓΙΤΑΔΕΟΝΤΕΣΤΟΥΤΑΝΑΙΔΟΣΓΟΤΑΜΟΥΚΑΙ
ΟΙΓΕΡΑΝΔΕΒΑΣΙΛΕΙΣΚΑΙΑΛΒΑΝΩΝΔΕΚΑΙΙΒΗΡΩΝΚΑΙ
ΜΗΔΩΝΒΑΣΙΛΕΕΣ
ΓΡΟΣΕΜΕΙΚΕΤΑΙΚΑΤΕΦΥΓΟΝΒΑΣΙΛΕΙΣΓΑΡΘΩΝΜΕΝ
ΤΕΙΡΙΔΑΤΗΣΚΑΙΜΕΤΕΓΕΙΤΑΦΡΑΑΤΗΣΒΑΣΙΛΕΩΣ

ΥΣΙ . ΑΝΤΙΓΡΑ

ΦΡΑ. . . . . ΕΑΡΤΑ . . . . . ΗΣΑΔ . .
ΧΩΝ. . . . . ΝΩΝΔΟΜΙ . . . Ο . ΛΛΑΥΝΟΣ . .
ΚΑΙΤ. . . . . ΒΡΟΝ . . ΑΙΛΩΝΜΑΡΚΟ . . .
ΜΑ. . . . . ΣΕΜΕΡΑΣ . . ΕΙΣ . .
ΓΑΡΘΩΝΦΡΑ . . . . . ΥΙΟ . . . . . ΟΥΣ . . . . . Ω . .
ΝΟΥΣΤΕΓΑΝΤΑΣΕΓΕΜΨΙ . ΕΙΣΙΤΑΛΙΑΝΟ . . ΛΕΜΩΙ
. ΚΗΘΕΙΣΑΛΛΑΤΗΝΗΜ . . ΕΡΑΝΦΙΛΙΑΝΑΞΙΩΝΕΓΙΤΕ
ΚΝΩΝΕΝΕΧΥΡΟΙΣΓΛΕΙΣΤΑΤΕΑΛΛΑΕΘΝΗΓΕΙΡΑΝΕ . .
ΒΕΝΔΗΜΟΥΡΩΜΑΙΩΝΓΙΣΤΕΩΣΕΓΕΜΟΥΗΓΕΜΟΝ . Σ
ΟΙΣΤΟΓΡΙΝΟΥΔΕΜΙΑΗΝΓΡΟΣΔΗΜΟΝΡΩΜΑΙΩΝΓΡΕΣ
ΒΕΙΩΝΚΑΙΦΙΛΙΑΣΚΟΙΝΩΝΙΑ
ΓΑΡΕΜΟΥΕΘΝΗΓΑΡΘΩΝΚΑΙΜΗΔΩΝΔΙΑΓΡΕΣΒΕΩΝ . . . Ν
ΓΑΡΑΥΤΟΙΣΓΡΩΤΩΝΒΑΣΙΛΕΙΣΑΙΤΗΣΑΜΕΝΟΙΕΛΑΒΟ
ΓΑΡΘΟΙΟΥΟΝΩΝΗΝΒΑΣΙΛΕΩΣΦΡΑΤΟΥΥΙΟΝΒΑΣΙΛ . .
ΩΡΩΔΟΥΥΙΩΝΟΝΜΗΔΟΙΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΗΝΒ . . . ΕΩ .
ΑΡΤΑΒΑΖΟΥΥΙΟΝΒΑΣΙΛΕΩΣΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝ . . . ΝΟΝ
ΕΝΥΓΑΤΕΙΑΙΕΚΤΗΙΚΑΙΕ . ΔΩΜΗΙΜ . . . ΜΟΥΣΕΝΦΥ
ΜΟΥΣΖΒΕΣ . . . . . ΟΥΣ . . ΤΑΤΑΣΕΥΧΑΣΤΩΝΕ
ΜΩΝΓΟΛΕΜΩΝΕΝΚ . . . ΗΣΓΕΝΟΜΕΝΟΣΓΑΝΤΩΝΤΩΝ
ΓΡΑΓΜΑΤΩΝΕΚΤΗΣΕΜΗΣ . . ΟΥΣΙΑΣΕΙΣΤΗΝΤΗΣΣΥΝ
ΚΛΗΤΟΥΚΑΙΤΟΥΔΗΜΟΥΤΩΝΡΩΜΑΙΩΝΜΕΤΗΝΕΓΚΑ
ΚΥΡΙΗΑΝ . . ΗΣΑΙΤΙΑΣΔΟΓΜΑΤΙΣΥΝΚΛΗΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΣ
ΓΡΟ. . . . . ΝΚΑΙΔΑΦΝΑΙΣΔΗΜΟΣΙΑΙΤΑΓΡΟΓΥ
. . . . . ΟΤΕΔΡΥΙΝΟΣΣΤΕΦΑΝΟΣΟΔΙΔΟΜΕΝΟΣ

ἀπέλαβον, ἐξ Ἱσπανίας καὶ Γαλατίας καὶ παρὰ Δαλματῶν. Πάρθους τριῶν στρατευμάτων ῥωμαίων σκῦλα καὶ σημέας (*sic*) ἀποδοῦναι ἐμοὶ ἱκέτας τε φιλίαν δήμου Ῥωμαίων ἀξιῶσαι ἠνάγκασα· ταύτας δὲ τὰς σημείας (*sic*) ἐν τῷ Ἄρεως τοῦ Ἀμύντορος ναοῦ ἀδύτῳ ἀπεθέμην.

Παννωνίων ἔθνη, οἷς πρὸ ἐμοῦ ἡγεμόνος στράτευμα Ῥωμαίων οὐκ ἤγγισεν, ἡσσηθέντα ὑπὸ Τιβερίου Νέρωνος, ὃς τότ' ἐμοῦ ἦν πρόγονος καὶ πρεσβευτής, ἡγεμονίᾳ δήμου Ῥωμαίων ὑπέταξα, τά τε Ἰλλυρικοῦ ὅρια μέχρι Ἴστρου ποταμοῦ προήγαγον· οὗ ἐπείταδε (*sic*) Δακῶν διαβᾶσα πολλὴ δύναμις ἐμοῖς [αἰσίοι]ς οἰωνοῖς κατ[ε]κόπη, καὶ ὕστερον μεταχθὲν τὸ ἐμὸν στράτευμα πέραν Ἴστρου τὰ Δακῶν ἔθνη προστάγματα δήμου Ῥωμαίων ὑπομένειν ἠνάγκασεν.

Πρὸς ἐμὲ ἐξ Ἰνδίας βασιλέων πρεσβεῖαι πολλάκις ἀπεσταλησαν οὐδέποτε πρὸ τούτου χρόνου ὀφθεῖσαι παρὰ Ῥωμαίων ἡγεμόνι. Τὴν ἡμετέραν φιλίαν ἠξίωσαν διὰ πρεσβέων Βάσταρναι καὶ Σκύθαι καὶ Σαρματῶν οἱ ἐπίταδε ὄντες τοῦ Τανάϊδος ποταμοῦ καὶ οἱ πέραν δὲ βασιλεῖς, καὶ Ἀλβανῶν δὲ καὶ Ἰβήρων καὶ Μήδων βασιλέες (*sic*).

Πρὸς ἐμὲ ἱκέται κατέφυγον βασιλεῖς Πάρθων μὲν Τειριδάτης καὶ μετέπειτα Φραάτης βασιλέως

Φρα[άτου? υἱός, Μήδων δ]ὲ Ἀρτα[βάζης] ....ης αδ....
χων... [Βρεττα]νῶν δομι.... ο.λλαυνος.... (*l.* δὲ Κασκιουελλαυνος?)
καὶ τ.... βρον [Μ]αίλων Μαρκο-
μα[ννῶν.... Σουήβων].... σεμέρας [βασιλ]εῖς [καὶ]
Πάρθων Φρα[άτης Ὡρωδοῦ] υἱὸ[ς τοὺς υἱ]οὺς [υἱ]ωνούς τε πάντας ἔπεμψ[εν] εἰς Ἰταλίαν ο[ὐ πο]λέμῳ [νι]κηθεὶς, ἀλλὰ τὴν ἡμ[ετ]έραν φιλίαν ἀξιῶν ἐπὶ τέκνων ἐνεχύροις· πλεῖστά τε ἄλλα ἔθνη πεῖραν ἐ[λα]βεν δήμου Ῥωμαίων πίστεως ἐπ' ἐμοῦ ἡγεμόν[ο]ς οἷς τὸ πρὶν οὐδεμία ἦν πρὸς δῆμον Ῥωμαίων πρεσβειῶν καὶ φιλίας κοινωνία.

Παρ' ἐμοῦ ἔθνη Πάρθων καὶ Μήδων διὰ πρεσβέων [τῶ]ν παρ' αὐτοῖς πρώτων βασιλεῖς αἰτησάμενοι ἔλαβο[ν], Πάρθοι Οὐονώνην βασιλέως Φράτου (*sic*) υἱόν, βασιλ[έως] Ὡρωδοῦ υἱωνὸν, Μῆδοι Ἀριοβαρζάνην β[ασιλ]έω[ς] Ἀρταβάζου υἱὸν, βασιλέως Ἀριοβαρζά[νου υἱω]νόν.

Ἐν ὑπατείᾳ ἕκτῃ καὶ ἑ[δ]δόμῃ (*sic*) [πολέ]μους ἐνφυλίους σβέσ[ας εὐ]θὺς [κα]τὰ τὰς εὐχὰς τῶν ἐμῶν πολέμων (*l.* πολειτῶν), ἐνκ[ρατ]ὴς γενόμενος πάντων τῶν πραγμάτων, ἐκ τῆς ἐμῆς [ἐξ]ουσίας εἰς τὴν τῆς συνκλήτου καὶ τοῦ δήμου τῶν Ῥωμαίων μετήνεγκα κυρίην (*l.* κυρίειαν)· [ἐξ] ἧς αἰτίας δόγματι συνκλήτου Σεβαστὸς προ[σηγορεύθη]ν, καὶ δάφναις δημοσίᾳ τὰ προπύ-
[λαιά μου ἐστέφθη], ὅ τε δρύϊνος στέφανος ὁ διδόμενος

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0207
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΦΟΝΥΓΟΚΕΙΜΕΝΟΝ

ΕΠΙΣΩΤΗΡΙΑΤΩΝΓΟΛΕΙΤΩΝΥΓΕΡ∠ . . . ΟΤΟΥΓΥΛΩ
ΝΟΣΤΗΣΕΜΗΣΟΙΚΙΑΣΑΝΕΤΕΘΗ ΟΙ . . ΟΝΤΕΧΡΥ
ΣΟΥΝΕΝΤΩΙΒΟ . . ΕΥΤΗΡΙΩΙΑΝΑΤΕ . . . ΝΥΓΟΤΕΤΗΣ
ΣΥΝΚΛΗΤΟΥΚΑΙΤΟΥΔΗΜΟΥΤΩΝΡΩ. . . . ΩΝΔΙΑΤΗΣ
ΕΠΙΓΡΑΦΗΣΑΡΕΤΗΝΚΑΙΕΠΕΙΚΕΙΑΝΚΑΙ . . . ΚΑΙΟΣΥΝΗΝ
ΚΑΙΕΥΣΕΒΕΙΑΝΕΜΩΙΜΑΡΤΥΡΕΙ . . ΑΞΙΩΝΤΙΠΑΝΤΩΝ
ΔΙΗΝΕ . ΚΑΙΕΞΟΥΣΙΑΣΔΕΟΥΔΕΝΤΙΠΛΕΙΟΝΕΣΧΟΝ
ΤΩΝΣΥΝΑΡΞΑΝΤΩΝΜΟΙ
ΤΡΙΣΚΑΙΔΕΚΑΤΗΝΥΠΑΤΕΙΑΝΑΓΟΝΤΟΣΜΟΥΗΤΕΣΥΝ
ΚΛΗΤΟΣΚΑΙΤΟΙΠΠΙΚΟΝΤΑΓΜΑΟΤΕΣΥΝΠΑΣΔΗΜΟΣΙΩΝ
ΡΩΜΑΙΩΝΠΡΟΣΗΓΟΡΕΥΣΕΜΕΠΑΤΕΡΑΠΑΤΡΙΔΟΣΚΙΑΤΟΥΤΟ
ΕΠΙΤΟΥΠΡΟΠΥΛΟΥΤΗΣΟΙΚΙΑΣΜΟΥΚΑΙΕΝΤΩΙΒΟΥΛΕΥΤΗ
ΡΙΩΙΚΑΙΕΝΤΗΙΑΓΟΡΑΙΤΗΙΣΕΒΑΣΤΗΙΥΠΟΤΩΙΑΡΜΑΤΙ . ΜΟ·
ΔΟΓΜΑΤΙΣΥΝΚΛΗΤΟΥΑΝΕΤΕΘΗΕΠΙΓΡΑΦΗΝΑΙΕΨΗΦΙΣΑ
ΤΟ ΟΤΕΕΓΡΑΦΟΝΤΑΥΤΑΗΓΟΝΕΤΟΣΕΒΔΟΜΗΚΟΣΤΟΝ
ΕΚΤΟΝ
ΣΥΝΚΕΦΑΛΑΙΩΣΙΣΗΡΙΘΜΗΜΕΝΟΥΧΡΗΜΑΤΟΣΕΙΣΤΟΑΙΡΑ
ΡΙΟΝΗΕΙΣΤΟΝΔΗΜΟΝΤΩΝΡ . . . . . ΝΗΕΙΣΤΟΥΣΑΠΟΛΕ
ΛΥΜΕΝΟΥΣΣΤΡΑΤΕΩΤΑΣΕΞΜΥΡΙΑΔΕΣΜΥΡΙΑΔΩΝ
ΕΡΓΑΚΑΙΝΑΕΓΕΝΕΤΟΥΠΑΤΟΥΝΑΟ.ΜΕΝΑΡΕΟΣΔΙΟΣ
ΒΡΟΝΤΗΣΙΟΥΚΑΙΤΡΟΠΑΙΟΦΕΡΟΥ. . . . ΙΑΝΟΣΑΠΟΛΛΩ
ΝΟΣΘΕΟΥΙΟΥΛΙΟΥΚΥΡΕΙΝΟΥΑ. . ΝΑΣΗΡΑΣΒΑΣΙΛΙ
ΔΟΣΔΙΟΣΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥΗΡΩ. . . ΑΤΡΙΩΝΝΕ
ΟΤΗΤΟΣΜΗΤΡΟΣΘΕΩΝΒΟΥΛΕΥΤΗΡΙΟΝΣΥΛΧΑΛΧΙ

ΔΙΚΩΑΓΟΡΑΣΕΒΑΣΤΗΘΕΑΤΡΟΝΜΑΡΚΕΛΛΟΥΒΑΣΙ
ΛΙΚΗΙΟΥΛΙΑΑΛΣΟΣΚΑΙΣΑΡΩΝΣΤΟΑΙΕΝΠΑΛΑ....
ΣΤΟΑΕΝΙΠΠΟΔΡΟΜΩΙΦΛΑΜΙΝΙΩΙΕΠΕΣΚΗ.....
ΓΙΤΩΛΙΟΝΝΑΟΙΟΓΔΩΗΚΟΝΤΑΔΥΟΘΕ ...ΝΠΟΜ
ΠΗΙΟΥΟΔΟΣΦΛΑΜΙΝΙΑΑΓΩΓΟΙΥΔΑΤΩΝ. . ΑΝΑ
ΕΙΣΘΕΑΣΚΑΙΜΟΝΟΜΑΧΟΥΣΚΑΙΑΘΛΗΤΑ. . . . ΝΑΥΜΑ
ΧΙΑΝΚΑΙΘΗΡΟΜΑΧΙΑΝΔΩΡΕΑΙ. . ΑΠΟΙΚΙΑΙΣΠΟΛΕΣΙΝ
ΕΝΙΤΑΛΙΑΙΠΟΛΕΣΙΝΕΝΕΠΑΡΧΕΙ. . ΣΣΕΙΣΜΩΙΚΑΙΕΜΠΥ
ΡΙΣΜΟΙΣΠΕΠΟΝΗΚΥΙΑΙΣΗΚΑΤΑΝΔΡΑΦΙΛΟΙΣΚ. . ΣΥΝ
ΚΛΗΤΙΚΟΙΣΩΝΤΑΣΤΕΙΜΗΣΕΙΣΠΡΟΣΕΞΕΠΛΗΡΩΣΕΝΑ
ΠΕΙΡΟΝΠΛΗΘΟΣ.

ἐπὶ σωτηρία (*sic*) τῶν πολειτῶν ὑπερ[άνω] τοῦ πυλῶνος τῆς ἐμῆς οἰκίας ἀνετέθη· [ὅπλ]ον τε χρυσοῦν ἐν τῷ βο[υλ]ευτηρίῳ ἀνατε[θὲ]ν ὑπό τε τῆς συνκλήτου καὶ τοῦ δήμου τῶν Ῥωμαίων διὰ τῆς ἐπιγραφῆς ἀρετὴν καὶ ἐπιείκειαν καὶ [δι]καιοσύνην καὶ εὐσέβειαν ἐμοὶ (*sic*) μαρτυρεῖ [ὡς] ἀξιώμ[α]τα πάντων διήνε[γ]κα, ἐξουσίας δὲ οὐδέν τι πλεῖον ἔσχον τῶν συναρξάντων μοι.

Τρισκαιδεκάτην ὑπάτειαν ἄγοντός μου ἥ τε σύνκλητος καὶ τὸ ἱππικὸν τάγμα ὅ τε σύνπας δῆμος τῶν Ῥωμαίων προσηγόρευσέ με πατέρα πατρίδος, καὶ τοῦτο ἐπὶ τοῦ προπύλου τῆς οἰκίας μου καὶ ἐν τῷ βουλευτηρίῳ καὶ ἐν τῇ ἀγορᾷ τῇ Σεβαστῇ ὑπὸ τῷ ἅρματι [ὅ] μο[ι] δόγματι συνκλήτου ἀνετέθη, ἐπιγραφῆναι ἐψηφίσατο. Ὅτε ἔγραφον ταῦτα, ἦγον ἔτος ἑβδομηκοστὸν ἕκτον.

Συνκεφαλαίωσις ἠριθμημένου χρήματος εἰς τὸ αἰράριον ἢ εἰς τὸν δῆμον τῶν Ῥ[ωμαίων] ἢ εἰς τοὺς ἀπόλελυμένους στρατιώτας, ἓξ μυριάδες μυριάδων.
Ἔργα καινὰ ἐγένετο ὑπ' α[ὐ]τοῦ, ναὸ[ς] μὲν Ἄρεως, Διὸς βροντησίου καὶ τροπαιοφέρου (*sic*), Πανὸς, Ἀπόλλωνος, θεοῦ Ἰουλίου, Κυρείνου, Ἀ[θη]νᾶς, Ἥρας βασιλίδος, Διὸς ἐλευθερίου, ἡρώ[ων π]ατρίων, Νεότητος, μητρὸς θεῶν, [βουλευτήριον] σὺν Χαλκι-

δικῷ, ἀγορὰ Σεβαστή, θέατρον Μαρκελλ[ου, βασι]λικὴ Ἰουλία, ἅλσος Καισάρων, στοαὶ ἐν Παλα[τίῳ], στοὰ ἐν ἱπποδρόμῳ Φλαμινίῳ. Ἐπεσκε[υάσθη Κα]πιτώλιον, ναοὶ ὀγδωήκοντα (*sic*) δύο, θέ[ατρον] Πομπηΐου, ὁδὸς Φλαμινία, ἀγωγοὶ ὑδάτων. [Δαπ]άναι εἰς θέας καὶ μονομάχους καὶ ἀθλητὰ[ς καὶ] ναυμαχίαν καὶ θηρομαχίαν, δωρεαὶ [ταῖς] ἀποικίαις, πόλεσιν ἐν Ἰταλίᾳ, πόλεσιν ἐν ἐπαρχεί[αι]ς σεισμῷ καὶ ἐμπυρισμοῖς πεπονηκυίαις, ἢ κατ' ἄνδρα φίλοις κ[αὶ] συνκλητικοῖς, ὧν τὰς τειμήσεις προσεξεπλήρωσεν, ἄπειρον πλῆθος.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0208
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

COPIE DES ACTES PUBLICS DE LA VIE DU DIVIN AUGUSTE, INCRITS A ROME SUR DEUX TABLES DE BRONZE.

J'ai construit... le palais du Sénat et le Chalcidique qui en est voisin, et le temple d'Apollon Palatin, avec des portiques; le temple du divin Jules, le petit temple de Pan, le portique près du cirque Flaminius, auquel j'ai donné le nom d'Octavie, d'après celui d'Octave qui l'avait commencé.

J'ai fondé et dédié au nom de mes fils, quatre-vingt-deux temples dans Rome; et si je ne les termine pas, j'en laisserai le soin à mes héritiers. Ils ont été élevés d'après les ordres du Sénat.

J'ai fixé les frontières de toutes les provinces limitrophes dont les peuples ne reconnaissaient pas encore ma domination. Les provinces de Gaule et d'Espagne.....

Les peuples qui habitent les côtes de l'Océan, depuis le détroit de Gades jusqu'à l'embouchure de l'Elbe; depuis le pays voisin du golfe Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne.....

Je n'ai jamais commencé d'entreprise injuste. Drusus, commandant la flotte, a navigué depuis les bouches du Rhin jusqu'aux dernières limites de l'Orient, dans des lieux où jamais le nom romain n'avait été porté, ni par terre ni par mer.

Les Cimbres, les Chariniens, les Semnons et les peuples germains qui sont situés au delà, sont venus par ambassade solliciter mon amitié, et celle du peuple romain. Sous mes auspices favorables, j'ai envoyé deux armées en Éthiopie et en Arabie.

J'ai soumis l'Égypte à l'autorité du peuple romain. J'aurais pu réduire en province la grande Arménie, malgré les efforts du roi. J'ai préféré, d'après l'exemple de mes ancêtres, donner le royaume à Tigrane, fils d'Artavasde, et petit-fils du roi Tigrane, par l'entremise de Tibère Néron, qui était mon beau-fils. Cette même nation se soulevant de nouveau, j'ai recommencé la guerre par l'entremise de mon fils Caius, et j'ai donné le pays au roi Ariobarzane, fils d'Artabaze, roi des Mèdes; et après sa mort, son fils Artavasde ne se soumettant pas, j'ai élevé à la royauté Tigrane, comme issu des rois d'Arménie.

J'ai soumis toutes les provinces qui s'étendent au delà du golfe Ionien, et vers le Levant la Cyrénaïque. Ces provinces étaient pour la plupart soumises à des rois.

J'avais primitivement récupéré la Sardaigne, occupée pendant la guerre des esclaves.

J'ai envoyé des colonies de vétérans en Afrique, en Sicile, dans la Macédoine, dans les deux Espagnes, l'Achaïe, la Syrie, la Gaule narbonnaise et la Pisidie.

J'ai établi vingt-huit colonies en Italie, et j'ai eu le bonheur de les voir se multiplier.

J'ai rapporté d'Espagne, des Gaules et de Dalmatie, les étendards militaires enlevés à plusieurs généraux.

J'ai forcé les Parthes de venir en suppliants demander l'amitié du peuple romain, et de rapporter les dépouilles et les étendards de trois armées romaines. J'ai consacré ces étendards dans le sanctuaire du temple de Mars Vengeur.

J'ai soumis à l'autorité du peuple romain les peuples Pannoniens qui n'avaient jamais senti le poids des armes romaines; je les ai vaincus par l'entremise de Tibère Néron, qui était mon beau-fils et mon envoyé.

J'ai reculé les frontières de l'Illyrie jusqu'au fleuve Ister.

Ayant envoyé des forces suffisantes contre les Daces, ils furent soumis sous mes heureux auspices; ensuite mon armée força le peuple Dace à se retirer au delà de l'Ister, et je l'ai soumis à l'autorité du peuple romain.

Les rois des Indes m'envoyaient souvent des ambassadeurs; démarche qui n'avait jamais eu lieu à l'égard d'un prince romain.

Les Bastarnes, les Scythes et les Sarmates demandèrent notre amitié par des ambassadeurs. Ces peuples habitaient les bords du Tanaïs; d'autres étaient soumis à des rois éloignés des rives du fleuve; les rois des Albains, des Ibères et des Mèdes; les rois Parthes, Tiridate, et ensuite Phraate, fils d'Artabaze, roi des Mèdes, vinrent à moi en suppliants.....

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0209
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

J'ai envoyé en Italie le fils et le petit-fils de Phraate, fils d'Orodus, roi des Parthes, non pas comme vaincus par la guerre, mais comme gage de l'amitié qui nous unissait.

Sous mon gouvernement j'ai acquis à l'amitié du peuple romain un plus grand nombre de peuples éloignés, dont auparavant le peuple romain n'avait jamais connu les ambassadeurs, et avec lesquels il n'avait jamais eu commerce d'amitié.

J'ai dominé les peuples Parthes et Mèdes, dont les rois avaient réclamé mon amitié par ambassadeurs : chez les Parthes, Vononès, fils du roi Phraate, petit-fils d'Orodus; chez les Mèdes, Ariobarzane, fils d'Artabaze, petit-fils du roi Ariobarzane.

Dans mon sixième et dans mon huitième consulat, ayant mis fin aux guerres civiles, j'ai accepté le pouvoir suprême qui m'était déféré par mes concitoyens, et j'ai pris le fardeau des affaires d'après les volontés du Sénat et du peuple romain.

C'est pourquoi, d'après un décret du Sénat, je fus déclaré Auguste. Mes portes furent ornées de guirlandes de laurier, et la couronne civique, tressée de feuilles de chêne, fut placée au-dessus de la porte de ma maison.

Un bouclier d'or fut consacré dans le palais du Sénat, d'après les vœux du Sénat et du peuple, avec une inscription qui attestait la clémence, la justice et la piété que j'avais apportées dans l'exercice de l'autorité. Lorsque j'entrai dans mon treizième consulat, le Sénat, l'ordre des chevaliers et tout le peuple romain me déclarèrent père de la patrie, et ce titre fut inscrit dans le Sénat, dans le forum d'Auguste, sur un char triomphal, qui fut voté par décret du Sénat. J'accomplissais alors ma soixante-seizième année.

Récapitulation des sommes versées dans le trésor public, payées au peuple romain et aux soldats vétérans, six cent millions (de Sesterces).

Il construisit les monuments publics suivants : le temple de Mars, de Jupiter Tonnant et Férétrien, de Pan, d'Apollon, du divin Jules, de Quirinus, de Minerve, de Junon reine, de Jupiter sauveur, le petit temple des dieux Lares, le temple de la Jeunesse, de la Mère des dieux, la curia Julia avec le Chalcidique, le forum d'Auguste, le théâtre de Marcellus, la basilique Julia, le bois sacré des Césars, les portiques Palatins, le portique dans le cirque Flaminius. Il répara le Capitole, et bâtit quatre-vingt-deux temples, le théâtre de Pompée, la voie Flaminienne, les aqueducs.

Les spectacles qu'il donna, les combats d'athlètes et de gladiateurs, les naumachies et les chasses, les présents qu'il fit par philanthropie aux colonies et aux villes d'Italie, et à des provinces ruinées par des tremblements de terre et des incendies, se montent à un nombre infini.

On ne sait pas parfaitement à quelle époque le temple d'Auguste fut converti en église; mais, comme le christianisme s'établit de bonne heure dans la ville d'Ancyre, il est à croire que le culte des empereurs y fut aboli dès les premiers temps de la foi nouvelle. Lorsque la Galatie fut conquise par Haroun-al-Raschyd, ce prince vint jusqu'à Ancyre, et enleva comme trophée de sa victoire la porte du temple qui fut transportée à Bagdad. Une inscription grecque était gravée sur les battants et nous a été conservée dans le Djihan-Numa [1]. Elle est ainsi conçue :

« Au nom de Dieu, ô enfant de ce monde, sois prompt à choisir l'occasion; apprends « à choisir toujours l'homme qui convient suivant les lieux et les temps. La joie se change « en deuil lorsqu'on en abuse. Ne charge pas ton présent des soucis de l'avenir. Ne « suis pas l'exemple des insensés, et garde-toi de t'enorgueillir des trésors que tu as « pu rassembler. »

Il faut avouer que le sens de cette inscription n'est pas conforme à l'esprit de l'épigraphie grecque, tandis qu'on y retrouve tout le mysticisme des écrivains orientaux. Mais, quand même cette inscription serait apocryphe, il est curieux de comparer ce fait historique avec ce qui se passait dans l'Inde à peu près dans le même temps, quand Mahmoud le Ghaznévide prenait, et envoyait à Caboul, les portes du temple de Sommauth. Le dernier trophée de ce genre est aujourd'hui entre les mains des Russes qui, lors de la conquête de l'Arménie, en 1828, enlevèrent les portes du tombeau d'un santon célèbre à Erzeroum.

[1] Djihan-Numa, 643, apud Hammer, I, 399.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0210
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'ancien temple est aujourd'hui entouré de constructions modernes, et une mosquée bâtie sous le règne de Soliman le Grand par Hadji-Baïram, est appuyée sur sa face méridionale. Des terres transportées occupent l'entrée du pronaos, et sont couvertes de pierres sépulcrales. Cette mosquée fut bâtie par le célèbre architecte Sinam, qui construisit les mosquées de Soliman à Constantinople, et de Pertew-Pacha à Nicomédie. Hadji-Baïram, pèlerin de la Mecque et d'une des illustres familles de la Galatie, est encore renommé par sa piété et l'austérité de sa vie. Il est le fondateur de l'ordre des derviches Baïramy, et mourut en 67 de l'hégire (1220). Sa famille existe encore à Angora, et c'est un de ses descendants qui eut, au commencement de l'année 1834, la malheureuse idée d'entreprendre la démolition de ce qui restait du temple d'Ancyre pour en faire un bain dans sa villa. Mais ce projet n'eut heureusement pas de suite, et l'on se borna à l'enlèvement de quelques pierres sur la face méridionale.

Non contents d'avoir élevé un temple à Auguste, qui était regardé comme le nouveau fondateur d'Ancyre, les Galates en firent construire plusieurs autres en l'honneur des empereurs Nerva, Trajan et Caracalla. Une inscription, qui se trouve dans le cimetière arménien, paraît provenir d'une des statues élevées dans l'area d'un temple d'Antonin.

Les médailles et les inscriptions que l'on a découvertes en si grand nombre à Ancyre, attestent que le goût des jeux publics était devenu très-populaire sous les Antonins. A cette époque, en Asie comme dans l'ancienne Gaule, les Gaulois s'étaient identifiés avec les Romains, comme plus tard les Romains se confondirent avec les Grecs sous l'empire byzantin. Le gouvernement de la Galatie était remis entre les mains d'un préteur; elle fut aussi régie par un proconsul, mais on sait que dans les provinces ces magistrats jouissaient des mêmes priviléges. Les ordonnances municipales étaient néanmoins promulguées au nom du sénat et du peuple des Galates.

De toutes les villes d'Asie, Ancyre est sans contredit une de celles qui ont fourni au monde savant le plus grand nombre d'inscriptions et de documents historiques. Il est fâcheux que la plupart des monuments découverts journellement aux environs de la citadelle soient pour la plupart mutilés ou détruits avant qu'un antiquaire ait pu en recueillir une copie. La disette de pierre calcaire est la principale cause de la destruction des monuments. Tournefort a cité comme une singularité l'escalier d'une mosquée qui est en entier composé de bases de colonnes en marbre. Cette construction, aussi barbare qu'incommode, existe encore, et toutes les maisons environnantes sont remplies de fragments plus ou moins défigurés d'architecture romaine. C'est là tout ce qui a échappé à la consommation active des fours à chaux qui, en Asie comme en Italie, ont été les moyens les plus actifs de destruction.

Les murailles du château sont presque entièrement construites en fragments extraits de monuments antiques. Les stèles commémoratives et honorifiques s'y trouvent en abondance; mais c'est le hasard seul qui fait que les inscriptions qu'elles contiennent sont apparentes pour nous; on doit cette bonne fortune au seul caprice de l'ouvrier, qui n'a pas craint de trop défigurer la muraille en laissant paraître les inscriptions des *Génois :* c'est ainsi que sont désignées par les Turcs toutes les anciennes nations de l'Asie.

Depuis la base jusqu'au sommet des murailles, on découvre partout des parties plus ou moins conservées des actes administratifs de la ville; et ces inscriptions réunies nous servent à compléter le peu de documents que nous ont laissés les écrivains anciens.

La plupart des grandes villes de l'empire romain, celles surtout qui avaient un simulacre de gouvernement indépendant, n'avaient rien tant à cœur que de modeler leur administration sur celle de Rome même; elles les divisaient en régions comme la capitale,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0211
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et les habitants se partageaient en tribus. Quoique cet usage se trouve généralement répandu chez les diverses populations du monde ancien, il y a beaucoup de villes qui n'en ont conservé aucune trace.

J'ai cité comme provenant de Pessinunte une inscription mentionnant les Gaulois Tolistoboïens, qui habitaient cette partie de la Galatie. Je n'ai trouvé aucun monument lapidaire relatif aux Trocmiens. L'inscription suivante mentionne les Tectosages comme habitant la province d'Ancyre.

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗ
ΜΟΣΣΕΒΑΣΤΗ
ΝΩΝΤΕΚΤΟΣΑ
ΓΩΝΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
ΜΚΟΚΚΗΙΟΝ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝΤΟΝ
ΕΑΥΤΩΝΠΟΛΙΤΗΝ
ΑΝΔΡΑΣΕΜΝΟΝΚΑΙ
ΤΩΝΗΘΩΝΚΟΣΜΙΟ
ΤΗΤΙΔΟΚΙΜΩΤΑΤΟΝ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Σεβαστηνῶν Τεκτοσάγων ἐτίμησαν Μ Κοκκήϊον Ἀλέξανδρον τὸν ἑαυτῶν πολίτην, ἄνδρα σεμνὸν καὶ τῶν ἠθῶν κοσμιότητι δοκιμώτατον.

Le sénat et le peuple des Tectosages augustaux ont honoré M. Coccéius Alexandre, leur concitoyen, homme juste et très-remarquable par la pureté de ses mœurs.

Le titre de métropole, qui était donné à Ancyre dans les actes officiels, se trouve reproduit dans ces deux inscriptions :

ΛΦΟΥΛΟΥΙΟΝΡΟΥ
ΣΤΙΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΑ
ΝΟΝΠΡΕΣΒΣΕΒΑ
ΤΟΥΤΡΙΣΥΡΑΤΟΝ ΗΒΟΥ
ΛΗΚΑΙΩΔΗΜΟΣΤΗΣΜΗ
ΤΡΟΠΟΛΕΩΣΑΓΚΥ
ΡΑΣΤΟΝΕΑΥΤΩΝ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΠΙΜΕ
ΛΟΥΜΕΝΟΥΤΡΕΒΙΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ

Λ. Φούλουϊον Ῥούστικον Αἰμιλιανὸν πρεσβευτὴν Σεβαστοῦ τρὶς ὕπατον ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τῆς μητροπόλεως Ἀγκύρας τὸν ἑαυτῶν εὐεργέτην, ἐπιμελουμένου Τρεβίου Ἀλεξάνδρου.

A. L. Fulvius Rusticus Æmilianus, légat impérial, trois fois consul. Le sénat et le peuple de la métropole d'Ancyre honorent leur bienfaiteur par les soins de Trébius Alexandre.

ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ
ΑΠΟΓΟΝΟΝΒΑ
ΣΙΛΕΩΝΘΥΓΑ
ΤΕΡΑΤΗΣΜΗΤΡΟ
ΠΟΛΕΩΣΓΥΝΑΙ
ΚΑΙΟΥΛΙΟΥΣΕ
ΟΥΗΡΟΥΤΟΥΠΡΩ
ΤΟΥΤΩΝΕΛΛΗ
ΝΩΝΥΠΕΡΡΑ

[Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτίμησαν] Καρακύλαιαν, ἀρχιέρειαν, ἀπόγονον βασιλέων, θυγατέρα τῆς μητροπόλεως, γυναῖκα Ἰουλίου Σεουήρου, τοῦ πρώτου τῶν Ἑλλήνων, ὑπὲρ ῥα...

[Le sénat et le peuple honorent] Caracylée, grande prêtresse issue du sang des rois, fille adoptive de la métropole, femme de Julius Severus, le premier des Grecs.

Dans la plupart des grandes villes de l'antiquité, la division des citoyens en tribus paraît avoir été tout à fait arbitraire. Le nombre des tribus se modifia sur l'accroissement de la population de chaque peuple; il n'y a que les tribus juives qui soient toujours restées au nombre de douze, parce qu'elles tiraient leur origine de chacun des fils de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0212
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Jacob. Les citoyens d'Athènes furent d'abord divisés en quatre tribus; mais, dans la suite, on fit des adjonctions nombreuses qui portèrent les tribus au nombre de dix. La population de Rome était divisée en trente-cinq tribus créées à différentes époques, à mesure que le nombre de citoyens prenait de l'accroissement. Les monuments qui subsistent encore à Ancyre, nous apprennent que chacune des tribus portait un titre comme celles de Rome; mais nous ne saurions, d'après les inscriptions, en établir le nombre exact; il paraît certain, néanmoins, qu'il n'était pas moindre que douze. Les inscriptions qui nous restent sont au nombre de quatre : une relative à la huitième tribu, deux à la neuvième, et une à la onzième. Ces inscriptions ont toutes appartenu à des stèles qui supportaient des statues honorifiques. Quand on pense que dans toute cette ville il n'existe pas le plus petit fragment de statue antique, quels regrets n'éprouve-t-on pas de voir ces contrées livrées à un peuple ignorant qui mutile avec rage toutes les représentations de figure humaine que sa main peut atteindre!

La plupart des statues élevées par décret, étaient placées dans l'aréa des temples, ou entre les colonnes des portiques. C'est toujours aux environs de ces édifices que l'on retrouve le plus grand nombre d'inscriptions.

ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ
[ΦΙΛ]ΩΤΑΝ ΔΙΟΔΩΡΟΥ
[ΑΣΤΥΝ]ΟΜΗΣΑΝΤΑΦΥ
[ΛΑΡΧΗ]ΣΑΝΤΑΜΕΓΑΛΟΓ
[ΡΕΓΩ]ΣΚΙΣΟΤΙΜΩΣΤΕΙΜ
[ΗΘΕΝ]ΤΑΕΝΕΚΚΛΗΣΙΑΙΣΥ
[ΓΟΒΟ]ΥΛΗΣΚΔΗΜΟΥΑΝΔ
[ΡΙΑΝΤΙ]ΚΑΛΛΑΙΣΤΕΙΜΑΙΣ
ΗΟΓΔΟΗΚΛΑΥΔΙΑ
[ΑΙ]ΛΙΑΤΕΙΜ[ΗΣ]ΕΝΕΚΕΝ
[ΕΥ]ΝΟΙΑΣΤ[ΕΕΙΣΕΑΥΤ[ΗΝ]
[ΑΝ]ΕΣΤΗΣΕΝΤΟΝΑΝΔ
[ΡΙΑ]ΝΤΑΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΕ
[ΓΙΜ]ΕΛΟΥΜΕΝΟΥΚ[ΛΑΥΔΙΟΥ ?]
[ΑΝΘΙ]ΜΟΥΤΟΥΤΟΓΟΥΔΟ
ΘΕΝΤΟΣΥΓΟΒΟΥΛΗ[Σ]

Ἀγαθῇ τύχῃ.

[Φιλ?]ώταν Διοδώρου [ἀστυν]ομήσαντα, φυ[λαρχή]σαντα μεγαλοπ[ρεπῶς] καὶ ἰσοτίμως, τιμ[ηθέν]τα ἐν ἐκκλησίαις ὑ[πὸ βο]υλῆς καὶ δήμου ἀνδ[ριάντι] καὶ ἄλλαις τιμαῖς ἡ ὀγδόη Κλαυδία [Αἰ]λία τιμ[ῆς] ἕνεκεν [εὐ]νοίας τ[ε εἰς] ἑαυτ[ὴν] ἀνέστησεν τὸν ἀνδ[ριά]ντα ἐκ τῶν ἰδίων, ἐ[πιμ]ελουμένου Κ[λαυδίου Ἀνθί]μου, τοῦ τόπου δοθέντος ὑπὸ βουλῆ[ς].

A la bonne fortune.

Philotas (?), fils de Diodore, ayant rempli les fonctions d'astynome et de phylarque, avec magnificence et sans orgueil, et ayant été jugé dans les assemblées publiques, par le sénat et le peuple, digne d'une statue et d'autres honneurs, la huitième tribu claudienne lui a, pour son honneur et à cause de sa bienveillance envers elle, élevé cette statue de ses propres fonds, par les soins de Claudius Anthimus, le sénat ayant donné la place.

Le protocole de dédicace des statues honorifiques étant généralement le même dans tous les monuments, il m'a été facile de restituer le premier tiers de l'inscription qui manque dans toutes les lignes. Cette restitution ne me paraît rien présenter de conjectural, excepté le nom du héros, fils de Diodore, pour lequel l'inscription n'offre que les lettres ΩΤΑΝ. Je trouve le nom de Philotas assez répandu en Asie. Il me fallait d'ailleurs suppléer par un petit nombre de lettres; c'est ce qui m'a décidé pour ce dernier nom. Les titres des magistratures d'astynome et de phylarque sont si souvent répétés dans

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0213
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les inscriptions d'Ancyre, que cette restitution présente toute espèce de certitude. Quant à l'honneur décerné ΑΝΔ [ριάντι], il est plus rare que le mot, statue, soit mentionné dans les inscriptions, il est ordinairement sous-entendu; mais comme je trouve deux fois la syllabe ΑΝΔ, il me semble que cette leçon peut être admise. Le nom du commissaire chargé de faire élever la statue, est très-mutilé. Je propose, sans aucune autorité, C[laudius Anthi]mus, tout en reconnaissant que le nom Anthimus est plus fréquent à l'époque byzantine qu'à l'époque impériale. Rien ne nous apprend de quel empereur la huitième tribu avait pris le surnom de Claudienne, si c'est du successeur de Tibère ou de Néron. Le grand nombre d'inscriptions de ce dernier empereur, les travaux considérables qu'il a fait faire dans ces provinces de l'Asie, me portent à croire que c'est plutôt son nom que porte la huitième tribu, que celui de l'empereur Claude, qui est resté bien plus étranger aux affaires de l'Asie Mineure.

Ces deux inscriptions, relatives à la neuvième tribu, se complètent l'une par l'autre; mais aucune n'a conservé le nom du citoyen auquel la statue était dédiée.

ΑΡΧΙΣΑΝΤΑ
ΚΑΙΑΣΤΥΝΟ
ΜΗΣΑΝΤΑΚΑΙ
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΔΙΣΘΕΑΣΔΗΜΗ
ΤΡΟΣΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑΕΝΕΚΚΛΗΣΙ
ΑΙΣΠΟΛΛΑΚ[ΙΣ]
ΦΥΛΗΕΝΑΤΗΗ
ΙΕΡΑΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝΕΑΥΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

..... [φυλ]αρχήσαντα καὶ ἀστυνομήσαντα καὶ ἱερασάμενον διὶς θεᾶς Δήμητρος, τιμηθέντα ἐν ἐκκλησίαις πολλάκ[ις], φυλὴ ἐνάτη ἡ ἱερὰ βουλαία, τὸν ἑαυτῆς εὐεργέτην.

La neuvième tribu, la sacrée sénatorienne, a honoré (.....), revêtu des dignités d'archonte et d'astynome, qui a été deux fois pontife de la déesse Cérès, honoré plusieurs fois dans les assemblées publiques, son bienfaiteur.

[ΗΦΥΛΗΘΗΙΕ]
ΡΑΒΟΥΛΑΙΑΑΝΕΣΤΗ
ΣΕΝΕΚΤΩΝΕΑΥ
ΤΗΣΕΥΝΟΙΑΣΕ
ΝΕΚΕΝΑΝΑΓΟ
ΡΕΥΘΕΝΤΑΕΝΕ
ΚΛΗΣΙΑΥΓΟΤΕ
ΒΟΥΛΗΣΚΑΙΔΗ
ΜΟΥΦΥΛΑΡΧ[ΟΝΕΓ]
ΝΕΙΚΗΦΟΡΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ

[ἡ φυλὴ ἐνάτη, ἡ ἱε]ρὰ βουλαία ἀνέστησεν ἐκ τῶν ἑαυτῆς, εὐνοίας ἕνεκεν, ἀναγορευθέντα ἐν ἐκκλησίᾳ ὑπό τε βουλῆς καὶ δήμου φύλαρχ[ον · ἐπ. (ἐπιμελουμένου)] Νικηφόρου Ἀλεξάνδρου.

La neuvième tribu sénatorienne a élevé à ses frais, et par reconnaissance, ce (monument à .....), qui a été proclamé phylarque dans l'assemblée publique, par le sénat et le peuple. Nicéphore Alexandre (a présidé.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0214
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La première ligne de cette seconde inscription, commençant par ΡΑΒΟΥΛΛΙΑ, m'avait d'abord paru contenir un nom propre, assez barbare il est vrai; mais en la comparant avec la première, qui contient tous les titres de la neuvième tribu sacrée sénatorienne, il n'est pas difficile de restituer la première ligne de l'inscription. La seule lacune qu'elle présente aujourd'hui est le nom du héros.

L'inscription relative à la onzième tribu est plus connue, et a été reproduite plusieurs fois; elle se trouve dans le cimetière des Arméniens, à deux kilomètres de la ville; les autres ont été copiées dans le château. La place de cette inscription (car il est probable qu'elle n'a pas été apportée de la ville) permet de supposer que le quartier du dême appelé Comocetium était dans cet endroit.

Indépendamment de l'honneur d'une statue, Zoticus Bassus avait reçu les bienfaits de l'adoption, υἱὸν φυλῆς ια', comme Caracylée, qui était déclarée fille de la métropole. Il existe plusieurs inscriptions qui mentionnent cet honneur rendu par des villes asiatiques. Ceux qui en étaient investis jouissaient sans doute, de la part des villes, des mêmes faveurs que les θρεπτοὶ de Bithynie, de la part des citoyens qui les avaient adoptés.

ΖΩΤΙΚΟΝΒΑΣΣΟΥ
ΑΝΔΡΑΑΓΑΘΟΝΥΙΟΝ
ΦΥΛΗΣΙΑΦΥΛΑΡΧΗΣΑΝ
ΤΑΦΙΛΟΤΕΙΜΩΣΚΑΙ
ΑΣΤΥΝΟΜΗΣΑΝΤΑΑ
ΓΝΩΣΚ.ΕΡΓΟΝΓΟΙΗ
ΣΑΝΤΑΓΟΛΥΤΕΙΜΗΤΩΣ
ΕΝΚΟΜΟΚΕΤΙΩΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΚΚΑΘΗΜΕΡΑΝ
ΓΟΛΛΑΓΑΡΕΧΟΝΤΑΤΗΦΥ
ΛΗΤΕΙΜΗΘΕΝΤΑΕΝΤΕ
ΕΚΚΛΗΣΙΑΙΣΚ.ΒΟΥΛΗ
ΦΥΛΗΣΙΑΝΕΑΟΛΥΜΓΙΑ
ΕΓΙΜΕΛΟΥΜΕΝΩΝ
ΒΑΣΣΟΥΓΑΙΟΥΚΑΘΗ
ΝΑΙΟΥΣΕΝΓΑΜΟΥ
ΤΩΥΤΟΓΟΥΔΟΘΕΝΤΟΣ
ΥΓΟΤΗΣΛΑΜΓΡΟΤΑΤΗΣ
ΒΟΥΛΗΣ

Ζωτικὸν Βάσσου, ἄνδρα ἀγαθὸν, υἱὸν φυλῆς ια' (ἑνδεκάτης), φυλαρχήσαντα φιλοτίμως καὶ ἀστυνομήσαντα ἁγνῶς καὶ ἔργον ποιήσαντα πολυτιμήτως, ἐν Κομοκετίῳ ἐκ τῶν ἰδίων, καὶ καθ' ἡμέραν πολλὰ παρέχοντα τῇ φυλῇ, τιμηθέντα ἔν τε ἐκκλησίαις καὶ βουλῇ, φυλὴ ἡ ια' (ἑνδεκάτη) νέα Ὀλυμπία· ἐπιμελουμένων Βάσσου Γαΐου καὶ Ἀθηναίου Σενγαμοῦ (?), τοῦ τόπου δοθέντος ὑπὸ τῆς λαμπροτάτης βουλῆς.

A Zoticus fils de Bassus, homme honorable, enfant de la onzième tribu, ayant exercé la charge de phylarque avec zèle, et avec intégrité celle d'astynome; ayant fait construire à ses frais un bâtiment très-coûteux dans le *Comocetium*, et rendant chaque jour de nouveaux services à sa tribu dans les assemblées et dans le sénat. La onzième tribu (dite) la nouvelle olympienne [fait élever ce monument] par les soins de Caius Bassus et d'Athénée Sengamus, la place étant donnée par le très-illustre sénat.

Dans le même cimetière, on lit une inscription latine dédiée à l'empereur Marc-Aurèle divinisé. Ce prince a eu tant de temples élevés à son honneur dans toutes les parties de l'empire, qu'il est bien probable que la ville d'Ancyre a suivi l'exemple des autres métropoles; il ne reste cependant aucune trace palpable d'un temple d'Antonin. J'ai

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0215
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

supposé que le signe VI qui suit le nom de Lycinius indiquait que ce personnage appartenait au collége des sextumvirs augustaux entretenu dans chacune des villes qui avaient un temple dédié à Auguste.

IMPCAESARI
M.AVRELLIO
ANTONINOIN
VICTOAVGVSTO
PIOFELICI
AELLYCINVSVI
DEVOTISSIMVS
NVMINIEIVS

A l'empereur César Marc-Aurèle Antonin, invincible, auguste, heureux. Ælius Lycinus sextumvir, très-dévoué à sa divinité.

Les inscriptions suivantes sont relatives aux légions qui fixèrent leur résidence à Ancyre : c'étaient la troisième, la quatrième et la sixième. Ce premier monument est enclavé dans les murailles du château, à une grande hauteur. Les caractères indiquent une époque ancienne.

LEGIIIAVGQVAESTORIAEDILI
PLEBEI PRAETORIPROCOS PONTI
ET BITHYNIAE PRAEFECTO FRVM
DANDI LEGLEGVI FERRATAE
LEGAVGVSTORVM [1] PRPRPRO
VINCGALATIAE PROVINC
CILICIAE RARO ET SANCTISSIM[O]

La III^e^ légion auguste (élève ce monument) à ..... questeur, édile du peuple, préteur, proconsul de Pont et de Bithynie, préfet de la distribution des grains, légat de la légion VI ferrée, légat des empereurs, propréteur du peuple romain dans la province de Galatie et dans la province de Cilicie, homme rare et pieux.

Quoique le fragment suivant soit fort incomplet, la restitution que je propose, d'après d'autres monuments analogues, est suffisante pour rétablir le sens de l'inscription. Les deux dernières lignes seulement, sortant du protocole ordinaire, m'ont offert une difficulté que je n'ai pas résolue. C'est ordinairement le commissaire du sénat qui est nommé dans l'inscription. Je trouve ici un accusatif [ἄ]ρχοντα que je n'explique point : il n'y avait point d'archontes à Ancyre. Il faut supposer [φυλά]ρχοντα qui ne forme pas une syntaxe. S'il m'était permis de changer une leçon qui se trouve confirmée par la copie de M. Hamilton [2], je proposerais [ΦΥΛΑ]ΡΧΟΝΤ[ΟΣ]

[1] C'est la traduction du mot ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ que l'on rencontre si souvent dans les inscriptions asiatiques.

[2] Asia Minor, tome II, insc. n° 45.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0216
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΤΥ..... ΤΟΥΕΥΤΥΧΟΥΣ (.... et lui ont élevé une statue, Ty..... fils d'Eutychès étant phylarque).

[ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ]
[ΕΤΕΙΜΗΣΑΝ]ΣΤΑΤΙ[ΑΝΟΝ]
[ΙΟΥΛΙΟΝΓΡ]ΕΣΒΕΥΤΗΝ
[ΑΥΤΟΚΡΑΤ]ΟΡΟΣΤΡΑΙΑΝΟΥ
[ΓΑΡΘΙΚΟΥΓΑΤΡ]ΟΣΓΑΤΡΙΔΟΣ
[ΕΠΙΤΟΥΑΥΤ]ΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
[ΜΑΥΡΗΛΙΟΥΑΝ]ΤΩΝΕΙΝΟΥ
[ΗΓΕΜΟ]ΝΑΛΕΓΙΩΝΟΣΔ̄[ΕΙ]
[ΚΟΝΑΜΓΑΝ[ΕΣΤΗΣΑΝ]
[Α]ΡΧΟΝΤΑΤΥ
]ΟΥΕΥΤΥΧΟΥΣ

[Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτίμησαν Στα]τι[ανὸν Ἰούλιον πρ]εσβευτὴν [αὐτοκράτ]ορος Τραϊανοῦ [Παρθικοῦ, πατρ]ὸς πατρίδος, [ἐπὶ τοῦ αὐτ]οκράτορος [Μάρκου Αὐρηλίου Ἀν]τωνείνου [ἡγεμό]να λεγιῶνος τετάρτης [εἰ]κόνα [...] ἀνεστήσαν [ἄ]ρχοντα Τυ.... ου Εὐτυχοῦς.

Le sénat et le peuple ont honoré Statianus Julius (?), légat de l'empereur Trajan Parthique, père de la patrie, sous l'empereur Marc-Aurèle Antonin, chef de la quatrième légion, et lui ont élevé une statue..... (le reste trop incertain).

La légion macédonienne auguste était cantonnée à dix-huit milles d'Ancyre et à vingt-cinq de Gangra, près du village nommé aujourd'hui Galatgik, dans lequel je croyais retrouver quelque rudiment du nom des Galates. Il y a de nombreux fragments d'antiquités dans ce lieu qui n'a pas encore été parfaitement déterminé.

IMPCAESARI
DIVITRAIANIPARTHI
CIDIVINERVAENEPOTI
TRAIANOHADRIANO
AVGPONTMAXTRIBP VI.
COSIMPERATORI
MACEDONMLEGAVG
PR.PR. MI.
XXV.

Les deux inscriptions suivantes mentionnent des magistratures exercées tant en Asie qu'en Europe par un Tectosage descendant des tétrarques, nommé Tibérius Sévérus, qui avait probablement pris le nom de quelque patron romain. Déjà, sous le règne d'Hadrien, les noms gaulois s'effacent. Il est probable que la langue galate, qui était parlée par le peuple, ne fut jamais employée dans les affaires publiques, car il ne reste aucun monument lapidaire qui nous en présente le moindre débris.

La première de ces inscriptions est placée à une grande hauteur dans les murailles du château; l'autre a été découverte par Hamilton dans une cave d'une maison arménienne. Elles sont évidemment relatives au même personnage. Ce ne sont que les expressions de la reconnaissance de deux particuliers pour Tibérius Sévérus. Il ne paraît pas que le sénat ni les tribus aient participé en rien à l'érection de ces monuments.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0217
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΤΙΣΕΟΥΗΡΟΝ
ΒΑΣΙΛΕΩΝΚΑΙ
ΤΕΤΡΑΡΧΩΝ
ΑΠΟΓΟΝΟΝ
ΜΕΤΑΠΑΣΑΣΤΑΣΕΝ
ΤΩΕΘΝΕΙΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣ
ΚΑΤΑΤΑΓΕΝΤΑΕΙΣΤΟΥΣ
ΔΗΜΑΡΧΟΥΣΥΠΟΘΕΟΥ
ΑΔΡΙΑΝΟΥΠΡΕΣΒΕΥΣΑΝ
ΤΑΕΝΑΣΙΑΙΕΞΕΠΙΣΤΟΛΗΣΚΑΙ
ΚΩΔΙΚΙΛΛΩΝΘΕΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥ
ΗΓΕΜΟΝΑΛΕΓΙΩΝΟΣΔΣΚΥ
ΘΙΚΗΣΚΑΙΟΙΔΚΗΣΑΝΤΑΤΑ
ΕΝΣΥΡΙΑΙΠΡΑΓΜΑΤΑΗΝΙΚΑΠΟΥΒ
ΛΙΚΙΟΣΜΑΡΚΕΛΛΟΣΔΙΑΤΗΝΚΙΝΗ
ΣΙΝΤΙΝΙΟΥΔΑΙΚΗΝΜΕΤΑΒΕΒΗΚΕΝ
ΑΠΟΣΥΡΙΑΣΑΝΘΥΠΑΤΟΝΑΧΑ
ΙΑΣΠΡΟΣΕ̄ΡΑΒΔΟΥΣΠΕΜΦΘΕΝ
ΤΑΕΙΣΒΕΙΘΥΝΙΑΝΔΙΟΡΘΩΤΗΝ
ΚΑΙΛΟΓΙΣΤΗΝΥΠΟΘΕΟΥΑΔΡΙΑ
ΝΟΥΕΠΑΡΧΟΝΑΙΡΑΡΙΟΥΤΟΥ
ΚΡΟΝΟΥΥΠΑΤΟΝΠΟΝΤΙΦΙΚ[Α]Ε̄
ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΝΕΡΓΩΝΔΗΜΟ
ΣΙΩΝΤΩΝΕΝΡΩΜΗΙΗΓΕΜΟ
ΝΑΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟ
ΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣΤΙΤΟΥΑΙΛΙΟΥ
ΑΔΡΙΑΝΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥΣΕ
ΒΑΣΤΟΥΕΥΣΕΒΟΥΣΓΕΡΜΑΝ
ΙΑΣΤΗΣΚΑΤΩΜΙΟΥΛΙΟΣ
ΕΥΣΧΗΜΩΝΤΟΝΑΥΤΟΥ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

Τιβ(έριον) Σεουῆρον, βασιλέων καὶ τετάρχων ἀπόγονον, μετὰ πάσας τὰς ἐν τῷ ἔθνει φιλοτιμίας, καταταγέντα εἰς τοὺς δημάρχους ὑπὸ θεοῦ Ἀδριανοῦ, πρεσβεύσαντα ἐν Ἀσίᾳ ἐξ ἐπιστολῆς καὶ κωδικίλλων θεοῦ Ἀδριανοῦ, ἡγεμόνα λεγιῶνος τετάρτης Σκυθικῆς, καὶ διοικήσαντα τὰ ἐν Συρίᾳ πράγματα, ἡνίκα Πουβλίκιος Μάρκελλος, διὰ τὴν κίν[η]σιν τ[ὴ]ν Ἰουδαϊκὴν, μεταβέβηκεν ἀπὸ Συρίας. Ἀνθύπατον Ἀχαΐας, πρὸς πέντε ῥάβδους· πεμφθέντα εἰς Βιθυνίαν διορθωτὴν, καὶ λογιστὴν, ὑπὸ θεοῦ Ἀδριανοῦ. Ἔπαρχον αἰραρίου τοῦ Κρόνου, ὕπατον, ποντίφικ[α] Ε, ἐπιμελητὴν ἔργων δημοσίων τῶν ἐν Ῥώμῃ, ἡγεμόνα, πρεσβευτὴν, αὐτοκράτορος Καίσαρος Τίτου Αἰλίου Ἀδριανοῦ Ἀντωνείνου Σεβαστοῦ Εὐσεβοῦς, Γερμανίας τῆς κάτω, Μ[άρκος] Ἰούλιος Εὐσχήμων, τὸν αὐτὸν εὐεργέτην.

A Tibérius Sévérus, descendant des rois et des tétrarques, après toutes ses largesses envers le peuple, élevé au tribunat par le divin Hadrien; nommé légat en Asie d'après les rescrits et ordonnances du divin Hadrien, chef de la quatrième légion scythique et administrant les affaires de Syrie, quand Publicius Marcellus quitta la Syrie à cause de la révolte judaïque, proconsul d'Achaïe à cinq faisceaux, envoyé en Bithynie comme censeur par le divin Hadrien; préfet du trésor du temple de Saturne, consul, pontife pour la cinquième fois, inspecteur des travaux publics de Rome, général, légat de l'empereur César Titus Ælius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, dans la Germanie inférieure. Marcus Julius Euschémon à son bienfaiteur.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0218
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΤΙΣΕΟΥΗΡΟΝΚΑ
ΤΑΤΑΓΕΝΤΑΕΙΣΤΟΥΣΔΗΜΑΡΧΙΣΟΥΣΥΓΟ
[ΘΕ]ΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΓΡΕΣΒΕΥΣΑΝΤΑΕΝΑΣΙΑ
ΕΞΕΓΙΣΤΟΛΗΣΚΑΙΚΩΔΙΚΙΛΛΩΝ
ΤΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΗΓΕΜΟΝΑΛΕΓΙΩΝΟΣ
ΤΕΤΑΡΤΗΣΣΚΥΘΥΚΗΣΚΑΙΔΙΟΙΚΗΣΑΝ
ΤΑΤΑΕΝΣΥΡΙΑΓΡΑΓΜΑΤΑΗΝΙΚΑΓΟΥ
ΒΛΙΚΙΟΣΜΑΡΚΕΛΛΟΣΔΙΑΤΗΝΚΕΙΝΗ
ΣΙΝΤΙΝΙΟΥΔΑΙΚΗΝΜΕΤΑΒΕΒΗΚΕΙΑΓΟ
ΣΥΡΙΑΣΑΝΘΥΓΑΤΟΝΑΧΑΙΑΣΓΡΟΣΓΕ[Ν]
ΤΕΡΑΒΔΟΥΣΓΕΜΦΘΕΝΤΑΕΙΣΒΕΙΘΥ
ΝΙΑΝΔΙΟΡΘΩΤΗΝΚΑΙΛΟΓΙΣΤΗΝΥΓΟ
ΘΕΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥ[ΕΓ]ΑΡΧΟΝΑΙΡΑΡΙΟΥΤΟΥ
ΚΡΟΝΟΥΥΓΑΤΟΝΓΟΝΤΙΦΙΚΑΕΕΓΙΜΕ
ΛΗΤΗΝΕΡΓΩΝΔΗΜΟΣΙΩΝΤΩΝΕΝΡΩ
ΜΗΗΓΕΜΟΝΑΓΡΕΣΒΕΥΤΗΝΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣΤΙΤΟΥΑΙΛΙΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΕΥΣΕΒΟΥΣΓΕΡ
ΜΑΝΙΑΣΤΗΣΚΑΤΩΑΝΘΥΓΑΤΟΝΑΣΙΑΣ
ΤΑΝΤΑΛΟΣΤΑΝΤΑΛΟΥΚΑΙΣΩΚΟΣΥΙΟ[Σ]
ΑΥΤΟΥΣΑΟΥΑΤΡΕΙΣΤΟΝΕΑΥΤΩΝΕΝ
ΕΥΓΕΤΗΝΚΑΙΦΙΛΟΝ

Τιβ(έριον) Σευῆρον καταταγέντα εἰς τοὺς δημαρχικοὺς ὑπὸ [θε]οῦ Ἀδριανοῦ, πρεσβεύσαντα ἐν Ἀσίᾳ ἐξ ἐπιστολῆς καὶ κωδικίλλων θεοῦ Ἀδριανοῦ, ἡγεμόνα λεγιῶνος τετάρτης Σκυθικῆς, καὶ διοικήσαντα τὰ ἐν Συρίᾳ πράγματα, ἡνίκα Πουβλίκιος Μάρκελλος διὰ τὴν κίνησιν τ[ὴ]ν Ἰουδαϊκὴν μεταβέβηκε ἀπὸ Συρίας, ἀνθύπατον Ἀχαΐας πρὸς πέντε ῥάβδους, πεμφθέντα, εἰς Βιθυνίαν διορθωτὴν καὶ λογιστὴν ὑπὸ θεοῦ Ἀδριανοῦ, [ἔπ]αρχον αἰραρίου τοῦ Κρόνου, ὕπατον, ποντίφικα Ε, ἐπιμελητὴν ἔργων δημοσίων τῶν ἐν Ῥώμῃ, ἡγεμόνα, πρεσβευτὴν αὐτοκράτορος Καίσαρος Τίτου Αἰλίου Ἀδριανοῦ Ἀντωνείνου Σεβαστοῦ Γερμανίας τῆς κάτω, ἀνθύπατον Ἀσίας. Τάνταλος Ταντάλου καὶ Σῶκος υἱὸς αὐτοῦ Σαουάτρεις τὸν ἑαυτῶν εὐεργέτην καὶ φίλον.

A Tibérius Sévérus, élevé au tribunat par le divin Hadrien, envoyé en Asie d'après les lettres et ordonnances d'Hadrien, commandant la IV^e^ légion scythique et administrant les affaires de Syrie, quand Publicius Marcellus, à cause de la révolte judaïque, partit de Syrie; proconsul d'Achaïe à cinq faisceaux, envoyé en Bithynie censeur et logiste par le divin Hadrien; préfet du trésor placé dans le temple de Saturne, consul, pontife pour la cinquième fois, inspecteur des travaux publics de Rome, général, légat de l'empereur César Titus Ælius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, en Germanie inférieure, proconsul d'Asie. Tantalus fils de Tantalus et Socus son fils, habitants de Soatra, à leur bienfaiteur et ami.

Γ.ΑΙΛΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ
ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝΔΙΣΓ
ΑΛΑΤΑΡΧΗΝΤΟΝΑ
ΓΝΟΤΑΤΟΝΚΑΙΔΙ
ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ
ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ
ΕΥΤΥΧΗΣ
ΤΟΝΓΛΥΚΥ
ΤΑΤΟΝΓΑ
ΤΡΩΝΑ
ΔΙΕΥΤΥΧΙ

Γ(αΐον) Αἰλ(ιον) Φλαουϊανὸν Σουλπίκιον, δὶς Γαλατάρχην, τὸν ἁγνότατον καὶ δικαιότατον Φλαουϊανὸς Εὐτυχὴς τὸν γλυκύτατον πάτρωνα. Διευτύχει.

A Caius Ælius Flavien Sulpicius, deux fois Galatarque, homme très-intègre et très-juste. Flavien Eutychès [élève ce monument] à son très-doux patron. Sois toujours heureux.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0219
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΓΟΜΓΟΝΙΟΝΣΕ
ΚΟΥΝΔΙΑΝΟΝΓΡΕΣ
ΒΕΥΤΗΝΣΕΒΑΝΤ[ΩΝΕΙΝΟΥ]
ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ
ΑΙΛ ΜΑΚΕΔΩΝ
[ΕΤΙΜΗΣΕΝ]

Πομπώνιον Σεκουνδιανὸν, πρεσβευτὴν σεβαστοῦ Ἀντ[ωνείνου], στρατηγὸν, Αἴλ[ιος] Μακέδων [ἐτίμησεν].

A l'honneur de Pomponius Secundianus, légat impérial d'Antonin, général, Ælius Macedo (a élevé ce monument).

On peut classer ainsi, d'après les monuments, les magistratures galates exercées à Ancyre.

La Communauté des Galates.	Κοινὸν τῶν Γαλατῶν.
Le Sénat.	Ἡ Βουλή.
Le Peuple.	Ὁ δῆμος.
La Tribu.	Ἡ φυλή.
Le Légat impérial.	Ὁ Ἀντιστράτηγος τῶν Σεβαστῶν.
Le Préfet de la distribution des grains.	Præfectus annonæ.
Les Sextumvirs.	Seviri.
Le Grand Prêtre.	Ἀρχιερεύς.
Le Galatarque.	Ὁ Γαλατάρχης.
Le Phylarque.	Ὁ Φυλάρχης.
L'Astynome.	Ὁ Ἀστύνομος.
L'Irénarque.	Ὁ Εἰρηνάρχης.
L'Agoranome.	Ὁ Ἀγορανόμος

Toutes ces dernières magistratures étaient électives et temporaires. C'est pour cela que plusieurs citoyens sont cités comme les ayant exercées plusieurs fois. Le grand nombre de stèles élevées en l'honneur des phylarques, des agoranomes et des astynomes, me porte à croire que le peuple était très-disposé à voter un monument à chaque sortie de magistrature.

Les inscriptions suivantes offrent un spécimen des monuments funéraires d'Ancyre. Ils sont très-nombreux, mais présentent peu de variantes.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ
ΕΝΘΑΓΛΗΣΙ
ΟΝΒΩΜΟΝΘΑ
ΜΑΕΤΕΥΞΕΚΑ
ΑΓΗΣΚΛΑΥΔΙΑ[ΤΕ]
ΚΑΙΔΕΧΑΣΑΘΗ
ΝΙΩΝΙΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
ΚΑΙΦΙΛΤΑΤΩΑΓΝΩ
ΓΕΝΟΜΕΝΩΣΥΜ
ΒΙΩΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

Τάφον τὸν ἔνθα πλησίον βωμόν θ' ἅμα
Ἔτευξε Κάλπης (?), Κλαυδία [τε] καὶ Δεχας
Ἀθηνίωνι γλυκυτάτῳ καὶ φιλτάτῳ
Ἀγνῷ γενομένῳ συμβίῳ, μνήμης χάριν.

Calpé, Claudia et Déchas ont élevé ce tombeau et cet autel à la mémoire d'Athénion, leur compagnon très-doux, très-aimé et très-chaste.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0220
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟCΕΥΤΥ
ΧΟΥΚΛΑΥΔΙΑΙΟΥ
ΛΙΤΤΗCΥΜΒΙΩΑ
ΓΑΘΗΤΟΝΒΩΜΟΝ
ΚΑΙΤΗΝΟCΤΟΘΗ
ΚΗΝΜΝΗΜΗCΧΑ
ΡΙΝΑΝΕCΤΗCΕΝ

Ἀπολλώνιος Εὐτυχοῦ Κλαυδίᾳ Ἰουλίττῃ, συμβίῳ ἀγαθῇ, τὸν βωμὸν καὶ τὴν ὀστοθήκην μνήμης χάριν ἀνέστησεν.

Apollonius, fils d'Eutychès, a consacré ce tombeau et ce cercueil à la mémoire de Claudia Julitta, sa femme chérie.

ΓΑΙΟCΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΖΩΝΕΑΥΤΩΚΑΙΣΩΤΕΙΡΗ
ΜΗΝΟΦΙΛΑCΤΗΓΥΝΑΙΚΗ
ΑΥΤΟΥΕΑΝΔΕΤΗCΕΞΑΔΕΛΦΗC
ΤΡΙΟΓΟΛΗCΗΑΥΤΟΑΓΟ

Γάϊος Ἀλεξάνδρου ζῶν ἑαυτῷ καὶ Σωτείρᾳ Μηνοφίλας τῇ γυναικὶ αὐτοῦ. Ἐὰν δὲ (ou δ' ὁ) τῆς ἐξαδέλφης τριοπολήση αὐτὸ ἀπό....

Caius, fils d'Alexandre, a fait (ce monument) de son vivant pour lui-même et pour Sotère, fille de Menophila, sa femme. Mais si le (fils ?) de la cousine germaine le bouleversait après notre mort...

ΦΛΑΟΥΙΩΣΑΒΕΙ
ΝΩΓΕΝΕΙΝΕΙΚΟ
ΜΗΔΕΙΗΘΥΓΑΤΗΡ
ΤΗΝΣΤΗΛΗΝ
ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΟΣΑΝΔΕΣΚΥΛΗΤ[Ο]
ΜΝΗΜΑΔΩΣΕΙΕΙ[Σ]
ΤΟΝΦΙΣΚΟΝ※ΒΦ

Φλαουΐῳ Σαβεινῷ, γένει Νεικομηδεῖ, ἡ θυγάτηρ τὴν στήλην μνήμης χάριν. Ὃς ἂν δὲ σκυλῇ τὸ μνῆμα, δώσει εἰς τὸν φίσκον * Βφ.

A Flavius Labinus, natif de Nicomédie, sa fille élève cette stèle à sa mémoire. Si quelqu'un dépouille ce tombeau, il donnera au fisc deux mille cinq cents drachmes.

ΕΤΕΙΜΗΣΑΝΤΑΔΕΙΔΑΔ
ΙΤΑΓΑΤΗΡΑΥΤΟΥΚΑΙΗΜΗΤΗΡ
ΔΕΙΔΑΚΑΙΣΟΥΣΙΑ
ΣΤΡΑΤΟΝΕΙΚΟΣ....ΗΡ
ΟΙΑΔΕΛΦΟΙΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

Ἐτίμησαν τὸν (?) Δείδαν (?) ὁ πατὴρ αὐτοῦ καὶ ἡ μήτηρ, Δείδα καὶ Σουσία, Στρατόνικος, [Σωτ]ὴρ οἱ ἀδελφοὶ, μνήμης χάριν.

On honore Didas (?), son père et sa mère, Dida et Sousia, Stratonicus et Soter (?), ses frères. A leur mémoire.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0221
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ΕΙΑΜΕΝΗΔΕ
ΔΕΜΑΣΚΕΥΘΕΙ
ΚΛΕΙΝΟΙΟ[ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ]
ΒΩΜΟΣΑΡΓΥΦΕ
ΟΣΛΕΙΨΑΝΑΦΩ
ΤΟΣΕΧΕΙ.

Εἰαμενὴ δὲ δέμας [κ]εύθει κλεινοῖο [Μενάνδρου][1].
βωμὸς [δ'] ἀργύφεος λείψανα φωτὸς ἔχει.

La plaine (ou la pelouse) cache le corps du célèbre (Ménandre), et un autel blanc renferme les restes de son corps (ce qu'on a recueilli des cendres après l'avoir brûlé sur la pelouse).

ΕΤΕΙΡΓΜοΛω
ΔΙΚΑΤΟΜΑΡΟ
ΣΛοΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝΑΝΕΣΤΗ
ΣΕΝΕΑΥΤω
ΤΕΚΟΚΤΑΟΥ
ΑΝΤΗΓΥΝΑ
ΙΚΙΕΑΥΤΟΥ
ΔΟΜΝΗΘΥ[ΓΑΤΡΙ]

....μνήμης χάριν ἀνέστησεν ἑαυτῷ τε καὶ Ὀκταου[ίᾳ] τῇ γυναικὶ ἑαυτοῦ, Δόμνῃ θυ[γατρί].

Ω
ΤΕΧΑΛΚΑΣΓΥ
ΛΑΣΚΑΙΤΟΝΚ[ΟΣ]
ΜΟΝΓΑΝΤΑ

...ω.... τε χαλκᾶς πύλας καὶ τὸν κ[όσ]μον πάντα.

Les portes d'airain et toute la décoration.

Ce dernier fragment, tout imparfait qu'il est, est assez intéressant, parce qu'il mentionne les portes de bronze et les ornements d'un édifice donnés sans doute par quelque citoyen.

Lorsque la Galatie fut convertie au christianisme, de nombreuses églises s'élevèrent dans cette capitale. Ancyre resta métropole de la première Galatie, et Pessinunte de la seconde. Il ne reste aujourd'hui qu'une seule église de cette époque; elle est dédiée à saint Clément d'Ancyre. Le plan et la construction générale de cet édifice indiquent qu'il est postérieur au règne de Justinien. Il était orné de peintures et de mosaïques qui ont été presque toutes détruites par les Turcs.

L'histoire d'Ancyre pendant la période byzantine se résume en quelques faits peu importants. C'est dans cette ville que l'empereur Jovien prit la pourpre impériale, qu'il ne porta que peu de jours, car il mourut avant d'arriver à Constantinople. Julien fut accueilli avec de grands honneurs à son passage à Ancyre. On a pensé que la colonne triomphale, qui subsiste encore, a pu être élevée en l'honneur de cet empereur. Elle

[1] Ou un autre nom de trois syllabes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0222
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

est certainement de l'époque byzantine; cependant, comme elle ne porte aucune inscription, on ne peut que faire des conjectures sur le personnage ou l'événement qu'elle fut destinée à célébrer.

La ville d'Ancyre, après avoir subsisté pendant plusieurs siècles dans un état constant de richesse et de prospérité, vit son étoile pâlir, et des malheurs sans nombre vinrent assaillir sa population. Si les invasions venues d'Occident avaient apporté à ces contrées la prospérité et la civilisation, les hordes qui commençaient à s'agiter sur les plateaux de la Tartarie leur préparaient de rudes épreuves. Les premières attaques que la ville d'Ancyre eut à souffrir, lui vinrent du côté des Perses. Sous le règne d'Héraclius, elle fut prise par Chosroës [1]. Rendue aux empereurs après la défaite du prince sassanide, elle eut quelques années de paix, qui lui permirent de réparer ses malheurs; mais les Arabes, qui avaient envahi la Perse [2] et renversé le trône de Chosroës, firent une irruption en Asie, prirent et ravagèrent Ancyre [3]. Cette ville néanmoins ne resta pas sous la domination des khalifes. Mais le pouvoir des empereurs byzantins était nul dans ces contrées, qui étaient devenues les extrêmes frontières de leur empire; les princes seldjoukides fondèrent à Iconium un royaume qui s'étendit jusqu'au Sangarius; ils s'emparèrent facilement d'Ancyre, et en firent une ville musulmane. Key-Kobad, seldjoukide persan, fut assiégé en 1213 dans Angora par Key-Kawouss, qui s'empara de la ville. Le prince fut envoyé à Malatia, mais les émirs persans eurent la barbe coupée et furent promenés par la ville sur des ânes.

Pendant la malheureuse expédition de Frédéric Barberousse, les sultans seldjoukides avaient feint de conclure une alliance avec ce prince; mais lorsqu'il arriva dans les plaines du lac Salé, pays désert et sans eau potable, les croisés furent attaqués par les musulmans. Ces derniers avaient, moitié par force, moitié par persuasion, décidé les chefs grecs, qui se trouvaient répandus dans les bourgades éloignées, à ne porter aucune provision aux Latins, à retirer les troupeaux dans les montagnes, et surtout à ne fournir ni armes ni flèches aux croisés. L'armée n'eut à résister, en réalité, qu'à des escarmouches; mais bientôt des privations sans nombre vinrent assaillir cette multitude qui s'était engagée dans des contrées inconnues. L'historien arabe Ibn-Al-Atir [4] fait un effrayant tableau du désastre de cette armée, qui se dirigeait vers Antioche pour rejoindre le corps de l'expédition des chrétiens. Les soldats, exténués de soif et de faim, jetaient leurs armes et mouraient de fatigue. C'est ainsi que les Latins, sans cesse harcelés par les princes d'Iconium, gagnèrent la Cilicie en franchissant les défilés sauvages du mont Taurus; mais, arrivé près du fleuve Cydnus, qui avait failli être fatal à Alexandre, le prince croisé, faible et blessé, tenta le passage à gué, et fut emporté par les eaux. L'armée sans chef se dispersa et périt en détail; bien peu de croisés arrivèrent au camp d'Antioche. Selon l'historien des croisades [5], la ville d'Ancyre aurait été, à cette époque, entre les mains des croisés, commandés par Bohémond, qui s'en étaient emparés après la bataille de Dorylée; mais l'armée de Barberousse ne reçut d'eux aucun secours. Les Latins, qui avaient pour ennemis les Grecs et les musulmans, ne purent conserver la ville d'Ancyre; ils la possédèrent néanmoins pendant dix-huit années, y bâtirent quelques églises, et réparèrent le château. La période qui s'écoula entre la chute des princes seldjoukides et la conquête définitive d'Ancyre par les musulmans, fut un

[1] A. D. 625.
[2] A. D. 632.
[3] A. D. 664.
[4] Traduction de M. Reynaud.
[5] Gesta Dei per Francos, Albert, Aqu.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0223
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

temps tellement rempli de désordres, de guerres entre les émirs chefs de district, que l'histoire de cette province se trouve absorbée par celle des malheurs sans nombre qui affligeaient toute l'Asie Mineure. Les Turcs, sous la conduite du sultan Mourad, finirent par se rendre maîtres d'Ancyre, et réunirent cette ville aux conquêtes d'Othman, qui s'étendaient sur toute la côte de la Propontide. Mourad, après avoir pris Angora, maria sa fille Néfidé avec Ala-eddyn III, sultan d'Iconium, sur lequel il avait conquis la ville. Il divisa ses possessions en cinq sandjaks, qui furent gouvernés par des sou-bachi. Il y avait déjà longtemps que Nicée, Brousse, Kutayah, étaient entre les mains des Ottomans. La puissance qu'ils avaient acquise en Asie ne résista pas aux attaques de ce fléau de l'Orient, qui, après avoir conquis la Bactriane et la Perse, venait fondre sur l'Asie occidentale, en conduisant ses hordes innombrables. Timour avait hâte d'en venir aux mains avec les sultans ottomans; il avait déjà saccagé plusieurs villes appartenant aux sultans, lorsque Bajazet vint au-devant de lui à la tête d'une armée qui avait battu les chrétiens et qui s'était aguerrie par le siége de Constantinople.

Après le siége de Sivas, Timour apprit que Bajazet, fils de Mourad, marchait contre lui, suivi d'une nombreuse armée. Il alla au-devant du sultan jusqu'à Angora, et somma Yacoub qui commandait la place, de lui ouvrir les portes. Sur son refus, Timour commença le siége de la ville. Il fit détourner le cours de la rivière de Tchibouk-Abad, et fit miner les murs d'Ancyre. Bajazet arrivant, se trouva forcé, par le manque d'eau, de livrer bataille. Le combat eut lieu dans la plaine de Tchibouk-Abad, sur le terrain même où Pompée avait autrefois battu Mithridate. L'armée turque fut dispersée, et Bajazet tomba entre les mains de Timour. Cette mémorable bataille eut lieu le 20 juillet 1402.

Ancyre devint la proie des hordes tartares : Brousse, Smyrne, Sébaste, eurent le même sort; mais les Ottomans reprirent l'offensive quelques années plus tard, et Mahomet Ier réunit Ancyre au patrimoine des enfants d'Othman.

Malgré tous ses malheurs, la ville moderne d'Angora est une des plus peuplées de l'Asie Mineure. Elle doit la prospérité relative dont elle n'a cessé de jouir, à son heureuse situation, à un climat admirablement sain, à un sol fertile, et surtout à ses innombrables troupeaux de chèvres, dont la toison, d'une beauté unique, suffirait pour enrichir une population double de celle de la province.

Quoique le pays ne manque pas de pierre à bâtir, l'usage général est de construire les habitations avec des briques crues formant une espèce de pisé. Ce genre de constructions, qui remonte à la plus haute antiquité, puisque les villes de Babylone et de Ninive sont bâties de la sorte, est répandu dans toute la Perse, l'Assyrie et la Cappadoce. Il n'est point douteux que ce ne soit la tradition qui ait conservé cet usage dans des contrées où la pierre est commune; mais le bitume qui, dans la Mésopotamie, forme le ciment de ces constructions, ne se trouvant point en Phrygie, il s'ensuit que, malgré la grande épaisseur des murailles, les maisons n'ont aucune solidité. De plus, comme on ne se donne aucun soin pour orner l'extérieur, les rues de la moderne Ancyre ont un aspect de tristesse que n'ont pas les villes plus modernes.

La population se compose de Turcs, d'Arméniens et de Grecs, et d'un certain nombre de familles arméniennes catholiques, qui ont obtenu la permission d'ouvrir une église. On évalue toute cette population à 28,000 âmes; mais la ville est assez grande pour en contenir un bien plus grand nombre.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0224
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXIV.

VUE DE L'AUGUSTEUM, TEMPLE D'AUGUSTE.

La vue est prise de l'entrée de l'édifice; elle représente l'ancien pronaos, moins les deux colonnes qui étaient placées entre les deux antes. A gauche s'élève le minaret de la mosquée, au pied duquel est un turbé ou chapelle sépulcrale des imans. La vue, telle qu'elle est prise, suppose le spectateur placé dans la rue, comme si le mur de séparation était détruit.

PLANCHE LXV.

PLAN DE L'AUGUSTEUM, ÉTAT ACTUEL.

Pour ne pas multiplier les planches, nous avons reproduit ici l'état actuel de l'ancien temple, les constructions modernes qui l'entourent, et la restitution du portique tel qu'il devait être quand l'édifice existait en entier. Il ne reste aujourd'hui que les deux murs parallèles qui formaient le grand côté de la cella, le pronaos et les antes. La partie antérieure de l'édifice existe encore, mais le mur du fond de la cella a été coupé, et l'on a bâti dans le prolongement des deux antes du posticum, une enceinte rectangulaire qui formait le chœur d'une chapelle. Les arrachements qui restent de part et d'autre permettent de reconnaître la place du mur de fond, qui est à $15^{m},40$ du mur de face; la largeur de la cella était de $10^{m},34$.

La largeur des antes, qui est de 1^{m}, peut servir de base pour déterminer le diamètre des colonnes, et les deux colonnes du pronaos replacées font connaître la largeur de l'entre-colonnement, et par conséquent du portique tel qu'il devait exister. Cette opération donne pour la face six colonnes de front, et pour le portique trente-deux colonnes dans le pourtour du temple. Les deux plans rectangulaires que l'on voit dans l'intérieur de la cella sont deux petits magasins appartenant à la mosquée. Tout le terrain qui occupe le fond de l'édifice, dans cette partie qui fut autrefois le chœur, ainsi que le terrain triangulaire qui est entre la cella et le mur de la mosquée, sont occupés par des sépultures. La droite de l'édifice, c'est-à-dire le nord, est un massif de maisons modernes; cela fait voir quelles difficultés s'opposaient à ce que je pusse opérer des fouilles autour de ce monument. Dans le pronaos on a transporté des terres qui s'élèvent jusqu'à la moitié de la hauteur de l'inscription latine, qu'il est impossible de copier entièrement aujourd'hui.

Au sud du temple est placée la mosquée de Hadji-Baïram, dont la disposition angulaire avec le mur de la cella est motivée sur la nécessité où sont les musulmans d'orienter leurs mosquées sur la *kiabé* de la Mecque.

PLANCHE LXVI.

ÉLÉVATION DU PRONAOS ET COUPE SUR LE NAOS DE L'AUGUSTEUM.

La figure 1 représente la porte de l'édifice avec les deux antes dégagées des terres qui les obstruent; le soubassement intérieur règne à l'extérieur tout autour de l'édifice. Le mur de la cella se compose de vingt et une assises de marbre blanc et ornées de refends qui s'élèvent jusqu'à la hauteur du chapiteau de l'ante, à droite et à gauche duquel règne une frise qui couronnait le mur de la cella sous le portique. Un morceau d'architrave encore en place fait voir que sous le portique, les dispositions étaient semblables à celles des autres temples périptères. L'esquisse de restitution suppose les colonnes en place, avec les plates-bandes qui allaient de l'architrave des colonnes au mur

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0225
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de la cella, et qui supportaient les caissons. La porte, richement ornée de consoles et de sculptures, avait sans doute sa partie supérieure garnie d'un dormant au-dessus des vantaux.

La figure 2 fait voir l'intérieur du naos. Il est rare de retrouver, dans les ruines antiques, cette partie de l'édifice, qui se trouvait presque toujours défigurée lorsque le monument recevait une autre destination. Dans l'intérieur de l'Augusteum on remarque un soubassement simple, couronné par quinze assises ornées de refends; les bossages sont taillés selon la longueur des pierres, et non pas suivant un dessin régulier. Au-dessus de ces assises règne une corniche formant une espèce de tablette, au-dessus de laquelle le mur est lisse. Peut-être y avait-il quelque peinture dans cette partie.

PLANCHE LXVII.

COUPE DE L'AUGUSTEUM.

Cette coupe peut donner une idée de la magnificence qui avait présidé à la construction du temple d'Ancyre. Par la beauté du marbre, par la pureté de l'appareil, il peut être comparé aux plus beaux monuments de la Grèce. Tout le soubassement était formé de grands blocs de marbre posés de champ, et chacune des pierres était réunie par des crampons. C'est dans le pronaos à droite qu'est placée la fameuse inscription latine, en six colonnes égales, et disposée des deux côtés de l'entrée. Les trois fenêtres de la cella, qui avaient fait supposer à d'anciens voyageurs que ce monument n'était pas un temple, mais un prytanée, ont été taillées après coup dans la masse même du mur; d'où il résulte que le cintre n'est pas fait avec des claveaux, selon les règles de l'architecture ancienne, mais est évidé dans des assises horizontales. On voit d'ailleurs dans les feuillures des fenêtres que la grossièreté du travail n'est pas d'accord avec le reste de la construction. Les meneaux sont ménagés dans l'épaisseur du marbre et d'un travail très-grossier. Il est clair que ces fenêtres ont été percées lorsque ce temple fut converti en église. Il ne reste rien qui puisse indiquer comment cet édifice était couvert, s'il y avait un plafond ou une charpente apparente : question qui n'est pas encore parfaitement résolue pour l'intérieur des temples antiques. L'Augusteum d'Ancyre, comme tous les autres monuments de ce genre, ne recevait du jour que par la porte. Il était sans doute placé dans un agora dont il ne reste plus de vestiges; c'est là où se faisaient les processions publiques qui sont mentionnées dans l'inscription.

PLANCHE LXVIII.

DÉTAIL DE LA PORTE DE L'AUGUSTEUM.

Ce détail, donné au dixième d'exécution, permet d'apprécier la richesse et la pureté du style de ce monument. Malheureusement l'action des siècles, agissant lentement sur le marbre, en a corrodé plusieurs parties, et avant peu, il sera bien difficile de déterminer toutes les proportions de ce magnifique ensemble. Le couronnement se compose d'une doucine avec un large larmier soutenu par deux consoles d'un goût sévère. Une frise, représentant une lourde guirlande de chêne, règne sur tout le haut de la porte; la frise est légèrement bombée, et sa courbure va racheter une partie de la saillie du larmier. Le pourtour de la porte est formé par un chambranle architravé, orné d'oves et de rinceaux sculptés avec une extrême délicatesse.

Figure 2. Profil de la porte et coupe sur l'entablement.

Figure 3. Détails de la tablelle formant corniche dans l'intérieur du temple. Tous ces détails sont tracés à $0^{m},10$ pour mètre.

PLANCHE LXIX.

CHAPITEAU ET BASE DU PILASTRE. FRISE DE LA CELLA DE L'AUGUSTEUM.

Figure 1. Le caractère du chapiteau de l'ante indique parfaitement que l'édifice était d'ordre corinthien. Néanmoins ce chapiteau doit plutôt être rangé dans la classe des composés. Sa base est ornée d'un seul rang de feuilles d'acanthe, ayant peu de saillie, selon le caractère de l'art grec. Le milieu est orné d'une figure de renommée les ailes étendues, et couronnée de laurier, tout à fait en harmonie avec la destination héroïque du monument. Le vêtement de cette gracieuse figure est une chlamyde, comme en portent souvent les figures représentées dans les bas-reliefs athéniens. Des rinceaux de feuillage remplissent tout le champ du chapiteau, et montent jusqu'aux caulicoles, qui malheureusement sont fracturées dans les quatre chapiteaux. Le couronnement de la cella était orné dans tout son pourtour d'une frise de rinceaux d'acanthe, dont nous reproduisons un fragment, figure 2. La base de l'ante est de style attique, et s'ajuste avec la moulure inférieure de la cella, dont la coupe est représentée figure 3. Le grand cavet de cette moulure est orné de palmettes alternées, tout à fait dans le goût grec.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0226
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La figure 4 représente la grecque qui règne dans tout le pourtour de la cella, à l'extérieur et sous le pronaos.

PLANCHE LXX.

COLONNE DE L'EMPEREUR JOVIEN.

Dans la partie basse de la ville, et non loin d'un bain turc, s'élève une colonne de marbre, monument unique par la bizarrerie de son exécution. Elle est portée sur un piédestal qui lui-même surmonte une grande plinthe de marbre. Ce singulier monument, se trouvant sur un terrain en pente, a été excavé dans sa partie inférieure, de sorte que toutes les fondations sont exposées au jour. Mais rien ne peut donner de certitude sur la destination de cette colonne, que nous avons lieu néanmoins de regarder comme triomphale ou comme élevée à une époque où ces sortes de distinctions étaient communes. Nous en voyons deux à Constantinople, qui ont, sinon le même caractère, au moins des dimensions aussi exiguës. Le piédestal, d'un seul bloc de marbre blanc grisâtre, n'a jamais porté d'inscription. En examinant de près les moulures, on y reconnaît un certain caractère persan qui n'est pas commun dans les monuments des autres contrées. Le fût de cette singulière colonne, qui a $9^{m},190$ de haut, et $1^{m},127$ à sa base, est composé de neuf tambours striés horizontalement par des moulures très-bizarres et qui se répètent à chaque tambour. Le détail de ces moulures, relevé avec le plus grand soin, fera comprendre mieux que toute description le caractère original de ce monument. Le chapiteau, que nous n'avons pas eu les moyens de mesurer, mais qui a été dessiné avec détail, a tous les caractères du chapiteau byzantin. Il se compose de quatre palmes placées aux quatre angles, et entourant, sur chaque face, quatre médaillons circulaires en forme de bouclier. Chacun de ces médaillons est percé de quatre trous qui retenaient probablement un aigle de bronze appliqué en relief. Ce chapiteau est couronné d'un abaque carré qui supportait probablement une statue, chose qu'il ne m'a pas été possible d'examiner. Quelle que soit l'indécision sur le personnage auquel ce monument fut élevé, on ne saurait avoir de doute sur son époque, qui est du IV^e^ siècle. Pococke est disposé à le regarder comme un monument érigé en l'honneur de l'empereur Julien, lorsqu'il passa à Ancyre au retour de son expédition contre les Parthes. Un événement bien plus important dans l'État fut l'élévation de l'empereur Jovien au trône impérial, lorsqu'il fut déclaré Auguste, après la mort de Julien. Nous sommes plus disposé à croire que cette colonne fut élevée en commémoration de ce fait.

PLANCHE LXXI.

ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT D'ANCYRE.

Il existe, près du bazar, un monument de briques tellement engagé dans les maisons de la ville, qu'on ne saurait y arriver directement; je ne pus pénétrer dans l'intérieur qu'en passant par l'échoppe d'un faiseur de babouches. Il n'est donc pas étonnant que ce curieux édifice ait échappé à l'examen des voyageurs qui m'ont précédé dans cette ville. Les prêtres grecs que j'ai consultés sur la tradition relative à cette église, m'ont dit qu'on la regardait comme dédiée à saint Clément d'Ancyre; mais je ne pus en obtenir aucun autre renseignement, et malheureusement il n'existe aucune inscription. Le plan de ce petit édifice est disposé de la manière la plus heureuse. Le narthex conduit par deux escaliers latéraux aux *catéchuménies,* réservées aux femmes. La partie centrale de la nef est éclairée par une coupole percée de douze fenêtres; et toutes les fenêtres extérieures sont encore garnies de leurs meneaux de marbre, qui ont la forme de petites colonnettes. Cette église était autrefois complétement revêtue de stucs et de peintures, mais il n'en reste plus que de faibles débris. La corniche de marbre qui sépare le rez-de-chaussée de l'étage des catéchumènes, était dorée. Aujourd'hui une partie de l'édifice est ruinée. Le reste du monument se trouve dans un abandon complet.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0227

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MONVMENTVM ANCYRANVM

EX RECENSIONE A. Æ. EGGER (1).

TABVLA I.

RERVM . GESTARVM . DIVI . AVGVSTI . QVIBVS . ORBEM . TERRARVM . IMPERIO . POPVLI . ROM .
SVBIECIT . ET . IMPENSARVM . QVAS . IN REMPVBLICAM . POPVLVMQVE . ROMANVM . FECIT .
INCISARVM . IN . DVABVS . AHENEIS . PILIS . QVAE . SVNT . ROMAE . POSITAE . EXEMPLAR .
SVBIECTVM.

ANNOS . VNDEVIGINTI . NATVS . EXERCITVM . PRIVATO . CONSILIO . ET . PRIVATA . IMPENSA
COMPARAVI . PER . QVEM . REMPVBLICAM . [DOM]INATIONE . FACTIONIS . OPPRESSAM
IN . LIBERTATEM . VINDICAVI . [SENA]TVS . DECRETIS . HONORIFICIS [ORNATVS] IN [EVM] .
ORDINEM . SVM . [ADLECTVS . A.] CONSVLIBVS . [INTER . CONSVLARES . SENTENTIAM . VT . DICE.] . .
REM . LOCVM[QVE . ET .] IMPERIVM . MIHI . DEDIT . RESPVBLICA . VT[I] . PRAETORI . SIMVL . CVM
CONSVLIBVS . IR[TIO . ET . PANSA . HOC] . AVTEM . EODEM . ANNO . ME . [SVFFECTVM] .
CONSVLEM . CVM . [EDI]DISSET . ET . TRIVMVIRVM . REIPVBLICAE . CONSTITV[ENDAE]
QVI . PARENTEM . [CO]NIVRATI . [OCCIDIS]S[ENT] . IN . EXILIVM . EXPVLI . IVDICIIS . LEGI
TIMIS . VLTVS . POSTEA . BELLVM . INFERENTIS . REIPVBLICAE . . . . . .
. . . . . .
ARMA . TERRA . MARIQVE . . . [SIG]NAQVE . TOTO . ORBE . TERRARVM . . [CIRCVMTVLI] . . . .
VICTORQVE . OMNIBVS . [PRAESENTIB]VS . CIVIBVS . PEPERCI . [ET IN] EXIL[IO . SPONTE . SVA . DE]
GENTES . QVIBVS . TVTO . [LICERET] SERVARI . QVAM . OCCIDERE . M[ALVI] . .
MILLIA . CIVIVM . ROMA[NORVM . SVB .] SACRAMENTO . MEO . FVERVNT . CIRCITER . [QVENGEN]
TA . EX . QVIBVS . DEDV[XI . IN . COLONIAS .] AVT . REMISI . IN . MVNICIPIA . SVA . STIPENDIIS . SOLV
TIS . MILLIA . ALIQVANTO [PLVSQV]AM . TRECENTA . ET . IIS . OMNIBVS . AGROS . A[DSIGNAVI]
AVT . PECVNIAM . PROP[RIAM . EX] . ME . DEDI . [LONGAS .] NAVES . CEPI . SESCEN[TAS . PRAETER . ALI-]
AS . SIQVAE . MINORIS . [TRIR]EMES . FVERVNT.
BIS . OVANS . TRIVMPHA . [VI . TRIS . EGI . CV]RVLIS . TRIVMPHOS . ET . APPELLA[TVS . SVM . VICIES . ET] . .
[SE]MEL . IMPERATO[R . CVMQVE . PLVR]IS . TRIVMPHOS MIHI . SE[NATVS . DECREVSSET . IIS . AGEN]
[DIS SV]PERSEDI . [ET . TANTVM]MODO . LAVRVS . DEPOSVI . IN [C]APITOLIO . [DELMATIS . ET . ILLVR-]
[IIS . Q]VOQVE . BELLO . NVNC . [PERDOMI]TIS . OB . RES . A[VT . DVCTV . MEO . AVT . PER . LEGA-]
TOS . AVSPICIIS . MEIS . TERRA . MARIQVE . PROSPERE . GESTAS . QV[INQVAGIENS ET QVIN]
QVIENS . DECREVIT . SENATVS . SVPPLICANDVM . ESSE . DIS . IMMO[RTALIBVS] . . . . . .
. . . QVO . [EX .] SENATVS . CONSVLTO . SVPPLICATVM . EST . IN . DEO[RVM . TEMPLIS] . . . . .
. . . . . VO. . . . . VM . . . . REC. . . . AVT . R. . . . . .
. . . . . AM . TER . DICIENS. . . . . .
. . [TRIBVNICIAE] . POTES[TATIS] . . . . . .
. . . . . ME . IA. . . . . .

TABVLA II.

PATRITIORVM . NVMERVM . AVXI . CONSVL . QVINTVM . IVSSV . POPVLI . ET . SENATVS . SENA
TVM . TER . LEGI . ET . IN . CONSVLATY . SEXTO . CENSVM . POPVLI . CONLEGA . M . AGRIPPA . EGI
LVSTRVM . POST . ANNVM . ALTERVM . ET . QVADRAGENSIMVM . FECI . QVO . LVSTRO . CIVI
VM . ROMANORVM . CENSA . SVNT . CAPITA . QVADRAGIENS . CENTVM . MILLIA . ET .
SEXAGINTA . TRIA . MILLIA . [ALTERV]M . CONSVLARI . CVM . IMPERIO . LVSTRVM
[CENSVMQVE .] SOLVS . FECI . CENSORIN[O . ET .] ASINO . COS . QVO . LVSTRO . CENSA . SVNT.
CIVIVM . ROMANORVM . [CAPITA.] QVADRAGIENS . CENTVM . MILLIA . ET . DVCEN
TA . TRIGENTA . TRIA . M[ILLIA . TERTIV]M . CONSVLARI . CVM . IMPERIO . LVSTRVM
CONLEGA . TIB . CA[ESARE . FECI] . SEX . POMPEIO . ET . SEX . APPVLEIO . COS .
QVO . LVSTRO . ETIAM . CENSA . SVNT . ROMANORVM . CAPITVM . QVADRAGIENS .
CENTVM . MI[LLIA . TRI]GENTA . ET . SEPTEM . MILLIA .

(1) Examen critique des historiens d'Auguste, IIIe Appendice.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0228
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

LEGIBVS . NOVI[S . LATIS . E]XEMPLA . MAIORVM . EXOLESCENTIA [REVOCAVI . ET . ABOLITA].
[IAM] . EX NOS[TRIS . MORIBVS] AVITARVM . RERVM . EXEMPLA . IMITANDA . [PROPOSVI].
. . . . [SEN]ATVS . ET SACERDOTES. . . . . .
. . . . . V. TIS . . . EFEC. . . . . .
. . . . . QVATTVOR . AMPLISSIMA . COLLE[GIA]. . . . . .
. . . . . [PO]MPEIAM . ET . MVNICIPI[ORV]M . VN[IVERSORVM. . . . . SVPPLICATIONES]
. . . . . APVD . OMNIA . PVLVINARIA . PRO . VALE[TVDINE]. . . . . .
[NOMEN . MEVM . INSERI . I]VSVM . EST . IN . SALIARE . CARMEN . ET . SACROSANC[TVM . ESSE].
. . . . . VO . [PROPTEREA]QVE . TRIBVNICIA . POTESTAS . MIHI. . . . . .
. . . . . MVS . . . ITER . . M. IN. . . . . .
[POPVLO] . SACERDOTIVM . DEFERENTE . MIHI . QVOD . PATER . MEVS . [PROCVRAVIT]
[SVSCEPI . ID] . SACERDOTIVM . ALIQVOD . POST . ANNOS . EO . MOR[TVO . QVI . POST . PATREM]. .
[MEVM . ILLVD . PROC]VRARERAT . CVNCTA . EX . ITALIA [. . . . . SVPPLICATIO]. .
[PRO . MEA] . VALETVDINE . QVANTA . ROMAE . NVN[QVAM . ANTEA . FACTA . ESSE.]. . . . . .
[MEMORATVR . P . SVLP]ICIO . C. VALGIO . CONSVLIBVS . [ARAM . FORTVNAE . SERVATRICIS . IN.].
[VESTIBVLO . AE]DIS . HONORIS . ET . VIRTVTIS . AD . [MEM]ORIAM . [REDITVS . MEI . IN VRBEM]
. . . . . .[SE]NATVS . CONSACRAVIT . IN . QVA . PON[TIFICES]. . . . . .
. . . . . .[A]NNIVERSARIVM . SACRIFICIVM . GACERE[NT]
. . . . . .[PRO] . R[EDI]T[V . MEO] . IN VRBEM . EX. . . . . .
. . . . . AVIT. . . . . .
. . . . . PARS. . . . . .
. . . . . ET . PRIN . . . . A . MIHI. . . . . .
. . . . . ONOS. . . . RAE. . . . . .
[OB . RES . IN . HISPA]NIA . GAL[LIAQVE . PR]OVINCIIS . PROS[PERE . GESTAS] . . . . . .
. . . . . .NEP . QV. . . . . ARAM. . . . . .
. . . . . [PRO] REDITV . MEO . CO[NSACRARI . VT .] AD . EAM. . . . . [QVADANNIS]
. . . . . MAGISTRATVS . ET . SACERDOTES . ET . SVPPLICARENT] . . . . .
. . . . . .IVM . . C . . .P. . . . . .
. . . . . CVSSVM . ESS. . . . . .
. . . . . .[PER] . TOTVM . I[MPERIVM . POPVLI . ROMANI . [PARTA . EST . TERRA]
[MARIQVE . PA]X . CVM[QVE . A . CONDITA . VRBE] . I[ANVM . QVI]R[INVM] . BIS . OMNINO . CLAVSVM
[ES]SE . PRODATVR . EVM . SEN[ATVS] . PER . ME . PRINCIPEM . [TER . C]LAVDENTVM . ESSE . [DECREVIT.]
[INTER . FIL]IO[S] . MEOS . QVOS . SIN[ISTRA . SORS] . MIHI . ERIPVIT . EORVM . CAIVM . ET LVCIVM . CAESAR
ES . . . . . .

TABULA III.

HONORIS . MEI . CAVSA . SENATVS . POPVLVSQVE . ROMANVS . ANNVM . QVINTAM . ET . DECI
MVM . AGENTIS . CONSVLES . DESIGNAVIT . VT EVM . MAGISTRATVM . INIRENT . POST . QVIN
QVENNIVM . ET . EX . EO . DIE . QVO . DEDVCTI . SVNT . IN . FORVM . VT . INTERESSENT . CONSILIS
PVBLICIS . DECREVIT . SENATVS . EQVITES . AVTEM . ROMANI . VNIVERSI . PRINCIPEM
IVVENTVTIS . VTR[VM]QV[E EO]RVM . PAR[MIS . E]T . HASTIS . ARGENTEIS . DONATVM . AP
PELLAVERINT.
PLEBEI . ROMANAE . VIRITIM . SS (?) TRECENS . NVMERAVI . EX . TESTAMEMTO . PATRIS
MEI . ET . NOMINE . MEO . QVADRINGENOS . EX . BELLORVM . MANIBIIS . CONSVL
QVINTVM . DEDI . ITERVM . AVTEM . IN CONSVLATV . DECIMO . EX . PATRIMONIO
MEO . IIS . QVADRINGENOS . CONGIARI . VIRITIM . PERMVNERAVI . ET . CONSVL
VNDECIMVM . DVODECIM . FRVMENTATIONES . FRVMENTO . PRIVATIM . COEMPTO
EMENSVS . SVM . ET . TRIBVNITIA . POTESTATE . DVODECIMVM . QVADRINGENOS
NVMMOS . TERTIVM . VIRITIM . DEDI . QVAE . MEA . CONGIARIA . PERVENERVNT [AD]
[SESTERT]IVM . MILLIA . NVNQVAM . MINVS . QVINQVAGINTA . ET . DVCENTA
TRIBVNITIAE . POTESTATIS . DVODEVICINSIMVM . CONSVL . XII . TRECENTIS . ET . VIGINTI
MILLIBVS . PLEBEI . VRBANAE . SEXAGENOS . DENARIOS . VIRITIM . DEDI
ET . CVOIVIS (?) . MILITVM . MEORVM . CONSVL . QVINTVM . EX . MANIBIIS . VIRITIM
MILLIA . NVMMVM . SINGVLA . DEDI . ACCEPERVNT . ID . TRIVMPHALE . CONGIARIVM
IN . CO[LONIIS] . HOMINVM . CIRCITER . CENTVM . ET . VIGINTI . MILLIA . CONSVL . TER
TIVM . DECIMVM . SEXAGENOS . DENARIOS . PLEBEI . QVAE . TVM . FRVMENTVM . PVBLICVM
ACCEPERVNT . DEDI . EA . MILLIA . HOMINVM . PAVLO . PLVRA . QVAM . DVCENTA . FVERVNT

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0229
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PECVNIAM . [PRO] . AGRIS . QVOS . IN . CONSVLATV . MEO . QVARTO . ET . POSTEA . CONSVLIBVS
[M . CRASSO . ET] CN . LENTVLO . AVGVRE . ADSIGNAVI . MILITIBVS . SOLVI . MVNICIPIS . EA
SESTERTIVM . CIRCITER . SEXSIENS . MILLIENS . FVIT . QVAM . [EX] . COLLATIONIBVS . [PRO]
PRAED[IIS] . NVMERAVI . ET . CIRCITER . BIS . MILLIENS . ET . SESCENTIENS . QVOD . PRO . AGRIS
PROVINCIALIBVS . SOLVI . ID . PRIMVS . ET . SOLVS . OMNIVM . QVI . DEDVXERVNT
COLONIAS . MILITVM . IN . ITALIA . AVT . IN . PROVINCIIS . AD . MEMORIAM . AETATIS
MEAE . FECI . ET . POSTEA . [TIB] . NERONI . ET . CN . PISONI . CONSVLIBVS . ITEMQVE . C . ANTISTIO
ET . D . LAELIO . COS . ET . C . CALVISIO . ET . L . PASIENO . CONSVLIBVS . ET . [LENTVLO . ET] . MESSALINO
CONSVLIBVS . ET . L . CANINIO . ET . Q . FABRICIO . CONSVLIBVS . [VETERANIS . QV]OS . EME
RITEIS . STIPENDIS . IN SVA . MVNICIP[IA . REMISI] . PRAEM[IA . AERE . NVM]ERATO
PERSOLVI . QVAM . IN . REM . SEST[ERTIVM] . MILL[IA . . . . .]
IMPENDI
QVATER . PECVNIA . MEA . IVVI . AERARIVM . ITA . VT . SESTERTIVM . MILLIENS . ET
QVINQVIENS . AD . EOS . QVI . PRAEERANT . AERARIO . DETVLERIM . ET . M . [AEMILIO]
ET . L . ARVNTIO . COS . IN . AERARIVM . MILITARE . QVOD . EX . CONSILIO . [LIVIAE . VXORIS]
CO[NSTITV]TVM . EST . EX . [QVO] . PRAEMIA . DARENTVR . MILITIBVS . QVI . V[IGINTI STI]
[PENDIA] . EMERVISSENT . HS . MILLIENS . ET . SEPTINGENTI[ENS . TIB . CAESARIS . NOMINE]
[ET . M .] EO . DETVLI . . . . .
. . [QV]O . CN . ET . P . LENTVLVS [CONS]VLES . FVERVNT . CVM . D . . CERENT . . .
. . . . CENTVM . MILLIBVS . HOMINVM . . . . IBVS . . . . O . FRV[MENTA?]

TABVLA IV.

CVRIAM . ET . CONTINENS . EI . CHALCIDICVM . TEMPLVMQVE . APOLLINIS . IN
PALATIO . CVM . PORTICIBVS . AEDEM . DIVI . IVLI . LVPERCAL . PORTICVM . AD . CIR
CVM . FLAMINIVM . QVAM . SVM . APPELLARI . PASSVS . EX . NOMINE . EIVS . QVI . PRI
OREM . EODEM . IN . SOLO . FECERAT . OCTAVIAM . PVLVINAR . AD . CIRCVM . MAXIMVM
AEDES . IN . CAPITOLIO . IOVIS . FERETRI . ET . IOVIS . TONANTIS . AEDEM . QVIRINI
AEDES . MINERVAE . ET . IVNONIS . REGINAE . . . ET . IOVIS . LIBERATORIS . IN . AVENTINO
AEDEM . LARVM . IN . SVMMA . SACRA . VIA . AEDEM . DEVM . PENATIVM . IN . VELIA
AEDEM . IVVENTATIS . AEDEM . MATRIS . MAGNAE . IN . PALATIO . FECI
CAPITOLIVM . ET . POMPEIVM . THEATRVM . VTRVMQVE . OPVS . IMPENSA . GRANDI . REFECI
SINE . VLLA . INSCRIPTIONE . NOMINIS . MEI . RIVOS . AQVARVM . COMPLVRIBVS . LOCIS
VETVSTATE . LABENTES . REFECI . ET . AQVAM . QVAE . MARCIA . APPELLATVR . DVPLICAVI
FONTE . NOVO . IN . RIVVM . EIVS . IMMISSO . FORVM . IVLIVM . ET . BASILICAM
QVAE . FVIT . INTER . AEDEM . CASTORIS . ET . AEDEM . SATVRNI . COEPTA . PROFLIGATA
QVE . OPERA . A . PATRE . MEO . PERFECI . ET . EANDEM . BASILICAM . CONSVMPTAM . IN
CENDIO . AMPLIATO . EIVS . SOLO . SVB . TITVLO . NOMINIS . FILIORVM [MEORVM] INCO
HAVI . ET . SI . VIVVS . NON . PERFECISSEM . PERFECI . AB . HEREDIBVS . [MEIS IVSSI]
DVO . ET . OCTOGINTA . TEMPLA . DEVM . IN . VRBE . CONSVL . [DECRETO . SE]
[NATVS] REFECI . NVLLO . PRAETERMISSO . QVOD . [EO .] TEMP[ORE .] . . . . . .
. . . . .MV . . M . IRVMINEA . A . . . .BI . . . . . .
. . . .PRAETER . . . . IVME . LINV . . LVM . . . . . .
PRIVATO . SOLO . [DEDICATO] . MARTIS . VLTORIS . TEMPLVM . FORVMQVE . AVGVSTVM . ET
THEATRVM . AD . AEDEM . APOLLINIS . IN . SOLO . MAGNA . EX . PARTE . A [PRIVATIS]
EMPTO . FECI . QVOD . SVB . NOMINE . M . MARCELLI . GENERI . NITESCIT . DONA . [EX]
MANIBIIS . IN . CAPITOLIO . ET . IN . AEDE . DIVI . IVLI . ET . IN . AEDE . APOLLINIS . ET . IN . AE .
DE . VESTAE . ET . IN . TEMPLO . MARTIS . VLTORIS . CONSACRAVI . QVAE . MIHI . CONSTI
TERVNT . HS . CIRCITER . MILLIENS . AVRI . CORONARI . PONDO . TRIGINTA . ET . QVIN
QVE . MILLIA . MVNICIPIIS . ET . COLONIS ITALIAE . CONFERENTIBVS . AD . TRIVMPHOS
MEOS . QVINTVM . CONSVL . REMISI . ET . POSTEA . QVOTIENSCVMQVE . IMPERATOR . AP
PELLATVS . SVM . AVRVM . CORONARIVM . NON . ACCEPI . DECERNENTIBVS . MVNICIPIIS
ET . CONF[ERE]N[TIBVS . . PLVRA] ATQVE . ANTEA . DECREVERANT . . . . . [PLVRIENS] (?)]
[MV]NVS . GLADIATORIVM . DEDI . MEO . NOMINE . ET . QVIENQVIENS . FILIORVM . [MEO
RVM . ET] . NEPOTVM . NOMINE . QVIBVS . MVNERIBVS . PVGNAVERVNT . H[OMINVM]
[CIRCITER] . DECEM . MILLIA . . . . BIS [DEDI . F]ERARVM . VNDIQVE . ACCIN[CTARVM?]

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0230
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

. . . . [SPECTAC]VLA . PRO[PRIO] . . . NOMINE . ET . . TERTIVM . NEPOT[VM]. . .
. . [LVDOS] . FECI . MEO . NOMINE . QVATER . ALIORVM . AVTEM . M[AGISTRATVVM]
[ABSENTIVM] . TER . ET . VIGIENS [. . . . . IN COLLE]GIO XV . VIRORVM . MAGI[STER . ADLECTO]
. . . . . [IN]COLLEGIVM . M . AGRIPPA . . . PER . QV[INDE]CI[MVIROS] C . FVRNIO . C . SILANO . COS
[QVI]N[TOS . FECI]. LVDOS . [SECVLARES . NVLLI . VIVORVM . VISOS . ANTE . I]D . TEMPVS . DEINDE . . . .
. . . . . [VENATIONES BESTIA]
RVM . AFRICANARVM . MEO . NOMINE . ET . FILIORVM . MEORVM . ET . NEPOTVM . IN . CIR
CO . AVT . IN . FORO . AVT . IN . AMPHITHEATRIS . POPVLO . DEDI . SEXIENS . ET . VIGIENS . QVIBVS
CONFECTA . SVNT . BESTIARVM . CIRCITER . TRIA . MILLIA . ET . QVINGENTAE
NAVALIS . PROELI . SPECTACVLVM . POPVLO . DEDI . TRANS . TIBERIM . IN . QVO . LOCO
NVNC . NEMVS . EST . CAESARVM . CAVA[TO . SOLO . IN . LONGITVDINE . MILLE]
ET . OCTINGENTOS . PEDES . IN . LATITVDINE . M[ILLE . ERANT ET] DVCENTI . IN . QVO . TRI
GINTA . ROSTRATAE . NAVES . TRIREMES . [ET QVADRIREM]ES . PLVRIS . AVTEM
MINORES . INTER . SE . CONFLIXERVNT . [CONTRARIIS] CLASSIBVS . PVGNAVE
RVNT . PRAETER . REMIGES . MILLIA . [HOMINVM. TRIGIN]TA . CIRCITER . . . .
IN . TEMPLIS . OMNIVM . CIVITATIVM . P[ELOPONNESI] . ET . ASIAE . VICTOR . ORNA
MENTA . REPOSVI . QVAE . SPOLIATIS . TEMP[LIS . ISTA .] CVM . QVO . BELLVM . GESSERAM .
PRIVATIM . POSSEDERAT . [MEAE] . STATVAE . PEDESTRES . ET . EQVESTRES . ET . IN
QVADRIGEIS . ARGENTEAE . STETERVNT . IN . VRBE . XXC . CIRCITER . QVAS . IPSE
SVSTVLI . EXQVE . EA . PECVNIA . DONA . AVREA . IN . AEDE . APOLLINIS . MEO . NOMI
NE . ET . ILLORVM . QVI . MIHI . STATVARVM . HONOREM . HABVERVNT . POSVI

TABVLA V.

MARE . PACAVI . A . PRAEDONIBVS . EO . BELLO . SERVORVM . QVI . FVGISSENT . A . DO
MINIS . SVIS . ET . ARMA . CONTRA . REMPVBLICAM . TVLERVNT . [TRIGI]NTA . FERE . MILLIA . CAPTA
DOMINIS . AD . SVPPLICIVM . SVMENDVM . TRADIDI . IVRAVIT . IN . MEA . VERBA . TOTA
ITALIA . SPONTE . SVA . ET . M[E . PR]O . VICT[IS . DV]C[IBVS] . DVCEM . DEPOPOSCIT . IVRA
VERVNT . IN . EADEM . V[ERBA . GALLIAE . [HISP]ANIAE . A[FRI]CA . SICILIA . SAR
DINIA . QVI . . . . . VE . . . . . [SENA]TORES . PLVRES
QVAM DCC . IN . . . . . CONSVLIBVS . FACTI . SVNT . AD . EVM . DIEM
QVO . SCRIPTA . SVNT . [EA] . . . . . CIRCITER . CLXX
OMNIVM . PROVINCIARVM . [ANTEA . CONSTITVTARVM] . QVIBVS . FINITIMAE . FVERVNT
GENTES . QVAE . N[ONDVM . SVBIECTAE . ERANT . POP . ROMAN]O . FINES . AVXI . GALLIAS . ET . HISPA
NIAS . PROVINCI[ASQVE . . QVAS . ALLVI]T . OCEANVS . A GADIBVS . AD . OSTI
VM . ALBIS . FLVMINIS . [ET . AB . VSQVE . REGI]ONE . EA . QVAE . PROXIMA . EST . HA
DRIANO . MARI . [DRVSVS . PERLVSTRAVIT.] NVLLI . GENTI . BELLO . PER . INIVRIAM
INLATO . C[LASSISQVE . ROMANA . AB . OSTIO . RHENI . AD . SOLIS . ORIENTIS . RE
GIONEM . VSQVE . AD . [ORBIS . EXTREM]A . NAVIGAVIT . QVO . NEQVE . TERRA . NEQVE
MARI . QVISQVAM . ROMANORVM . ANTE . ID . TEMPVS . ADIT . CIMBRIQVE . ET . CHARIIDES
ET . SEMNONES . ET . EIVSDEM . TRACTVS . ALII . GERMANORVM . POPVLI . PER . LEGATOS . AMICI
TIAM . MEAM . ET . POPVLI . ROMANI . PETIERVNT . MEO . IVSSV . ET AVSPICIO . DVCTI . SVNT
[DVO.] EXERCITVS . EODEM . FERE . TEMPORE . IN . AETHIOPIAM . ET . IN . A[RAB]IAM . QVA . EA . . . .
. . . . . .
. . ESAE . SVNT . IN . SICILI[A . DVMTAX]SAT . TI . . IN . . ET . H . . . . VS . . . . . .
DV . . NI . . B . . . . . .
. . . . . NES . . ABAE . . . . . .
[AEGY]PTVM . [POPVLI . RO]MANI . AD[IECI . IMPERIO . ARME]NIAM . [MA]IOREM . INTER
FECTO . REGE . EIVS . ARTAX[IA . CV]M . POSSEM . PROVINCIAM . FACERE] . MA[LVI . MAIORVM]
NOSTRORVM . EXEMPLO . REG[NV]M . [A]D . [TIGRANEM . ARTAVASDIS . FILIVM . NEPO]
TEM . TIGRANIS . REGIS . PER . [TI.]N[E]RO[NEM . QVI . TVM . ERAT . PRIVIGNVS . MEVS . TRANSFERRE]
[EA]N[DE]M . GENTEM . POSTEA . I[NSVR]GENTEM . ET . REBELLANTEM . D[OMITAM.] PER . CA
IVM . FILIVM . MEVM . REGI . ARI[OBARZANI . REGIS . MEDORVM . ARTABAZI . FILIO . REGEN]
DAM . TRADIDI . ET . POST . E[IVS] . M[ORT]EM . FILIO . EIVS . ARTAVASDI . QVO . [INTERFECTO . TIGRA]
NE[M] . QVI . ERAT . EX . REGIO . GENERE . ARMENIORVM . ORIVNDVS . IN . ID . REG[NVM . MISI .] PRO
VINCIAS . OMNIS . QVAE . TRANS . HADRIANVM . MARE . VERGVNT . [AD . ORIENTEM . CYRE]
NASQVE . IAM . EX . PARTE . MAGNA . REGIBVS . EAS . POSSIDENTIBVS . [ET . ANTEA . SICILIAM . ET]

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0231
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

SARDINAM . OCCVPATAS . BELLO . SERVILI . RECIPERAVI.
CQLONIAS . IN . AFRICA . SICILIA . [MACE]DONIA . VTRAQVE . HISPANIA . [ACHAIA . ASIA . SYRIA]
GALLIA . NARBONENSI . P[ISI]DIA . MILITVM . DEDVXI . ITALIA . AVT[EM . COLONI]
AS . QVAE . VIVO . ME . CELEBERRIMAE . ET . FREQVENTISSIMAE . FVERVNT . [XXIIX]
DEDVCTAS . HABET.
SIGNA . MILITARIA . COMPLVRA . [PER . ALIOS . DV]CES . AMISSA . DEVICTIS . [GENTIBVS . RECEPI]
EX . HISPANIA . ET . GEN[TIBVS . DALM]ATEIS . PARTHOS . TRIVM . EXERCITVVM . ROMANO
RVM . SPOLIA . ET . SIGNA . RE[STITVERE.] MIHI . SVPPLICESQVE . AMICITIAM . POPVLI . ROMANI
PETERE . COEGI . EA . AVTEM . SIGNA . IN . PENETRALI . QVOD . EST . IN . TEMPLO . MARTIS . VL
TORIS . REPOSVI.
PANNONIORVM . GENTES . QVAS . ANTE . ME . PRINCIPEM . POPVLI . ROMANI . EXERCITVS . NVN
QVAM . ADIT . DEVICTAS . PER . TI . NERONEM . QVI . TVM . ER[AT .] PR[IVIGNVS . ME]VS
IMPERIO . POPVLI . ROMANI . SVBIECI . PROTVLIQVE . FINES . [ILLVRICI . AD . ISTRI] FLVMINIS
[RIPAM .] QVO . DA[CO]R[VM . MAGN]VS . EXERCITVS . [M]EIS . [AV]SPIC[IIS . C]A[ESVS . EST . EXERCI]
TVSQVE . [MEVS] POS[TEA . D]VCTVS . [TRANS . ISTRVM . FLVMEN . DACORVM]
GENTES . I[MPERIVM . POPVLI . ROMANI . PERFERRE . COEGIT]. . . . . .
AD . ME . EX . IND[IA . REGVM . LEGATIONES . MISSAE . SVNT . NVNQVAM . ANTEA . VISAE]
APVD . PR[INCIPEM . ROMANV]M . NOSTRAM . [AMICITIAM . PETIERVNT . GENTES]. . . . . .
PER . LEGA[TOS] . BASTARNARVM . [ET . SCYTHARVM] ET . SAR[MATARVM . QVI . CIS . TANAIM . COLVNT]
TANAIMQVE . VLTRA . RE[GES . ALBANO]RVM[QVE.] REX . ET . HIBER[NORVM . ET . MEDORVM . REGES]
AD . ME . SVPPLICES . CONFVGE[RVNT] . REGES . PARTHORVM . TIRIDA[TES . ET . POSTEA . PHRATES]

TABVLA VI.

REGIS . PHRATIS . [FILIVS] . MEDORVM . . ARTA[BAZES]. . . . . .
[REG]ES . BRITANN[ORVM] . . . DAMNO . BELLA . [VNVSQVE]. ET . TIM . . . [CIMBR]ORVM?
MAELO . MAR[C]OMANORVM . SVEBO . F. . . . . [AD . ME . REX] . PARTHORVM
PHRATES . ORODIS . FILIVS . FILIOS . SVOS . NEPO[TESQVE . OMNES . MISIT]. IN . ITALIAM . NON
BELLO . SVPERATVS . SED . AMICITIAM . NOSTRAM . PER . [HAEC.] SVORVM . PIGNORA
PETENS . PLVRIMAEQVE . ALIAE . GENTES . EXPE[RTAE . SVNT . POPVLI . ROMANI .] FIDEM . ME . PRIN
CIPE . QVIBVS . ANTEA . CVM . POPVLO . ROMANO . [NVLLVM . FVERAT . L]EGATIONVM
ET . AMICITIAE . COMMERCIVM.
A . ME . GENTES . PARTHORVM . ET . MEDORVM . [PETIERVNT . PER] . PRINCIPES . EARVM . GENTI
VM . REGESQVE . PER . EOS . ACCEPERVNT . PA[RTHI . VONONEM . REGIS . PHRA]TIS . FILIVM
REGIS . ORODIS . NEPOTEM . MEDI . A[RIOBARZANEM] . REGIS . ARTAVASDIS . FI
LIVM . REGIS . ARIOBARZANIS . NEP[OTEM.]
IN . CONSVLATV . SEXTO . ET . SEPTIMO . [POSTQVAM . CIVILIA . BELLA . OMNI]A . EXTINXERAM
PER . CONSENSVM . VNIVERSORVM . [CIV]IVM . REMPVBLICAM . [MIHI . TRADITAM]
EX . MEA . POTESTATE . IN . SENATV[S . POPVLIQVE . ROMANI . A]RBITRIVM . TRANSTVLI
QVO . PRO . MERITO . MEO . SENA[TVS . ME . APPEL]L[AVIT . AVGVS]TVM . ET . LAVREIS
POSTES . AEDIVM . MEARVM . V[INXIT . POSITA . CORONA] . CIVICA . SV[PE]R . [EAS . ATQVE . ANTE
IANVAM . MEAM . ET . QVA . [E]ST . [ADITVS . IN . CV]RI[AM . I]VLIA[M] . POST[HAC . A . SENATV]
[CIVIB]VSQVE . MI[HI . PER . IN]SC[RIPT]I[ONE]M . [T]ES[TIS] . VIRTVTIS . CLE .
[MENTIAE . IVSTITIAE . PIETATIS] . EST . P[OSIT]VS . CLVPE[VS . AVREVS . QVOD]
[....AB . ALIIS . DIGNITATE] . POST..... D[IFFERRE . VOLVERIM.]
[POTESTATEM . AVTEM . NIH]ILO . AMPLIO[REM . HABVERIM.]. . . . . .
[QVAM] . CONLEG[AE . MEI.]
[TE]RTIVM . DE[CI]MVM . CONSVLATV . S[VSCEPTO . SENATVS . ET . EQVE]STER . ORDO
POPVLVSQVE . ROMANVS . VNIVERSVS . [ME . APPELLAVIT . PATREM . PAT]RIAE . IDQVE
IN . VESTIBV[LO . A]EDIVM . MEARVM . [I]NSCRIBEN[DVM . CENSVIT . ET . IN . CVRIA . ET] . IN . FORO . AVG
[VSTO . SVB] . QVADR[IGIS] . QVAE . MIHI . EX . S . C. POS[ITAE . SVNT . SCRI]PSI . HAEC . [CVM]
[AN]NVM . AGE[BA]M . SEPTVAGENS[IMVM . SEXTVM.]
SVMMA . PECVNIAE . QVAM . DEDI[T . IN AERARIVM . VEL . POPVLO . ROMANO . VEL . DI]
[MIS]SIS . MILITIBVS . SESTERTIVM . [SEXIENS . MILLIENS . CENTENA . MILLIA?]
OPERA . FECIT . NOVA . AEDEM . MA[RTIS . IOVIS . TONANTIS . ET . FERETRI . APOLLINIS]
DIVI . IVLI . QVIRINI . MINERVA[E . IVNONIS . REGINAE . IOVIS . LIBERATORIS]

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0232
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

LARVM . DEVM . PENATIVM . IVV[ENTATIS . MATRIS . DEVM . LVPERCAL . PORTICVM]
AD . CIRCVM . CVRIAM . CVM . C[HALCIDICO . FORVM . AVGVSTVM . BASILICAM]
IVLIAM . [THE]ATRVM . M. MARCELLI . [PORTICVS . IN . PALATIO . NEMVS]
CAESARVM.
REFECIT . CAPITOL[IVM . AEDE]SQVE . D[EORVM . OCTOGINTA . DVO . . THEATR]VM . POM
PEI . AQV[AM] . MA[RCIAM . VIAM . F]LAM[INIAM . LVDOS . EDIDIT . COMPLVRES . SVIS]
IMPENSIS . B[ESTIARVM . VENATIONES . NAVMACHIAM . MVNERA .] GLADIATORVM
[DONA . COLONIIS . OPPIDIS . ITALIAE . ET . PROVINCIARVM]
[TER]RAE . MOTV . INCENDIOQVE . CONSVM[PTIS . VEL . AMICIS . SINGVLIS]
[SENATORIB]VSQVE . QVORVM . CENSVS . EXPLEVIT . [INGENS . VIS . PECVNIAE]

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0233
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PTERIUM.

Πτέριον πόλις Μήδων. Τινὲς δὲ Πτερὰ οὐδετέρως, τὴν ἀκρόπολιν Βαβυλῶνος. Λέγεται καὶ θηλυκῶς ἡ Πτερία. Ἔστι καὶ Πτερία πόλις Σινώπης. Τὸ ἐθνικὸν τῆς Μηδικῆς Πτεριῶνος τὸ δὲ ἐν τῇ Σινώπῃ, Πτέριος.

STEPH. BYZ.

Après avoir visité deux des capitales de la Galatie, mon but était de chercher la position de Tavium qui, selon toute probabilité, se trouvait vers les bords de l'Halys et dans un pays fertile. La plupart des géographes ont placé, dans leurs cartes, Tavium à l'est du fleuve, uniquement d'après les mesures données par les itinéraires, car Strabon n'indique la position de la ville que par ces mots : « Les Trocmiens occupaient tout ce qui avoisine le Pont et la Cappadoce; c'est la meilleure partie de la Galatie. Ils y avaient trois places fortes; la première, Tavia, place de commerce du canton, où est la statue colossale d'airain qui représente Jupiter, et le bois sacré qui a droit d'asile [1]. »

Les conclusions du colonel Leake, qui est porté à regarder Yeuzgatt comme l'emplacement de cette troisième capitale, ne me paraissaient pas satisfaisantes, et je savais par expérience quelles difficultés s'opposent à ce qu'on puisse déterminer les positions des villes antiques, quand on n'a pas d'autre guide que les itinéraires; car une erreur de plusieurs lieues peut difficilement être appréciée, dans un pays sans route frayée, et dont les distances géographiques sont si mal estimées par les habitants. Pessinunte et Synnada, placées sur les cartes anciennes dans des localités qui satisfaisaient pleinement aux conditions des itinéraires connus, n'en étaient pas moins à huit ou dix lieues de la situation véritable. Je devais donc, pour résoudre la question, m'appuyer sur des données plus précises, et rechercher surtout les inscriptions. C'est avec des renseignements aussi incomplets que je me mis en route avec ma caravane, le 28 juillet 1834, faisant route vers le nord.

Nous nous avançâmes dans le pays, demandant çà et là des indications sur les lieux où nous devions observer des monuments antiques; je donnerai dans mon journal le détail de ces courses, faites au milieu d'une contrée qui m'était tout à fait inconnue. Après avoir franchi l'Halys et visité plusieurs villages qui renfermaient quelques ruines, mais

[1] Lib. XII, p. 167.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0234
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

qui ne répondaient pas à la situation de Tavium, nous fûmes conduits dans un lieu nommé Boghâz-Keuï (le village du défilé), où se trouvent de nombreux monuments.

La situation de cette place dans un pays montagneux, l'absence totale d'édifices appartenant à l'époque romaine, le caractère grandiose et unique des ruines que j'avais sous les yeux, me causèrent un embarras indicible pour donner un nom à la ville antique, et je me contentai, dans les rapports que j'adressai au ministre de l'instruction publique, de la mentionner sous le titre de *ville Pélasgique*. Pour en arriver aux conclusions auxquelles je me suis arrêté, je parcourrai toutes les phases de cette découverte, en mettant en regard les diverses opinions des savants.

Le village de Boghâz-Keuï est situé dans une vallée qui s'étend de l'est à l'ouest, et qui est arrosée par deux ruisseaux dont les eaux coulent dans cette dernière direction. Le plateau qui les sépare est couvert de débris qui portent le caractère de la plus haute antiquité; il est dominé par une montagne dont le sommet est défendu par des murailles d'une épaisseur considérable qui ont plusieurs milles de circuit. Différents mamelons de roches s'élevant çà et là sur le penchant de la montagne, sont couverts de fortifications solidement construites. Sur le plateau inférieur, on remarque aussi des pointes de rochers qui portent toutes les traces du travail de l'homme; enfin, au milieu, et comme abritées par cette ligne de défense, sont les ruines d'un temple immense, et qui dans son plan n'a aucun des caractères de l'architecture grecque ou romaine. La construction de ces différents édifices est généralement en appareil irrégulier, mais de genres différents, car tantôt les blocs portent des bossages exécutés au marteau, et les joints sont lissés avec soin; dans d'autres parties, les pierres sont employées brutes et comme sortant de la carrière. Après avoir parcouru à plusieurs reprises la vaste étendue de ces ruines sans trouver aucun vestige d'inscription, je me mis en mesure de commencer les opérations nécessaires pour relever avec exactitude ces monuments curieux, heureux de trouver chez les habitants tous les secours nécessaires. Je m'en félicitai d'autant plus que j'étais, selon eux, le premier Européen qui traversait ces contrées, et que j'aurais pu exciter leurs soupçons par l'appareil d'un relèvement topographique.

Le plateau sur lequel se trouvent les ruines du temple est borné au nord par une montagne calcaire couverte de buissons, et qui reste dans l'état d'une nature sauvage et inculte. Du côté du sud, le terrain cultivé par les habitants forme quelques ondulations de peu d'importance.

LE TEMPLE.

Deux esplanades ont été pratiquées sur la croupe de la colline inférieure; elles sont superposées l'une à l'autre de 5 mètres, et communiquaient par un grand escalier dont on ne trouve plus que la pente. L'esplanade inférieure a 110 mètres de large sur 140 de longueur. Elle est soutenue par un mur en soubassement qui a environ $6^{m},50$ de haut, dont la partie inférieure[1] est formée par des pierres brutes posées en assises réglées, et la partie supérieure, en pierre calcaire, appareillée en blocs irréguliers. Il est à remarquer que ces matériaux ne sont pas de même nature; les pierres formant le soubassement sont composées d'un poudingue calcaire jaunâtre et assez semblable à ce marbre qu'on appelle en France *la brèche d'Alet;* tandis les blocs irréguliers sont en calcaire

[1] Voyez planche LXXIII et LXXIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0235
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

gris compacte et appelé communément calcaire jurassique. Le terrain est couvert d'un gazon fin et uni; il ne paraît pas qu'il ait jamais supporté d'édifice. Un peu à gauche et en montant vers la seconde esplanade, se trouve une disposition de chambres ou de cellules qui sont aujourd'hui rasées jusqu'au niveau du sol [1], de sorte qu'on ne reconnaît pas les traces des portes. L'étendue de ces bâtiments a 58m,80 de longueur; les chambres ont dans œuvre 12m de long sur 4m,30 de large L'épaisseur des murs est d'environ 2m, ils sont faits de pierres sèches et d'un appareil irrégulier. Cette construction est distante de 11m,20 d'un de ces rochers saillants qui sont très-remarquables, et que nous avons mentionnés plus haut [2]. Sur le devant, c'est-à-dire à l'est, se trouve une grande place sur laquelle on aperçoit çà et là quelques débris de murailles; c'est là que j'ai dessiné le trône de marbre avec des figures de lion [3]. Cette place était certainement l'Aréa, où se faisaient les processions en l'honneur de la divinité adorée dans le temple. Le corps de l'édifice présente une masse de ruines qui a environ 46m de large sur 65m de long. Tous les murs des constructions que j'ai mentionnées, sont en pierre de petit appareil, c'est-à-dire n'ayant pas plus d'un mètre dans leur plus grande dimension; mais le temple est construit avec des pierres de très-grand appareil et taillées avec le plus grand soin. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une ou deux assises de ce vaste édifice, qui diffère tellement de tout ce que nous connaissons dans l'architecture ancienne, que nous ne pouvons établir aucune conjecture sur son ordonnance primitive.

On entrait dans l'édifice par trois portes qui sont inégales: l'une a 3m,75; celle du milieu 3m, et l'autre 3m,80: elles conduisent dans une sorte de Prothyron, sous lequel se trouvait la grande porte, qui avait 4m,64 de large. De là on passait dans un vestibule, à droite et à gauche duquel sont deux cellules de 2m,80 de large, et dans lesquelles on pénétrait par de très-petites portes. On entre ensuite dans une enceinte carrée qui a 22m,97 de large sur 27m,03 de long, à droite de laquelle se prolonge un conduit ou corridor tournant à angle droit et qui n'a point d'issue. Cette grande enceinte était-elle une cour ou une salle soutenue par des colonnes? C'est ce que des fouilles seules pourraient décider. Tout le pourtour du temple est fait de gros blocs de pierre calcaire ayant 2m de large sur à peu près 1m de hauteur, et de 5 à 6m de longueur : on ne connaît guère dans les constructions anciennes que les pierres des pyramides d'Égypte qui atteignent ces dimensions. A droite et à gauche de l'entrée, sont deux portes qui mènent dans les parties latérales du temple, celle de droite dans deux salles contiguës, celle de gauche dans un corridor qui longe la partie latérale du temple et qui a une issue à son extrémité nord. Le mur attenant à ce corridor est mitoyen avec huit chambres ou cellules qui ont de deux à trois mètres de largeur sur une longueur de sept mètres; et l'autre côté de la grande enceinte dont nous avons parlé, se trouvent aussi cinq autres cellules de la même forme et de la même dimension; les murs de séparation sont formés d'une seule pierre de sept mètres de longueur, et toutes les murailles extérieures de l'édifice sont faites de pierres semblables, qui s'ajustent non pas par des joints unis comme dans les autres constructions antiques, mais sont enchâssées les unes dans les autres comme des pièces de bois : ceci est un des caractères de l'architecture persépolitaine.

Le plan supérieur des assises est percé de distance en distance par des trous parfaitement circulaires qui ont sans doute servi à relier les pierres entre elles par des crampons de métal. Toute cette partie du temple est en pierre calcaire; mais les constructions

[1] Voyez planche LXXX.

[2] Voyez la carte, roche 3e.

[3] Voyez planche LXXXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0236
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

adhérentes à l'extrémité de l'édifice sont faites avec une pierre réfractaire de la nature de la serpentine, d'une dureté extrême, et dont la couleur est verdâtre. La chambre principale a 7^{m},78 de large sur 10^{m},20. Elle est éclairée par deux fenêtres, entre lesquelles se trouve taillée dans le roc au niveau du sol une espèce d'auge de 2^{m},80 de long. Cette pièce est entourée de plusieurs cellules comme la grande enceinte. Il est clair que dans cette disposition il ne se trouve rien qui rappelle les temples construits par les Romains et les Grecs, tandis que, comme construction, cet édifice a une grande analogie avec les monuments de Persépolis. On ne saurait dire à la première vue que ce sont les ruines d'un monument sacré, si, à l'extrémité de l'esplanade, et dominant le ravin profondément encaissé qui donne le nom au village de Boghâz-Keuï, on ne remarquait un rocher dont la partie supérieure, aplanie par l'art, a été convertie en un autel, et à la surface duquel on remarque de ces trous circulaires que nous avons signalés dans la construction du temple.

Préoccupé de l'idée de retrouver la position de Tavium, j'étais disposé à voir dans ces ruines le temple de Jupiter avec l'asile mentionné par Strabon, sans m'arrêter à ce qu'il y avait d'anormal dans une pareille conjecture; mais je me vis plus tard forcé de renoncer à cette opinion, bien à regret, car je n'avais aucun nom probable à donner à cette ville.

ACROPOLES, PALAIS.

Continuant l'examen de ces lieux, et guidé par les habitants du village, je portai mon attention sur les rochers qui entourent le temple, et je vis qu'ils conservaient tous plus ou moins de traces du travail de l'homme. Celui qui est le plus à l'ouest a été tranché de part en part de manière à présenter un passage dont les parois sont bien aplanies et verticales [1]. En descendant quelques pas dans le lit du petit ruisseau voisin, on trouve l'entrée d'un souterrain dans lequel je me glissai, non sans peine, mon guide refusant obstinément de me précéder. Le souterrain était à moitié comblé par les terres charriées par les pluies, cependant il me fut possible de le parcourir dans une longueur d'environ 100 mètres, et de m'assurer qu'il se dirige vers l'esplanade du temple. La construction de ce conduit a tous les caractères de la plus haute antiquité; il est bâti de pierres brutes, et la courbe de la voûte a la forme d'une ogive très-aplatie, au point qu'en quelques endroits les murs ont l'aspect de deux plans inclinés. Les éboulements survenus dans l'intérieur m'empêchèrent de pénétrer plus avant, avec le guide qui marchait un fanal à la main. La croupe du plateau sur lequel est construit le temple présente encore d'autres traces de ruines, et notamment de substructions qui sont toutes de travail pélasgique et de différents caractères.

En franchissant le petit ruisseau dont je viens de parler, on se trouve sur une autre croupe, également formée par le cours de deux torrents. Des plateaux superposés s'élèvent graduellement jusqu'au niveau de la montagne sur laquelle était située la ville. On remarque près de là des roches pivotantes comme celles que j'ai signalées, mais d'une plus grande étendue. La plus inférieure de ces roches est appelée par les habitants Kiz-Kaïa (la Roche de la fille) sans qu'ils puissent assigner aucune cause à cette dénomination, qui ne me paraît autre chose qu'un souvenir confus de la divinité qui était adorée dans ces lieux, et qui avait peut-être à Kiz-Kaïa un autel comme celui que j'ai décrit.

[1] Voyez au plan, roche 4^{e}.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0237
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

En se dirigeant vers le sud-est, on arrive à une montagne de roches, couronnée par une construction qui aujourd'hui même est dans un parfait état de conservation. Cette enceinte, presque carrée, a 26^{m},80 de large et est formée par des murs d'une grande épaisseur. Les fondations sont établies sur le roc vif et composées de pierres de grand appareil, la construction est en assises réglées, et les pierres forment des bossages [1].

Un chemin taillé dans le roc conduit au sommet; quant aux constructions qui couvraient l'enceinte, elles sont indiquées par diverses excavations faites dans le rocher, parmi lesquelles on distingue une petite citerne; ces ruines peuvent avoir appartenu à une Acropolis ou à un palais. On n'y trouve aucune trace de sculpture ni d'ornement.

Une seconde citadelle, dont les murs de revêtement entourent le sommet d'un rocher, domine le vallon de Kiz-Kaïa. Tous les parements des murailles sont démolis, et dans l'intérieur on remarque les traces d'un bouleversement dont les autres monuments ne donnent point d'exemple. Il semble que ce point des fortifications a été particulièrement en butte aux attaques des ennemis.

En continuant de monter sur le plateau, on arrive à une esplanade plus vaste, qui a très-probablement servi d'Acropolis, et qui est située sur un rocher presque inaccessible de trois côtés. L'appareil est moins soigné que dans le monument précédent, et toutes les pierres de l'intérieur ne paraissent pas avoir subi le travail du ciseau. Ces constructions si incohérentes ont certainement été élevées pour former la défense inférieure de la ville. Néanmoins, au-dessous du temple, on observe des traces de fortifications qui venaient se rattacher aux deux grands rochers; tout l'ensemble paraissait alors divisé en ville haute et en ville basse : dans la partie supérieure étaient les habitations et le grand système de défense, dans la ville basse étaient le temple et les habitations des nombreux desservants.

LES MURAILLES.

Nous arrivons maintenant aux murailles proprement dites et au système de fortifications continues qui entourait une vaste étendue de terrain. Ces remparts ont généralement de 5 à 6 mètres d'épaisseur; on peut les parcourir à cheval dans tout le pourtour de la ville. Ils sont formés d'un revêtement de pierres sèches d'appareil polygonal, avec un remplissage de moellons et de petites pierres; la porte la mieux conservée et qui paraît être la plus importante était au sud de la ville. Toute cette partie de la muraille, construite en appareil pélasgique d'une exécution parfaite, domine un glacis dont la pente a 20^{m} de longueur et est inclinée de 39°. Ce glacis est revêtu d'un perré en pierres sèches, qui le rendait tout à fait impraticable. Un chemin oblique à la muraille est tracé dans le glacis, de sorte que quiconque voulait monter jusqu'à la porte, se trouvait pendant tout le temps exposé aux traits de la place. La muraille, en cet endroit, forme une retraite de 3^{m} de profondeur, au fond de laquelle est la porte, qui n'est pas d'une conservation complète; on voit encore en place deux jambages en marbre brèche d'une très-grande dimension, du milieu desquels sortent deux têtes de lions qui ont 0^{m},90 de saillie, décoration inusitée dans tout ce que nous connaissons des Romains et des Grecs. La partie supérieure de cette porte était couverte par un linteau droit, mais qui avait été évidé pour former un plein-cintre [2]. Plusieurs modèles de ces monuments ont été exécutés et publiés sous le nom de Glacis et Portes de Soandus, par les soins de M. Petit-Radel [3], qui regarde cette

[1] Voyez planche LXXXIII.

[2] Voyez planche LXXXI.

[3] Recherches sur les monuments cyclopéens, p. 319.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0238
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

porte comme d'une époque postérieure aux murailles, attendu, dit-il, que la baie est couronnée par un plein-cintre. Dans le mémoire qui accompagnait mes dessins, j'avais sans doute négligé de faire observer que le couronnement de cette porte était formé par une large pierre posée en architrave sur les deux jambages. Le plein-cintre est taillé dans la pierre massive, il n'y a donc pas trace de voussoirs ni d'aucun appareil de ce genre; en conséquence, je regarde cet ouvrage comme contemporain des murailles. Les têtes de lion, qui sont taillées en plein dans l'épaisseur des jambages, ne démentent pas cette opinion; elles sont du même style que le trône de marbre, d'un caractère très-archaïque, trouvé près du temple. Dans l'intérieur, du côté de la ville, on voit à droite et à gauche de la porte deux tours en saillie formant des corps de garde. Mais toute l'étendue de cette fortification n'est pas garnie de tours de défense; du côté de l'est, les murailles dominent une vallée profonde, au fond de laquelle s'étendent à perte de vue des forêts de chênes encore inexplorées.

A 30 mètres environ, à droite de la porte, il y a une poterne qui communique avec un souterrain d'une construction entièrement semblable à celui qui avoisine le temple; la voûte est en forme d'ogive, et les pierres sont posées sans avoir été travaillées. Elle peut être parcourue dans une étendue de 150 mètres. En suivant sur le sol la direction prise à la boussole, je fus conduit dans la forêt, remplie de buissons inextricables, mais parmi lesquels on trouve, çà et là, des traces de construction.

Tous les murs de ces habitations sont faits de pierres sèches; la nature de la construction varie; j'en donne différents spécimens dans la planche LXXXII. On observe quelques débris de murs en assises réglées, mais le plus grand nombre est en appareil dit pélasgique; dans tout l'espace enceint par les murailles supérieures, et que j'estime avoir trois kilomètres de diamètre, je n'ai pas observé de vestige des monuments publics; ils étaient tous réunis, sans doute, dans la partie inférieure de la ville.

Je passe sous silence toutes les courses que j'ai faites dans les montagnes environnantes, d'après la fausse indication d'inscriptions tracées sur les rochers : je n'en trouvai aucun vestige.

L'intérêt qui s'attachait pour moi à l'existence de ces ruines devint encore plus grand quand j'appris qu'à environ deux milles de la ville il existait une enceinte taillée dans le roc, et autour de laquelle sont sculptés des bas-reliefs représentant un sujet qui se rapporte à des événements complétement oubliés aujourd'hui, mais qui doit avoir été d'une grande importance dans l'histoire de ces peuples.

YASILI-KAÏA.

Le chemin qui conduit à cette enceinte est frayé au milieu de terrains incultes, on n'observe aux environs aucune trace de construction; il ne paraît pas qu'anciennement ce lieu ait jamais été habité. Aujourd'hui il est également désert, et les paysans craindraient de s'y trouver à la tombée de la nuit. Rien aux alentours ne peut indiquer l'existence d'un monument de cette importance, et lorsqu'au détour d'un rocher je me trouvai en face de ce chef-d'œuvre d'un art barbare mais primitif, je ne pus cacher mon admiration, et je récompensai par un présent (*backchich*), le guide auquel je devais cette découverte. Cette action si simple faillit m'être nuisible, car les autres paysans se dirent entre eux : « *Bou-mouzzafir o khasné aladjak,* » cet étranger emportera le trésor; aussi pendant tout mon séjour, je fus constamment accompagné et observé [1].

[1] Voy. Hamilton, Researches, T. I, 400.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0239
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le monument de Yasili-Kaïa (la pierre écrite), c'est ainsi que le désignent les habitants, est d'une conservation parfaite; jamais il n'a eu d'accessoires autres que ce qui existe maintenant. Une enceinte disposée par la nature a été agrandie et régularisée par la main des hommes. Elle forme une salle presque rectangulaire [1], et sur les rochers taillés à pic se trouvent sculptés les bas-reliefs disposés en différents tableaux qui l'entourent à hauteur d'homme.

A gauche, en entrant, le premier tableau représente onze figures, toutes dans la même pose et dans le même costume. Chacun des personnages est coiffé du casque conique, vêtu d'une tunique légère, et porte des chaussures assyriennes dont [2] l'extrémité est très-relevée. Un peu en avant de ce groupe, marchent deux autres personnages semblables et exactement dans la même pose, le bras gauche tendu en avant, et le bras droit légèrement fléchi dans le mouvement d'un tireur d'arc; cependant on doit remarquer qu'ils sont sans armes; ils semblent exécuter une marche rapide et régulière. Le bas-relief est taillé dans un rocher calcaire cristallin et d'une dureté extrême; il est placé à environ 1^{m} au-dessus du sol, et était couvert d'une vaste croûte de lichen, qui prouvait que depuis longtemps il était oublié des humains. La dégradation qu'il a subie est due plutôt à l'effet du temps qu'à des atteintes volontaires de la part des habitants.

Le second bas-relief représente trois figures barbues portant la même coiffure que les précédentes, et vêtues, indépendamment de la tunique, d'un manteau qui les enveloppe presque en entier: c'est le *sisyrnos* des Mèdes. Le personnage qui marche devant, a exactement le même costume que les figures du premier tableau; quant à la pose, elle est la même dans tous les groupes [3].

Les deux tableaux qui suivent représentent une procession composée d'hommes armés et portant des emblèmes ou des présents; les deux premières figures sont barbues, sont coiffées du casque assyrien [4], légèrement recourbé sur le devant, et vêtues d'une robe rayée obliquement et reliée par une ceinture. Ce vêtement est la robe médique décrite par Strabon [5], qui la compare aussi à la robe ætolique, que l'on attachait par une ceinture au bas de la poitrine, et aussi par des agrafes sur l'épaule. Ces deux figures portent un emblème qui ressemble à la croix ansée des Égyptiens; celui qui marche devant est armé d'une massue, les deux autres personnages sont sans armes et vêtus de la tunique; viennent ensuite : un homme tenant une massue [6], un autre tenant dans ses deux mains un objet indéterminé; puis deux hommes armés de massues, et portant l'un une croix ansée, et l'autre un vase. Le second tableau, sculpté sur un autre plan du rocher, continue le sujet que je suis disposé à appeler la pompe des Dorophores. La plupart des acteurs de cette scène sont armés, et portent en outre des objets dans lesquels on reconnaît cette croix ansée du tableau précédent. Un seul des personnages est armé de la massue; un autre porte une faux, les trois autres ce sabre recourbé sur son tranchant, qui fut d'abord en usage chez les Orientaux et que l'on nomma *chim-chyr* [7], dont nous avons fait le mot cimeterre. Le milieu du bas-relief représente un sujet assez difficile à interpréter; mais d'après la disposition des figures, on est porté à le regarder comme allégorique, car il se compose de deux figures monstrueuses, vues de face et montées sur un socle; elles supportent au-dessus de leur tête une espèce de barque. Tou-

(1) Voyez pl. LXXIII, le plan de Yasili-Kaïa.
(2) Cf. Herod., lib. I. CI.
(3) Planche LXXV.
(4) Herodot. lib. 7, LXIII.
(5) Lib. XI, p. 530.
(6) Cf. Herodot., lib. 7, LXIII.
(7) Griffe de lion.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0240
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tes les figures de ces bas-reliefs marchent dans le même sens ; c'est-à-dire se dirigent vers le fond de la salle.

Le cinquième tableau représente évidemment des personnages d'un rang supérieur à ceux que nous avons décrits. Un homme barbu, coiffé de la cyrbazie et couvert de la robe médique, précède une femme entièrement vêtue et portant derrière les épaules des appendices qui sont sans doute des ailes grossièrement exprimées. On ne saurait dire positivement si les deux figures qui suivent sont des hommes ou des femmes, mais il est suffisamment indiqué que ce sont des prêtres ou des prêtresses ; elles portent une faucille et une grande patère, et sont coiffées d'un casque sphérique semblable à ceux des Grecs. Elles sont suivies par un vieillard barbu et ailé, coiffé du casque conique, auquel sont ajoutés deux appendices qui lui donnent une forme particulière. Le cortége est fermé par un personnage vêtu d'une large robe, portant dans sa main la croix ansée, et dans l'autre un sceptre recourbé ou un lituus. Ce qui indique, sans qu'on puisse en douter, le rang élevé de ce personnage, c'est le globe ailé qui surmonte son casque, et qui ne plane dans l'ancienne iconographie persane qu'au-dessus de la tête des rois. La coiffure de ce prince est un casque sphérique.

Telle est la disposition du sujet retracé à la gauche de l'enceinte ; c'est une procession à la tête de laquelle s'avance le souverain, puis les Dorophores, puis enfin le peuple sans armes, et dans l'attitude de gens qui se livrent à l'exercice de la danse.

Du côté droit de l'enceinte, deux tableaux seulement se rapportent au sujet que nous décrivons. Le premier, composé de dix figures, toutes dans le même costume, représente évidemment des femmes ; elles sont coiffées de la tiare cylindrique, portent des cheveux longs, et sont vêtues de robes à grandes manches, liées à la ceinture et formant des plis variés. Il n'est pas facile de dire si l'ajustement qu'elles ont devant elles fait partie de leurs vêtements, ou si c'est un objet qu'elles transportent avec elles.

Dans une petite anfractuosité du rocher [1] sont trois figures dans le même costume, et qui paraissent conduire les dix femmes qui les suivent. Il est à remarquer que tout le groupe d'hommes sculpté à l'entrée se compose de treize individus, nombre égal à celui des femmes qui sont placées à droite et qui marchent également vers le fond de l'enceinte où est figurée la scène principale, et qui paraît attirer l'attention de tous les personnages sculptés alentour. Cette grande scène semble continuer les deux processions retracées à droite et à gauche. Un homme plus grand que nature, coiffé du casque conique, et portant une longue barbe, fait un échange de présents avec une femme coiffée de la tiare cylindrique et vêtue comme les femmes décrites précédemment. Ils portent l'un et l'autre une croix ansée au milieu d'une fleur de lotus ; l'homme barbu est armé d'une massue, une sagare est passée dans sa ceinture ; sa tunique est courte et sa chaussure extrêmement relevée ; j'ai surtout remarqué une queue recourbée qui est près de son coude, et qui paraît venir de derrière la tête, parce que ce même appendice se retrouve aux figures qui portent la barque, et au personnage mâle qui est parmi les femmes. Quoiqu'on n'observe dans son costume aucun des attributs de la royauté, on ne saurait se méprendre sur le rang élevé de ce personnage ; il est porté debout par deux hommes qui sont coiffés de la cyrbazie recourbée, et vêtus de la robe traînante. Auprès de chacune des deux figures principales on a sculpté le taureau unicorne, comme pour indiquer un sujet religieux. A gauche du tableau se trouvent encore deux figures por-

[1] Voyez planche LXXV, fig. III.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0241
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tant le costume décrit précédemment; l'une est sans armes, l'autre porte une massue et une épée; elles s'avancent en marchant sur des montagnes.

La droite du bas-relief est occupée par un groupe du plus grand intérêt : reine ou déesse, la grande figure de femme que nous avons décrite, tient dans sa main droite un sceptre, et est montée sur un lion qui descend fièrement du sommet des montagnes; ses cheveux pendants sont retenus dans sa ceinture, et derrière elle est sculptée une figure indéfinissable, dont la partie supérieure, semblable à l'ornement qu'elle tient dans la main, est terminée par deux jambes d'homme. Le personnage qui la suit immédiatement porte le même costume que les autres figures d'hommes. Il tient dans une main une bipenne, ou plutôt la sagare des Saces [1], de l'autre un bâton noueux; il s'avance avec le groupe de femmes, monté sur un lion, mais il est d'une plus petite dimension que les autres figures : derrière lui marchent deux femmes coiffées de la tiare et portant une fleur de lotus; au-dessous est sculpté un aigle bicéphale, les ailes étendues, et qui paraît avoir des pieds de cerf.

Tous les bas-reliefs dont je viens de donner la description appartiennent évidemment à un même sujet, retracent un grand événement politique ou religieux, célébré dans les annales de ces peuples. Mais ce ne sont pas les seuls ouvrages de ce genre qui s'offrent aux regards, plusieurs tableaux sont sculptés dans d'autres parties de cette enceinte, et ne paraissent pas se rattacher d'une manière aussi directe au motif principal du grand bas-relief.

La procession des femmes, comme on peut le voir dans le plan, ne commence que vers la seconde moitié de la paroi de droite. Depuis ce point jusqu'à l'entrée, le rocher forme plusieurs retraites qui ont été disposées pour recevoir des bas-reliefs. Sur une saillie verticale qui fait face à la grande scène, on voit une figure colossale représentant, suivant toute probabilité, le même personnage royal sculpté dans la procession. Il est vêtu d'une grande chlamyde, coiffé d'un casque sphérique, tient dans sa main gauche le sceptre recourbé, et dans la main droite un ædicule, au milieu duquel se trouve une représentation d'une divinité, non pas marchant sur un lion comme dans le bas-relief, mais dans le repos, et posée sur un socle. Ses bras sont remplacés par deux ailes. Les supports du temple représentés à droite et à gauche ressemblent grossièrement à des colonnes ioniques. Au milieu du fronton sont deux étoiles, l'une à huit rayons, qui est la plus grande, et l'autre à six rayons. Le reste du fronton est formé par des ailes d'aigle semblables à celles qui surmontent la tête du roi; ne serait-ce pas de là que les Grecs auraient adopté le mot ἀετὸς pour désigner un fronton? Le personnage qui soutient ce temple marche sur deux cônes, comme pour indiquer qu'il règne sur un pays de montagnes. Je ne pense pas cependant qu'il doive être considéré autrement que comme le pontife-roi qui présidait au culte de la déesse dans les cérémonies religieuses. La sculpture, quoique incorrecte, est exécutée avec un très-grand fini, et le rocher a reçu un poli précieux.

Dans la même enceinte se voient encore deux petits bas-reliefs, qui sont presque entièrement détruits par l'effet du temps, le rocher étant moins solide dans cette partie droite. L'un des sujets se compose de deux figures, assises face à face et coiffées de la mitre comme les dieux égyptiens; l'autre représente une figure monstrueuse qui a les bras étendus et est vêtue d'une tunique. Son corps est semblable à celui d'un homme, et sa tête à celle d'un lion. Cette figure est là comme pour garder un passage étroit

[1] Hérod., l. 7, LXIII. Strabon, XI. 513.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0242
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

formé par la nature, qui conduit dans une galerie à ciel ouvert, dans laquelle on observe deux bas-reliefs d'un caractère unique. Elle a 2^{m},60 de largeur, les parois en sont aplanies avec soin, et les tableaux sont sculptés au niveau du sol, dont l'exhaussement est d'environ 1^{m} au-dessus de celui de l'autre salle.

La première de ces figures, dont la tête est de grandeur colossale, représente un homme coiffé de la mitre conique; son nez est très-arqué; l'œil est de face, comme dans toutes les sculptures orientales de style archaïque; le caractère du profil rappelle tout à fait les idoles de l'Inde; à son oreille énorme est suspendue une boucle d'oreille dont le centre représente une étoile; la poitrine paraît couverte d'une sorte de cuirasse: au moins est-elle divisée par une ligne médiane dont l'exemple n'est point dans la nature. A la place des bras, cette singulière figure a deux avant-corps de lions grossièrement sculptés; elle se termine au buste, et est supportée par deux animaux monstrueux, dont malheureusement je n'ai pas pu dessiner la tête, qui est profondément enfoncée dans le sol. Tout porte à croire que cet ensemble barbare, composé de parties d'homme et d'animaux, représente quelque divinité; mais on reste dans le doute lorsqu'il faut prononcer le nom du dieu dont ces peuples ont retracé l'image. Est-ce le dieu Omanus qui partageait les autels de la déesse Anaïtis? C'est une conjecture qui pourrait devenir probable, si l'on parvenait à prouver que les monuments religieux que nous avons décrits sont relatifs au culte de cette divinité persique.

Un autre bas-relief voisin du premier, représente une figure dont la partie inférieure est également recouverte par l'exhaussement du sol; j'ai proposé de lui donner le nom de Milytta, la Vénus assyrienne, à cause des emblèmes représentés dans l'ædicule sculpté derrière sa tête, dans le centre duquel est sculptée l'image d'un Phallus. Cet ædicule est, dans toutes ses autres parties, semblable à celui qui est porté par le pontife-roi. Le bras gauche de cette femme est passé autour du cou d'un jeune enfant dont le corps est caché par le sol; elle soutient sur sa main droite un embryon de figure humaine, qui rappelle peut-être que cette divinité préside à la fécondation de la nature.

Le terrain, qui s'est beaucoup exhaussé dans cette partie, cache certainement d'autres bas-reliefs, car j'ai remarqué plusieurs têtes de petite dimension qui sont gravées au niveau du sol, et sont très-endommagées par le temps; il est probable que ce qui est dans la terre est beaucoup mieux conservé. On voit aussi des excavations taillées avec beaucoup de soin dans le rocher, et qui ne peuvent avoir servi de tombeaux, parce qu'elles sont d'une dimension beaucoup trop petite; d'ailleurs, l'ensemble de ces bas-reliefs est bien plutôt religieux que sépulcral.

M. Hamilton, dans son excellent ouvrage, donne une description très-détaillée de ces ruines qu'il regarde comme celles de Tavium. Il mentionne d'autres monuments d'un grand intérêt, découverts par lui, et qui sont pour moi un argument nouveau à l'appui du véritable nom de ces ruines. Je les regarde en effet comme les débris des villes mèdes détruites à l'époque de l'invasion des Scythes.

Avant d'être fixé sur ce fait, j'ai voulu examiner sérieusement toutes les données historiques; il n'en a pas été de même pour l'explication des bas-reliefs de Yasili-Kaïa. Connaissant peu à cette époque le caractère des sculptures mèdes et perses, je n'hésitai pas, cependant, à attribuer ces ouvrages à des sculpteurs de cette nation, et, après de mûres réflexions, je persiste à croire que je ne m'écartais pas de la vérité. Voici dans quels termes je rendais compte de cette découverte au ministre de l'instruction publique :

« C'est une enceinte de rochers naturels, aplanis par l'art, couverts de sculptures du

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0243
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

temps des Perses, et certainement antérieures à Hérodote. On y voit représentée l'entrevue du roi de Perse et d'un roi que je crois être de Paphlagonie. Cette scène se compose de soixante figures dont quelques-unes sont colossales. Le roi de Perse est monté sur un lion et entouré de toute la pompe asiatique; l'autre roi est armé d'une massue; il est barbu et coiffé d'un bonnet conique très-élevé. Toute sa suite, qui se compose de figures également vêtues, est disposée ainsi : Un corps de soldats, trois généraux, trois princes, une suite de dorophores précédés chacun d'un soldat; la marine, représentée par deux hommes qui portent une barque; un monarque qui paraît un roi vaincu, des dorophores, tous vêtus de longues robes et portant sur le dos des sortes de carquois ou d'ailes; enfin le roi qui tient dans ses mains le présent.

« Le roi de Perse est suivi d'un guerrier de sa nation, monté également sur un lion, de princes montés sur un aigle à deux têtes, et d'un cortége de trente figures. Enfin, sur une partie de rocher voisine, est une figure colossale de roi, portant un emblème indéfinissable. Dans une autre anfractuosité du rocher sont d'autres figures plus faciles à dessiner qu'à décrire, dont les bras sont des têtes de lion, et les jambes des moustres marins; les coiffures sont des casques coniques tout couverts d'ornements. La conservation de cet admirable monument est parfaite. »

Me rappelant ensuite que dans toutes les sculptures, ouvrages des anciens Perses, on ne voyait jamais de figures de femmes, je fus porté à modifier mon opinion d'après celle de plusieurs antiquaires, qui avaient été frappés du caractère étrange de cet ouvrage. Je crus alors y reconnaître l'entrevue d'un roi de ces contrées avec une reine dont la cour était uniquement composée de femmes. Quoique la plupart des savants soient disposés à regarder ce qui est relatif à l'histoire des Amazones comme plus fabuleux que réel, j'étais porté à voir dans ce bas-relief la commémoration de l'alliance annuelle de ces femmes guerrières avec les Leuco-Syriens, leurs voisins. Cet échange de présents aurait été le symbole d'une paix passagère dont le gage était représenté par le Leuco-Syrien qui se trouvait comme otage ou comme ambassadeur à la cour de la reine. Les treize femmes qui la suivent représentaient à mes yeux les Amazones; le peuple des Leuco-Syriens était figuré par les treize hommes sans armes précédés de dorophores. L'examen subséquent qui fut fait de ces bas-reliefs ne ratifia pas cette première opinion; il y a en effet dans toute cette pompe quelque chose de religieux qui ne se trouvait pas expliqué. Le prince marchant processionnellement à la suite des prêtres, cette reine ou déesse montée sur un lion, qui ne retrace rien de ce que l'histoire prête aux Amazones, les autres bas-reliefs sculptés dans la galerie voisine, tout cela m'engagea à réfléchir sur l'opinion que j'avais émise, et que je passerais sous silence, si M. Hamilton, auquel je l'avais communiquée verbalement, ne l'eût pas discutée à l'occasion de la description qu'il donne de ces ruines.

Un examen attentif de ce monument démontre qu'il n'est pas l'œuvre d'un des peuples qui ont habité l'Asie occidentale. La ressemblance de cette figure montée sur un lion, avec des sculptures babyloniennes, porte à conjecturer qu'elle représente une des principales divinités révérées chez les peuples mèdes ou assyriens.

Le culte d'Anaïtis, répandu et célèbre dans toute cette partie de la Cappadoce, était toujours entouré d'une pompe toute royale. Il n'y avait pas de temples plus imposants que ceux de cette déesse, dont les autels étaient desservis par une multitude d'esclaves. Ce qu'on sait du temple de Comana peut s'appliquer à ceux de Concobar et d'Hypœpa. Les faits les plus importants de l'histoire médo-perse se rattachent à la vénération que tous les peuples avaient pour la plus célèbre de leurs divinités.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0244
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Originaire de l'Asie orientale, le culte d'Anaïtis a été transporté de la Babylonie dans ces contrées, et s'est répandu à une époque plus reculée chez les Mèdes et les Arméniens [1]. La grande scène du fond n'est-elle pas relative au culte de la déesse qui, arrivant de l'Orient montée sur un lion, est accueillie par les Cappadociens qui lui apportent des offrandes?

Mais on doit tenir compte d'un fait incontestable, c'est que ces figures d'hommes représentées dans ces bas-reliefs portent toutes le costume des Saces. En effet, comparons avec la description d'Hérodote, dans son dénombrement de l'armée de Darius [2], «....les Saces, peuples de la Scythie : ils portent sur leur tête un bonnet qu'ils nomment cyrbazie, terminé en pointe très-aiguë, et qui se tient droite. Leurs jambes étaient revêtues de chausses. Indépendamment de l'arc à la manière de leur pays et de poignards, ils étaient encore armés d'une espèce de hache appelée sagare.» Rien ne manque à la ressemblance, ni la hache à deux tranchants, ni la coiffure haute et conique. Les Assyriens portaient au contraire des casques légèrement courbés, et des massues de bois garnies de clous en fer. Cette arme se retrouve entre les mains de plusieurs de ces figures.

Or, on sait que les Scythes n'ont jamais cultivé les arts. Toute la Médie, qui fut soumise à leur puissance, fut au contraire bouleversée par leurs excès [3]; ce n'est donc point aux Saces qu'il faut attribuer ce monument; mais il est certain qu'il a un rapport direct avec l'histoire de ces peuples. Hérodote et Strabon nous fournissent quelque lumière à ce sujet. Après avoir mentionné les ravages des Saces[4], Hérodote ajoute : « Mais Cyaxare et les Mèdes finirent par en égorger le plus grand nombre, qu'ils surent attirer dans un repas où ils les enivrèrent. C'est par ce moyen que les Mèdes parvinrent à ressaisir la puissance et à dominer en Asie [5]. »

Le passage de Strabon est plus explicite; il est clair que l'un et l'autre historien font allusion au même fait, les Mèdes écrasant les Saces à la suite d'une orgie. La seconde version de Strabon n'infirme pas la première; elle prouve seulement que les fêtes des Sacées étaient célébrées dans toute l'étendue de l'empire des Mèdes.

« Les Saces, dit cet historien, se sont emparés d'une partie de l'Arménie, qui a porté d'après eux le nom de Sacacène; ils ont pénétré jusque dans le pays des Cappadociens, surtout dans le pays de ces Cappadociens voisins du Pont-Euxin, que l'on distingue aujourd'hui par le nom de Pontici; mais là, tandis qu'ils se tenaient rassemblés pour le partage du butin, les généraux perses qui commandaient dans ces contrées les attaquèrent de nuit et les exterminèrent. Pour éterniser le souvenir de ces événements, les Perses, après avoir accumulé des terres autour d'une roche (sise dans la plaine où s'était passée l'action), y formèrent comme une colline qu'ils entourèrent de murs et où ils élevèrent deux temples, l'un à la déesse Anaïtis, l'autre aux divinités persiques Omanus et Anandate, qui partagent ses autels. Puis ils fondèrent la fête annuelle dite les *Sacæa*, que célèbrent encore maintenant les possesseurs de Zéla, ainsi appelle-t-on le lieu dont je parle.... Tel est le récit de quelques auteurs concernant l'origine des *Sacæa;* selon d'autres, elles ne datent que du règne de Cyrus. Ce prince, disent-ils, ayant porté la guerre dans le pays des Saces, y perdit une bataille. Contraint de fuir, il regagna les lieux où il avait établi ses magasins, abondamment pourvus de provisions et surtout de vins.

(1) Strabon, XI, 532.
(2) Lib. LXIII.
(3) Herod., lib. 7, CVI.
(4) Les Saces sont des Scythes Amyrgiens, mais ils étaient désignés ainsi parce que les Perses donnent indistinctement le nom de Saces à tous les Scythes.
(5) Lib. 7, CIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0245
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Après s'y être arrêté le peu de temps nécessaire pour faire reposer son armée, il en repartit sur le soir, feignant de continuer sa fuite et laissant ses tentes pleines de vivres, mais il fit seulement la marche convenable à son dessein. Les Saces, qui le poursuivaient, arrivèrent dans ce camp abandonné, et le trouvant rempli de victuailles, se livrèrent sans ménagement à la débauche. Cyrus alors, revenu sur ses pas, surprit les barbares ivres et hors de sens..... Ils furent tous massacrés. Le prince vainqueur attribuant son succès à la protection divine, consacra ce jour à la déesse honorée dans sa patrie, et voulut qu'il s'appelât le jour des Sacées. Voilà pourquoi, *dans tous les lieux* où il se trouve un temple de cette divinité, on célèbre annuellement la fête des Sacées. C'est une espèce de bacchanale; les hommes et les femmes s'y réunissent vêtus à la scythe, et passent ensemble vingt-quatre heures à boire et à folâtrer[1]. »

On retrouve dans cette suite de bas-reliefs tous les détails des événements rapportés ci-dessus. Le sujet du fond représentant le culte d'Anaïtis transporté dans ces contrées, le tableau de l'entrée ne serait autre chose que les habitants vêtus à la manière des Saces, et se livrant à des danses en commémoration de cet événement qui était célébré dans tous les lieux où se trouvait un temple d'Anaïtis.

Les fêtes des Sacées étaient célébrées, non-seulement dans cette partie de la Médie, mais à Babylone même. La description qu'en fait Athénée, d'après Berose, ne ressemble pas à celle que Strabon nous a transmise; mais le nom est le même. Il est possible que les cérémonies se soient modifiées en s'éloignant des pays où ces fêtes ont été instituées. Voici le passage d'Athénée[2] : Berose écrit, liv. I de ses histoires de Babylone, que tous les ans, le 16 du mois Loüs, on fait une fête appelée Sacée, qui dure cinq jours entiers. Il est alors d'usage que les esclaves commandent à leurs maîtres; on en sort un de la maison, vêtu d'un habit semblable à celui du roi, que l'on appelle Zogane. Ctésias rappelle cette fête, livre II de ses *Persiques*.

Cela prouve que l'institution de ces fêtes était antérieure à Cyrus, et quand on voit l'importance extrême que les peuples mettaient à leur célébration, on ne doit pas être surpris qu'ils en aient perpétué le souvenir par quelque monument.

PTÉRIUM.

Il reste à déterminer, d'après des données historiques assez certaines, le nom de cette ville, dont l'étendue surpasse celle de toutes les villes anciennes, excepté Ninive et Babylone. L'inspection seule des ruines donne l'idée d'une capitale fortifiée par tout ce que l'art militaire de cette époque pouvait suggérer aux ingénieurs: des murailles suivant les crêtes de la montagne, et ayant partout une épaisseur telle, qu'aujourd'hui même on peut encore les parcourir à cheval. L'imagination, en rétablissant les remparts, les voit couverts de chars et de machines. Trois forteresses, détachées de l'enceinte continue, dominent la partie faible de la ville, celle qui était en plaine. Je dois avouer que, dans les cent villes antiques dont j'ai visité les ruines, aucune ne m'a offert le génie militaire des anciens sous un aspect plus respectable; ce n'était donc pas une ville de peu d'importance. Le caractère particulier des constructions atteste leur antiquité; mais rien dans Strabon, qui était mon seul guide, ne pouvait me mettre sur la voie de ce nom que je désespérais de retrouver. La commission nommée par l'Académie des

[1] Strabon, XI, 511, 512.

[2] Athénée, Deipnos., lib. XIV, 639. Dindorf.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0246
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

inscriptions pour examiner mon rapport, avait pensé un moment que les ruines de cette ville étaient celles de Soandus; mais Soandus est placé sur la carte du Père Cyrille à trente lieues plus au sud, dans le lieu nommé Soanli-déré; c'est une place des Cappadociens qui était encore florissante sous les Romains. Quelle était donc cette ville ruinée longtemps avant que le peuple grec eût porté ses colonies à l'orient de l'Halys? Une lecture attentive d'Hérodote nous met sur la voie, et les nouveaux documents rapportés par M. Hamilton donnent à cette hypothèse tous les caractères de la certitude.

Il est nécessaire de bien se rappeler la position de Boghâz-Keui[1]. Situé dans un pays montagneux à l'orient de l'Halys, son territoire appartenait jadis aux Mèdes, car la limite entre l'empire des Mèdes et celui des Lydiens, dit Hérodote, était l'Halys; c'est dans cette contrée que Crésus s'avance pour attaquer Cyrus.

L'armée de Crésus part de Sardes, elle marche au-devant des Perses; il n'est pas probable qu'elle s'aventure dans le pays *Axylon*, sans eau et sans bois, pour aller traverser l'Halys. Sa route est tracée par les vallées fertiles et bien peuplées alors, où se trouvaient les villes de Gordium, Midæum et Orcystus; c'est-à-dire la frontière sud de la province qui fut depuis la Galatie. Crésus aurait joint l'Halys à la latitude d'Ancyre; le fleuve, trop profond pour être passé à gué, est divisé en plusieurs branches par Thalès de Milet. L'armée se trouvait donc en pays de plaine; car une telle opération eût été impossible si le fleuve eût été encaissé. Maintenant laissons parler Hérodote : « Crésus, *après avoir franchi* l'Halys, arriva dans cette partie de la Cappadoce que l'on nomme la Ptérie; c'est une contrée d'un très-difficile accès, qui s'étend jusqu'à Sinope. Crésus s'y établit, ravagea les possessions des Syriens (Cappadociens Pontici), et s'empara de la capitale des Ptériens, dont il fit les habitants esclaves. Il prit de même toutes les villes de l'intérieur et de la frontière, et finit par transporter en entier la nation syrienne, quoiqu'il n'en eût reçu aucune offense. Cyrus cependant, après avoir rassemblé son armée et l'accroissant de tout ce qu'il put rencontrer sur sa route, marcha à la rencontre des Lydiens. Cyrus campa en face de l'ennemi, et les deux armées, après quelques engagements où elles essayèrent leurs forces, en vinrent aux mains dans les champs de la Ptérie[2]. »

Quel que soit le point où Crésus a effectué son passage, il est évident que la Ptérie s'étendait sur la rive droite de l'Halys, dans un pays montagneux. M. Hamilton [3] suppose donc à tort que cette province devait se trouver voisine de la côte; car il sait bien qu'à l'embouchure du fleuve s'étend la vaste plaine de Bafra et de Tcharchembey. D'ailleurs est-il à supposer que Crésus, marchant en toute hâte à la rencontre de Cyrus, aurait fait faire à son armée un détour aussi inutile? Ce savant voyageur est disposé à regarder Ptérium comme une place de peu d'importance [4], parce qu'elle n'est point nommée par Strabon et les géographes postérieurs; il considère le passage d'Hérodote comme une simple allusion à cette ville. Il me semble, d'après le passage cité, qu'il est impossible de faire une mention plus explicite d'une grande capitale. Le silence de Strabon et des autres géographes est une preuve de la vérité des faits attestés par Hérodote. La ville ayant été détruite et les habitants emmenés en esclavage, il n'y a plus lieu d'en parler; cependant Étienne de Byzance n'oublie pas de la mentionner; il paraît même que ce nom de Ptérium était commun à plusieurs places. Πτέριον πόλις Μήδων, c'est

[1] Voyez la carte placée en tête de l'ouvrage et comparez avec la carte d'Hamilton.

[2] Hérodote, lib. I, LXXVI.

[3] T. I, 395.

[4] Loco citato.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0247
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

celle dont je parle qui était capitale de la Ptérie ; puis il cite Πτερία πόλις Σινώπις. S'il n'y a pas identité, il faudrait chercher cette ville dans le district de Sinope, à l'ouest de l'Halys : car le territoire d'Amisus s'étendait jusqu'aux rives du fleuve. Il est suffisamment démontré que l'Halys formait à cette époque la frontière le plus tranchée entre la Paphlagonie et le Pont cappadocien. Un fait assez curieux, et qui, je crois, n'est conservé que dans ce passage d'Étienne de Byzance, c'est que la citadelle de Babylone portait aussi le nom de Ptéria. Est-ce simplement l'effet du hasard, ou cela tient-il à quelque rapport caché entre les deux villes? C'est une question qui est aussi obscure que celle des Sacées transportées à Babylone [1].

La ville de Ptérium fut détruite par Crésus, vers l'an 530 avant Jésus-Christ; en ne lui accordant que 250 ans d'existence depuis sa fondation, nous pouvons raisonnablement supposer que ses monuments remontent au commencement du VIII^e^ siècle avant notre ère, c'est l'opinion de la commission de l'Académie [2]; mais pour ceux qui voudraient tirer une conclusion rigoureuse de l'examen des lieux [3], ils pourraient être antérieurs à tout ce que nous connaissons d'antiquités asiatiques, car on ne trouve à Ptérium aucune trace de la connaissance ou de l'usage de l'écriture.

Ce ne sont pas les seuls débris de ces temps reculés qui soient arrivés jusqu'à nous; M. Hamilton parcourant cette province, cherchant comme moi les ruines de Tavium, rend compte, en ces termes, d'une découverte des plus intéressantes, qu'il fit à six lieues au nord de Boghâz-Keui :

« J'appris que dans les environs du village d'Euyuk, distant de deux milles vers le sud-sud-ouest, il y avait de curieuses pierres antiques. Je me mis aussitôt en route pour aller les examiner. En arrivant dans ce lieu, je reconnus un village turcoman, sur les limites sud duquel on voit un monument très-curieux, des plus anciens temps. J'entrai d'abord dans une espèce d'avenue formée par de nombreuses pierres brutes et paraissant n'avoir jamais été taillées. Cela me rappelait les monuments druidiques, et semblait un ancien ouvrage des Gallo-Grecs; mais, après un examen plus attentif, je m'assurai qu'il était d'un caractère différent.

« Ces ruines consistent en une grande porte d'entrée faisant face au sud, avec une portion d'un mur épais de chaque côté; les deux principales pierres qui forment les piliers sont des blocs énormes ayant 3^m^ ou 3^m^,60 de haut; sur la face extérieure de chacune d'elles on a sculpté une figure monstrueuse avec une tête humaine, dans un style tout à fait égyptien. Le corps est une grotesque imitation d'un oiseau, dont les cuisses se terminent par des griffes de lion.

« Le mur qui avance d'environ 1^m^,65 de chaque côté de la porte, s'élève à droite et à gauche, et entoure un espace pavé en face de l'entrée, qui est formé par d'énormes blocs dans le genre cyclopéen, mais qui depuis peu est très-ruiné; près du mur inférieur, qui a environ un mètre de haut, il y a quelques figures qui sont à peu près de la même hauteur et grossièrement sculptées en relief très-bas. La première pierre à l'ouest représente, autant que l'on peut voir, des joueurs d'instruments; la seconde représente des prêtres vêtus de longues robes; la troisième, des béliers menés au sacrifice, et la dernière un taureau très-grossièrement sculpté. Derrière la porte, une avenue dallée de larges pierres conduit à quelque distance vers le village.

[1] Voyez le Mém. de Fréret, Mém. de l'Acad. des inscript., tome XIX, p. 54.

[2] Voyez le Rapport de l'Académie à la fin du volume.

[3] Le royaume des Mèdes commence 710 ans avant J. C. Fréret, Mém.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0248
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

J'ai remarqué, comme un trait curieux de ce monument, un aigle à double tête sculpté sur la face intérieure d'un des piliers de la grande porte; mais je pense que c'est une addition plus moderne.



« Sur la façade d'une des maisons du village, on voit une grande pierre carrée avec une curieuse inscription en caractères qui me paraissent phéniciens ou phrygiens, grecs ou celtiques [1]. Ces ruines acquièrent un plus grand intérêt par les découvertes faites dans les rochers voisins de Boghâz-Keui, éloigné seulement de cinq heures de marche. »

M. Hamilton soupçonne bien un certain rapport entre ces ruines et celles de Boghâz-Keui, mais il ne lui vint pas à l'idée qu'elles sont du même temps et doivent être attribuées au même peuple. Je conçois que l'étrange figure de l'aigle à deux têtes ait pu lui paraître au premier abord une addition due au caprice de quelque sculpteur; mais en voyant le même emblème représenté dans un état de conservation parfaite sur le grand bas-relief de Boghâz-Keui, il aurait dû modifier son opinion, et s'assurer s'il existait en ce lieu quelque ruine byzantine, pour y placer avec certitude la ville de Tavium [2].

La découverte des ruines d'Euyuk me paraît d'un intérêt majeur pour l'archéologie, car ce sont de très-rares débris des villes mèdes de la Ptérie, ruinées sans retour par Crésus, pillées antérieurement par les Scythes, 624 ans avant Jésus-Christ, lorsque, sous la conduite du roi Mandiès, ils envahirent l'Asie, qu'ils dominèrent pendant vingt-trois ans, jusqu'au règne de Cyaxare.

M. Hamilton, surpris par la nuit, ne prolongea pas ses investigations. Il donne une description très-sommaire des bas-reliefs qui entourent ces piliers; mais ne put s'assurer s'il existait en ce lieu des vestiges d'une ville considérable.

Cette manière d'ajuster des colosses aux piliers des portes est particulière à l'Orient. On en retrouve des exemples à Persépolis, et les ruines de Ninive, mises récemment à découvert par M. Botta, ont offert, à l'entrée d'un vaste palais, deux colosses ayant des corps d'homme et des têtes d'oiseau, debout devant les piliers.

Après être resté dix jours dans les ruines de Ptérium, forcé de continuer ma route vers le sud sans examiner plusieurs localités du voisinage, je remettais à un autre temps de nouvelles explorations dans cette contrée; je venais de former le projet de visiter

[1] Cette inscription est en caractères phrygiens.

[2] Dans cette hypothèse, le bas-relief de Boghâz-Keui serait du vi^e^ siècle avant J. C.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0249
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Persépolis et Babylone, car il y avait entre ces ruines et celles de l'Asie intérieure des rapports que je ne saisissais pas; mais plusieurs années devaient s'écouler avant que mon vœu fût accompli.

La description que j'ai donnée de toutes ces ruines suffit pour prouver que cet emplacement ne saurait convenir à la ville de Tavium qui fut populeuse pendant la période byzantine, puisqu'elle est comptée parmi les métropoles ecclésiastiques de l'Asie, et dont la fondation d'ailleurs ne paraît pas antérieure à l'invasion gauloise, car elle n'est pas citée par les historiens plus anciens. C'est surtout sous l'empire romain que Tavium fut importante et qu'elle devint l'entrepôt du commerce de la contrée. Il est donc impossible que dans les ruines de cette ville on ne trouve aucun débris qui ait appartenu à l'époque romaine ou byzantine, comme cela a lieu ici.

Les savants ont maintenant sous les yeux toutes les pièces de la question, c'est à eux de ratifier ou d'infirmer ces différentes opinions. Je ne me dissimule pas tout ce que présente d'incertain et d'hypothétique l'explication que j'ai donnée du bas-relief de Boghâz-Keui; mais pour le nom de la ville et l'époque de sa destruction, il me semble que les documents historiques sont d'accord avec sa position dans un pays montagneux, pour la faire reconnaître comme l'ancienne capitale des Ptériens, et comme un précieux reste de l'architecture des Mèdes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0250
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXXII.

LES SACÆES [1].

Cette planche représente l'état actuel de l'enceinte sculptée de Ptérium. Aucun de ces rochers ne porte d'autres traces de la main des hommes que les sculptures que l'on remarque à l'entour. Il n'est pas probable que le terrain se soit exhaussé beaucoup, et que des fouilles dussent faire découvrir aucun débris de construction. J'ai regardé ces bas-reliefs comme la commémoration des fêtes des Sacæes, parce que c'est un des événements historiques auxquels on peut les rapporter le plus naturellement. J'ai été témoin, au moment de la moisson, des danses dont la figure rappelle parfaitement le premier bas-relief; les danseurs se placent sur une même ligne et exécutent, en se tenant par la main, des évolutions qui ressemblent moins à une danse qu'à la manœuvre d'un bataillon. On marche en avant, puis on recule sur la même ligne, ensuite celui qui conduit la danse fait volte-face et chacun le suit en marchant d'un pas cadencé. Il paraît que cette danse est aussi en usage dans les provinces musulmanes de la Russie et dans le Daghestan; elle se pratique aussi dans l'Ionie sous le nom de Roméika. Cette enceinte ne serait donc, à mes yeux, que le lieu où s'assemblaient les Perses pour leurs fêtes annuelles, qui, instituées dans la ville de Zéla, se pratiquaient, dit Strabon, dans tous les lieux où il y avait un temple d'Anaïtis.

PLANCHES LXXIII—LXXIV.

PLAN DE PTÉRIUM.

Ce plan topographique, levé à l'échelle de $0^{m},030$ pour cent mètres, ne contient que les ruines de la partie inférieure de la ville, et les amorces des murailles de la ville supérieure. La difficulté extrême de faire des relèvements dans un terrain couvert de bois, m'a empêché de lever le plan complet de la ville supérieure.

J'ai tracé les opérations que j'ai exécutées, au graphomètre et à la boussole, pour qu'on pût se rendre bien compte de la triangulation. J'ai déterminé l'axe du temple que j'ai pris pour base, à partir du mur de refend du grand hypætre; j'ai mesuré 225 mètres; du premier point j'ai visé un jalon placé près du lieu désigné sous le nom de roche 4e. J'ai opéré de même à l'autre extrémité de la base, ce qui m'a donné une base supplémentaire plus étendue. Après avoir rayonné du premier point sur tous les lieux que je voulais placer dans le plan, j'ai transporté ma boussole au point marqué *jalon*, et j'ai opéré de même; les cotes marquées sur les lignes de triangulation marquent les degrés d'inclinaison de l'aiguille aimantée; la petite croix indique le côté bleu ou nord de l'aiguille.

Chaque point particulier étant placé sur la carte, tout le reste a été mesuré à la chaîne. Les quatre rochers qui s'élèvent à l'entour du temple, donnent à ce site un aspect des plus curieux; la roche 4e a été coupée transversalement, sans qu'on puisse soupçonner dans quel but. Les quatre grands rochers dominant ce plateau sont couronnés par des fortifications qui faisaient de cette place un des lieux les mieux défendus.

Les deux ruisseaux coulant vers l'ouest, viennent de deux vallées très-encaissées, qui ont valu à ce village le nom de Boghâz-Keui (le village du défilé); les maisons sont des huttes de pierres sèches élevées à peine à deux mètres au-dessus du sol. Les habitants donnent aux ruines du temple le nom de Bazar de Zizim.

Dans l'angle de la carte, on voit le plan de Yasili-Kaïa (la pierre écrite), levé à 0,0025 pour mètre.

[1] Σακαίων ἑορτὴ, la fête des Sacæes. En citant le passage de Strabon, j'ai conservé l'orthographe de la traduction française, mais il est plus correct d'écrire Sacæes (Καίσαρ, Cæsar).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0251
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE LXXV.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Ce premier tableau, fig. 1, réduit au dixième d'exécution, est placé à l'entrée de l'enceinte de Yasili-Kaïa, et indiqué sous le nom de Stratiotes; ce sont les Perses coiffés de la cyrbazie et vêtus à la scythe, qui exécutent une danse en l'honneur d'Anaïtis.

Fig. 2, indiquée au plan sous le nom de Stratéges. Ces trois personnages paraissent conduire les danseurs de l'autre tableau.

La fig. 3 est placée dans l'angle, au fond à droite, indiquée sous le nom de Dorophores. Ce sont trois femmes portant des emblèmes, dans lesquels on reconnaît une tête d'animal et l'anneau qui termine tous les attributs que portent les personnages sculptés dans ces bas-reliefs. La roche, plus tendre en cet endroit, a été un peu détériorée; mais ce qui reste de ces figures indique un travail très-fini. La coiffure turriforme que portent toutes ces femmes est généralement variée dans ses ornements. Elles ont toutes des cheveux longs passés dans leur ceinture, et leur costume ne diffère en rien de celui de la figure principale.

PLANCHE LXXVI.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Les tableaux 1 et 2 se suivent sur les parois du rocher; ils représentent une procession composée d'hommes armés précédant des hommes portant des présents; deux vieillards, coiffés du casque assyrien, portent un emblème qui ressemble à la croix ansée; ils sont précédés d'un homme armé d'une massue et d'un homme sans armes. Ces deux groupes sont séparés par une figure plus grande que les autres et sans armes; la ligne qui descend de son coude paraît indiquer le pli de son manteau.

Le second tableau est également divisé en deux groupes par un sujet difficile à expliquer. L'objet porté par ces deux figures monstrueuses n'est pas clairement exprimé; on ne saurait dire si c'est une barque ou un simple bassin. Pourquoi le socle sur lequel elles sont portées est-il oblique? Cela n'était pas motivé par la nature du rocher qui est partout compacte et sans couches inclinées.

Les emblèmes portés par les figures casquées sont plus grands que dans le tableau précédent; on pourrait les comparer à des enseignes romaines.

PLANCHE LXXVII.

La figure 1 représente le dernier tableau de la paroi gauche. Un homme coiffé d'un casque porte un emblème semblable à ceux des autres figures: il tient dans sa main gauche un sceptre. Le vieillard qui précède a un casque à trois pointes. Il paraît avoir des ailes comme la femme qui marche devant les prêtres, ou les prêtresses, si l'on s'en rapporte au modelé du sein. Un vieillard vêtu d'une longue robe ouvre la procession.

La fig. 2 représente la procession des femmes sculptée sur la paroi droite. Leur costume est uniforme. Il est impossible de définir ce qu'elles tiennent à leurs mains droites. Le rocher, dans cet endroit, est ouvert par des fissures; cet accident est antérieur à l'exécution des bas-reliefs, car on voit que l'on a écarté les figures pour les tracer sur les plans les plus sains.

PLANCHE LXXVIII.

Grand tableau sculpté au fond de l'enceinte. Les accidents du rocher sont antérieurs à l'exécution des bas-reliefs; les figures ont peu souffert de l'injure des temps. La conservation de ces monuments est parfaite.

PLANCHE LXXIX.

Fig. 1. Ce tableau, désigné au plan sous le nom de Padischah, est placé en regard du bas-relief précédent. Le pontife-roi porte dans la main gauche un sceptre recourbé, et dans la main droite un petit temple au milieu duquel on voit la figure de la déesse. Le faîte est soutenu par deux pilastres imitant grossièrement la colonne ionique.

Fig. 2. Figure sculptée dans la galerie latérale. La hauteur de ce bas-relief est de deux mètres; il est d'une conservation parfaite. Les animaux monstrueux qui soutiennent ce buste ont la tête cachée par le sol.

Fig. 3. Mylitta, la Vénus assyrienne. Les traits féminins de cette figure m'ont porté à supposer qu'elle représentait

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0252
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

une femme; elle porte sur sa main droite un embryon de figure humaine. On reconnaît, dans le petit temple qui est derrière elle, et dont tous les ajustements sont semblables à ceux de la figure 1, l'image du lingam. Une fouille faite au pied de ce bas-relief mettrait à découvert la partie inférieure.

PLANCHES LXXX—LXXX (bis).

PLAN DU TEMPLE D'ANAÏTIS.

On arrivait à cet édifice par un grand escalier dont la pente seule reste intacte. Toutes les constructions élevées sur l'esplanade paraissent avoir appartenu aux logements des prêtres; elles sont en pierres de petit appareil. Il paraît que le terrain était un peu plus exhaussé, car on ne trouve pas les places des portes des cellules qui entourent le temple. Elles étaient sans doute ouvertes dans l'assise supérieure, qui n'existe plus.

La planche LXXX (bis) donne la vue perspective de ce vaste édifice, dont les dispositions sont trop différentes de tout ce que nous connaissons de l'antiquité, pour qu'il soit possible d'en présenter une restitution tant soit peu probable. La petite salle du fond est assise sur le roc; on y remarque un bassin taillé au niveau du sol. Tout le reste du temple étant en pierre calcaire, cette partie de l'édifice est bâtie en pierre réfractaire de la nature de la serpentine. Au dehors et dans l'axe de l'édifice, on voit un autel taillé dans le roc, et dont la surface est percée de trous circulaires, comme s'il avait soutenu quelques trépieds de métal.

PLANCHE LXXXI.

PORTE DE LA VILLE DE PTÉRIUM.

Sur un glacis incliné de 39° s'élève cette porte, qui paraît avoir été l'entrée principale de la ville. D'après les dispositions des deux parties angulaires qui couronnent les deux pilastres, il est facile de voir que cette porte était couronnée par une pierre posée à angle droit, mais qu'elle avait été évidée circulairement pour former un plein cintre.

L'appareil des murailles est fait avec un soin extrême; toutes les pierres sont à bossage taillé au ciseau.

La coupe fait voir la disposition des deux tours intérieures faisant office de corps de garde. Les têtes de lion placées à la hauteur des impostes, sont un caractère particulier de cette architecture.

PLANCHE LXXXII.

Trône de marbre. J'ai trouvé sur l'esplanade du temple un fragment sculpté et assez bien conservé, dont la forme m'avait, de prime abord, paru insolite: deux lions accouplés et dont la tête sort en relief forment une espèce de siége, mais dont les pieds manquent. Les corps de ces lions sont en bas-relief, c'est-à-dire que cette sculpture est disposée comme les colosses des pylônes de Persépolis. Je note cette ressemblance parce qu'elle est caractéristique de la sculpture orientale, et que ce fragment barbare n'a rien de romain.

La figure 3 représente l'entrée de la poterne qui conduit dans l'intérieur de la ville par un souterrain que j'ai décrit plus haut. L'appareil de la muraille n'est pas si soigné en cet endroit que dans le voisinage de la porte principale.

La fig. 4 est un spécimen des nombreuses constructions qui occupent l'intérieur de la ville; il n'y a que le temple qui soit en assises réglées: tout le reste est pélasgique ou pseud-isodomon.

PLANCHE LXXXIII.

PLAN ET VUE DE L'ACROPOLIS.

Ces ruines sont celles qui couronnent l'éminence le plus au sud, dans le plan général. Je donne cette vue, pour faire voir avec quel soin cette construction est appareillée. C'est le même appareil que l'on observe dans les murailles du grand escalier à Persépolis.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0253
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Le pair de France, secrétaire perpétuel de l'Académie, certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance du vendredi 5 mai 1835 :

RAPPORT

SUR UN ENVOI FAIT PAR M. TEXIER, ET CONTENANT DES DESSINS DE BAS-RELIEFS DÉCOUVERTS PAR LUI PRÈS DU VILLAGE DE BOGAZ-KEUI, DANS L'ASIE MINEURE.

M. Charles Texier, qui, depuis deux ans, explore l'Orient, a adressé à M. le ministre de l'instruction publique une relation sommaire de son voyage d'Angora à Césarée, en Cappadoce, relation datée de Constantinople, le 15 novembre 1834, et accompagnée d'une collection de dessins, de plans, de levées topographiques et de notes manuscrites.

L'Académie a demandé qu'il lui fût fait un rapport sur ces divers documents, qui lui ont été renvoyés par M. le ministre; elle a chargé MM. Quatremère de Quincy, Dureau de la Malle et moi, de ce travail. Aujourd'hui, nous allons avoir l'honneur de vous soumettre les résultats de notre examen.

Après avoir séjourné à Angora pendant une quinzaine de jours, M. Texier, vers la fin de juillet 1834, quitta cette ville, riche en monuments antiques, mais où, contre notre attente, ceux des siècles byzantins paraissent assez rares. Se dirigeant vers le N.-E., il arriva, après quinze heures de marche, à Galatjik, bourg moderne qui se presse sur les flancs d'un mamelon de forme conique, portant une forteresse. M. Texier ne trouva point d'antiquités en cet endroit; mais en franchissant un vallon, au bas de la ville, il remarqua sur une colline, au milieu de restes d'édifices, des bornes milliaires du temps de l'empereur Adrien, et plusieurs grands lions en marbre dont le travail n'est pas mauvais, sans être toutefois de la belle époque de l'art. Il est assez difficile de dire ce qui a pu porter les anciens à l'exécution d'un si grand nombre de statues de ces animaux, même en supposant que la forme naturelle des rochers sortant de terre ait facilité le travail du sculpteur qui, dans certaines localités, voulait peut-être offrir un hommage à Cybèle, ou dans d'autres, décorer seulement une avenue ou un paysage. On trouve plusieurs de ces lions en Grèce et dans les îles de l'Archipel; souvent ils sont de dimensions colossales. M. Brondsted a donné la description détaillée de celui que l'on voit dans l'île de Cos; il y en a également à Angora, et M. Texier assure que sur sa route jusqu'à Konieh, presque toutes les villes antiques en renferment plus ou moins. A Konieh, l'ancien Iconium, il en compta plus de trente bien conservés.

A quelques lieues de Galatjik, qui a peut-être remplacé Sarmalius, ville mentionnée dans les itinéraires et dans Ptolémée, notre voyageur passa l'Halys (Kizil-Irmak). Ensuite, se dirigeant au S.-E., après avoir franchi des vallées et des fleuves que les cartes n'indiquent point, il s'arrêta le cinquième jour au village de Bogaz-Keui, où, selon les récits des habitants, il devait trouver des pierres sculptées, les

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0254
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

restes du palais de Zizim, les bazars et la forteresse que ce prince avait fait construire autour de son habitation. En effet, l'attente de M. Texier ne fut point trompée. Sur une montagne élevée, dont le sommet forme un vaste plateau, il vit les restes d'une ville occupée aujourd'hui, dans son intérieur, par une forêt de chênes nains. Une muraille de travail cyclopéen, de cinq mètres d'épaisseur, l'entoure encore aujourd'hui tout entière. Des portes, dont l'une, formant jadis une arcade, est ornée, à la hauteur de l'imposte, de deux grandes têtes de lion en relief; des souterrains; trois acropoles situées sur de hauts rochers isolés; un temple élevé sur plusieurs esplanades, font de ce lieu, suivant M. Texier, un des plus remarquables de l'Asie Mineure. Si nos calculs et les cartes ne nous trompent pas, nous supposons que notre voyageur a retrouvé l'emplacement de Soandus, ville antique de la Cappadoce, dont on ignorait la position exacte, fort déchue déjà du temps de Strabon, qui ne la nomme qu'en passant (*liber* XIV, § 29, ed. Cor.), et qui, peut-être, n'était florissante qu'à une époque antérieure à l'établissement des Grecs dans ces contrées. Cette hypothèse expliquerait du moins pourquoi les débris de sculpture et d'architecture hellénique qui couvrent le sol de tant de villes de l'Asie occidentale manquent presque entièrement dans celle-ci.

Toutefois les ruines dont nous venons de parler ne sont pas l'objet qui mérite le plus de fixer notre attention, dans une localité qu'avant M. Texier, aucun voyageur européen n'avait visitée. A peu de distance de la ville, dans une enceinte de rochers dont l'ouverture est tournée vers le levant, chaque saillie, taillée régulièrement par la main des hommes, porte des bas-reliefs. Comme sur les terrasses de Persépolis, comme à Nakchi-Roustam et à Bizutoun, c'est une suite non interrompue de figures, dont la hauteur varie ici depuis la dimension de la demi-nature jusqu'à la colossale. Chacune d'elles a été terminée avec soin, et avait reçu un brillant poli, que l'on voit encore dans quelques parties abritées.

En se transportant à l'entrée de l'enceinte, nommée dans le pays *Yasili-Kaïa*, la Roche Écrite, les figures marchent dans le même sens, et toute la pompe se rencontre dans le fond de cette espèce de salle, où l'on aperçoit les deux personnages principaux. Ceux-ci semblent se faire mutuellement des présents. L'un d'eux est barbu; il tient dans sa main droite une massue, et de l'autre il présente une fleur; il marche sur la tête de deux hommes qui fléchissent sous le poids. Coiffé d'une *mitre* fort élevée et de forme conique, il est vêtu d'une tunique courte; à ses pieds on voit un taureau unicorne.

Ce roi est suivi de sa cour, qui forme derrière lui un long cortége. Immédiatement après le prince, on aperçoit deux hommes barbus, également coiffés de la *mitre;* le premier porte dans sa main droite une massue; le bras gauche, qui est tendu, soutient une longue épée. Le second est sans armes: ces deux figures marchent sur des rochers escarpés.

Parmi les six personnages qui composent le bas-relief suivant, nous croyons voir deux prêtresses, tenant, la première, une serpe; la seconde, un ustensile qui est peut-être un miroir. Deux autres figures sont ailées; enfin celle qui marche la dernière porte une fleur et un bâton recourbé dont la forme a quelque analogie avec celle du *Lituus* des augures romains. Le globe ou le disque qui surmonte son casque est orné de deux ailes; nous retrouvons donc le même symbole religieux que nous offrent les monuments de l'Égypte et ceux de quelques peuples de l'ancienne Asie. Comme le costume de ce dernier personnage diffère de celui de toutes les autres figures, M. Texier a cru y reconnaitre un second roi marchant à la suite du premier; mais, peut-être, n'est-ce qu'un grand pontife précédé des ministres du culte national. On sait que, quelquefois, chez plusieurs peuples primitifs de la Syrie et de l'Asie Mineure, le pouvoir du grand prêtre égalait presque celui du souverain.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur les trente-cinq personnages qui, sous les trois derniers bas-reliefs du côté gauche, terminent cette longue marche triomphale. M. Texier les appelle *Dorophores*, *Stratéges* et *Stratiotes*.

Tous, sans exception, ne sont revêtus que d'une légère tunique qui leur descend jusqu'aux genoux; plusieurs portent des massues, des faux, de grands sabres recourbés et des objets que nous prenons pour des fleurs ou pour des branches d'arbre; il est vrai pourtant que quelques-unes de ces branches sont d'une dimension telle, qu'elles ressemblent à des verges ornées, rappelant assez les enseignes des légions romaines. Les treize dernières figures, que M. Texier nomme *Stratiotes*, et qui, en effet, semblent représenter l'armée et le peuple, sont vêtues d'une manière uniforme. Coiffées d'un bonnet conique, elles sont toutes dans la pose d'un tireur d'arc, sans toutefois porter des armes. Leur chaussure est fortement recourbée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0255
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Deux figures seules, sur tout le monument, sont tournées de face; ce sont celles que l'on aperçoit dans la *pompe des Dorophores*, au milieu du second bas-relief. Placées sur une estrade, elles portent une espèce de barque. M. Texier pense qu'elles sont l'emblème de la puissance maritime du peuple qui a exécuté ces sculptures; mais la barque n'est peut-être qu'un grand bassin rempli d'eau lustrale et supporté par des statues en métal ou en pierre. La position des deux figures sur un piédestal, leur attitude, leurs oreilles saillantes au-dessus de la tête, leur conformation, qui est presque monstrueuse, nous feraient plutôt pencher pour cette dernière explication. Revenons maintenant au fond de l'enceinte où se trouve le prince qui marche à la tête de ce nombreux cortége. La figure qui lui fait face a tous les caractères d'une femme. Une longue robe à larges manches vient s'attacher sous son cou; sa taille est serrée par une ceinture; ses cheveux sont longs et pendants, et sa coiffure consiste en une mitre crénelée, que nous voyons quelquefois aux statues de Cybèle. Cette reine est debout sur un lion, et accompagnée, comme le roi, d'un quadrupède unicorne; derrière elle, à la hauteur de sa tête, se voit un emblème qui paraît être une figure d'homme rendue d'une manière grotesque.

La reine est suivie d'un personnage, ambassadeur ou interprète, qui, par son costume, appartient évidemment à l'autre nation. Armé d'une hache et d'un poignard, il marche également sur le dos d'un lion. Derrière lui on voit deux femmes qui présentent des fleurs; plus petites que la princesse, elles sont cependant vêtues d'une manière absolument semblable et portées par un aigle à deux têtes, les ailes étendues. La marche est terminée, de ce côté, par treize personnes du même sexe et dans le même costume, formant un nombre égal à celui des *Stratiotes* que nous avons vus dans le tableau du côté opposé.

Nous ne dirons que peu de mots de quatre autres bas-reliefs qui ne paraissent pas appartenir directement à la scène principale, quoique la sculpture soit évidemment de la même époque. A la droite, quand on entre dans l'enceinte, immédiatement après les treize femmes formant le cortége de la princesse, on aperçoit une figure unique de grandeur colossale; comme elle est abritée par une saillie de roche, elle a conservé toute la fraicheur de son poli. Appuyant ses pieds sur deux cimes de montagnes, elle est vêtue exactement comme le grand pontife qui marche à la suite du roi, mais dont la taille ne surpasse pas celle des personnages qui le précèdent et le suivent. Notre figure tient également dans une main un sceptre recourbé; de l'autre elle porte une espèce d'ædicule surmonté du globe ailé, et offrant, dans ses détails, quelque ressemblance avec le singulier ornement que l'on aperçoit sur la tête du grand génie tutélaire sculpté dans la vallée de Mour-âb, en Perse (*Ker-Porter,* vol. II, pl. 13, p. 492). Nous n'osons décider si, ici, on a voulu représenter un roi, comme M. Texier semble le croire, puisqu'il nomme ce personnage *Padischah,* ou bien si c'est un dieu dont le grand pontife, portant le même costume, aurait été, pour ainsi dire, le représentant parmi les hommes. Les trois autres figures, toutes plus grandes que nature, se trouvent également à droite, mais en dehors de l'enceinte principale; ce sont certainement des divinités, rappelant, par leur composition monstrueuse et par le mélange des formes, les idoles de l'Asie intérieure et celles de l'Inde. C'est un homme avec une tête de lion, ayant les deux mains levées et tenant un globe dans l'une d'elles. Plus loin on aperçoit un être à tête humaine coiffée d'une *mitre* striée et ornée; les bras sont remplacés par deux avant-corps de lion, et les jambes par des monstres marins, dont la tête est aujourd'hui cachée par l'exhaussement du sol; la terre couvre également la partie inférieure de la troisième divinité, que M. Texier croit être la Vénus des Assyriens, Mylitta. Du bras gauche elle presse un enfant sur son sein, tandis que du droit elle présente un emblème semblable à celui que nous voyons derrière la princesse du tableau principal. Dans le champ est un ædicule, différant seulement par quelques détails de celui que porte la figure colossale.

Rien de ce que nous connaissons dans l'histoire n'a pu conduire votre commission à appliquer un nom à aucune des figures sculptées sur ce singulier monument, exécuté, selon nous, à une époque antérieure à l'introduction, nous dirons même à l'influence de l'art grec dans ces contrées. Plusieurs détails et la pose, la disposition, le costume même de quelques personnages, semblent empruntés des monuments de l'Égypte; d'un autre côté, les fleurs que présentent un grand nombre de ces personnages ressemblent aux lotos que, dans les bas-reliefs de Tchil-Minar, nous apercevons dans les mains du souverain et souvent dans celles de son escorte. Ici, comme dans les bas-reliefs de Persépolis, l'œil est toujours placé de face dans les têtes vues de profil; enfin, sans parler d'autres ressemblances, on pour-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0256
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

rait trouver quelque analogie entre les deux hommes soutenant la figure colossale du roi, et les nombreux guerriers qui, dans le monument de Nakschi-Roustam (*Ker-Porter,* vol. II, pl. 17), soutiennent l'architrave sur laquelle le monarque est placé debout. Mais la différence entre les bas-reliefs de Bogaz-Keui et ceux de l'ancienne Perse n'en est pas moins fort grande. Ces derniers sont exécutés avec plus d'art, de symétrie; ils offrent, dans les amples vêtements des Mèdes, dans la chevelure artistement bouclée de toutes les figures, comme dans les nombreux accessoires, des détails d'un fini et d'une délicatesse que l'on rechercherait en vain dans les nôtres. Ils en diffèrent par le costume des personnages, et, autant que nous en pouvons juger, par le style.

Presque toujours ils sont chargés de caractères cunéiformes ou autres, tandis qu'ici on n'aperçoit pas la moindre trace d'écriture. Aucune femme ne parait sur les monuments élevés par Darius et par ses successeurs; dans l'enceinte de Yasili-Kaïa, une princesse sans voile, tenant un sceptre, marchant sur un lion, suivie d'un cortége nombreux de personnes de son sexe, ayant également le visage découvert, semble appartenir à ces temps reculés où, sur les bords de l'Euphrate, des reines guerrières fondaient, dit-on, ou affermissaient des empires, et où, probablement, les mœurs de l'Asie n'étaient point encore ce qu'elles sont devenues depuis Cyrus, et surtout depuis l'établissement du mahométisme.

Dans les notes explicatives qui accompagnent ses dessins, M. Texier suppose, d'après la position géographique du monument, qu'il est l'ouvrage des *Leuco-Syriens,* peuple qui a eu de fréquents rapports avec les Amazones habitant les terres voisines de ce pays. C'est la reine de ces femmes belliqueuses, suivie de ses compagnes, qui vient ici contracter une alliance avec un prince étranger. Nous adopterons volontiers une partie de l'explication de M. Texier, mais nous ne saurions l'admettre dans son entier. Nous croyons, comme lui, que les figures qui couvrent les parois à droite sont des femmes; cependant aucune d'elles n'est armée, et d'ailleurs les Amazones, leurs travaux guerriers, leurs migrations appartiennent, selon nous, plus à la fable qu'à l'histoire. Ce serait plutôt, d'après l'opinion d'un de nos confrères, une apothéose; Astarote, Astarté, la Vénus des Assyriens, appelle à l'immortalité un monarque vertueux, père de ses sujets. D'autres y verraient peut-être un des trophées de Sémiramis, malgré l'absence des inscriptions qui accompagnent ordinairement les monuments attribués à cette reine. Enfin, si, renonçant aux interprétations allégoriques, nous méfiant des traditions dans le goût oriental, nous voulions chercher une explication dans les notions incomplètes que nous fournit l'histoire, aurait-on voulu représenter une entrevue, peut-être un mariage, entre un prince de l'ancienne Phrygie et la fille d'un roi des Mèdes, peuple dominateur en Asie, après la chute des Assyriens? En effet, nous croyons reconnaître l'emblème de la fécondité parmi les idoles qui, sculptées à l'entrée de l'enceinte, semblent présider à la fête. De plus, nous savons par Hérodote que le territoire de la Phrygie s'étendait jusqu'à l'Halys; et la limite de l'empire des Mèdes était formée, à une certaine époque, par le même fleuve, dont Soandus n'est éloigné que d'une douzaine de lieues. L'entrevue ou, si l'on veut, la réception d'une princesse, devait naturellement avoir lieu dans une grande ville, voisine des frontières.

Nous aurions donc ici un monument appartenant au moins à la famille Gordienne, qui régna dans ces contrées entre les années 740 et 570 avant l'ère vulgaire: c'est sans doute à la même dynastie qu'il faut attribuer, sinon le rocher sculpté de la vallée de Doganlou, du moins l'inscription qui a été découverte par M. le colonel Leake, et qui, depuis, a exercé la sagacité de deux de nos confrères, MM. Letronne et Saint-Martin [1]; M. Osann, professeur à Giessen, en a fait, depuis, l'objet d'un travail particulier [2].

Nous ne pousserons pas plus loin nos hypothèses. Nous n'avons plus les *Phrygiaca* d'Agatharchide, d'Hermésianax, d'Arétazès de Gnide, le *Phrygias logos* de Démocrite, les deux ouvrages *Peri Phrygias,* composés, l'un par Cornelius Alexandre, l'autre par Métrophanes, qui était né dans le pays. Réduits, comme nous le sommes, à quelques passages des auteurs qui nous restent, nous nous trouvons même dans l'impossibilité de déterminer d'une manière certaine la suite de ces anciens princes qui, presque tous, portaient le nom de Midas et de Gordius. Nous ne connaissons pas davantage l'histoire d'Arbace, de Mandacès, de Déjocès, de Sosarmus, roi des Mèdes, dont une fille ou une sœur vient

[1] *Journal des Savants*, octobre 1820, page 625; avril 1821, page 247.

[2] Midas, oder Erklaerungsversuch der erweislich aeltesten Grieschischen Inschrist, etc., von Friederich Osann, Leipzig und Darmstadt, 1830, in-4°

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0257
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

peut-être ici cimenter une alliance entre deux peuples limitrophes. Il serait donc imprudent de se jeter dans le vaste champ des conjectures. Nous nous bornerons à dire que l'absence totale de l'écriture sur ces bas-reliefs doit faire supposer qu'ils sont antérieurs à l'introduction de l'alphabet et de l'idiome hellénique dans cette partie de l'Asie Mineure, et par conséquent plus anciens que les inscriptions de Doganlou. Exécutés probablement par un peuple qui se disait le plus ancien du monde, ils retracent des faits qui précèdent le commencement de l'histoire ; ils ajoutent quelques pages à celle de l'Asie.

Par un hasard inattendu, le temps, qui se joue de l'œuvre et de la pensée de l'homme, a respecté ces bas-reliefs, appartenant, selon nous, au moins au huitième siècle avant notre ère, monuments curieux d'un art barbare, mais indigène, et, sans aucun doute, antérieurs à la civilisation grecque, qui depuis, portée dans notre Occident par les armes romaines, modifiée par le christianisme et par la longue expérience du moyen âge, a changé la face du monde.

Conclusions.

D'après ces réflexions et l'examen attentif des dessins qui nous ont été envoyés, vous jugerez, Messieurs, le degré d'intérêt qu'ils présentent sous le triple rapport de l'art, de l'histoire et de la géographie ancienne.

En terminant ici son analyse, votre commission a l'honneur de proposer à l'Académie :

Premièrement, de remercier M. Texier de l'activité et du zèle dont il nous a déjà donné des preuves nombreuses pendant son long et pénible voyage ;

Secondement, d'adresser à M. le ministre de l'instruction publique une copie de notre rapport, et de recommander de nouveau à sa sollicitude éclairée ce jeune voyageur, qui, dans l'intérêt seul de la science, avec fort peu de ressources, s'expose dans des contrées rarement visitées par des Européens, à tant de fatigues, et, nous pouvons l'ajouter, à tant de périls.

Signé à la minute :

QUATREMÈRE DE QUINCY, DUREAU DE LA MALLE, ET HASE, *rapporteur.*

L'Académie adopte les conclusions du rapport.

Certifié conforme :

Le pair de France, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres,

Baron SILVESTRE DE SACY.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0258
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0259

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE.

CATALOGUE DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Carte de l'Asie Mineure.

NICOMÉDIE.

1 Vue de Nicomédie.
2 Plan et coupe de la citerne.
3 Tombeau turc.
4 Pont sur le Sangarius.

NICÉE.

5—6 Plan général de la ville.
7 Plan et vue de la porte de Yeni-Cheher.
8 Vue de l'état actuel de la porte de Lefké.
9 Porte antique de Lefké.
10 Fortifications de la ville.
11 Minnber des mosquées des Souni.
12 Plan et détails de la mosquée.
13 Élévation de la mosquée verte.
14 Détail des sculptures.

BROUSSA.

15 Vue de la ville.
16 Vue de la mosquée de Mourad.
17 Plan et coupe de l'école de Mourad.
18 Élévation de l'école.
19 Élévation de la mosquée de Mourad à Tché kirghé.
20 Plan du rez-de-chaussée et coupe.
21 Plan du premier étage et détails.
22 Plan et élévation de la mosquée de Mourad Ier, à Broussa.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0260

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

PHRYGIE.

—

AIZANI.

23 Plan général des ruines.

LE TEMPLE.

24 Vue du temple.
25 Vue latérale.
26 Vue du Téménos.
27 Plan du Téménos.
28 Plan du temple et coupe de l'opistodome.
29 Élévation du posticum.
30 Coupe sur le péristyle.
31 Détail de l'ordre ionique.
31 *bis.* Profil du chapiteau.
32 Détail des ornements de la Cella.
33 Couronnement du mur de la Cella.

QUAIS, TOMBEAUX.

34 Vue du pont sur le Rhyndacus.
35 Détail des murs des quais.
36 Autels et murs des quais.
37 Tombeaux aizaniens.
38 Tombeaux aizaniens.
39 Pont de marbre.

THÉATRE.

40 Vue du théâtre d'Aizani.
41 Vue de la scène.
42 Plan du théâtre.
43 Plan et élévation du proscénium.
44 Élévation intérieure et coupe du théâtre.
45 Porte latérale restituée.
46 Détail de l'ordre ionique.
47 Plan du chapiteau.
48 Consoles et détail des portes.
49 Sculpture des frises.

—

KOULA.

50 Vue du volcan de Koula.
51 Bas-relief et tombeau.
52 Bas-relief votif.

HIÉRAPOLIS.

53 Vue des Thermes de Hiérapolis.
54 Vue de l'église byzantine.

SYNNADA.

55 Vue des carrières de marbre.

—

NACOLEIA.

TOMBEAUX DES ROIS DE PHRYGIE.

56 Tombeau de Midas.
57 Grottes sépulcrales.
58 Tombeau phrygien.
59 Monument des rois de Phrygie.
60 Gherdek Kaïa-si (tombeau).
61 Détails du tombeau.

GALATIE.

—

PESSINUNTE.

62 Esquisse topographique de Pessinunte.
63 Nécropoles de Docimia.

—

ANCYRE.

64 Vue du temple.
65 Plan de l'état actuel.
66 Élévation.
67 Coupe.
68 Détail de la porte.
69 Frise.
70 Colonne triomphale.
71 Église de Saint-Clément d'Ancyre.

—

PTÉRIUM.

72 Vue de Yasili-Kaïa.
73—74 Plan général de la ville.
75 La danse des Scythes.
76 Les dorophores.
77 Le pontife-roi et les prêtres d'Anaïtis.
78 Offrande à Anaïtis.
79 Le dieu Omanus.
80 Plan du temple d'Anaïtis.
80 *bis.* Vue du temple.
81 Porte de ville.
82 Trône de marbre et détails.
83 Vue de l'Acropolis et plan.

FIN DU CATALOGUE DES PLANCHES DU PREMIER VOLUME.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0261
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TABLE DU PREMIER VOLUME.

AVERTISSEMENT.

INTRODUCTION. Page 1.

Plan de l'ouvrage. Rapports entre les monuments des peuples d'origine commune, 11. — Notice des différents voyageurs qui ont visité l'Asie, *ibid.* — Comment les anciens ont-ils procédé dans la description de l'Asie Mineure, IV. — Ses limites, V. — Orographie, VI. — L'Ida, l'Olympe, *ibid.* — L'Olygassus, le mont Sipylus, le Tmolus, le Taurus, VII. — Le mont Argée, IX. — Établissements des peuplades européennes en Asie Mineure, X. — Successeurs d'Alexandre. Civilisation grecque. Invasion romaine, XII. — Division en provinces, XIII. — Époque byzantine, *ibid.* — Invasion musulmane, XIV.

BITHYNIE.

Origine des Bithyniens. Les Bébryces, 3. — Invasions des tribus thraces, 4. — Nomenclature des peuplades de la Bithynie, 5. — Établissement des colonies grecques. Rois de Bithynie. Botyras-Zipetès, 7. — Nicomède Ier. Arrivée des Gaulois en Asie, 8. — Nicomède fait un traité avec eux. Prusias Ier, 9. — Siége d'Héraclée. Prusias, Cynægus, 10. — Mort d'Annibal. Prusias rend à Eumène les provinces conquises. Nicomède lui succède, 11. — Il contracte une alliance avec Mithridate. Nicomède II monte sur le trône; il laisse la Bithynie au peuple romain. Guerre contre Mithridate. Elle est convertie en province, 12.

Invasions des Scythes, des Goths. Établissement du christianisme. Les Seldjoukides attaquent la Bithynie; elle tombe entre les mains des Turcs, 13. — État actuel, frontières, 15. — Côtes, 16.

NICOMÉDIE, ses différents noms, 17. — Murailles. Les égouts. Déplacement de l'ancienne ville, 18. — L'arsenal, le môle, le port, 19. — Monuments élevés par les empereurs. Inscriptions de Marc-Aurèle, Antonin, 20. — Inscriptions de Julia Domna. Les *Threpti*, 21. — Dioclétien à Nicomédie. Invasion des Goths, 22. — Tremblement de terre, 23. — Ville moderne. Population. Commerce, 24. — Mosquées. Édifices musulmans, 25.

Explication des planches de Nicomédie, 27.

NICÉE. Topographie. Fondation de Nicée, 29. — Nicée métropole. Pillage par les Scythes, 30. — Portes antiques. Édifices bâtis par Justinien. Attaquée par les Arabes, 31. — Conquise par les Seldjoukides. Fabriques des faïences émaillées. Arrivée des croisés, 32. — Ils s'emparent des vallées environnantes, 33. — Les fortifications de Nicée. Plan de la ville, siége, 34. — Les chrétiens amènent des barques sur le lac. Difficultés de l'attaque, 36. — La ville est remise par les musulmans à l'empereur grec; elle est reprise par les Osmanlis. Orcan élève des mosquées. L'église du Concile détruite, 37. — État moderne.

Les murs. Dispositions des portes, 39. — Construction des murailles. Les tours, 40. — Tour de Léon et Constantin. Inscription, 41. — Périmètre de la ville, *ibid.*

Les portes, 43. — Porte de Lefké. Inscription, 44. — Porte de Constantinople, 45. — Porte du Lac. Inscription. Porte de Yeni-Cheher, 46. — Inscription, 47.

Intérieur de la ville, 47. — Monuments musulmans. Mosquée de Khayr-Eddin Pacha, 48. — Dédicace de la mosquée, 49. — Église grecque, 50. — Voie romaine, 51. — Inscriptions de Néron, 52.

Explication des planches de Nicée, 55.

BROUSSA. État ancien de la ville, 59. — Établissement des Seldjoukides. Broussa prise par les Osmanlis, 60. — Églises converties en mosquées. Disposition des temples musulmans. Palais de Mourad, 62. — Règne de Bayazid Ilderim. Tombeau de Mourad, 63. — Mosquée de Tchekirgueh. Mosquée de Oulou-Djami, 64. — Mosquée de Bayazid. De Mahomet Ier, 65. — Tombeau de Mohammed-Tcheleby, 66. — Ancienne Broussa. Vallée de Gheuk-dhéré, 67. — État moderne. Bains, 68. — Comparaison des bains turcs avec les bains des Romains, 69.

Explication des planches de Broussa, 70.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0262

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

PHRYGIE, GALATIE.

Arrivée des Phrygiens en Asie, 77. — Le culte de la mère des dieux. Règne de Midas, 78. — Frontières. Divisions de la Phrygie, 79. — Grottes taillées dans le roc. Maisons des Phrygiens, 80. — Rois de Phrygie, 82. — Arrivée des Gaulois; ils négocient avec Antipater, font un traité avec Nicomède, 85. — Tribus gauloises. Ils sont en contact avec les Romains, 86. — Marche de Manlius en Asie, 87. — Il passe le Sangarius. Les Gaulois sont vaincus; ils conservent leur gouvernement, 88. — Ancyre, métropole de toute la Galatie, 89. — Établissement de l'Église d'Ancyre. Fertilité du pays. Agriculture des Gaulois, 90. — Chèvres d'Angora, 91. Frontières, 92. — Prise par les Turcs, 93.

Aizani. Découverte de la ville. Tradition phrygienne, 95. — Les Aizaniens viennent d'Europe. Contrée aizanitide. Sa topographie, 96. — La ville n'a pas de murailles. Ruines des différents édifices, 97.

Le temple, 97. — Dispositions générales. Comparaisons avec les temples des diverses religions, 98. — Caractères d'après Vitruve. État actuel de la Cella, 99. — Cause de la ruine du temple, 100. — L'ordre du temple, 101. — Il était dédié à Jupiter, 102. — Inscriptions. Lettres de Quiétus et de l'empereur Hadrien, 103-105. — Inscriptions en l'honneur d'Euryclès, 106-109. — Époque de la construction du temple, 109.

Les ponts. La voie des Tombeaux, 109. — Inscriptions sépulcrales, 110-112. — Le théâtre, 112. — Époque de sa construction. Plan. Les vases d'airain. Gradins, façade intérieure, 113.

Le Stade, 114.

Explication des planches d'Aizani, 117-127.

Koula. Volcans de la Katakékaumène, 129. — Les tufs de la Phrygie, 130. — Grand volcan de Koula. Les soufflets, 131. — Hauteur du sol au-dessus de la mer. Les autres volcans de la Phrygie. Bas-reliefs antiques, 132. — Ancienne ville de Clanudda, 133.

Explication des planches. Inscription d'un bas-relief votif, 135.

Hiérapolis. Antiquités de la ville 137 — Description des sources minérales, 138. — Le Plutonium, 139. — Topographie, 140. — Les thermes, 141. — Le théâtre, 142.

Explication des planches, 143.

Synnada. Recherche des carrières, 145. — Eski-Kara-Hissar est l'ancienne Synnada, 146. — Description des carrières antiques, 148. — Inscriptions, 150-151.

Explication des planches, 151.

Nacoléia. Vallées de la Phrygie centrale. Séïd-el-Ar, 153. — Tombeau de Midas, 154. — Inscriptions du tombeau, 155. — Grottes sépulcrales, 156. — Ancien monument phrygien. Inscription, 157. — Tombeau d'ordre grec taillé dans le roc, 158. — Silos, catacombes. Identité de Nacoléia et de Séïd-el-Ghazy, 159.

Explication des planches, 161.

Pessinunte. Antiquités de la ville, 163. — Temple de la mère des dieux. Description de la pierre de Pessinunte, 164. — Découverte de la ville, 165. — Sevri-Hissar, 166. — Description des ruines du temple de la mère des dieux, 167. — Hippodrome, tombeaux, 168. Inscription, 169.

Explication des planches, 170.

Ancyre. Antiquités de la ville, 171. — Le temple d'Auguste, 172. — La Cella. Le temple a été converti en église. L'inscription de la dédicace, 173-176. — Les inscriptions du testament d'Auguste, 177-182. — La porte du temple est enlevée par Haroun-al-Raschid, 183. — Il est converti en mosquée. Le château d'Ancyre, 184. — Ses inscriptions. Tectosages. Métropole, 185. — Tribus, 186-188. — Légions, 189. — Magistrats, 191-193. — Inscriptions sépulcrales, 193-195. — Ancyre byzantine. La ville est prise par les Seldjoukides; par les Latins, 196. — Par les Turcs; par Timour, 197.

Explication des planches d'Ancyre, 198.

Monumentum Ancyranum, 201-206.

Pterium. Recherche de la ville de Tavium, 209. — Arrivée à Boghâz-Keui.

Le temple, 210. — Acropolis. Palais, 212. — Les murailles, 213. — Yasili-Kaïa, 214. — Description des bas-reliefs, 215-218. — Examen du sujet, 219. — Détermination du nom de la ville, 221. — Les Sacées. Ruines d'Euyuk, 223.

Explication des planches de Ptérium, 226.

Rapport de l'Académie des Inscriptions sur cette découverte, 229.

Table des planches, 231.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0263

© Universitätsbibliothek Heidelberg

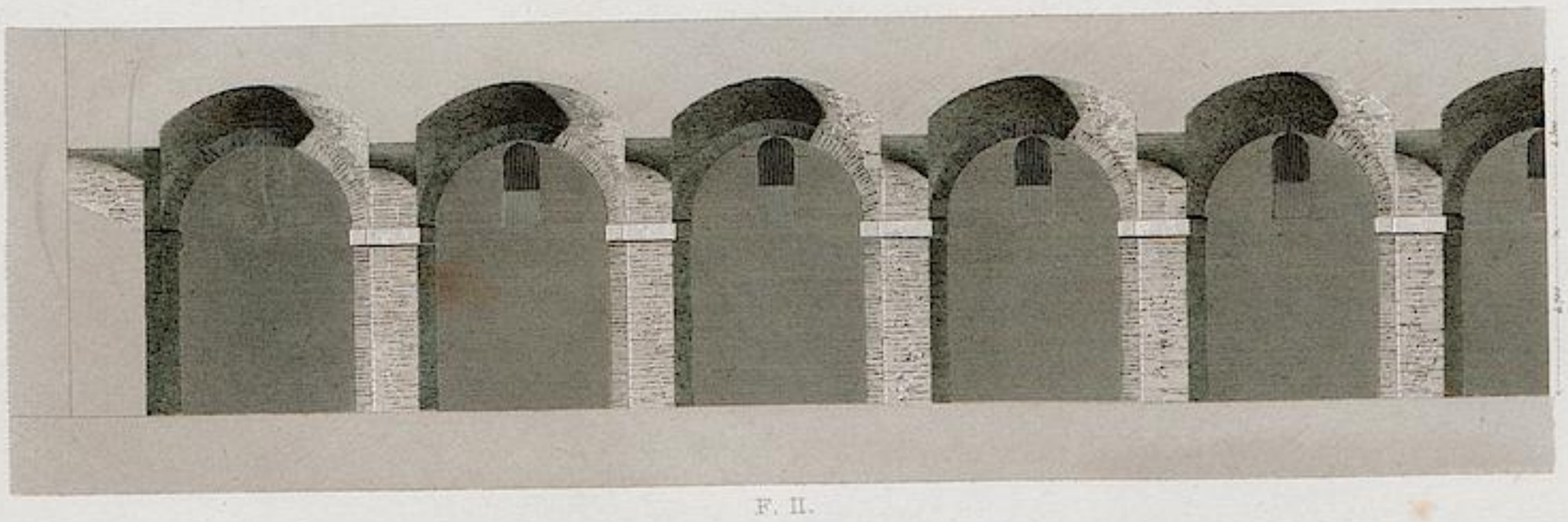
gefördert durch die
DFG



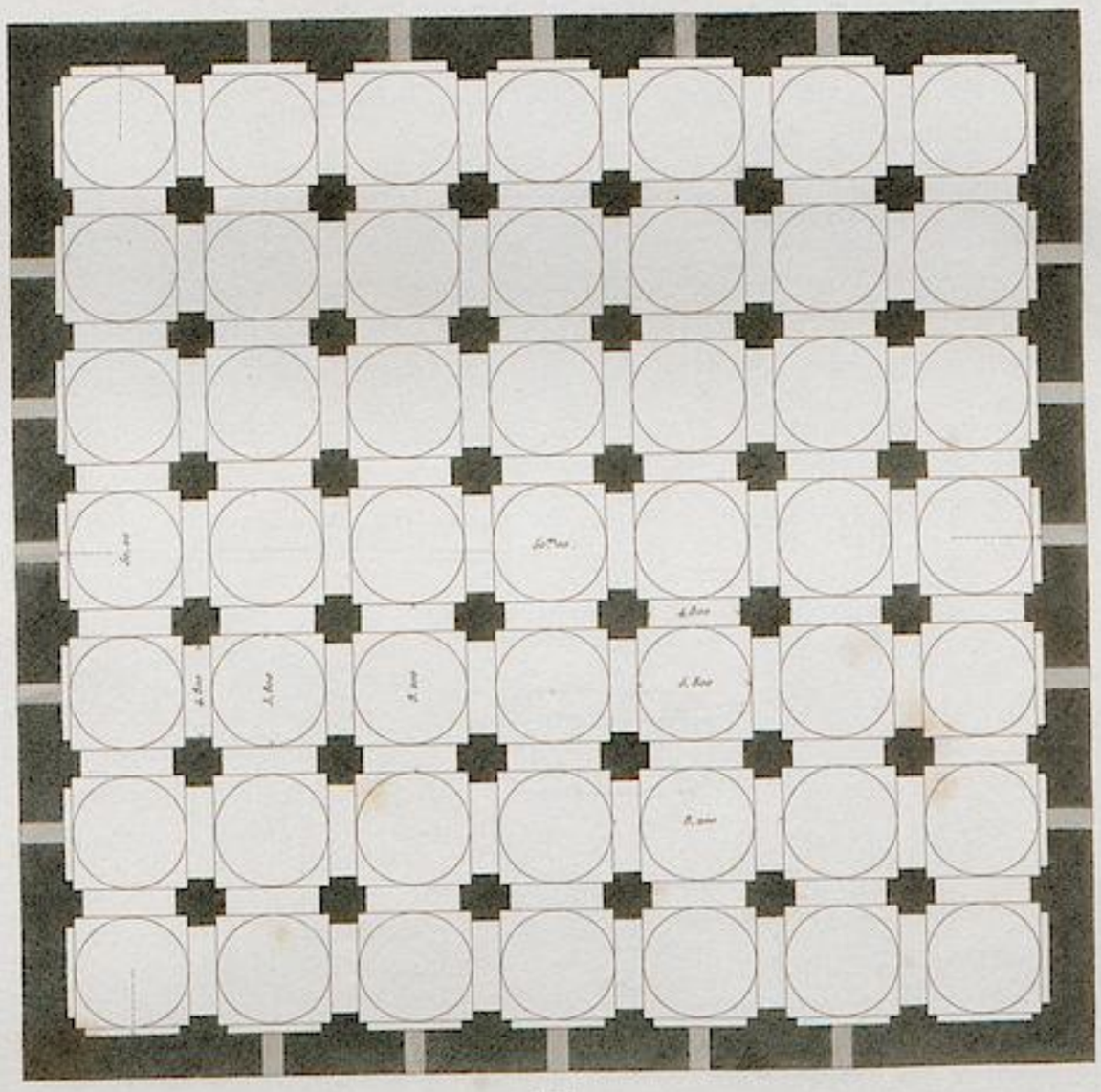
Ch. Texier del. Imp. chez L. Letronne, 15. Quai Voltaire. Lith. par Freeman.

VUE DE LA CITERNE D'IMBAHER.

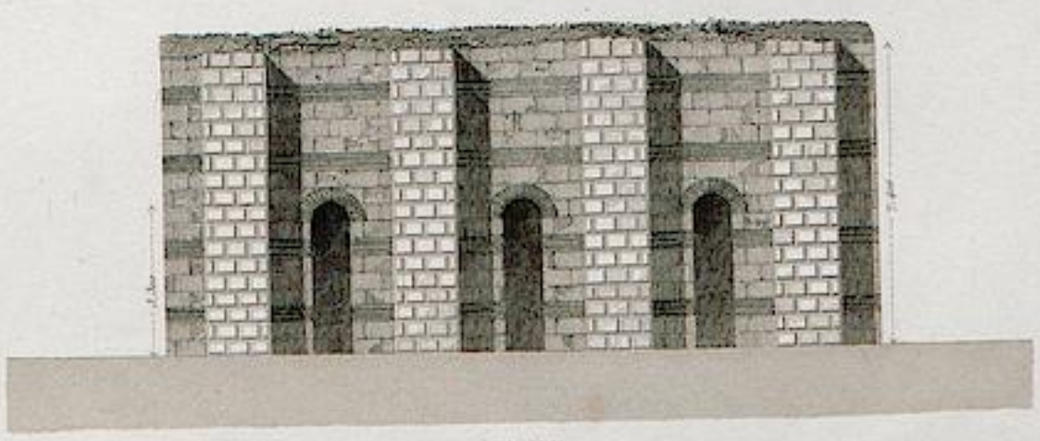
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0264
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. II.



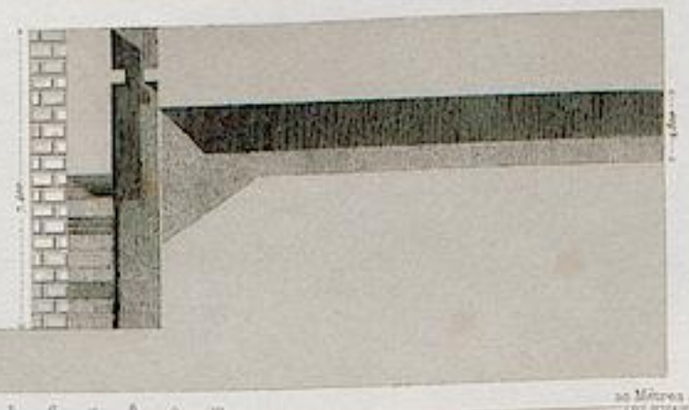
F. I.



F. IV.



F. III.



LA CITERNE D'IMBAHER

LES EGOUTS ANTIQUES PRÈS DU PORT

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0265

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Plan

0 10 20 40 60 80 1 Metre.

Ch. Texier del.t

Demaître scr.t

PIERRE TUMULAIRE.

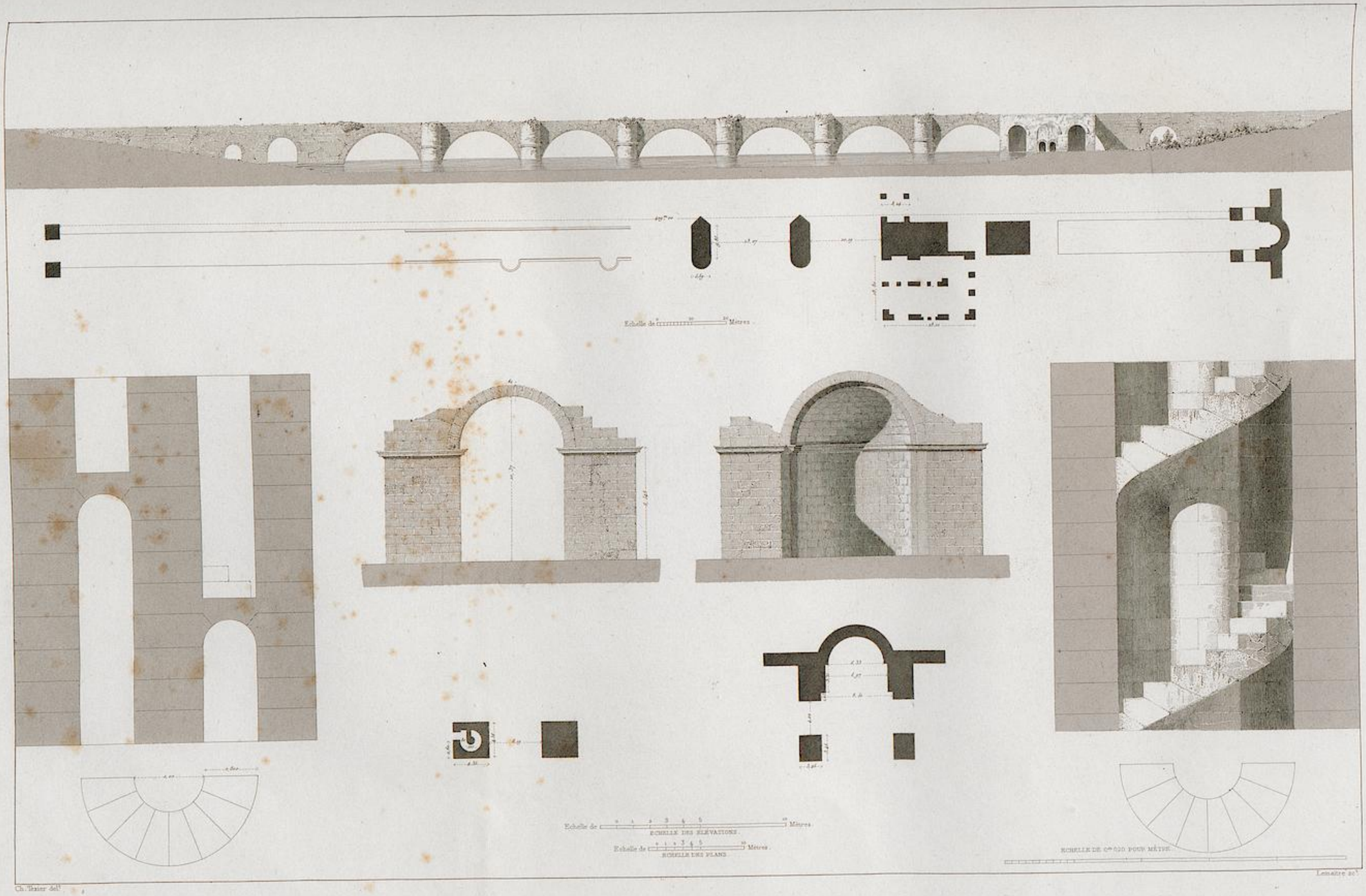
Louis Letronne imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0266

© Universitätsbibliothek Heidelberg

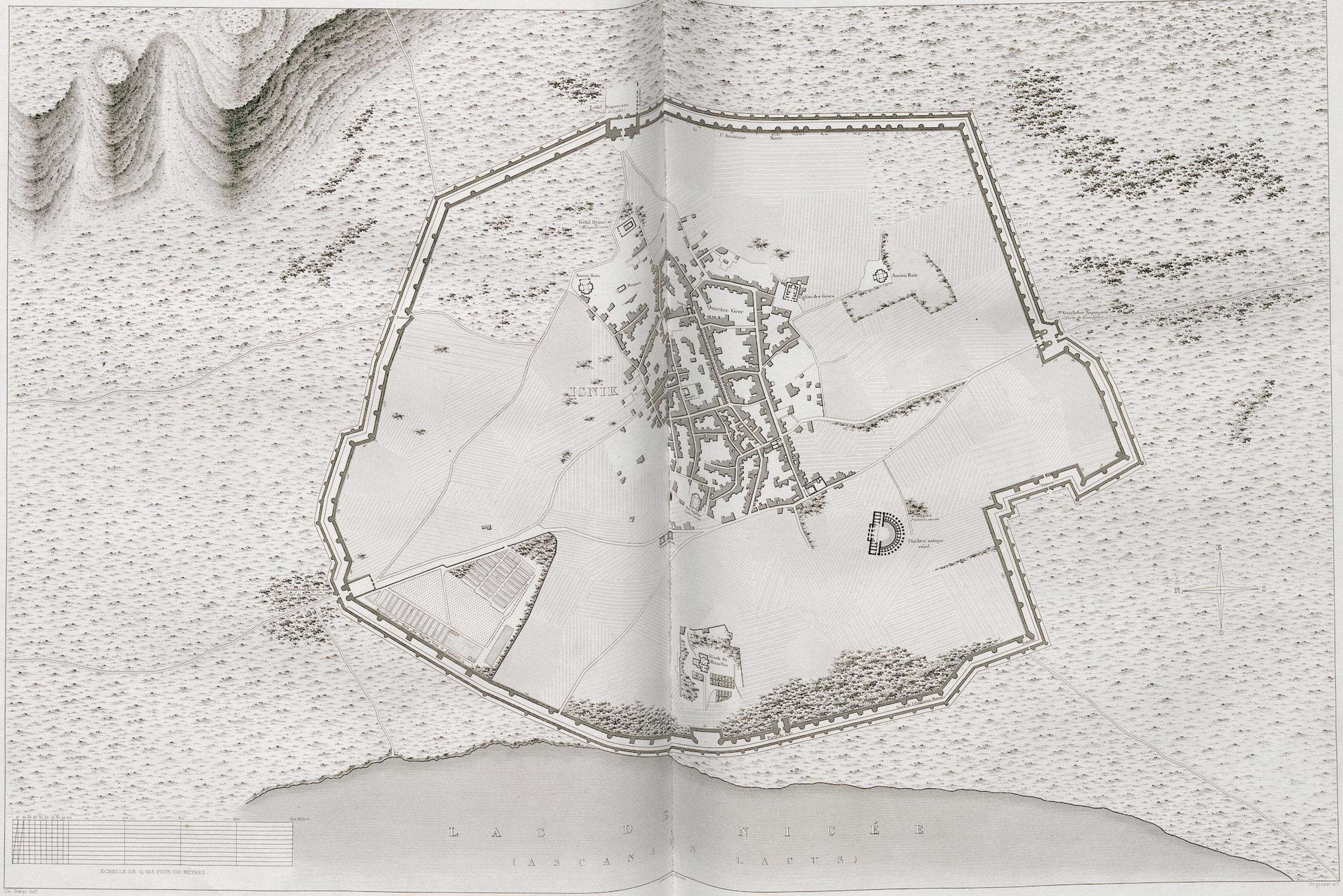
gefördert durch die
DFG



PONT CONSTRUIT PAR JUSTINIEN, SUR LE SANGARIUS.

Chardon aîné et Ane imp.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0267
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



PLAN GENERAL DE LA VILLE DE NICÉE EN BITHYNIE.

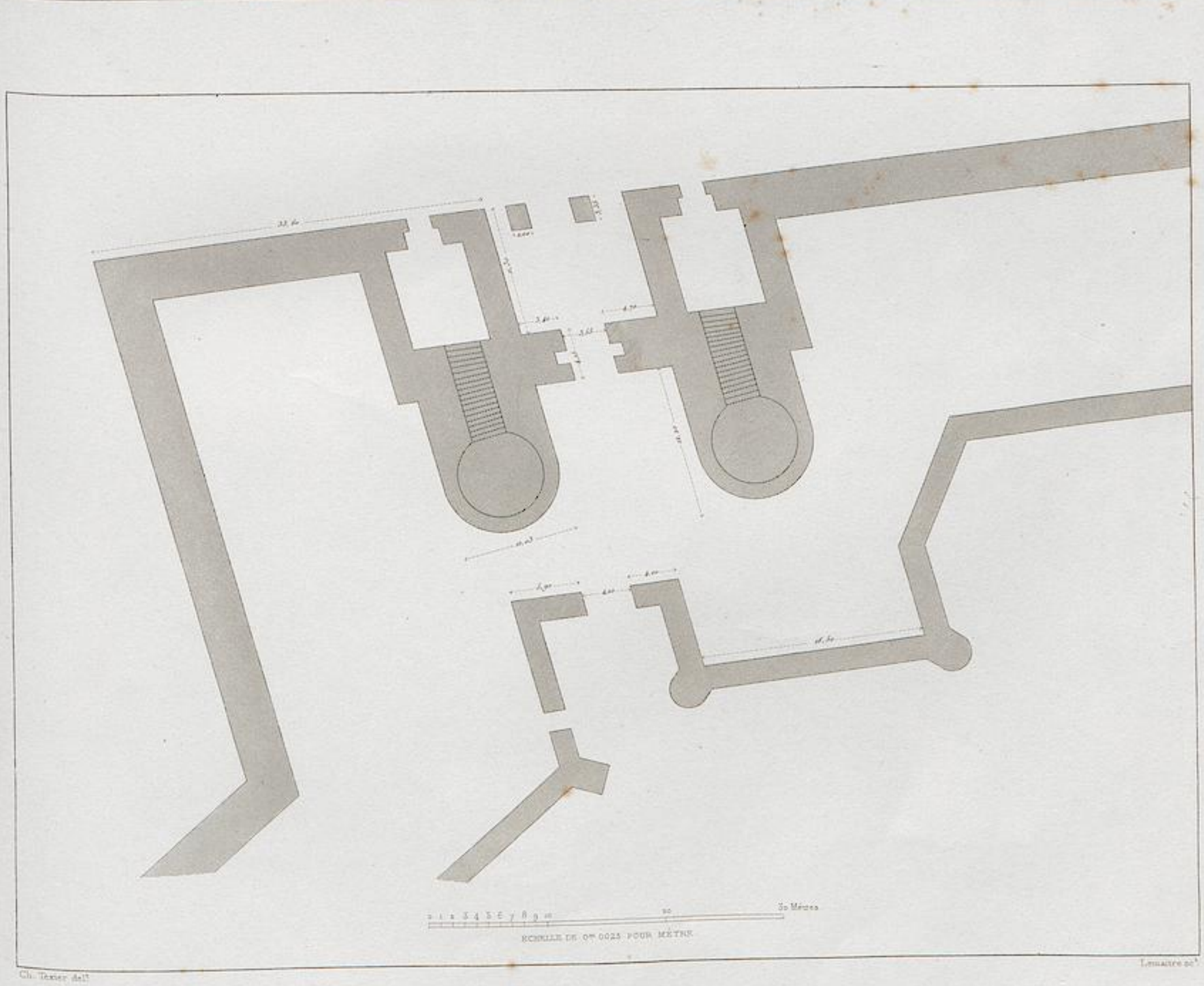
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0268

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier delt.

Lemaitre sc.t

PLAN ET VUE DE LA PORTE DE YENI-CHEHER.

Louis Lemaitre imp.t

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0269
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



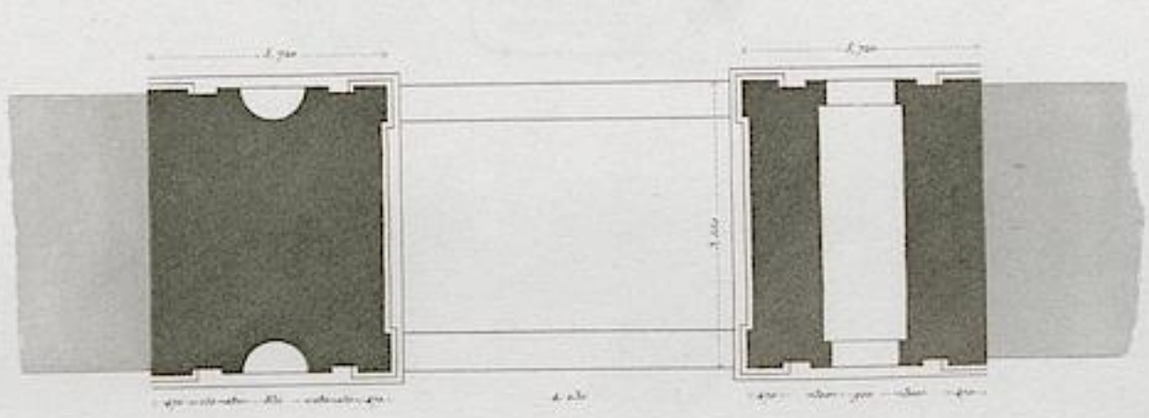
Ch. Texier del. Imp. chez L. Lebronne, 28. Quai Voltaire. Lith. par Freeman.

LA PORTE DE LEFKE.
Etat actuel.

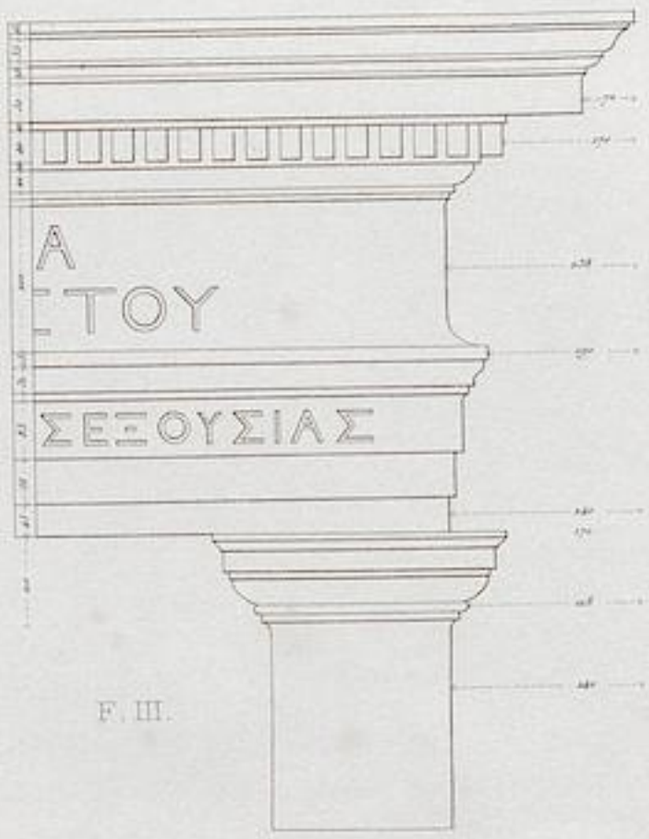
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0270
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



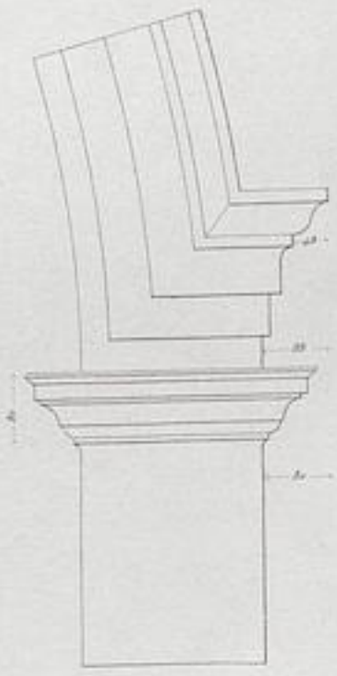
F. II.



F. I.



F. III.



F. IV.

ÉCHELLE DU PLAN 0,010 POUR MÈTRE.

ÉCHELLE DE L'ÉLÉVATION 0,010 POUR MÈTRE.

ÉCHELLE DES DÉTAILS 0,100 POUR MÈTRE.

Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.

PORTE DE LEFKE.

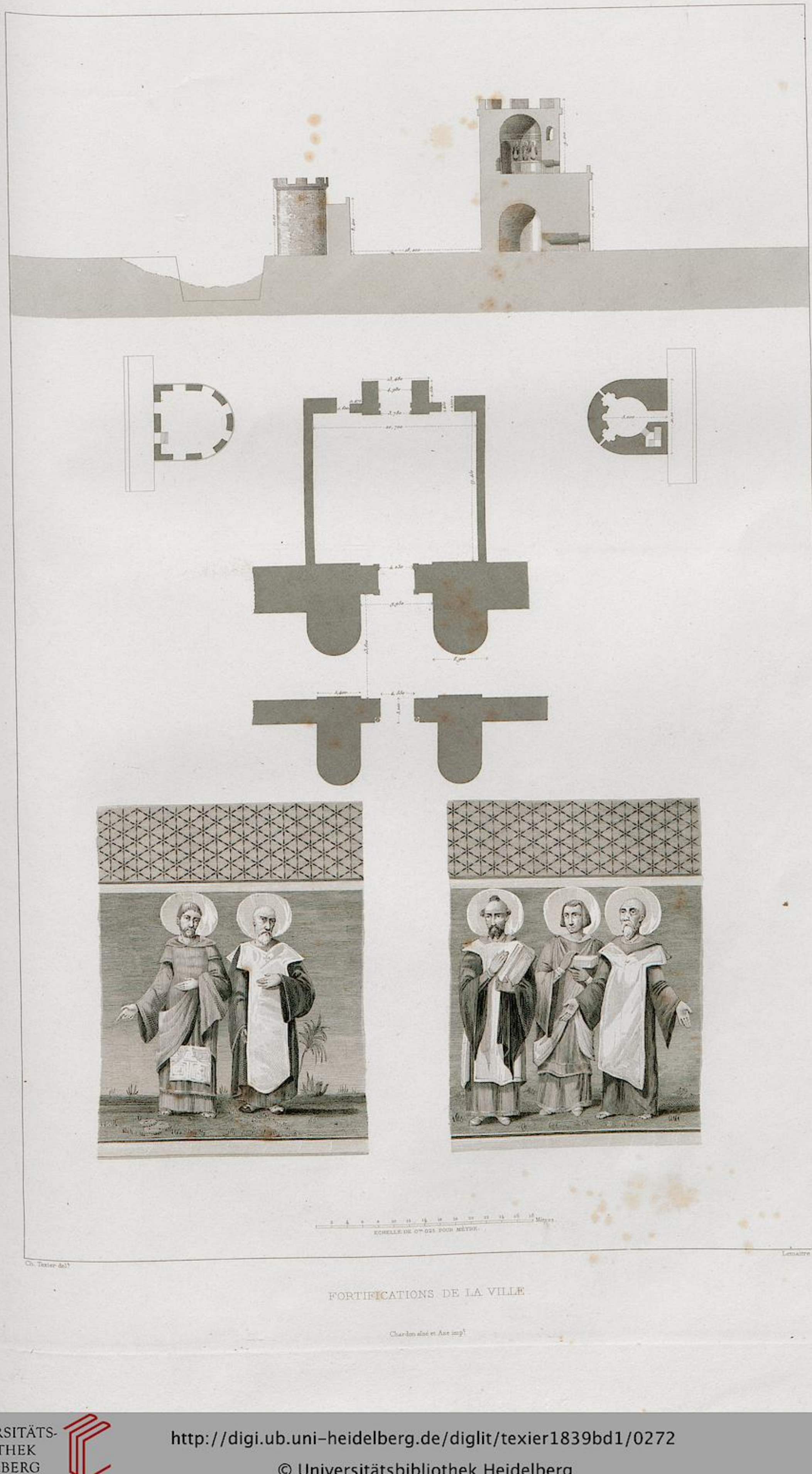
Chardon aîné et Aze imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0271

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

FORTIFICATIONS DE LA VILLE

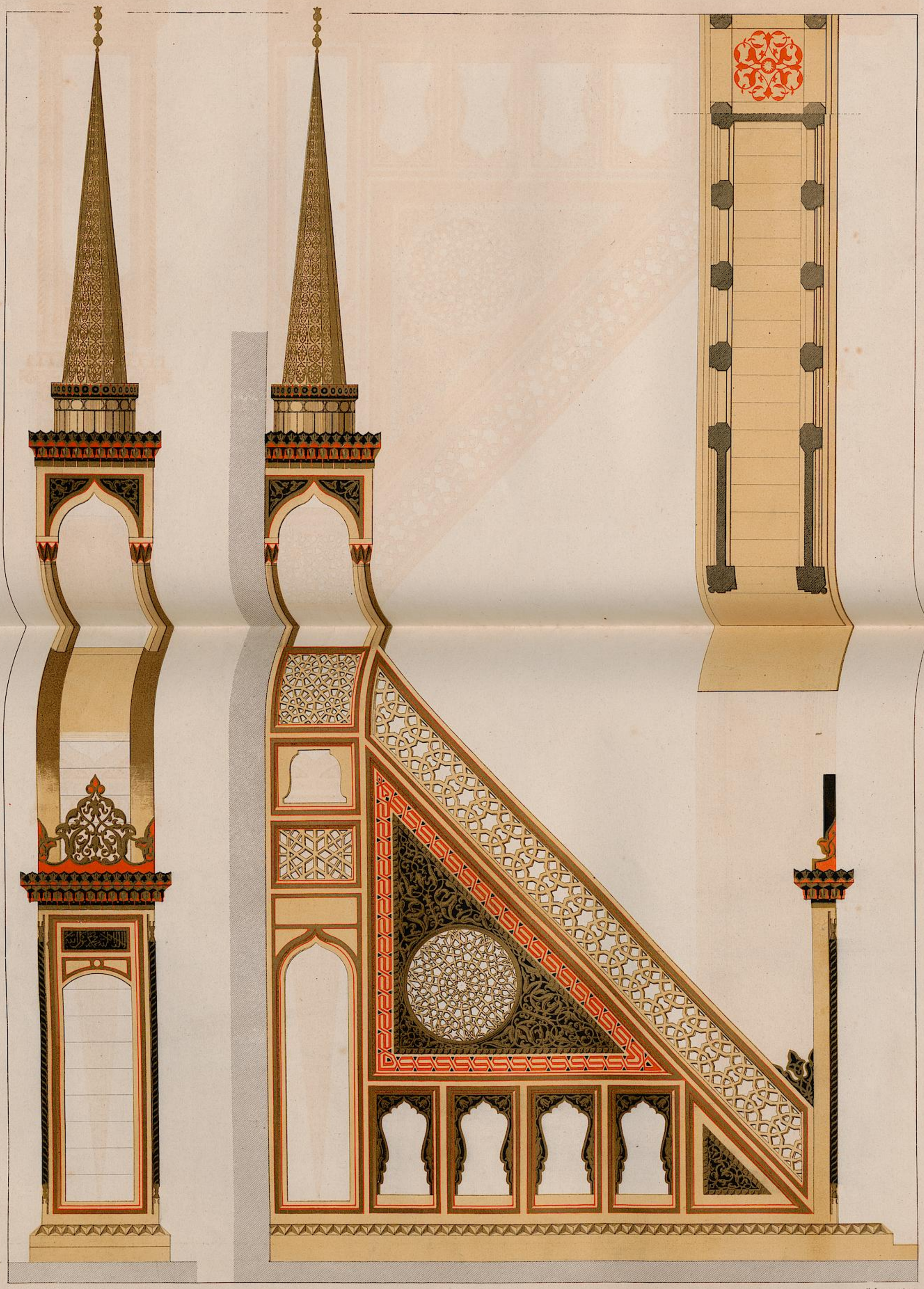
Chardon aîné et Ane imp.rs

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0272

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Chromolith. de J. Engelmann, Cité Bergère, 1. Paris.

H. Roux aîné lith.

0 10 20 30 40 50 1 2 3 4 Mètres.

MINNBER

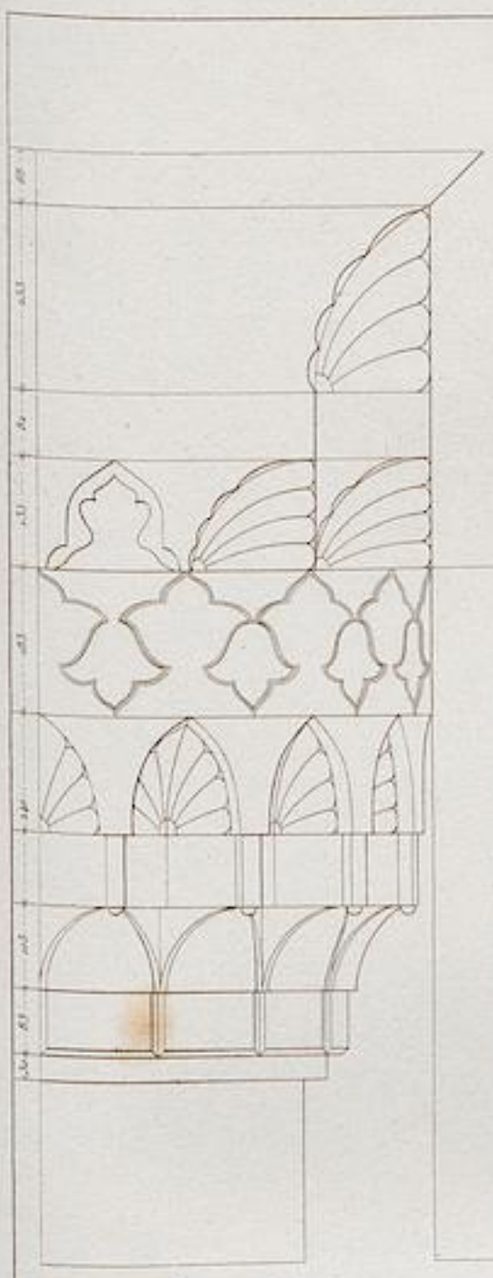
Chaire à prêcher dans les Mosquées des Sunni.

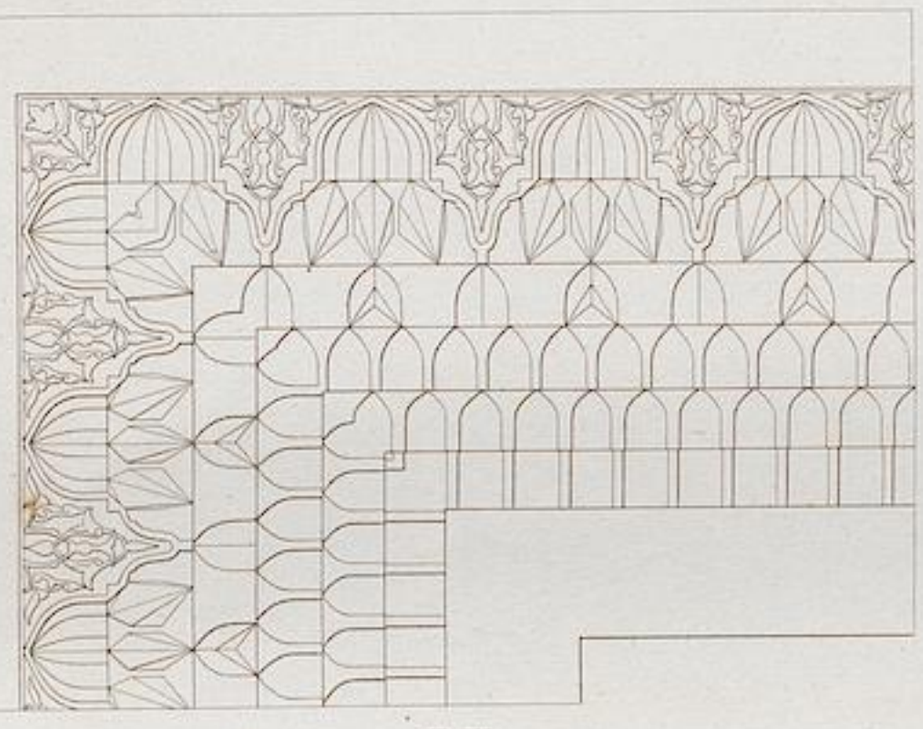
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

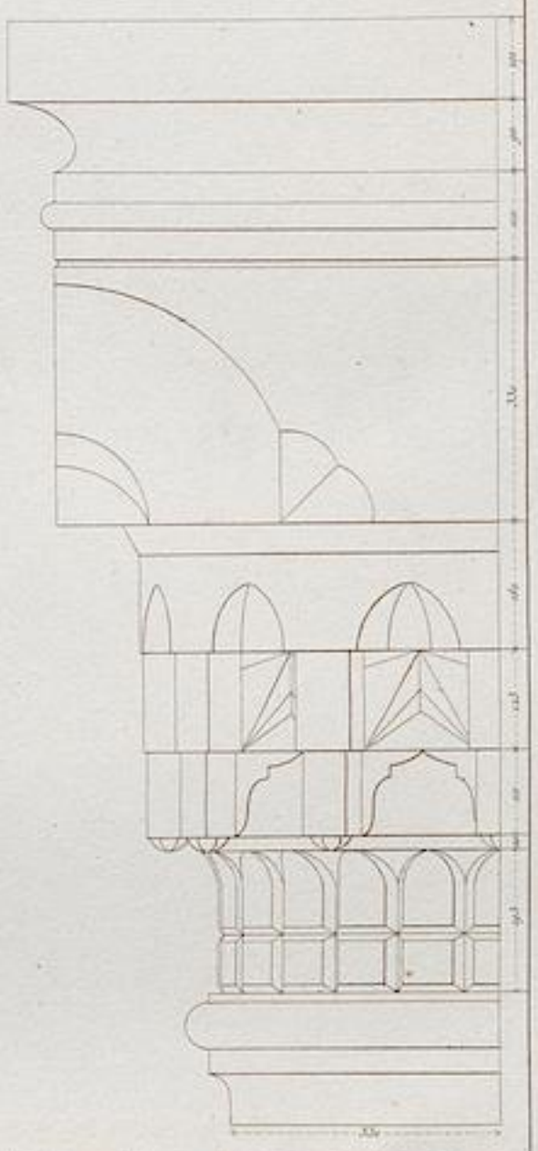
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0273

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



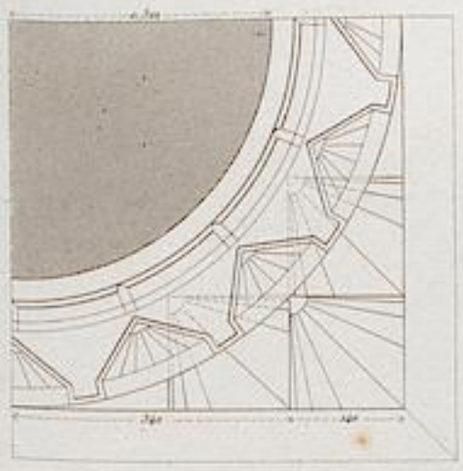




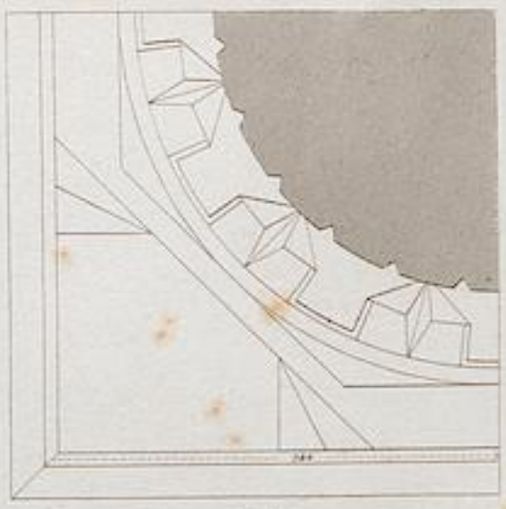
F. III.



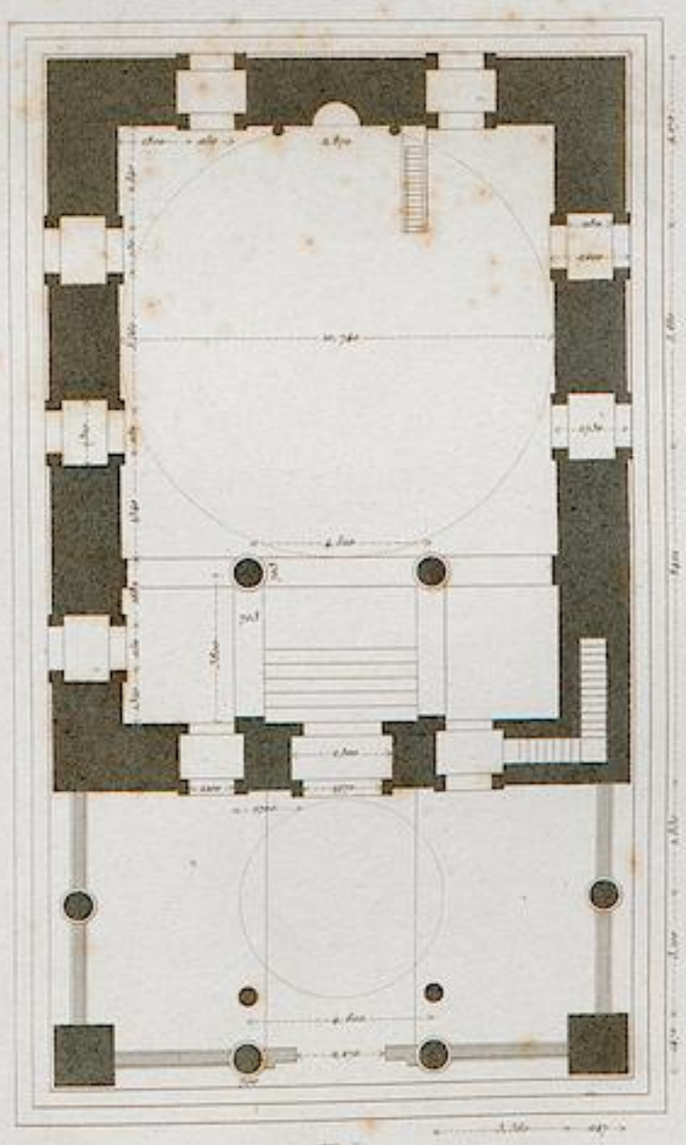
F. IV.

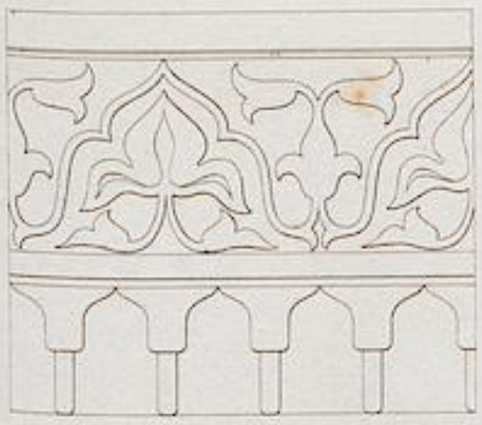


F. II.



F. V.





F. VI.



F. VII.

F. I.

ECHELLE DU PLAN.

ECHELLE DES DETAILS.

Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

PLAN ET DETAILS DE LA MOSQUÉE VERTE.

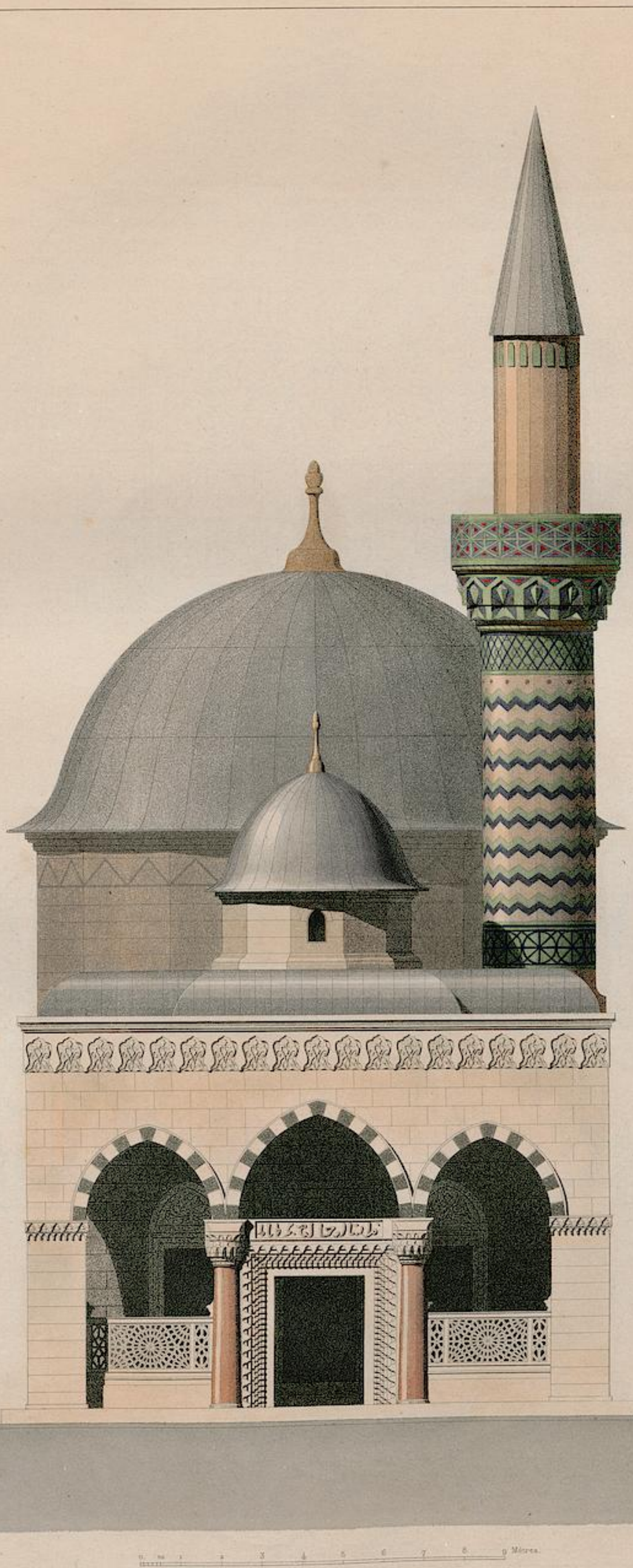
Louis Lemaître imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0274

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaire sc.t

LA MOSQUÉE VERTE.
(Yechil Djami.)

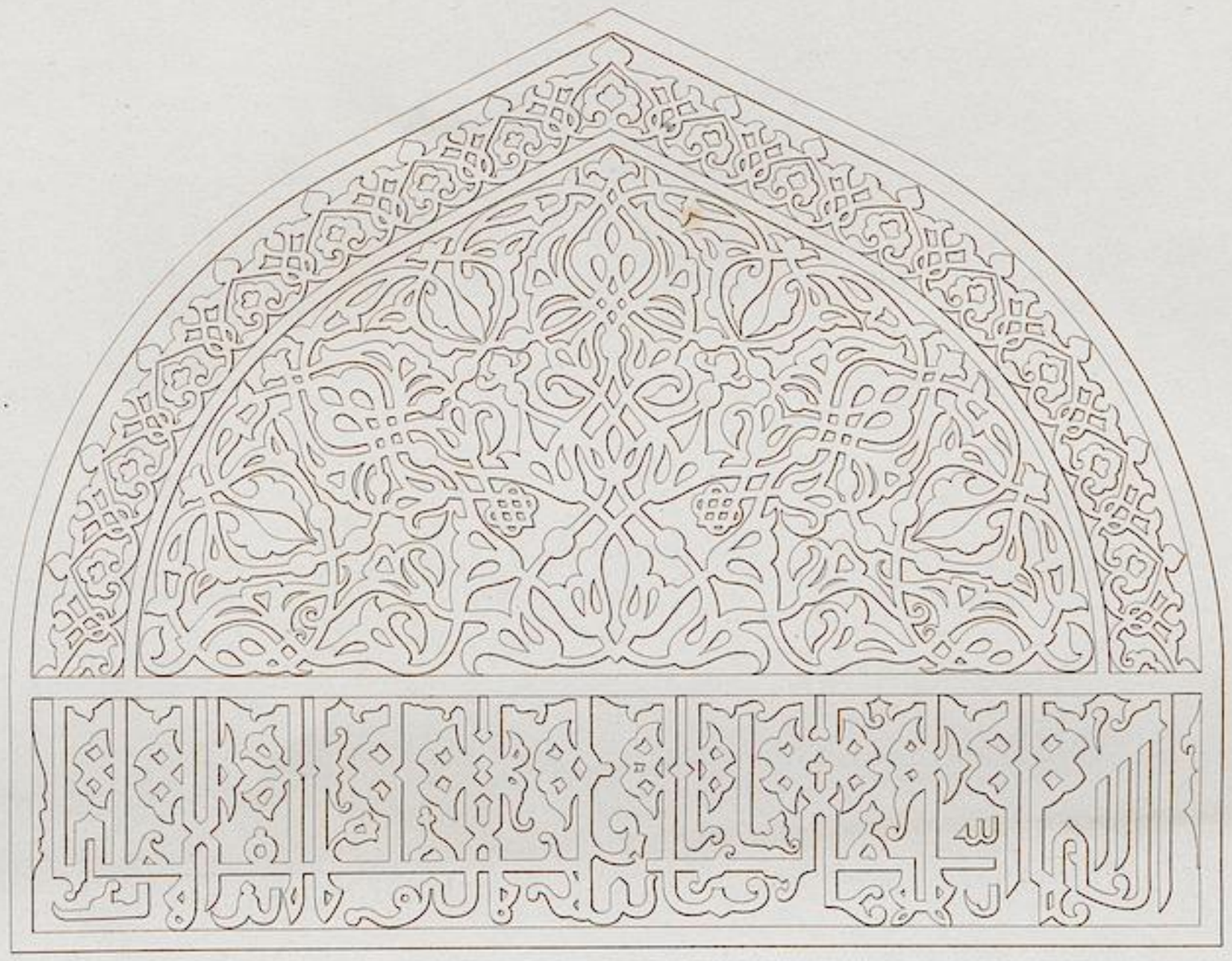
Louis Letronne imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0275

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



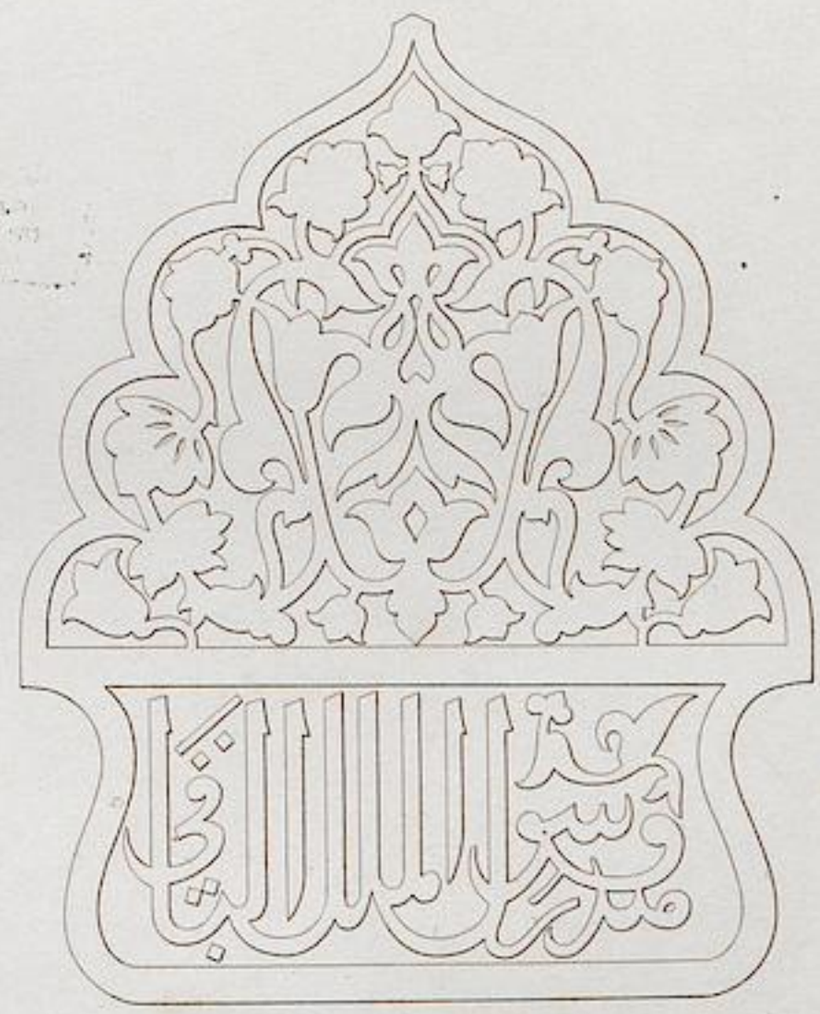
F. I.

1 3 0 10 20 30 40 50

ÉCHELLE DE 0m 166 POUR MÈTRE.



F. II.



F. III.



F. IV.

0 10 20 30 40 50

ÉCHELLE DE 0m 250 POUR MÈTRE.

Ch. Texier del. Lemaitre direxit Huguenet sc.

DÉTAILS DE LA MOSQUÉE VERTE.

Chardon aîné et Ase imp.rs

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0276

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Dessiné par Bouchot d'après le croquis de Ch. Texier.

Gravé par Lemaitre.

VUE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0277

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del. Imp. chez L. Letronne, 15. Quai Voltaire. Lith. par Freeman.

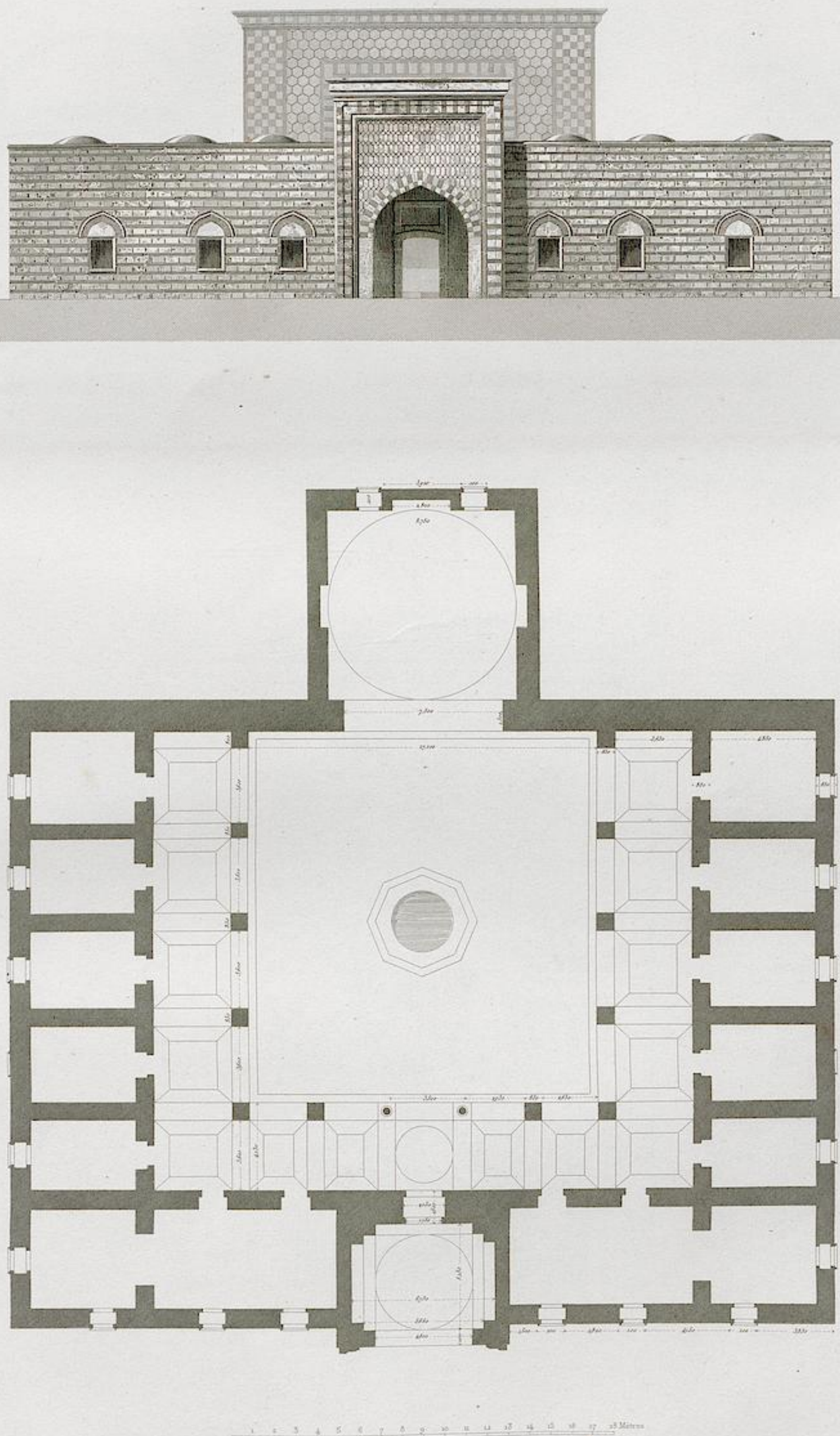
VUE DE LA MOSQUÉE DU SULTAN MOURAD I^ER

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0278

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



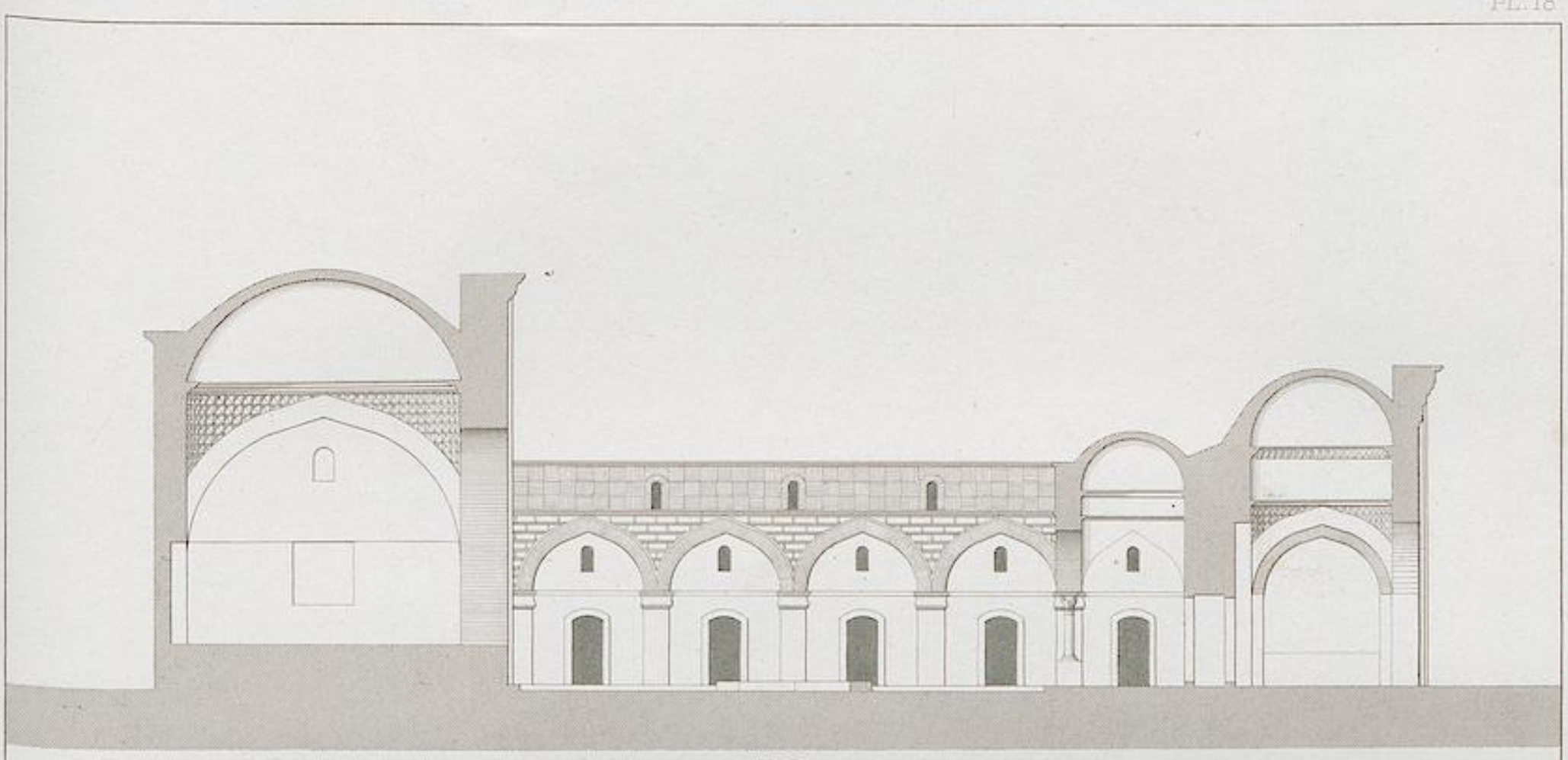
MÉDRÉCÉ OU ECOLE DU SULTAN MOURAD Ier

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

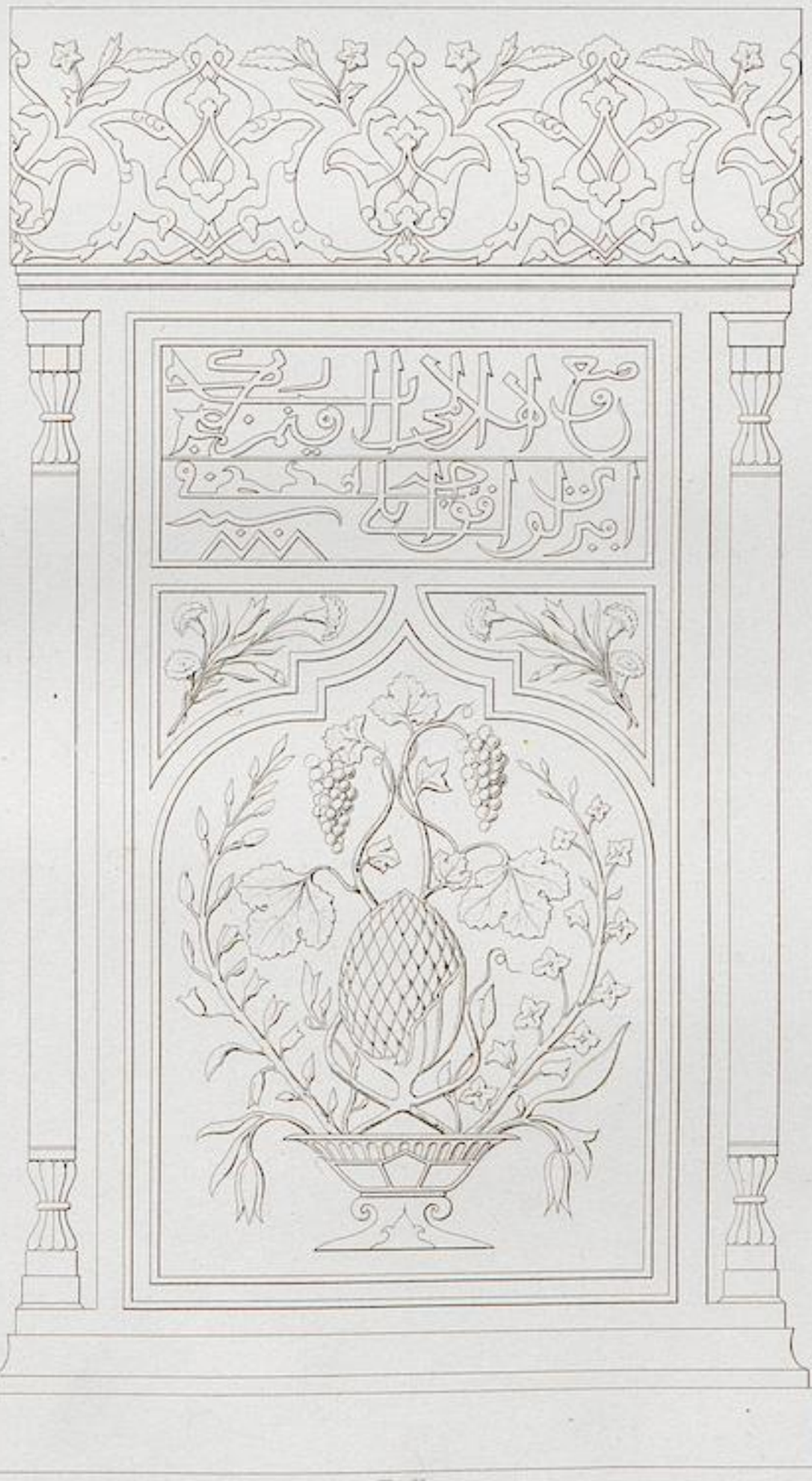
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0279

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.

ECHELLE DE OMBRE POUR METRE.

Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

MEDRÉCÉ ou ECOLE DU SULTAN MOURAD 1.er

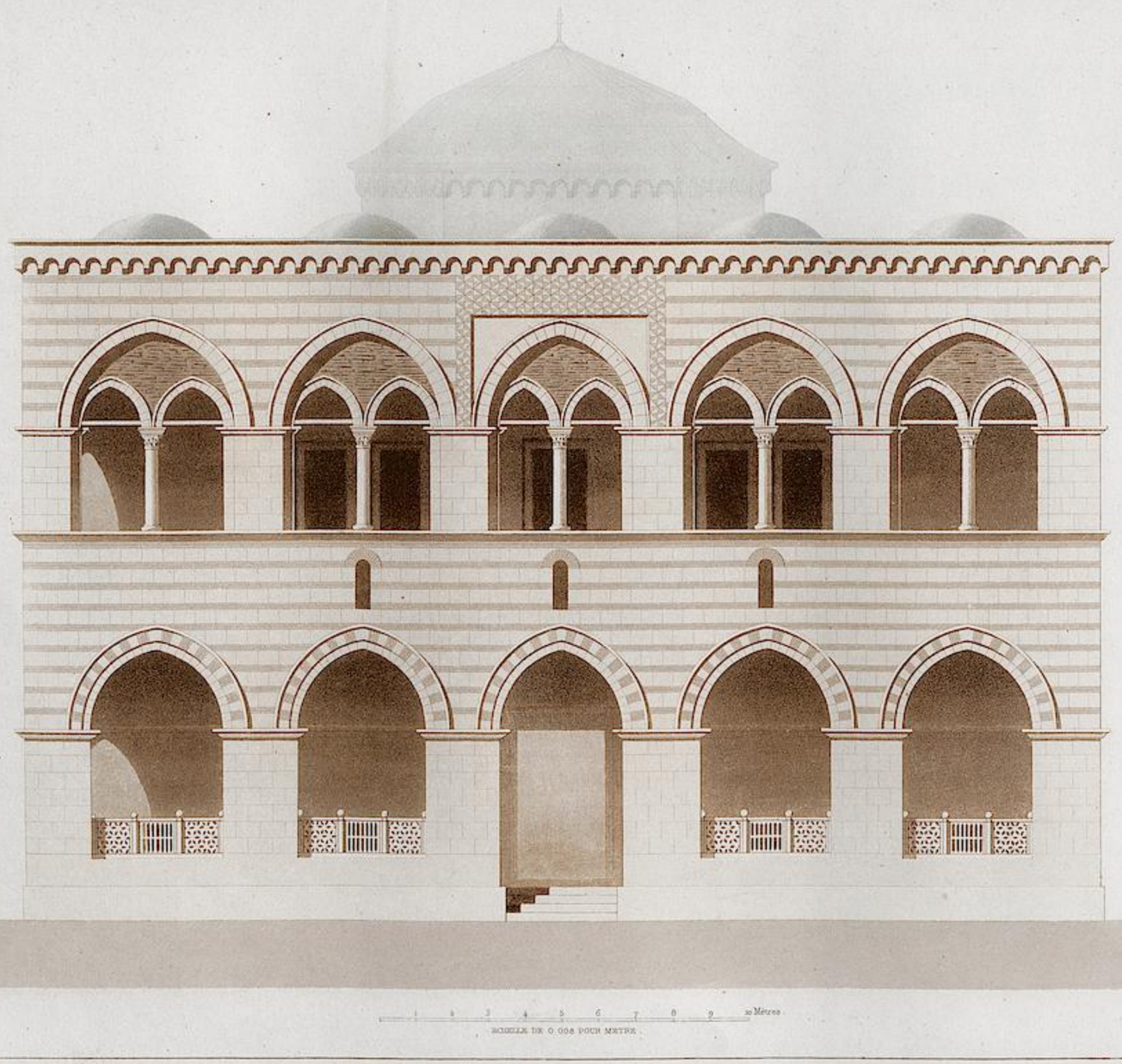
Chardon aîné et Ane imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0280

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



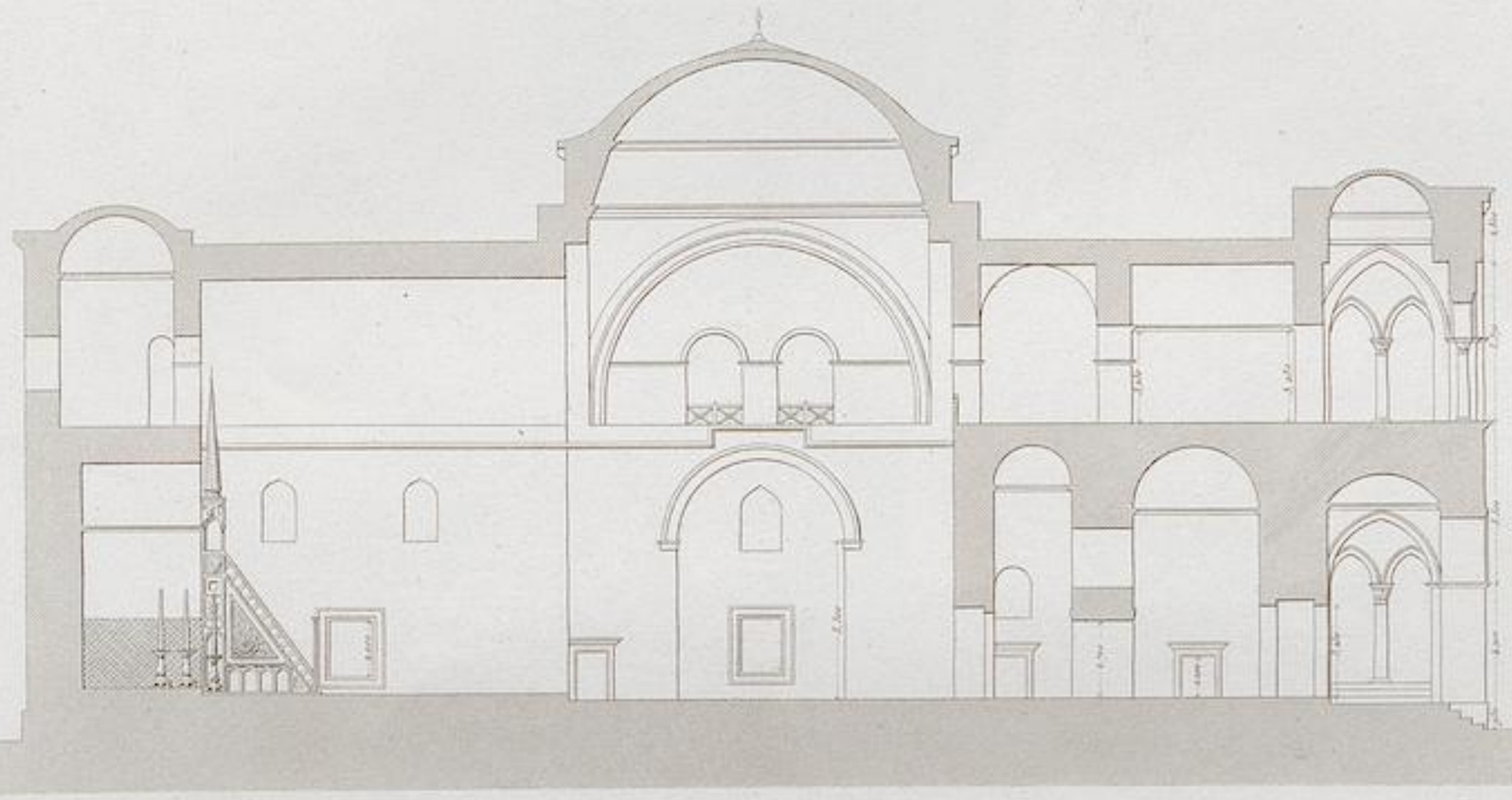
MOSQUÉE DE MOURAD Ier À TCHÉKIRGHÉ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

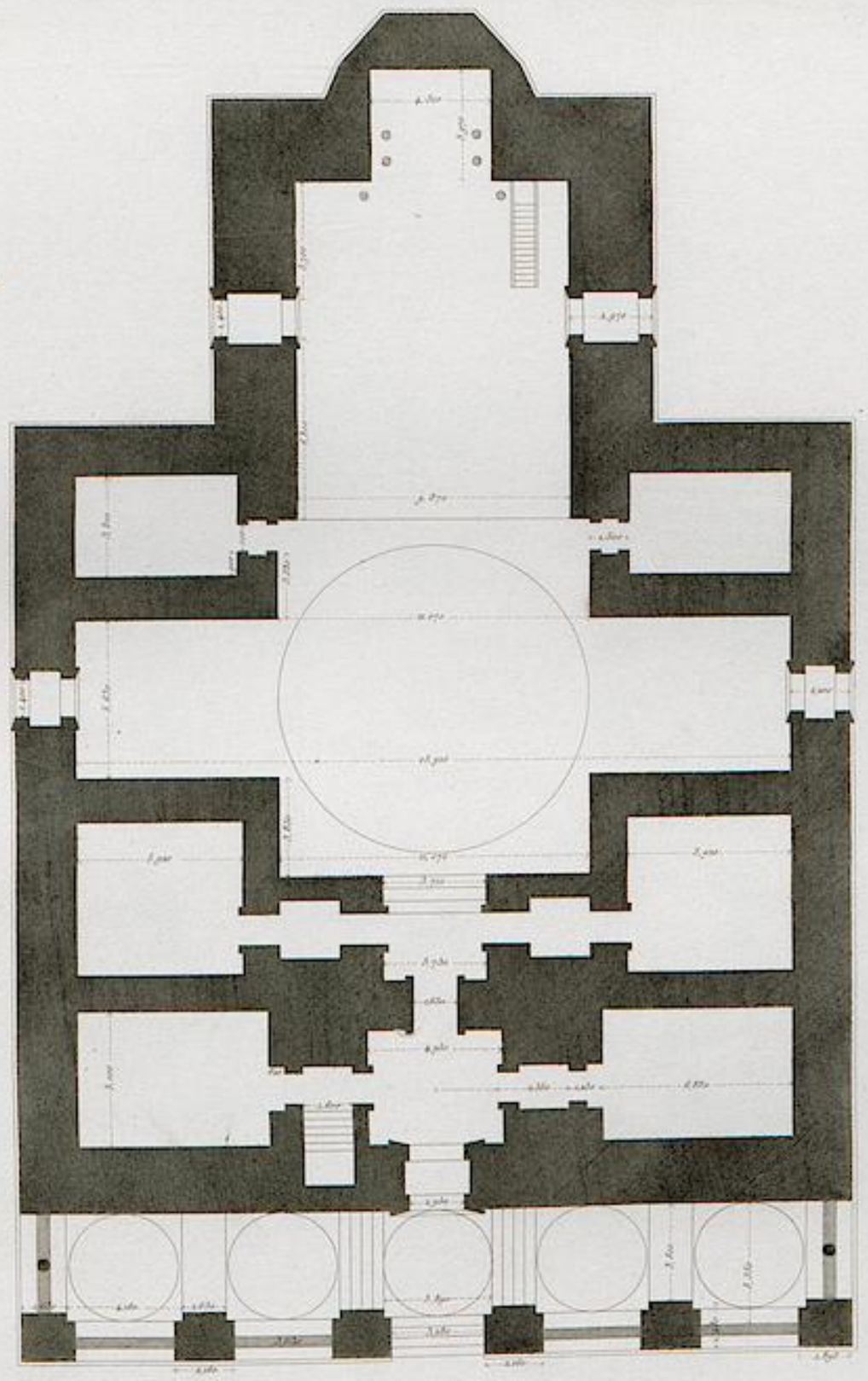
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0281

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. II.



F. I.

ECHELLE DE 0004 POUR METRE.

MOSQUÉE DE MOURAD Ier A TCHÉKIRGHÉ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0282

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



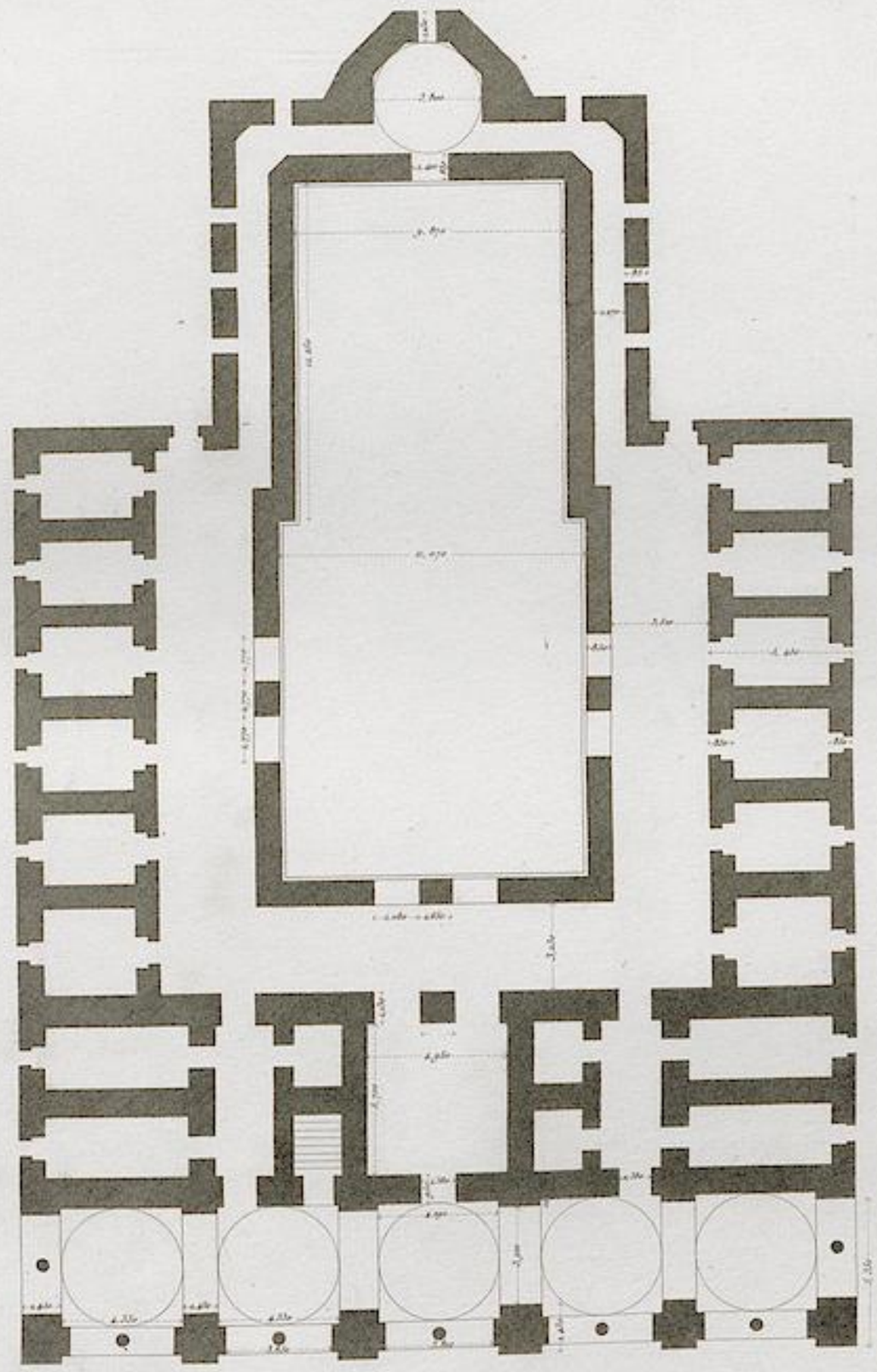
F. IV.



F. II.



F. III.



F. I.

Mètres.

ÉCHELLE DE 0M,004 POUR MÈTRE.

Ch. Texier del.

Lemaître ex.

MOSQUÉE DE MOURAD Ier A TCHÉKIRGHÉ

Chardon aîné et Ane imp.

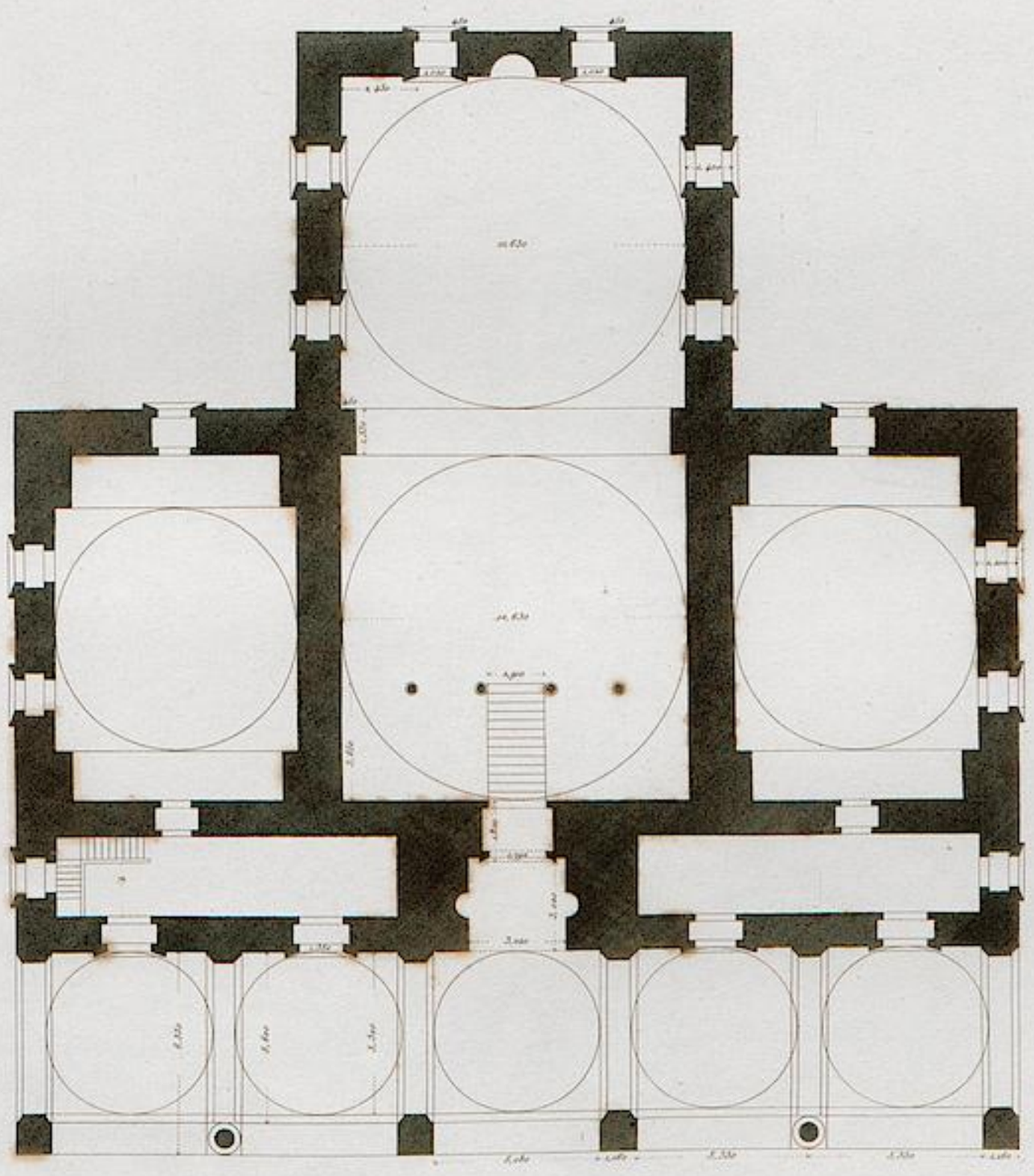
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0283

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.t

Lemaitre direxit.

MOSQUÉE DU SULTAN MOURAD 1ER.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0284

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



PLAN GÉNÉRAL DES RUINES.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0285
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

VUE GÉNÉRALE DU TEMPLE DE JUPITER.

Chardon aîné et Ave imp.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0286

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

VUE LATERALE DU TEMPLE DE JUPITER.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0287

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre lith.

VUE DU TEMPLE DE JUPITER

Chardon aîné et Ane imp.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0288

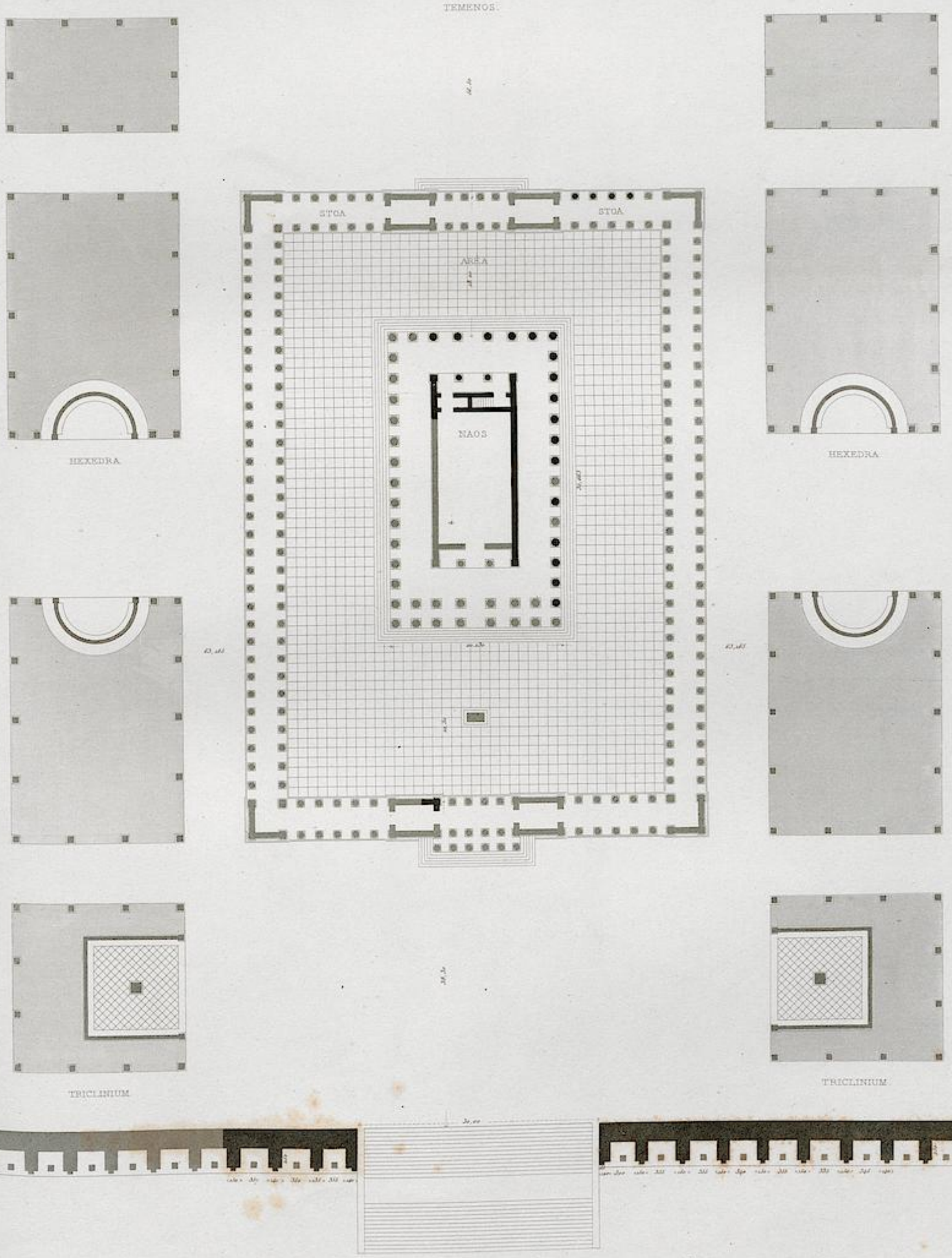
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. II.

TEMENOS.



F. I.

0 10 20 30 40 50 60 Mètres

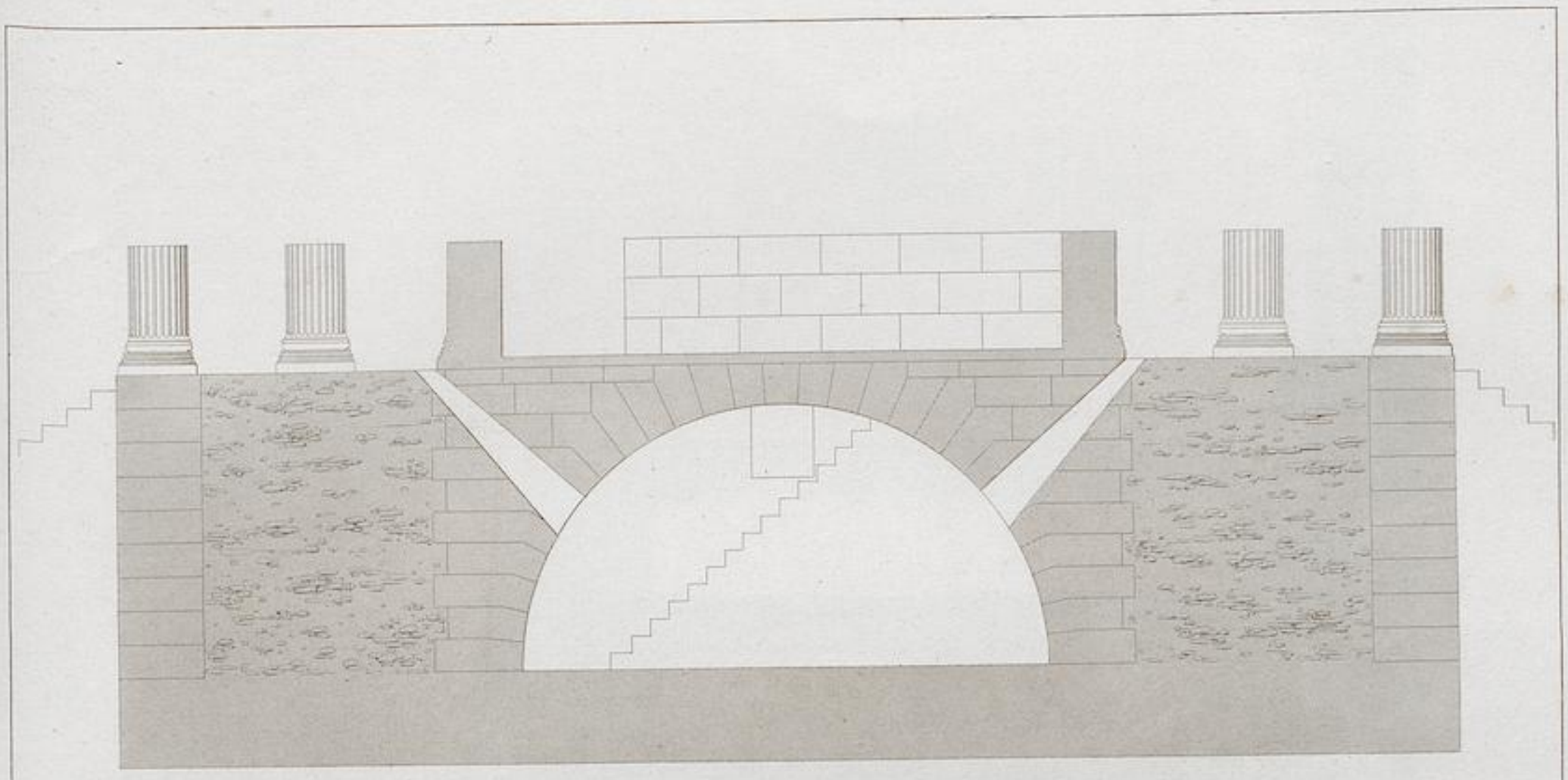
PLAN GÉNÉRAL DU TEMPLE DE JUPITER.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0289

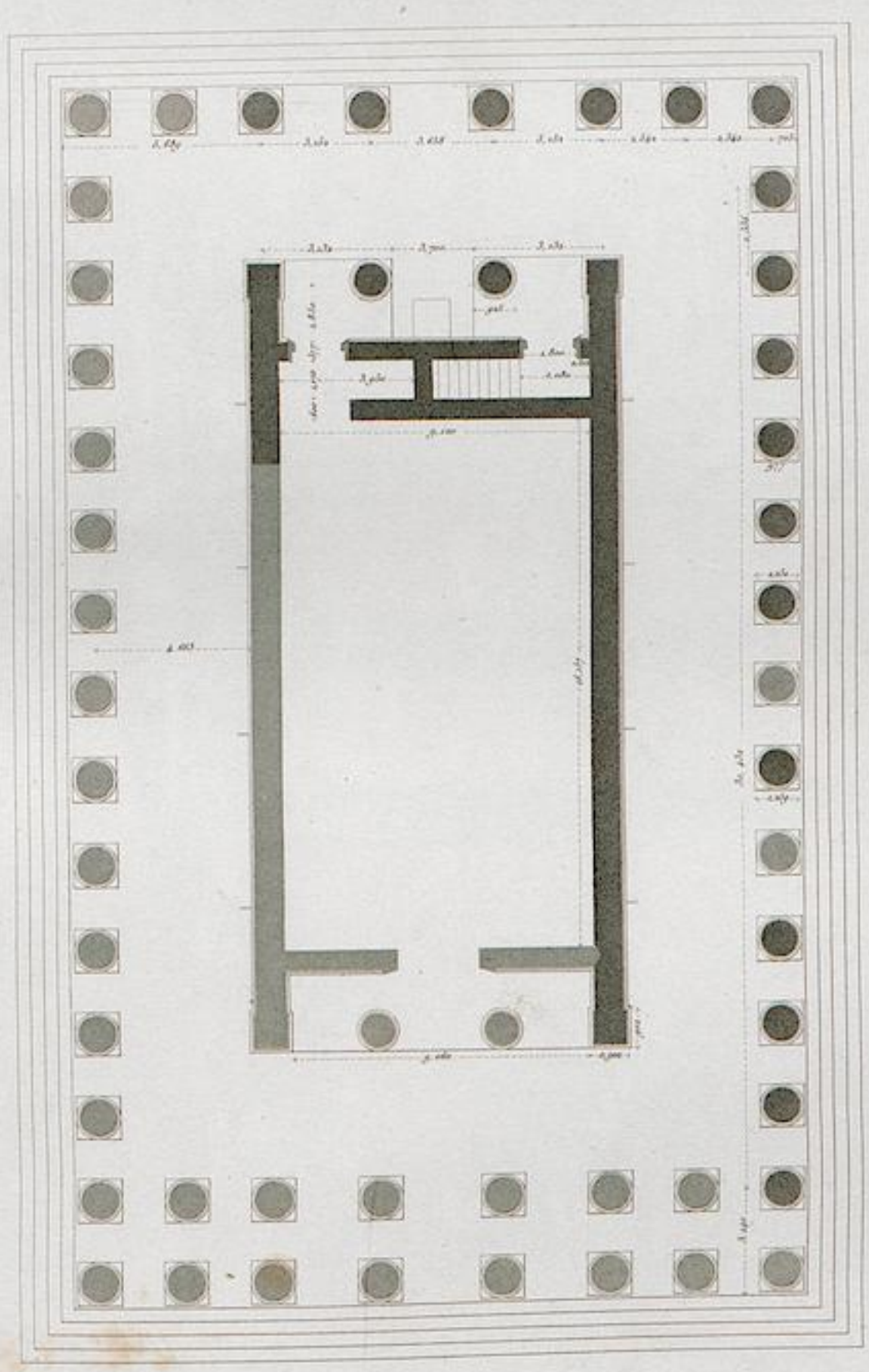
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. II.





F. I.



Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

PLAN DU TEMPLE DE JUPITER.

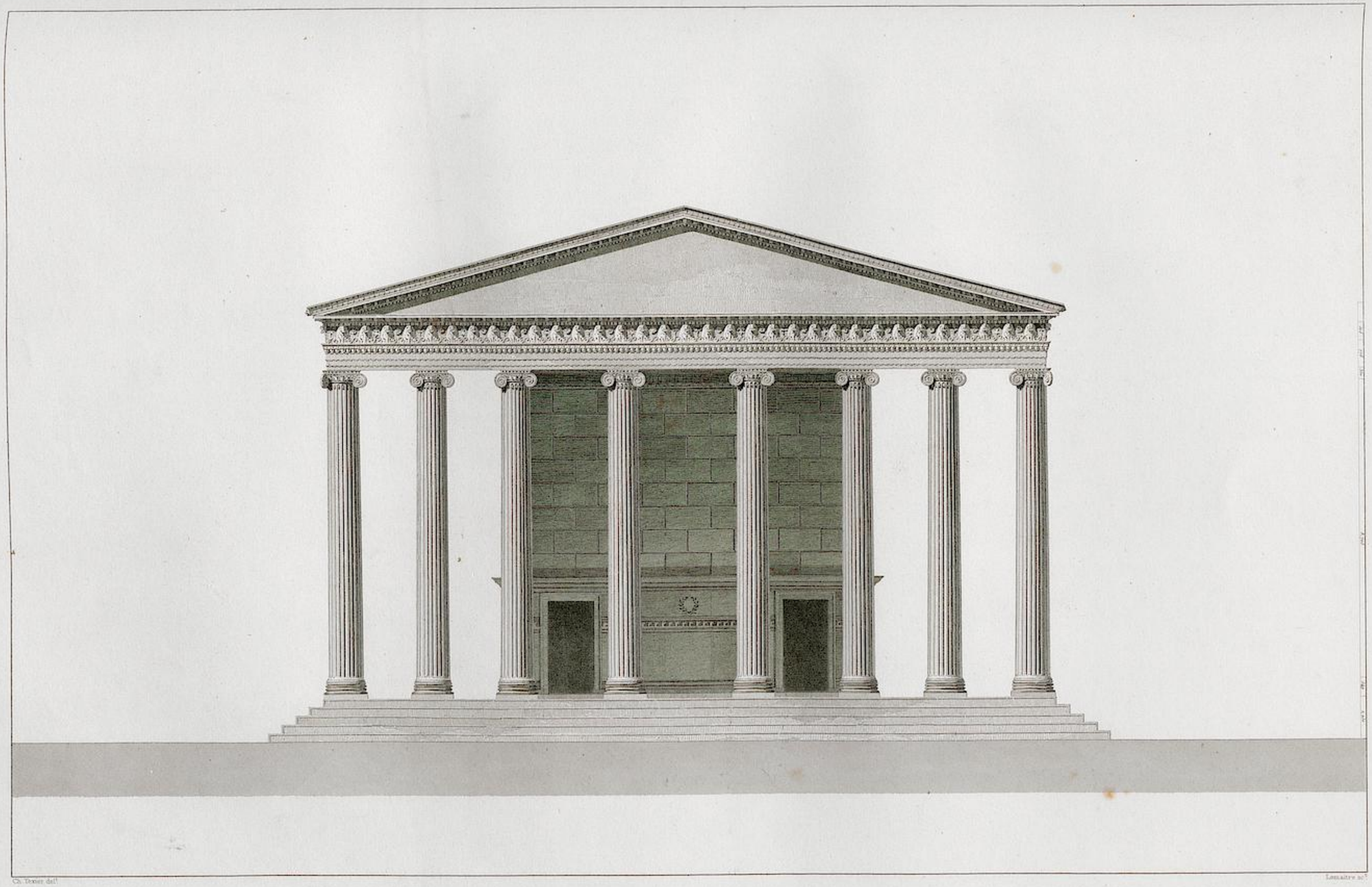
Chardon aîné et Aucoq imp.rs

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0290

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

TEMPLE DE JUPITER PANHELLÉNIEN

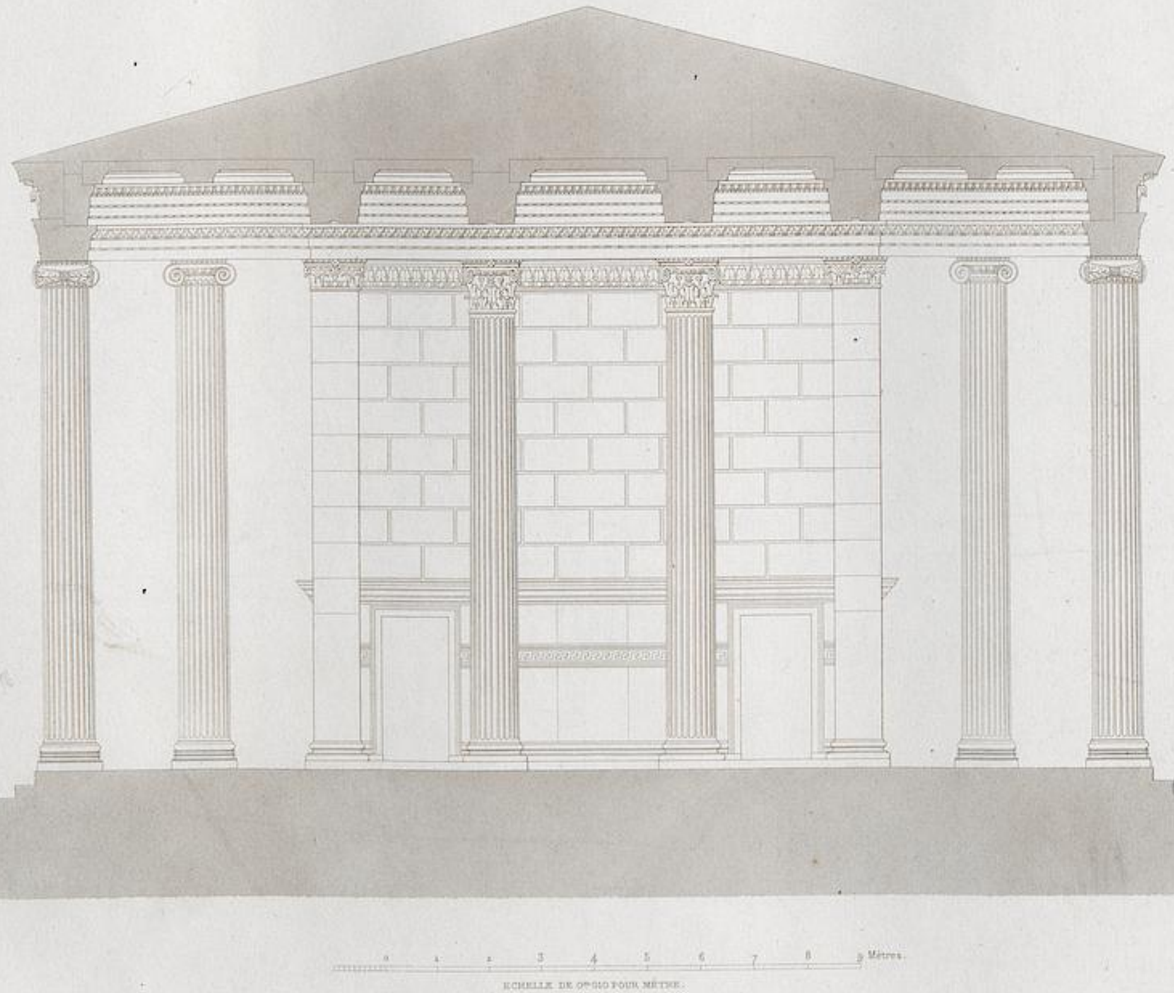
Chardon aîné et Ate imp.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0291

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaire direxit.

Huguenet sc.

COUPE SUR LE PÉRISTYLE DU TEMPLE.

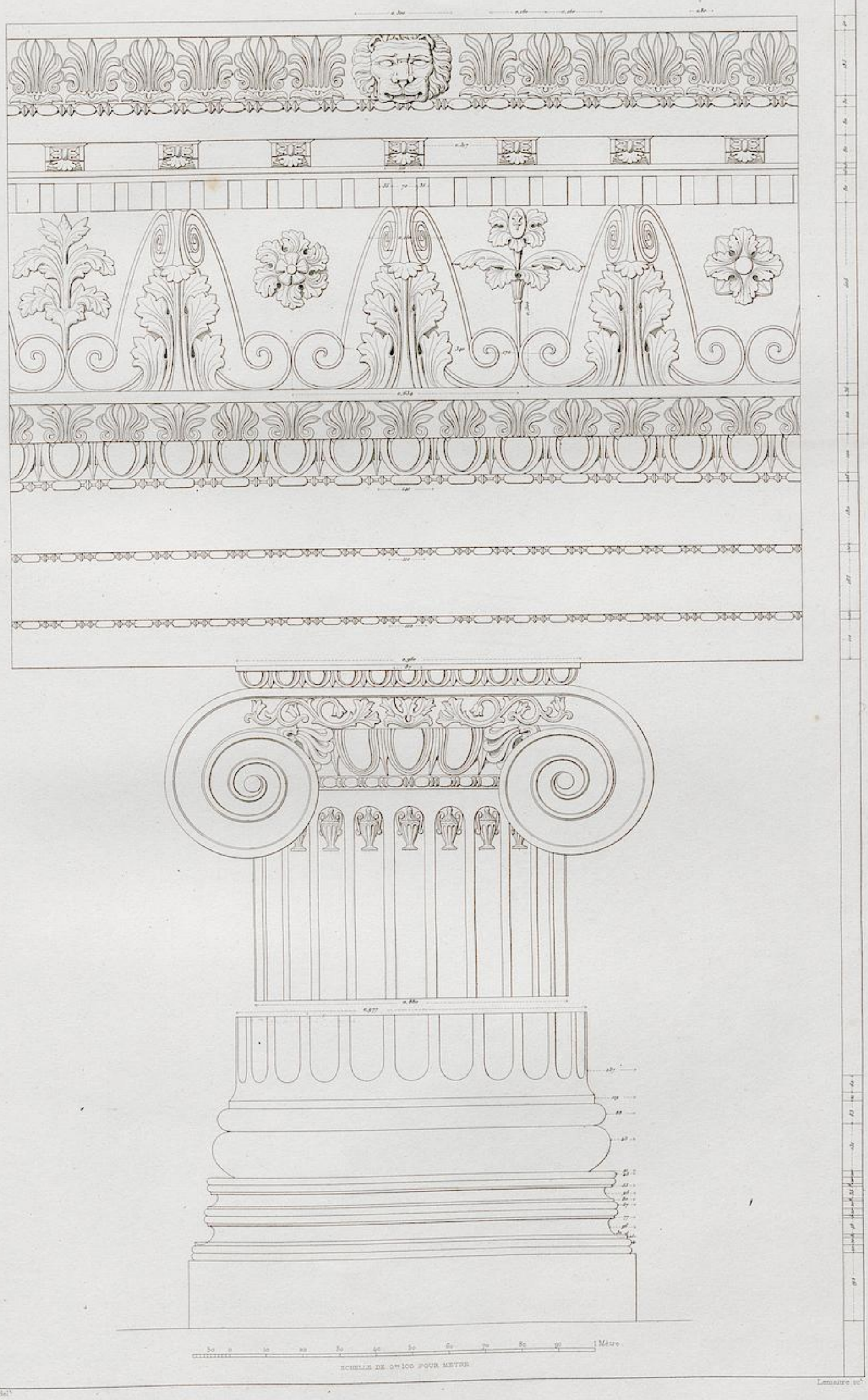
Chardon aîné et Axe lithog.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0292

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

DÉTAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE.

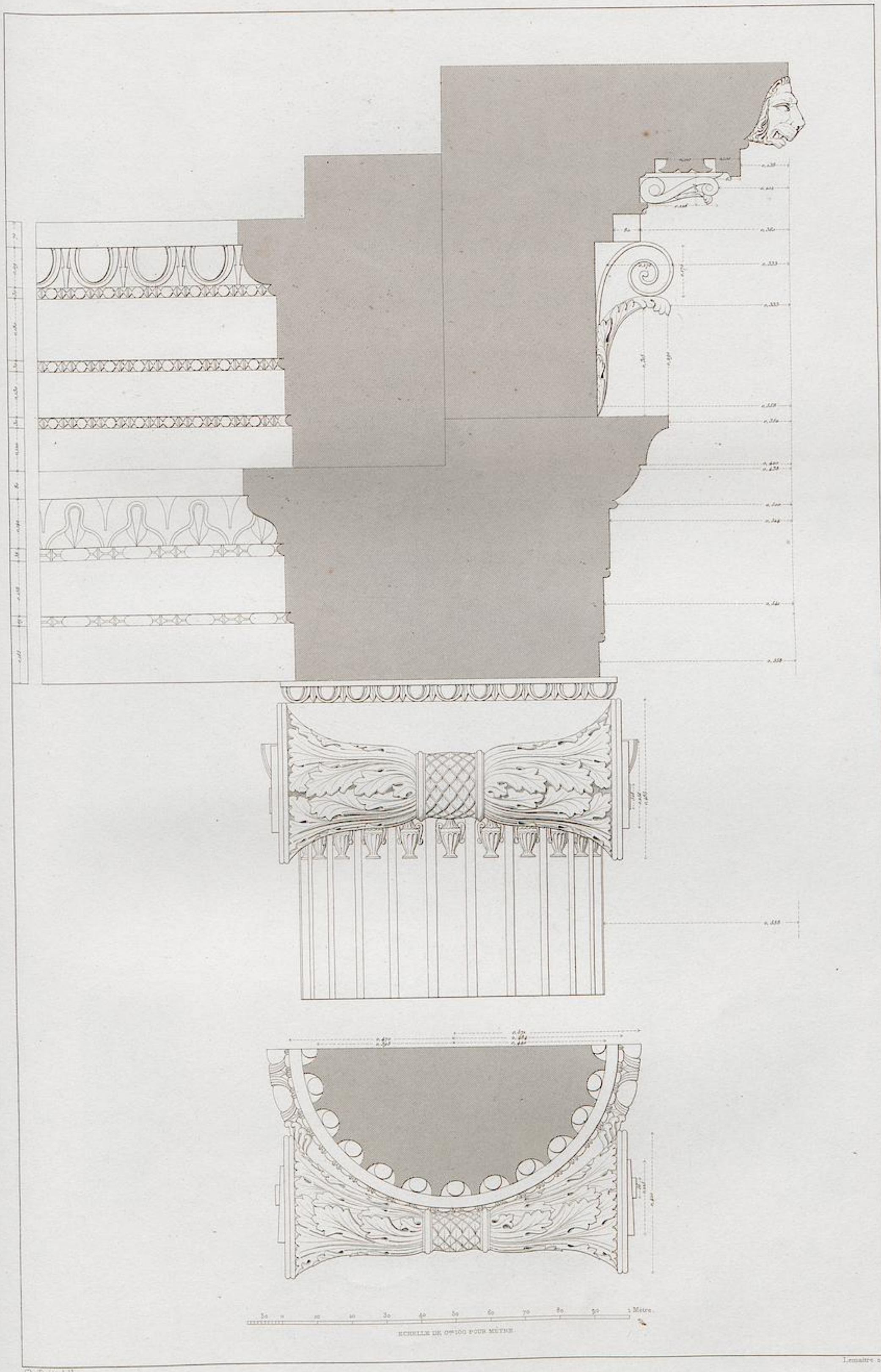
Lemaitre imp.t

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0293

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

DÉTAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE

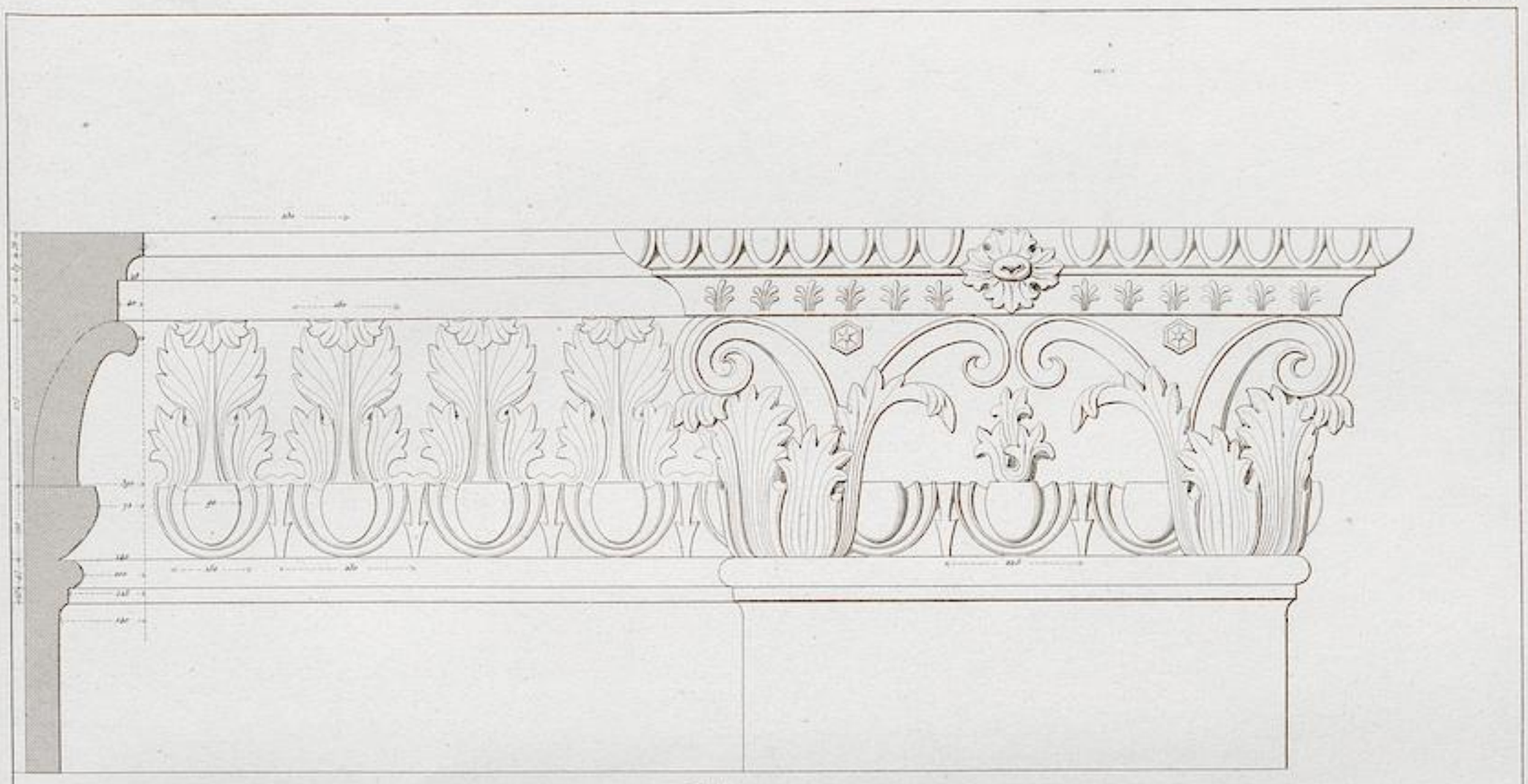
Louis Letronne imp.r

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0294

© Universitätsbibliothek Heidelberg

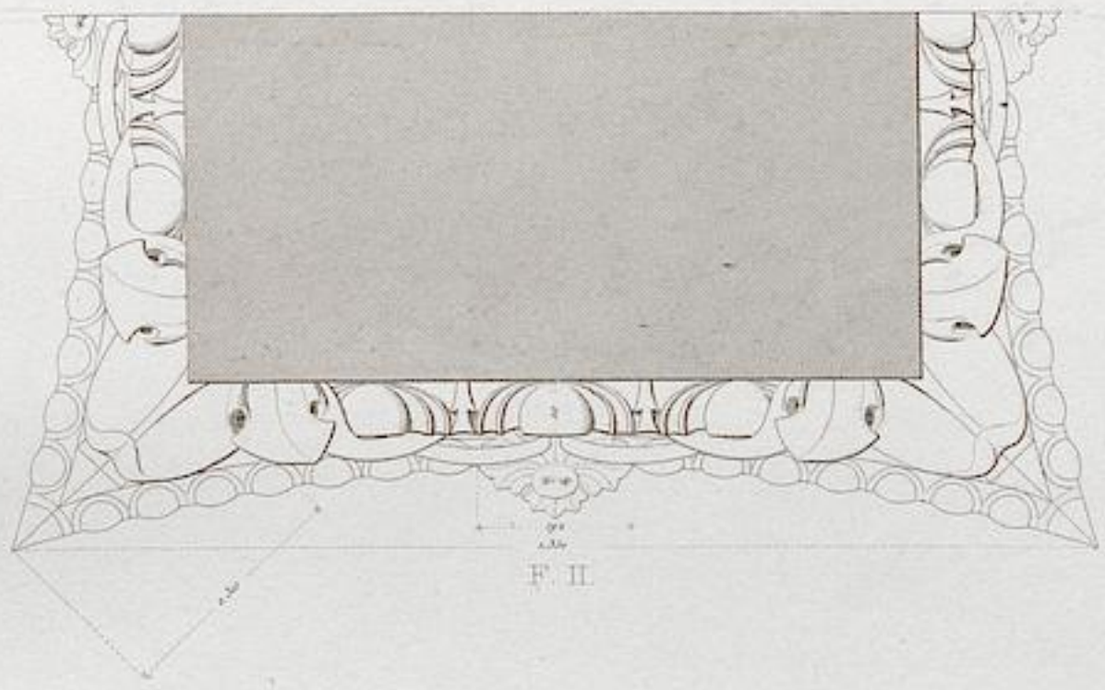
gefördert durch die
DFG



F. I.



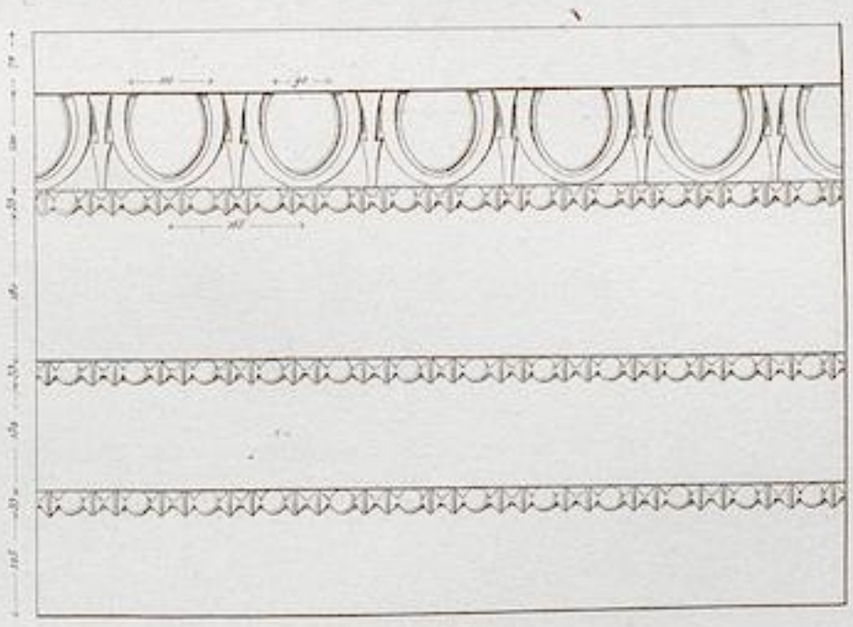
F. III.



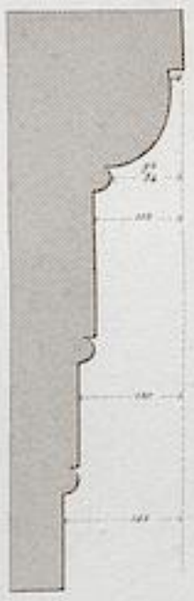
F. II.

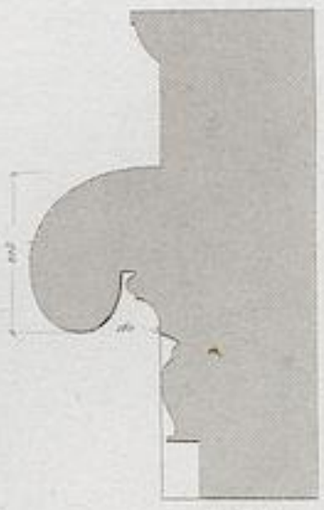


F. IV.



F. VI.





F. V.



F. VII.

ECHELLE DE 0M,100 POUR MÈTRE.

Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

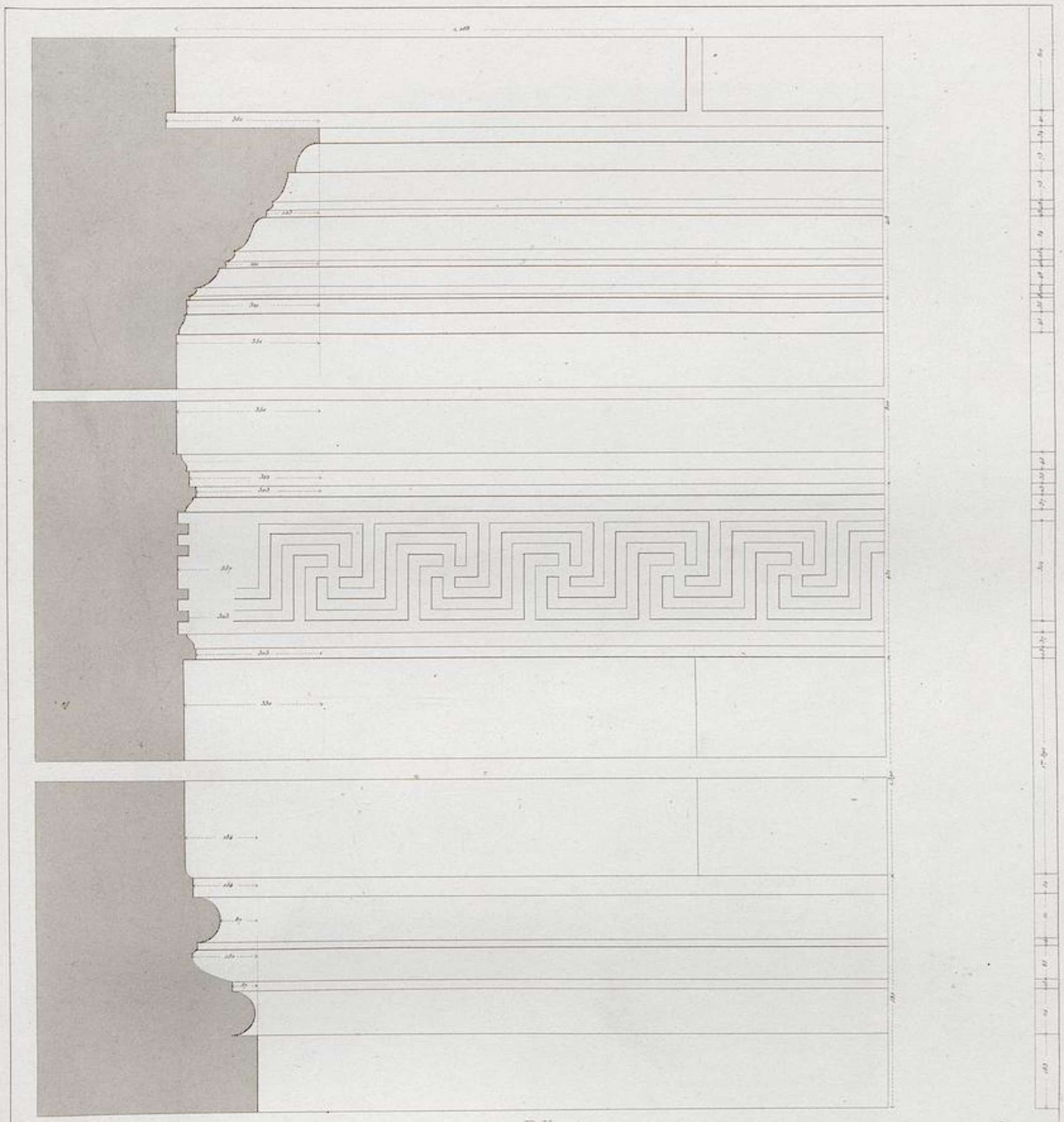
CHAPITEAU DE L'ANTE ET CORNICHE DE LA CELLA.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

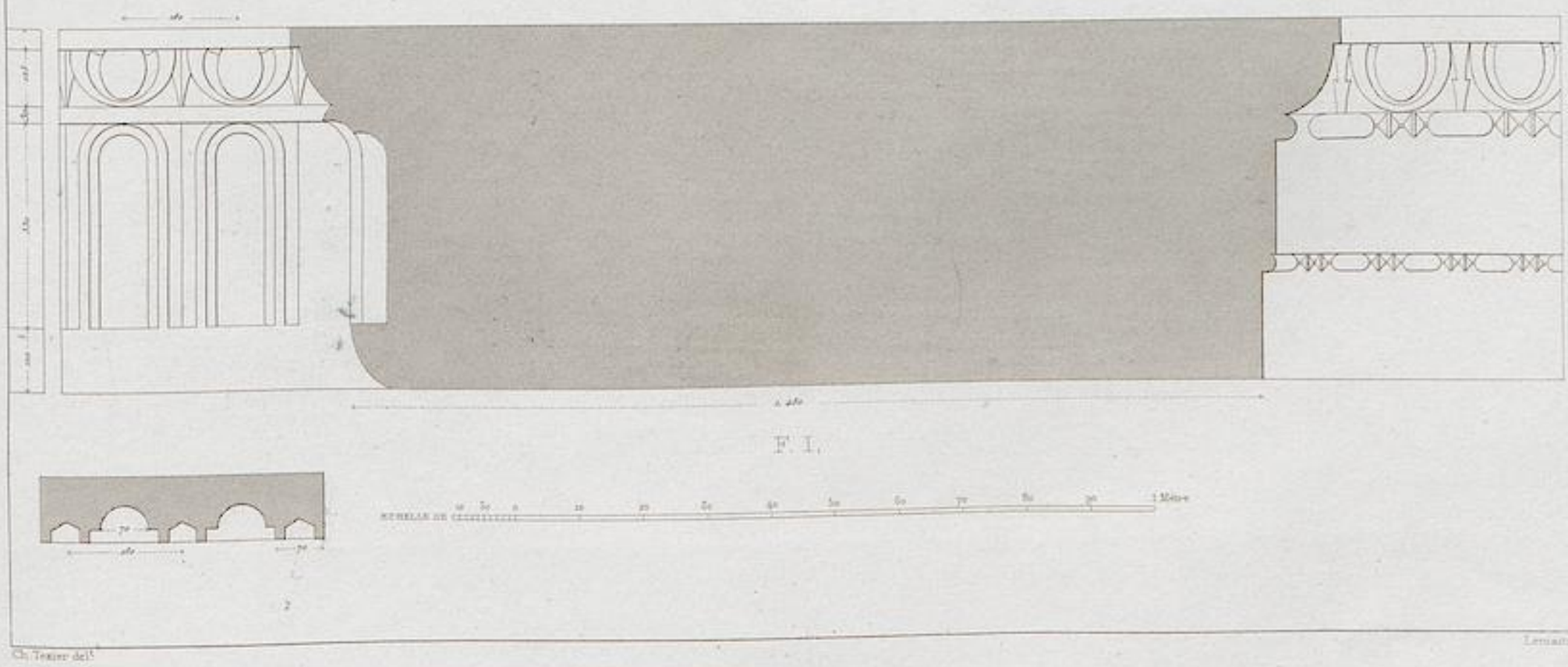
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0295

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. II.



F. I.

DÉTAIL DU MUR DE LA CELLA DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0296

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



VUE D'UN PONT SUR LE RHYNDACUS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0297

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.



F. III.



F. IV.

0 10 20 30 40 50 1 Metre.

Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

MONUMENTS SUR LES RIVES DU FLEUVE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0298

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





ORNEMENTS DES MURS DES QUAIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0299

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG













Ch. Texier del.

Lemaître sc.

TOMBEAUX AIZANIENS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0300

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG







TOMBEAUX AIZANIENS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

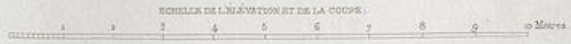
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0301

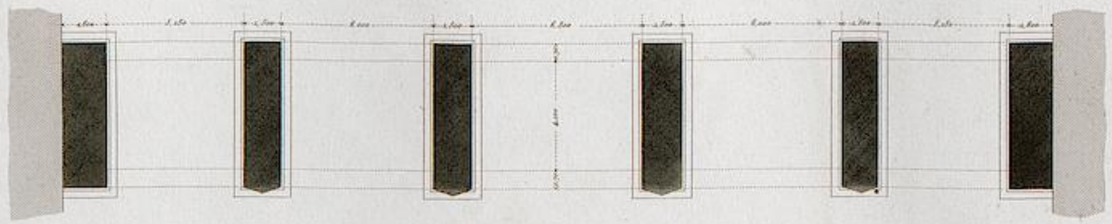
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



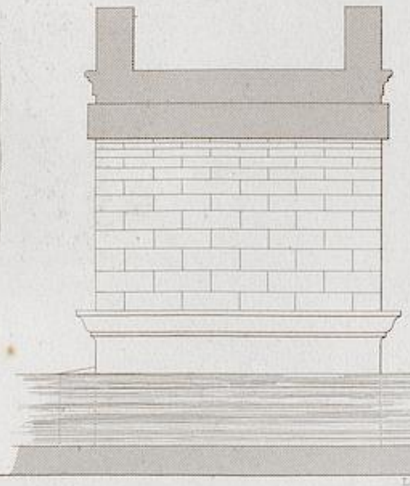












Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

PONT DE MARBRE SUR LE RHYNDACUS

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0302

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



VUE DU THEATRE ET DU PULVINAR DU STADE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0303

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

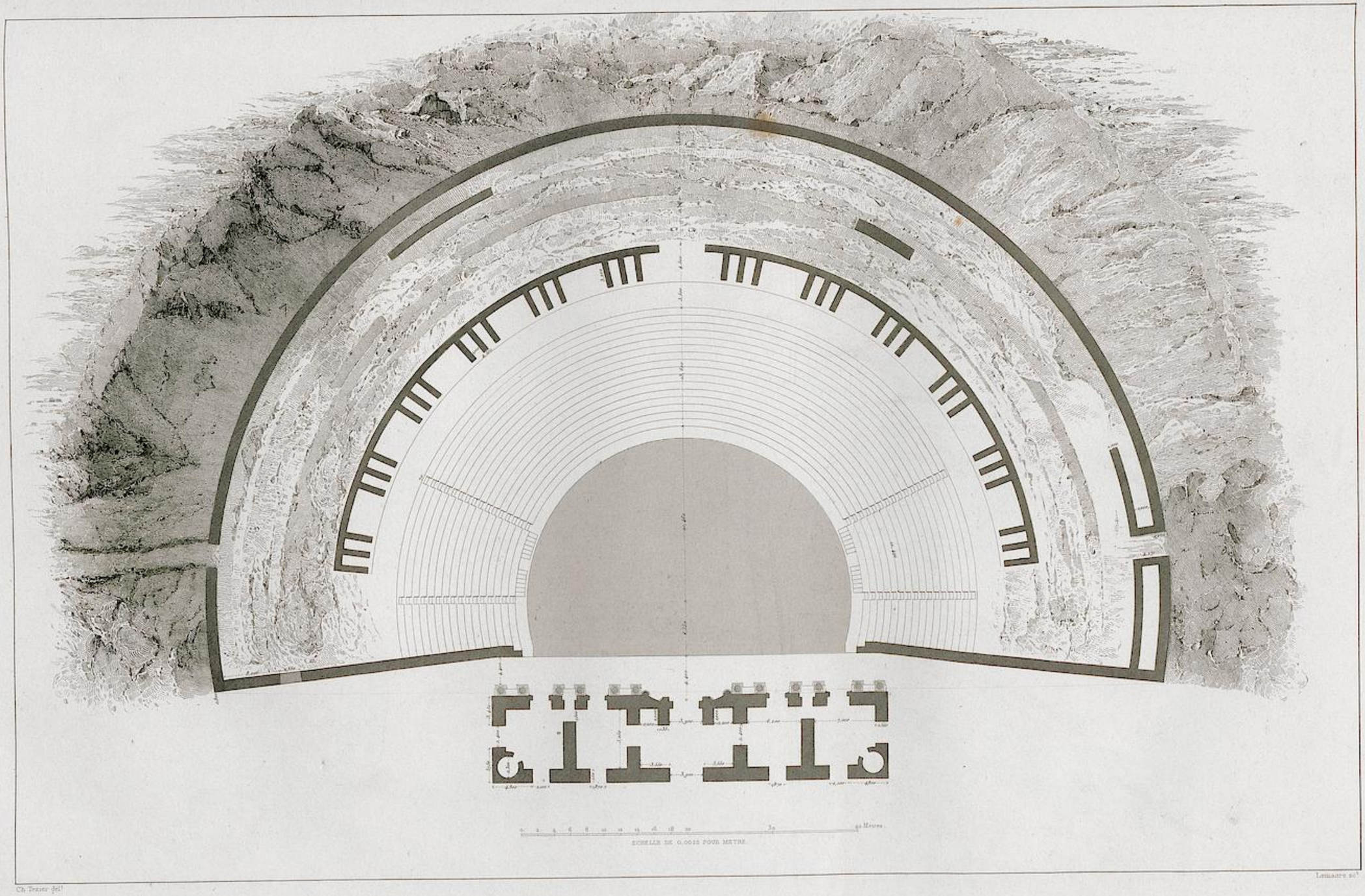
LE PROSCENIUM DU THÉÂTRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0304

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

PLAN DU THEATRE

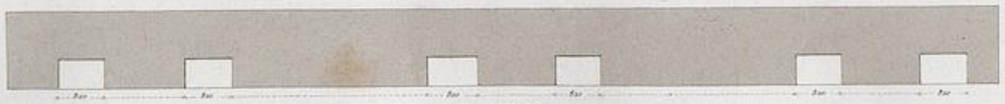
Chardon aîné et Ave imp.ts

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

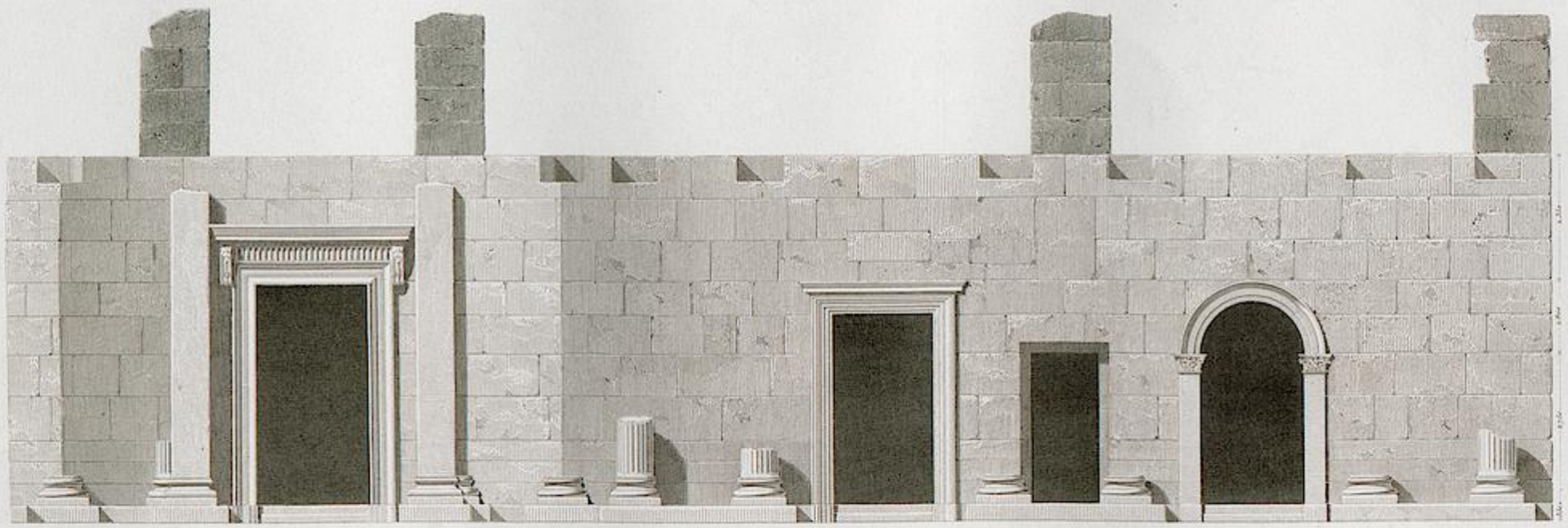
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0305

© Universitätsbibliothek Heidelberg

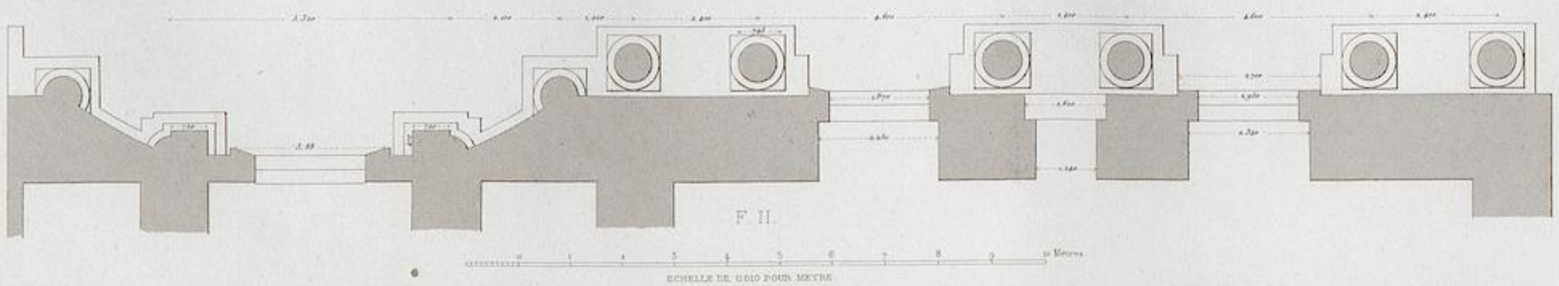
gefördert durch die
DFG



F. III



F. I.



F. II.

ECHELLE DE 0,010 POUR METRE.

Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

PROSCENIUM DU THEATRE.

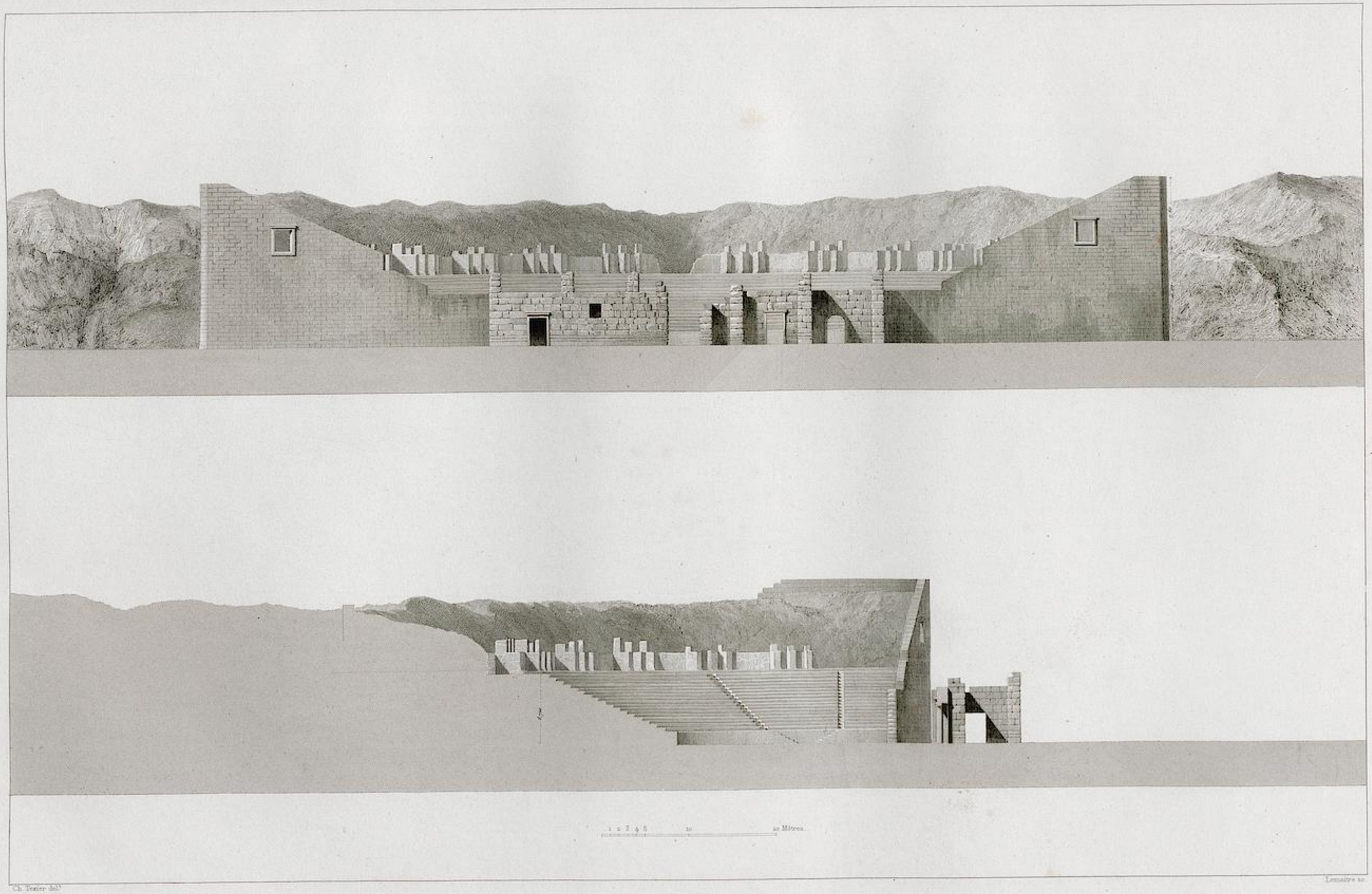
Chardon aîné et Aze imp.t

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0306

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.

ELEVATION ET COUPE DU THEATRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0307

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

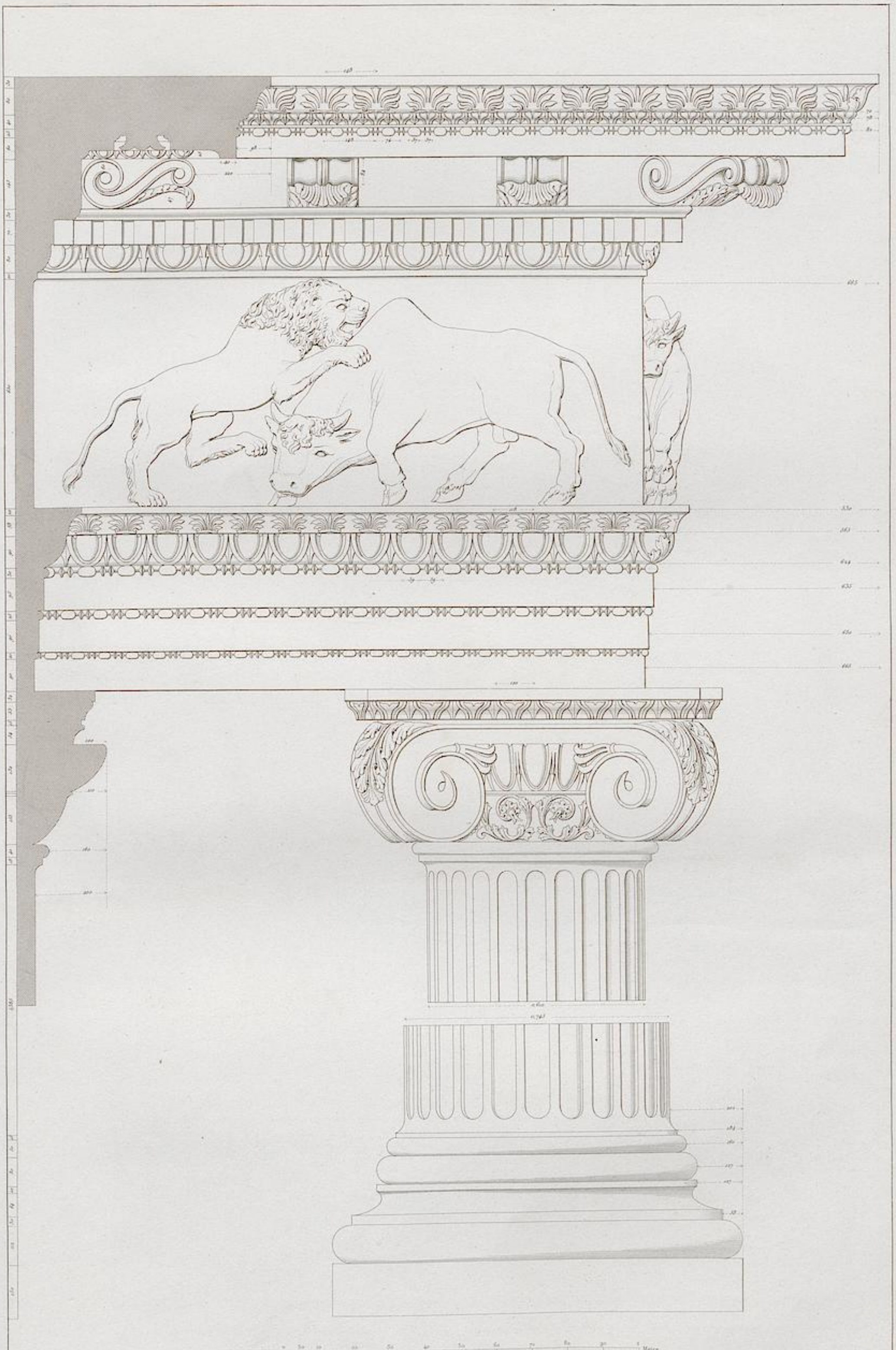
ELEVATION D'UNE PARTIE DU PROSCENIUM.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0308

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

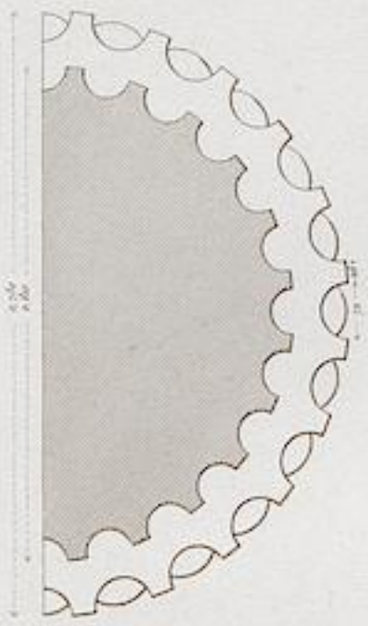
DÉTAIL DE L'ORDRE DU THEATRE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

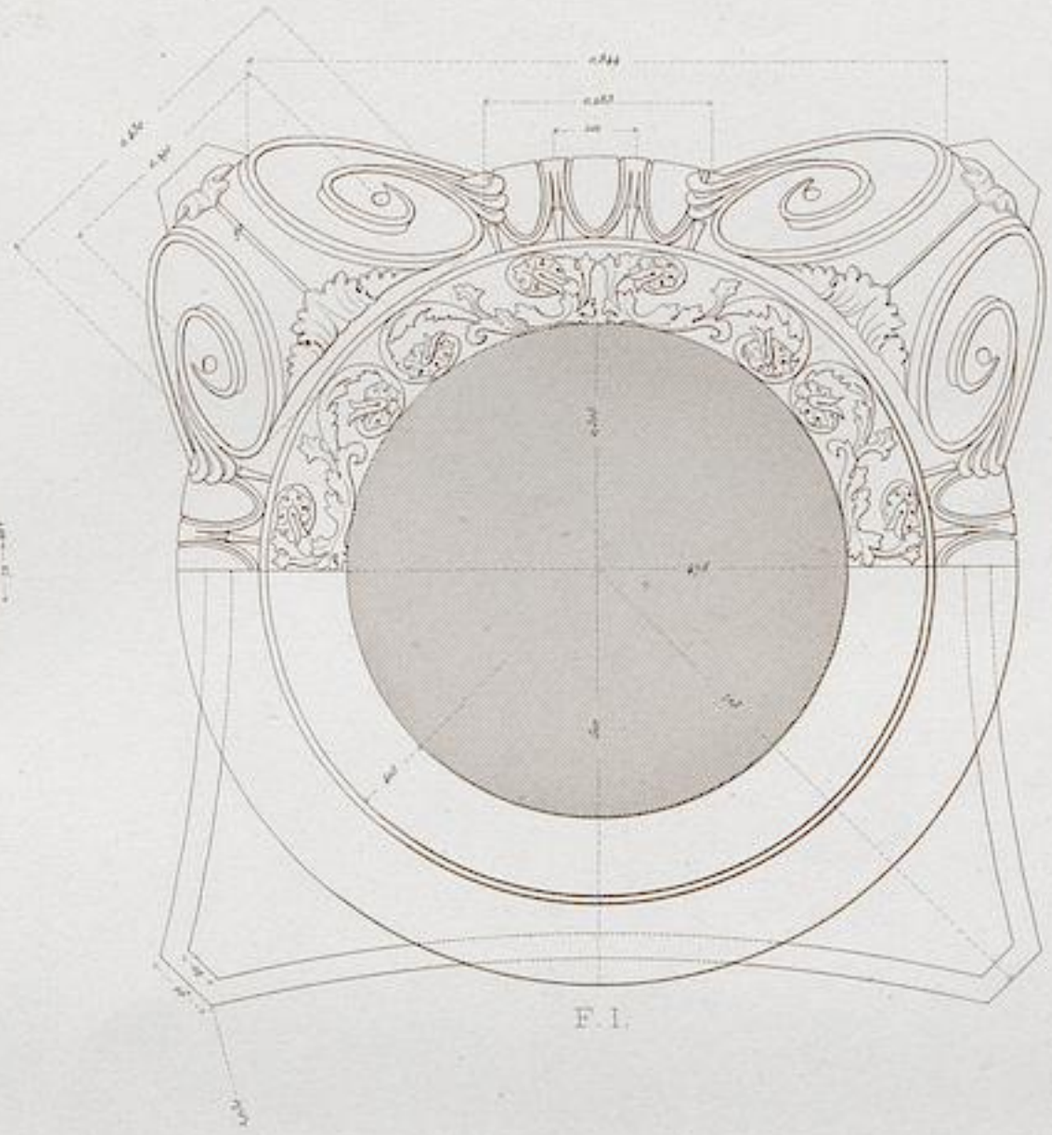
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0309

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. III.



F. I.



F. II.



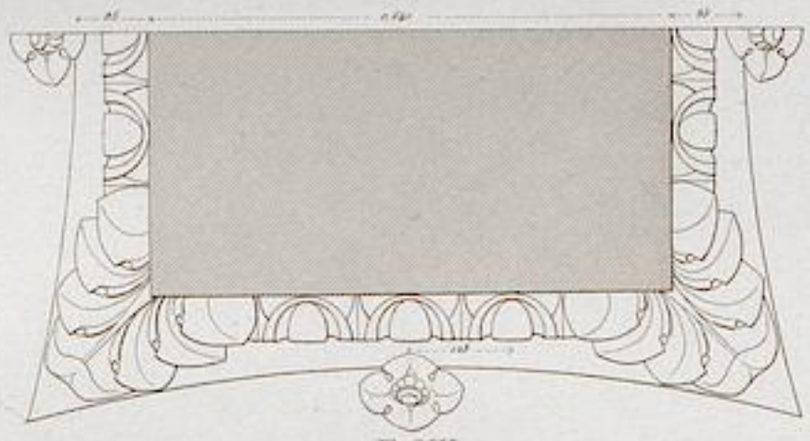
F. VIII.



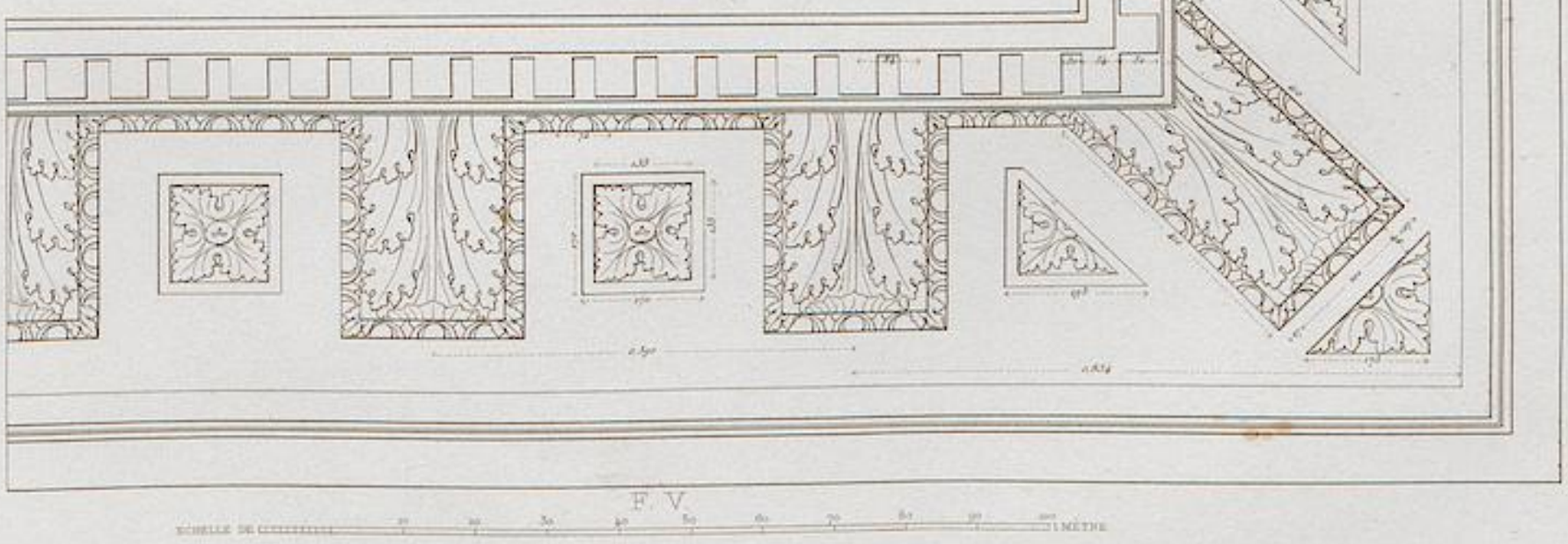
F. VI.



F. IV.



F. VII.



F. V.

ECHELLE DE 0,01 POUR METRE. 0m 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 1 METRE

Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

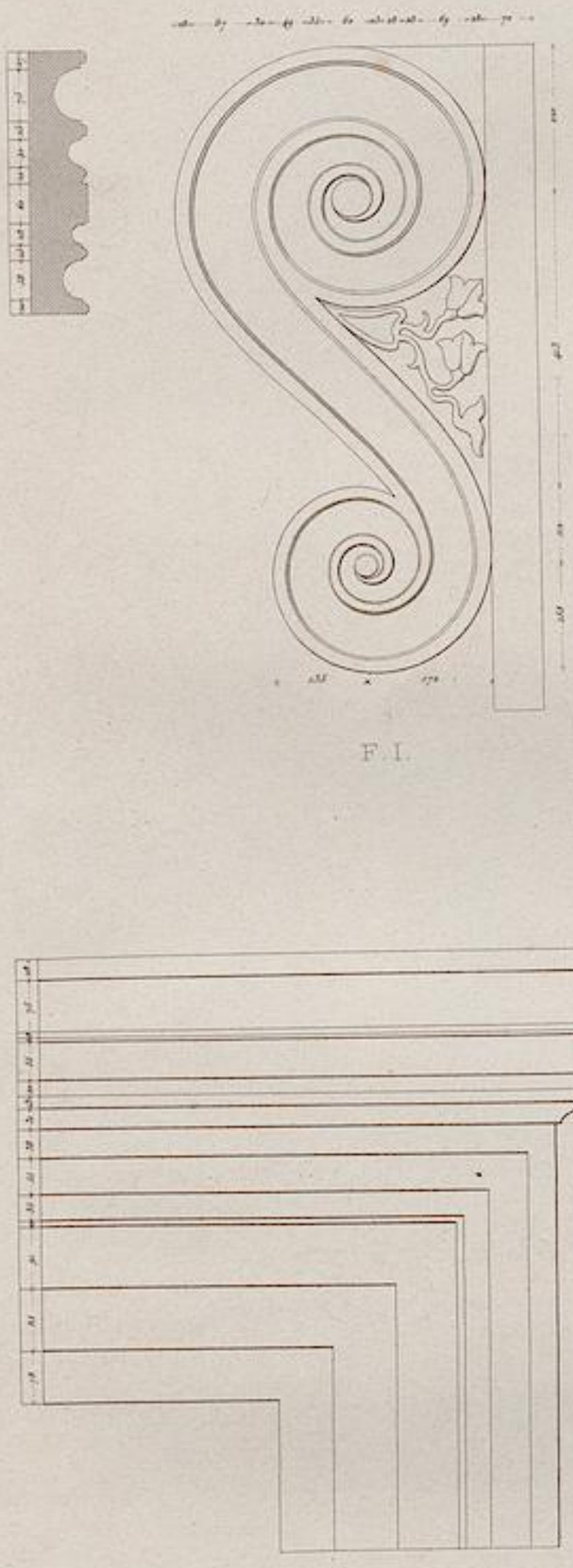
DETAIL DES ORNEMENTS DU THEATRE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0310

© Universitätsbibliothek Heidelberg

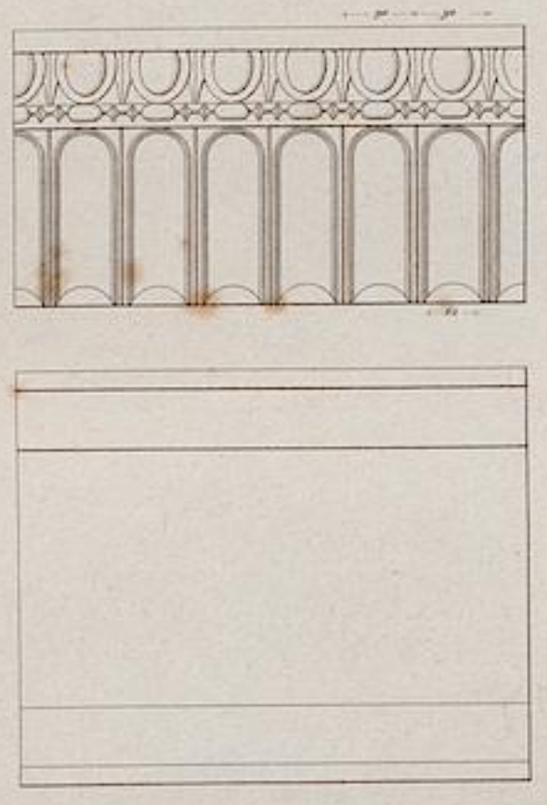
gefördert durch die
DFG



F. I.

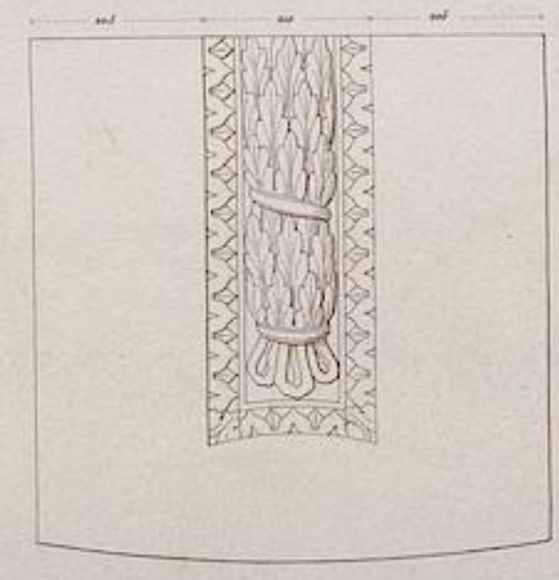


F. II.



F. III.

F. IV.



F. VI.



F. V.



F. VII.

Ch. Texier del.t

Lemaître sc.t

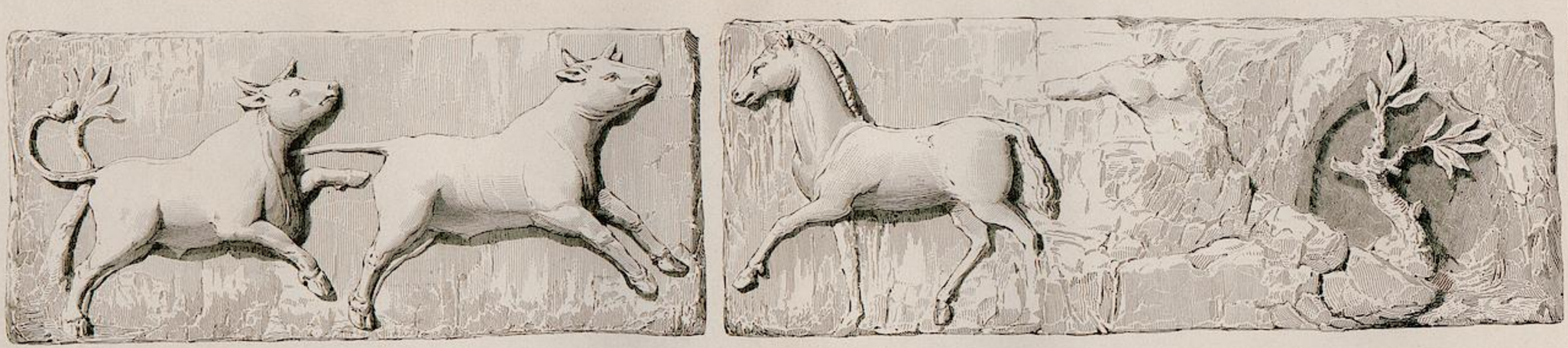
DETAILS DES PORTES DU THEATRE.

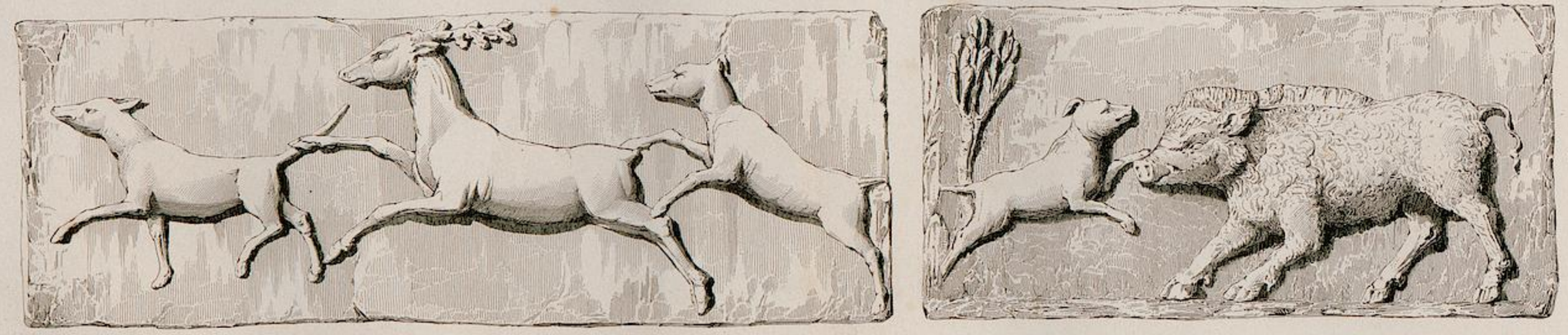
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0311

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





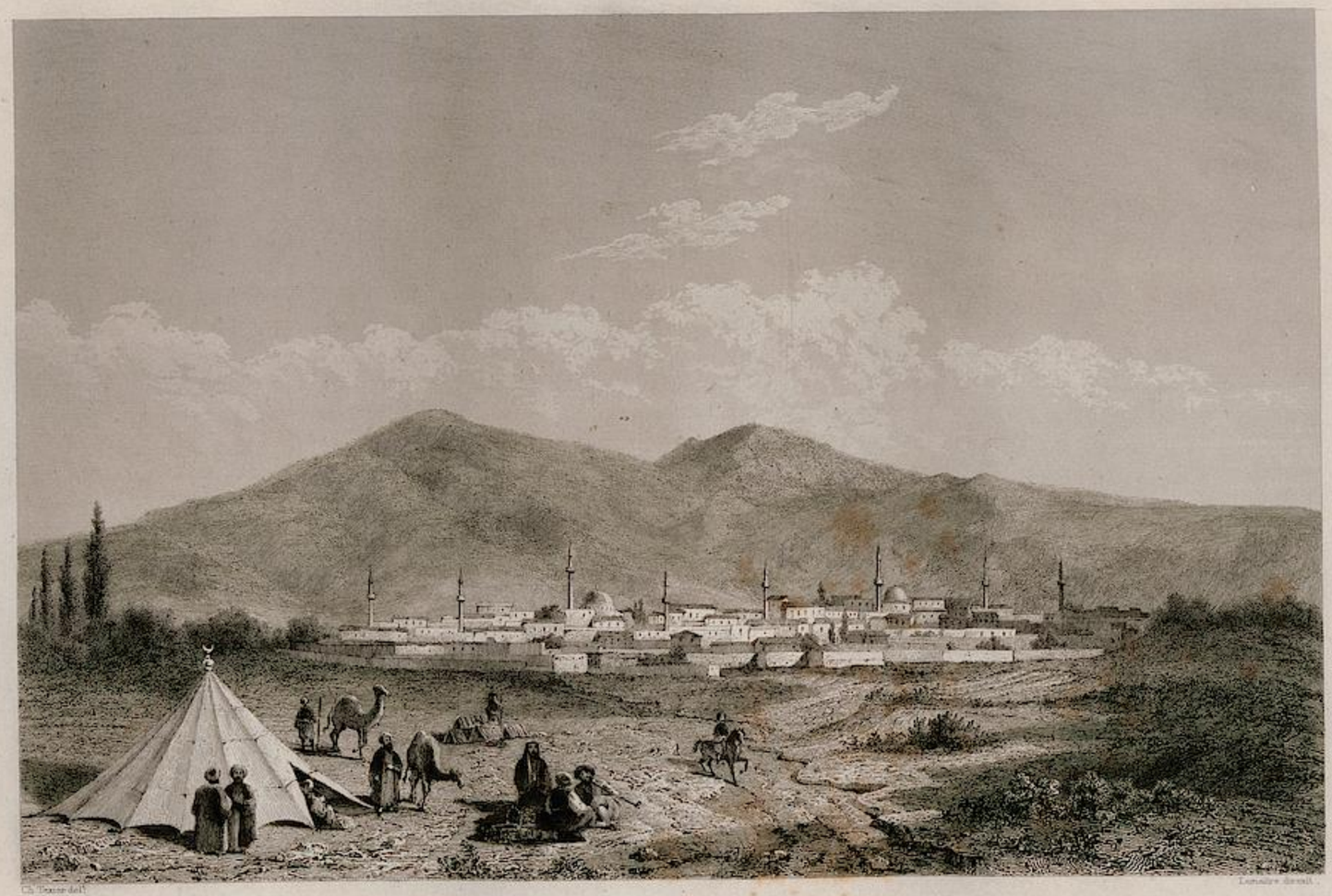
SCULPTURES DES FRISES DU THEATRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0312

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0313

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F II

F III.

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

BAS-RELIEF VOTIF

TOMBEAU A PESSINUNTE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0314

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaître direxit

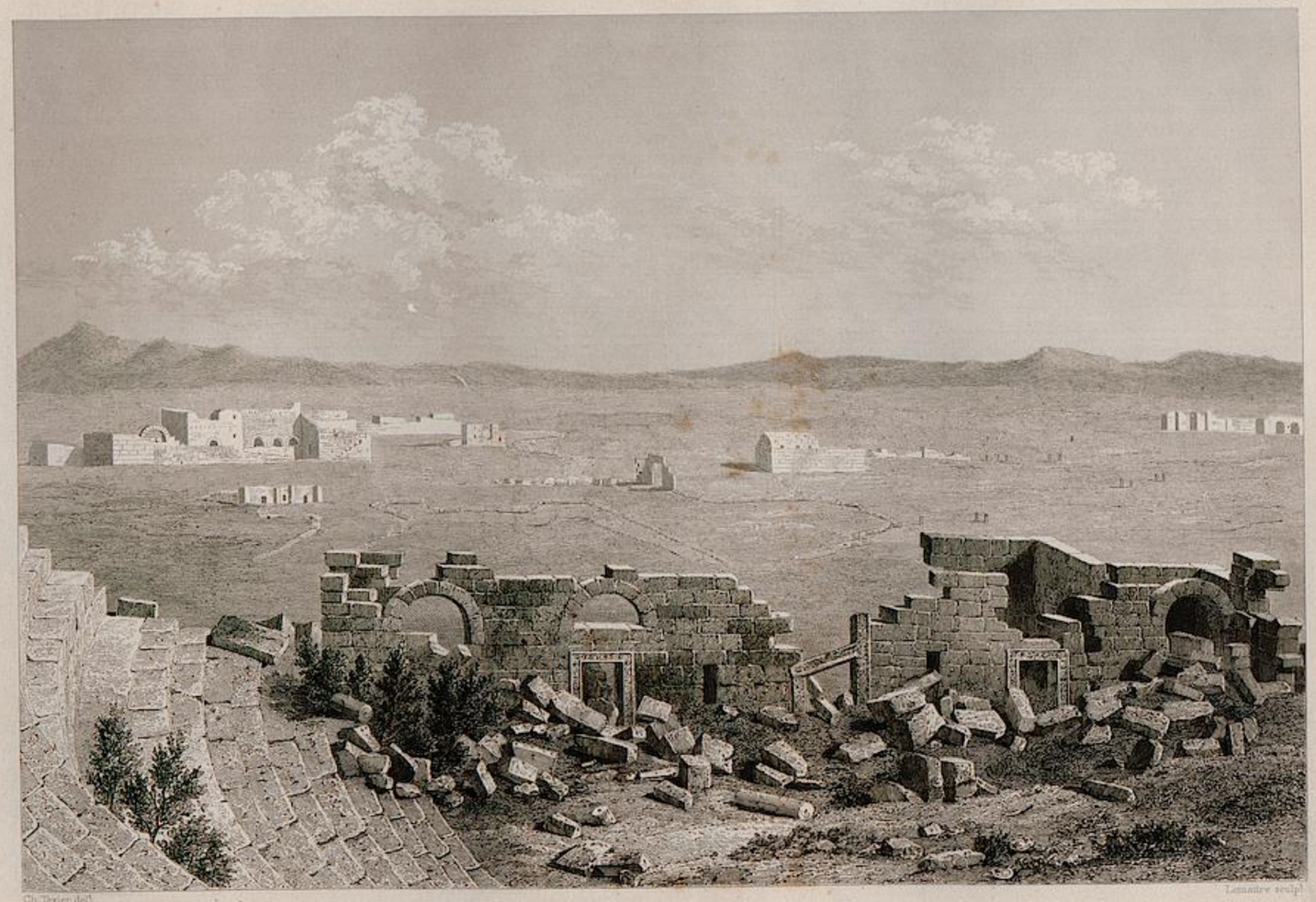
BAS RELIEF VOTIF.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0315

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sculpt.

RUINES DU THÉATRE.

Imp par Chardon aîné et Ane

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0316

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sculpt.

RUINES DE L'ÉGLISE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0317

© Universitätsbibliothek Heidelberg

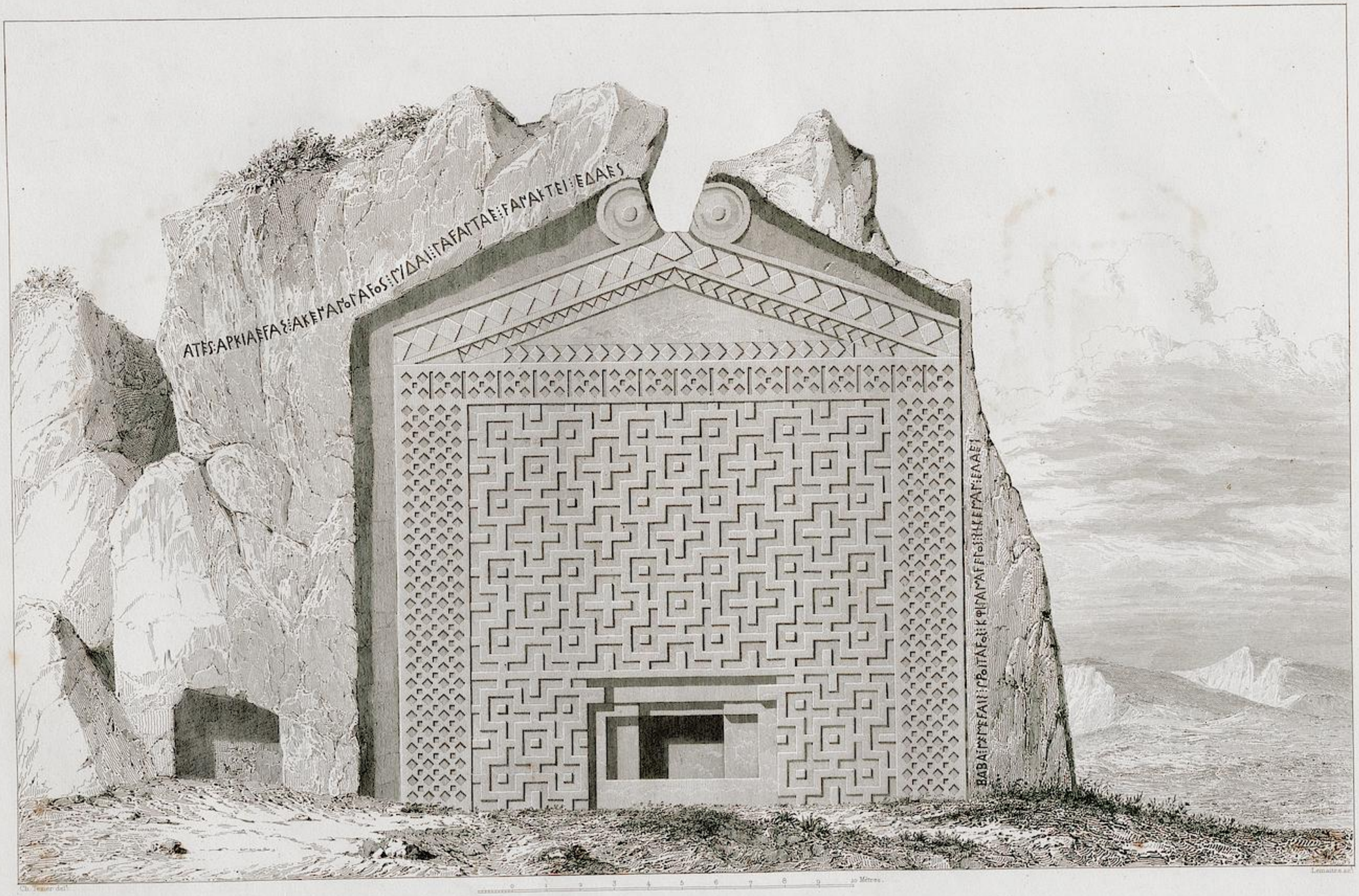
gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del. Imp. chez L. Letronne, 15. Quai Voltaire. Lith. par Freeman.

VUE DES CARRIERES DE MARBRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0318
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



TOMBEAU DE MIDAS, ROI DE PHRYGIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

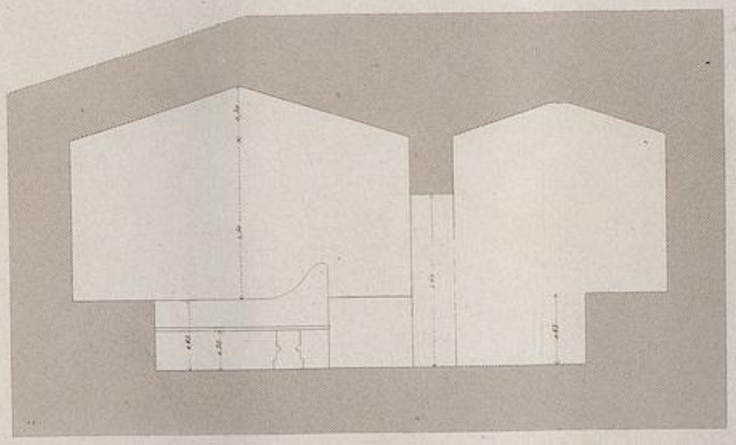
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0319

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



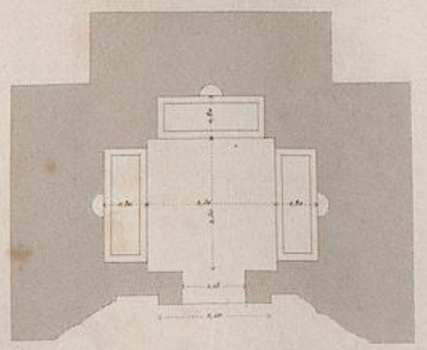
F. V.



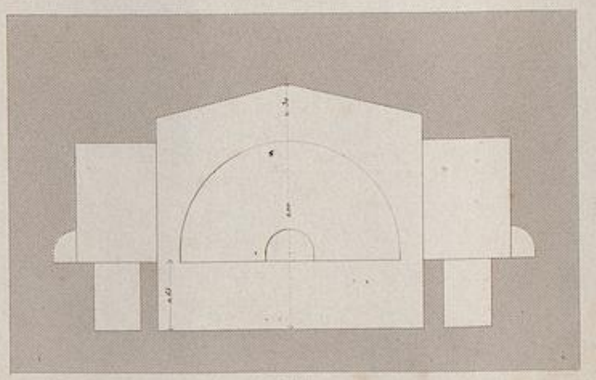
F. III.



F. II.

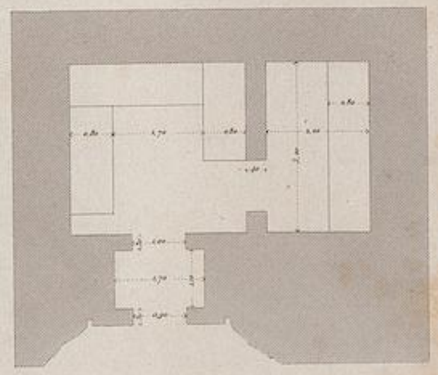


F. IV.



F. VI.





F. I.

Ch. Texier del.t

Lemaitre sc.t

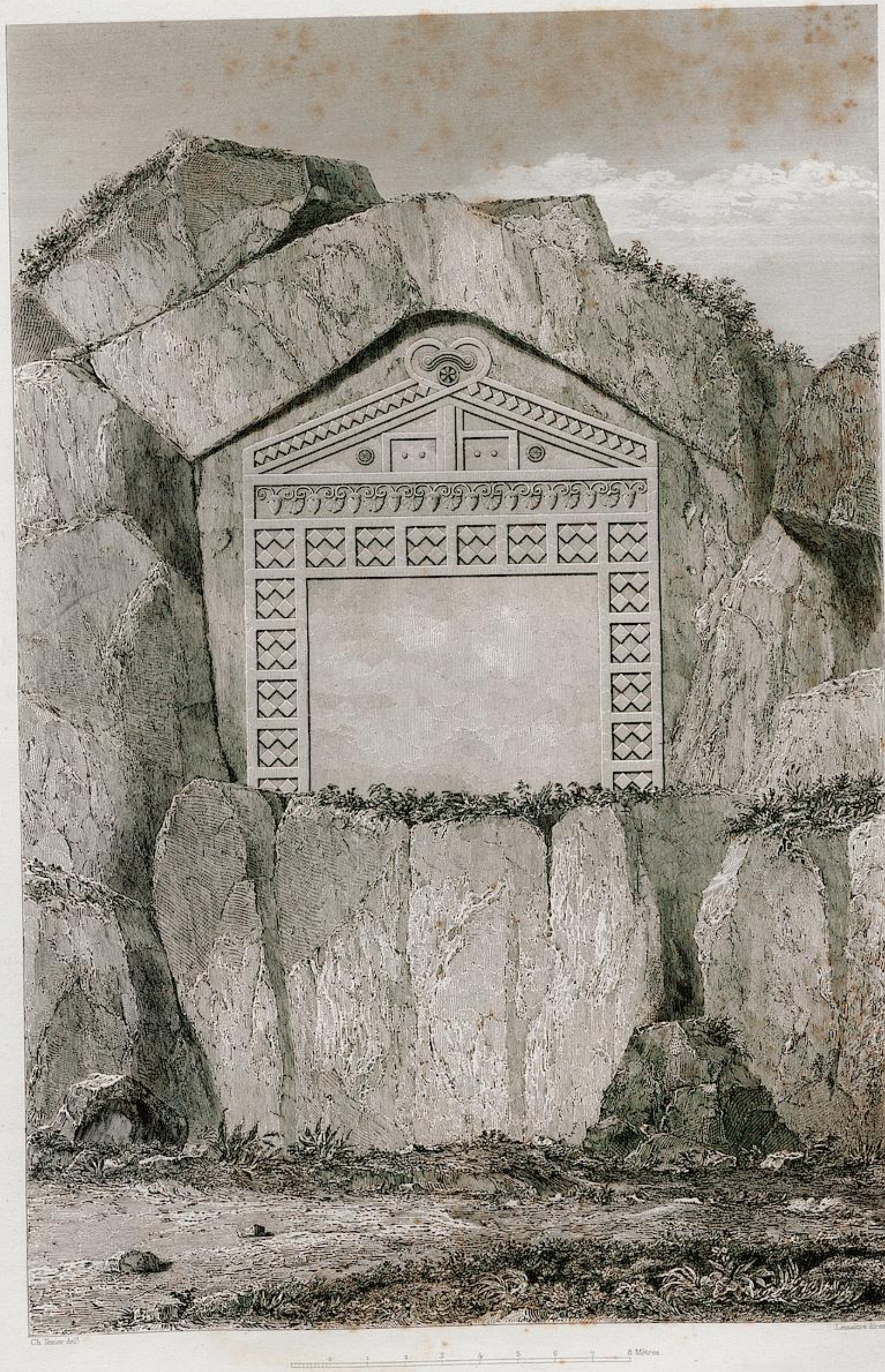
TOMBEAUX PHRYGIENS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0320

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



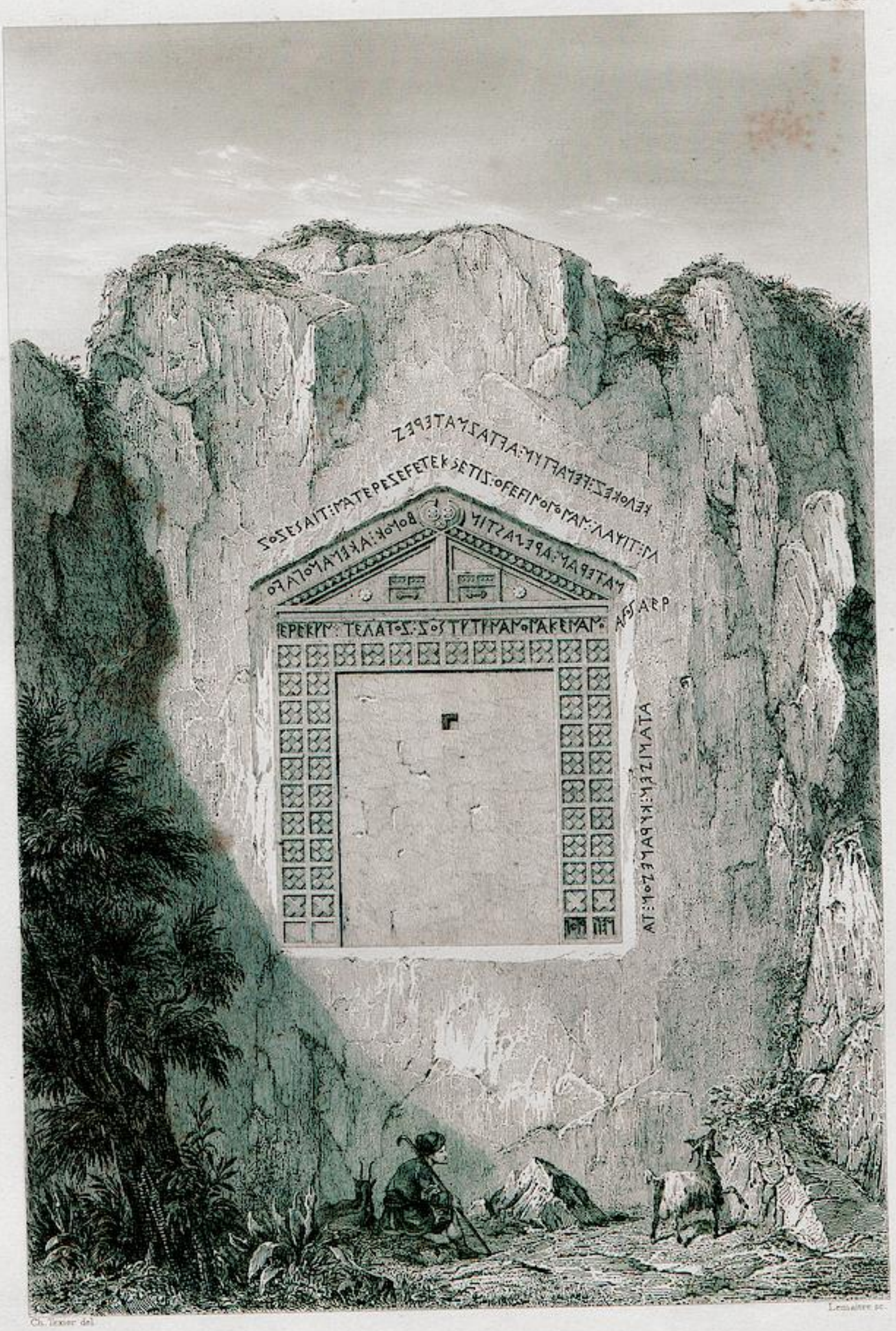
MONUMENT DES ROIS DE PHRYGIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0321

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

1 2 3 4 Mètres

MONUMENT DES ROIS DE PHRYGIE.

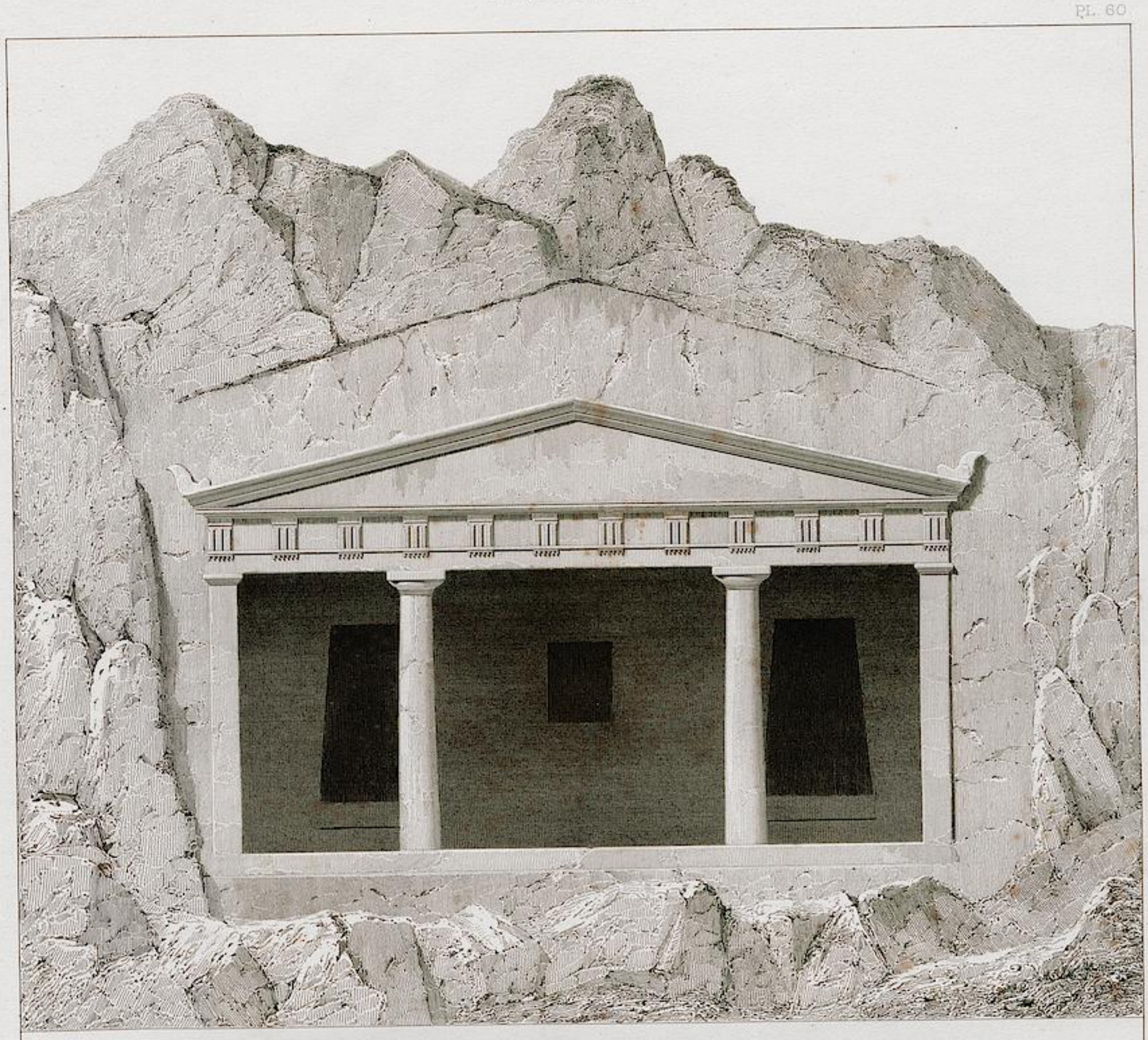
Chantilly, Musée et Parc impr.

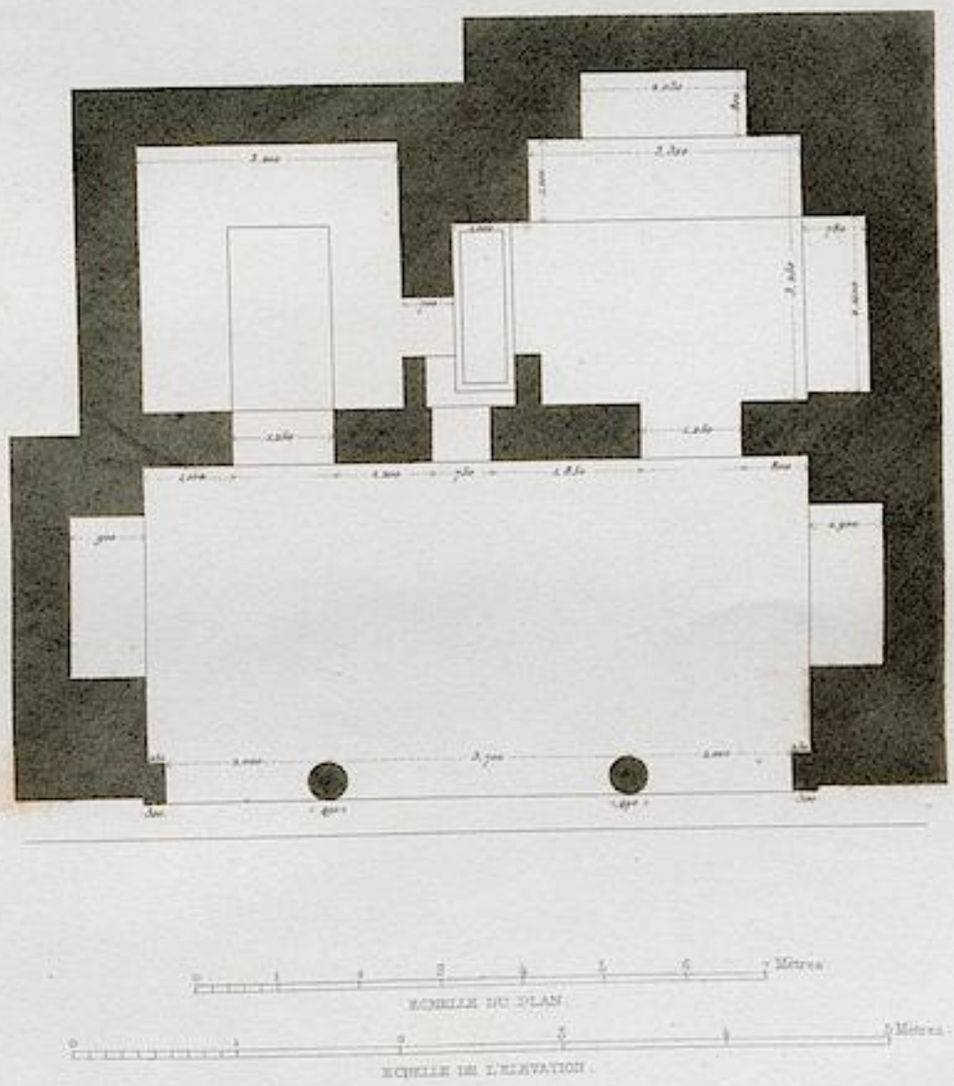
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0322

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

GHERDEK KAIA-SI.

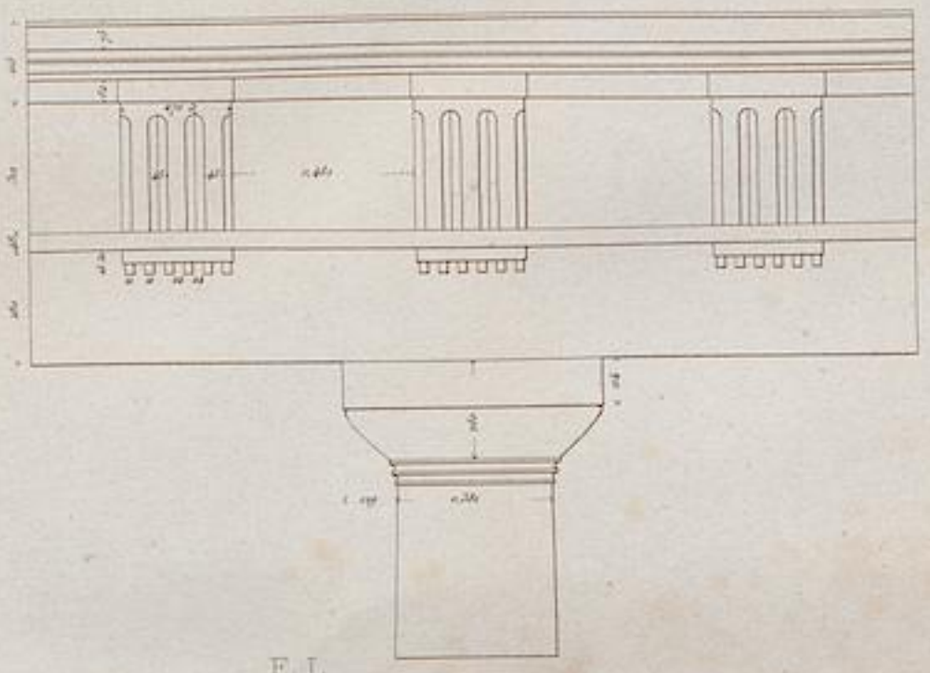
TOMBEAU TAILLÉ DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

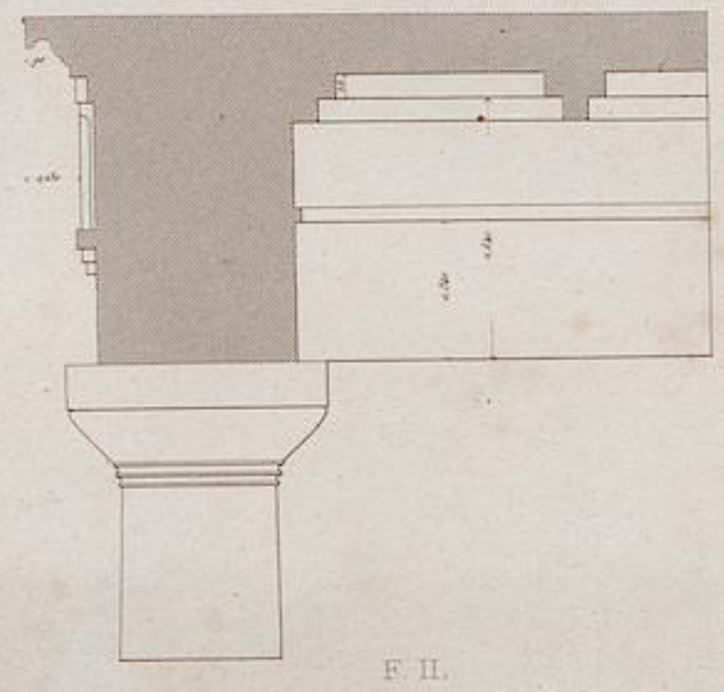
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0323

© Universitätsbibliothek Heidelberg

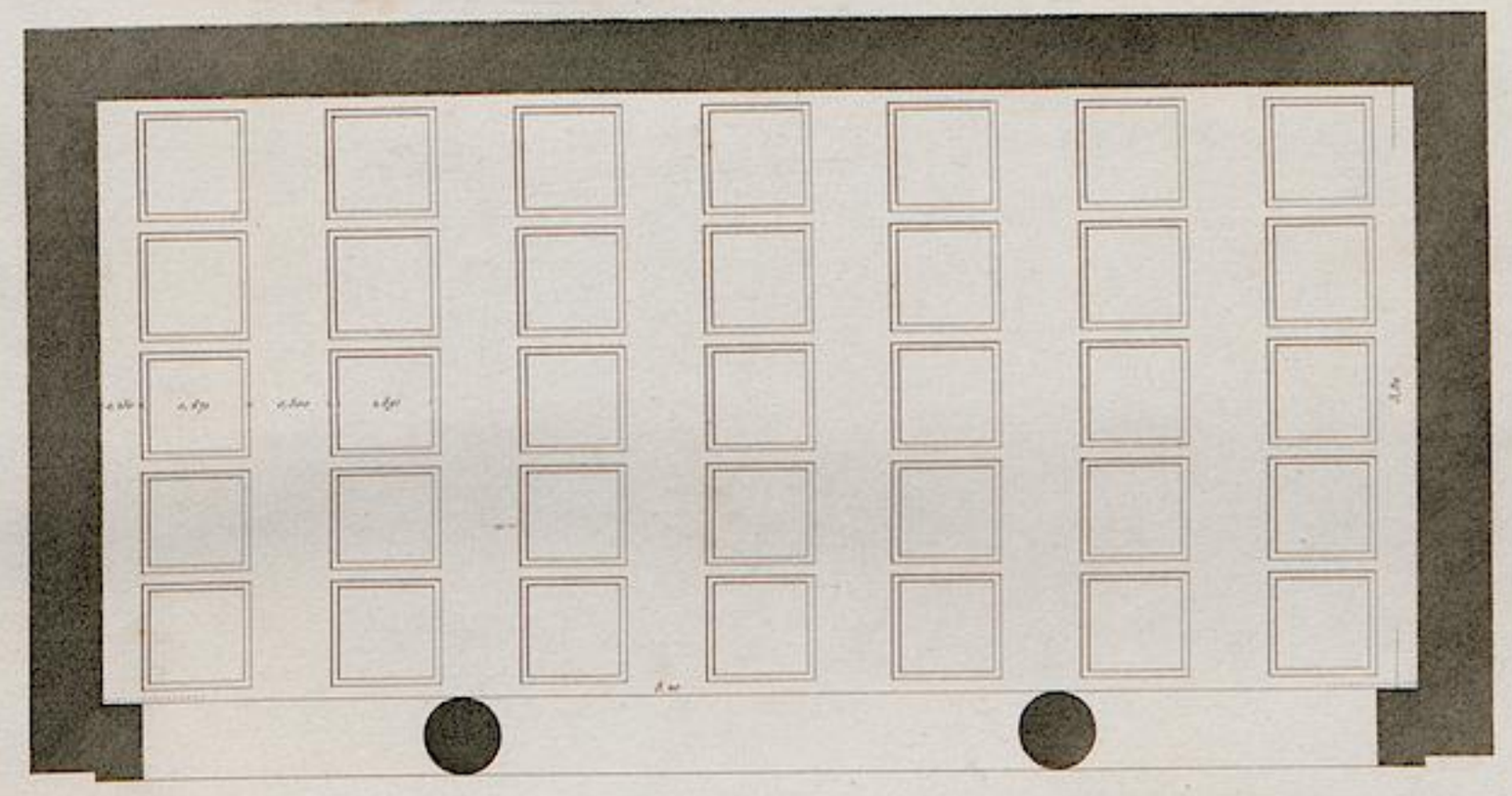
gefördert durch die
DFG



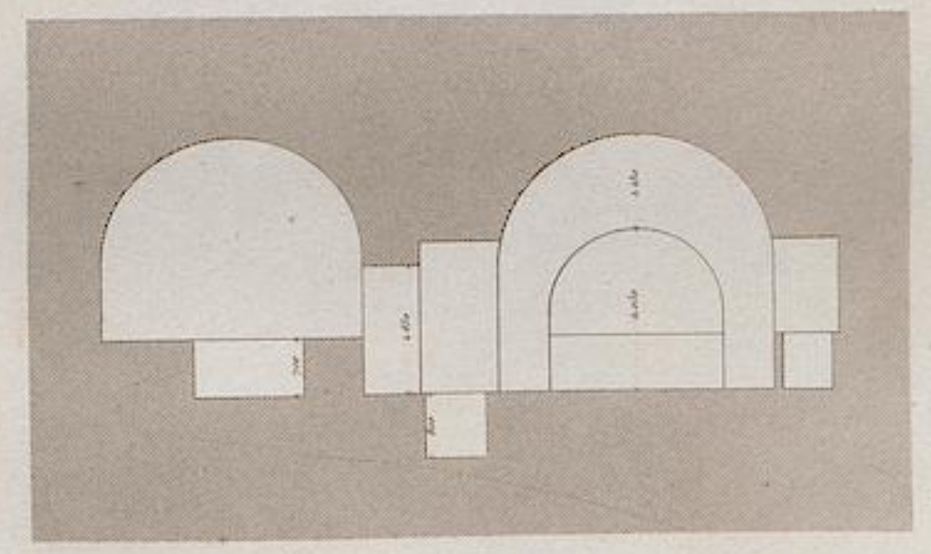
F. I.



F. II.



F. III.



F. IV.



Ch. Texier del.t

Lemaire sc.t

GHERDEK KAIA-SI.

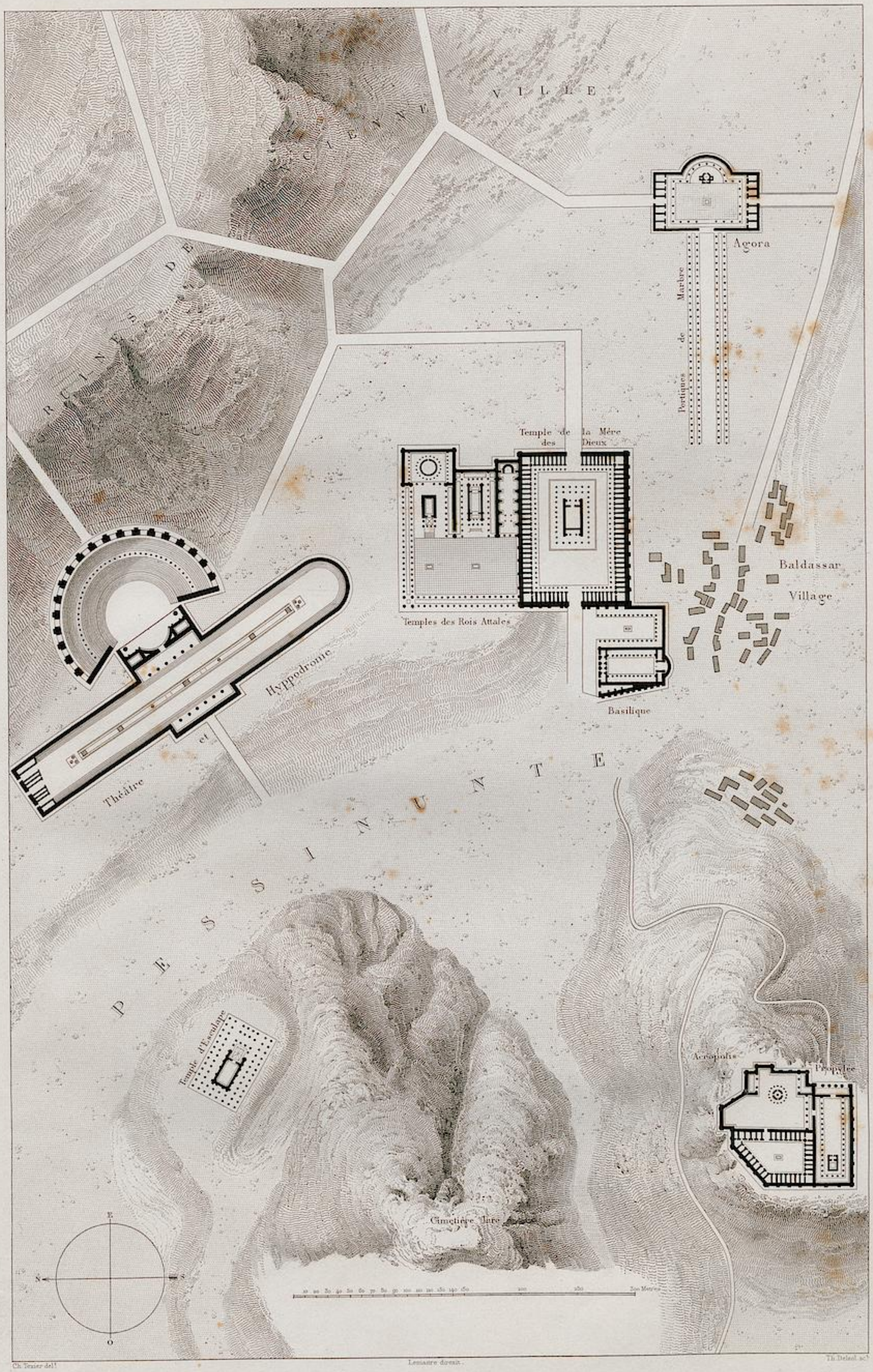
DETAILS DU TOMBEAU TAILLE DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0324

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre direx.

Th. Deleuil sc.t

ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE DU PLAN DE PESSINUNTE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0325

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



NECROPOLIS DE DOCIMIA.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

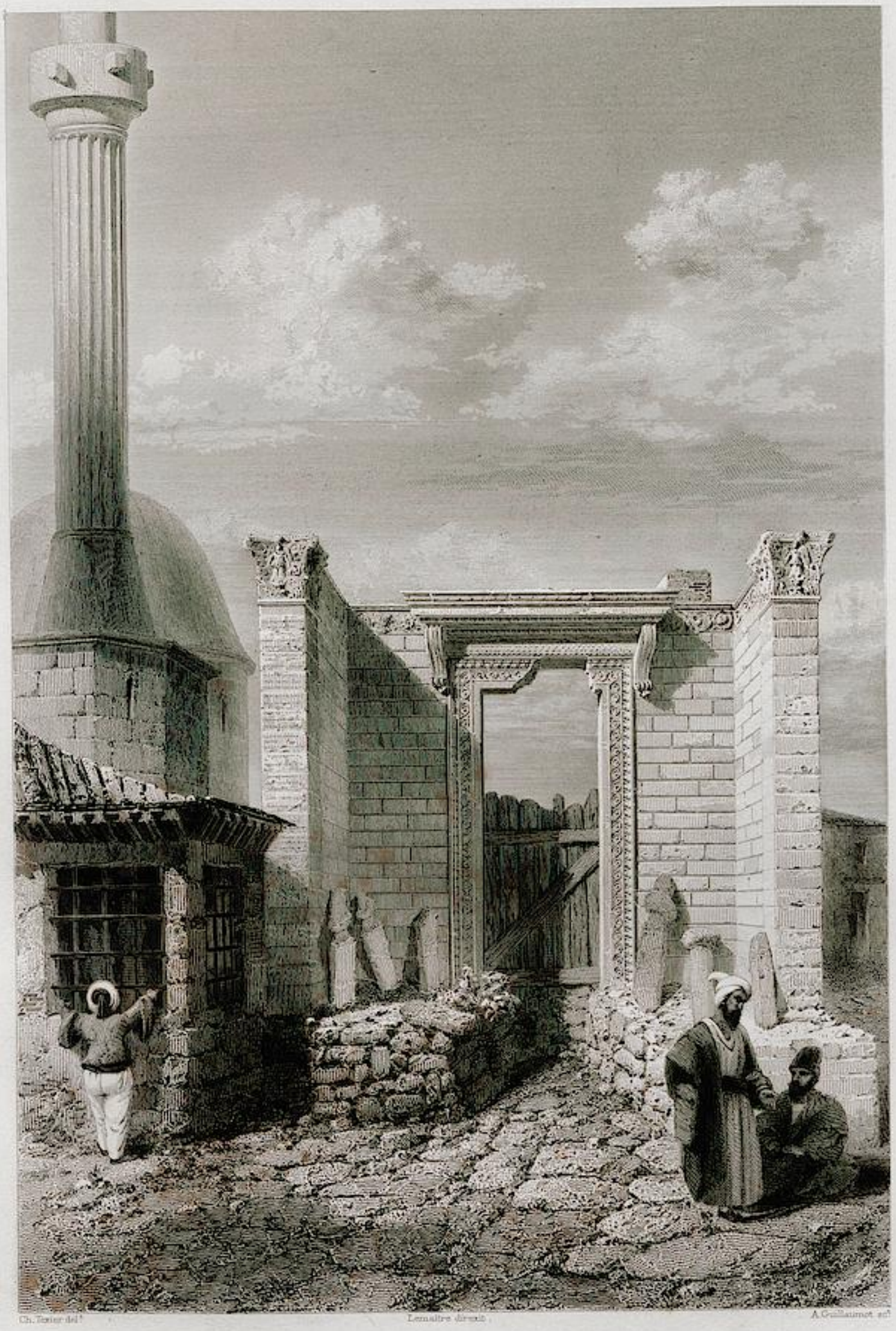
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0326

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

ANCYRE.

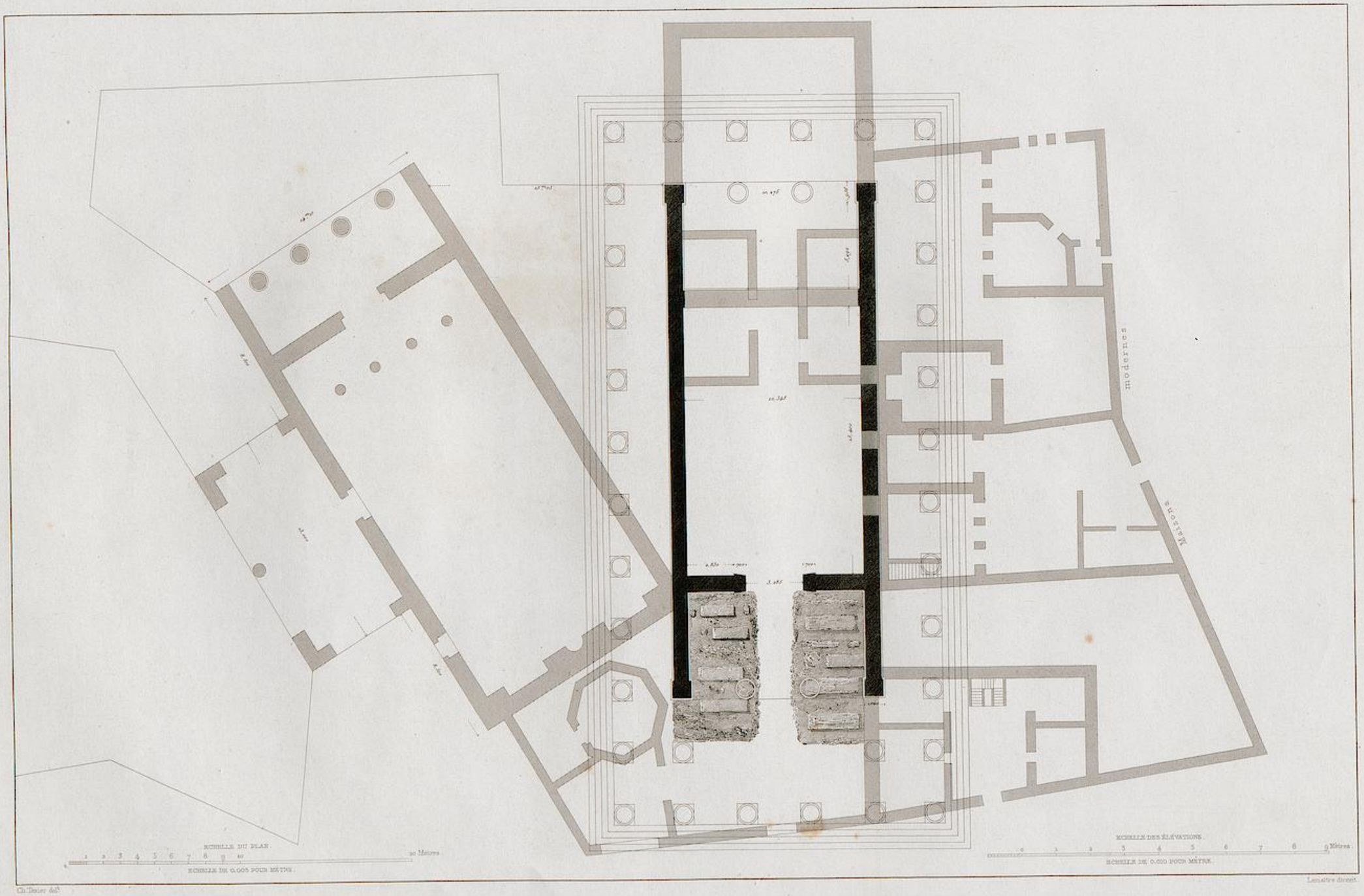
PL. 64.



Ch. Texier del.t Lemaître direxit. A.Guillaumot scul.

VUE DU TEMPLE D'AUGUSTE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0327
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



PLAN DE L'AUGUSTEUM

ETAT ACTUEL

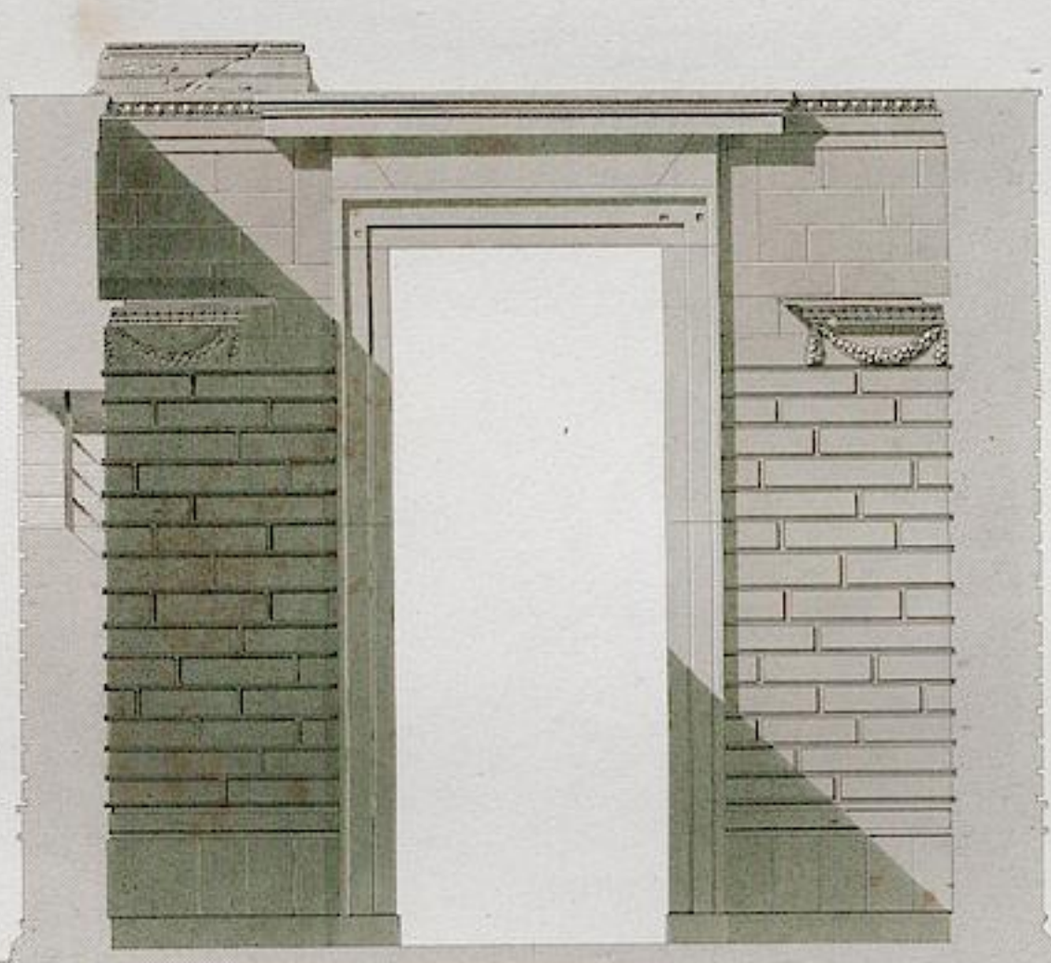
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0328

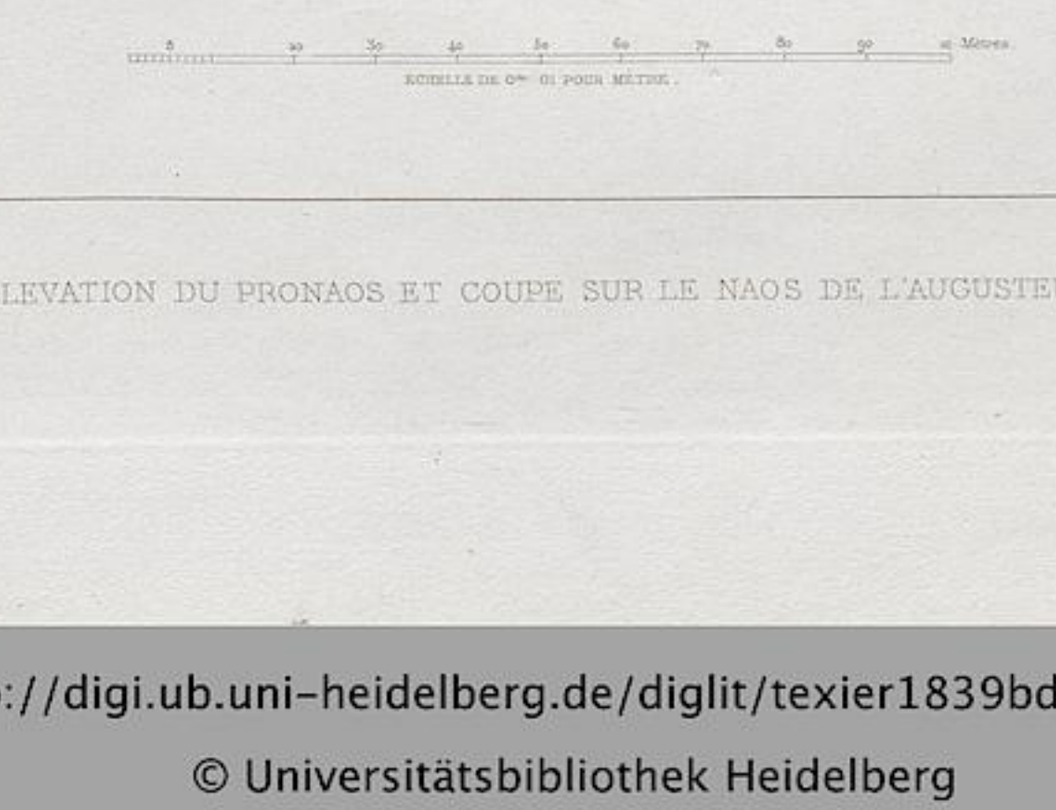
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

F. I.



F. II.



ECHELLE DE 0m 01 POUR MÈTRE.

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit

ELEVATION DU PRONAOS ET COUPE SUR LE NAOS DE L'AUGUSTEUM

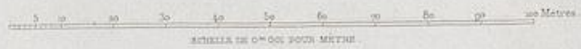
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0329

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

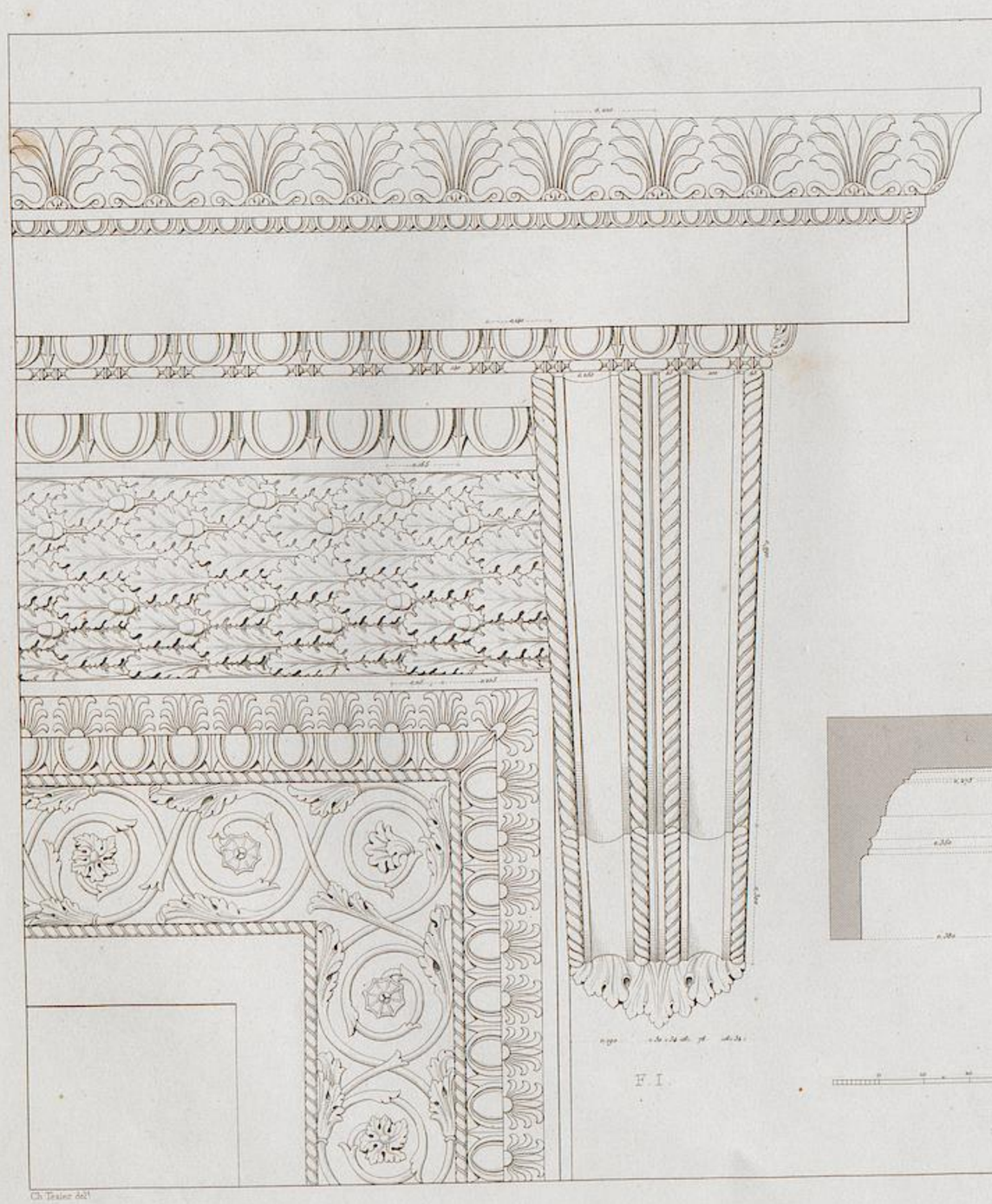
COUPE DE L'AUGUSTEUM.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

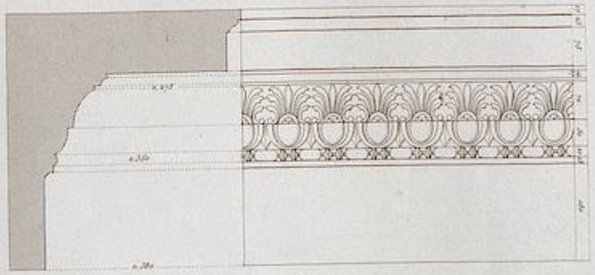
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0330

© Universitätsbibliothek Heidelberg

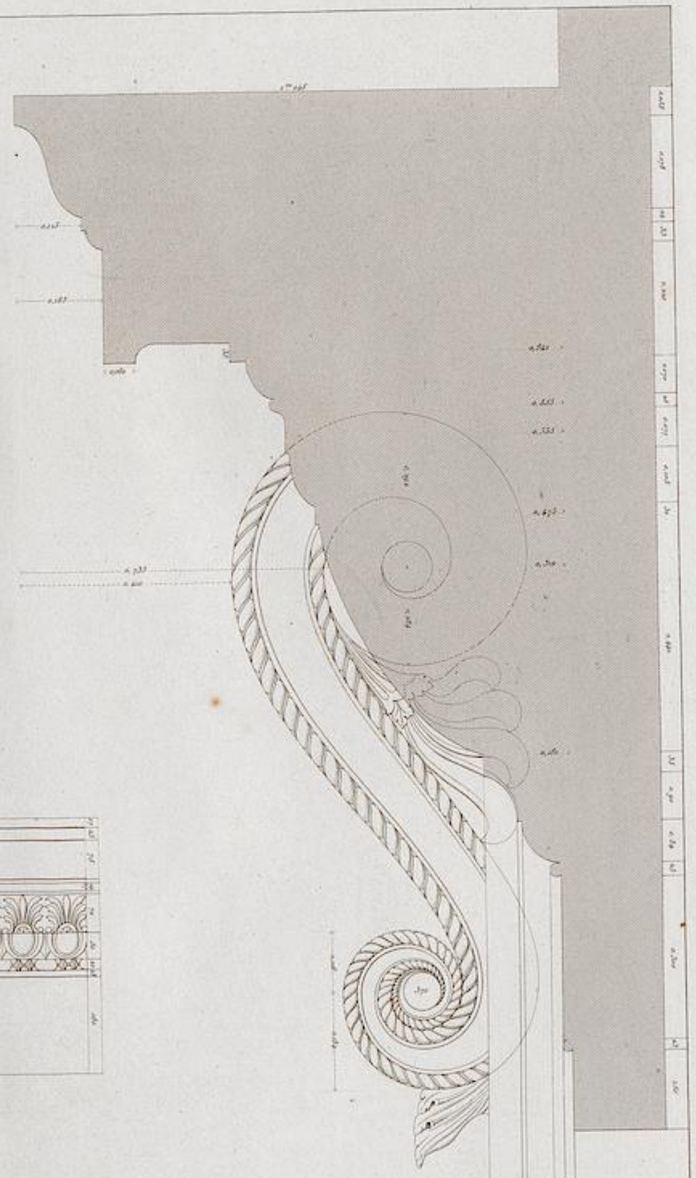
gefördert durch die
DFG



F. I.



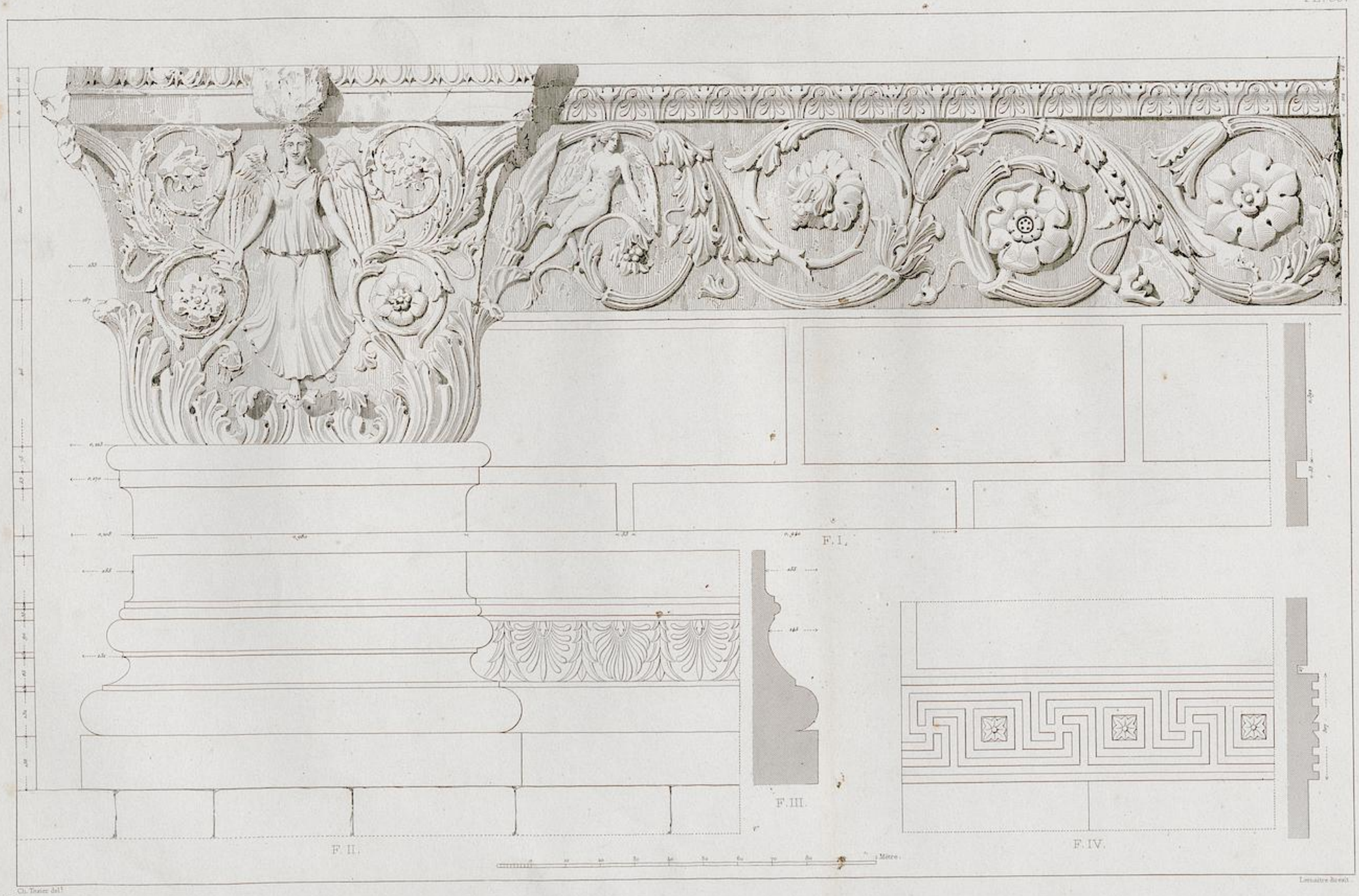
F. III.



F. II.

DÉTAILS DE LA PORTE DE L'AUGUSTEUM.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0331
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



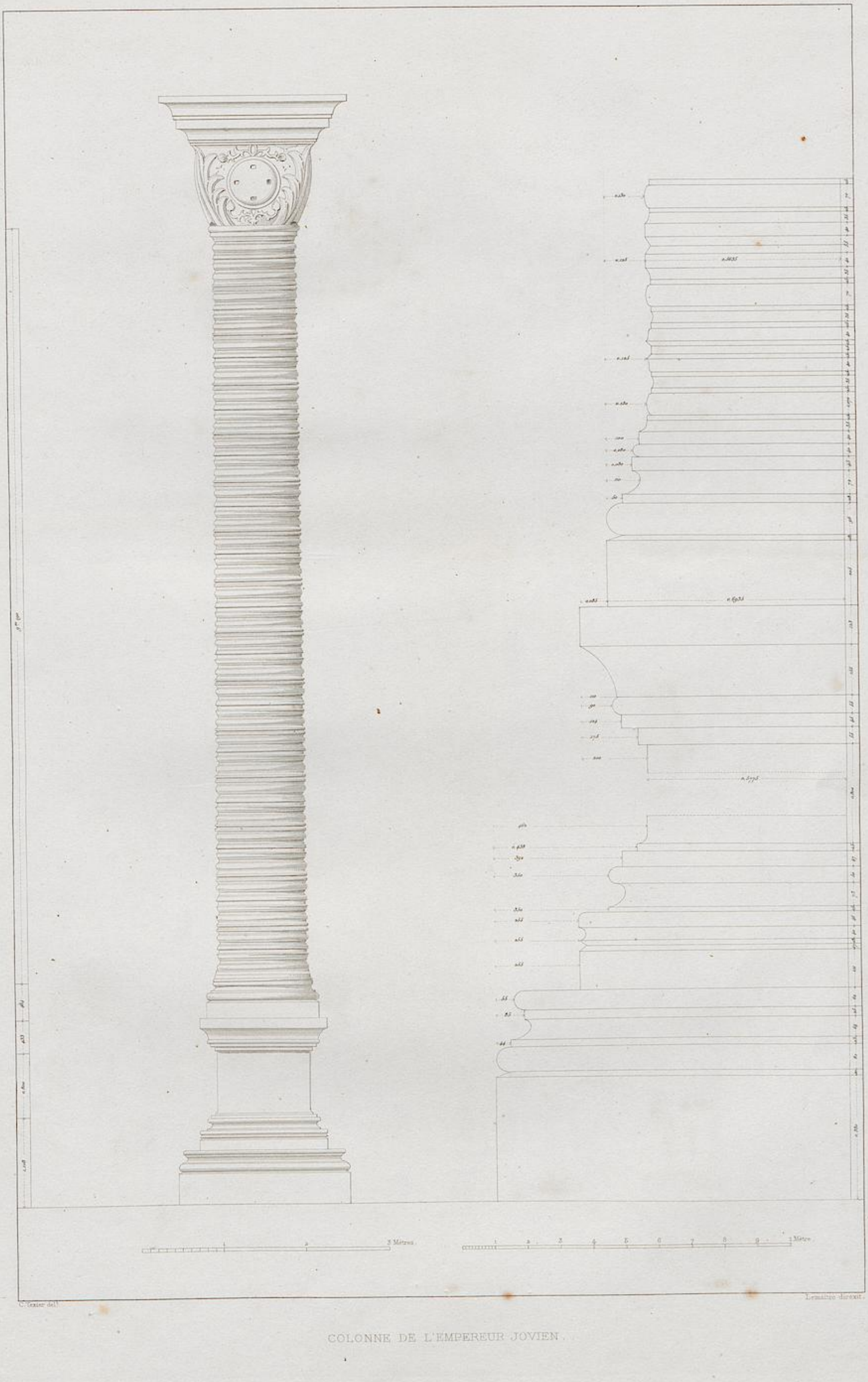
CHAPITEAU ET BASE DU PILASTRE, ET FRISE DE LA CELLA
DE L'AUGUSTEUM

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0332

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



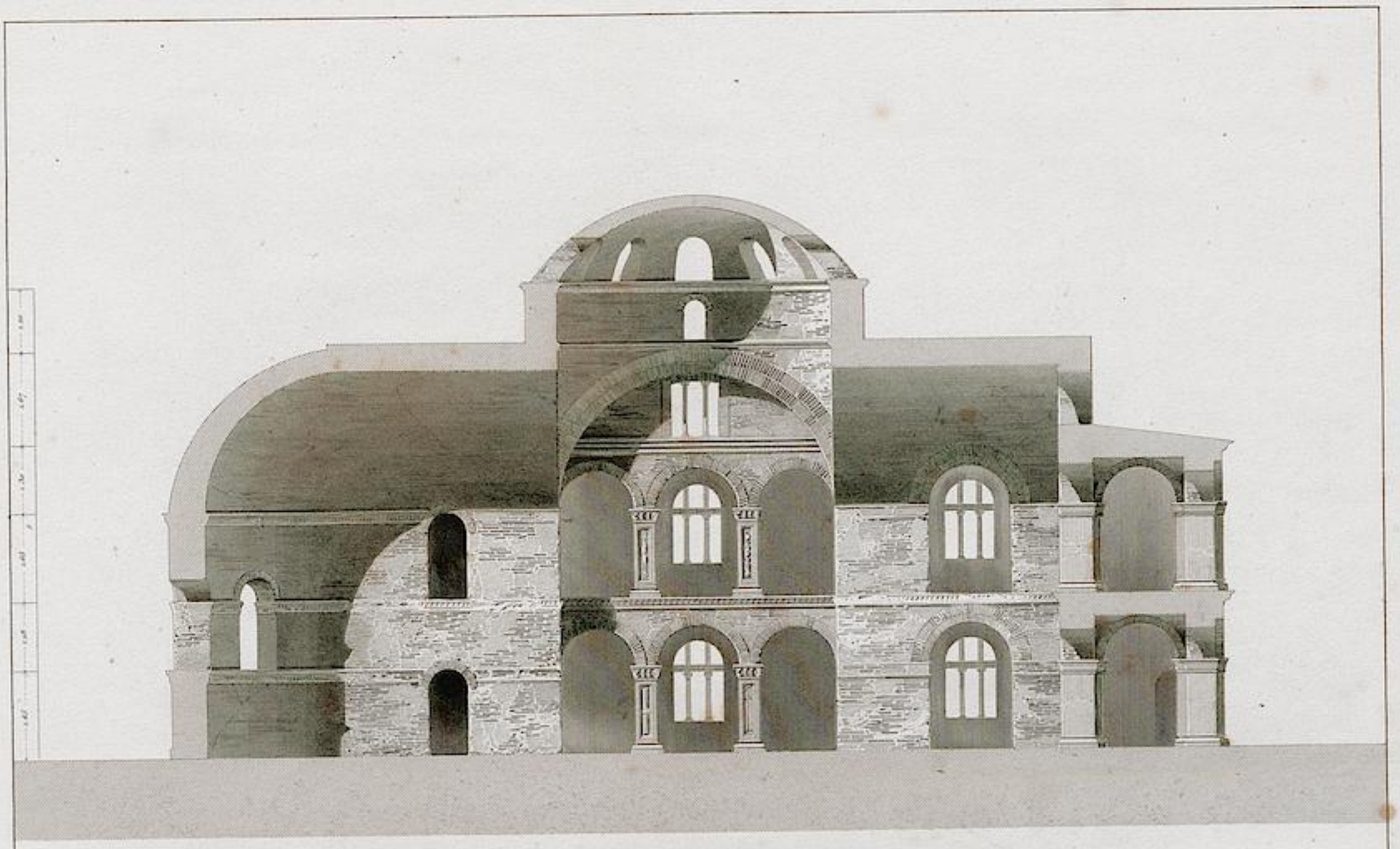
COLONNE DE L'EMPEREUR JOVIEN.

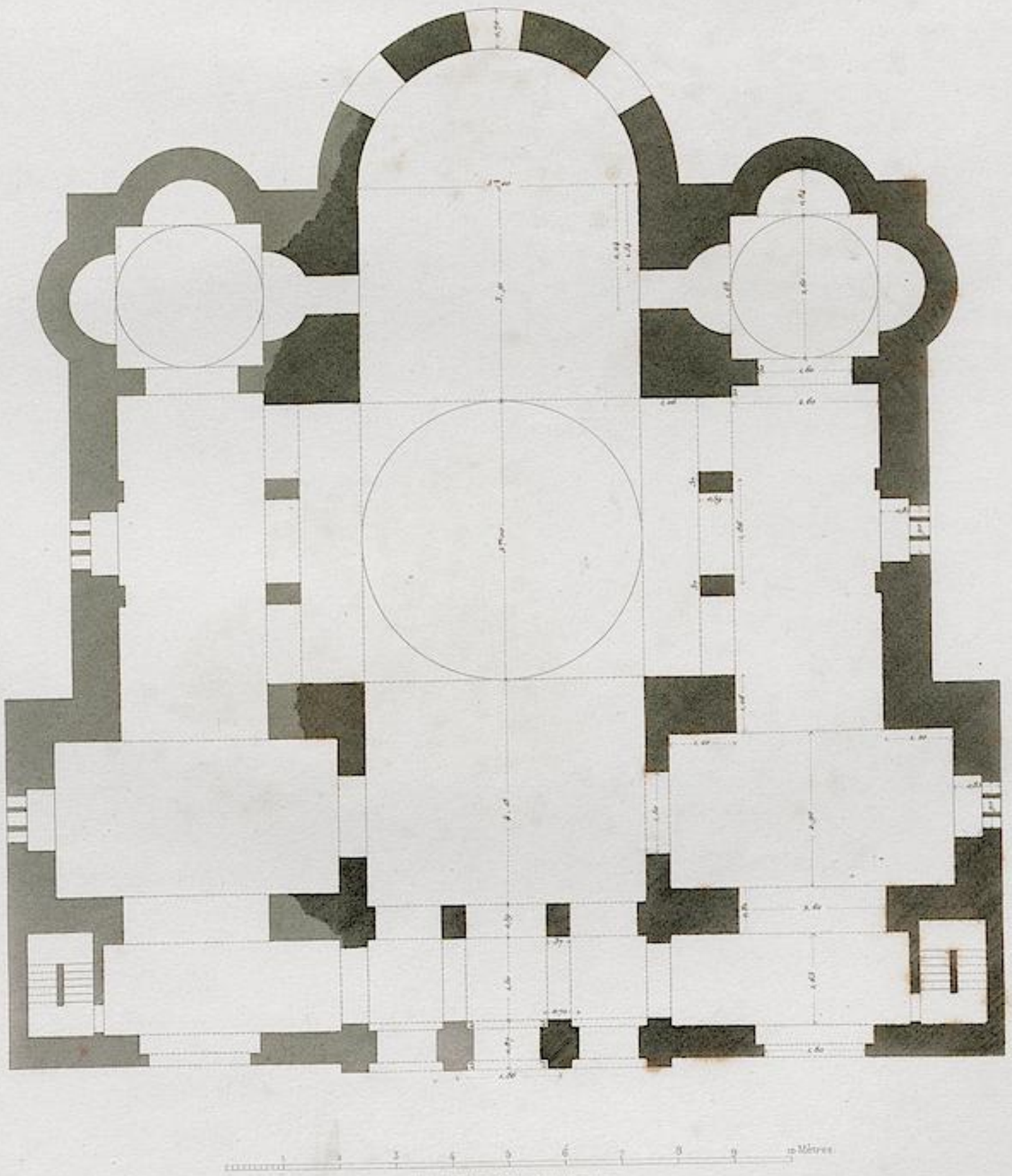
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0333

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.t

Lemaitre direxit.

ECLISE DE St CLÉMENT D'ANCYRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0334

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

LES SACÆES

BAS-RELIEFS TAILLÉS DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0335

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

INTERIEUR DE LA VILLE

occupé par une Forêt.

Murs de la Ville

Esplanade

Acropole

Palais

Iaëla

Demeures d'Été des Arabitans

Kiz Kaïa

la Roche de la Fille

Roche 4.

Percée de mains d'homme

Temple

Autel de Roc

Roche 3.

Esplanade

Roche 2.

Roche 1.

Bogaz Keui

Village

Moulin

Mare

Antiques

Chemin de Yazili kaïa

Songourlou Sou-iou R.

Echelle de 0m,030 pour 100 Mètres

100 200 300 400 500 Mètres

PLAN DE YAZILI-KAÏA.

Echelle de 0m 005 pour mètre.

Ch. Texier del.

Imp. chez L. Letronne, Rue Vaugirard, N°. 15.

Gravé et réduit par Schreiber, r. Childebert, N°. 1.

Plan Général des Ruines de la Ville.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0336

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.



F. III.

2 Mètres.

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

BAS RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC,

LA DANSE DES SACES.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0337

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.

Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0338

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0339

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

0 10 20 30 40 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 1 2 Mètres.

ECHELLE DE 0m 042 POUR MÈTRE.

Bein. sc.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

L'OFFRANDE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0340

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



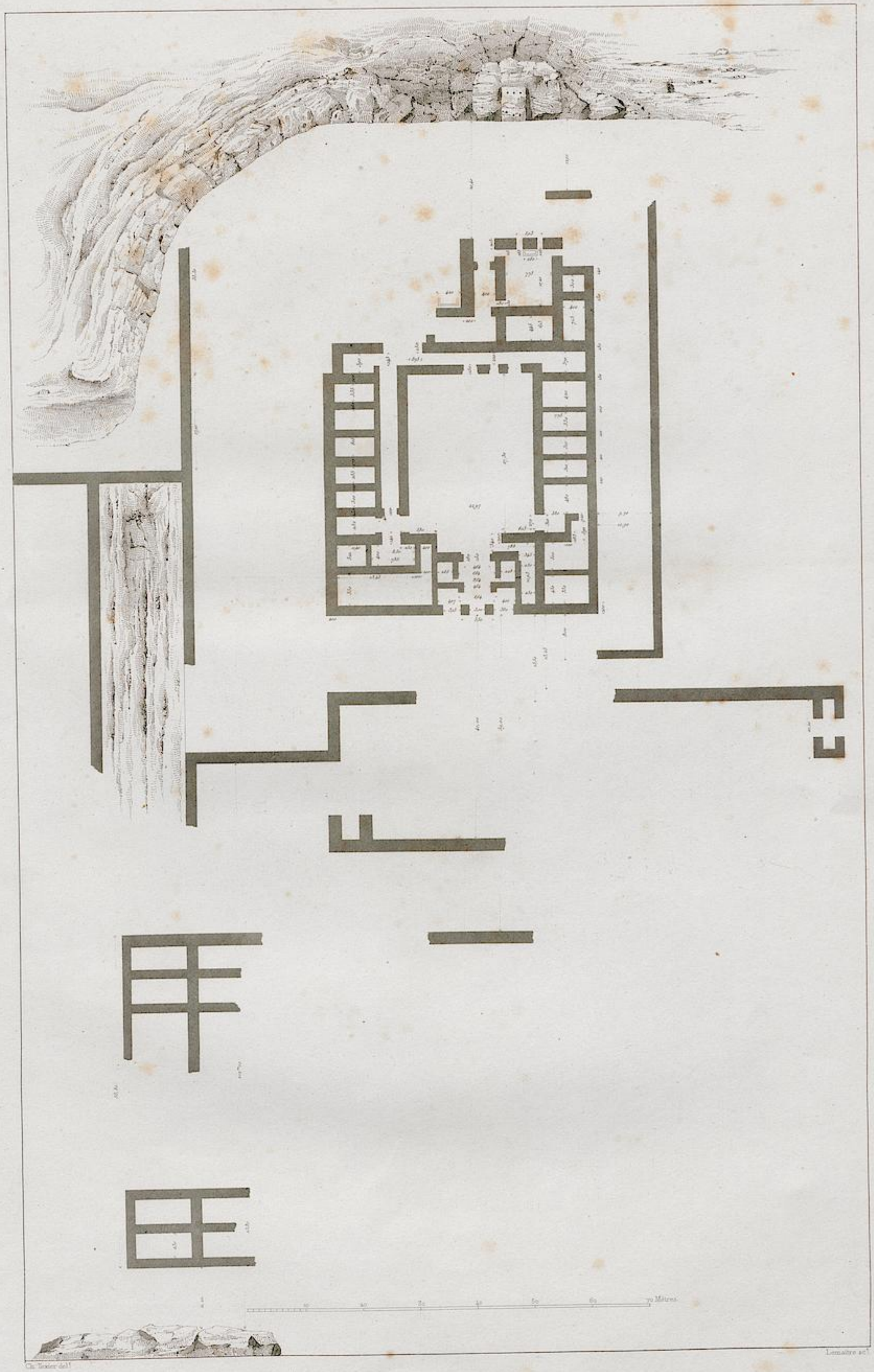
F. II.



F. III.

BAS-RELIEFS TAILLÉS DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0341
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



PLAN DU GRAND TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0342
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PTERIUM.

PL. 80 bis



Ch. Texier del.

Cholet et Lemaître sculpt.

VUE DES RUINES DU TEMPLE

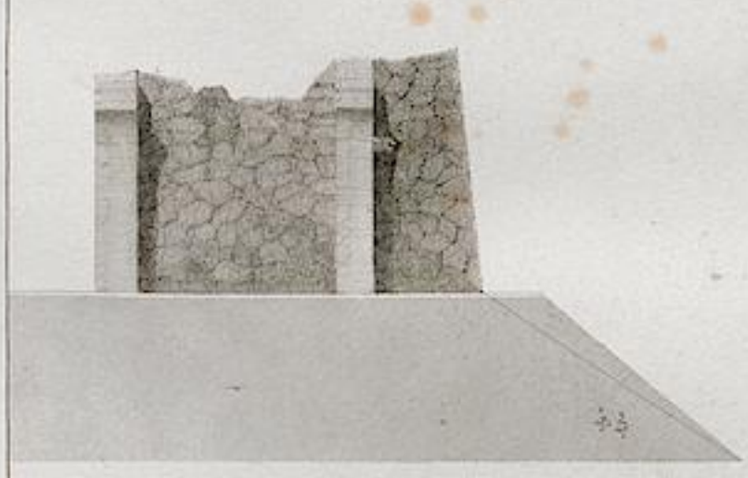
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0343

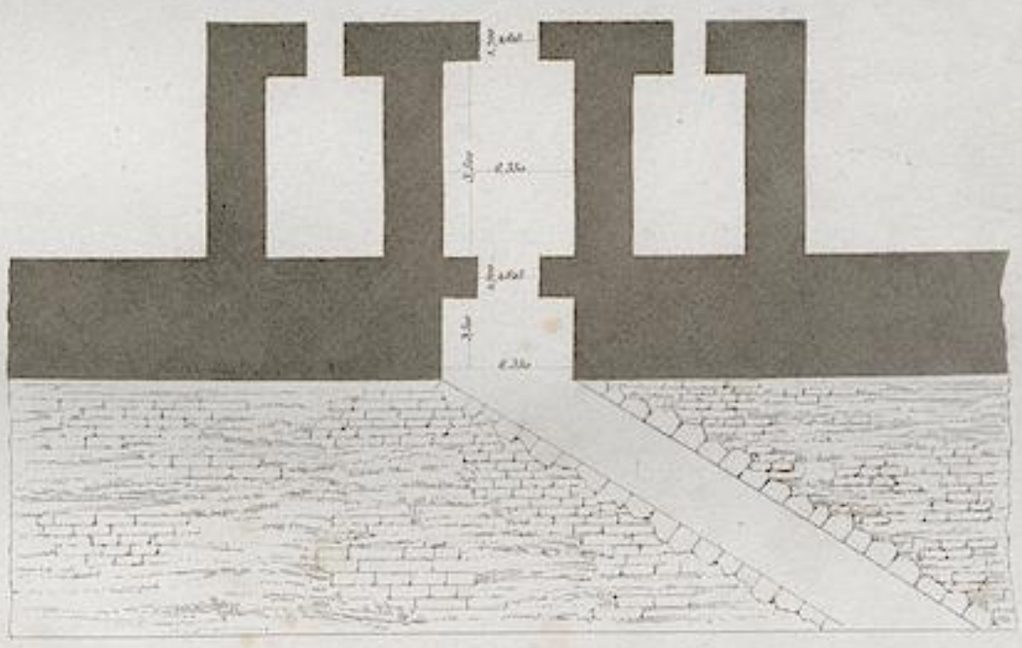
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG











Ch. Texier del. Lemaitre sc.

PORTE DE LA VILLE.

Chardon aîné et Axeimp.t

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0344
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. II.



F. I.



F. III.



F. IV



F. V.

Ch. Texier del.

Lemaitre sc.

TRONE DE MARBRE ET CONSTRUCTIONS.

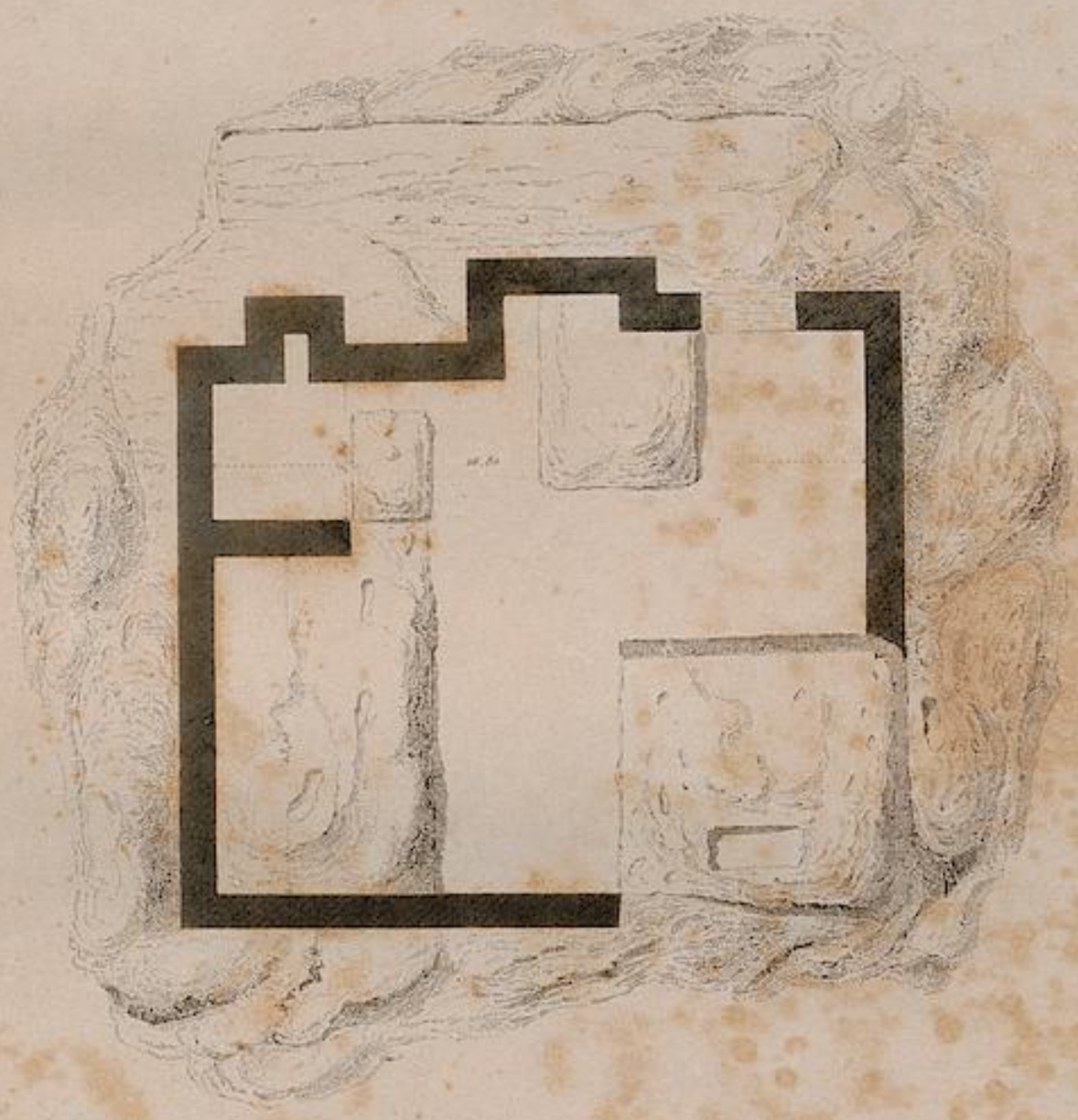
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0345

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.

Lemaire sculpt.

PLAN ET VUE DE L'ACROPOLIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0346
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

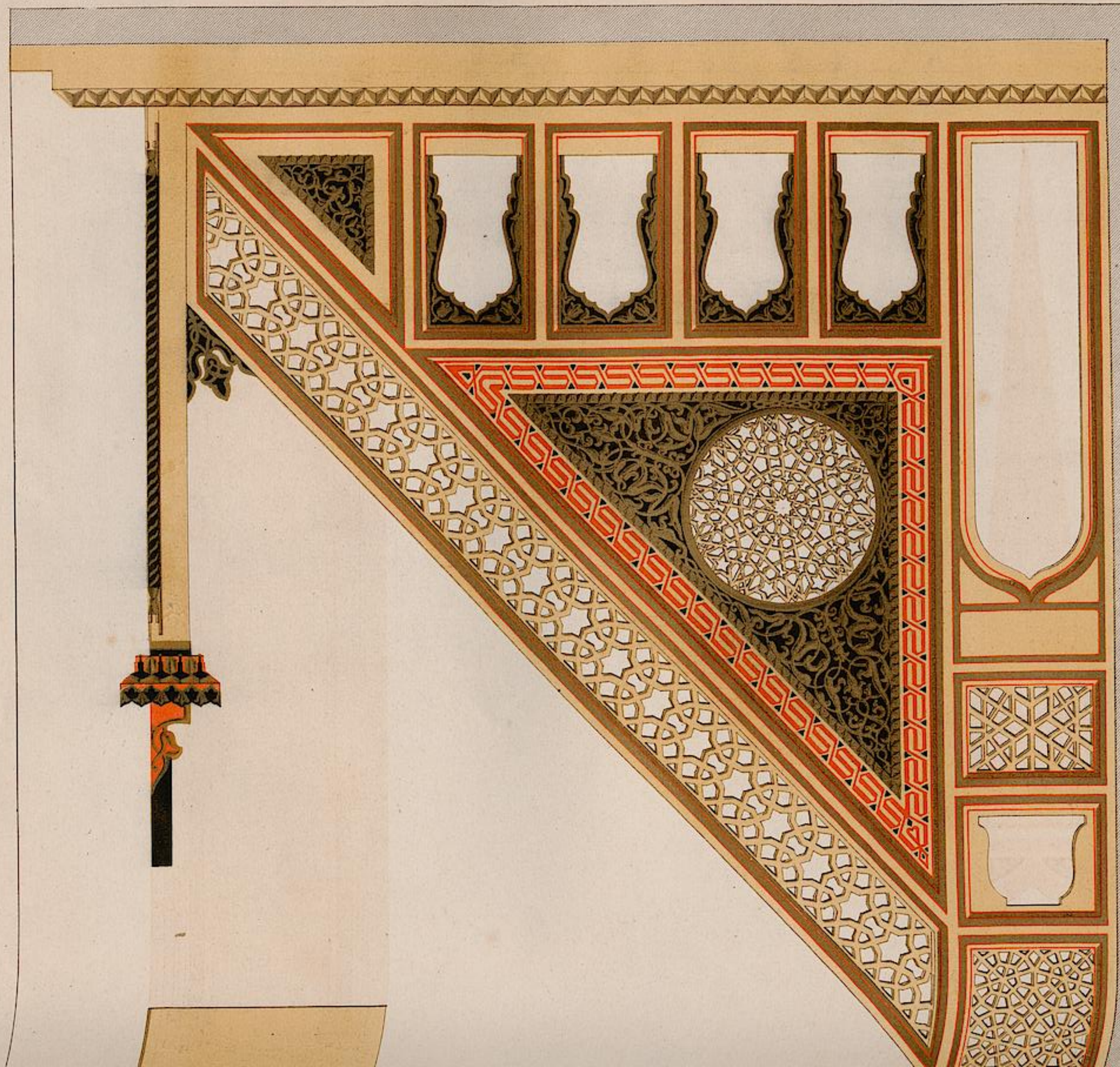
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0347

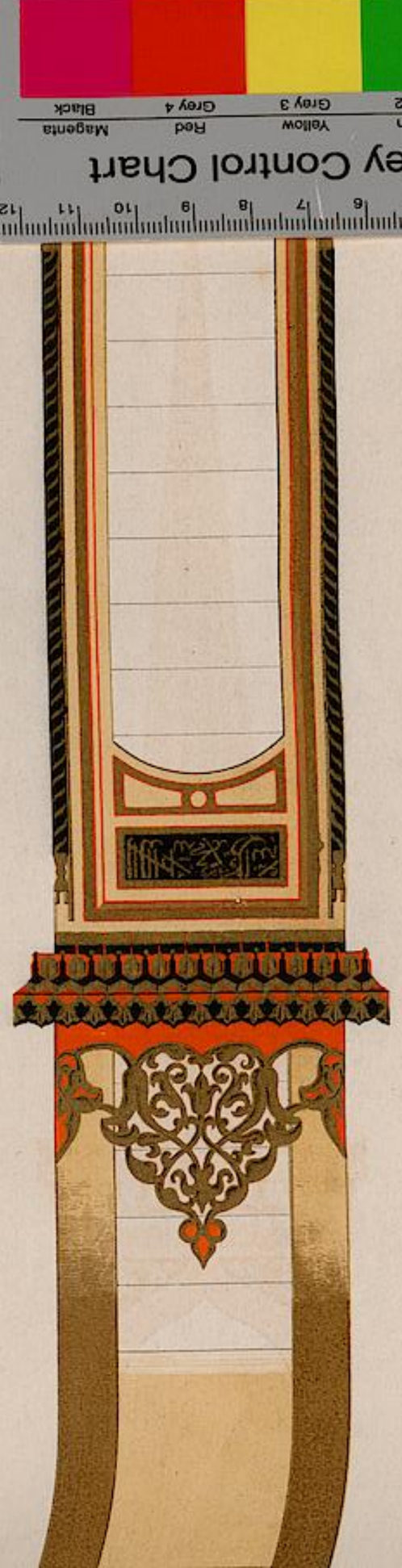
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MINBER

Chaire à prêcher dans les Mosquées des Sunni.





Colour & Grey Control Chart
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta
White Grey 1 Grey 2 Grey 3 Grey 4 Black

gefördert durch die DFG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1839bd1/0348
© Universitätsbibliothek Heidelberg
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG